



**HAL**  
open science

# Crise(s) de la ville et urbanités contemporaines : regard sémiotique et esthétiques de la fragmentation

Lucile Berthomé

## ► To cite this version:

Lucile Berthomé. Crise(s) de la ville et urbanités contemporaines : regard sémiotique et esthétiques de la fragmentation. Sciences de l'information et de la communication. Université de Limoges, 2023. Français. NNT : 2023LIMO0045 . tel-04301527

**HAL Id: tel-04301527**

**<https://theses.hal.science/tel-04301527v1>**

Submitted on 10 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Thèse de doctorat



Université  
de Limoges

Soutenance le  
24 Octobre 2023

Université de Limoges  
ED 654 - Humanités  
Centre de Recherches Sémiotiques

Thèse de doctorat pour obtenir le grade de  
Docteur de l'Université de Limoges  
Sciences du Langage

## « Crise(s) » de la ville et urbanités contemporaines : *regard sémiotique et esthétiques de la fragmentation*

Présentée et soutenue par

Lucile Berthomé

Thèse dirigée par

Didier Tsala Effa  
*Professeur de sémiotique  
et communication,  
Université de Limoges*

Président du Jury

Bertrand Westphal  
*Professeur de littérature,  
Université de Limoges*

Rapporteuses

Nedret Öztokat Kılıç  
*Professeure de sémiotique et  
littérature, Université d'Istanbul*

Sophie Mariani-Rousset  
*Maîtresse de conférences en  
psychologie, information  
et communication,  
Université de Franche-Comté*

Examineurs

Eric Chauvier  
*Professeur d'anthropologie,  
Énsa de Versailles*

Pierluigi Cervelli  
*Professeur de sémiotique,  
Université La Sapienza de Rome*





À mes compagnon·e·s des mauvais jours.  
Dormez, rêvez.



*« Les jours de soleil comme aujourd’hui les arêtes des immeubles déchirent le ciel, les panneaux de verre irradient. Je vis dans la Ville Nouvelle depuis douze ans et je ne sais pas à quoi elle ressemble. Je ne peux pas non plus la décrire, ne sachant pas où elle commence, finit, la parcourant toujours en voiture. Je peux seulement noter « je suis allée au centre Leclerc (ou aux Trois-Fontaines, au Franprix des Linandes, etc.), j’ai repris l’autoroute, le ciel était violet derrière les tours de Marcouville (ou sur 3M Minnesota) ». Aucune description, aucun récit non plus. Juste des instants, des rencontres. De l’ethnotexte. »*

Annie Ernaux<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> *Journal du dehors*, Écrire la vie, 2011, p. 525

## Remerciements

Arrivée à ce fameux moment des remerciements, je jette un regard rétrospectif sur les quatre années écoulées ; quatre années certes longues et éprouvantes, mais aussi et surtout quatre années emplies de partages, de sourires, d'encouragements, de conseils... emplies de vie(s).

Un grand merci à chacun-e d'entre vous.

Didier Tsala Effa, mes plus sincères remerciements pour avoir su guider, éclairer et canaliser (!) ma dérive tout en la laissant suivre son cours, avec force et complicité, liberté et soutien.

Pierluigi Cervelli, Eric Chauvier, Sophie Mariani Rousset, Nedret Öztokat Kılıçeri, Bertrand Westphal, merci d'avoir rejoint cette dérive et de la mener vers son épilogue en acceptant de faire partie du jury de ce travail.

Kevin Clementi et Léa Cannevet, mes camarades du sensible, notre rencontre fortuite fut salvatrice. Ces instants critiques égayèrent mes journées et me donnèrent l'occasion de constater le pouvoir de la pensée collective.

Kevin, tu le sais, ce travail doit énormément à tes précieux conseils, constants, inspirants, à Michel le ficus découvert au détour de nos innombrables conversations de ce séjour d'écriture au chalet.

Thais Barbosa Almeida, ton arrivée dans ma vie est une lumière ; les cafés-thèses en terrasses bordelaises et les séances de yoga sont d'un soutien inénarrable. Sans oublier, bien entendu, les *fofocas*.

Cédric Ghozzi, ta confiance initiale fut précieuse et décisive ; je n'aurais pu souhaiter de meilleur départ dans l'aventure professionnelle.

Kevin, Géraldine, Léa, Éloïse & Maëva, merci d'avoir accepté de relire une dérive en cours.

Mes compagnon-e-s de vie, immuables, rayonnant-e-s, je ne saurais dire la force que me procura votre présence, vos encouragements et vos pas de danse endiablés. Alors merci :

Baptiste et Maëva, pour nos aventures passées et à venir ; pour la vie à vos côtés, tout simplement.

Manon, pour la sororité, l'énergie & la présence de chaque instant.

Mélissa, pour la joie de vivre, la tendresse & les airs de Céline Dion.

Marjorie, Clara, Mathilde, Paul, Éva, Vincent, Anne-Laure, Arthur, Éloïse, Romane, Paulina, Gaëtan, Marion, Pascale, Laurent, Jean-Michel, Sylvie et Juno... pour les Paris-Versailles, les verres (et les tisanes), les randonnées, les karaokés, les crumbles réconfortants, les petits bébés arrivés en cours de route, le yoga ; pour tous ces instants dont on ne sait pas encore, lorsqu'on les vit, l'importance qu'ils revêtent.

Ma famille « formidable », qui depuis toujours, inlassablement, m'épaule avec tendresse. Rien n'aurait été possible sans vous et votre amour.

Mes parents, évidemment. Votre soutien inconditionnel est ma plus grande force.

Naël, un proverbe tibétain prescrit : « *quand tu arrives en haut de la montagne, continue de grimper* ». Sache que je relèverai toujours le défi, tant que tu seras à mes côtés.

Hugo enfin, pour tout, sans nuance. Aucun merci ne suffirait pour t'exprimer ma gratitude... « *but, oh, what a wonderful feeling, just to know that you are near* ».



## Droits d'auteurs

---

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



## Note sur le financement de la recherche

---

Cette thèse a bénéficié du soutien financier de la Région Nouvelle-Aquitaine (FEDER) sous la forme d'un contrat doctoral. L'institution n'a pas eu de regard sur ce processus de recherche.



# Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>15</b>
<b>Partie I. La ville et ses ontologies (à la conquête de la ville).....</b>	<b>23</b>
<b>Chapitre 1. Des récits, des représentations, approche littéraire .....</b>	<b>27</b>
1.1. De décor à sujet, le tournant réflexif.....	28
1.1.1. Quand le décor s’effondre : raconter l’illisibilité .....	29
1.1.2. Le roman urbain : la ville comme sujet .....	32
1.1.3. La capitale : paradigme de la ville.....	35
1.2. Un espace pétri de tensions oxymoriques .....	37
1.2.1. Un lieu de rêve et de possibles .....	39
1.2.2. Un lieu de désenchantement : les illusions perdues.....	42
1.3. La littérature pour penser et configurer la (sur)modernité .....	46
1.3.1. Sous les pas des flâneurs urbains : saisir les changements sociétaux.....	47
1.3.2. Un espace homogène dilué : les non-lieux topiques de la (sur)modernité .....	52
1.3.3. Un lieu de solitude et d’anonymat .....	58
1.3.4. Interactions entre littérature et monde réel : référentialité et performativité.....	60
Conclusion de chapitre : le pouvoir performatif de la littérature .....	64
<b>Chapitre 2. Un milieu, approche géographique et historique .....</b>	<b>69</b>
2.1. Les raisons d’être sociales .....	69
2.1.1. Tentatives de définition.....	69
2.1.2. Le besoin de se rassembler .....	72
2.1.3. Le besoin de se protéger.....	75
2.2. Les raisons d’être spatiales.....	77
2.2.1. Le rôle du site, de la situation .....	77
2.2.2. Un lieu central ? .....	80
2.2.3. Un système dans un système .....	82
2.3. Vers une géographie sensible .....	84
2.3.1. La ville comme phénomène dynamique : la géographie urbaine.....	84
2.3.2. Le « sense of place » : la géographie de la perception .....	86
2.3.3. « La ville est morte, vive la ville » .....	89
Conclusion de chapitre : la ville contemporaine, un oxymore ? .....	92
<b>Chapitre 3. Une morphologie sensible, approche sociale.....</b>	<b>93</b>
3.1. Perspective morphologique : dépasser la distinction social/spatial.....	94
3.1.1. Les débuts d’une sociologie de l’urbain : ville reflet de la société moderne.....	94
3.1.2. Un milieu : la perspective de Chicago.....	98
3.1.3. Des relations sociales spatialisées : la morphologie sociale .....	101

3.2. Des traces, des images.....	105
3.2.1. Un palimpseste temporel, spatial et social : la morphologie urbaine.....	105
3.2.2. Une image : approche interactionniste .....	112
3.2.3. De l'image de la ville aux images de la ville ; la ville face à l'urbanisation planétaire .....	114
3.2.4. Un espace éprouvé.....	120
3.3. Analyser la construction de l'image de la ville : approche relationnelle.....	126
3.3.1. Les représentations sociospatiales .....	127
3.3.2. Les cartographies cognitives pour appréhender la sémiose territoriale.....	131
Conclusion de chapitre : Que peut vouloir dire « le droit à la ville » dans le contexte contemporain ? .....	136
<b>Conclusion de partie : la ville en crises, les crises de la ville .....</b>	<b>139</b>
<b>Partie II. Esthétique de la fragmentation pour retrouver l'urbanité .....</b>	<b>143</b>
<b>Chapitre 4. La crise de l'urbanité, une crise de la continuité ? .....</b>	<b>145</b>
4.1. Crise de l'urbanité ou crise de la ville? .....	145
4.1.1. Les non-lieux, des coupables idéals .....	145
4.1.2. L'urbanité un objectif à atteindre fourvoyé.....	149
4.2. La fragmentation dans le Nouveau Roman pour écrire la crise.....	156
4.2.1. Le fragment : un moyen de désorienter dans un monde en désorientation .....	156
4.2.2. Esthétiques fragmentaires et fragmentales : retrouver, éprouver, atomiser?.....	159
4.2.3. Écrire le chaos avec une forme répressive?.....	169
<b>Chapitre 5. Retrouver la ville par des codes : la ville rhétorique .....</b>	<b>177</b>
5.1. Marketing territorial et branding territorial : rhétoriques de la ville.....	179
5.1.1. « Marketer » : une ville-produit pour des clients-cibles .....	181
5.1.2. Marquer : symboliser pour une ville prête à l'emploi.....	185
5.2. Vers une ville rhétorique?.....	192
5.2.1. De la ville comme texte au texte comme ville .....	192
5.2.2. La fragmentation par le mythe : retour à la cité originelle.....	204
5.2.3. De la domination symbolique à une situation d'incommunication .....	209
<b>Chapitre 6. Retrouver la ville par des médiations : la ville participative .....</b>	<b>219</b>
6.1. De la représentation à la perception et au vécu : le tournant sensible.....	220
6.2. Vers une ouverture de la sémiose à l'intime : le storytelling participatif.....	223
6.3. Repenser la production de l'espace urbain par des médiations sensibles et participatives.....	226
A. Terra Aventura : l'esthétique de l'enquête .....	231
a. Le jeu : une trajectoire programmatique .....	233
b. De la marque de territoire au territoire de marque : vers une identité re-territorisée .....	240
B. Les Sentiers Métropolitains : l'esthétique de la (dis)continuité .....	253
a. Admettre la non-continuité pour tendre vers l'expérience de l'Unité .....	258
b. Reconfiguration symbolique.....	269
c. Le paradoxe de l'itinéraire comme modalité d'être au monde.....	283

C. Où Atterrir ? : esthétique du puzzle .....	290
a. Passer de la production à l'engendrement territorial par une méthodologie artistico-scientifique .....	295
b. Une ritualisation pour mettre en ordre le chaos? .....	307
<b>Conclusion de partie : au-delà de la ville puzzle .....</b>	<b>321</b>
<b>Partie III. Les urbanités en mode mineur .....</b>	<b>325</b>
<b>Chapitre 7. Transcender l'Unité : au-delà de la « ville garantie » .....</b>	<b>329</b>
7.1. « LA VIE, LA VRAIE. AUCHAN » .....	329
7.2. L'urbanité, un minimum partagé ou des co-présences latérales ? .....	334
7.3. Vers une urbanité-garantie : paradigme du cadrage.....	344
<b>Chapitre 8. Darwin Écosystème : la ville comme événement .....</b>	<b>351</b>
8.1. Le presque rien : l'événement (re)trouve droit de cité.....	355
8.1.1. Se déplacer à Darwin... pour ne rien faire? .....	357
8.1.2. De l'importance du vide « béton, béton, bulle d'oxygène, béton ».....	363
8.2. Le presque tout : de l'événement à « la ville dans la ville » .....	373
8.2.1. Du presque rien au presque tout.....	373
8.2.2. Approcher le « presque tout » via les cartes cognitives .....	379
8.3. Le presque trop : vers un retour à la fragmentation ? .....	393
8.3.1. De non-lieu à haut lieu : un symbole trop encombrant? .....	393
8.3.2. Du haut lieu au lieu générique : le risque de l'institutionnalisation .....	397
<b>Conclusion de partie : le retour de la cité face à la crise de la clarté .....</b>	<b>405</b>
<b>Conclusion générale.....</b>	<b>409</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>417</b>
<b>Annexes.....</b>	<b>442</b>
<b>Index .....</b>	<b>450</b>

## Table des illustrations

Figure 1 : Carte du voyage à Nantes - Source : V. Bauza; Patrick Albera Petit ; A. Amiot.....	202
Figure 2 : La boussole - Source : Consortium où atterrir; La Mégisserie — Saint-Junien, Haute Vienne .....	297
Figure 3 : Les éléments du « kit d'enquête » Source : photographie personnelle.....	298
Figure 4 : Exercice d'artistique lors d'un atelier. Source : Consortium Où Atterrir — La Mégisserie, Saint-Junien .....	302
Figure 5 : Atelier Où Atterrir? Source : Consortium où atterrir — MJC La Châtre, Indre .....	306
Figure 6 : Carte « boussole des puissances d'agir » – Source : Collectif Rivage.....	311
Figure 7 : La halle centrale, 19 juin 2022, 16h38 .....	356
Figure 8 : Carte de Bordeaux, participante 7.....	359
Figure 9 : Carte de Bordeaux, participant 15 .....	360
Figure 10 : Carte de Bordeaux, participante 20 .....	361
Figure 11 : Darwin, 19 juin 2022, 17h26, la « zone en friche » (ciel, arbres, et béton) .....	362
Figure 12 : Carte de Bordeaux, participant 16 .....	364
Figure 13 : Darwin, allée principale, 19 juin 2022, 15h19, du vide, du vide et des flâneur-euse-s .....	368
Figure 14 : Darwin, 14 février 2023 – 25 août 2022.....	369
Figure 15 : Carte de Darwin, participant n° 16.....	376
Figure 16 : Carte de Darwin, participant n°8.....	379
Figure 17 : Le comptoir général, février 2023, 9h30.....	380
Figure 18 : Carte de Darwin, participante n° 2 .....	383
Figure 19 : Carte de Darwin, participante 3.....	384
Figure 20 : Carte de Darwin, participant n° 8.....	385
Figure 21 : Darwin, 19 juin 2022, 17h21. ....	392
Figure 22 : Cartes et magnets à l'effigie de Darwin vendus dans le centre-ville de Bordeaux .....	401

## Table des tableaux

Tableau 1 : caractéristiques des initiatives pour expérimenter le territoire.....	228
---	-----

## Table des encadrés

Encadré 1 – Et la citoyenneté ?.....	149
Encadré 2 – Cacophonie terminologique.....	185
Encadré 3 – Note méthodologique.....	229
Encadré 4 – Note méthodologique.....	233
Encadré 5 – Note méthodologique.....	257
Encadré 6 – Note méthodologique.....	293
Encadré 7 – « Latour's branding ».....	314
Encadré 8 – Note méthodologique & retour d'expérience sur la cartographie cognitive.....	353
Encadré 9 – « <i>Faire sans permis si nécessaire</i> » : l'histoire d'un commun urbain.....	357





## Introduction

« *Le changement n'est pas dans les choses seulement, il est dans la manière de penser, dans le langage.* »

Annie Ernaux<sup>2</sup>

Nous aurions pu introduire ce travail sémiotique sur le sens de la ville<sup>3</sup> par des données, illustrer l'ampleur de l'urbanisation et argumenter la nécessité d'une nouvelle recherche sur le sujet. Nous aurions pu introduire ce travail par une citation expliquant quel objet d'étude malcommode est la ville afin d'anticiper les éventuelles difficultés définitives (nous ne tarderons pas à le faire). Nous aurions également pu introduire ce travail à l'aide d'une citation bien choisie, de Lefebvre à tout hasard.

Nous avons pourtant préféré les mots d'Annie Ernaux – fil d'Ariane de cette thèse. Des mots qui ne parlent pas explicitement de la ville, mais qui illustrent la dérive, ô combien bénéfique, qui fut la nôtre dans ce travail. Cette dérive – dont toute connotation debordienne<sup>4</sup> n'est pas fortuite – nous la distinguons clairement, à l'instar de Paul Ardenne, de l'errance :

*Dériver, au sens même du dictionnaire, c'est « écarter de la rive », c'est « détourner de son cours naturel » et, métaphoriquement, « détourner de la voie choisie ou considérée comme allant de soi ».*

---

<sup>2</sup> *Les années*, Paris, Gallimard, 2009, p. 251.

À noter : c'est précisément pour cette raison, que nous avons fait le choix d'utiliser dans cette thèse l'écriture inclusive. Pour ne pas complexifier la lecture, nous alternons entre le recours au point médian, à des termes épiciens ou à l'énumération par ordre alphabétique. Voir à ce sujet : Raphaël Haddad, *Manuel d'écriture inclusive*, Mots Clés, 2016.

<sup>3</sup> Nous tenons ici à attirer l'attention sur le fait que nous abordons le sens de la ville à partir de notre contexte de recherche : la ville française.

<sup>4</sup> Guy Debord, figure de la psychogéographie, publie en 1958 *Théorie de la dérive*, texte dans lequel il conceptualise l'idée dérive consistant à « *se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent* » (p. 19.). Nous y reviendrons à plusieurs reprises dans ce travail.

Guy Debord, « Théorie de la dérive », *Internationale situationniste*, décembre 1958, n° 2, p. 19-23.

*C'est, en cela, un acte résolu relevant d'une stratégie [nous soulignons]. Errer, c'est tout autre chose.*

*C'est être vaincu d'office par l'environnement, c'est avoir perdu toute possibilité de stratégie.<sup>5</sup>*

La dérive fut ainsi une stratégie épistémologique pour ne pas trébucher sur « *le paradigme simpliste* »<sup>6</sup>, pour ne pas nous lancer dans une vaine et paradoxale « *chasse au désordre* »<sup>7</sup>, tels que les conceptualise Edgar Morin<sup>8</sup>, théoricien de la complexité. Notre introduction se veut une narration de cette dérive et de la déviation progressive de notre problématique.

### **La dérive transdisciplinaire : une stratégie pour appréhender la complexité**

Le projet sémiotique, comme le définit Landowski, peut être<sup>9</sup> un « *projet de savoir* » qui «  *vise en fait la construction d'une méthodologie de base, forgée au point de contact entre différentes sciences humaines et sociales, et cela à travers la reconnaissance des conditions de production et de saisie d'une réalité qui les concerne toutes, la signification* »<sup>10</sup>. Pour autant, cet unique « *point de contact* » entre les disciplines est-il suffisant pour embrasser la phénoménale complexité de la signification de la ville, en particulier de la ville contemporaine ?

Pour Thierry Ramadier – auteur de plusieurs articles sur la question de la transdisciplinarité appliquée aux études spatiales<sup>11</sup> – seule la transdisciplinarité, par sa capacité à saisir « *l'entre* » et « *l'au-delà* »<sup>12</sup>,

---

<sup>5</sup> Paul Ardenne, « Dérives inconditionnelles vs dérives sous condition (ville libre et ville carcérale) », *Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Éthique*, 8 mars 2023, n° 1, p. 5.

<sup>6</sup> Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, 2015, p. 79.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> La théorie de la complexité sera fondamentale dans la troisième partie de ce travail.

<sup>9</sup> Il s'agit d'une vision de la sémiotique, que nous partageons, mais qui n'est pas universelle.

<sup>10</sup> Éric Landowski, « Pour une problématique socio-sémiotique de la littérature » dans *La littérature*, Laval, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 100.

<sup>11</sup> Thierry Ramadier, « Transdisciplinarity and its challenges: the case of urban studies », *Futures*, 1 mai 2004, vol. 36, n° 4, p. 423-439.

<sup>12</sup> « *transdisciplinarity concerns that which is at once between the disciplines, across the different disciplines, and beyond all disciplines. Its goal is the understanding of the present world, of which one of the imperatives is the unity of knowledge.* » B. Nicolescu, *La Transdisciplinarité*, Manifeste, Le Rocher, Paris, 1996 in *Ibid.*, p. 427.

permettrait d'approcher pleinement la complexité<sup>13</sup>, ses paradoxes et ses conflits<sup>14</sup>. Sans doute est-ce ce qui en fait une approche particulièrement adaptée aux *urban studies*<sup>15</sup> : quoi de plus complexe que cet espace, aujourd'hui si difficile à qualifier, que l'on nommera pour le moment, par commodité, « *la ville* » ?

C'est pourquoi, malgré la propension de la sémiotique à créer des points de contact interdisciplinaires, nous optâmes pour la « *délicate pratique de la transdisciplinarité* »<sup>16</sup> comme la décrit Paquot. Ainsi fut motivée notre première partie, dérive initiatique à travers les ontologies de la ville. Puisque pour Ramadier la transdisciplinarité ne produit pas d'autre savoir que celui résultant de l'articulation des savoirs existants<sup>17</sup>, il nous parut en l'occurrence opportun de débiter ce travail en parcourant les différentes définitions de la ville – littéraire, historique, géographique, sociologique<sup>18</sup> – et leurs évolutions. L'articulation de ces dernières nous mena, unanimement et implacablement, au constat d'une ville en crise. Cette crise, qui oxymoriquement semblait ne jamais finir, devint rapidement notre nouvel horizon épistémologique. Les modalités sémiotiques que nous pensions initialement étudier comme de potentielles vectrices du sens de la ville – le *citybranding* (cf. 5.1.2) notamment – furent réinterrogées à sa lumière : n'étaient-elles pas finalement les inhibitrices de la ville contemporaine ? Les signes d'une ville devenue fantasmagorique ?

---

<sup>13</sup> « *Thus, urban studies seem particularly well-suited for transdisciplinarity, since interdisciplinary exchanges are already common practice. However, it is important that researchers are ready to confront the models and postulates on which the concepts and theories of each discipline (or sub-discipline) are based.* » *Ibid.*, p. 436.

<sup>14</sup> « (...) *the objective is to preserve the different realities and to confront them. Thus, transdisciplinarity is based on a controlled conflict generated by paradoxes. The goal is no longer the search for consensus but, as we have already said, the search for articulations. The aim is thus to avoid reproducing fragmentary models typical of disciplinary thinking.* »

Thierry Ramadier, « Transdisciplinarity and its challenges: the case of urban studies », *Futures*, 1 mai 2004, vol. 36, n° 4, p. 434.

<sup>15</sup> T. Ramadier, « Transdisciplinarity and its challenges », art cit, p. 436.

<sup>16</sup> Thierry Paquot, « Édition : délicate pratique de la transdisciplinarité », *Hermès, La Revue*, 2013, vol. 67, n° 3, p. 145-146.

<sup>17</sup> À l'instar de ce que suggère Ramadier : « *transdisciplinarity does not produce any knowledge other than that which results from the articulation of existing knowledge.* » T. Ramadier, « Transdisciplinarity and its challenges », art cit, p. 32.

<sup>18</sup> Nous explicitons leur choix dans l'introduction de la première partie.

Au prisme de la sémiotique – inexorablement liée à la littérature<sup>19</sup> – les ouvrages d’Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*<sup>20</sup> et *Le Journal du dehors*<sup>21</sup> entre autres, éclairèrent d’une lumière nouvelle le rôle de la représentation dans la production de la ville et donc dans son sens. Ernaux fit exister la « *Ville Nouvelle* » qui, écrite avec des majuscules, devint un lieu digne d’être vécu. L’idée lefebvrienne de la « *ville œuvre* »<sup>22</sup> s’esquissait, il était question chez Ernaux comme chez Lefebvre de redonner droit à une ville produite via la vie, les usages, les perceptions.

Subséquentement, la géocritique, poétique développée par Bertrand Westphal s’intéressant « (...) *non pas [à] l’examen des représentations de l’espace en littérature, mais plutôt [à] celui des interactions entre espaces humains et littérature* »<sup>23</sup> s’infiltra dans nos réflexions; non comme objet d’étude, mais comme philosophie. Progressivement, puisque dire, écrire, c’était aussi configurer, nous étudiâmes plus spécifiquement les manières de (non) dire la ville, de la (non) penser.

À l’aune de cette poétique et de la littérature d’Ernaux, la problématique de la présente recherche évolua pour se recentrer sur l’impact des productions discursives dans la configuration du sens de la ville, de ses représentations et, par truchement de sa crise.

Nous nous intéressâmes dans la deuxième partie aux significations, causes et conséquences de la crise de la ville ainsi qu’aux différentes réponses formulées pour tenter de la solder : des réponses discursives dans un premier temps, participatives dans un second temps. Les premières, les modalités sémiotiques chargées de répondre à la crise de la ville – qui dans le projet originel de cette recherche étaient envisagées comme des adjuvantes grâce auxquelles une ville pouvait exprimer son identité, sa singularité – nous apparurent non plus comme des formes expressives, mais comme des formes configuratrices voire répressives,

---

<sup>19</sup> À propos de Barthes et de la littérature, Sémir Badir écrit : « *La sémiologie littéraire n’est pas la sémiologie de la littérature car la littérature n’est pas un objet parmi d’autres possibles pour la sémiologie. Ce n’est pas même l’objet privilégié de cette sémiologie mais sa condition : s’il n’y avait pas de littérature, il n’y aurait pas de sémiologie (...) mais, parce que la littérature existe, la sémiologie peut voir le jour elle aussi.* » Sémir Badir et Dominique Ducard, « Barthes sémiologue » dans *Roland Barthes en Cours (1977-1980). Un style de vie*, Dijon, EUD, 2009, p.8

<sup>20</sup> Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Gallimard, 2014, 112 p.

<sup>21</sup> Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1995, 106 p.

<sup>22</sup> « *Pas d’œuvre sans une succession réglée d’actes et d’actions, de décisions et de conduites, sans messages et sans codes. Pas d’œuvre non plus sans choses, sans une matière à modeler, sans une réalité pratico-sensible, sans un site, une « nature », une campagne et un environnement. Les rapports sociaux s’atteignent à partir du sensible ; il ne se réduisent pas à ce monde sensible, et cependant ils ne flottent pas dans l’air, ils ne fuient pas la transcendance.* » Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Economica-Anthropos, 1968, p. 46.

<sup>23</sup> Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », *La Géocritique mode d’emploi*, 2000, p. 17.

dominatrices. Les secondes, qui nous paraissaient *prima facie* de potentielles « solutions » à la crise de la ville, nous laissaient une sensation de manque, d'inachevé, sans que nous puissions réellement en expliquer les raisons. Finalement, la fameuse citation de Paquot prenait tout son sens : plus nous cherchions la ville, plus celle-ci nous échappait<sup>24</sup>; nous n'en saisissions que des bribes, des fragments. Cette étape fut longue, sinueuse... l'errance n'était pas loin. La sortie du laboratoire – pour interroger les secondes, les réponses participatives – s'avéra salvatrice.

En effet, la sémiotique de terrain que nous avons décidé de pratiquer, par sa volonté de s'émanciper du texte pour s'intéresser au sens en actes, aux pratiques<sup>25</sup>, fut décisive : elle me reconnecta à la dimension sensible, empirique, de la ville. Le glissement du « nous » académique au « je » intime – en définitive un glissement vers un savoir situé<sup>26</sup> – marqua un basculement, un déclic dans cette recherche : la ville était avant tout une expérience vivante, charnelle qui ne pouvait se vivre de façon fragmentée, comme le suggéraient les différentes propositions. Confronter mes hypothèses à plusieurs terrains, certains longs, impliquant une participation observante intense, se révéla en ce sens fructueux. Je pris conscience que ce

---

<sup>24</sup> « Bref, la ville est un “objet” d'étude malcommode qui s'échappe tel un savon dans votre main, lorsque vous croyez l'avoir attrapé! » Thierry Paquot, « Que savons-nous de la ville et de l'urbain ? » dans *De la ville et du citoyen*, Parenthèse., Marseille, Éditions Parenthèses, 2003, vol. De la ville et du citoyen, p. 15.

<sup>25</sup> Après les années 60-70, durant lesquelles Barthes appliqua la sémiotique à des objets populaires, notamment dans son célèbre ouvrage *Mythologies*, la sémiotique a tardé à s'intéresser au sens dans les pratiques sociales. Elle resta longtemps attachée à la célèbre idée de Greimas selon laquelle « *Hors du texte point de salut* ». Algirdas Julien Greimas, « L'énonciation. Une posture épistémologique », [À l'origine, une intervention orale lors d'un séminaire à l'Universidade de Ribeirão Preto au Brésil en 1973.], 1974, vol.1. Maria Giulai Dondero consacre un article à ce sujet : Maria Dondero, « Du texte à la pratique : Pour une sémiotique expérimentale », *Semiotica*, 16 janvier 2017, vol. 2017. Voir également : Jacques Fontanille, « “Hors du texte, point de salut”. L'approche sémiotique » dans *Sémiotique, marketing et communication*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, 2002, p. 3-17.

<sup>26</sup> Pour Donna Haraway le savoir situé s'oppose à l'idée d'une objectivité scientifique abstraite. La biologiste et philosophe interroge avec ce concept la position de la personne qui produit la connaissance, les limites de son regard, les relations dans lesquelles elle s'inscrit. Dans son texte de 1988 elle écrit en outre : « *Acknowledging the agency of the world in knowledge makes room for some unsettling possibilities, including a sense of the world independent sense of humor* » Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 1988, vol. 14, n° 3, p. 593. Petit traduit ainsi : « *Admettre la capacité qu'a le monde d'agir dans le savoir laisse de la place pour des éventualités perturbantes y compris celle du sentiment que le monde possède un sens de l'humour non conformiste.* ».

Telle nous semble être la raison d'être de la sémiotique de terrain.

qui résistait à ces initiatives participatives<sup>27</sup> c'était « *La vie. La vraie* »<sup>28</sup> – que les slogans des hypermarchés embrasaient, eux, de leurs néons.

À la lumière de ces derniers, je déconstruis, dans la troisième partie, ce qui s'était mutée en une expression prête à l'emploi à laquelle chacun pouvait associer un signifié distinct : « *la crise de la ville* ». Une émancipation des recherches scientifiques portant sur la ville s'avéra nécessaire puisque, comme le suggère Louise Jammet ces dernières « *ont informé (et déformé en retour) les idées et les théories sur la ville idéale [nous soulignons]* »<sup>29</sup>. La ville était-elle fondamentalement en crise, si l'on acceptait de s'abstraire de cet « idéal » ?

À ce moment de ma réflexion, alors fraîchement installée à Bordeaux, je fus intriguée par un lieu alternatif : Darwin Écosystème. Plusieurs personnes – non renseignées sur mon sujet de recherche – m'avaient présenté ce dernier comme étant « *une ville dans la ville* ». Alors que l'on disait depuis de nombreuses années la ville « *morte* »<sup>30</sup>, « *en crise* », ce lieu, l'air de rien, représentait pour certaines personnes l'idée même de la ville... Comme une évidence, il devint mon ultime terrain de thèse. Il me fallait comprendre les raisons pour lesquelles un lieu tel que Darwin Écosystème pouvait être qualifié de « ville » : à quoi cela tenait-il ? Était-ce seulement caractérisable ?

Une méthode issue de la psychologie, la cartographie cognitive, me parut appropriée pour tenter, si ce n'est de répondre à ces interrogations, du moins de m'approcher d'une saisie, sans doute partielle, du processus sémiotique – c.-à-d. de la manière dont le sens était injecté par les individus dans cet espace. Elle me permettait non seulement d'en explorer les modalités sémiotiques, mais également – pour en revenir à Ernaux – d'appréhender la manière dont ces dernières étaient racontées, pensées. Les « résultats » furent à la fois surprenants et éclairants : ce qui faisait sens, à Darwin Écosystème, c'était le vide. Paradoxalement, de ce vide ressuscitait autre chose, une autre forme de vie collective. Mais était-ce réellement paradoxal ?

---

<sup>27</sup> Terra Aventura, Les Sentiers Métropolitains et Où Atterrir, cf. Chapitre 6

<sup>28</sup> Slogan de l'enseigne Auchan, repris par Annie Ernaux A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 33. Il constitue également le titre d'une sous-partie de la thèse (cf. III.7.1).

<sup>29</sup> Louise Jammet, *Le « projet de ville » au XXI<sup>e</sup> siècle : modèle et utopie dans l'urbanisme mondialisé. Récits, références et mises en œuvre dans les projets de ville ex nihilo et les projets de ville existante en transformation.*, Thèse de doctorat, École doctorale Sociétés, politique, santé publique (Bordeaux) en partenariat avec le Centre Émile Durkheim - Science politique et sociologie comparatives (Pessac, Gironde), Bordeaux, 2021, p. 17.

<sup>30</sup> Françoise Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville » dans *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 165-198.

Nous voici ainsi parvenu-e-s à la fois à la fin de la narration expliquant le processus présidant à la dérive menée dans cette thèse et au commencement de son parcours. Une dérive sensible dans les ontologies de la ville; une dérive pour penser la gestion de crise d'une ville devenue « sous-contrôle » – symbolique, pragmatique – pour paraphraser Didier Tsala Effa, Bertrand Westphal<sup>31</sup> et Paul Ardenne<sup>32</sup>. Une dérive qui, inspirée de l'état d'esprit debordien, « *comprend à la fois ce laisser-aller et sa contradiction nécessaire : la domination des variations psychogéographiques par la connaissance et le calcul de leurs possibilités.* »<sup>33</sup>

---

<sup>31</sup> Didier Tsala-Effa et Bertrand Westphal, « Avant-propos : la ville sous contrôle », *Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Éthique*, 8 mars 2023, n° 1.

<sup>32</sup> P. Ardenne, « Dérives inconditionnelles vs dérives sous condition (ville libre et ville carcérale) », art cit.

<sup>33</sup> G. Debord, « Théorie de la dérive », art cit, p. 19.





## Partie I. La ville et ses ontologies (à la conquête de la ville)

*« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources. Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts... De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête. »*

Georges Perec <sup>34</sup>

---

<sup>34</sup> *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 122-123.

Dès les prémisses de notre recherche sur la ville, ce constat s'est imposé : il nous faudrait partir à la conquête de la ville. Peu importait la discipline, l'auteur, le courant ou bien l'époque. Peu importait le degré d'élaboration de la lecture ; à chaque nouvel article, la définition de la ville se révélait un peu plus nébuleuse, un peu plus chimérique aussi. Comme si notre objet d'étude s'échappait dès qu'on tentait de le saisir. Bref, pour reprendre la célèbre formule de Paquot – nous y voilà finalement – : « *la ville est un "objet" d'étude malcommode qui s'échappe tel un savon dans votre main, lorsque vous croyez l'avoir attrapé!* »<sup>35</sup>

Rapidement, nous avons donc conclu un pacte avec nous-même : il n'était pas question de chercher à *attraper* la ville, nous n'y parviendrions de toutes les manières pas. Pas question non plus de nous mettre en quête, vaine et chimérique, d'une définition stable, précise, unique. Il fallait accueillir cette complexité, cette incomplétude. C'est pourquoi, dans cette première partie, l'objectif ne fut pas de stabiliser avec précision une définition de la ville, comme le souligne Perec : « *c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper* »<sup>36</sup>.

Nous avons donc adopté un regard sémiotique, un regard ouvert, transversal, et transdisciplinaire, un regard à la fois surplombant et au « *ras du sol* »<sup>37</sup>, un regard scientifique et intime.

Nous avons décidé d'aborder la ville à travers différentes ontologies ; pour mieux approcher la pluralité de ses modalités d'être, de ses caractéristiques intrinsèques et de ses nuances. Pour approcher les différents poncifs aussi. Optant pour un regard ingénu, nous avons commencé ce travail de recherche en explorant, texte après texte, les différentes facettes de la ville. Grâce à ce travail panoptique, nous souhaitons construire un socle solide à la fois de connaissances, aussi éclectique et complet que possible, mais aussi d'étonnements, d'interrogations, qui guideraient nos pérégrinations urbaines.

Voici les chemins que nous nous proposons d'emprunter.

Dans un premier chapitre, nous commencerons cet état de l'art avec la ville littéraire, la ville racontée, imaginée, représentée. La ville, depuis toujours présente dans les écrits, romanesques ou philosophiques, envisagée d'abord comme décor puis comme sujet (1.1), se révélera une figure duale pétrie de tensions oxymériques (1.2), sorte d'allégorie de la (sur) modernité capable de dire le monde et de le faire (1.3).

---

<sup>35</sup> T. Paquot, « Que savons-nous de la ville et de l'urbain ? », art cit, p. 15.

<sup>36</sup> Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 123.

<sup>37</sup> Michel de Certeau, Luce Giard et Pierre Mayol, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, p. 140.

Dans un deuxième chapitre, nous nous intéresserons à la ville topographique comme organisation de l'espace et des individus, notamment à travers la géographie et l'histoire. Au-delà d'une tentative de définition (2.1) nous nous intéresserons aux raisons d'être sociales des villes (2.2) au rôle d'être spatiales (2.3.) et à l'émergence d'une géographie sensible au profit d'une ville envisagée dans sa phénoménalité (2.4).

Enfin, dans un troisième chapitre, nous interrogerons la ville pensée comme morphologie sensible. La sociologie urbaine notamment nous permettra de comprendre l'évolution entre sociologie *dans* la ville – la morphologie sociale – et la sociologie *de* la ville – morphologie urbaine (3.1). Ce dépassement nous amènera à nous intéresser au concept d'image(s) de ville (3.2) ainsi qu'à la manière et l'outil – notamment psychologiques – à même de saisir les processus de constructions de ces représentations socio-spatiales (3.3).



## Chapitre 1. Des récits, des représentations, approche littéraire

« Pour conquérir le monde il a d'abord fallu le rêver. »

Édouard Glissant <sup>38</sup>

Contrairement à ce qui aurait pu être attendu, à savoir un état de l'art s'ouvrant sur des définitions géographiques, historiques ou sociologiques de la ville, nous avons choisi d'entamer ce travail de recherche par la ville littéraire c'est-à-dire la ville racontée, représentée, mais aussi éprouvée. Plusieurs dimensions ont guidé ce choix.

La première est diachronique. Comme le raconte Burton Pike<sup>39</sup>, depuis que la littérature existe, il y a toujours eu des villes dans la littérature : de tout temps, ville et littérature se sont mêlées, entrecroisées, jamais quittées. Cette diachronie nous permet de suivre, au fil de pages, les variations quant au traitement littéraire de la ville qui passe de décor à sujet (*cf.* 1.1), de lieu porteur d'espoir à lieu de désillusion (*cf.* 1.2), de personnage à cadre de réflexion – voire de configuration – sur la société (*cf.* 1.3). Elle est néanmoins aussi l'occasion de constater que les variations se répètent, s'entrecroisent, que les sujets d'aujourd'hui rejoignent d'une certaine manière les sujets d'hier.

Assurément, dans le cadre de ce travail, nous n'aspirons pas à produire un état de l'art exhaustif du traitement de la ville en littérature ; une vie n'y suffirait sans doute pas et là n'est pas le dessein de la transdisciplinarité. Dans l'état d'esprit d'un Ramadier, nous adoptons ici la pratique transdisciplinaire consistant avant tout à confronter les postulats et concepts de chaque discipline sur la ville pour en saisir la complexité et éviter la fragmentation disciplinaire<sup>40</sup>. En outre, pour penser le sens de la ville contemporaine une période nous a paru fondamentale : au XIX<sup>e</sup>, à l'heure de changements sociétaux

---

<sup>38</sup> *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1995, p. 57.

<sup>39</sup> « *Since there has been literature, there have been cities in literature* », Burton, 1981 in Pierre Popovic, « *De la ville à sa littérature* », *Études françaises*, 1988, vol. 24, n° 3, p. 109.

<sup>40</sup> T. Ramadier, « *Transdisciplinarity and its challenges* », art cit, p. 436.

majeurs – industrialisation et urbanisation massive<sup>41</sup> – la ville littéraire prend d’après Stierle le « *tournant réflexif* »<sup>42</sup>. La ville littéraire incarne alors une manière de saisir et de dire les bouleversements d’un monde qui bascule. Cette évolution conséquente dans le traitement de la ville en littérature se traduit par la naissance du roman urbain, genre dans lequel la crise sociale, intime, spatiale (cf. 2.2.3 et 3.2.3) se fait la part belle. Voici pourquoi nous avons choisi de débiter cet état de l’art à cette époque.

La seconde raison est, quant à elle, pour ainsi dire westphalienne : la ville littéraire est effectivement l’occasion de problématiser la relation entre le référent et sa représentation ; elle est l’occasion de repenser voire de reconfigurer la ville topographique, canonique, la ville des plans euclidiens. Tel est le postulat de la géocritique<sup>43</sup>, théorie développée par Westphal qui nous permettra d’étudier le sens de la ville via les relations entre représentations – ici littéraires mais ultérieurement marketing (cf. Chapitre 5) – et réalité spatiale.

En ce sens, ce chapitre pose les fondements d’une approche plus générale sur le lien entre représentation et objet ainsi que sur la nature du lien entre la ville et ses représentations, entre la ville discursive – elle-même plurielle (discours institutionnels VS discours littéraires par exemple) et ville topographique, pratique.

## 1.1. De décor à sujet, le tournant réflexif

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>, la ville est avant tout un décor pour des romans sociaux, comme ceux de Rousseau, Mercier et Restif. Elle est l’occasion de « *peindre les mœurs (...) c’est-à-dire les faits, les gestes, les choses et les âmes dans la mesure où ceux-ci sont porteurs d’une valeur humaine* »<sup>44</sup>. Dans *La Nouvelle Héloïse*<sup>45</sup> par exemple, Rousseau ne décrit pas tant la ville que les habitant·e·s et leurs mœurs : à travers elle, c’est la

---

<sup>41</sup> Voir à ce sujet le livre de Florence Bourillon, *Les villes en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Gap, Ophrys, 1992, 197 p.

<sup>42</sup> Karlheinz Stierle, *La Capitale des signes : Paris et son discours*, Paris, Les Editions de la MSH, 2001, p. 119.

<sup>43</sup> Bertrand Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace*, Éditions de minuit., Paris, 2007, 278 p ; Bertrand Westphal, *La géocritique mode d’emploi*, Limoges, PULIM, 2000, 314 p.

<sup>44</sup> Michel Condé, « Représentations sociales et littéraires de Paris à l’époque romantique - Persée », *Romantisme*, 1994, La ville et son paysage, n° 83, p. 51.

<sup>45</sup> Jean-Jacques Rousseau et Jean M. Goulemot, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, Libr. Générale Française, 2002, 895 p.

société qu'il dépeint. Dans ce sens, Paris représentait jusqu'alors « *la haute civilisation* »<sup>46</sup>. Toutefois, son traitement littéraire va peu à peu changer. Pour Michel Condé, « *si Paris devient un objet de littérature, c'est précisément parce qu'elle ne peut plus prétendre incarner l'idéal de civilisation, de mœurs et de culture dans la société (...)* »<sup>47</sup>. Paris, parce qu'elle est une ville ambivalente, va permettre de décrire les bouleversements sociétaux, de filer les métaphores. Et c'est ainsi qu'elle va peu à peu s'imposer comme paradigme des villes dans la littérature, notamment au XIX<sup>e</sup> (cf. 1.2.4). À cette époque, la ville s'impose comme un élément central dans les romans naturalistes et réalistes. Il n'est alors plus question d'utiliser la ville comme un décor, mais de « *découvrir un sens inédit, original, (de) singulariser cette ville dont la seule définition sociale est désormais l'indétermination et l'incertitude* »<sup>48</sup>. Pour dire le monde changeant, la capitale mutante, les auteurs vont s'attacher à raconter la ville à travers une subjectivité éprouvante ce qui entraîne l'avènement d'un nouveau genre littéraire, aujourd'hui encore présent dans les récits contemporains : le roman urbain.

### 1.1.1. Quand le décor s'effondre : raconter l'illisibilité

À la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville de Paris se transforme : la croissance démographique est exponentielle – d'un million d'habitant·e·s en 1835, Paris passe à deux millions en 1870 et quasiment quatre en 1900<sup>49</sup> – l'urbanisme se généralise bien qu'il faille attendre le milieu du siècle et Napoléon III pour que la ville se transforme radicalement, notamment sous l'impulsion haussmannienne.

Plongés dans ce contexte d'urbanisation, les écrivain·aine·s observent une ville qui évolue, se complexifie. Progressivement, alors que la ville se transforme, le décor romanesque s'effrite ; il n'est plus uniquement le support d'un récit, le cadre d'une intrigue. La ville commence à exister en tant qu'objet propre, dynamique, pourvu de sa propre existence. Elle se met en mouvement, s'anime ; sous la plume de Balzac, Paris prend littéralement vie puisqu'elle va jusqu'à posséder des qualités humaines :

---

<sup>46</sup> M. Condé, « Représentations sociales et littéraires de Paris à l'époque romantique - Persée », *art cit*, p. 50.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>49</sup> Le Paris de Zola, BNF, [http://passerelles.bnf.fr/documents/zola\\_paris.pdf](http://passerelles.bnf.fr/documents/zola_paris.pdf), consulté le 9 octobre 2021



*Il est dans Paris certaines rues déshonorées (...), nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues (...); puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles. Enfin, les rues de Paris ont des qualités humaines, et nous impriment par leur physionomie certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense.<sup>50</sup>*

Cette littérature physionomiste – au cœur des chroniques urbaines fondées par Mercier au XVIII<sup>e</sup> – est fondamentalement corrélée aux transformations urbaines qui rendent peu à peu la ville incompréhensible et illisible pour les habitant·e·s<sup>51</sup>.

Reste alors le sensible. Le travail de Robert Davreu<sup>52</sup> sur les poèmes londoniens de Blake et Wordsworth, démontre que dès le XVIII<sup>e</sup> les auteurs s'éloignent de la ville comme décor figé pour raconter les prémices de ville moderne via son expérience sensible, une « *rhapsodie de sensations* »<sup>53</sup> comme le propose en l'occurrence Wordsworth :

*Endless stream of men and moving things ! ...*

*... the quick dance,*

*Of color, lights and forms, the deafening din ;*

*The comers and the goers face to face.*

*Face after face.<sup>54</sup>*

---

<sup>50</sup> Tome 9, Ferragus, chef des Dévorants in Honoré de Balzac, *Œuvres complètes de H. de Balzac*, Paris, A. Houssiaux, 1853, vol. 20/, p. 6.

<sup>51</sup> Christine Schmider, « Écriture de la ville et poétique du mensonge – l'espace urbain chez Flaubert et Balzac », *Cahiers d'Études Germaniques*, 15 juin 2015, vol. 68, n° 68, p. 49-61.

<sup>52</sup> Robert Davreu, « Londres, Blake et Wordsworth. Genèse poétique d'une vision moderne de la ville », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 83, p. 39-48.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>54</sup> William Wordsworth, *The prelude, a parallel text.*, JC Maxwell., London, 1971. Traduction proposée par Davreux (p.44) en 1994 :

*« le flot incessant des hommes et des choses mouvantes ! ...*

*... la danse vertigineuse*

*Des couleurs, des lumières et des formes, le tumulte assourdissant ;*

La description devient un moyen de faire vivre la ville, notamment à travers une vision subjective propre au romancier qui l'observe. Ainsi, en 1781, dans *Tableau de Paris*, Mercier par sa posture de flâneur (cf. 1.3.1), dresse un tableau vivant de Paris : « [j]'ai tant couru pour faire le tableau de Paris que je puis dire l'avoir fait avec mes jambes... »<sup>55</sup> et amorce « la vogue des physiologies »<sup>56</sup> abondamment utilisée au milieu du XIX<sup>e</sup>. Dans le même temps, alors que la ville s'industrialise, il souligne que son sens persiste dans des détails, mêmes minimes, mêmes *prima facie* insignifiants. Mercier initie la quête qui occupera Balzac des années plus tard, celle de la recherche d'« une vérité cachée » de la ville qui, perdant peu à peu ses repères, autant topographiques, sociologiques, que symboliques, échappe aux habitants »<sup>57</sup>. Seul l'écrivain-ne serait capable, pour Balzac, de « surprendre le sens caché dans cet immense assemblage de figures, de passions et d'événements »<sup>58</sup>. Ainsi de Flaubert qui dans *l'Éducation sentimentale* par exemple, ne renonce pas à la complexité de la ville, mais au contraire, dépeint Paris comme un labyrinthe, un lieu de faux-semblants et d'artifices dont le lecteur ou la lectrice doit faire l'expérience<sup>59</sup> sans le prisme d'un narrateur éclairé. Si la ville n'est pas encore le personnage central, comme cela sera le cas dans le roman urbain, elle est latente, surplombante et imprègne chaque ligne. Dans l'œuvre balzacienne Paris est en elle-même un mystère qu'il faut décoder ; l'atmosphère urbaine – précise et détaillée – est pensée en symbiose avec le comportement individuel, elle l'éclaire.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville vivante, dynamique et complexe s'impose peu à peu comme une figure autosuffisante. L'enjeu littéraire n'est plus de donner à lire une ville lisible, mais au contraire de rendre compte de son manque d'intelligibilité. Pour Schmider, « [c]e n'est plus dans l'acte de déchiffrement que la maîtrise de l'écrivain s'affirme, mais dans la représentation accomplie de l'illisibilité urbaine et de la ville comme mensonge. »<sup>60</sup>. Ce changement de paradigme majeur, nous le retrouvons à plusieurs reprises

---

*Le double courant des allants et des venants, face à face.*

*Face après face. »*

<sup>55</sup> Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, Société typographique, 1788, p. [quatrième de couverture].

<sup>56</sup> Christina Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 18.

<sup>57</sup> C. Schmider, « Écriture de la ville et poétique du mensonge – l'espace urbain chez Flaubert et Balzac », art cit, p. 49.

<sup>58</sup> Tome 1, partie 1, Scènes de la vie privée, Avant-propos H. de Balzac, *Cœuvres complètes de H. de Balzac*, op. cit., p. 11., avant-propos

<sup>59</sup> C. Schmider, « Écriture de la ville et poétique du mensonge – l'espace urbain chez Flaubert et Balzac », art cit, p. 54.

<sup>60</sup> *Ibid.*

au cours de ce travail : la question de la lisibilité de la ville dans sa signification deviendra même fondamentale : le sens de la ville tient-il à sa lisibilité ? (cf. Chapitre 5)

En définitive, face à tant de complexité, face à des mutations urbaines importantes, à une ville « *hachée* », « *veines ouvertes* », ses hôtels mythiques ne possédant plus « *que trois ou quatre ans à vivre* » comme le raconte Saccard dans *La Curée* de Zola en 1872, les romanciers et romancières s'adonnent à « *un travail d'interprétation et de déchiffrement* »<sup>61</sup> :

— *Oui, oui, j'ai bien dit, plus d'un quartier va fondre, et il restera de l'or aux doigts des gens qui chaufferont et remueront la cuve. Ce grand innocent de Paris! Vois donc comme il est immense et comme il s'endort doucement! C'est bête, ces grandes villes! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaquera un de ces beaux matins, et certains hôtels de la rue d'Anjou ne reluiraient pas si fort sous le soleil couchant, s'ils savaient qu'ils n'ont plus que trois ou quatre ans à vivre. (...)*

*Paris haché à coups de sabre, les veines ouvertes, nourrissant cent mille terrassiers et maçons, traversé par d'admirables voies stratégiques qui mettront les forts au cœur des vieux quartiers.*<sup>62</sup>

Zola ici – et la littérature réaliste et naturaliste du XIX<sup>e</sup> de manière plus générale – donne à lire par la voix de Saccard la transformation urbaine de Paris. La ville s'impose à la fois comme cadre et comme cœur des ouvrages romanesques qui problématisent les changements urbanistiques et, à travers eux, sociétaux.

### 1.1.2. Le roman urbain : la ville comme sujet

Le XIX<sup>e</sup> siècle signe un tournant capital pour la ville en littérature, un tournant que Stierle qualifie de « *réflexif* »<sup>63</sup>. Les écrivain·e·s cessent peu à peu de considérer la ville comme un thème et l'envisagent davantage comme une sorte de complexe sémiotique<sup>64</sup>, une substance mouvante dont il faudrait rendre

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>62</sup> Émile Zola, *La curée*, Paris, 1872, p. 93-94.

<sup>63</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes*, *op. cit.*, p. 119

<sup>64</sup> Claude Duchet, « La ville-siècle », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 83, p. 1-4.

compte. Après avoir été durant des siècles un cadre narratif, elle change de statut et s’empare du premier rôle romanesque<sup>65</sup> devenant « *le sujet de sa propre conscience* »<sup>66</sup>. Ce tournant réflexif entraîne l’apparition d’un nouveau genre : le roman urbain. Si au XIX<sup>e</sup> le terme est déjà employé pour différencier les romans décrivant « *les mœurs parisiennes* » de ceux racontant « *les mœurs provinciales* »<sup>67</sup> son usage demeure cependant flou et n’établit pas la nouveauté, le caractère fondamentalement différent du tournant opéré par les réalistes et les naturalistes dans le traitement de la ville.

Horvath – qui fait remonter l’apparition du roman urbain en France à 1830 – en propose une définition simple et concise que nous adopterons dans ce travail : « *récit de fiction se déroulant dans une ville contemporaine* »<sup>68</sup>, qui « *contrairement à d’autres récits qui peuvent également se servir de décors urbains (...) décrit la ville comme une structure urbaine et en fait son point focal, voire son véritable protagoniste* »<sup>69</sup>.

Pour que le roman soit considéré comme urbain, deux caractéristiques sont donc essentielles : il doit non seulement s’enraciner dans une ville de l’époque de l’écrivain-n-e – ce qui implique un regard ancré dans la société alors en place – mais aussi faire de la ville « *un point focal* », « *une forme poétique en elle-même.* »

<sup>70</sup> En outre, elle insiste sur le fait que le roman urbain, au-delà d’un ancrage spatial dans la ville, doit également s’ancrer dans « *l’actualité politique, sociale et culturelle de l’époque contemporaine* »<sup>71</sup>.

Contrairement aux représentations traditionnelles de la ville, orientées sur les mœurs des individus dont la ville n’est que le décor – notamment dans les romans sociologiques par exemple – le roman urbain accorde une place prépondérante à la ville comme entité signifiante en elle-même. Les mœurs, bien présentes chez Zola, sont aliénées par la figure mythique de la ville comme le romancier le souligne lui-même dans la préface de *L’Assommoir* : « *Et il ne faut point conclure que le peuple tout entier est mauvais, car mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu’ignorants et gâtés par le milieu [nous soulignons] de rude besogne et de misère où ils vivent* »<sup>72</sup>.

---

<sup>65</sup> *Ibid.* ; C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France, op. cit.* ; Françoise Chenet-Faugeras, « L’invention du paysage urbain », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 83, p. 27-38.

<sup>66</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes, op. cit.*, p. 119.

<sup>67</sup> C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France, op. cit.*, p. 13.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 332.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>71</sup> Christina Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France, op. cit.*, p. 17.

<sup>72</sup> Émile Zola, *L’assommoir*, Paris, Charpentier, 1893, 586 p.

La ville, en tant que « milieu » (cf. 2.3.1), agit dans les romans comme une puissance latente contraignant les personnages. Pour autant, elle n'est pas nécessairement présente à chaque ligne, « elle peut devenir invisible et pourtant habiter le regard du peintre »<sup>73</sup> ; manière de dire que la ville, au-delà de sa présence physique, modèle le roman dans son essence, qu'elle en est le fil conducteur, l'instigatrice signifiante. Duchet va jusqu'à parler « d'intériorité (...) intimité »<sup>74</sup> pour raconter cette nouvelle interaction entre ville et roman, non sans rappeler la volonté exprimée par Balzac de « surprendre le sens caché » de la ville, ce qui est encore non exprimé.

Si les œuvres réalistes de Balzac concourent à l'essor de la ville en littérature et que Flaubert, avec *L'Éducation sentimentale*, ou les frères Goncourt avec *Germinie Lacerteux* poursuivent la transfiguration de la ville en personnage central c'est bien Zola et son naturalisme – se déclinant dans la série des *Rougon-Macquart* dont Paris est un fil rouge – qui la conduira à son apogée. Sa préface de l'édition illustrée d'*Une Page d'amour* ne dit pas autre chose que cette volonté de faire de Paris le cœur de son œuvre :

*Dès ma vingtième année, j'avais rêvé d'écrire un roman dont Paris, avec l'océan de ses toitures, serait un personnage, quelque chose comme le chœur antique [nous soulignons]. Il me fallait un drame intime, trois ou quatre créatures dans une petite chambre, puis l'immense ville à l'horizon, toujours présente, regardant avec ses yeux de pierre rire et pleurer ces créatures. C'est cette vieille idée que j'ai tenté de réaliser dans Une page d'amour.*<sup>75</sup>

Par cette citation opposant « trois ou quatre créatures » plongées dans une « petite chambre » oppressante à « l'immense ville » dotée d'un « océan de toitures », Zola pose les fondements du roman urbain. La ville, personnifiée, enveloppe voire oppresse les personnages et par là même, le roman. Tel un chœur grec, la ville commente l'action dramatique, offre « une réflexion sur les forces entrant en jeu, sur les causes qui le génèrent ou sur diverses situations, mais aussi sur l'homme et sa vie »<sup>76</sup>. Par ailleurs, dans *Une page d'amour*, Zola fait de Paris le seul « compagnon de veillée » d'Hélène, « un ami »<sup>77</sup> durant les terribles semaines de

---

<sup>73</sup> C. Duchet, « La ville-siècle », art cit, p. 4.

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> Émile Zola, *Une page d'amour*, Paris, Gallimard, 1989, 416 p., lettre préface à l'édition illustrée publiée en 1884, p. 7

<sup>76</sup> Anca-Daniela Mihut, « Les fonctions du chœur dans la tragédie grecque », *Învățăământ, Cercetare, Creație*, 2019, V, n° 1, p. 181.

<sup>77</sup> É. Zola, *Une page d'amour*, op. cit., p. 222.

la maladie de sa fille. Dans ce roman, la ville est latente, toujours présente sans jamais se raconter. Elle est un personnage à la fois dominant et discret, qui épouse les humeurs et les perceptions de ses personnages à l'instar du métaphorique embrasement de Paris lors de l'embrasement passionnel d'Hélène. La ville décuple les sensations physiologiques éprouvées par cette dernière, elle en est un miroir grossissant transmettant au lecteur et à la lectrice l'état interne du personnage. Ni décor ni cadre de réflexion, la ville est ici un personnage, paradoxalement à la fois alter ego d'Hélène et environnement surplombant, étouffant :

*(...) il était insondable et changeant comme un océan, candide le matin et incendié le soir (...) un coup de soleil lui faisait rouler des flots d'or, un nuage l'assombrissait (...) c'étaient des calmes plats, couleur orange, des coups de vent qui d'une heure à l'autre plombaient l'étendue, des temps vifs et clairs allumant une lueur à la crête de chaque toiture (...) et il n'était pas jusqu'au grondement de continu de la ville qui ne lui apportait l'illusion de la marée montante battant contre les rochers d'une falaise.<sup>78</sup>*

Toutefois, ce personnage prend toujours les contours d'une ville clairement identifiée... Paris. Dans le roman urbain français et européen, la ville prend toujours ses formes, ses signes : pour quelles raisons ? Le roman urbain est-il finalement un roman sur Paris ?

### 1.1.3. La capitale : paradigme de la ville

*« C'est à Paris que la ville advient à la conscience. »*

Karlheinz Stierle<sup>79</sup>

---

<sup>78</sup> É. Zola, *Une page d'amour*, op. cit., p. 84

<sup>79</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes*, op. cit., p. 1.

Cette phrase d'accroche qui ouvre le livre de Stierle touche, nous semble-t-il, une dimension essentielle de la ville en littérature : la connaissance de la ville d'elle-même – en Europe tout du moins – émane et provient de Paris. La liste des écrivains ayant choisi la ville parisienne comme centre de leur roman est par essence non exhaustive : Maupassant, Rousseau, Hugo, Sue, Balzac, les frères Goncourt, Zola, Leroux... Puis vinrent Hemingway, Queneau, Gary, Pérec, Modiano Clerc, qui continuèrent de faire de la capitale une métonymie des villes.

Regorgeant de signes mythiques incarnant peu à peu la modernité – tels les passages benjaminien – Paris s'impose comme le paradigme des grandes villes ; elle devient la *Capitale des signes*, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Stierle ; voire même, la « capitale du XIXe siècle »<sup>80</sup> pour Benjamin. Au fil des romans, Paris définit les ontologies de la grande ville ; elle incarne le « paradigme de la ville, ou sa métonymie »<sup>81</sup>. Ainsi, l'image que se font les villes d'elles-mêmes émane de formes et de signes stabilisés qui produisent un imaginaire typique. Le tournant littéraire réflexif que nous venons d'évoquer s'élabore donc, à en croire Stierle, par le discours sur Paris puisque « aux yeux de l'Europe admirative, le Paris de cette époque apparaît pour ainsi dire comme l'œuvre d'art totale de l'esprit du temps »<sup>82</sup>. Dès lors, ces dernières accèderaient « à la conscience d'elles-mêmes » par le truchement de la capitale qui incarnerait à elle seule « le paradigme de la conscience urbaine »<sup>83</sup>.

Se pose alors la question de la sémiotisation de la capitale parisienne : les signes faisant de Paris le paradigme de la grande ville proviennent-ils de la ville en elle-même ou sont-ils l'incarnation d'un processus qui « transforme le réel en signe » ? Pour Stierle, Paris ne se limite pas à être un objet mythifié, elle est elle-même « le sujet qui a engendré ce mythe »<sup>84</sup>. Ce dernier ne serait pas exclusivement une émanation discursive et romanesque, mais découlerait de la ville en elle-même qui contiendrait des virtualités sémiotiques suffisamment puissantes pour en faire, selon Aragon, le « laboratoire d'une mythologie moderne »<sup>85</sup>. Toutefois, cette mythologie ne peut être décorrélée d'un héritage littéraire puissant.

---

<sup>80</sup> Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle : le livre des passages*, traduit par Jean Lacoste, Paris, les Éd. du Cerf, 1939, 974 p.

<sup>81</sup> C. Duchet, « La ville-siècle », art cit, p. 1.

<sup>82</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes*, op. cit., p. 121.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 561.

<sup>85</sup> Philippe Forest, *Aragon*, Paris, Gallimard, 2015, p. 222.

En outre, cette mythologisation interroge quant à la possibilité de penser Paris en dehors de ces signes canoniques et plus encore quant à penser la ville en dehors de la capitale des signes. Quelles peuvent être les conséquences de ce paradigme qui fait de Paris, aujourd'hui encore, « *le mythe urbain par excellence* »<sup>86</sup> ? Si la fiction ne produit pas de réel comme le suggère Westphal, elle peut néanmoins le transformer très largement : les codes associés à la grande ville, via la capitale française, peuvent de cette manière contraindre les pratiques urbaines qui aspirent à retrouver dans leur ville les signes de Paris, la ville référentielle. Or, se réfère-t-on à la ville littéraire, fantasmée, ou à la ville concrète ? Par ailleurs, cette dernière paraît elle-même subir ce processus de sémiotisation qui la fige dans une image mythique ; Echenoz écrit en ce sens que « *Paris me paraît toujours un décor de fiction, ce que je ne retrouve pas ailleurs, cela a un côté factice, c'est beau comme quelque chose de faux* »<sup>87</sup>.

En définitive, toutes ces interrogations prennent les contours d'une question déjà assénée par Westphal dans la géocritique à savoir : « (...) *qui du texte ou du lieu... fait l'autre* »<sup>88</sup>. La surabondance de récits *sur, avec, de, dans* Paris, n'enferme-t-elle pas la ville en général dans une signification figée ; quitte parfois, à mettre en danger la ville en la pensant drastiquement en dehors de sa concrétude, de ses *praxis* ?

## 1.2. Un espace pétri de tensions oxymoriques

*« Il y a deux Paris : celui des salons, des atmosphères suaves, des tissus soyeux,  
des quartiers élégants, et celui plus infernal, des orgies,  
des ruelles sombres, des mansardes misérables. »*

Honoré de Balzac<sup>89</sup>

---

<sup>86</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes, op. cit.*, p. 561.

<sup>87</sup> Jean Echenoz cité par Année Théron in « Jean Echenoz piéton de Paris », *Libération*, 13 octobre 1983, Isabelle Bernard-Rabadi, « La ville, espace privilégié du romanesque de Jean Echenoz », 2010, vol. 37, n° 1, p. 270-271.

<sup>88</sup> B. Westphal, *La Géocritique : réel, fiction, espace, op. cit.* p.18

<sup>89</sup> Ferragus in Jeannine Guichardet, *Balzac « archéologue de Paris »*, Paris, Gallimard, 1986, p. 374.



Si Paris représente assurément le paradigme de la grande ville, elle peut s'incarner, comme l'écrit Jeanine Guichardet à propos de l'œuvre balzacienne, dans deux dimensions, à la fois oxymoriques et complémentaires. Cette dichotomie, que l'on retrouve dans la majorité des romans urbains témoigne de la complexité la ville « *cette monstrueuse merveille, étonnant assemblage de mouvements, de machines et de pensées, la ville aux mille romans, la tête du monde* »<sup>90</sup> transpercée de forces et d'images contraires, à la fois fascinante et inquiétante.

Ce caractère oxymorique, présent dès les textes bibliques, alors même que le processus d'urbanisation est inenvisageable, en interroge son essentialité. Entre la Jérusalem céleste, ville refuge offerte par Dieu – « *je n'ai choisi aucune ville parmi toutes les tribus d'Israël pour y bâtir une maison où serait mon nom... j'ai choisi Jérusalem pour que mon nom y demeure* »<sup>91</sup> – et une Sodome perverse, foncièrement mauvaise – « *(...) les habitants de Sodome étaient mauvais et pécheurs devant l'Éternel, excessivement.* »<sup>92</sup> – la ville semble depuis tout temps osciller entre artefact protecteur, synonyme de modernité, d'innovation, de partage, et machine trompeuse, broyeuse d'hommes et de femmes.

### **Une ville par essence « mauvaise » ?**

Si dans la Grèce Antique la cité s'impose comme cadre de réflexion sur la condition humaine – *Les lois*<sup>93</sup> ou *La République*<sup>94</sup> de Platon, associent par exemple la recherche d'une « cité idéale » à la quête d'un espace de vie démocratique et collectif – la Bible transcende en revanche l'espace matériel de la ville pour ancrer cette dernière dans « *une dynamique spirituelle et théologique* »<sup>95</sup>. Contrairement à d'autres lieux symboliques possédant des significations explicites – montagnes, désert, route, maison, jardin, mer – la ville apparaît comme un signe complexe, oscillant entre violence (Sodome, Babel) et paix (Jérusalem). La

---

<sup>90</sup> Tome 9, Ferragus, chef des Dévorants in H. de Balzac, *Œuvres complètes de H. de Balzac, op. cit.*, p. 6.

<sup>91</sup> Chroniques 6,6 in Jacqueline des Rochettes, « Entre viol et violence, un espace de vie : la ville biblique » dans Chantal Bordes-Benayoun (ed.), *Les juifs et la ville*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2000, p. 225-238 §29.

<sup>92</sup> Gn 13,13, *Ibid.* §5.

<sup>93</sup> Platon, *Les lois. 1 : Livres I à VI*, Paris, 2006, 456 p.

<sup>94</sup> Platon, *La République*, Paris, Flammarion, 2018, 1881 p.

<sup>95</sup> Daniel Cadrin, « En Bible et en ville : entre Babel, Jérusalem et Rome », *Revue Lumen Vitae*, 2011, Volume LXVI, n° 4, p. 373.

ville est en ce sens ce que Cadrin – opposant une Jérusalem céleste et une Babel oppressive – nomme une « *dyade symbolique* ». Cette vision oxymorique de la ville, entre vision poétique et incarnation maléfique, va traverser les siècles. George, s'autorisant une simplification extrême du récit biblique<sup>96</sup>, suggère ainsi que ville incarne un artefact humain par opposition au jardin original ce qui invite à s'interroger sur sa nature : la ville construite par les humains serait-elle, de ce fait, maudite par essence ?

En effet, la première ville biblique est forgée par Caïn, meurtrier de son frère. Dès son avènement la ville est associée à un personnage éloigné de la non-ville – le jardin d'Éden – et par la même de Dieu. De Rochette souligne que la ville biblique paraît toujours être « *une manifestation extérieure de l'ambition (...) de l'homme* »<sup>97</sup> alors que pourtant, en fondant Jérusalem, cité céleste, gardienne de la paix, « *au terme de l'histoire, Dieu nous donne une ville* »<sup>98</sup>. Cependant, dans le foisonnement de villes bibliques – Jérusalem, Babel, Sodome, Rome – la majorité des villes construites par les humains s'avèrent destructrices et perverses tandis qu'une seule ville « refuge », Jérusalem, est créée par Dieu.

Cette vision oxymorique de la ville va traverser les siècles et trouver un nouvel élan avec l'avènement des grandes villes à l'ère industrielle. Cette partie se veut un cheminement dans cet espace romanesque pétri de contractions, à la fois lieu d'espoir et créature aliénante.

### 1.2.1. Un lieu de rêve et de possibles

Les romans naturalistes et réalistes du XIX<sup>e</sup> relatent une ville pleine d'espoirs pour des personnages – souvent provinciaux et candides, la plupart du temps des étudiants – qui « *montent à la capitale* » en quête d'une destinée (Denise Baudu, *Au bonheur des dames*, Zola ; Frédéric Moreau, *L'éducation sentimentale*, Flaubert ; Eugène de Rastignac, *Le père Goriot*, *La Comédie humaine*, Balzac, etc.).

---

<sup>96</sup> Éric George, *La ville dans la bible, Caïn : le fondateur.*, <http://miettesdetheo.over-blog.com/article-3314377.html>, 2010, (consulté le 17 juin 2021).

<sup>97</sup> J. des Rochettes, « Entre viol et violence, un espace de vie », art cit §4.

<sup>98</sup> É. George, « La ville dans la bible (1) Caïn », art cit.

La ville au début du XIX<sup>e</sup> est peinte comme l'aube des possibles, empreinte de rêveries, comme dans ce vers de Rimbaud : « *Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.* »<sup>99</sup> Après avoir erré dans des cités monstrueuses où « *règne une nuit sans fin* », le poète rêve d'une Jérusalem céleste pour faire table rase du passé.

La cité rêvée, fantasmée après « *une ardente patience* » nourrit l'imaginaire du provincial qui, découvrant l'effervescence de la ville, y projette ses aspirations tel le Rastignac de Balzac :

*Pendant sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades à prendre dans la Faculté l'avait laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues du labyrinthe parisien, savoir les usages, apprendre la langue et s'habituer aux plaisirs particuliers de la capitale ; fouiller les bons et les mauvais endroits, suivre les cours qui amusent, inventorier les richesses des musées. Un étudiant se passionne alors pour des niaiseries qui lui paraissent grandioses. (...) Dans ces initiations successives, il se dépouille de son aubier, agrandit l'horizon de sa vie, et finit par concevoir la superposition des couches humaines qui composent la société. S'il a commencé par admirer les voitures au défilé des Champs-Élysées par un beau soleil, il arrive bientôt à les envier. Eugène avait subi cet apprentissage à son insu, quand il partit en vacances, après avoir été reçu bachelier des Lettres et bachelier en Droit. Ses illusions d'enfance, ses idées de province avaient disparu. (...)*<sup>100</sup>

Balzac emploie des expressions telles que : « *délices visibles* », « *plaisirs particuliers* », « *richesses* », « *passionné* », « *grandioses* », « *beau soleil* » pour peindre un portrait élogieux de la capitale qui est ici expérimentée par un jeune étudiant passionné « *des niaiseries* », autrement dit de futilités. L'extrait se conclut sur l'envers de cet apprentissage qui a été « *subi (...) à son insu* » par le personnage qui perd sa naïveté, ses « *illusions d'enfance* » ayant « *disparu* » ... les illusions se craquèlent. Derrière les lumières, se dissimulent des ombres. L'extrait ci-dessous de *Dominique* – roman d'Eugène Fromentin paru en 1863, période d'élan du roman urbain – illustre ce craquèlement. Cette arrivée dans la Ville Lumière, emblématique de l'espoir du provincial découvrant la capitale, donne à lire une ville *prima facie*

---

<sup>99</sup> Adieu in Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, Bruxelles, Alliance typographique (M. J. Poot), 1973, p. 53.

<sup>100</sup> H. de Balzac, *Œuvres complètes de H. de Balzac, op. cit.*, p. 326.

impressionnante, prodigieuse, vivante, qui séduit le protagoniste qui soupire de plénitude devant tant de choses « *extraordinaire* », et ce « *malgré la pluie... malgré le froid* » :

*Nous arrivâmes à Paris, le soir. Partout ailleurs, il eût été tard. Il pleuvait ; il faisait froid. Je n'aperçus d'abord que mes boueuses, des pavés mouillés, luisants sous le feu des boutiques, le rapide et continuel éclair de voitures qui se croisaient en s'éclaboussant, une multitude de lumières étincelant comme des illuminations sans symétrie dans de longues avenues de maisons noires dont la hauteur me parut prodigieuse. (...) Au moment où j'ouvrais ma fenêtre pour entendre plus distinctement la rumeur inconnue qui grondait au-dessus de cette ville si vivante en bas (...) « Regarde vite, me dit Olivier, c'est le roi. » Confusément je vis miroiter des casques et des lames de sabre. Ce défilé retentissant d'hommes armés et de grands chevaux chaussés de fer fit rendre au pavé sonore un bruit de métal, et tout se confondit au loin dans le brouillard lumineux des torches. (...) Et malgré la pluie qui tombait, malgré le froid blessant de la nuit, quelque temps encore il resta penché sur cette fourmilière de gens inconnus qui passaient vite, se renouvelaient sans cesse, et que mille intérêts pressants semblaient tous diriger vers des buts contraires. « Es-tu content ? » lui dis-je. Il poussa une sorte de soupir de plénitude, comme si le contact de cette vie extraordinaire l'eût tout à coup rempli d'aspirations démesurées.<sup>101</sup>*

Le protagoniste, émerveillé, saisit la ville par les sens, par les bruits, les sensations (« *froid* », « *s'éclaboussant* », « *entendre* », « *je vis* », « *bruit* »), qui lui font vivre une expérience étourdissante (« *confusément* ») de laquelle des « *aspirations démesurées* » vont naître : déjà des indices laissent entrevoir la dualité de la ville. Bien que le champ lexical principal soit celui des lumières et de l'émerveillement, des sèmes disséminés ici et là (« *miroiter* », « *buts contraires* », « *comme si* », « *démesurées* ») – suggèrent le caractère illusoire de la ville comme espace des possibles.

Dans *Une page d'amour*, Paris se meut ainsi au fil des états d'âme d'Hélène. Dans un premier temps lorsqu'elle prend conscience de son amour pour le Docteur Deberle : « *Paris les inquiétait, lorsqu'il leur envoyait des haleines chaudes et troublantes. Mais, ce matin-là, il avait une gaieté et une innocence d'enfant,*

---

<sup>101</sup> Eugène Fromentin, *Dominique*, Paris, Hachette, 1863, p. 173-174.

son mystère ne leur soufflait que de la tendresse à la face »<sup>102</sup>. Ensuite lorsqu'elle se rend compte de sa dangerosité :

*On distinguait nettement les plus petits détails, tant la lumière était pure. Paris, avec le chaos inextricable de ses pierres luisait comme un cristal. De temps à autre, pourtant, dans cette sérénité éclatante et immobile, un souffle passait ; et alors on voyait des quartiers dont les lignes mollissaient et tremblaient, comme si on les eut regardés à travers quelques flammes invisibles.*<sup>103</sup>

Si dans un premier temps la ville symbolise l'espoir, celui de la grandeur, de l'ascension sociale, de la découverte d'un monde nouveau, foisonnant, plein de promesses, rapidement des fissures apparaissent. L'apprentissage intellectuel qu'était venu chercher le jeune protagoniste se transforme finalement en apprentissage de la réalité sociale, des rouages de la vie parisienne, qui laisse entrevoir un nouveau visage de la ville.

### 1.2.2. Un lieu de désenchantement : les illusions perdues

*« Paris corrupteur de toutes les innocences, qui fane les roses, qui flétrit toutes les beautés ; insatiable débauché ! Si redoutable à ce qui est pur et sans tache. »*

Jules Janin<sup>104</sup>

Dans les romans urbains, rapidement, la découverte euphorique de la ville laisse place à des désillusions<sup>105</sup> ; ils dévoilent le « double visage » de la ville « (...) Janus, de la civilisation et de la barbarie, de la destruction

---

<sup>102</sup> É. Zola, *Une page d'amour*, op. cit., p. 93.

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> Jules Janin in Jean Roudaut, « Les villes imaginaires dans la littérature française : les douze portes », 1990, p. 28.

<sup>105</sup> J. des Rochettes, « *Entre viol et violence, un espace de vie* », art cit § 34.

*et de la création (...) »*<sup>106</sup>. Le jeune provincial, peu à peu, au contact de cette capitale tant rêvée, prend conscience de la difficulté à s'intégrer dans la grande ville dont il faut posséder les codes culturels, vestimentaires : « *Être quelque chose dans son pays et n'être rien à Paris sont deux états qui veulent des transitions ; et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre tombent dans une espèce d'anéantissement* »<sup>107</sup>. Au fil des pages la ville littéraire change de visage, les faux-semblants apparaissent et entraînent inexorablement les personnages vers la déchéance ; ainsi Frédérique Moreau dans *L'Éducation sentimentale*<sup>108</sup>, pourtant empli d'enthousiasme et d'espérance, projetant dans la ville ses rêves, ses fantasmes et ses désirs, prend rapidement conscience de l'impossibilité pour lui de trouver sa place dans une ville qui le grignote peu à peu. En outre, Schmider montre que le Paris de Flaubert – et il en est de même chez de nombreux auteurs de romans urbains – alimente « *une économie du désir (...) un monde marchand qui trompe le "jeune héros"* »<sup>109</sup>. Le travail de l'écrivain·e consiste alors justement, comme nous le soulignons déjà précédemment avec Balzac à « *surprendre le sens caché dans cet immense assemblage de figures, de passions et d'événements* » (cf. 1.2.1.). Progressivement la ville fantasmée, lieu de culture et de raffinement, laisse transparaître une deuxième face, plus sombre. Une face en définitive à l'image des personnages qu'elle contient et dont elle se fait le miroir de l'âme. Ainsi par exemple de Rastignac qui, après l'enterrement du père Goriot, se trouve plus que jamais fasciné par la ville qu'il souhaite posséder, conquérir :

*Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : – À nous deux maintenant !*<sup>110</sup>

---

<sup>106</sup> R. Davreu, « Londres, Blake et Wordsworth. Genèse poétique d'une vision moderne de la ville », art cit, p. 47.

<sup>107</sup> Tome 8, Les illusions perdues, Un grand homme de province à Paris, in H. de Balzac, *Œuvres complètes de H. de Balzac, op. cit.*, p. 127.,

<sup>108</sup> Gustave Flaubert et Albert Thibaudet, *L'éducation sentimentale*, Paris, Gallimard, 1869, 502 p.

<sup>109</sup> C. Schmider, « Écriture de la ville et poétique du mensonge – l'espace urbain chez Flaubert et Balzac », art cit, p. 56.

<sup>110</sup> Tome 8, Scènes de la vie parisienne, Le père Goriot in H. de Balzac, *Œuvres complètes de H. de Balzac, op. cit.*, p. 531.

Les lumières de la ville, brillantes, révèlent un Paris «*tortueusement couché*», séducteur. Ici l’obscurantisme de la ville se révèle dans l’embrasement du personnage qui exclame un mytique «*À nous deux maintenant!*», plongeant Rastignac dans une quête illusoire de possession, une ambition avide.

Cette vision tortueuse de Paris est particulièrement nourrie au XIX<sup>e</sup> lorsque la ville connaît, sous l’impulsion du Baron Haussmann, une métamorphose presque totale. Si ces travaux majeurs donnent certes naissance à de nouveaux lieux inspirationnels pour les écrivain-e-s – tels que grands magasins, les halles, etc. – ils changent, dans le même temps, foncièrement la physionomie de la ville. Baudelaire, contemporain de ces travaux, souligne ainsi, dans son poème *Cygne* – dédié à Hugo, auteur de Notre-Dame... mythe parisien par excellence – cette transformation dans ces célèbres vers :

*Le vieux Paris n’est plus (la forme d’une ville*

*Change plus vite, hélas! que le cœur d’un mortel)<sup>111</sup>*

Et même les instants suspendus, les instants de beauté, tels l’aurore et le crépuscule, se teintent eux aussi d’une «*sale couleur jaune (...) une couleur qui donne envie de mourir tout de suite (...)*»<sup>112</sup>. Pour Baudelaire, ce nouveau Paris oblitère le rythme spontané de la nature, comme l’évoque son poème au titre oxymorique, *Le crépuscule du matin*. Le mythe noir de la ville voit le jour. La ville monstrueuse, tentaculaire<sup>113</sup> éclaire l’erratisme d’un développement urbain multidirectionnel<sup>114</sup>. Le mythe de la «*monstruopole*»<sup>115</sup> s’impose peu à peu. La grande ville apparaît comme un lieu d’illusions, «*peuplé de figures trompeuses (...)*»<sup>116</sup> dont les auteurs semblent écoeurés, à l’instar de Mercier qui, déjà au XVIII<sup>e</sup>, est :

---

<sup>111</sup> Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Paris, Calmann Lévy, 1890, p. 258.

<sup>112</sup> É. Zola, *L’assommoir*, *op. cit.*, p. 525.

<sup>113</sup> Émile Verhaeren, Danièle Marin et Nicole Randon, *Les villes tentaculaires*, Paris, Gallimard, 2006.

<sup>114</sup> Géraldine Molina, « L’influence de la littérature sur les représentations de la ville - L’exemple de la « ville tentaculaire » ou l’instrumentalisation politique d’une matrice poétique », *Bulletin de l’Association de géographes français*, 2007, n° 3, p. 294.

<sup>115</sup> *Ibid.*

<sup>116</sup> C. Schmider, « Écriture de la ville et poétique du mensonge – l’espace urbain chez Flaubert et Balzac », *art cit.*, p. 56.

(...) dégoûté de Paris comme de Londres. Toutes les grandes villes se ressemblent ; Rousseau l'a fort bien dit. Il semble que plus les individus font de lois pour être heureux en se réunissant en corps, plus ils se dépravent et plus ils augmentent la somme de leurs maux.<sup>117</sup>

Toutefois, le mythe noir, ce n'est pas une ville mauvaise par nature, mais plutôt une ville aliénée par la société moderne, bouleversée par le capitalisme, par la « puissance » de la « corruption du régime »<sup>118</sup> chez Zola par exemple.

Pour cela, la ville n'a pas besoin d'être présente à chaque ligne, elle infuse constamment, implicitement. Zola avec les Rougon-Macquart, dévoile, à travers le destin d'individus liés entre eux par une misère sociale, une allégorie de la ville moderne corrompue et pervertie. L'influence néfaste de la ville est continue, surplombante comme dans cet extrait de *La Curée* qui succède à une scène d'inceste : « Penchée sur l'ombre, elle respira ce silence frissonnant, cette senteur d'alcôve, comme un encouragement qui lui venait d'en bas, comme une assurance de honte partagée et acceptée par une ville complice »<sup>119</sup>. Ainsi « complice », la ville – dont la monstruosité n'est pas qu'organique, mais insidieuse, implicite – « favorise l'accomplissement d'une chose »<sup>120</sup> innommable, inacceptable. La ville moderne, dans les écrits du XIX<sup>e</sup>, apparaît comme le foyer du vice, des drames, elle possède une image « apocalyptique »<sup>121</sup>.

En définitive la ville littéraire occidentale se construit sur une opposition mythique forte et constante : « tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume »<sup>122</sup>. Tantôt monstrueuse, noire et trompeuse, tantôt lumineuse, stimulante et merveilleuse, la ville dévoile un double visage, qui se complexifie concomitamment à la complexification de sa matérialité. Ce double visage, nous le retrouverons aussi dans la littérature contemporaine sous

---

<sup>117</sup> Louis-Sébastien Mercier, *L'An deux mille quatre cent quarante. Rêve s'il en fût jamais*, Londres, 1771, p. 10.

<sup>118</sup> Nathan Kranowski, *Paris dans les romans d'Émile Zola*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 29.

<sup>119</sup> E. Zola, *La curée*, *op. cit.*, p. 191.

<sup>120</sup> Le Robert, *s.v.* « Complice », Consulté le 04 novembre 2020, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/complice>

<sup>121</sup> G. Molina, « L'influence de la littérature sur les représentations de la ville - L'exemple de la "ville tentaculaire" ou l'instrumentalisation politique d'une matrice poétique », *art cit.*, p. 295.

<sup>122</sup> Tome 8, Scènes de la vie parisienne, La fille aux yeux d'or, in H. de Balzac, *Œuvres complètes de H. de Balzac*, *op. cit.*, p. 236.



d'autres formes, notamment incarné par la dualité entre centre et périphérie (cf. 1.2.3) : la ville porteuse d'espoir périrait sous les coups de pioches de la révolution urbaine qui en trahirait son essence.

### 1.3. La littérature pour penser et configurer la (sur)modernité

*« La littérature et la surmodernité (...) vont ainsi de pair, si l'on peut dire, comme le triangle d'un adultère. »*

Pierre Popovic<sup>123</sup>

Progressivement, la ville littéraire témoigne de l'illisibilité de l'espace urbain qui perd ses repères à la fois symboliques et physiques. Si l'urbanisation accélérée, racontée dans les romans urbains du XIX<sup>e</sup> met en avant le mythe noir de la ville moderne, les romans contemporains eux, dressent avant tout le portrait d'une ville perdue, déstabilisée. Modiano se confie en ce sens dans un entretien accordé à Jérôme Garin en 2007 :

*Le Paris où j'ai vécu et que j'arpente dans mes livres n'existe plus. Je n'écris que pour le retrouver. Ce n'est pas de la nostalgie, je ne regrette pas du tout ce qui était avant. C'est simplement que j'ai fait de Paris ma ville intérieure, une cité onirique intemporelle (...)*<sup>124</sup>

Cette partie aspire à suivre les mouvements littéraires narrant la perte et les différents moyens développés d'une part pour retrouver cette cité onirique perdue dans les limbes de la (sur)modernité et d'autre part pour en accepter les nouveaux signes, les nouvelles formes.

---

<sup>123</sup> Pierre Popovic, « De la ville à sa littérature », *Études françaises*, 1988, vol. 24, no 3, p. 113.

<sup>124</sup> Patrick Modiano in Jérôme Garin, « « Paris, ma ville intérieure » », *L'Obs*, 2007.

### 1.3.1. Sous les pas des flâneurs urbains : saisir les changements sociétaux

Dès le début du XX<sup>e</sup>, sous l'impulsion des flâneurs urbains – tel Benjamin marchant dans les pas de Baudelaire, puis au milieu du XX<sup>e</sup> avec l'émergence du situationnisme et de la dérive proposée par Debord – la littérature urbaine prend un virage à la fois stylistique et politique. Bien avant le Paris de Modiano, Baudelaire, inspiré par les travaux de Poe, saisit déjà un Paris en mutation, croissant. Sa posture de flâneur – définie par Benjamin comme un regard spécifique sur la ville moderne – lui permet de saisir la ville dans sa dimension sensible :

*Le long du vieux faubourg, où pendent aux mesures  
Les persiennes, abri des secrètes luxures,  
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés  
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,  
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,  
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,  
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,  
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.*

(...) <sup>125</sup>

Les sensations priment ; le texte échoit à cet état interne provoqué par la ville. Le cadre urbain, « *matériel et social de la rue* », est transcendé au profit d'un moment, d'une pratique. Peu à peu la ville littéraire n'est plus l'occasion d'analyser les mœurs d'une époque, d'une société, mais de donner à éprouver « *une vision kaléidoscopique de la ville saisie sur le vif en phase avec les états d'âme des personnages* »<sup>126</sup>. Le roman urbain ne se contente pas de placer la ville dans un rôle central, il s'appuie sur cet espace de vie, cet espace ordinaire, pour raconter l'expérience citadine dans sa complexité et son abondance, quand le banal fait

---

<sup>125</sup> C. Baudelaire, *Les fleurs du mal*, op. cit., p. 251.

<sup>126</sup> Urbain Serre, Une littérature de l'espace et de la ville, « Le paysan de Paris » de Louis Aragon, *La ville à la croisée des chemins – Littérature de l'urbanité*, 8 décembre 2013, (consulté le 12 juillet 2021).

sens. On passe alors d'un texte sur la ville à une ville comme texte, d'une ville racontée par les écrivain-e-s à une ville saisie par des êtres subjectifs. Baudelaire acte ce passage et instaure une « *révolution perceptive* » avec « *le passage du panorama (...) à la flânerie (...), de l'espace cartésien et panscopique à l'espace de l'expérience piétonnière* ». <sup>127</sup> . Ses *Tableaux Parisiens*, interceptent, à travers des impressions fugaces, les mouvements de la grande ville, « *les modalités de l'expérience de la ville et de la conscience de la ville* » <sup>128</sup> . Ils ouvrent la voie à une phénoménologie de cette dernière qui ne se décrit plus uniquement, mais qui s'exprime dans des expérimentations intimes, sensorielles. La ville littéraire devient pratiquée.

Ainsi, le chronotope, « *corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature* » <sup>129</sup> selon l'expression consacrée de Bakhtine, prend, sous les pas des flâneurs, tout son sens. Leur nouvelle posture donne précisément accès à la corrélation de ces deux dimensions : le cadre spatial est informé par le cadre temporel, et inversement. De cela découle deux paradigmes majeurs dans le traitement littéraire de la ville : d'une part des auteurs, tels qu'Echenoz, développent ce que Lis nomme une « *poétique du quotidien* » <sup>130</sup> dans laquelle le « *(...) romancier c'est un pickpocket, c'est quelqu'un qui attrape au vol une phrase dans la rue, qui accroche un parfum, qui retient deux mots dans une conversation quotidienne et y devine, sans trop savoir pourquoi, une pertinence romanesque, un embrayeur de fiction* » <sup>131</sup> ; d'autre part, comme en témoignent les travaux de Benjamin, la littérature permet l'expression des changements imposés par la modernité. La figure du flâneur unit ces deux dimensions si l'on s'en tient à la définition proposée par Nuvolati :

*Le flâneur moderne et postmoderne veut découvrir puis lire le monde qui l'entoure : marcher lentement lui permet d'observer et d'interpréter la réalité jusque dans ses manifestations les plus banales (...) Chez le flâneur, le corps en mouvement dans l'espace urbain n'est pas seulement celui des jambes, mais surtout celui des yeux et de l'esprit (dans ses composantes cognitives et émotives).* <sup>132</sup>

Le corps en mouvement devient l'occasion d'interroger, à travers les sensations, la banalité, le quotidien. L'écrivain-e, déambulant dans la ville, saisit parmi les potentialités des « *embrayeur(s) de fiction* » c'est-à-

---

<sup>127</sup> Pierre Loubier, *Le poète au labyrinthe : ville, errance, écriture*, Fontenay-aux-Roses, ENS éd, 1998, p. 17.

<sup>128</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes*, op. cit., p. 546.

<sup>129</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard., Paris, 1978, p. 237.

<sup>130</sup> Jerzy Lis, « Nouvelles approches de la ville dans la littérature française contemporaine : Thomas Clerc et Philippe Vasset », *Studia Romanica Posnaniensia*, 1 janvier 2012, vol. 39, n° 2, p. 99.

<sup>131</sup> Florence Bouchy et Jean Echenoz, « La manière d'être Jean Echenoz », *Le Monde.fr*, 23 févr. 2017.

<sup>132</sup> Giampaolo Nuvolati, « Le flâneur dans l'espace urbain », *Géographie et cultures*, 1 juillet 2009, n° 70, p. 7-20 §9.

dire des « *points de départ de la sensibilité poétique* »<sup>133</sup>. Le but étant, pour le romancier et la romancière, de « *repérer le mystère dans la banalité du quotidien, à travers le spectacle toujours renouvelé de la ville* »<sup>134</sup>. Les surréalistes, qui ont le « *culte des rencontres, du surgissement inattendu, incongru, irrationnel des objets et des êtres “urbains”* »<sup>135</sup> nourrissent cette approche : la part belle est faite aux lieux de passages, de transition, aux espaces non figés, comme Aragon avec le passage de l’Opéra (ou celui de Benjamin, son contemporain).

Ainsi, progressivement, ce ne sont plus les lieux, les bâtiments qui transfèrent du sens à la ville, mais l’itinéraire, la marche voire la dérive, théorisée dans les années 1950 par Guy Debord et les situationnistes. L’expérience de la ville devient ce que Bandier nomme un « *projet subjectif* »<sup>136</sup>. Le sens de la ville advient de l’addition d’une introspection personnelle, d’une temporalité renouvelée et d’une errance dans l’espace urbain.

L’exemple de Gracq s’inscrit directement dans cette philosophie. En effet, lorsque Gracq raconte la ville, ce n’est pas tant la ville en elle-même que « *sa présence en moi [ndlr : en lui]* »<sup>137</sup> qu’il nous livre :

*J’allais à l’aventure, en petit sauvage, dans les rues d’une ville non triée, non étiquetée, non répertoriée, me laissant imprégner indistinctement de ses masses de pierre inégales, de ses trouées de lumière, de ses chemins d’eau, des tranchées ombreuses de ses rues encaissées, comme on s’imprègne d’un paysage (...)*<sup>138</sup>

C’est sa perception intime, personnelle qu’il relate. Il « *s’imprègne d’un paysage* » qui inspire et modèle son texte, son imaginaire. Lui-même exprime clairement la manière dont la ville s’imprègne en lui, même si « *la vérité est que, ni par le sortilège de ses noms, ni par les instantanés qu’elle a gravés dans la mémoire,*

---

<sup>133</sup> Ici à propos des cafés parisiens, Norbert Bandier, « Les surréalistes et la ville : Note pour une compréhension du thème de la ville dans la revue La Révolution Surréaliste » dans *La Parole de la ville*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2019, p. 11-45.,

<sup>134</sup> C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France, op. cit.*, p. 27.

<sup>135</sup> N. Bandier, « Les surréalistes et la ville », art cit.

<sup>136</sup> *Ibid.*

<sup>137</sup> Julien Gracq, *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, 1995, 1756 p.

<sup>138</sup> Julien Gracq, *La forme d’une ville, Œuvres complètes, Volume 1.*, Paris, Gallimard, 1995, p. 824.

*la ville ne se laisse tout à fait ressaisir* »<sup>139</sup>. Malgré les «*sortilèges*» que constituent pour l'écrivain la sémantisation de la ville, qui en serait finalement une forme de simplification réductrice.

La ville, sous les pas des flâneurs, constitue une source intarissable, une muse irremplaçable : «*Les rues, les vitrines, la rumeur, les graffitis forment un ensemble de signifiants dont dispose cet usager particulier de la ville qu'est l'écrivain (...)*»<sup>140</sup>. Du complexe sémiotique de la ville émanent «*des états intenses, forts, inouïs*»<sup>141</sup> permettant de considérer, paradoxalement, «*l'indifférence de l'ordinaire*», comme une force évocatrice, forgeant «*un musée mental*»<sup>142</sup> intense. Plus besoin d'exotisme, de scénarios romanesques abracadabrantesques, les «*petits faits contingents et micro-traces du présent*»<sup>143</sup> suffisent à créer un objet littéraire signifiant. Les textes surréalistes, comme ceux d'Aragon, sont en quête du «*merveilleux quotidien*», ce «*(...) présent du vécu, [un] moment ponctuel, [le] "non-événementiel"*»<sup>144</sup>. Cette définition de la quotidienneté comme non-événementiel (cf. Chapitre 7), permet une attention accrue à des phénomènes *prima facie* mineurs et qui pourtant, traduisent un bouleversement sociétal, comme l'exposent ces quelques lignes de Benjamin :

*On avançait en glissant sur des dalles dans une lumière diffuse qui venait d'en haut. Tandis qu'ici on offrait au Paris le plus à la mode un nouveau lieu de passage, un des plus anciens passages de la capitale, le passage de l'Opéra, a disparu, englouti par le percement du boulevard Haussmann.*<sup>145</sup>

Le corps est un outil de médiation permettant la saisie de changements urbanistiques majeurs. Benjamin, à l'instar de ce qu'il suggérait à propos des *Fleurs du Mal*, témoigne lui aussi d'«*un monde qui se*

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 877.

<sup>140</sup> P. Popovic, « De la ville à sa littérature », art cit, p. 114.

<sup>141</sup> Roland Barthes, Thomas Clerc et Eric Marty, *Le neutre ; cours au Collège de France*, Grand Format., Paris, Seuil, 1977, 1er cours (18/02/78).

<sup>142</sup> J. Lis, « Nouvelles approches de la ville dans la littérature française contemporaine », art cit, p. 104.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>144</sup> Judyta Zbierska-Mościcka, « La poétique du quotidien dans les récits brefs de Nicole Malinconi », *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 1 mai 2019, n° 55, p. 57-71 §19.

<sup>145</sup> W. Benjamin, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 867.

décompose, se désagrège en éléments hétérogènes, ou en instantanés»<sup>146</sup>. Le flâneur n'est ainsi pas uniquement tourné vers un projet subjectif.

Si dans les œuvres romanesques du XIX<sup>e</sup>, en particulier dans les fictions réalistes et naturalistes, la ville raconte les débuts de la *modernité* (les grands magasins de Zola par exemple), c'est bien dans les romans du XX<sup>e</sup>, contemporains de la globalisation, que la naissance des villes-monde prendra toute leur importance. Le monde du XX<sup>e</sup> s'accélère, l'urbanisation explose, et la littérature ne s'attache plus simplement à révéler les aspérités dichotomiques du capitalisme, que la ville incarne, mais toute sa complexité.

Dans ce contexte, les dérives urbaines poétiques au XIX<sup>e</sup>, deviennent progressivement des actes énonciatifs collectifs remettant en question la signification spatiale. Les écrits ne sont plus romanesques, ils cherchent à faire corps avec la réalité, interrogent l'expérience vécue. Dans la lignée de la «*virée buissonnière*» des surréalistes, l'Internationale situationniste, dans les années 1950, s'oppose à la pensée rationnelle et fonctionnaliste des urbanistes et architectes de l'époque. La psychogéographie développée par l'écrivain et poète Guy Debord, propose, avec la dérive – «*technique du passage hâtif à travers des ambiances variées*»<sup>147</sup> – une «*réappropriation de l'espace urbain par l'imaginaire*»<sup>148</sup>. La littérature et l'ensemble des arts deviennent les déclencheurs d'une expérience urbaine signifiante. La ville y est envisagée comme un espace vécu dont chacun-e doit pouvoir se saisir.

De ces flâneries urbaines, il reste dans la littérature contemporaine le goût de l'égarement, de la dérive dans des non-lieux, des non-villes. Il reste des approches sensibles, impressionnistes, éphémères, telles celles de Sansot et Gracq. Il reste également des projets collectifs urbains, inspirés des travaux de la psychogéographie et mis en place par des géographes, des urbanistes, des artistes dans la conception de l'espace de la ville et dans sa découverte, son appropriation (cf. 6.3.B).

---

<sup>146</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes*, op. cit., p. 538.

<sup>147</sup> Guy Debord, « Définitions », *Internationale situationniste*, juin 1958, n° 1, p. 13.

<sup>148</sup> Yves Bonard et Vincent Capt, « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? », *Articulo - Journal of Urban Research*, 24 octobre 2009, Special issue 2., p.9

### 1.3.2. Un espace homogène dilué : les non-lieux topiques de la (sur)modernité

Le roman contemporain (et l'extrême contemporain) n'épuise pas la thématique de la ville, mais en déplace la représentation, incompatible avec la réalité de l'urbanisation du XX<sup>e</sup><sup>149</sup>. Ce n'est plus tant la ville comme espace qui est interrogée, mais plutôt, par son truchement, « *la société contemporaine en général* »<sup>150</sup>, le capitalisme et ses conséquences sur la vie urbaine. Dans les années 1980, les auteurs s'éloignent de la vision stéréotypée engendrée par la révolution industrielle en décrivant la ville contemporaine telle qu'elle est : complexe. Raconter la ville, la métaphoriser, ne suffit plus. Il convient de rendre compte des expériences individuelles multiples et absconses. Horvath évoque à ce propos le polar qui « *ne peut plus se contenter d'images séduisantes, fulgurantes et fantasmatiques. Il lui faut pénétrer dans la complexité concrète des phénomènes urbains* »<sup>151</sup>.

La complexité c'est aussi le chaos, le vide. Progressivement, le constat d'une ville détendue, « *diluée jusqu'à se fondre* »<sup>152</sup> s'impose dans la littérature du XX<sup>e</sup> et surtout du XXI<sup>e</sup>, comme nous le retrouverons aussi en géographie et en sociologie. L'extrait suivant de Modiano l'illustre ; le flâneur baudelairien, percevant, humant, déambulant est remplacé par le passager passif qui, à l'arrière d'un véhicule se livre à une observation de la ville défilant devant lui :

*il demanda au chauffeur de taxi de prendre à droite la rue Coustou. (...) Des deux côtés, les façades des immeubles paraissaient neuves, comme recouvertes d'un enduit ou d'une pellicule de cellophane d'un blanc qui avait effacé les fissures et les taches du passé. Et derrière, en profondeur, on avait dû se livrer à une taxidermie qui achevait de faire le vide. Rue Puget, un mur blanc remplaçait les boiseries et le vitrail de l'Aero, de ce blanc neutre couleur de l'oubli.*<sup>153</sup>

Face à la ville-palimpseste originelle se constitue une ville moderne « *blanc neutre* » effaçant « *les fissures et les taches du passé* ». La cité est livrée à une taxidermie : morte, empaillée comme les souvenirs du protagoniste, la ville ne possède plus « d'âme ». Les aspérités passées sont gommées. Les façades,

---

<sup>149</sup> P. Popovic, « De la ville à sa littérature », art cit.

<sup>150</sup> C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France, op. cit.*, p. 36.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>152</sup> P. Popovic, « De la ville à sa littérature », art cit, p. 109.

<sup>153</sup> Patrick Modiano, *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*, Paris, Gallimard, 2014, p. 137-138.

recouvertes d'un enduit, annulent leur temporalité. Cependant, le « neutre », évoqué ici par Modiano, cher à Barthes, colore la ville moderne du « *merveilleux de l'ordinaire* ». La grandeur des villes s'éclipse pour laisser place au quotidien, autre caractéristique principale du roman urbain définie par Horvath. Avec *Zazie dans le Métro*, Queneau propose justement un Paris démystifié, qui ne se définit plus par ses grands monuments, héritages culturels d'un passé fastueux, mais par les métros qui obsèdent la protagoniste :

— *Ah! Paris, qu'il profère d'un ton encourageant, quelle belle ville. Regarde-moi ça si c'est beau.*

— *Je m'en fous, dit Zazie, moi ce que j'aurais voulu c'est aller dans le métro.*

(...)

*Émerveillée, Zazie mit quelque temps à s'apercevoir que, non loin d'elle, une œuvre de ferronnerie baroque plantée sur le trottoir se complétait de l'inscription métro. Oubliant aussitôt le spectacle de la rue, Zazie s'approcha de la bouche, la sienne sèche d'émotion.<sup>154</sup>*

La littérature du XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup>, à l'image de celle du XIX<sup>e</sup>, s'adapte à la globalisation du monde (européenne et américaine tout du moins) et des villes, suivant le « *spatial turn* » conceptualisé par Soja<sup>155</sup>. La littérature contemporaine le traduit nous semble-t-il dans trois dimensions : la mise à distance de la ville mythique, la présence d'une ville générique et, par truchement, de non-lieux.

Contrairement aux romans urbains du XIX<sup>e</sup>, les villes de province font clairement parties de la littérature contemporaine, qu'elle soit d'inspirations anthroposociologiques (Amiens, Louis ; Reims, Erribon : Y. ou Yvetot, Ernaux) ou plus romanesques (Lyon, Despentès ; La Roche-sur-Yon, Houellebecq). Toutefois, toutes ces villes se caractérisent avant tout par opposition aux capitales, aux villes possédant déjà un imaginaire fort ; certaines sont presque, pour ainsi dire, des non-villes (*cf.* 2.3.3). Pour Ernaux par exemple, point besoin de caractériser « Y. » : ce qui importe, c'est que ce n'est pas Paris. Y. incarne une

---

<sup>154</sup> Queneau Raymond, *Zazie dans le Métro*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2003 [1959], p. 14.

<sup>155</sup> Edward W. Soja, *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, 2nd Revised edition., London, Verso, 2011, 228 p.



ville universelle de province. Idem chez Louis et Eribon qui placent respectivement leur récit à Amiens et Reims : peu importe finalement la ville, elle est avant tout l'incarnation sociospatiale de la lutte des classes : elles ne sont pas Paris.

En outre, la ville singulière disparaît au profit d'une ville là aussi globale. Le Clézio, puis Houellebecq, Despentès et Modiano peignent un-e protagoniste qui « *n'habite plus une ville, mais toutes les villes à la fois, c'est-à-dire aucune* »<sup>156</sup>. Le ou la protagoniste du roman urbain se trouve confronté à une ville neurasthénique<sup>157</sup> qui, contrairement à ce que proposait Hemingway, ne fait rien d'autre qu'actualiser la figure mythique du blasé simmelien : « *Paris pour moi n'avait jamais été une fête, et je ne voyais aucune raison pour que ça le devienne.* »<sup>158</sup>. De la complexité inhérente à la ville moderne naissent des œuvres alternant « *l'euphorie et la dysphorie, l'ordre et le désordre* »<sup>159</sup>, esquissant une ville flottante, dérivant sans identité particulière : « *est-ce que toutes les villes ne sont pas les mêmes ? Elles sont des rues, des carrefours, des voitures qui avancent, des regards qui cherchent.* »<sup>160</sup>. L'apparition dans les romans de nouveaux lieux urbains, ou plutôt de non-lieux « *où l'on se sent nulle part* »<sup>161</sup>, témoigne de l'éclatement de l'espace de la ville et de son identité. Les scissions traditionnelles ville/nature (chère à Rousseau), ville/province, proche/lointain sont remplacées par une opposition nouvelle, imputable à l'urbanisation : centre/périphérie. L'enjeu des textes de certains auteurs – tels qu'Ernaux – aspirent précisément à ne pas figer cette nouvelle scission dans un équivalent lieu/non-lieu, à ne pas faire de la périphérie un non-lieu par essence.

Ces espaces, comme les banlieues, les aéroports, les friches décrits par Rolin<sup>162</sup>, les hypermarchés d'Ernaux<sup>163</sup> ou les stations essences de Despentès<sup>164</sup> se caractérisent par leur forme indéterminée, inhérente à la surmodernité – c.-à.-d. une « *modernité extrême et contemporaine, liée aux changements d'échelle, à*

---

<sup>156</sup> P. Popovic, « De la ville à sa littérature », art cit, p. 109.

Référence explicite à la formule de Serres : « *tous les lieux en chaque lieu et chaque lieu en tous les lieux* ». Serres, Atlas, p. 12 in B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 71.

<sup>157</sup> Jérôme Dupuis, « Michel Houellebecq, ou la possibilité d'une ville », *L'express.fr*, 23 juin 2016.

<sup>158</sup> Michel Houellebecq, *Plateforme*, Flammarion., Paris, 2001, 369 p ; in J. Dupuis, « Michel Houellebecq, ou la possibilité d'une ville », art cit.

<sup>159</sup> B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 28.

<sup>160</sup> J. M. G. Le Clézio, *Cœur brûlé : et autres romances*, Paris, Gallimard, 2002.

<sup>161</sup> Rolin, 1995, p. 73 in Guillaume Thouroude, « Les non-lieux dans la littérature du voyage. Banlieue, Marge et périphérie dans l'écriture contemporaine », *14<sup>ème</sup> colloque du Collège International du Voyage, Mars 2015*, 2015.

<sup>162</sup> Jean Rolin, *Zones*, Paris, Gallimard, 1995, 175 p.

<sup>163</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour, op. cit.*

<sup>164</sup> Virginie Despentès, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1999, 248 p.

*l'émergence des non-lieux et à l'abolissement de la distance entre les grandes métropoles grâce aux moyens de transports rapides* »<sup>165</sup> – et par leur fonctionnalité, qui, cherchant à faciliter la mobilité, ne leur permettent pas de se charger d'histoire, de s'épaissir. Pour Horvath « *l'apport des non-lieux pour le roman urbain contemporain est incontestable* »<sup>166</sup>. Leurs caractéristiques nouvelles refondent la place de l'espace dans la littérature, qui jusqu'alors privilégiait, comme le note Brosseau, « *il est vrai, la question du temps au détriment de l'espace* »<sup>167</sup>.

Avant de poursuivre, il est nécessaire de préciser, comme le fait Augé, que le non-lieu :

*(...) n'existe jamais sous une forme pure ; des lieux s'y recomposent ; des relations s'y reconstituent (...). Le lieu et le non-lieu sont plutôt des polarités fuyantes : le premier n'est jamais complètement effacé et le second ne s'accomplit jamais totalement – palimpsestes où se réinscrit sans cesse le jeu brouillé de l'identité et de la relation.*<sup>168</sup>

C'est pourquoi nous les retrouvons sous diverses formes dans les romans urbains. Echenoz par exemple, approche en sociologue ces nouveaux territoires et ancre ses fictions dans « *des endroits intermédiaires liés au passage, au provisoire (...) des espaces non-ville* »<sup>169</sup> des « *zones intermédiaires, des no man's land où on était à la lisière de tout, en transit, ou même en suspens* »<sup>170</sup> que l'on retrouve également chez Modiano, sous les mêmes traits. Echenoz s'arrête également sur des formes architecturales du banal telle que « *la porte d'un immeuble lézardé, isolé au fond d'un terrain vague, près d'une usine désaffectée, un peu après la sortie de Nanterre* »<sup>171</sup>.

Ces nouveaux espaces, dans leur banalité, deviennent les nouveaux signes de l'exotisme. Le rapport à la spatialité se réinvente durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup>, de nouveaux journaux de voyage, dans les zones périurbaines, voient le jour. L'exil, l'évasion, ne passent plus nécessairement par une dichotomie entre

---

<sup>165</sup> C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France*, op. cit., p. 7.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>167</sup> Brosseau, 1996 in B. Westphal, *La géocritique e: réel, fiction, espace*, op. cit., p. 42.

<sup>168</sup> Augé Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, op. cit, p. 10.

<sup>169</sup> I. Bernard-Rabadi, « La ville, espace privilégié du romanesque de Jean Echenoz », art cit, p. 261.

<sup>170</sup> Patrick Modiano, *Dans le café de la jeunesse perdue*, Paris, Gallimard, 2007, p. 117-118.

<sup>171</sup> Jean Echenoz, *Le méridien de Greenwich : roman*, Paris, Éditions de minuit, 2012, p. 53 ; In I. Bernard-Rabadi, « La ville, espace privilégié du romanesque de Jean Echenoz », art cit, p. 661.

ville et campagne ou ville et pays, mais entre centre et périphéries, à travers des espaces intermédiaires et indéterminés<sup>172</sup> comme le précise si bien Gide :

*Mais cher ami, précisément, elles n'en finissent pas, les villes ; puis après elles, c'est la banlieue (...) – tout ce qu'on trouve entre deux villes. Maisons diminuées, espacées, quelque chose de plus laid encore... de la ville en traînasses, des potagers ! Et des talus bordent la route. La route ! C'est là qu'il faut qu'on aille, et tous, et pas ailleurs.*<sup>173</sup>

Déjà, en 1895, Gide parle de l'étalement urbain qui ne fait que commencer. La route, c'est-à-dire le chemin, le parcours, apparaît, pareillement aux propositions situationnistes, comme la seule réponse à ces espaces « *qui n'en finissent pas* ».

En ce sens, les textes littéraires matérialisent des « *supports stables de réflexions géographiques sur la perception et la représentation des métropoles* »<sup>174</sup> capables d'exprimer « *la diversité inépuisable de l'espace* »<sup>175</sup> y compris celle des non-lieux fréquentés quotidiennement par la majorité des urbains et pourtant délaissés jusqu'alors dans par le genre romanesque. Annie Ernaux dans *Regarde les Lumières mon amour*<sup>176</sup> – journal quotidien qui, nous l'avons dit, sera le fil d'Ariane de cette recherche – avec une référence explicite aux grands magasins du *Bonheur des Dames* de Zola, s'intéresse à ce que les supermarchés disent de nos sociétés. De ces non-lieux définis par Augé comme « *espace interchangeable où l'être humain reste anonyme* »<sup>177</sup>, considérés comme non-littéraires, car peu intrigants et non dignes d'intérêt, Ernaux tire pourtant une substance qui donne à penser notre manière de vivre ensemble.

Pour Horvath, rien d'étonnant à cette présence des non-lieux ; les romans urbains se fondent exactement pour elle sur cette « *capacité extraordinaire d'intégrer dans l'univers de la fiction les rapports caractéristiques qui relient l'individu de la surmodernité à l'espace de son quotidien* »<sup>178</sup>. Par ces non-lieux,

---

<sup>172</sup> Gilles Louÿs, « Guillaume Thouroude, La Pluralité des mondes. Le récit de voyage de 1945 à nos jours », *Viatica [En ligne]*, 1 mars 2019, n° 6.

<sup>173</sup> André Gide, *Paludes*, Culturea., Hérault (34), 2023, p. 34.

<sup>174</sup> B. Westphal, *La géocritique: réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 59.

<sup>175</sup> Forsdick, 2005 in G. Thouroude, « Les non-lieux dans la littérature du voyage. Banlieue, Marge et périphérie dans l'écriture contemporaine », art cit.

<sup>176</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour, op. cit.*

<sup>177</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la, op. cit.*

<sup>178</sup> C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France, op. cit.*, p. 74.

la littérature urbaine se réinvente, évite « l'épuisement thématique »<sup>179</sup> et propose « d'expérimenter l'espace dans ses interstices »<sup>180</sup>. Les écrivain-e-s questionnent le quotidien dans les villes pour tenter d'y déceler une nouvelle forme poétique, celle du banal, menée et éprouvée par un flâneur urbain des temps modernes. Flâneur moderne tel Thomas Clerc qui, reprenant Barthes<sup>181</sup>, perçoit « dans la grisaille et l'indifférence de l'ordinaire "des états intenses, forts, inouïs" »<sup>182</sup> ou encore Jean Rolin dans son journal de voyage Zones<sup>183</sup> (qu'il définit lui-même comme « voyage sans destination ») :

*Être dans une chambre d'hôtel Ibis, c'est n'être nulle part. Par moments, leur anonymat, leur rigoureuse similitude pourraient même faire douter de la réalité du monde extérieur, de sa diversité et de sa confusion.*<sup>184</sup>

Ce « nulle part », caractéristique des non-lieux fixe le récit dans la surmodernité et par là même donne à voir une image plus réelle de la cité contemporaine qui apparaît discontinue, complexe. Elle n'est plus personnifiée par une âme supérieure, globalisante, mais représentée par différents espaces, divers « états socio-économiques »<sup>185</sup>.

En définitive, les non-lieux et les zones périphériques, reprennent l'idée de la ville duale : s'ils sont parfois des « lignes de fuites »<sup>186</sup> bien souvent pourtant, ils demeurent le cadre de l'errance d'un-e protagoniste-citadin-e souvent en quête d'identité, perdu dans des espaces non définis, où règnent « la solitude, l'anonymat, la perte des repères spatio-temporels et de l'identité auxquelles se trouve généralement confronté l'homme de la surmodernité »<sup>187</sup> – toutes les « hantises de notre époque »<sup>188</sup>.

---

<sup>179</sup> J. Lis, « Nouvelles approches de la ville dans la littérature française contemporaine », art cit, p. 100.

<sup>180</sup> G. Thouroude, « Les non-lieux dans la littérature du voyage. Banlieue, Marge et périphérie dans l'écriture contemporaine », art cit.

<sup>181</sup> R. Barthes, T. Clerc et É. Marty, *Le neutre ; cours au Collège de France*, op. cit.

<sup>182</sup> J. Lis, « Nouvelles approches de la ville dans la littérature française contemporaine », art cit, p. 104.

<sup>183</sup> J. Rolin, *Zones*, op. cit., p. 73.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>185</sup> C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France*, op. cit., p. 100.

<sup>186</sup> Patrick Modiano, *Voyage de noces*, Paris, Gallimard, 1990, p. 95.

<sup>187</sup> C. Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France*, op. cit., p. 80.

<sup>188</sup> I. Bernard-Rabadi, « La ville, espace privilégié du romanesque de Jean Echenoz », art cit, p. 275.

### 1.3.3. Un lieu de solitude et d'anonymat

Dans les romans urbains contemporains, la ville est effectivement bien souvent synonyme de solitude et d'anonymat. De nombreux auteurs placent au cœur de leurs écrits ce paradoxe, jouant des oxymores pour mettre en lumière l'abysse du monde globalisé dont la ville est une allégorie. Les intrigues sont parfois peu épaisses, le sujet principal se trouve ailleurs<sup>189</sup>... dans les dérives chères à Guy Debord, dans les déambulations urbaines solitaires qui mettent à l'épreuve les personnages.

La littérature de Jean-Marie Le Clézio porte par exemple les traces de cette solitude extrême, de personnages esseulés, agressés par la ville (mot qu'il utilise avec insistance dans son roman *Le procès-verbal*<sup>190</sup>). L'auteur peint l'image d'une ville saturée de «*stigmates d'une vie animale secrète, quelque chose comme l'odeur, les taches d'urine séchées, les excréments, les touffes de poils*»<sup>191</sup>. C'est dans cet espace répugnant qu'il plonge ses personnages. Une ville anonymisant, égarant Adam (personnage principal), qui «*était partout à la fois dans les rues de la ville.*» L'homme n'existe plus dans la foule urbaine, invraisemblablement «*seul dans cette étendue de minéral*» dépossédé de sa singularité, de son identité face à «*4 000 ou 5 000 adams*» qui, perdant la majuscule de leur nom propre, se voient même affublés d'un «*s*» pluralisant<sup>192</sup>.

L'anonymisation du personnage est alors l'occasion d'une quête identitaire dans les dédales de la ville. Modiano – «*piéton de Paris*»<sup>193</sup> – aborde la question identitaire dans plusieurs de ses ouvrages. C'est le cas dans *Villa Triste*, où les personnages «*n'ont pas encore d'existence individuelle et se confondent avec les façades et les trottoirs*» ou encore dans *Quartier Perdu*, et son personnage Jean Decker qui voit dans son arrivée dans la capitale l'occasion de prendre un nouveau départ : «*[m]aintenant, plus personne ne pourrait jamais plus m'enfermer quelque part. La vie commençait pour moi*»<sup>194</sup>.

---

<sup>189</sup> Robin, 2019 in Samuel Dufay, « Patrick Modiano, le piéton de Paris », *Le Point*, 27 oct. 2019p.

<sup>190</sup> Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Le procès-verbal*, Paris, Gallimard, 1963, 256 p.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>192</sup> «*Seul dans cette étendue de minéral. Étant partout, il lui arrivait de se croiser dans la rue, au détour d'une maison. Peut-être y avait-il, à cette heure, quatre heures moins le quart du matin. 4 000 ou 5 000 adams, sans contrefaçon possible, en circulation dans la ville. Il y en avait à pied, d'autres à bicyclettes, ou en voiture ; ils sillonnaient la cité de bout en bout, occupaient le moindre recoin de ciment.* » *Ibid.*, p. 143.

<sup>193</sup> Fargue parlant de Modiano in S. Dufay, « Patrick Modiano, le piéton de Paris », art cit.

<sup>194</sup> Patrick Modiano, *Quartier perdu*, Paris, Gallimard, 1985, 128 p ; in S. Dufay, « Patrick Modiano, le piéton de Paris », art cit.

En outre, une fois encore, malgré les non-lieux, malgré la ville surmoderne, nous retrouvons l'idée balzacienne de la grande ville comme figure d'émancipation. Si l'espace urbain enferme parfois le ou la protagoniste dans « *une histoire intime et collective* »<sup>195</sup> l'expérience solitaire, au contraire, lui permet de faire « *l'épreuve de sa liberté* »<sup>196</sup> pour se découvrir et devenir la personne qu'il souhaite être.

Dans *Retour à Reims* d'Eribon, sorti en 2009, ou dans *Combat et métamorphose d'une femme*, sorti en 2021, la ville, et notamment Paris, est toujours synonyme d'espoir, de liberté retrouvée. Édouard Louis raconte ainsi l'échappée de sa mère, qui, ancrée depuis toujours dans la misère sociale associée au nord de la France recouvre la liberté en arrivant à Paris, comme ce fut le cas pour lui-même quelques années auparavant (ce qu'il raconte dans son premier roman<sup>197</sup>) : « *À Paris justement, elle a commencé à dire de nouvelles phrases, miroirs de sa nouvelle existence. Je me suis promenée au Jardin du Luxembourg aujourd'hui (...)* »<sup>198</sup>. La capitale, dans ces ouvrages, est toujours, encore au XXI<sup>e</sup>, l'incarnation d'une liberté, mais aussi et surtout d'une position sociospatiale plus valorisante. Voilà de quoi tempérer la vision de la grande ville surmoderne qui serait uniquement source de solitude, de désespoir. Dans ces ouvrages, ce sont les petites villes qui symbolisent le déclassement, la fermeture, la domination. Ceci tient avant tout aux appartenances de classe des deux auteurs qui dépeignent leur arrivée dans la capitale comme un vent de liberté, une échappatoire – la seule possible – au déterminisme social.

Malgré l'ampleur de ses transformations, la ville poursuit son chemin littéraire. Réinventée et se réinventant, elle devient une allégorie du monde surmoderne<sup>199</sup> dont il devient possible d'interroger les contours grâce aux récits d'errances. Non-lieux, anonymat, perte de repères et de substance expriment une ville qui a débordé de ses frontières, dont les symboles se sont dissous, peut-être même effacés, mais qui demeure malgré tout signifiante. Le constat n'est donc pas uniquement celui de la perte d'un monde. La littérature justement, et le roman contemporain en particulier, peuvent fournir un nouveau souffle à l'imaginaire de la ville et *in fine* à la ville elle-même, car, « *la ville littéraire et la ville réelle ne cessent de conjuguer effets et affects et d'échanger leurs signes* »<sup>200</sup>.

---

<sup>195</sup> S. Dufay, « Patrick Modiano, le piéton de Paris », art cit.

<sup>196</sup> C. Duchet, « La ville-siècle », art cit, p. 2.

<sup>197</sup> Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, 219 p.

<sup>198</sup> Édouard Louis, *Combats et métamorphoses d'une femme*, Paris, Seuil, 2021, p. 103.

<sup>199</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la*, op. cit.

<sup>200</sup> C. Duchet, « La ville-siècle », art cit, p. 1.

### 1.3.4. Interactions entre littérature et monde réel : référentialité et performativité

« (...) toutes les grandes œuvres (...) transforment la façon dont nous voyons et racontons le monde, et par conséquent transforment le monde. »

Michel Butor<sup>201</sup>

S'il est plutôt habituel de traiter l'influence de l'espace « concret » sur l'espace littéraire, il est en revanche plus rare de renverser le paradigme. Nous avons précédemment évoqué, notamment à partir de la figure du flâneur, les modalités selon lesquelles la ville pouvait imprégner les auteurs, notamment sous les pas des flâneurs, et donc influencer leurs récits, leurs représentations. Toutefois, nous n'avons pas encore renversé le paradigme pour nous intéresser plus en profondeur à la question de la référentialité, c.-à-d. aux interactions entre espace fictionnel – « *monde possible* » selon Umberto Eco<sup>202</sup> – et espace réel. Pourtant, dans les pas de Westphal et de Molina qui adoptent la poétique géocritique, nous formulons l'hypothèse – et nous le vérifierons à plusieurs reprises (cf. 4.1.1 ; 5.2.3 ; 7.1) – que les récits, parce qu'ils configurent nos représentations du monde, ne se limitent pas à être inspirés par la ville et à en proposer des interprétations. Non seulement ils sont de possibles médiateurs de l'espace mais plus encore, ils peuvent en être des configureurs. À travers la géocritique, c'est en définitive le statut des représentations dans notre rapport au monde, à la ville, qui est questionné ; leur rôle dans la construction de son sens qui est repensé. En somme, leur performativité.

Contre toute attente, c'est une déviation par les mathématiques qui nous donne l'occasion de bien saisir cette problématique fondamentale de la représentation. Duval, dans un article consacré aux mathématiques, écrit en ce sens :

*On considère généralement les représentations sémiotiques comme un simple moyen d'extériorisation des représentations mentales pour des fins de communication, c'est-à-dire pour les rendre visibles ou accessibles à autrui. Or ce point de vue est trompeur. Les représentations ne sont pas seulement nécessaires pour des fins de communication, elles sont également essentielles pour l'activité cognitive*

---

<sup>201</sup> *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1960, p. 112.

<sup>202</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985, 226 p.

*de la pensée. (...) On ne peut donc pas faire comme si les représentations sémiotiques étaient simplement subordonnées aux représentations mentales [nous soulignons], puisque que [sic] le développement des secondes dépend d'une intériorisation des premières et que seules les représentations sémiotiques permettent de remplir certaines fonctions cognitives essentielles, comme celle de traitement.*<sup>203</sup>

Reprenons l'exemple de Gracq : ce dernier évoque en effet la manière dont la ville l'a imprégné, mais il attire dans le même temps notre attention sur le mouvement inverse :

*Reprenons donc les rues de Nantes, non pas à la rencontre d'un passé que je ne voudrais mettre à ressusciter aucune complaisance, mais plutôt de ce que je suis devenu à travers elles, et elles à travers moi[nous soulignons].*<sup>204</sup>

*Je voudrais essayer de montrer comment elle m'a formé (...) et comment de mon côté je l'ai remodelée [nous soulignons].*<sup>205</sup>

La littérature ne fonctionne pas uniquement comme un miroir grossissant, comme une clé interprétative. Les récits ne permettent pas simplement de lire la ville, et la ville de lire les livres. Si la ville réelle a largement modelé la ville fictive, l'imaginaire individuel et donc les représentations collectives – comme toutes les pages précédentes l'illustrent – elle-même semble avoir été influencée et même d'une certaine manière configurée par la ville-littéraire – notamment dans les écrits contemporains.

Le cas d'Elena Ferrante, autrice italienne des quatre tomes de *L'amie prodigieuse*<sup>206</sup> – vendus à plus de 10 millions d'exemplaires à travers le monde – illustre ce point et souligne particulièrement le poids de l'imaginaire littéraire sur la perception d'un lieu, ici de Naples, mais également sur les praxis et *in fine*, sur

---

<sup>203</sup> Raymond Duval, « Registres de représentation sémiotique. » dans *Annales de didactique et de sciences cognitives*, 1993, vol.5, p. 39.

<sup>204</sup> J. Gracq, *Œuvres complètes II, op. cit.*, p. 775.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 774.

<sup>206</sup> Elena Ferrante, *L'amie prodigieuse : Coffret L'intégrale en 4 volumes, L'amie prodigieuse ; Le nouveau nom ; Celle qui fuit et celle qui reste ; L'enfant perdue*, Paris, Gallimard, 2018, 1970 p.



la ville elle-même. Le travail de Magali Vilain<sup>207</sup> porte justement sur l'influence que l'œuvre d'Elena Ferrante peut avoir eue sur la « mise en patrimoine »<sup>208</sup> du quartier de la Rione Luzzatti – jamais explicitement cité, mais facilement reconnaissable.

Dans la saga napolitaine, ce quartier est un personnage à part entière qui joue un rôle déterminant dans la vie et le destin des deux jeunes protagonistes. Aujourd'hui, ce quartier populaire de Naples connaît un destin touristique auquel rien ne le prédestinait. Par truchement, c'est la ville entière qui en bénéficie. Ainsi, un tourisme culturel – qui rencontre aujourd'hui un tel succès qu'il est sur le point de devenir institutionnalisé par la ville – se déploie dans le quartier. Des locaux tentent de donner vie aux lieux romanesques en organisant des visites guidées sur les traces de lieux emblématiques du roman. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, comme le souligne Molina, ce n'est finalement pas « *la transfiguration de l'espace réel dans l'espace fictionnel* »<sup>209</sup> mais au contraire comment :

*l'espace créé par la littérature – en influençant l'imaginaire social, et en étant intégré voire instrumentalisé par certains professionnels de la production et de la gestion urbaine – influence en retour l'espace réel.*<sup>210</sup>

En outre, il est intéressant de noter l'écart entre la vision fantasmée de Naples avec laquelle beaucoup de touristes arrivent<sup>211</sup> et l'expérience réelle de ce quartier populaire : les représentations fictionnelles ne correspondent pas toujours à l'expérience réelle du lieu, car le texte – mais plus encore les blancs que le lecteur ou la lectrice a comblés via sa mythologie personnelle et son encyclopédie – ont modelé l'image d'une ville qui n'existe pas. En retour, cette ville littéraire reconfigure pourtant la ville réelle puisqu'elle engendre un tourisme qui, en tant qu'objet de consommation, aspire à contenter ses client-e-s : peut-être pourrait-on observer des phénomènes de reconfiguration du quartier visant à combler cet écart ? D'ores

---

<sup>207</sup> Magali Vilain, *Comment une production littéraire à succès international peut-elle influencer la mise en patrimoine d'un quartier ? La quadrilogie littéraire d'Elena Ferrante L'amie prodigieuse et la ville de Naples.*, Mémoire, Université catholique de Louvain, Louvain, 2019.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>209</sup> Géraldine Molina, « Lorsque l'imaginaire géographique littéraire déborde les frontières du livre et s'inscrit dans l'espace » dans Lionel Dupuy Jean-Yves Puyo (ed.), *L'imaginaire géographique. Entre géographie, langue et littérature*, Presses universitaires de Pau et Pays de l'Adour, 2015, p. 13.

<sup>210</sup> G. Molina, « Lorsque l'imaginaire géographique littéraire déborde les frontières du livre et s'inscrit dans l'espace », art cit.

<sup>211</sup> Ce fut également notre cas.

et déjà des implications sur les pratiques socio-spatiales sont visibles, actées<sup>212</sup>. Nous touchons ici une problématique soulevée par Molina lorsqu'elle décrit la ville comme « *un système de représentations en interaction perpétuelle* »<sup>213</sup> dans laquelle la littérature peut exercer un « *pouvoir d'influence* »<sup>214</sup>.

Ce pouvoir, Annie Ernaux, Édouard Louis ou Didier Eribon – largement influencés par la sociologie, et notamment l'approche bourdieusienne – entendent l'exploiter pour infiltrer un système de représentation souvent cadencé par des stratégies politiques (*cf.* chapitre 5). Leurs œuvres, proposant des villes littéraires où existent des non-lieux, des zones périurbaines, créent une nouvelle « *matrice* » c.-à-d., selon Molina, un « *modèle organisant les représentations urbaines* »<sup>215</sup>. Ce faisant, elles élargissent les contours de ce qui est – ou non – admis comme signe de la ville, elles créent des signes performatifs.

---

<sup>212</sup> De nombreux exemples témoignent, à différents degrés, de ce possible impact tangible de la littérature sur la construction urbaine. Modiano par exemple, en racontant l'histoire tragique de la jeune Dora-Bruder, dans son roman éponyme, a inspiré à la maire de Paris, Anne Hidalgo, une promenade du même nom pour rendre hommage à cette dernière.

<sup>213</sup> G. Molina, « L'influence de la littérature sur les représentations de la ville - L'exemple de la « ville tentaculaire » ou l'instrumentalisation politique d'une matrice poétique », *art cit*, p. 302.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>215</sup> *Ibid.* p. 289

## Conclusion de chapitre : le pouvoir performatif de la littérature

Cet état de l'art partiel de la ville dans la littérature à l'aube de l'urbanisation planétaire illustre une double fonction de cette dernière. Assurément utilisée pour créer des mondes fictifs elle est en également l'occasion de sonder, de penser le monde réel, lui-même de plus en plus illisible. Comme le souligne Westphal, grâce à sa capacité à « *actualis[er] des virtualités nouvelles inexprimées jusque-là, qui ensuite interagissent avec le réel selon la logique hypertextuelle des interfaces* »<sup>216</sup> la ville littéraire invite à penser et concevoir la ville dans sa transgressivité, notion centrale de la géocritique. Alors que la mondialisation tend vers l'homogénéisation (cf. 2.4.3 et Chapitre 5) la ville littéraire en revient à l'essence de la ville – plus encore de la ville postmoderne ou surmoderne « (...) *marquée par l'insécurité radicale (...)* » – : l'hétérogénéité.

Le roman urbain contemporain, dans cet état d'esprit, n'aspire plus à produire des villes littéraires lisibles. Au contraire, l'illisibilité – aussi bien spatiale que symbolique – est l'occasion d'interroger la ville « *réelle* », ses signes, ses mythes et leurs bouleversements. La « *dyade symbolique* » mobilisée au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> – la ville porteuse d'espoir *VS* une ville monstrueuse et aliénante – est réactualisée par les écrits contemporains : la ville du centre *VS* la ville des périphéries, la ville des signes mythiques *VS* la ville des non-signes (hypermarché chez Ernaux, stade de foot chez Coulon<sup>217</sup>). La monstruosité dans les textes d'Ernaux, de Blanc, de Louis n'est plus uniquement dans l'urbanisation de la ville, mais dans l'écart entre les représentations qui en sont données et la réalité de ses pratiques.

En s'éloignant des signes mythologiques – le centre de la ville, la place, les boulevards – et des matrices canoniques évoquées par Molina – la monstruosité, la réussite sociale par exemple – ces ouvrages livrent de la ville une définition praxéologique, informée par le quotidien, le social. En ce sens, la ville littéraire se fait performative. Elle rejoint le « *grand palimpseste de la ville* »<sup>218</sup> – elle en devient un signe – et par là même participe – dans une certaine mesure – à sa configuration.

Toutefois, un point nous paraît devoir être soulevé.

---

<sup>216</sup> B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace*, op. cit., p. 171.

<sup>217</sup> Cécile Coulon, *Les grandes villes n'existent pas*, Paris, Seuil, 2015, 129 p.

<sup>218</sup> K. Stierle, *La Capitale des signes*, op. cit., p. 562.

« *Le genre de la ville* »<sup>219</sup>

Avant de conclure ce chapitre, nous tenons en l'occurrence à revenir sur un épineux constat qui s'est imposé à nous *a posteriori* : la ville littéraire que nous avons appréhendée est celle d'une ville observée et racontée très majoritairement par les hommes. Des femmes ont pourtant bien écrit sur la ville<sup>220</sup>. Virginia Woolf par exemple, notamment connue pour *Une chambre à soi*<sup>221</sup>, livre dans lequel elle raconte l'importance pour les femmes de posséder un espace intérieur à elles, fut dans le même temps une grande flâneuse, inspirée, portée par Londres<sup>222</sup>. Woolf, à une époque où les femmes dérivant en ville étaient inexorablement associées à des prostituées, narra l'importance que représentait l'investissement spatial de la ville, son expérience sensible. Sous prétexte d'aller acheter un crayon, l'autrice vit dans le fait de sortir « [a]u hasard des rues »<sup>223</sup>, de se perdre dans la complexité de la ville, une manière de se confronter à elle-même, de penser son identité singulière. Dans le même temps, cette dérive woolfienne, à l'instar de la dérive benjaminienne, fut l'occasion pour elle d'interroger la modernité :

*Voices, yes, wordless voices, breaking the silence... breaking the silence? But there was no silence; all the time the motor omnibuses were turning their wheels and changing their gear; like a vast nest of Chinese boxes all of wrought steel turning ceaselessly one within the other the city murmured; on the top of which the voices cried aloud and the petals of myriads of flowers flashed their colors into the air.*<sup>224</sup>

---

<sup>219</sup> Michelle Perrot, « 5. Le genre de la ville » dans *Les femmes ou Les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, p. 403-421.

<sup>220</sup> Catherine Nesci évoque par exemple trois figures pionnières dans la « *désaliénation progressive de la femme à l'égard d'une stricte assignation à l'intimité* » : Delphine de Girardin, George Sand et Flora Tristan in Benoît Lenoble, « Catherine NESCI, Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique », *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 15 novembre 2008, n° 37, p. 2.

<sup>221</sup> Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Paris, Gallimard, 2001, 192 p.

<sup>222</sup> « *London itself perpetually attracts, stimulates, gives me a play and a story and a poem, without any trouble, save that of moving my legs through the streets* » Woolf, Virginia, *The Diary of Virginia Woolf Vol. 3*, Bell, Anne Olivier, Andrew McNeillie eds., Harmondsworth: Penguin, 1980 Catherine Lanone, « The Non-Linear Dynamics of Virginia Woolf's London: from Elation to Street Haunting », *Caliban. French Journal of English Studies*, 1 décembre 2009, n° 25, p. 315-322 §2.

<sup>223</sup> Virginia Woolf, *Au hasard des rues*, Paris, Seuil, 1968, 48 p.

<sup>224</sup> Virginia Woolf in C. Lanone, « The Non-Linear Dynamics of Virginia Woolf's London », art cit §4.

Pourtant, dans les différentes anthologies sur la ville en littérature que nous avons consultées, ni la figure de Woolf ni celle de George Sand – qui consacre pourtant un ouvrage au titre explicite : *La ville Noire*<sup>225</sup> – ou encore de Duras – qui aborde dans *La vie matérielle* la question de « *l'arbitraire culturel de la capital parisienne* »<sup>226</sup> – ne sont présentes. Ces dernières émergent essentiellement dans des ouvrages spécifiquement dédiés à la place de la femme dans la ville. Une forme d'hégémonie quant à la représentation et au « *genre de la ville* » pour paraphraser le titre d'un article de Michelle Perrot<sup>227</sup> paraît latente : dès lors qu'advient-il du sens de la ville ? Certaines autrices<sup>228</sup>, telle Annie Ernaux, vont tenter d'infiltrer les interstices de cette représentation hégémonique pour donner à lire sous un autre jour la ville – celui de l'usage – pour la décadrer, la reconnecter avec « la vie » (*cf.* Chapitre 4) voire, pour la pratiquer différemment.

---

<sup>225</sup> George Sand, *La ville noire*, Paris, Michel Lévy frères, 1869, 272 p.

<sup>226</sup> Edward Hughes, « Entre la banalité et la marginalité : refus et quête du sens dans *La vie matérielle* de Marguerite Duras », *Dalhousie French Studies*, 2000, vol. 50, p. 117-127.

<sup>227</sup> M. Perrot, « 5. Le genre de la ville », art cit.

<sup>228</sup> Cette question de la domination d'un certain regard dans les représentations de la ville nous semble aller au-delà de la question du genre et poser celle des marginalités.





## Chapitre 2. Un milieu, approche géographique et historique

« *Il y eut une religion de la cité, qui imprégna toutes les institutions.* »

Gustave Glotz <sup>229</sup>

Pour prendre la mesure du changement de paradigme développé dans la littérature du XIX<sup>e</sup> et surtout dans le roman contemporain, il nous faut revenir aux prémices de cet espace qu'est la ville, remonter à ses origines, ses raisons d'être à la fois historiques (*cf.* 2.1) et géographiques (*cf.* 2.2) qui se situent quelque part « *dans les nimbes de sociétés que nous pourrions dire tièdes, entre mythes et histoire* »<sup>230</sup>.

Ce chapitre ambitionne en l'occurrence de saisir les raisons historiques et géographiques de l'émergence de la ville afin d'être en mesure, ultérieurement, de comprendre les signes et les rapports à la ville contemporaine, leurs éventuels paradoxes. Nous proposons, comme pour la ville-littéraire, de suivre un parcours épistémologique chronologique de la ville matérielle qui nous conduit, *in fine*, avec la géographie sensible, à penser la ville comme un phénomène dynamique (*cf.* 2.3).

### 2.1. Les raisons d'être sociales

#### 2.1.1. Tentatives de définition

Classiquement, notre premier réflexe fut de chercher des définitions afin de tracer les contours de notre objet d'étude, de ses différentes acceptions. Cette phase se révéla plus longue et éprouvante que nous l'avions envisagée. Ce fut le point de départ de toutes nos réflexions : pourquoi la ville était-elle si difficile

---

<sup>229</sup> *La cité grecque*, Paris, La Renaissance du livre, 1928, p. 4.

<sup>230</sup> Daniel Pinson, « Histoire des villes » dans *Jean-Marc Stébé, Hervé Marchal. Traité sur la ville.*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 2.



à définir ? Pourquoi tant de chercheurs et chercheuses avaient-ils déjà relevé ces résistances ? Sans appeler de réponse, ces questions nous ont permis de comprendre l'essentiel : la ville était par nature complexe, et cette difficulté à la définir était en elle-même très signifiante.

Reprenons la chronologie de notre recherche : nous avons commencé par ouvrir *Le Robert* à l'entrée lexicale « ville » pour découvrir la proposition suivante : « *milieu géographique et social formé par une réunion importante de constructions abritant des habitants qui travaillent, pour la plupart, à l'intérieur de l'agglomération* »<sup>231</sup>. Décomposons cette définition : « *le milieu géographique* » tout d'abord (cf. 2.3) évoque la spatialité, la topographie du lieu. Le milieu « *social* » et les « *habitants* » renvoient aux pratiques qui s'y déploient, à l'approche sociologique en somme. La concentration « *importante de constructions abritant des habitants (...) à l'intérieur de l'agglomération* » interroge les délimitations géographiques de cet espace fabriqué, fermé, et invite à percevoir la ville comme un regroupement important de personnes motivées par le travail, qui semble même en justifier son existence. Si cette définition a le mérite de caractériser l'objet-ville, elle peut sembler limitante ; dans cette définition en effet, visiblement, on ne vit pas. La ville, n'est-ce « que cela » ? Une surface construite au sein de laquelle vivraient et travailleraient des individus ? Est-ce suffisant ?

Pour approfondir cette première définition, nous avons poursuivi notre exploration dans des écrits spécialisés. Une proposition formulée par Lévy et Lussault a particulièrement retenu notre attention : la ville serait un « *objet spatial complexe et multidimensionnel* »<sup>232</sup> – c.-à-d. un objet à la fois contenant et réunissant plusieurs éléments<sup>233</sup>, éléments possédant eux-mêmes différents sens, différentes grandeurs, différents positionnements dans l'espace. De l'agrégat de ces dimensions plurielles et éclectiques<sup>234</sup> naitrait la ville. Cette deuxième définition en revient à notre idée introductive, celle d'un enchevêtrement de strates, d'éléments, difficile à appréhender.

Nous avons ainsi cherché à comprendre si et comment pouvait être définie cette complexité d'un point de vue matériel. Denise Pumain – dont le travail a largement participé à notre entendement de la ville

---

<sup>231</sup> Le Robert, s.v. « Ville », Consulté le 14 octobre 2020, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/ville>

<sup>232</sup> Jacques Lévy et Michel Lussault, *Géographie urbaine. Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.*, Belin., Paris, 2013, 1228 p.

<sup>233</sup> Le Robert, s.v. « Complexe » : « *qui contient, qui réunit plusieurs éléments différents* », Consulté le 03 mars 2021, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/complexe>

<sup>234</sup> Le Robert, s.v. « Multidimensionnel » : « *qui concerne plusieurs niveaux, plusieurs dimensions de l'expérience, du savoir* », Consulté le 03 mars 2021, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/multidimensionnel>

comme espace géographique – en propose une éclairante dans le *Dictionnaire de la ville et de l'urbain* co-écrit avec Paquot et Kleinschmager :

*le mot « ville » désigne, généralement, tout regroupement permanent d'une population relativement importante en un même lieu. C'est encore la conjonction de ces deux « éléments » – une concentration d'habitants et un espace géographiquement restreint – qui permet de définir une ville, et cela, malgré l'incroyable disparité démographique – quoi de semblable entre une ville de 10 000 habitants et une « ville » de quinze millions ?<sup>235</sup>*

Si nous retrouvons de manière plus détaillée et nuancée les champs thématiques abordés précédemment par *Le Robert* – l'espace et la population – Pumain apporte deux nuances. D'une part elle paraît en venir à cette définition presque par défaut : le « *c'est encore* » employé démontre que si la ville est certes la combinaison d'une spatialité limitée et d'une concentration de personnes, il s'agit là de l'une de ses caractéristiques les plus simplistes, bien qu'efficace, pour l'identifier ; d'autre part, elle ne limite pas la raison d'être du « *regroupement de personnes* » au travail.

Pour comprendre le sens de la ville, il est fondamental de comprendre les raisons de son émergence, sans doute variées et de nouveau complexe. Une foule de questions apparaissent : dans quel but les individus ont-ils cherché, à un moment donné, à se rassembler ? Ce regroupement était-il intentionnel ? Autrement dit les individus ont-ils eu la volonté de se regrouper dans un espace délimité ? Ou le besoin ? Et s'il s'avère qu'en effet, il s'agit d'un choix intentionnel, à quoi est-il imputable ?

Mettre en question l'intentionnalité de la ville revient à s'interroger sur sa naissance, sa raison d'être. C'est revenir aux origines, aux premières cités. Au-delà de sa définition, il est nécessaire, pour analyser ce qu'est la ville aujourd'hui, ce qu'elle représente, d'appréhender ce qui l'a rendue possible.

---

<sup>235</sup> Denise Pumain, « Articles pour le Dictionnaire La ville et l'urbain », 2006, *Economica*.

### 2.1.2. Le besoin de se rassembler

En interrogeant l'intentionnalité, plusieurs réponses sont apparues, toutes corrélées et pourtant différentes. Comme toujours avec la ville, la réponse n'était pas unique, mais complexe, faite de plusieurs strates. Son avènement même semble issu de plusieurs raisons : « *elle est apparue sous des formes multiples qui ne permettent pas une définition unique.* »<sup>236</sup> Selon Beaujeu-Garnier et Chabot, la naissance des villes serait une réponse au besoin de pratiquer certaines activités<sup>237</sup>, d'acquérir la capacité de faire certaines actions qui, isolément, n'étaient pas réalisables. Mais quelles sont-elles ? Comment ont-elles pu mener à l'émergence des villes ?

Le berceau des villes trouve son origine au quatrième siècle avant Jésus-Christ, dans la Mésopotamie<sup>238</sup> notamment avec Ur, première ville recensée<sup>239</sup>. Les individus passent d'une vie nomade à l'établissement en un espace.

Pinson reprend plusieurs propositions avancées pour expliquer la sédentarisation et notamment la découverte de l'agriculture et de la culture qui remplacent progressivement la chasse et la cueillette ; ce qui implique des échanges entre populations<sup>240</sup>. De très bonnes récoltes de céréales auraient aussi libéré du temps pour réfléchir à d'autres activités que celles visant la survie et le besoin de se mettre à l'abri<sup>241</sup>. Le regroupement humain serait donc lié à « *la nécessité d'assurer la subsistance matérielle* »<sup>242</sup> : autrement dit, mettre en commun des ressources, des savoir-faire, tout en se protégeant. C'est aussi dans l'optique de faciliter les échanges, les affaires et le commerce que les villes se dotent de places centrales qui doivent être « *d'un accès facile aux transports venant de la mer ou de l'intérieur du pays* »<sup>243</sup>. Toutefois, l'apparition des villes ne semble pas provenir d'une stratégie anticipée, mais bien plutôt d'une évolution naturelle des villages s'étalant et grossissant comme le souligne cet extrait de Glotz, historien français :

---

<sup>236</sup> Lewis Mumford, *La cité à travers l'histoire*, Marseille, Agone, 1964, p. 10.

<sup>237</sup> Jacqueline Beaujeu-Garnier et Georges Chabot, *Traité de géographie urbaine*, Armand Colin., Paris, 1963, 493 p.

<sup>238</sup> L. Mumford, *La cité à travers l'histoire*, *op. cit.*

<sup>239</sup> Carlos Moreno, *Droit de cité: de la « ville-monde » à la « ville du quart d'heure »*, Éditions de l'Observatoire., Paris, 2020, p. 21.

<sup>240</sup> D. Pinson, « Histoire des villes », art cit, p. 2.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>242</sup> L. Mumford, *La cité à travers l'histoire*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>243</sup> Aristote, Pol., VII (VI), 5, 2. (2) *Ibid.*, IV (VII), 11,2-3 in G. Glotz, *La cité grecque*, *op. cit.*, p. 26.

*Sur le continent, la grande voie qui mène de la Thessalie aux extrémités du Péloponnèse était parsemée de centres agricoles. Beaucoup étaient prospères ; Orchomène commençait à s'enrichir en gagnant des terres sur le lac Copais, travail qui nécessitait une main-d'œuvre considérable, et s'entourait de toute une escorte de bourgades nouvelles. En général, les hameaux et les villages se postaient près d'une butte qui servait de refuge en cas de guerre. (...) Il y avait là quelquefois une agglomération assez considérable, des villages qui se rejoignaient en une véritable ville.<sup>244</sup>*

Cette théorie largement partagée est restée très longtemps dominante. S'il existe un large consensus quant à l'importance du besoin toujours croissant de main-d'œuvre et déstockage dans le développement des villes d'autres explications, plus symboliques, émergent. Pinson souligne en ce sens que l'agriculture ne peut, à elle seule, expliquer l'émergence des villes comme entités stabilisées, car, Babylone, première ville, date de 3000 ans avant notre ère, alors que l'agriculture remonte elle à « quelques [sic] six millénaires. »<sup>245</sup> La découverte du temple de Göbekli Tepe va dans ce sens et éclaire autrement le développement des villes, sans remettre en cause cette évolution « naturelle ».

La découverte de ce temple en 1963 – le plus ancien ensemble d'architecture monumentale en pierres jamais découvert – et depuis la synthèse des fouilles proposée par le directeur<sup>246</sup> – ont permis de nouvelles hypothèses sur l'apparition des villes et surtout sur leur raison d'être... Et si finalement l'agriculture n'était qu'une des conséquences des rassemblements autour d'un site sacré ? Schmidt voit en effet dans ces structures un sanctuaire (le premier) et, d'autres archéologues, s'ils ne sont pas certains du caractère sacré du site, considèrent qu'il a pu être un lieu de rencontre entre clans, un lieu d'échange sur les territoires<sup>247</sup>. Or, cet ensemble date d'environ 10 000 avant Jésus-Christ, une époque où l'agriculture n'existait pas encore. Cette découverte apporte une autre explication au fondement des villes, à leur origine. C'est aussi pourquoi cette époque utiliserait davantage le terme de « cité », au sens de « *fédération autonome de tribus, avec une ville-métropole* »<sup>248</sup>. Sans aller plus loin dans les développements de ces origines qui ne sont pas au cœur de notre sujet, il nous semblait important de connaître cette découverte sans précédent,

---

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>245</sup> D. Pinson, « Histoire des villes », art cit, p. 1.

<sup>246</sup> Voir le compte rendu : Klaus Schmidt, *Göbekli Tepe, Le Premier temple*, 2015, CNRS., Paris, 2015, 420 p.

<sup>247</sup> Laura Battini, « Göbekli Tepe ou le premier temple ? », *Carnet de blog, Sociétés humaines du Proche-Orient ancien, Hypothèse*, 15 mai 2018.

<sup>248</sup> Le Robert, *s.v.* « Cité », Consulté le 03 mars 2023, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/cite>

car la nature même des villes s'en verrait transformée : elle ne serait pas uniquement née d'un besoin matériel, d'un étalage progressif des villages, mais peut-être aussi d'une volonté d'échange, de rencontre, de communication comme le travail de Claval l'illustre<sup>249</sup>.

Au-delà de la dimension communicationnelle, la dimension symbolique apparaît chez de nombreux auteurs qui évoquent la religion, le sacré, comme autant de facteurs essentiels à l'avènement des villes. Bien que l'étude des cités antiques demeure compliquée, car elle ne se fonde que sur des traces matérielles partielles et recouvertes, la lecture des plans de villes appuie cette hypothèse. Les villes s'organisent autour d'un élément central : le ou les édifices religieux. Elles se seraient construites autour ou par rapport à ces bâtiments qui préemptent leur construction. Ainsi, « *les premières agglomérations ne naissent pas d'un marché, d'un forum, d'une agora ; ce sont des centres cérémoniels. (...) . Leurs premières fonctions étaient symboliques.* »<sup>250</sup>

Pour Claval, il existe deux grandes interprétations de la ville : une première la considérant comme « *une machine, ou un organisme, dont il convient d'analyser le fonctionnement* » et une seconde où « *la dimension symbolique souligne le rôle de la cité comme centre cérémoniel ou comme lieu d'ostentation du pouvoir* »<sup>251</sup>. Ce « *centre rituel* »<sup>252</sup> semble être l'un des éléments fondateurs de l'espace de la ville. Au départ, celle-ci aurait rempli des fonctions symboliques, la spiritualité étant ce que Mumford nomme « *le germe embryonnaire de la cité* »<sup>253</sup>.

Pourtant, une fois encore, ce germe seul du sacré (ou du symbolique), tout comme l'agriculture, ne suffirait pas à expliquer la naissance des cités. Les « tribus » auraient pu continuer à se retrouver autour de ces bâtiments sacrés de manière ponctuelle. Il a donc fallu que d'autres besoins et/ou volontés s'ajoutent à cette vision symbolique pour que la ville, en tant qu'entité pérenne, se fixe ; pour que les individus jusqu'ici plus ou moins nomades, se sédentarisent. C'est pourquoi Claval préfère, plutôt que de « *(...) partir d'une définition formelle de la cité (...)* », partir « *de l'idée que la ville est une organisation destinée à maximiser l'interaction sociale* »<sup>254</sup>. En d'autres termes, Claval pose la cité comme réponse à un

---

<sup>249</sup> Paul Claval, « Les interprétations fonctionnalistes et les interprétations symboliques de la ville », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 10 mars 1999, p.31-63.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>252</sup> L. Mumford, *La cité à travers l'histoire*, *op. cit.*, p. 104.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>254</sup> P. Claval, « Les interprétations fonctionnalistes et les interprétations symboliques de la ville », *art cit.*, p. 34.

besoin de collectif, au-delà de la sphère sacrée. Un besoin d'échange et de partage, comme l'évoque la place principale des villes : « à toute heure de jour, c'est le rendez-vous où l'on se promène en plein air, où l'on apprend les nouvelles, où l'on cause politique, où se forment les courants d'opinion »<sup>255</sup>.

La ville lieu de pratiques, d'interactions, répond « aux inquiétudes des individus » en les aidant à se forger des « identités collectives »<sup>256</sup>. Cette notion est souvent rattachée à la ville, notamment en sociologie (cf. 3.1.3) aussi, voici une définition qui facilitera la suite des travaux : « L'identité collective est la manière dont les individus se définissent et sont définis par autrui sur la base d'appartenances sociales assignées et/ou revendiquées : profession, âge, genre, religion, ethnie, territoire, famille... »<sup>257</sup>

Lier la cité à cette notion, comme le fait Claval, indique que la naissance des cités pourrait également s'enraciner dans le besoin de se trouver au sein d'un groupe d'individus partageant une identité collective (par opposition à l'identité sociale ou individuelle). Cette identité commune transcenderait les divisions jusqu'alors fondamentales (rivalité entre familles notamment) pour réunir les individus autour d'un « culte civique commun ». Le temple, présent dans les villes, rappelant le destin commun de ces individus qui croient à la même chose : « Comme centre symbolique, la ville fait oublier à tous ceux qui se reconnaissent dans ses monuments, dans ses dieux et dans ses rituels, qu'ils habitent des lieux différents, qu'ils diffèrent par leurs dialectes, leurs costumes, leurs genres de vie et par beaucoup »<sup>258</sup>.

### 2.1.3. Le besoin de se protéger

Pour autant, la raison d'être de la ville ne semble pas uniquement imputable au besoin de communication, de collectif. Les enceintes qui l'ont toujours encerclée (et qui sont tombées au cours des deux derniers siècles) en donnent une autre origine. Depuis qu'il existe des villes, celles-ci sont circonscrites :

---

<sup>255</sup> G. Glotz, *La cité grecque*, op. cit., p. 10.

<sup>256</sup> P. Claval, « Les interprétations fonctionnalistes et les interprétations symboliques de la ville », art cit, p. 36.

<sup>257</sup> Les fondamentaux de la sociologie, AC Clermont, fiche n°12, les identités

<sup>258</sup> P. Claval, « Les interprétations fonctionnalistes et les interprétations symboliques de la ville », art cit, p. 38.

*Plusieurs milliers d'années av. J.-C. on trouvait déjà de belles cités en Syrie, en Égypte, dans l'Indus ou en Chine. Toutefois, il s'agissait de lieux très nettement circonscrits et délimités. (...) Dans tous les pays, la ville est demeurée très longtemps entourée de remparts.* <sup>259</sup>

Pinson évoque un « double système de clôture »<sup>260</sup>, la première assurant la protection des sites religieux, des palais, et une seconde, protégeant le reste de la ville<sup>261</sup>. Une quatrième définition de la ville impose la présence de murailles, à la fois frontières spatiales et symboliques. Le but premier est alors de se protéger, de se mettre à l'abri.

Toutefois, les murailles se chargent également d'une signification symbolique. Glotz évoque en effet la corrélation entre la volonté d'affirmer un statut de ville et la présence de ces enceintes : « quand une ville avait pris de l'extension, surtout quand elle était riche et prétendait à un rôle politique, elle se munissait d'une bonne enceinte. »<sup>262</sup>

Les murailles sécurisent à la fois matériellement et symboliquement le lieu. L'étymologie conforte cette lecture : « le grec polis, le latin urbs, l'anglais town renvoient à l'idée de haie, de palissade en rond, de ville ceinte qui dessine les contours d'un univers spécifiquement humain. La ville apparaît fondamentalement enceinte d'un monde »<sup>263</sup>.

En outre, ces murailles tracent une délimitation entre « un univers spécifiquement humain » – la ville – et un monde extérieur. Elles témoignent en ce sens de l'appropriation et de la maîtrise par les individus d'une portion du territoire ; d'un espace matériel. L'encerclement de l'espace pose alors par extension une autre question, laissée en suspens jusqu'à présent et possiblement centrale pour comprendre le sens de la ville : le rôle de ce qu'elle entoure et de ce qui l'entoure dans son établissement et par truchement, dans son sens.

---

<sup>259</sup> Jean-Pierre Paulet, *Géographie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 12.

<sup>260</sup> D. Pinson, « Histoire des villes », art cit, p. 2.

<sup>261</sup> Il illustre son propos en s'appuyant sur un exemple : un « hiéroglyphe égyptien signifiant la ville en donne une représentation schématique saisissante : un cercle également divisé par deux diamètres. ». *Ibid.* p.2

<sup>262</sup> G. Glotz, *La cité grecque*, op. cit., p. 22.

<sup>263</sup> Alain Cambier, « Quand la ville fait monde... », *Cahiers philosophiques*, 2009, N° 118, n° 2, p. 10.

## 2.2. Les raisons d'être spatiales

### 2.2.1. Le rôle du site, de la situation

Nous ne pouvons penser la ville de manière complexe sans en passer par la question de sa topographie, son « site » – que George Chabot définit comme l'« *emplacement naturel qui a fixé l'établissement humain ou la ville* »<sup>264</sup>. Dans le cadre de cette recherche qui interroge le sens de la ville, comprendre si le site peut l'influencer la ville et dans quelle mesure paraît particulièrement important. Une remarque préliminaire s'impose cependant avant de poursuivre : il n'est aucunement question d'un déterminisme géographique ; nous ne cherchons pas à savoir si le « *milieu (le paysage) explique l'homme* »<sup>265</sup> pour reprendre Berque. Dans le cadre de l'approche transdisciplinaire installée en introduction et au prisme de la sémiotique, nous concevons cette partie comme un éclairage sur les interactions sémiotiques entre le site et la ville, c.-à-d. sur le milieu géographique, l'environnement, considérés comme « *l'ensemble cohérent des conditions naturelles ou sociales, visibles ou invisibles, qui régissent ou influencent la vie des individus et des communautés dans un espace donné.* »<sup>266</sup> En d'autres termes, nous nous demandons si le site est un signe fondamental pour penser le sens de la ville – ni plus ni moins.

Cette précision apportée, intéressons-nous aux principaux facteurs avancés pour expliciter le développement de la ville sur un emplacement précis : le site, la situation et peut-être même... la prédestinée.

Le rôle du site tout d'abord. Glotz corrèle par exemple la formation d'« *Orchomène* »<sup>267</sup> à un avantage topographique dont les individus ont su tirer profit – en l'occurrence une butte protectrice. Reymond, étend cette capacité à exploiter un site singulier à l'exploitation d'une situation : « *[l]a situation d'une ville déborde largement son site, et englobe tous les éléments géographiques qui contribuent à son développement, dans les contextes et aux échelles où elle se mesure aux autres villes* »<sup>268</sup>. Pour ce dernier, ce

---

<sup>264</sup> In D. Pumain, « Articles pour le Dictionnaire La ville et l'urbain », art cit.

<sup>265</sup> Augustin Berque, « Milieu, Trajet De Paysage Et Déterminisme Géographique », *L'Espace géographique*, 1985, vol. 14, n° 2, p. 100.

<sup>266</sup> *Milieu physique (milieu géographique, milieu « naturel » ...)*, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/milieu-geographique>, avril 2023, (consulté le 13 juin 2023).

<sup>267</sup> G. Glotz, *La cité grecque*, op. cit., p. 12.

<sup>268</sup> Reymond, 1981 in Denise Pumain, Thierry Paquot et Richard Kleinschmager, *Dictionnaire la ville et l'urbain*, Paris, Economica, 2006, 320 p.



serait précisément là le propre de la ville : au-delà de ses frontières, de ses murailles, cette dernière se caractériserait par une capacité d'ouverture lui permettant d'exploiter les ressources environnantes<sup>269</sup>.

Les villes ont également des fondements plus stratégiques, comme l'évoque la même phrase de Glotz parlant d'une « *grande voie* » le long de laquelle des centres agricoles se seraient développés. Cette notion rejoint directement la théorie de Denise Pumain et Marie-Claire Robic selon laquelle les villes auraient très rapidement été pensées comme des « *relais sur une ligne d'étapes* »<sup>270</sup>. Les sites d'établissement des villes n'auraient pas été choisis au hasard, mais au contraire, selon une planification stratégique, voire même mystique : « *l'installation autour d'un point prédestiné ou commode* »<sup>271</sup>. Le choix des deux adjectifs donne à voir deux dimensions distinctes expliquant l'implantation des villes sur un site particulier. Le terme « *commode* »<sup>272</sup> tout d'abord, préfigure d'une stratégie préexistante, le site n'étant que le substrat correspondant à une ville déjà pensée : des éléments caractéristiques du site aurait permis son implantation. Pumain et Robic identifient trois caractéristiques liant intrinsèquement la ville et à son site. Selon les deux autrices, les villes :

*- sont fondées sur un carrefour local : restent relativement dépendantes les unes des autres*

*- sont fondées sur l'exploitation d'un site, indépendamment de leur situation*

*- ont des fonctions plus diversifiées (tourisme, résidences, transport) : elles se distinguent, car leur situation ne répond pas à un site de ressource, mais plutôt à de l'immatériel, à une situation dans un ensemble urbain.*<sup>273</sup>

---

<sup>269</sup> Définition de « situation » in *Ibid.*

<sup>270</sup> Denise Pumain et Marie-Claire Robic, « Théoriser la ville » dans Pierre-Henri Derycke, Jean-Marie Huriot et Denise Pumain (eds.), *Penser la ville, théories et modèles*, Paris, Anthropos-Economica, 1996, p. 9.

<sup>271</sup> J. Beaujeu-Garnier et G. Chabot, *Traité de géographie urbaine, op. cit.* ; in J.-P. Paulet, *Géographie urbaine, op. cit.*, p. 99.

<sup>272</sup> Le Robert, *s.v.* « Commode » : « qui se prête aisément à l'usage qu'on en fait », consulté le 03 mars 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/commode>

<sup>273</sup> D. Pumain et M.-C. Robic, « Théoriser la ville », art cit.

La « *prédestinée* »<sup>274</sup> ensuite ajoute à la dimension pragmatique une strate symbolique, quasi mystique. Elle n'est pas sans rappeler le caractère religieux du rassemblement humain (cf. 2.1). Cette explication développe l'idée que *quelque chose* dans ce site invite à l'installation d'une communauté, au déploiement d'une ville... L'« *aura* » benjaminienne n'est pas loin<sup>275</sup> (cf. Chapitre 8) : quelque chose résiste à toute explication rationnelle du choix du site de la ville.

En outre, les recherches en géographie ont changé quant à l'importance du site dans l'émergence des villes. Ce dernier n'est plus considéré, comme ce fut le cas durant de nombreuses années, comme l'unique prérequis. Pour Pinchemel :

*[L]e côté « favorable » du site a sans doute été surévalué, les études comparatives ayant montré d'une part la fréquence des sites présentant des inconvénients, lesquels ont été plus souvent surmontés qu'ils n'ont conduit à l'abandon de l'emplacement d'abord investi, d'autre part le grand nombre de positions aussi ou plus favorables n'ayant pas suscité la naissance de villes.*<sup>276</sup>

C'est pourquoi Pumain ne se restreint pas à parler du site pour lui-même, mais l'envisage à travers les interactions qu'il entretient avec les autres espaces. Sa fonction première, en tant que localisation géographique sur un ensemble de territoires donnés, serait, « *l'accueil et le séjour plus ou moins long d'itinérants* »<sup>277</sup> et la principale caractéristique prévalant pour la « *commodité* » du site étant « *leur espacement (...) réglé par la vitesse normale du déplacement humain* »<sup>278</sup>... En définitive, ce qui fait sens pour expliciter l'emplacement de la ville est davantage corrélé à ce que Pumain désigne comme un « *système de villes* »<sup>279</sup> ; le site en lui-même paraît être une donnée subsidiaire.

---

<sup>274</sup> Le Robert, s.v. « Prédestiné » : « *qui est soumis à la prédestination divine. / voué à un destin particulier* », consulté le 03/03/2021, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/predestine>

<sup>275</sup> Walter Benjamin évoque l'aura à propos de l'œuvre d'art et de sa reproductibilité. Pour le philosophe, pour qu'un objet possède une aura, il faut qu'il soit authentique, unique. Nous recroiserons ce terme de manière opportune dans le chapitre 8.

<sup>276</sup> Pinchemel, 1964 in D. Pumain, T. Paquot et R. Kleinschmager, *Dictionnaire la ville et l'urbain*, op. cit.

<sup>277</sup> D. Pumain et M.-C. Robic, « Théoriser la ville », art cit, p. 9.

<sup>278</sup> Denise Pumain, « Pour une théorie évolutive des villes », *L'Espace géographique*, 1997, vol. 26-2, p. 128.

<sup>279</sup> Denise Pumain, « Systèmes de villes et niveaux d'organisation », *P. Bourguin, A. Lesne. Morphogénèse*, 2006, L'origine des formes, p. 239-263.

### 2.2.2. Un lieu central ?

Avant d'aborder dans la partie suivante la question « *de l'espacement des villes* » et la dynamique que ces dernières entretiennent entre elles, il nous est nécessaire de revenir sur une théorie antérieure, celle de la ville comme lieu central développée par Christaller au début du XX<sup>e</sup>. Avec cette théorie, le géographe offre la première tentative d'explication systémique du développement des villes<sup>280</sup> en comparant leur place dans la hiérarchie globale en fonction de leur localisation, de leur densité, de leurs fonctions<sup>281</sup>.

Christaller définit la ville comme un lieu central, un noyau au sein de l'espace géographique, qui proposerait des services et des produits à tous les individus résidant dans la zone l'entourant, c'est-à-dire la région complémentaire. Pour Pumain, cette centralité repose sur l'idée d'acquérir suffisamment de biens au sein de la ville pour pouvoir les exporter à l'extérieur.

Toutefois, la théorie de Christaller a soulevé de nombreuses questions et a largement été remise en cause<sup>282</sup>, car elle semble trop statique. Les schémas qu'il propose pour comprendre le développement des villes seraient mathématiquement faux<sup>283</sup>, ses raisonnements arbitraires<sup>284</sup> et les individus y seraient envisagés comme des êtres rationnels, des *homo economicus*, ce qui a été largement contesté par les recherches en psychologie cognitive<sup>285</sup>. Toutefois, cela n'invalide pas « *son intuition fondamentale* »<sup>286</sup>. Nous ne souhaitons – et ne pouvons – pas entrer plus en détail dans la complexité de ce modèle géographique, mais il paraissait judicieux de connaître son existence, car il dénote une tendance nouvelle

---

<sup>280</sup> Arnaud Banos et al., « Christaller, still alive ! », *Cybergeo : Revue européenne de géographie / European journal of geography*, 2011.

<sup>281</sup> Les approches économiques traitent également la ville à travers ces différents indices.

<sup>282</sup> « *Nombreux sont les griefs qu'on lui attribue (Santamaria, 1998; Jousseau, 1999; Paulet, 2000; etc.) : (...) dimension hiérarchique trop prise en compte; échelons manquant parfois dans la réalité et multiplicité potentielle des échelons terminaux (cas de la Randstad Holland); théorie trop statique fonctionnant dans une logique territoriale fermée.* » Marie-Ève Féréol, « Le modèle de Christaller et les espaces interstitiels du Massif central », *M@ppemonde*, Maison de la Géographie, Montpellier, 2013, vol. 112, p. 1.

<sup>283</sup> Michalakis Méléti et Nicolas Georges, « Le cadavre exquis de la centralité : l'adieu à l'hexagone régulier », *Lausanne, Eratosthène-Sphragide*, 1986, p. 38.

<sup>284</sup> M. Méléti et N. Georges, « Le cadavre exquis de la centralité : l'adieu à l'hexagone régulier », art cit.

<sup>285</sup> Daniel Kahneman, *Système 1 / Système 2 : Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2012, 319 p.

<sup>286</sup> Florian Louis, *Les penseurs de la géographie urbaine*, <https://www.revueconflits.com/penseurs-geographie-urbaine-florian-louis/>, 13 janvier 2021, (consulté le 13 juin 2023).

à envisager la ville comme un espace de convergence, de mise en partage et de redistribution. Par cette approche, c'est une nouvelle manière de considérer la ville qui est proposée :

*(..) elle embrasse toutes les formes de communication face à face et propose de la ville une définition qui n'est pas accrochée aux formes bâties et aux paysages. Les villes ont en commun de permettre aux gens de nouer des relations ou de procéder à des échanges d'idées, d'émotions ou de biens, mais elles diffèrent par ce qui est au cœur de la communication.*<sup>287</sup>

Au regard de notre sujet, plutôt que d'utiliser cette approche sous l'angle systémique ou scientifique (qui était à l'origine le dessein de Christaller), ne pourrait-on pas s'en nourrir dans sa dimension plus philosophique, suivant ainsi les réflexions de Claval pour qui « *la théorie des lieux centraux met l'accent sur un point essentiel : les individus se rassemblent parce qu'ils ont besoin de communiquer* »<sup>288</sup> ?

N'étant pas géographe, notre propos n'est pas ici de juger la scientificité ou le bien-fondé de la théorie de Christaller, mais plutôt de la connaître, d'y voir un élément de plus proposant une cinquième définition de la ville comme point nodal au sein d'un territoire. Ce que nous retiendrons des lieux centraux pourrait se regrouper sous les termes de « *rassemblement* » et de « *communication* » utilisés par Claval ; termes auxquels il suffirait d'ajouter la notion « *d'échange* » pour aboutir aux caractérisations proposées par Pumain : « *la communication, l'échange, l'interdépendance avec des entités de mêmes natures sont des propriétés qui paraissent liées à une définition géographique du concept de ville.* »<sup>289</sup>

La proposition des lieux centraux, bien qu'intéressante, ne suffit pas à expliquer les raisons présidant à la hiérarchie entre les villes. Cette théorie statique ne décrit pas la dynamique à l'œuvre dans le « *système des villes* »<sup>290</sup> qui sera l'objet de la prochaine partie.

---

<sup>287</sup> P. Claval, « Les interprétations fonctionnalistes et les interprétations symboliques de la ville », art cit, p. 35.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>289</sup> D. Pumain, « Pour une théorie évolutive des villes », art cit, p. 124.

<sup>290</sup> Denise Pumain, « Les systèmes de villes » dans A. Bailly, R. Ferras, D. Pumain. *Encyclopédie de Géographie.*, Economica., Paris, 1992, p. 645-664.

### 2.2.3. Un système dans un système

Jusqu'à présent, la ville a été considérée tour à tour comme lieu de rassemblement, de protection et comme un espace économique incontournable. Son rôle dans la « mise en espace »<sup>291</sup> de la terre – c.-à-d. comme organisation capable d'architecturer la relation entre société et territoire – n'a pas encore été interrogée.

La ville est très souvent envisagée pour elle-même, comme un ensemble interagissant certes avec l'extérieur, mais dans une relation unilatérale, finie. Pourtant, d'après Pumain « *les villes, prises isolément et dans leur ensemble [nous soulignons], jouent un rôle majeur dans l'organisation de l'espace géographique.* »<sup>292</sup> Quel est ce rôle ? En quoi cette nouvelle théorie avancée par Pumain au XXI<sup>e</sup> est-elle pertinente vis-à-vis de notre objet d'étude ? Que peut-elle nous apprendre sur la ville contemporaine ?

Jusqu'au XIX<sup>e</sup>, la ville est envisagée comme un espace clairement délimité<sup>293</sup>. Bien que les enceintes tombent peu à peu depuis le XVIII<sup>e</sup> (pour finir par quasiment s'effacer au XXI<sup>e</sup> (cf. 2.4), la notion de ville reste encore attachée à une délimitation précise, on parle de ville fermée. Elle se manifeste comme figure régionale qui rassemble l'ensemble des activités et les lie avec ses marchés, elle est un relais de développement<sup>294</sup>. Dans la théorie de Christaller, la ville est un point central déconnecté de ses semblables, isolée. En plus des limites scientifiques évoquées dans la partie précédente, cette théorie des lieux centraux possède aussi une limite définitionnelle. La vision « statique » de la ville<sup>295</sup>, comme entité solitaire et figée, ne permet plus de décrire réellement ce qui se joue dans ces espaces, notamment au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dans une société qui s'achemine vers la surmodernité<sup>296</sup>, vers la ville en réseau<sup>297</sup>.

---

<sup>291</sup> Denise Pumain, « La géographie saurait-elle inventer le futur ? », *Revue européenne des sciences sociales*, 1998, vol. 36, n° 110, p. 57.

<sup>292</sup> D. Pumain, « Les systèmes de villes », art cit, p. 663.

<sup>293</sup> J.-P. Paulet, *Géographie urbaine, op. cit.*, p. 76.

<sup>294</sup> D. Pumain, « Systèmes de villes et niveaux d'organisation », art cit ; D. Pumain, « Les systèmes de villes », art cit.

<sup>295</sup> D. Pumain, « Les systèmes de villes », art cit.

<sup>296</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la, op. cit.*

<sup>297</sup> Manuel Castells, *La société en réseaux*, Paris, Fayard, 2001, 671 p.

Au milieu du XX<sup>e</sup>, les géographes changent leur regard sur cet objet complexe et proposent une définition quasi tautologique : pour Berry « *cities as systems within systems of cities* »<sup>298</sup>. Autrement dit, elle doit être observée dans un contexte plus large, en écho avec les autres villes, en « *synergie* »<sup>299</sup>. Cette mise en abyme nous intéresse à plus d'un titre, et nous y reviendrons dans les autres parties de cette étude (cf. Chapitre 5), car elle démontre que les relations concurrentielles engendrées par le *marketing* vont à l'encontre de l'essence même des villes qui n'existent que *par rapport* et *avec* les autres. Nous pourrions avancer ici l'idée qu'il n'y a des villes que par rapport à d'autres villes dans un système plus global.

Reymond parle en ce sens de « *nœud de relations* »<sup>300</sup>, indiquant que la ville n'est pas un objet fini et cloisonné, mais bien un point nodal situé dans un réseau. Paulet parle en ce sens d'un « *système ouvert qui communique avec l'extérieur* »<sup>301</sup> et insiste sur la double transformation de cette dernière : celle-ci évolue intrinsèquement par ses propriétés, mais elle subit ou éprouve aussi des changements liés à son environnement. Ce terme de *système* est justement intrigant : que nous dit-il de la construction de la ville ? Si l'on regarde les différentes définitions proposées, seraient système :

*Ensemble abstrait dont les éléments sont coordonnés par une loi, une théorie,*

*Ensemble de pratiques organisées en fonction d'un but,*

*Ensemble de pratiques et d'institutions*<sup>302</sup>

Autrement dit, la ville serait un agglomérat « *d'éléments* » abscons, « *de pratiques* » et « *d'institutions* », guidé par une philosophie générale ou un objectif partagé. Ces nouvelles définitions dévoilent une pensée originale<sup>303</sup> : la ville est non seulement ouverte, mais aussi partie intégrante d'un assemblage plus large,

---

<sup>298</sup> Les villes sont des « *systèmes au sein de systèmes de villes* ». Notre traduction. B. Berry, 1964 in Berry B.J.L. 1964, *Cities as systems within systems of cities*. Papers of the Regional Science Association D. Pumain, « Systèmes de villes et niveaux d'organisation », art cit, p. 240.

<sup>299</sup> D. Pumain, « Systèmes de villes et niveaux d'organisation », art cit.

<sup>300</sup> Reymond, 1981 in *Ibid.*

<sup>301</sup> Jean-Pierre Paulet, « Chapitre 2 - La ville en tant que système » dans *Manuel de géographie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 44.

<sup>302</sup> Le Robert, *s.v.* « Système », consulté le 10/04/2021, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/systeme>

<sup>303</sup> Cette idée originale de la ville comme système a notamment largement participé au prix Vautrin-Lud qu'a reçu Pumain en 2010.

plus vaste, « *en relation avec l'extérieur* »<sup>304</sup> qui lui donnerait sa signification. La situation d'une ville transcende son propre site, le « *déborde* »<sup>305</sup> pour se confronter, s'enrichir, échanger avec les autres villes. Ceci est d'autant plus vrai à l'ère de la globalisation, des villes mondes, de la *global city*<sup>306</sup> et de la théorie de surmodernité proposée par Augé (cf. 2.4.3).

Finalement, l'approche systémique de la ville et son évolution théorique et définitionnelle nous donnent à comprendre sa forme, sa substance. Cet aperçu des théories géographiques nous renseigne sur la manière dont la ville peut faire sens, en elle-même, mais aussi en relation avec les autres, comme phénomène dynamique et non nécessairement en opposition, comme un objet fermé sur lui-même.

## 2.3. Vers une géographie sensible

### 2.3.1. La ville comme phénomène dynamique : la géographie urbaine

Durant toute la première moitié du XX<sup>e</sup>, la géographie s'est principalement intéressée à la campagne et au monde rural alors que le processus d'urbanisation était dans le même temps exponentiel ; pour Gilles Montigny « *[l]a géographie française n'a abordé que timidement et tardivement la ville* »<sup>307</sup>. Il faut attendre les années 50 pour que la discipline s'intéresse – principalement à travers « *les propriétés physiques de son site et les avantages de sa situation* »<sup>308</sup> – à son évolution ainsi qu'à son développement. Progressivement pourtant, « *le paysage, les fonctions, les zones d'influence et les relations avec les autres villes et la campagne* »<sup>309</sup> apparaissent dans le travail des géographes.

---

<sup>304</sup> Denise Pumain, Lena Sanders et Thérèse Saint-Julien, *Villes et auto-organisation*, Paris, Economica, 1989, p. 24.

<sup>305</sup> D. Pumain, « Articles pour le Dictionnaire La ville et l'urbain », art cit.

<sup>306</sup> Saskia Sassen et Robert S Lynd, *The Global City: New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton University Press, 1991, 397 p.

<sup>307</sup> Gilles Montigny, 1992 in Thierry Paquot et Sophie Body-Gendrot, *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La découverte., Paris, CNRS-UMR Géographie-cités 8504, 2000, 442 p.

<sup>308</sup> D. Pumain, « Articles pour le Dictionnaire La ville et l'urbain », art cit.

<sup>309</sup> *Ibid.*

Après avoir envisagé la ville comme «*un tout que l'on saisit dans sa matérialité*»<sup>310</sup> durant toute la première moitié du siècle, se concentrant sur une géographie ruraliste<sup>311</sup>, la discipline s'empare dans les années 50 de la réalité sociale de l'espace. Après la guerre, la France s'urbanise rapidement et l'objet d'étude géographique suit cette évolution. Les populations urbaines, les comportements démographiques sont intégrés aux questionnements. L'assimilation de l'urbain dans les recherches ne se limite pas à la géographie, au contraire. Sociologues, architectes, économistes, tous et toutes s'interrogent sur l'urbanisation. La géographie s'ouvre aux travaux sociologiques comme ceux de Chombart de Lauwe (cf. 3.2.1) et Ledrut (cf. 3.2.3), et philosophiques, comme ceux de Lefebvre (cf. 3.2.3). Des ouvrages connectant sociologie et géographie sont publiés<sup>312</sup>. La discipline s'inscrit alors «*dans un champ intellectuel plus vaste qui mobilise tout à la fois des sociologues, des économistes, des ingénieurs et des architectes*»<sup>313</sup>.

La géographie urbaine réinvente le rapport à la ville en se focalisant sur sa dynamique. Elle interroge la ville au prisme du «*phénomène urbain*», autrement dit de «*ce qui apparaît, ce qui se manifeste aux sens ou à la conscience, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre psychique*»<sup>314</sup>.

Claval<sup>315</sup> et Diamanti<sup>316</sup> notent pourtant que l'approche universitaire demeure cartésienne et que peu de recherches se questionnent sur la symbolique, le sens et les représentations de la ville. La discipline s'institutionnalise. Si les géographes «*à côté des ingénieurs et des urbanistes, participent activement aux réflexions opérationnelles menées sur la ville*»<sup>317</sup> il continuent de l'envisager comme un objet suscitant des

---

<sup>310</sup> Paul Claval, « Étudier la ville à travers son fonctionnement ou à travers l'art d'habiter » dans Pascal Tozzi (ed.), *Villes et quartiers durables : la place des habitants : La participation habitante dans la mise en durabilité urbaine : discours, effets, expérimentations et mises à l'épreuve*, Bordeaux, Carrières Sociales Editions, 2017, p. 35-59.

<sup>311</sup> Yankel Fijalkow et Jean-Pierre Lévy, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », *Annales de géographie*, 2008, n° 662, n° 4, p. 22.

<sup>312</sup> Georges, 1966 in Yankel Fijalkow et Jean-Pierre Lévy, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », *Annales de géographie*, 2008, n° 662, n° 4, p. 20-41.

<sup>313</sup> Marie-Claire Robic, « Une discipline se construit. Enjeux, acteurs, positions », *Couvrir le monde. Un grand XXe siècle de géographie française*, 2006, p. 14-52 §41.

<sup>314</sup> CNTRL, s.v. Définition « Phénomène », consulté le 14 novembre 2020, <https://www.cnrtl.fr/definition/phénomène>

<sup>315</sup> P. Claval, « Étudier la ville à travers son fonctionnement ou à travers l'art d'habiter », art cit.

<sup>316</sup> Eleonora Diamanti, *Politiques de la créativité : une approche éco-sémiotique de l'espace urbain : le Quartier des spectacles de Montréal*, Thèse ou essai doctoral accepté, Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec, Canada), 2015.

<sup>317</sup> Couzon, 1997 in Y. Fijalkow et J.-P. Lévy, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », art cit, p. 33.



représentations et non comme un objet dynamique objet d'une interaction et d'une actualisation constantes.

Prenons à titre d'exemple, la synthèse du *Symposium de géographie urbaine* s'étant déroulé en 1966. Chabot y résume les différentes communications : classification des villes (statistique, monétaire, marchande), formes d'urbanisation dans les zones rurales, problèmes des transports, trafic, formules mathématiques pour définir le centre des villes, etc. Alors que la géographie de la perception émerge (cf. 2.4.2), nous constatons que les colloques consacrés à la géographie urbaine ne prennent pas encore en considération les vécus dans l'espace. Assez paradoxalement, comme le notent Fijalkow et Lévy<sup>318</sup>, alors que cette période est encline à un rapprochement avec les sciences sociales, la question de l'habitat, donc des pratiques et vécus, disparaît de la géographie urbaine.

Il faut attendre la thèse de Piolle en 1979, qui « étudie les relations entre le citadin et la ville en mettant au premier plan le rôle de l'individu-habitant et ses pratiques de la ville » pour que « le rôle individuel »<sup>319</sup> soit considéré comme signifiant pour la compréhension de l'espace. Peu à peu, un virage théorique s'amorce. La géographie urbaine ne se contente plus de questionner le réseau urbain, les systèmes de villes : les pratiques et les perceptions deviennent également des objets d'études à part entière pour comprendre l'espace<sup>320</sup>.

### 2.3.2. Le « *sense of place* » : la géographie de la perception

Si « *les problèmes [nous soulignons] de perception ont (...) de tout temps retenu l'attention des géographes* »<sup>321</sup>, c'est assez tardivement, concomitamment aux transformations majeures de la ville, que ces derniers s'intéressent réellement aux perceptions de l'espace non simplement comme des « *problèmes* ».

---

<sup>318</sup> Y. Fijalkow et J.-P. Lévy, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », art cit.

<sup>319</sup> Piolle, 1979, p. 162, in Y. Fijalkow et J.-P. Lévy, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », art cit, p. 37.

<sup>320</sup> Y. Fijalkow et J.-P. Lévy, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », art cit.

<sup>321</sup> Paul Claval, « La géographie et la perception de l'espace », *L'Espace géographique*, 1974, vol. 3, n° 3, p. 183.

La géographie et la psychologie de la perception émergent concomitamment dans les années 50, notamment sous l'influence des travaux de Piaget<sup>322</sup> sur la perception de l'espace chez l'enfant. Kirk, en 1952, est sans doute le premier à envisager la géographie de manière phénoménologique en recentrant son travail sur l'image que les individus se font du monde<sup>323</sup>. Löwenthal, dix ans plus tard, ouvre la discipline géographique en intégrant « l'importance du vécu, des systèmes de signification (...) »<sup>324</sup>. Ce faisant, il prend en compte le pôle extérieur de la perception, mais aussi, élément fondamental, le pôle intérieur, « c'est-à-dire la nature de l'homme »,<sup>325</sup> car « c'est la place de l'homme dans ce réseau »<sup>326</sup> de relations entre individu et environnement qui donne sens à la géographie de la perception. Toutefois, parler de l'Homme en géographie, et mesurer la perception de l'environnement urbain peut se traduire, comme le note Bailly par deux approches bien distinctes :

*l'approche microgéographique « approche behavioriste dans laquelle on étudie l'individu (surtout par enquêtes directes) pour saisir sa perception, son attitude et expliquer ainsi son comportement ... » et l'approche macrogéographique « ... méthode des analystes spatiaux qui, à partir de données générales sur les répartitions humaines (données du recensement en particulier) expliquent le comportement. »<sup>327</sup>*

La géographie de la perception, dans son approche behavioriste, se concentre sur la perception dite *affective* – Harvey en distingue deux autres : la perception *expectative* et la perception *attributive* – mesurant « l'appréciation de ce qui est perçu »<sup>328</sup>.

Se pose alors la question du « *sense of place* », très présente chez les Anglo-saxon-e-s et les Américain-e-s, notamment avec les travaux de Lynch (cf. 3.2.2), Gould ou Appleyard. L'intégration d'une part

---

<sup>322</sup> Jean Piaget, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Lausanne, Paris, Delachaux et Niestlé, 1936, 382 p ; Jean Piaget, Bärbel Inhelder et Alina Szeminska, *La géométrie spontanée de l'enfant*, Paris, Presses universitaires de France, 1948, 516 p ; Jean Piaget et Bärbel Inhelder, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, Presses universitaires de France, 1948, 598 p ; in A. S. Bailly, « La géographie de la perception dans le monde francophone : une perspective historique », *Geographica Helvetica*, 31 mars 1981, vol. 36, n° 1, p. 14-21.

<sup>323</sup> P. Claval, « La géographie et la perception de l'espace », art cit, p. 183.

<sup>324</sup> *Ibid.* p. 184.

<sup>325</sup> A.S. Bailly, « La géographie de la perception dans le monde francophone », art cit, p. 15.

<sup>326</sup> Vincent Berdoulay, « Remarques sur la géographie de la perception », *L'Espace géographique*, 1974, vol. 3, n° 3, p. 187.

<sup>327</sup> Hervé Gumuchian, « Bailly (Antoine S.). — La perception de l'espace urbain : les concepts, les méthodes d'études, leur utilisation dans la recherche urbanistique. », *Revue de Géographie Alpine*, 1978, vol. 66, n° 4, p. 490.

<sup>328</sup> V. Berdoulay, « Remarques sur la géographie de la perception », art cit, p. 188.

symbolique de l'espace tisse un lien entre ce dernier et les sentiments, les appréciations qu'on lui attache, si l'on reprend les termes d'Harvey. C'est une approche nouvelle en géographie. En s'insinuant dans la sphère géographique, la perception révèle le caractère intime de l'expérience spatiale<sup>329</sup>. Il s'agit, comme le note Bailly, d'une « *transformation profonde de l'attitude à l'égard du monde* »<sup>330</sup>. Le titre de l'ouvrage de Frémont, *La région comme espace vécu*, signant l'avènement d'une nouvelle manière de saisir l'espace.

L'intérêt porté à la symbolique et à la question de la signification crée un pont logique avec les théories sémiologiques qui s'intéressent elles-mêmes, dans les années 70 avec Barthes et Greimas, à cette notion d'espace « *à la mode* »<sup>331</sup>. Harvey reprend cet état d'esprit sémiologique à son compte en considérant « *l'individu comme un lecteur qui perçoit et réagit à des signes constitutifs de l'environnement* »<sup>332</sup>. Cependant, l'approche greimassienne, de la ville comme grammaire, comprenant « *des objets à propriétés topologiques (l'état), des sujets qui exercent des rôles (le faire) et leurs interactions (...)* »<sup>333</sup> – pensant la ville comme un objet clos dont l'individu ne serait qu'un Lecteur Modèle<sup>334</sup> décodant des signes – se place « *aux antipodes des démarches d'un Alain Tournaine ou d'un Henri Lefebvre* »<sup>335</sup> (cf. 5.2.1).

Finalement, la nouvelle géographie, et plus particulièrement la géographie de la perception, pose, comme le suggère Claval : « (...) *le problème essentiel – celui de l'origine du sens que l'individu confère au monde à l'occasion de la perception (...)* ». Par cette nouvelle posture, les géographes portent « *l'espoir de découvrir certaines constantes derrière la multiplicité des interprétations que les individus donnent au monde (...)* »<sup>336</sup>. Toutefois, le choix sémantique de Claval, parlant des « *problèmes* » pour évoquer le sens de l'espace nous interpelle.

---

<sup>329</sup> A.S. Bailly, « La géographie de la perception dans le monde francophone », art cit, p. 184.

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>331</sup> Roger Brunet, « Analyse des paysages et sémiologie. Éléments pour un débat », *L'Espace géographique*, 1974, vol. 3, n° 2, p. 204.

<sup>332</sup> Propos rapportés dans V. Berdoulay, « Remarques sur la géographie de la perception », art cit, p. 188.

<sup>333</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, op.cit., 166 p

<sup>334</sup> David Harvey, Conceptual and measurement problems in the cognitive-behavioral approach to location theory, in K. Cox et R. GOLLEDGE (ed.), Behavioral problems in geography: a symposium. Northwestern University, Studies in Geography, n° 17, 45, 35-57 in V. Berdoulay, « Remarques sur la géographie de la perception », art cit, p. 188.

<sup>335</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, op.cit., 166 p.

<sup>336</sup> R. Brunet, « Analyse des paysages et sémiologie. Éléments pour un débat », art cit, p. 204.

<sup>337</sup> V. Berdoulay, « Remarques sur la géographie de la perception », art cit, p. 184.

### 2.3.3. « *La ville est morte, vive la ville* »<sup>337</sup>

Au XIX<sup>e</sup>, les murailles encerclant la ville, frontières matérielles et symboliques, tombent. Pinson soulève toutefois le fait que « *de grands ensembles, dont la taille de croisière avoisinera les 4 000 logements, vont surgir en lisière des grandes villes, comme une nouvelle – et illusoire – muraille* »<sup>338</sup>. Les villes s'étalent, le modèle de la ville fermée s'effrite concomitamment à l'explosion de la démographie urbaine : Paris passe de 600 000 habitant-e-s au début du XIX<sup>e</sup> au double en 1850 pour atteindre les 2,9 millions au XX<sup>e</sup> siècle<sup>339</sup>. La fin du XX<sup>e</sup> et le début du XXI<sup>e</sup> sont marqués par des mutations géographiques et civilisationnelles importantes. Pour Choay, une « *civilisation [qui] se met en place à l'échelle planétaire, supprimant l' ancestrale différence entre rural et urbain* »<sup>340</sup>.

La globalisation mondiale entraîne peu à peu si ce n'est la complète disparition de la ville<sup>341</sup>, au moins son changement de statut – ville globale<sup>342</sup>, ville générique<sup>343</sup>, après-ville<sup>344</sup>, ville en réseau<sup>345</sup> – ou même sa désintégration<sup>346</sup> au profit de l'urbain<sup>347</sup>. En 1966, Hall la définit comme un lieu où « *est menée une part tout à fait disproportionnée des affaires les plus importantes du monde* »<sup>348</sup>, insistant sur le caractère déséquilibré de cette nouvelle ville. Lorsque le terme est conservé on lui accole souvent un autre mot, comme système<sup>349</sup> ou une profusion de préfixes – post-, péri-, sub-, infra-, méga – qui déclinent la ville

---

<sup>337</sup> Michel Pétauud-Létang, *La ville est morte, vive les villes ! : Ou comment éviter de disparaître en 2050 - Manifeste*, Illustrated édition., Méridien, A éditions, 2020, 182 p.

<sup>338</sup> D. Pinson, « Histoire des villes », art cit, p. 14.

<sup>339</sup> *L'évolution démographique de la ville de Paris | L'Observatoire des Territoires*, <https://www.observatoire-des-territoires.gouv.fr/kiosque/2021-2022-rapport-cahier-1-demo-chap-01-04-levolution-demographique-de-la-ville-de-paris>, (consulté le 14 juin 2023).

<sup>340</sup> Françoise Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », in *La ville, art et architecture en Europe, 1870-1993 : Ouvrage publié à l'occasion de l'exposition présentée du 10 février au 9 mai 1994 ... Centre Georges Pompidou / sous la direction de Jean Dethier et Alain Guiheux*, 1994, p. 467.

<sup>341</sup> *Ibid.*

<sup>342</sup> S. Sassen et R.S. Lynd, *The Global City*, op. cit.

<sup>343</sup> Rem Koolhaas, *Bigness*, OMA, Monacelli Press., New York, 1994, vol.S, M, L, XL, 1376 p.

<sup>344</sup> Thierry Jousse et Thierry Paquot, *La ville au cinéma : encyclopédie*, Paris, Cahiers du cinéma, 2005.

<sup>345</sup> M. Castells, *La société en réseaux*, op. cit.

<sup>346</sup> Kenza Benali, « La ville à l'ère actuelle : vers une nouvelle définition ? », *Canadian Journal of Urban Research*, 2006, vol. 15, n° 1, p. 79-98.

<sup>347</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la*, op. cit. ; F. Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », art cit.

<sup>348</sup> Peter Hall, *Les Villes mondiales*, Paris, Hachette, 1966, p. 29.

<sup>349</sup> D. Pumain, « Systèmes de villes et niveaux d'organisation », art cit.

sur le mode de sa dégradation ou disparition<sup>350</sup>. Ce changement sémantique traduit une crise de la ville, non seulement en tant que concept, mais aussi en tant qu'espace. Benali parle en ce sens de « *désintégration morphologique de l'espace urbain* »<sup>351</sup> imputable à la grande mobilité et à la facilitation des communications.

En 1994, Choay pose l'idée d'une « *fin de la ville* », c'est-à-dire la fin d'une « *certaine manière locale de vivre institutionnellement ensemble, qui fut le propre de ces entités dotées d'une identité qu'on appelait les villes* »<sup>352</sup>. La ville en tant qu'espace survivrait, mais son idée initiale, symbolique, celle du vivre ensemble dont nous parlions dans la première partie serait effacée par un monde globalisé. Le constat de la mort de la ville présentée par Choay précède de quelques années celui de l'ONU établissant, comme le relève Pinson, que le monde passe « *d'un millénaire encore rural à un millénaire marqué par le basculement vers "l'urbain généralisé"* »<sup>353</sup>.

Si tous les auteurs ne partagent pas cette vision plutôt pessimiste, il existe cependant un consensus quant à la transformation fondamentale de cette dernière entraînée par les nouvelles mobilités et le foisonnement communicationnel. Dès lors, peut-on encore parler de ville ?

Dans la *Géographie urbaine*, Paulet concède : « *aujourd'hui parler de ville ne signifie plus rien, car la diversité est complexe* »<sup>354</sup>. Pour autant, Augé,<sup>355</sup> Koolhaas<sup>356</sup> et Ascher<sup>357</sup> ne voient pas dans la globalisation une mort assurée de la ville, mais une transformation, une nouvelle révolution urbaine. Koolhaas parle lui d'une coexistence entre l'ancien et le nouveau monde, quand il s'agit pour Augé du passage du monde moderne au surmoderne... Cette transition, peu importe son nom, se traduit par la perte de repères, de substance, donnant naissance à des non-lieux caractéristiques de la société du XXI<sup>e</sup>, thématique qui alimentera énormément l'imaginaire littéraire contemporain (cf. 1.3.2). La ville s'étale et « *envahit la campagne au point de se fondre avec elle* »<sup>358</sup> ; elle n'est alors plus définie par l'opposition ancestrale avec

---

<sup>350</sup> Jacques Boulet, « La ville vestige », *Appareil*, 9 juin 2008, Numéro spécial, p. 5-15.

<sup>351</sup> K. Benali, « La ville à l'ère actuelle », art cit.

<sup>352</sup> Françoise Choay, « De la ville à l'urbain », 1999, *Urbanisme* n° 309, p. 8.

<sup>353</sup> D. Pinson, « Histoire des villes », art cit, p. 1.

<sup>354</sup> J.-P. Paulet, *Géographie urbaine, op. cit.*, p. 101.

<sup>355</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité, op. cit.*

<sup>356</sup> R. Koolhaas, *Bigness, op. cit.*

<sup>357</sup> François Ascher, *Métapolis, ou, L'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995, 348 p.

<sup>358</sup> D. Pinson, « Histoire des villes », art cit, p. 17.

la nature, entre centre et périphérie, urbanité et ruralité<sup>359</sup>. Son espace se virtualise, la ville tangible cédant peu à peu sa place à une métacité sans territoire<sup>360</sup>.

S'il était déjà compliqué de poser une définition stable de la ville, cela devient utopique. Les références citées ici nous le montrent : la ville n'est plus un sujet géographique ou historique ; elle est simultanément un espace matériel et virtuel, ancrée dans un territoire et mondialisée. Cette mutation morphologique et philosophique s'accompagne donc d'un changement épistémique.

Pumain<sup>361</sup> soulève toutefois à ce sujet un point intéressant : alors que les chercheurs et chercheuses s'évertuent à penser la nouvelle sémantique qu'il conviendrait d'adopter pour cet objet irrémédiablement transformé, les habitants et habitantes persistent dans l'usage du terme « ville » ... Comme si l'effritement sémantique n'était que théorique, et que, finalement, subsistait, dans la conscience collective, *quelque chose* de la ville, malgré le fait que « *la forme, le contenu et la signification n'ont [n'aient] cessé de changer au cours des siècles* »<sup>362</sup>.

---

<sup>359</sup> Yves Chalas, *L'invention de la ville*, Université du Michigan, Anthropos, 2000, 222 p ; D. Pinson, « Histoire des villes », art cit.

<sup>360</sup> Paul Virilio, « Un monde surexposé », *Le Monde diplomatique*, 1 août 1997.

<sup>361</sup> D. Pumain, « Pour une théorie évolutive des villes », art cit.

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 119.

## Conclusion de chapitre : la ville contemporaine, un oxymore ?

Enfin, la dérive épistémologique menée dans ce deuxième chapitre – si elle nous a éclairés quant aux raisons d’être des villes, à la fois symboliques et pragmatiques – nous conduit à saisir la force et le sens de ce qui nous semblait, *prima facie* paradoxal pour une conclusion de chapitre, à savoir que « [n]i la ville ni l’urbain ne trouvent ici, une fois pour toutes, une définition »<sup>363</sup>. Pourtant, si ce constat posé par Paquot et Body-Gendrot en 2000, semble toujours – et peut-être même plus que jamais – d’actualité, n’est-ce pas précisément une information ? Définir la ville, voilà quel serait le paradoxe. C’est pourquoi, plutôt que de tenter de le faire – en « déterminant le contenu (...) en énumérant ses caractères »<sup>364</sup> – nous avons justement tenté dans ce chapitre d’en saisir l’essence sans en délimiter les signes, d’en approcher les raisons d’être sans pour autant contraindre la ville à leur acception.

En effet, si comme en 2000, « [l]’état des savoirs sur la ville et l’urbain (...) est hétérogène, parfois conflictuel, résolument non consensuel »<sup>365</sup> sans doute est-ce car la conflictualité, la fameuse part transgressive narrée par Westphal (*cf.* 1.3.4), est inhérente à la ville. Certes, du terme initial de « cité » jusqu’au « phénomène urbain » l’écart, tant symbolique que physique, est important. Pour autant, doit-on en conclure que la ville contemporaine est oxymorique avec l’idée de « ville » ? Est-il nécessaire de lui adjoindre pléthore de préfixes ? Faut-il, enfin, déplorer sa mort ?

---

<sup>363</sup> T. Paquot et S. Body-Gendrot, *La ville et l’urbain, l’état des savoirs*, *op. cit.*

<sup>364</sup> Le Robert, *s.v.* « Définir », consulté le 16 juillet 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/definir>

<sup>365</sup> T. Paquot et S. Body-Gendrot, *La ville et l’urbain, l’état des savoirs*, *op. cit.*

### Chapitre 3. Une morphologie sensible, approche sociale

*« Les êtres ne remplissent pas l'espace, les villes n'occupent pas l'espace en y dessinant une figure. Bien au contraire, l'espace est déterminé par les relations. »*

Raymond Ledrut <sup>366</sup>

Si la ville se virtualise, si nous avons perdu notre capacité à vivre localement ensemble, peut-être est-ce, comme le notait déjà Ledrut en 1977, que « l'on a trop pris l'habitude de considérer l'espace de la ville en dehors de la question la plus générale et la plus fondamentale, celle de l'espace lui-même et de sa signification, de sa place, de son rôle, dans la vie des hommes »<sup>367</sup>. C'est pourquoi il convient à présent de parcourir le chemin esquissé par Sansot pour aller « (...) des lieux à l'homme »<sup>368</sup>. Nous recourons pour cela aux sciences sociales, afin de nous enquérir de la ville dans sa dimension sensible. Cette approche, à la fois chronologique et thématique, n'a de nouveau pas pour ambition d'être une recension exhaustive, mais plutôt de comprendre l'articulation de certaines théories sociales ayant mené à la conception de la ville comme espace sensible.

La sociologie urbaine, par sa volonté de transcender la distinction entre espace social et espace géographique (cf. 3.1) nous a semblé particulièrement pertinente. En effet, progressivement, la ville est envisagée par les sociologues urbain-e-s comme la corrélation d'une morphologie sociale et d'une morphologie urbaine (cf. 3.2). Les formes sociales entrent en relation avec les formes urbaines : la ville est en ce sens, selon l'idée lefebvrine, une projection au sol des rapports sociaux<sup>369</sup>.

De ce dépassement découle l'idée lynchéenne que la ville, c'est aussi une « image de la ville »<sup>370</sup>. Une image de la ville ou des images de la ville ? C'est à partir de ce questionnement que dans les années 70, en France, s'enclenche un tournant dans l'approche sensible de la ville et dans le traitement de son sens : elle

---

<sup>366</sup> *L'espace en question ou Le nouveau monde urbain*, Anthropos., Paris, 1977, p. 12.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>368</sup> Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 13.

<sup>369</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, op. cit.

<sup>370</sup> Kevin Lynch, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1976, 221 p.



s'interroge désormais via ses représentations et significations, via ses images en mouvement. Ledrut et Lefebvre s'enquière de la signification sociospatiale urbaine via la production de l'espace tandis que, dans le même temps, Jodelet et Milgram, en psychosociologie, développent des méthodes et des outils – comme la cartographie cognitive – pour saisir cette nouvelle pluralité des images urbaines (cf. 3.3), notamment en analysant sa construction par le truchement des « *représentations sociospatiales* »<sup>371</sup>. Les images de la ville ne sont dès lors plus considérées comme interactionnelles, mais relationnelles : elles sont le fruit d'une relation, d'un échange avec la société et avec l'espace, et non seulement d'une interaction passive avec ce dernier.

Nous considérons donc ce chemin, oscillant entre les lieux et les humains, comme l'occasion d'appréhender les modalités de l'élaboration des images d'une ville, si l'on accepte de penser cette dernière comme une construction multiscalaire pouvant être appréhendée selon deux dimensions : une première, la morphologie sociale et spatiale, considérée comme plus matérielle, objective et une seconde plus subjective, les représentations.

### **3.1. Perspective morphologique : dépasser la distinction social/spatial**

#### **3.1.1. Les débuts d'une sociologie de l'urbain : ville reflet de la société moderne**

Au sein de la sociologie urbaine, plusieurs courants de pensée se relaient, se complètent, s'opposent aussi. D'un point de vue chronologique, une période antérieure à l'avènement de la sociologie urbaine comme discipline spécifique amorce dès la fin du XIX<sup>e</sup> des questionnements sur la ville. Dans le contexte d'industrialisation, les sociologues s'intéressent notamment aux conséquences de ce nouvel espace de vie sur l'individu. La ville n'est alors pas un objet d'étude en elle-même, mais elle permet d'étudier les changements sociétaux à l'œuvre. Si Karl Marx propose déjà dans son œuvre des liens entre la structure urbaine et les rapports de classe qui s'y développent<sup>372</sup>, c'est Émile Durkheim qui lance véritablement la réflexion sur la ville comme cadre sociologique. Tel Zola dans ses œuvres romanesques, le sociologue fait

---

<sup>371</sup> Denise Jodelet, « Processus de mise en sens de l'espace et pratiques sociales » dans *Places for Learning Experiences. Think, Make, Change*, Greek National Documentation Centre., Paleo Faliro, 2015, p. 66-77.

<sup>372</sup> Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd.*, Paris., Armand Colin, 2019, p. 16.

du cadre spatial de la ville le moyen d'étudier et de comprendre la vie moderne dont il est le reflet, le « *substrat matériel* », qu'il raconte ainsi :

*La vie sociale repose sur un substrat qui est déterminé dans sa forme comme dans sa grandeur. Ce qui le constitue, c'est la masse des individus qui composent la société, la manière dont ils sont disposés sur le sol, la nature et la configuration des choses de toutes sortes qui affectent les relations collectives.*<sup>373</sup>

La ville est envisagée comme une matrice, c'est-à-dire le « *milieu dans lequel se développe quelque chose* »<sup>374</sup>, ce quelque chose étant ici le monde social. En somme, elle est un cadre contraignant au sein duquel se développe l'identité du citoyen et de la collectivité. La ville est « *une réalité complexe ne pouvant être disjointe ni de ce qu'elle contient ni de ce qui la contient : elle est à la fois cadre, environnement matériel et unité de vie collective* »<sup>375</sup> à la fois modelée – cadre – par les pratiques humaines et modelante de ces dernières – outil – qui la « *construisent continûment* »<sup>376</sup>. La ville est problématisée comme une structure contenant les individus et entraînant chez eux des bouleversements qu'il convient de définir.

Chez Durkheim, la ville incarne, dans une certaine mesure, la modernité positive, libératrice (cf. 1.3.1). Elle évoque le passage d'une société centrée sur la conscience collective (la communauté) à l'individu comme « *figure de sens* »<sup>377</sup> principale (la société). Curieusement, la ville, lieu de regroupement humain, prend finalement dans les temps modernes le sens d'une individualisation. Durkheim voit dans la ville la possibilité d'une « *identité personnellement construite* »<sup>378</sup> accrue : la ville moderne, plus vaste, plus foisonnante, admet, toujours jusqu'à un certain point une possible redéfinition de son identité. La ville se construit donc en opposition à l'espace rural (ce que nous retrouverons dans la sociologie urbaine française des années 50), plus contraignant par sa densité relativement plus faible et par les injonctions (religieuses par exemple) qui s'y exercent plus visiblement. La ville moderne est ainsi synonyme chez

---

<sup>373</sup> É. Durkheim, « Note sur la morphologie sociale », *L'Année sociologique*, 2, 1899, p. 520-521. in E. Durkheim, *Journal sociologique*, Paris, Puf, 1969, p. 181-182 in Remi Lenoir, « Halbwachs : démographie ou morphologie sociale ? », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, 1 mars 2004, XLII-129, p. 203.

<sup>374</sup> Le Robert, s.v. « Matrice », consulté le 04 avril 2021, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/matrice>

<sup>375</sup> Laurence Costes, *Lire Henri Lefebvre: Le droit à la ville : vers la sociologie de l'urbain*, Paris, Ellipses, 2009, p. 73 ; in J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 117.

<sup>376</sup> Charlot-Pinson in T. Paquot et S. Body-Gendrot, *La ville et l'urbain, l'état des savoirs, op. cit.*, p. 55.

<sup>377</sup> J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 34.

<sup>378</sup> *Ibid.* p. 35.

Durkheim d'un accroissement de la « *densité morale et spirituelle* »<sup>379</sup>, au contraire des positions simmeliennes qui font de la ville moderne un lieu d'accroissement de la nervosité. Toutefois, Durkheim lui-même semble tiraillé par des positions contradictoires quant à la ville : elle peut aussi revêtir chez ce dernier un caractère aliénant par sa capacité à exciter les passions.

Alors même que la ville moderne se développe et qu'elle est loin de connaître son apogée, nous retrouvons chez les sociologues comme dans les écrits romanesques (cf. 1.3), cette tension entre espace de liberté et espace aliénant qui semble au cœur de toutes les réflexions sur la ville, depuis toujours et non pas uniquement depuis l'avènement de la ville moderne.

Il est important de souligner ici – comme le font Stébé et Marchal<sup>380</sup> – que pour Durkheim le cadre morphologique de la ville n'est pas un objet spatial : il est « *un substrat matériel de la société* »<sup>381</sup>. En somme, le cadre morphologique<sup>382</sup> – sur lequel nous reviendrons en détail avec les propositions d'Halbwachs – se définit par « *la manière dont ils (les individus) sont disposés sur le sol* »<sup>383</sup>. Toutefois, il note déjà, dans son ouvrage *Le suicide* : « *Il n'est pas vrai que la société ne soit composée que d'individus ; elle comprend aussi des choses matérielles et qui jouent un rôle essentiel dans la vie commune* »<sup>384</sup>. Ainsi, bien que l'ouvrage ne soit pas concentré sur l'analyse de la ville pour elle-même, les fondements de la sociologie urbaine sont posés.

Simmel pour sa part envisage comme Durkheim le cadre de la ville comme une expression de la culture moderne. Toutefois, contrairement aux positions durkheimiennes, à savoir la ville moderne comme lieu d'émancipation (avec certaines limites que nous avons évoquées précédemment), Simmel identifie une dialectique paradoxale. La ville moderne offre en effet la possibilité pour l'habitant-e de la ville de s'autodéfinir et d'affirmer sa différence, comme le dit Durkheim, mais Simmel fait lui de cette possibilité

---

<sup>379</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>380</sup> *Ibid.* p. 38.

<sup>381</sup> Durkheim parle de « *substrat matériel de la société* ». Cf. E. Durkheim et P. Fauconnet, « Sociologie et sciences sociales », *Revue philosophique*, 55, 1903, p. 494, in E. Durkheim, *Textes, T. 1, op. cit.*, p. 155.

<sup>382</sup> La notion de morphologie développée dans un premier temps par Durkheim (1992 [1894]), fut reprise par Mauss (2002 [1906], 2002 [1927]), mais c'est surtout l'ouvrage *Morphologie sociale* de Halbwachs (1938) qui la consacra et la fit plus largement connaître. Voir à ce sujet l'article de Philippe Boudes, « Social Morphology and Environmental Sociology: Halbwachs and the Study of Nature/Society Relationship », *L'Année sociologique*, 16 mai 2011, vol. 61, n° 1, p. 201-224.

<sup>383</sup> É. Durkheim, « Note sur la morphologie sociale », *L'Année sociologique*, 2, 1899, p. 520-521. in E.

Durkheim, *Journal sociologique*, Paris, Puf, 1969, p. 181-182.

<sup>384</sup> Émile Durkheim, *Le suicide : étude de sociologie*, Paris, Alcan, 1897, p. 35.

une théorie irréaliste. La sociabilité implique nécessairement, pour ce philosophe du début du XX<sup>e</sup>, une uniformisation. Comme l'explique Bonicco la ville : « ne peut offrir à chaque individu la possibilité de se constituer comme être singulier que dans la mesure où elle uniformise en son sein les individus en présence. »<sup>385</sup>. Voici l'une des aliénations de la vie citadine sur l'individu identifiée par Simmel. De manière plus globale, il lie cette uniformisation des individus au cadre atmosphérique de la ville moderne. S'inspirant de la sociologie des sens et de la naissante psychologie, Simmel pense le monde moderne à travers « la dimension sensorielle des interactions »<sup>386</sup>. L'« intensification de la vie nerveuse »<sup>387</sup> entraînée par la ville, qu'elle soit olfactive, visuelle, sonore ou cognitive, place l'individu dans un état de constante sollicitation, qui le force à se couper de ses émotions, de sa spontanéité. Simmel personnalise ce citadin sous diverses figures, allant de l'« étranger » au « blasé » :

*Le blasé [...] est tout à fait incapable de ressentir les différences de valeurs, pour lui, toutes choses baignent dans une totalité uniformément morne et grise ; rien ne vaut la peine de se laisser entraîner à une réaction quelconque.*<sup>388</sup>

Le citadin, assailli de toutes parts « réagit de manière intellectuelle et non pas sensible aux impressions sans cesse changeantes qui l'assaillent de toutes parts (...) »<sup>389</sup>. En d'autres termes, pour Simmel, la ville moderne implique une distance sociale, un nécessaire abandon de son affectivité au profit d'une intellectualisation qui seule permettrait de survivre aux stimuli, de ne pas être « broyé par la ville »<sup>390</sup>. Aujourd'hui encore, cette figure du blasé, amorphe, plongé dans un monde de sollicitations constantes, aussi bien matérielles, qu'humaines et sensorielles est reprise, discutée par les chercheurs et chercheuses sur l'ambiance urbaine pour penser la relation sensible à la ville<sup>391</sup>.

---

<sup>385</sup> Céline Bonicco, « La ville comme forme de la vie moderne », *Cahiers philosophiques*, 2009, vol. 118, n° 2, p. 56.

<sup>386</sup> Philippe Jurkowicz, « Georg Simmel, Les grandes villes et la vie de l'esprit », *Lectures*, 24 avril 2013 §8.

<sup>387</sup> Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit.*, Paris, Payot, 2013, 112 p.

<sup>388</sup> Georg Simmel, *La Philosophie de l'argent*, Trad. S. Cornille et P. Ivernel, Paris, PUF, 1987, p. 308 ; in C. Bonicco, « La ville comme forme de la vie moderne », art cit, p. 52.

<sup>389</sup> C. Bonicco, « La ville comme forme de la vie moderne », art cit, p. 52.

<sup>390</sup> *Ibid.*

<sup>391</sup> Voir par exemple Jérémy Gaubert, *De la marchabilité, approches phénoménologiques de la marche urbaine*, Thèse de doctorat, Paris Est, Paris, 2019.

La ville écrasante certes – du fait de la sursollicitation constante des sens qu'elle entraîne – peut se révéler aussi ville inspirante, tout comme dans les poèmes de Baudelaire auxquels recourt Simmel. Facilitant la flânerie, la ville pourrait participer à la singularisation de l'être, le c'est-à-dire le rendre original. Mais, la flânerie se trouve presque systématiquement conjointe, dans la ville moderne, à la solitude et à l'anonymat (cf. 1.3.3) : la vie citadine, la plupart du temps, est dépersonnalisée et dépersonnalisante<sup>392</sup>. Elle impose une culture à ses habitants et habitantes priés de trouver leur individualité dans cet espace identifié. Ces réflexions redeviennent aujourd'hui d'actualité<sup>393</sup> et nous aurons l'occasion de nous en saisir et de nous en inspirer pour répondre aux problématiques posées par cette recherche (cf. Chapitre 6).

De manière générale, qu'elle la considère comme libératrice, aliénante ou les deux à la fois, la sociologie de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> étudie la ville comme un reflet des transformations sociales en cours dans cette ère industrielle. La ville y est un cadre facilitant l'analyse des vécus, des interactions. Dans les travaux de Durkheim et Simmel cités, la ville n'occupe pas la place centrale de l'analyse, les titres de leurs ouvrages parlent d'eux-mêmes. Néanmoins, ces derniers installent les prémices de la sociologie urbaine.

### 3.1.2. Un milieu : la perspective de Chicago

Dans les années 20, Robert E. Park, disciple de Simmel, développe, aux États-Unis, une recherche de terrain pour interroger la ville et son rôle dans l'incorporation des populations immigrées notamment à Chicago. Cette étude donnera son nom à l'École de Chicago, courant de pensée à l'origine de la sociologie urbaine, développée outre-Atlantique au milieu du XX<sup>e</sup> avec l'ouvrage *The City*, publié en 1925 par les sociologues Ernest Burgess et Robert Park<sup>394</sup>. À la croisée entre sociologie et anthropologie urbaine<sup>395</sup>, cette école envisage la ville, selon la formule consacrée, comme un « *laboratoire social* »<sup>396</sup> (Park parlant

---

<sup>392</sup> P. Jurkowicz, « Georg Simmel, Les grandes villes et la vie de l'esprit », art cit §6.

<sup>393</sup> Voir par exemple le livre de Jérémy Gaubert, *Philosophie du marcheur : essai sur la marchabilité en ville*, Vincennes, Terre Urbaine, AsM Editions, 2021, 189 p.

<sup>394</sup> Robert Ezra Park, Ernest Watson Burgess et Roderick Duncan McKenzie, *The City*, Chicago, University of Chicago Press, 1925, 260 p.

<sup>395</sup> Anne Raulin, *Anthropologie urbaine*, Paris., Armand Colin, 2001, 192 p.

<sup>396</sup> D'après la traduction française du texte de Park : Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, *L'École de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2009.

de Chicago), un lieu où prennent vie les phénomènes et objets sociaux. En d'autres mots, ici encore, la ville n'est pas envisagée pour elle-même, comme objet d'étude, mais comme cadre physique et social permettant l'étude d'autres phénomènes. Cette école utilise le cadre de la ville de Chicago<sup>397</sup> pour observer et analyser empiriquement les problématiques sociales comme la délinquance ou l'intégration des immigré-e-s. La ville n'est plus simplement considérée comme un « produit fini », mais, et c'est la nouveauté que présente ce livre<sup>398</sup>, comme un lieu d'incarnation de phénomènes humains. Elle y est définie à travers les différentes dynamiques et interactions des groupes sociaux au sein d'une mosaïque d'espaces en constante recomposition<sup>399</sup>, chacun-e ajustant sa vision en fonction des interactions quotidiennes qu'il y vit.

Pour l'École de Chicago, la ville est donc un milieu, c'est-à-dire, un « ensemble d'objets matériels, de circonstances physiques qui entourent et influencent un organisme vivant »<sup>400</sup>. Elle n'est plus figée tel un artefact humain, ne peut plus être réduite à « l'action d'un régulateur global »<sup>401</sup>. En d'autres mots, avec l'approche écologique, la ville acquiert une dimension non maîtrisable, elle est « en mouvement continu et se compose in fine de multiples processus d'interactions »<sup>402</sup>.

C'est pourquoi Park et Burgess définissent la ville comme une « constellation d'aires naturelles »<sup>403</sup> – c.-à-d. « un secteur, produit des processus de sélection et de ségrégation et doté d'une histoire naturelle qui remplit une fonction au sein de l'économie globale de la métropole »<sup>404</sup>. Ce faisant, les sociologues tracent les contours d'une ville constituée d'espaces sans objectif, sans but, issue d'interactions entre des groupes sociaux. Contrairement à l'approche postmarxiste/matérialiste de Lefevbre<sup>405</sup> développée 50 ans plus tard, en pleine période d'urbanisation (cf. 3.2.3) l'École de Chicago propose l'idée d'une ville non planifiée, qui émerge quasi-naturellement ou de manière spontanée, rendue dynamique par des « forces

---

<sup>397</sup> Ville qui connaît une urbanisation fulgurante : Chicago double sa population entre 1900 à 1930.

<sup>398</sup> Pierre Lannoy, « Quand Robert Park écrit « La ville » (1915). Essai de scientométrie qualitative », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2004, vol. 11, no 2, p. 173.

<sup>399</sup> J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 79.

<sup>400</sup> Le Robert, s.v. « Milieu », consulté le 03/03/2020 <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/milieu>

<sup>401</sup> Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal, *La sociologie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, 128 p.

<sup>402</sup> *Ibid.*

<sup>403</sup> R.E. Park, E.W. Burgess et R.D. McKenzie, *The City, op. cit.*

<sup>404</sup> Coline Ruwet, « Les villes de Robert Ezra Park : pour une périodisation de sa conception de la métropole (1915-1939) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 10 août 2010, vol. 22, no 1, p. 199-220.

<sup>405</sup> J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*

*naturelles* », en somme : « *une mécanique sans mécanicien* »<sup>406</sup>. La ville est donc certes un milieu de vie, mais ce milieu prend vie via les interactions sociales qui s’y développent et qui la dynamisent.

L’École de Chicago en proposant une démarche nouvelle et des techniques d’enquêtes innovantes pose un regard original sur la ville qui ne serait pas uniquement fabriquée par des urbanistes, des politiques avides de projets urbains<sup>407</sup>, mais issue de l’agrégat d’interactions « naturelles » multiples et hétérogènes. L’approche écologique, par sa capacité à enquêter sur les pratiques comme processus vivants ouvre de nouveaux horizons épistémiques. Néanmoins, elle ne donne toutefois pas encore accès à la dynamique symbolique de la ville. Le travail proposé dans *The City* tient plus de la démarche qualitative, de l’enquête sociale<sup>408</sup> que de l’objet-ville comme cela est spécifié par cette phrase : « *la ville, et particulièrement la grande ville (...) est au sens propre un laboratoire pour l’investigation du comportement collectif (...)* »<sup>409</sup>.

Les théories proposées par Park et l’École de Chicago renouvellent l’approche épistémique de la ville et intègrent la dimension de pratique quotidienne dans son analyse. Se concentrant ainsi sur les dynamiques des habitant-e-s dans la ville, la sociologie devient urbaine. Pour autant, la ville n’est pas uniquement le *cadre* (l’École de Chicago évoluera elle aussi sur ce sujet, notamment avec la collaboration de Park avec Wirth et Burgess), envisagé comme « *un lieu d’expression, d’incarnation, d’observation privilégiée des réalités sociales et humaines fondamentales* »<sup>410</sup>, elle est l’objet.

---

<sup>406</sup> Grafmeyer, Joseph, 1979, p. 23 in *Ibid.*, p. 88.

<sup>407</sup> Michel Lussault, « Images (de la ville) et politique territoriale / City images and territorial policy », *Géocarrefour*, 1998, vol. 73, n° 1, p. 45-53.

<sup>408</sup> P. Lannoy, « Quand Robert Park écrit « La ville » (1915). Essai de scientométrie qualitative », art cit, p. 179.

<sup>409</sup> Park R.E., 1925b, The city: Suggestions for the investigation of human behavior in the urban environment, in Park R.E., Burgess E.W., MacKenzie R.D., *The City*, Chicago, University of Chicago Press, 1-46 (reproduit in PARK R.E., 1952, Human Communities, Glencoe, Free Press, 13-51) *Ibid.*, p. 176.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 170.

### 3.1.3. Des relations sociales spatialisées : la morphologie sociale

Dans le même temps, en Europe, Halbwachs, héritier de Durkheim, publie sa thèse *Les expropriations et le prix des terrains à Paris*<sup>411</sup>, considérée comme le premier travail de la sociologie urbaine empirique<sup>412</sup>, fondée sur l'analyse de données sociodémographiques qui sont abordées en questionnant leur spatialisation.

Peu à peu, le travail d'Halbwachs va prendre de la distance avec cette méthodologie pour reprendre et développer le concept de « *morphologie sociale* » défini par Durkheim comme « *la partie de la sociologie qui a pour tâche de constituer et de classer les types sociaux* »<sup>413</sup>. Dans la lignée de Durkheim, le sociologue s'applique à poursuivre l'analyse de la ville moderne comme cadre, mais si dans Durkheim l'analyse du fait social primait, Halbwachs accentue l'étude de la dimension spatiale de ce changement sociétal : « *il n'est aucune des sociétés qui n'ait une forme matérielle* »<sup>414</sup> ; « *La société s'insère dans le monde matériel* »<sup>415</sup>. L'expérience de la ville se spatialise de plus en plus systématiquement et pose les bases de ce que Chombart de Lauwe nommera plus tard la *morphologie spatiale*, étudiant le rapport entre identité et spatialité (cf. 3.2).

En comparaison des travaux précédemment cités, nous constatons qu'un glissement s'opère : le cadre n'est pas uniquement un miroir des changements sociétaux qu'il convient d'observer, mais un espace où se développent de nouvelles interactions et dynamiques, à la fois collectives et personnelles, entre les individus eux-mêmes et entre les individus et les formes spatiales. La morphologie sociale de la ville, développée par Halbwachs, est utilisée pour comprendre comment les individus agissent dans leur environnement, mais aussi « *comment s'incarnent les groupes sociaux dans l'espace et en quoi l'espace constitue[-t-il] une ressource pour la société* »<sup>416</sup>. Par ailleurs, comme le notent Gravereau et Varlet :

---

<sup>411</sup> M. Halbwachs, *Les expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900)*, Paris, Rieder éd., E. Cornély éd., 1909.

<sup>412</sup> J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd.*, op. cit.

<sup>413</sup> Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, F. Alcan, 1895, p. 100.

<sup>414</sup> Gravereau Sophie et Varlet Caroline, *Sociologie des espaces*. Paris, Armand Colin, « Collection U », 2019, p. 19.

<sup>415</sup> *Ibid.*

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 13.



*La morphologie sociale montre aussi que les identités et les représentations spatiales ne sont pas que l'expression de rapports sociaux ; elles émergent de l'incarnation des espaces dans les pratiques individuelles comme collectives, repérables à travers l'analyse des formes spatiales.*<sup>417</sup>

En somme, la ville n'est plus uniquement un cadre structurant les individus, elle est elle-même modelée par les pratiques qui s'incarnent dans les formes spatiales. Halbwachs analyse ainsi les processus durant lesquels la société s'incarne, se projette dans la matérialité urbaine. Pour le sociologue, la morphologie sociale, dans cette perspective presque psychosociologique, devient peu à peu « l'étude des formes matérielles que prennent les représentations collectives »<sup>418</sup>, notamment lorsqu'elle s'intéresse aux représentations collectives, dont l'analyse était déjà prônée par Durkheim et Mauss<sup>419</sup>. Boudes offre à ce sujet un exemple intéressant lorsqu'il analyse la manière dont la famille se matérialise dans l'habitation<sup>420</sup>. Cette idée s'accompagne du travail que le sociologue propose en 1925 sur la spatialisation de la *mémoire collective*. Dans son ouvrage *Les cadres sociaux de la mémoire*, il constate que tout groupe d'individus se construit et partage une mémoire singulière, dépassant la mémoire individuelle. La mémoire apparaît dans ce sens comme multiscalaire. Les souvenirs personnels des individus, envisagés dans la continuité d'une relation à un espace, à un temps et à un milieu social, apparaissent comme les fragments du passé commun au groupe social au sein duquel les souvenirs se sont développés :

*(...) nos souvenirs ne seraient pas comme autant d'images séparées, enfilées les unes à la suite des autres comme les perles d'un collier : il y aurait continuité de l'une à l'autre. Et c'est bien, si l'on veut, d'un espace, d'un temps, d'un milieu social continu qu'elles nous présenteraient en quelque sorte le reflet mouvant.*<sup>421</sup>

En ce sens, la notion de mémoire collective établit une continuité entre la mémoire personnelle et la collective (groupale), la première étant marquée par la présence d'anciennes pratiques sociales spatiales

---

<sup>417</sup> *Ibid.*

<sup>418</sup> P. Boudes, « Social Morphology and Environmental Sociology », art cit, p. 19.

<sup>419</sup> Émile Durkheim et Marcel Mauss, *De quelques formes primitives de classification*, Paris, Humensis, 2017, 121 p.

<sup>420</sup> Philippe Boudes, *L'environnement, domaine sociologique La sociologie française au risque de l'environnement*, Thèse, Université Victor Segalen, Bordeaux II, 2008.

<sup>421</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, France, Albin Michel, 1997, p. 101.

collectives, politiques – religieuses par exemple<sup>422</sup> – codifiées par des symboles demeurants visibles, parfois à l'état de traces, agissant comme des «*réminiscences métapersonnelles*»<sup>423</sup>. La mémoire collective transcende ainsi la dichotomie spatial / social en démontrant que les formes, spatiales et sociales, non seulement sont connectées, mais plus encore, elles entrent en relation et s'influencent mutuellement. L'habitant-e, au contact de son quartier (formes spatiales et sociales), construit «*une identité*»<sup>424</sup> autant qu'il participe à l'actualisation et à la sédimentation des représentations<sup>425</sup>, des mythes et des symboles<sup>426</sup> qui y sont associés. L'espace est ainsi construit par une pluralité de mémoires collectives qui *in fine*, construisent à partir de signes spatiaux des représentations elles aussi plurielles, en fonction des groupes sociaux. La ville – palimpseste à ciel ouvert, c.-à-d. surface matérielle sur laquelle les groupes «*laissent des traces, des survivances de leur existence révolue*»<sup>427</sup> – apparaît comme une cristallisation de la mémoire collective.

Dans le même état d'esprit, Sansot – dont les travaux se situent à la croisée de la sociologie et de la littérature – reconvoque cette idée de *mémoire collective* qui serait, selon lui, constitutive de ce que nous nommons «*paysage*» : «*Le paysage est encore le fruit d'un récit et parfois d'une mémoire collective. (...) Le paysage c'est ce qui n'a pas besoin d'être explicité, porté à la lumière parce que nous le vivons tous ensemble, et lorsque nous en parlons, c'est sur le mode du sous-entendu*»<sup>428</sup>.

Dans ce sens, le paysage – mais ce pourrait être la ville – «*(...) agit à travers les représentations dont il est l'objet, représentations qui présentent un caractère fortement subjectif puisqu'elles sont le fruit des expériences cumulées de chaque individu*»<sup>429</sup>. Autrement dit, fruit des expériences accumulées, le paysage devient une représentation qui elle-même, dans un cercle vertueux, est sujette aux expériences individuelles. Partagé

---

<sup>422</sup> Jeffrey Andrew Barash, «*Qu'est-ce que la mémoire collective ? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricoeur*», *Revue de métaphysique et de morale*, 2006, vol. 50, n° 2, p. 190.

<sup>423</sup> *Ibid.*

<sup>424</sup> Voir à ce sujet l'article de Kaj Noschis, «*Identité Et Habitat : Une Méthodologie Psychosociologique*», *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1982, vol. 72, p. 33-54.

<sup>425</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, 194 p ; in Sylvie Mazzella, «*La ville-mémoire. Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs*», *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1 novembre 1996, n° 4, p. 177-189.

<sup>426</sup> Kaj Noschis, *Signification affective du quartier*, Paris, Libr. des Méridiens, 1984, p. 54.

<sup>427</sup> S. Mazzella, «*La ville-mémoire. Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs*», art cit, §20.

<sup>428</sup> Pierre Sansot, «*Identité et paysage*», *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1983, vol. 18, n° 1, p. 66.

<sup>429</sup> Lévy-Leboyer, 1980 in D. Jodelet, «*Processus de mise en sens de l'espace et pratiques sociales*», art cit, p. 71.

et transmis par la société – ou par un groupe de la société – le paysage spatial pourrait être constitué à partir des sédiments d’une mémoire collective tacite. Celle-ci dans toutes ses définitions est effectivement toujours ou presque corrélée à un espace, espace qui tient lieu de socle à cette dernière. Korosec-Serfaty parle de la mémoire collective comme d’un « *sentiment de la légitimité de l’occupation d’un sol en commun et l’identification à un passé commun* »<sup>430</sup>. Le souvenir individuel est très souvent associé à la mémoire collective, car chacun et chacune est porteur de cette expérience commune, représentée, réactualisée par le prisme individuel<sup>431</sup>.

Globalement, avec la mémoire collective, la morphologie sociale se spatialise, comme le conclut Halbwachs lui-même dans la *Morphologie Sociale* :

*Il y a là tout un ordre de représentations collectives qui résultent simplement de ce que la société prend conscience, directement, des formes de son corps matériel, de sa structure, de sa place et de ses déplacements dans l’espace, et des forces biologiques auxquels il est soumis.*<sup>432</sup>

Les relations entre ville et citadins sont donc constitutives d’un double enrichissement. D’une part, les citadins, en vivant quotidiennement dans l’espace de la ville, en s’appropriant sa matière et ses formes, construisent leurs identités, individuelles et collectives. D’autre part, à travers leurs usages et leurs vécus, ils participent à la création d’un objet-représenté, donnant du sens à l’espace-objet.

La sociologie urbaine sort donc de la représentation de la ville comme cadre, comme contenant. Les individus, les groupes sociaux, ici et maintenant, réactivent une mémoire collective ancrée dans des traces sociales et spatiales.

---

<sup>430</sup> Korosec-Serfaty, 1992, 1993 in Dorothée Marchand, « La construction de l’image d’une ville : représentation de la centralité et identité urbaine » dans Monique Robin et Eugénia Ratiu (eds.), *Transitions et rapports à l’espace*, L’Harmattan., Paris, 2005, p. 245.

<sup>431</sup> Marie-Claire Lavabre, « La “mémoire collective” entre sociologie de la mémoire et sociologie des souvenirs ? » [*En Ligne*], *Sciences de l’Homme et de la Société*, 2016.

<sup>432</sup> Maurice Halbwachs, *Morphologie sociale*, Armand Collin., Paris, 1938, p. 198.

## 3.2. Des traces, des images

### 3.2.1. Un palimpseste temporel, spatial et social : la morphologie urbaine

Concomitamment au développement de la morphologie sociale en sociologie, un travail d'articulation de l'espace et de la société est aussi effectué en architecture et urbanisme<sup>433</sup>. Mais ces recherches vont se croiser assez tardivement, autour des années 70 en France, avec notamment les travaux de Chombart de Lauwe, Lefebvre, Ledrut sur lesquels nous allons revenir. C'est à cette époque que la notion de sociologie urbaine s'institue réellement en France. Comme le suggère un tableau récapitulatif proposé par Frey<sup>434</sup>, elle naît du rapprochement entre les réflexions urbanistiques, géographiques et historiques, particulièrement autour de la notion de « *morphologie urbaine* ». Celle-ci peut être définie comme l'étude des modalités selon lesquelles la ville s'est construite, formée et transformée, des formes d'habitations et des bâtiments, jusqu'aux formes globales des villes (plan de la ville, etc.). En somme, la forme urbaine y est analysée pour elle-même, puisque, comme le note Lévy elle « *n'est jamais une donnée a priori, elle est toujours construite* »<sup>435</sup>.

Souvent considérée comme une branche de l'histoire – par exemple dans les travaux de Mumford –, la morphologie urbaine est pourtant aussi présente dans la géographie de la perception<sup>436</sup> et dans les travaux des sociologues qui vont progressivement en interroger les contours. C'est un cheminement à travers ces derniers que nous proposons dans cette partie.

Halbwachs tout d'abord, dans la continuité de la notion de mémoire collective, examine les formes matérielles de la ville comme support de représentations. Chombard de Lauwe ensuite, passe par l'urbanisme et l'architecture afin de sonder les perceptions qui en émanent chez les habitant-e-s. Il est rejoint sur ce point par les travaux emblématiques outre-Atlantique de Lynch sur la perception et l'image de la ville. Par la suite, Lefebvre et Ledrut se servent de la morphologie urbaine afin d'analyser, pour le

---

<sup>433</sup> Par exemple avec les travaux de Cerda, Poëte et Howard. Voir le schéma explicatif de Jean-Pierre Frey, « *Les morphologies sociales et urbaines comme enjeux de l'interdisciplinarité* », *Nordic and International Urban Morphology : Distinctive and Common Themes*, 2006, p. 2.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>435</sup> Albert Lévy, « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés*, 2005, vol. 122, no 3, p. 28.

<sup>436</sup> Dominique Raynaud et Ph. Boudon, *Forme urbaine : une notion exemplaire du point de vue de l'épistémologie des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1999.

premier la lutte des classes et pour le second les représentations. Ils y voient l'occasion d'interroger plus largement la production de l'espace. Enfin, à l'orée du XXI<sup>e</sup>, une complète dilution de la ville telle que stabilisée dans les imaginaires et discours, conduit les sociologues et anthropologues à effectuer un virage vers le sensible.

La ville apparaît comme une cristallisation de la mémoire collective, une surface matérielle sur laquelle les groupes «*laissent des traces, des survivances de leur existence révolue*»<sup>437</sup>. Immatériel et matériel se trouvent réunis dans l'espace<sup>438</sup>, comme le propose aussi Benjamin (*cf.* 1.3.1). Pour que ces traces soient incorporées à la mémoire collective et survivent dans le temps, leur présence doit être foisonnante et multiple, agissant comme des strates signifiantes qui seront perpétuées par les individus<sup>439</sup>. Des années plus tard, en 1971, Sansot identifie dans ces traces, manifestes et patentes, des témoins d'une ville à la fois présente et passée : «*Les rues, les façades, les quartiers cessent d'être muets : non point parce qu'ils transmettent un message venu d'ailleurs, mais parce qu'ils sont les témoins de l'histoire individuelle et collective des hommes. Il semblerait que dans une ville, tout soit patent et manifeste*»<sup>440</sup>.

L'utilisation du terme «*témoins*» – «*ce qui, par sa présence, son existence, atteste, permet de constater, de vérifier*»<sup>441</sup> – convoque les pratiques anciennes, passées, qui, insinuées dans les rues et les façades, façonnent la mémoire collective. Par cette définition Sansot met en exergue à la fois le caractère fondamentalement pratiqué de la ville, et son inexorable rapport au temps : plus qu'une matérialité, la ville devient une temporalité vécue et actualisée.

C'est ainsi que pour Mazzella<sup>442</sup>, il subsiste toujours, dans la ville moderne, la ville passée, la *ville vestige* dirait Boulet<sup>443</sup> – c.-à-d. des traces disséminées ici et là qui forment, ensemble, la mémoire collective du lieu. En suivant cette réflexion, il est possible d'établir un pont entre la permanence physique (ici la matérialité de la ville) et la permanence psychologique (les représentations) traversées toutes deux par

---

<sup>437</sup> S. Mazzella, « La ville-mémoire. Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », art cit, p. 6.

<sup>438</sup> Marc Berdet, « Benjamin sociographe de la mémoire collective ? », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 1 juin 2005, n° 3 §32.

<sup>439</sup> J.A. Barash, « Qu'est-ce que la mémoire collective ? », art cit, p. 192.

<sup>440</sup> P. Sansot, *Poétique de la ville*, *op. cit.*, p. 48.

<sup>441</sup> Le Robert, *s.v.* « Témoin », Consulté le 30 avril 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/temoin>

<sup>442</sup> S. Mazzella, « La ville-mémoire. Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », art cit.

<sup>443</sup> J. Boulet, « La ville vestige », art cit.

l'expérience du changement (ici par exemple, l'ère de l'industrialisation qui a complètement transformé l'essence de la ville). Qu'on les appelle « *perdurances urbaines* »<sup>444</sup> ou « *logiques de présence* »<sup>445</sup>, ces traces, essaimées dans le territoire urbain, apparaissent comme des réifications du passé. En d'autres termes, la trace « *transforme en chose ; donne le caractère d'une chose* »<sup>446</sup>, elle matérialise les pratiques, vécus, et histoires du passé et plus généralement, la ville d'autrefois. Tout en éclairant la ville du présent, les pratiques du passé cristallisent une ville qui n'est plus, mais qui continue d'être : nous touchons là la fameuse métaphore de la ville comme palimpseste<sup>447</sup>.

Voilà pourquoi il est important d'observer la ville sous un prisme sociologique : au-delà de sa matérialité, la ville est un espace connectant les temps, les individus, mettant en relation le passé et le présent un peu à la manière de Ouellet, « *Chronos avance masqué, déguisé en topos, le lieu étant le voile du temps, qui cache ce qu'on ne saurait voir* »<sup>448</sup>. Cette idée, portée par Halbwachs puis par Benjamin, participe à la lecture dynamique de la ville, qui serait, comme nous l'avons déjà évoqué, un phénomène en ajustement permanent. Les deux sociologues font de la mémoire collective un processus phénoménologique : « *l'image des villes est un processus phénoménologique de remémoration collective en bout de course réifié* »<sup>449</sup>.

Dire que la ville, dans sa spatialité, regorge de potentielles traces d'une histoire passée et collective, c'est donner à la matérialité un versant sensible, c'est-à-dire, au sens actif : « *capable de sensation et de perception* », « *qui réagit au contact, à de faibles variations* », et au sens passif : « *qui peut être perçu par les sens* »<sup>450</sup>. La ville ainsi pensée comme source de réminiscence devient une surface dynamique, réactive et perceptible. Au-delà de la dimension symbolique de la mise en sens des traces du passé, la mémoire collective peut faire de la ville un espace cohérent, uni, produisant un discours fédérateur et poétique.

---

<sup>444</sup> Pierre Sansot, « Mémoire collective et perdurances urbaines. Nîmes inondée », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1989, vol. 42, n° 1, p. 5-10.

<sup>445</sup> S. Mazzella, « La ville-mémoire. Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », art cit §24.

<sup>446</sup> Le Robert, s.v. « Trace », Consulté le 30/04/22, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/trace>

<sup>447</sup> André Corboz et Sébastien Marot, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, Éditions de l'Imprimeur, 2001, 281 p ; Bruno Fayolle Lussac, « La ville n'est-elle qu'un palimpseste ? » dans Jean-Pierre Augustin et Michel Favory (eds.), *50 questions à la ville : Comment penser et agir sur la ville (autour de Jean Dumas)*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2010, p. 295-301.

<sup>448</sup> Pierre Ouellet, *Poétique du regard : littérature, perception, identité*, Sillery, Québec, Les éditions du Septentrion, 2000, 426 p.

<sup>449</sup> M. Berdet, « Benjamin sociographe de la mémoire collective ? », art cit §13.

<sup>450</sup> Le Robert, s.v. « Sensible », Consulté le 30 avril 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/sensible>

Fédérateur d'une part, car la ville « favorise une organisation collective »<sup>451</sup> : en expérimentant ces traces du passé, l'individu se crée un souvenir, différent et pourtant semblable à celui de son voisin. Poétique d'autre part, car cette impression, ressentie, perçue ouvre la voie à l'imagination, à la rêverie d'un passé commun dans les mêmes murs, les mêmes pierres, voire d'une image mentale (cf. 3.3).

Ainsi réifiée dans les formes urbaines – qui préservent les expériences et les connaissances de la société, « de même que son élan »<sup>452</sup> comme l'écrit Halbwachs –, la mémoire collective est à la fois le « témoin »<sup>453</sup>, l'« impression »<sup>454</sup>, et la « réminiscence »<sup>455</sup> des individus, des histoires du passé. Elle transforme la ville en support tangible d'un monde révolu, elle en transcende la matérialité. En sondant les traces du passé actualisant la mémoire collective, la sociologie urbaine dessine les contours d'une ville tout autant matérielle, tangible, factuelle que sensible, manifeste, symbolique, immatérielle. De ce fait, la relation mémoire collective / ville procède d'un enrichissement réciproque : d'une part, elle perpétue les représentations et la culture commune et d'autre part, elle participe à la construction identitaire<sup>456</sup>.

Pourtant, ce concept, qui a connu un grand succès dans les années soixante-dix, est devenu source d'interrogations, de remise en question. Patrice Marcilloux se demande ainsi si la mémoire collective existe réellement, c.-à-d. si elle se matérialise dans une réalité psychologique ou si celle est « simplement » un concept sociologique totalisant métaphorisant<sup>457</sup>. Une fois encore, nous n'avons pas ici l'intention – ni les capacités – de répondre à ces questions théoriques ; en parcourant ces débats, en circulant à travers ces concepts, nous nourrissons simplement notre approche de la ville, en la confrontant à de multiples ontologies, recherches et questionnements. En outre, pour traiter la question du sens de la ville, la mémoire collective nous paraît pertinente puisqu'elle éclaire des phénomènes sémiotiques *prima facie* non visibles qui paraissent pourtant avoir un impact dans la construction identitaire, non seulement de la ville elle-même en tant qu'espace – en tant que lieu donc, si l'on reprend la distinction lieu/espace

---

<sup>451</sup> Le Robert, *s.v.* « Fédérateur », Consulté le 30 avril 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/federateur>

<sup>452</sup> Halbwachs, 1970, p. 185, in J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 43.

<sup>453</sup> P. Sansot, *Poétique de la ville, op. cit.*, p. 48.

<sup>454</sup> M.-C. Lavabre, « La “mémoire collective” entre sociologie de la mémoire et sociologie des souvenirs ? », art cit, p. 8.

<sup>455</sup> J.A. Barash, « Qu'est-ce que la mémoire collective ? », art cit, p. 193.

<sup>456</sup> *Ibid.*

<sup>457</sup> Patrice Marcilloux, « Mémoire collective, mémoires individuelles, perspectives archivistiques » dans Moïse Déro (ed.), *Mémoires en mutation*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2019, p. 53-68.

proposée par Westphal<sup>458</sup> – mais aussi des communautés l’habitant et des citoyens la pratiquant individuellement. Cette approche sociologique apparaît d’autant plus importante que nombre de discours institutionnels, publicitaires, vont très largement s’appuyer sur la notion de mémoire collective pour construire et légitimer leurs stratégies (cf. Chapitre 5).

En définitive, la ville, mobilisée initialement comme laboratoire pour observer les pratiques, se révèle peu à peu comme objet de recherche en lui-même. La sociologie urbaine ne propose plus uniquement une approche *dans* la ville, mais une approche *de la* ville, en tant qu’objet complexe, à la fois cadre, contexte, et contenant de pratiques, de vies<sup>459</sup>. L’association de la perspective morphologique et de la mémoire collective porte ainsi la sociologie à s’intéresser à la dimension symbolique du rapport à l’espace. Dimension que Chombart de Lauwe, à la suite des travaux d’Halbwachs, va poursuivre et développer. Son travail ne portera toutefois plus sur les réminiscences du passé dans les formes urbaines mais à la manière dont le présent est modelé par ce qu’il nommera la « *morphologie spatiale* ».

Dans les années 50, alors que la sociologie française s’intéresse encore peu à la ville, Chombart de Lauwe, sociologue et élève de Mauss, développe des recherches autour de l’espace urbanisé. À l’inverse des pratiques de l’époque, abordant la ville par le prisme de la ruralité, ce dernier s’ancre profondément dans l’urbain et publie des ouvrages qui lui sont consacrés : en 1952 avec *Paris et son agglomération* et en 1956 avec *Les familles ouvrières en milieu urbain*. Inspiré par la morphologie sociale d’Halbwachs, Chombart de Lauwe élabore une socioanthropologie qui lui permet d’analyser les perceptions et représentations qu’ont les groupes sociaux de leur propre place dans la ville, notamment les ouvriers. Il pose ainsi les prémices des études sur les logiques de dominations s’incarnant dans l’espace urbain dont Lefebvre sera par la suite l’un des plus grands penseurs (cf. 3.2.3).

Pour le sociologue, « *la vérité de la ville ne réside pas tout entière dans la ville elle-même* »<sup>460</sup> et c’est précisément la saisie et compréhension de cet ailleurs, qui sera le leitmotiv de ses recherches. Cet ailleurs, Chombard de Lauwe le cherche tout d’abord dans la diversité : « *[à] l’encontre d’une représentation de l’espace centralisée, il tente de faire émerger l’idée de la pluralité des acteurs et des savoirs, la multiplicité*

---

<sup>458</sup> « *on pourrait proposer deux approches fondamentales des espaces perceptibles : l’une serait plutôt abstraite, l’autre davantage concrète ; la première embrasserait l’"espace" conceptuel (space), la seconde le "lieu" factuel (place).* », B. Westphal, *La géocritique: réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 15.

<sup>459</sup> L. Costes, *Lire Henri Lefebvre : Le droit à la ville : vers la sociologie de l’urbain, op. cit.*

<sup>460</sup> In J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 15



*des imaginaires et des temporalités.* »<sup>461</sup> Il poursuit les recherches sur la morphologie sociale pour comprendre comment celle-ci s'incarne dans la ville et développe aussi une réflexion sur la relation du social et du spatial, notamment via le tissu urbain qui connaît à cette époque-là de grands bouleversements, qu'il s'agisse de l'urbanisme planificateur ou de l'urbanisation exponentielle :

*Les structures sociales, telles qu'elles nous apparaissent, sont déterminées en partie par les conditions matérielles et techniques, et en partie, par les représentations collectives.*<sup>462</sup>

*Les hommes ne vivent ni en dehors du temps ni en dehors du milieu matériel. Toute recherche qui prétend étudier la vie sociale en la séparant de la vie matérielle nous paraît vouée à l'échec.*<sup>463</sup>

Tout comme chez Simmel, l'espace urbain est envisagé par Chombart de Lauwe comme une dialectique :

*(...) en même temps substrat matériel, comme le disait Durkheim, mais aussi, et peut-être surtout, groupes, organisations et institutions en tant qu'ils construisent leur identité dans et par l'espace, moyennant des sortes de visions du monde et des façons d'être au monde qui leur sont propres.*<sup>464</sup>

Peu à peu, le sociologue va s'intéresser dans le détail au tissu urbain, jetant un pont entre la morphologie sociale et la morphologie urbaine. Ce tissu urbain contient en lui-même la dichotomie précédemment citée qui permet de comprendre où se situe cet « ailleurs » à la fois espace-matière (formes spatiales) et espace-représenté (image de la ville) ; une ville pas tout à fait matérielle, mais pas tout à fait apparue non

---

<sup>461</sup> Anne-Marie Fixot, « Paul-Henry Chombart de Lauwe et les enjeux d'une démocratie locale vécue » dans Sylvain Allemand, Armand Frémont et Édith Heurgon (eds.), *Aménagement du territoire : Changement de temps, changement d'espace*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2017, p. 155-170 §5.

<sup>462</sup> p. 24, Paul-Henry Chombart de Lauwe, *Paris et l'agglomération parisienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1952, p. 24. in A.-M. Fixot, « Paul-Henry Chombart de Lauwe et les enjeux d'une démocratie locale vécue », art cit §35.

<sup>463</sup> P.-H. Chombart de Lauwe, *Famille et habitation*, Paris, CNRS, 1959, t. I, « Introduction ». in A.-M. Fixot, « Paul-Henry Chombart de Lauwe et les enjeux d'une démocratie locale vécue », art cit §35.

<sup>464</sup> Jean-Pierre Frey, « Paul-Henry Chombart de Lauwe : la sociologie urbaine française entre morphologie et structures », *Espaces et sociétés*, 2000, vol. 103, n° 3, p. 27-56.

plus<sup>465</sup>. Il prendra notamment l'exemple de l'habitat, dont l'usage premier est le logement, mais qui met en exergue la « *relation entre les formes matérielles de la vie sociale et ses formes symboliques, relation qui mobilise notamment les représentations et les aspirations* »<sup>466</sup>. Le tissu urbain est un substrat matériel permettant l'émergence de visions du monde, de représentations collectives qui assurent le maintien de la société et participent à la construction identitaire des individus :

*la pensée du groupe trouve, dans les représentations qui lui viennent de ses conditions spatiales, un principe de régularité et de stabilité, tout comme la pensée individuelle a besoin de percevoir le corps et l'espace pour se maintenir en équilibre.* <sup>467</sup>

L'espace devient ainsi représenté, virtualisé. Immérgé dans les conditions spatiales propres à chaque ville, chacun·e opère une restructuration individuelle<sup>468</sup> : par son regard l'usager ou l'usagère de la ville sélectionne les signifiants facilitant son appropriation de la ville. Cette appropriation, au cœur de « l'espace-représenté »,<sup>469</sup> serait le fruit d'un agrégat de « *processus cognitifs, affectifs, symboliques et esthétiques.* »<sup>470</sup> Cette réappropriation constante définirait une ville qui – à partir d'éléments stables et matériels – offrirait des actualisations multiples, propres à chacun·e. Comme le notent Caron et Cheylan : « *En s'intéressant aux représentations, ce sont autant les objets géographiques réels comme symboliques que l'on intègre, les dimensions matérielles comme les perceptions sociales, culturelles, voire symboliques* »<sup>471</sup>.

---

<sup>465</sup> Le Robert, *s.v.* « Représenter », « *Présenter à l'esprit, rendre sensible (un objet, une chose abstraite)* », consulté le 10 juillet 2023, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/representer>

<sup>466</sup> A.-M. Fixot, « Paul-Henry Chombart de Lauwe et les enjeux d'une démocratie locale vécue », art cit §35 ; Jean-Pierre Frey, « Paul-Henry Chombart de Lauwe: la sociologie urbaine française entre morphologie et structures », *Espaces et sociétés*, 2000, vol. 103, n° 3, p. 38.

<sup>467</sup> Halbwachs M., 1938, *Morphologie sociale*, Paris, Colin, p.13 in Marie Jaisson, « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 1999, vol. 1, n° 1, p. 173.

<sup>468</sup> Gustave-Nicolas Fischer, « L'espace comme nouvelle lecture du travail », *Sociologie du travail*, 1978, vol. 20, n° 4, p. 397-422 ; Halbwachs, 1938, 13 in Marie Jaisson, « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 1999, vol. 1, n° 1, p. 173.

<sup>469</sup> Paul-Henri Chombard de Lauwe, « Appropriation de l'espace et changement social », *Appropriation de l'espace et changement social*, 1979, vol. 56, p. 141-150.

<sup>470</sup> *Ibid.*

<sup>471</sup> Patrick Caron et Jean-Paul Cheylan, « Donner sens à l'information géographique pour accompagner les projets de territoire : cartes et représentations spatiales comme supports d'itinéraires croisés », *Géocarrefour*, 1 avril 2005, vol. 80, vol. 80/2, p. 111-122 §2.

Par cette approche de l'espace comme lieu issu et soumis à la représentation, les pratiques urbaines, à la fois collectives et individuelles, deviennent centrales. La question initiale de l'École de Chicago, s'est peu à peu perdue, épaissie, la sociologie ne cherchant plus uniquement à comprendre les phénomènes macro se déployant dans ce laboratoire géant, mais aussi à décoder l'émergence des perceptions *dans et de la ville* qui apparaissent comme constitutives de cette dernière. À travers la morphologie urbaine, dont les objets d'études sont le plan de la ville (comprenant les rues et leur agencement en un système de rues, et les bâtiments), la forme de construction et l'utilisation des terres, en somme, la syntaxe de la ville, c'est non seulement leur agencement et leur corrélation qui devient pertinente, mais aussi leurs représentations chez les usagers et usagères. Ainsi, chaque habitant-e, à partir de la morphologie urbaine, des formes spatiales, façonne sa propre image de la ville et dans le même temps la ville à son image<sup>472</sup>.

Et c'est ce qui donne à celui-ci autant d'importance dans l'étude de la ville : « *Dans une ville, les éléments qui bougent, en particulier les habitants et leurs activités, ont autant d'importance que les éléments matériels statiques* ». <sup>473</sup>

### 3.2.2. Une image : approche interactionniste

C'est dans cette perspective qu'en 1961, aux États-Unis, l'urbaniste et architecte Kevin Lynch signe l'un des travaux les plus emblématiques sur la ville, *Image of The City*. Nous choisissons d'intégrer ce travail, non sociologique, dans cette partie pour deux raisons. D'une part, car le concept qu'il développe, *l'image de la ville*, réunit les deux morphologies que nous venons d'étudier et d'autre part, car sa résonance sur les travaux ultérieurs des sociologues français fut très importante.

Lynch, à partir des différents signes de la ville et de leur agencement, s'intéresse à la perception de l'espace urbain, notamment aux images de la ville. Cette notion d'image, pouvant être définie comme « *l'articulation entre la représentation mentale d'un lieu que l'individu garde en mémoire et sa*

---

<sup>472</sup> Michel Agier, « La ville, la rue et le commencement de la politique. », *Multitudes*, 2004, vol. 17, n° 3, p. 139-146.

<sup>473</sup> K. Lynch, *L'image de la cité, op. cit.*, p. 2.

*représentation spatiale* »<sup>474</sup>, est un point de bascule dans le traitement de la ville. Son travail prend ainsi en compte la dualité de l'objet ville dont l'image émane de la complémentarité des perceptions et interactions qui s'y déploient. La ville est ainsi « *non seulement un objet perçu (...) par des millions de gens, de classe et de caractère très différents, mais également le produit de nombreux constructeurs qui sont constamment en train d'en modifier la structure (...)* »<sup>475</sup>.

À partir de l'étude de trois villes (Los Angeles, Jersey City et Boston), Lynch entreprend d'analyser « *la qualité visuelle de la ville américaine en étudiant la représentation mentale de cette ville chez ses habitants* »<sup>476</sup>. Pour cela, il se concentre sur trois caractéristiques principales de cette image : sa structure, son identité et sa signification. De ses entretiens avec des usager-ère-s de la ville découle le constat que la ville possède une « *imagabilité* »<sup>477</sup> c'est-à-dire que la ville existe à travers les interactions, plus ou moins simples selon la « *lisibilité* » de la ville, entre les usager-ère-s et les éléments qui en sont constitutifs. C'est cette lisibilité qui permettrait aux signes de la ville de devenir source de mémoire collective :

*Tout comme cette page imprimée est lisible si on peut la percevoir comme un canevas de symboles reconnaissables et liés entre eux, de même une ville lisible est celle dont les quartiers, les points de repère ou les voies sont facilement identifiables et aisément combinés en un schéma d'ensemble*<sup>478</sup>.

Lynch insiste particulièrement sur la notion de continuité :

*Une ville avec une forte imagabilité (apparence, lisibilité ou visibilité) (...) devrait apparaître comme bien formée, distincte, remarquable (...) une ville que l'on pourrait percevoir au bout d'un certain temps comme une structure fortement continue, composée d'éléments nombreux à la fois distincts et clairement liés entre eux*<sup>479</sup>.

---

<sup>474</sup> D. Marchand, « La construction de l'image d'une ville : représentation de la centralité et identité urbaine », art cit, p. 255.

<sup>475</sup> K. Lynch, *L'image de la cité*, op. cit., p. 2.

<sup>476</sup> *Ibid.* p. 3.

<sup>477</sup> *Ibid.* p. 11.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>479</sup> *Ibid.*, p. 12.

La morphologie spatiale prend chez Lynch une place prépondérante, non pas pour analyser les phénomènes sociaux, comme l'aurait fait un-e sociologue, mais pour comprendre les représentations qui en émanent et qui sont réellement constitutives de la ville en elle-même. L'espace n'est plus analysé comme « *substrat matériel* », comme média permettant de faire jaillir les logiques sociales de l'espace. Elle est envisagée par Lynch en elle-même, comme une forme perceptuelle dynamique permettant peut-être de saisir ce que Percey nomme en 80 « *un supplément d'âme* », autrement dit l'identité d'une ville. Ces recherches actent un changement de paradigme : la ville se trouve au carrefour de plusieurs sciences qui se complètent et aident à penser sa complexité. Travailler sur l'image de la ville, c'est se pencher sur les bâtis, les plans, les habitant-e-s, mais aussi leurs perceptions et la manière dont celles-ci se construisent. Un ensemble dynamique difficilement saisissable par une approche unique. C'est pourquoi les recherches de Lynch seront largement reprises et réactualisées par des travaux plus contemporains. Son travail outre-Atlantique préfigure le tournant dans les travaux sur la ville et notamment l'instauration de la sociologie urbaine qui s'explicitera clairement en France dans les années 70, période où les sociologues comme Lefebvre et Ledrut vont aller puiser l'essence de la ville dans d'autres disciplines pour dépasser l'approche phénoménologique. Ils vont par exemple s'intéresser à la sémiologie dont certains théoriciens travaillent déjà sur l'espace urbanisé.

Finalement, Lynch produit en 1961 un texte fondateur qui déplace la compréhension et l'ontologie de la ville vers une ville sensible. Néanmoins, celle-ci demeure interactionniste : il se concentre avant tout sur l'image de la ville engendrée à partir de sa matière. Le contact de la ville crée l'image de la ville. Mais existe-t-il *une* image de la ville ? Celle-ci est-elle uniquement le fait de sa constitution spatiale ?

### **3.2.3. De l'image de la ville aux images de la ville ; la ville face à l'urbanisation planétaire**

Depuis les années 50, la ville est soumise à des logiques urbanistiques sans précédent. Les situationnistes, à travers la psychogéographie<sup>480</sup>, ont déjà largement questionné cette manière de produire l'espace (cf. 1.3.1). La psychologie et la géographie, comme nous l'avons vu précédemment (cf. 2.3.2), se tournent

---

<sup>480</sup> G. Debord, « Théorie de la dérive », art cit.

également vers cette question de la perception de l'espace. Pourtant, en France, la sociologie tarde à s'y consacrer. Quand, après la Seconde Guerre mondiale les chercheurs et chercheuses commencent à s'interroger concrètement sur l'urbain, c'est avant tout pour sonder la ruralité et les conflits entre ces deux espaces<sup>481</sup>. Il faut attendre les années 70, plus précisément les événements de mai 68, pour que la sociologie urbaine connaisse son âge d'or, en changeant à la fois ses méthodes et ses objets de réflexions : la perception de l'espace s'impose alors dans les recherches. Notons ici que Chombart de Lauwe intégrait déjà une dimension phénoménologique à son entendement de l'urbain, parlant de l'atmosphère de la ville de : « *couleurs (...), formes (...), bruits, (...) odeurs, (...) lumières* »<sup>482</sup>. La discipline passe « *d'une sociologie pour les planificateurs à une sociologie de la planification* »<sup>483</sup>. C'est notamment avec les travaux du philosophe Henri Lefebvre, critique de la percée du fonctionnalisme urbain au détriment des pratiques quotidiennes, et de Ledrut, qui s'intéresse aux interactions entre l'aménagement urbain et les processus sociologiques, que la discipline va connaître son essor en France. C'est parce que les années 60 sont marquées par « *le gigantisme des zones périphériques et l'atomisation des relations sociales* »<sup>484</sup> que Lefebvre et Ledrut vont recourir dans leurs travaux à la sémiologie. Ces approches, par la perception et la signification des phénomènes de la ville ou de la ville comme phénomène, dénotent l'intention de « *revenir aux choses elles-mêmes* »<sup>485</sup>. La ville, dans sa complexité, son éclectisme et son dynamisme, n'est plus réductible à sa matérialité. C'est dans ce contexte qu'en 1968, deux ouvrages fondamentaux paraissent : *Sociologie urbaine* de Raymond Ledrut, et *Le droit à la ville*, d'Henri Lefebvre, qui entérinent le tournant de la sociologie urbaine, mais aussi des sciences sociales de manière générale, quant à l'appréhension de la ville qui se fondait jusqu'alors à partir de l'opposition système de production / système de représentation.

---

<sup>481</sup> J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 70.

<sup>482</sup> Paul-Henry Chombart de Lauwe, *La fin des villes. Mythe ou réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, p. 42-47 in *Ibid.*, p. 105.

<sup>483</sup> « *Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, significative et dépendante, comme la géométrie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière* », Husserl Edmund, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 3.

<sup>484</sup> Pierre Lassave, « La sociologie au risque de la ville. Chronique française des rendez-vous marquants, manqués et discrets », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1 novembre 1996, n° 4, p. 4.

<sup>485</sup> Edmund Husserl, *Recherches logiques t.1 ; prolégomènes à la logique pure*, Presses Universitaires de France., Paris, 2003, 328 p.

À cette époque, deux changements majeurs se produisent : les zones périurbaines prolifèrent, la ville s'étale, se dissémine, ce qui pose alors la question de sa définition et entraîne une évolution dans ses représentations. En effet, peu à peu, l'industrie, née dans les villes, a envahi ces dernières, remodelant tout sur son passage, évacuant toute spontanéité, et par là même, toute sensibilité. L'industrialisation, à partir de 1830, dans une logique pragmatique de rentabilité reconfigure l'espace : les frontières admises sont dépassées, le centre-ville, symbole ultime de la ville, se dilue, perd son rôle central au profit de zones d'activités externes. En effet, la ville, meurtrie par les guerres, en pleine explosion démographique doit se réinventer, se reconstruire. Les urbanistes sont sollicités par les politiques pour concevoir et organiser l'espace de la ville. C'est l'espace « *des savants* » pour reprendre Martin<sup>486</sup> : un espace produit, comme l'assigne Lefebvre en 1976 avec *La production de l'espace*<sup>487</sup>. Le sociologue de la quotidienneté réactive les thèses de la sociologie urbaine, engagée dans les années 1920 à partir de l'héritage marxiste, qui alerte sur le développement des villes comme source d'inégalités sociales. Les villes des années 70, plus que jamais produites, ne respectent plus l'individu. Il développe ainsi dans ses travaux une critique corrosive de l'urbanisation qu'il prédit, à juste titre, planétaire et qu'il considère comme une entrave à la réalisation des besoins humains.

Si Choay parle de la « *mort de la ville* »<sup>488</sup>, d'une certaine manière de la vivre (cf. 2.3.1), d'autres, comme Lefebvre, évoquent les « *proliférations peu urbaines de la ville éclatée* »<sup>489</sup>. Cette théorie de l'éclatement des villes naît, selon Lefebvre, de l'éclosion de l'urbain qui entraîne un triple glissement : sémantique, morphologique et symbolique. Lefebvre, comme Choay, parle de l'effacement et de la disparition des anciennes normes définissant ville et campagne imputables notamment aux urbanistes chargé-e-s, dans les années 60, de réaménager Paris : ces derniers, sous prétexte de la rationaliser, l'auraient finalement défigurée, conduisant à un éclatement, une « *implosion-explosion* »<sup>490</sup>. Ce qu'il qualifie d'« *implosion-explosion* » laisse place à des villes éclatées, des *non-villes*. La ville n'est plus ville, « *la non-ville vient conquérir la ville, l'infiltrer, la faire exploser* »<sup>491</sup>. La mobilité accrue et sans limites des citoyen-ne-s entraîne une dilution des frontières, permettant une porosité entre ces dernières. Si la non-ville s'insinue

---

<sup>486</sup> Jean-Yves Martin, « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research*, 1 décembre 2006, n° 2 §12.

<sup>487</sup> Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, 512p.

<sup>488</sup> F. Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », art cit.

<sup>489</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>490</sup> *Ibid.* p. 8.

<sup>491</sup> J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 122.

dans la ville, la ville quant à elle, en éclatant, projette de multiples fragments un peu partout<sup>492</sup>. Le constat est sans appel :

*(...) on est passé d'une ville certes ségréguée, mais dotée d'une cohérence d'ensemble à une ville fragmentée ayant perdu ses liants, son cadre de référence administratif et son identité politique et symbolique sous l'effet conjugué de la globalisation de l'économie, de la montée des inégalités, des revendications identitaires, de la multiplication des séparatismes territoriaux et de la mobilité généralisée.*<sup>493</sup>

La ville moderne s'émiette, donnant naissance à de nombreux territoires périurbains. Plus de frontière, plus de délimitation, fin de la ville, comme de la campagne par ailleurs. La démesure des zones périphériques incite à faire prévaloir l'utilitaire sur le sensible, le pragmatisme sur les relations sociales, comme l'évoquait déjà en 1947, la colère de l'urbaniste et architecte Bardet :

*Qui sème le vent récolte la tempête. (...) Nous avons gravement manqué envers les hommes (...) nous avons sciemment admis de réduire de moitié la vie de nos voisins en les privant d'air et de lumière, en construisant trop haut, ou trop dense, ou encore trop épais, comme ce « placard » marseillais de 25 m d'épaisseur qu'un Le Corbusier veut ériger à sa propre gloire. [...] Nous nous sommes suicidés. Nous sommes des assassins. Voilà ce qu'il faut se dire devant le désordre urbain actuel.*<sup>494</sup>

Dans cette idée de contradiction entre les besoins des individus, leurs pratiques, et la conception de la ville. Pour Lefebvre, l'espace conçu tend à maintenir « l'illusion » d'une ville qui n'existe plus depuis l'implosion-explosion :

*de nombreux centres urbains, qui protègent et perpétuent aujourd'hui l'image de la centralité (laquelle aurait peut-être disparue sans eux), remontent à la plus haute antiquité. (...) Cette illusion*

---

<sup>492</sup> *Ibid.*

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>494</sup> Gaston Bardet, « L'Urbanisme, science sociale », *Chantier*, 1947, p. 125.



*et cette idéologie ont masqué le mouvement dialectique dans les métamorphoses de la ville et de l'urbain, et singulièrement dans les rapports « continuité-discontinuité ».*<sup>495</sup>

Cette notion « *d'illusion* » proposée par Lefebvre questionne quant au maintien d'un concept de ville qui n'existe plus que symboliquement, empruntant au passé des images, des représentations, mais ne correspondant plus aux usages et aux réalités vécues par les individus. La sociologie urbaine de Lefebvre constate que la ville, tels les anciens modes de vie, est devenue un objet de folklore et rejoint les positions situationnistes qui développent la *Théorie du spectacle*, dans un livre sorti un an auparavant, évoquant ce « *moment où la marchandise est parvenue à l'occupation totale de la vie sociale. Non seulement le rapport à la marchandise est visible, mais on ne voit plus que lui : le monde que l'on voit est son monde.* »<sup>496</sup> C'est pourquoi face à une ville produite, illusionnée, il plaide en 1968 pour le retour du *Droit à la ville*. Dans cet ouvrage, Lefebvre déconstruit l'idée de production de la ville :

*Il y eut dans l'histoire production de ville comme il y eut production de connaissance, de culture, d'œuvre d'art et de civilisation, comme il y eut bien entendu production de biens matériels et d'objets pratico-sensibles. (...) la ville fut et reste un objet, mais ce n'est pas à la manière de tel objet maniable, instrumental (...). Son objectivité, ou « objectalité » pourrait plutôt se rapprocher de celle du langage que les individus ou groupes reçoivent avant de la modifier.*<sup>497</sup>

Quelques lignes plus loin, nous retrouvons toujours cette question de la production de la ville qui « *écrit et prescrit, c'est-à-dire qu'elle signifie : elle ordonne et stipule* »<sup>498</sup>. Il distingue alors deux relations « *complémentaires et opposées* » à la ville : une logique d'appropriation et une logique de domination. La ville oscille toujours entre ces deux dynamiques, guidée par le pouvoir politique s'incarnant dans des pratiques urbanistiques. Ces dernières envisageraient l'espace comme une surface vide, sans signification

---

<sup>495</sup> Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, op. cit., p. 52.

<sup>496</sup> Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996, p. 42

<sup>497</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, op. cit., p. 45.

<sup>498</sup> *Ibid.* p. 46.

aucune, « une sorte de médium neutre »<sup>499</sup>, façonnée par des praticiens aveugles<sup>500</sup> déployant des stratégies, « de l'ordre du contrôle » de la ville politique<sup>501</sup>. Pourtant, comme le note Ledrut, « l'espace n'est jamais un réceptacle vide »<sup>502</sup>.

Dans la continuité de Chombart de Lauwe, Ledrut – contemporain de Lefebvre – signe en 1968 le premier texte français se réclamant de la sociologie urbaine. Il y questionne la production urbaine en transcendant la dichotomie « entre la ville conçue et traitée comme réalité spatiale et la ville saisie comme entité sociale et politique »<sup>503</sup>. C'est dans ce sens qu'il reprend l'idée de Lynch d'une lisibilité de la ville, qu'il ne restreint toutefois plus à une lecture de caractéristiques physiques. Pour le sociologue – qui rejoint dans ce sens le travail de ses contemporains, les psychologues Jodelet et Milgram, sur les représentations de Paris<sup>504</sup> (cf. 3.3) – « Une ville n'est pas seulement un assemblage d'hommes et un assemblage d'édifices »<sup>505</sup> ; elle n'existe pas en dehors des usagers qui en sont les acteurs et lui donnent du sens grâce au « fruit des expériences et des significations accordées à ces différents lieux »<sup>506</sup>. Les habitant-e-s sont pour lui des « agents urbains »<sup>507</sup> participants pleinement à la production du sens de la ville :

*Les habitantes et habitants de la ville, qui ne sont par leur statut ni des agents municipaux ni des entrepreneurs, peuvent-ils cependant être considérés d'une certaine manière comme des agents urbains ? Leurs activités peuvent-elles avoir indirectement une signification et une fonction collectives (et pas seulement sociales, ce caractère ne faisant pas de doute) ?*<sup>508</sup>

---

<sup>499</sup> *Ibid.*

<sup>500</sup> M. de Certeau, L. Giard et P. Mayol, *L'invention du quotidien, op. cit.* ; in E. Diamanti, *Politiques de la créativité, op. cit.*

<sup>501</sup> Lucile Berthomé et Didier Tsala Effa, « Le sens de la ville aux prises avec la recherche : essai de recension sémiotique », *Revue Marketing Territorial*, t 2022, n° 9.

<sup>502</sup> R. Ledrut, *L'espace en question ou Le nouveau monde urbain, op. cit.*, p. 12.

<sup>503</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>504</sup> Stanley Milgram et Denise Jodelet, « Psychological Maps of Paris » dans *The Individual in a Social World: Essays and Experiments*, McGraw-Hill., California, 1992, p.

<sup>505</sup> Raymond Ledrut, *Sociologie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, p. 292.

<sup>506</sup> Dorothee Marchand, « Le centre-ville est-il le noyau central de la représentation sociale de la ville ? », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2005, Numéro 66, no 2, p. 55.

<sup>507</sup> R. Ledrut, *Sociologie urbaine, op. cit.*, p. 21.

<sup>508</sup> *Ibid.*

C'est un renversement de paradigme : au-delà des projections, des représentations, au-delà de la prise en compte des pratiques individuelles dans les projets des urbanistes, le sociologue considère les pratiques comme des productions spatiales à part entière : « *Les activités qui s'opèrent dans les structures urbaines tendent alors à modifier ces structures mêmes* ». <sup>509</sup> Mais qu'en est-il lorsque les structures urbaines elles-mêmes sont considérées comme oxymoriques avec l'idée même de la ville ?

En effet, comme le titre ironique de Castells le laisse entendre – *Y a-t-il une sociologie urbaine ?*<sup>510</sup> – cette discipline, émerge alors que son objet d'étude semble perdu<sup>511</sup>, alors que la ville connaît une croissance démographique exponentielle de laquelle découle une crise spatiale et symbolique elle aussi exponentielle. Une crise, comme le note Raymond, « (...) *de l'espace urbain comme support de la convivialité* »<sup>512</sup>. Si, finalement, en sociologie comme en géographie, la ville aussi éclate, symboliquement et spatialement, qu'en est-il de la ville durkheimienne, cette ville « *manifestation d'une manière de vivre ensemble* »<sup>513</sup>, qui aurait disparu selon Choay ? Qu'advient-il du sens de cet espace qu'est la ville face à l'urbain généralisé que Lefebvre théorise comme la troisième phase de cet espace, suivant celles de la cité et de la ville ?

### 3.2.4. Un espace éprouvé

À la suite des alertes de Lefebvre sur l'existence d'une urbanisation planétaire et alors que la métropolisation et la globalisation sont toujours exponentielles, les sociologues, mais aussi les géographes, les psychologues et les sémiologues, vont envisager la ville :

---

<sup>509</sup> Raymond Ledrut, *Sociologie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 23.

<sup>510</sup> Manuel Castells, « Y a-t-il une sociologie urbaine ? », *Sociologie du travail*, 1968, vol. 10, n° 1, p. 72-90.

<sup>511</sup> Christian Topalov, « *Trente ans de sociologie urbaine* », *Métropolitiques*, 16 octobre 2013.

<sup>512</sup> Henri Raymond, « Urbain, convivialité, culture », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1988, vol. 37, n° 1, p. 5.

<sup>513</sup> Durkheim in J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 33.

*(...) non plus uniquement en tant que lieu générique, où l'on habite, circule, où l'on travaille et où l'on a des loisirs, soit les quatre fonctions formalisées par Le Corbusier dans La Charte d'Athènes<sup>514</sup>, mais bien comme un espace sensibilisé, a posteriori [nous soulignons] par les humains.<sup>515</sup>*

Cette redéfinition de la ville comme espace sensible va se faire en deux temps. Les constats posés par Lefebvre, notamment celui de l'implosion-explosion de la ville, vont dans un premier temps amener les sociologues à concevoir la non-ville, comme le fera en 1992 l'anthropologue Augé en développant la notion de non-lieu<sup>516</sup>. Dans un second temps, durant les années 2000 c'est à la perception de l'espace, à la ville ressentie par les corps, expérimentée à travers son atmosphère, que va se consacrer la littérature.

Pour commencer, revenons sur la « non-ville ». Comment la penser ? Comment la définir ?

La croissance démographique et l'urbanisation ont induit un processus d'excroissance des villes qui ont peu à peu débordé leurs frontières géographiques : « *le phénomène urbain s'étend sur une grande partie du territoire* »<sup>517</sup>. Cette notion de phénomène, si nous choisissons de la définir comme un « *fait (ou ensemble de faits) observé, événement anormal ou surprenant* »<sup>518</sup>, dénote d'une évolution anormale de l'espace de la ville. En grandissant, la ville, devenue phénomène urbain, aurait à la fois perdu ses limites matérielles, et, dans le même temps, ses caractéristiques intrinsèques, laissant alors apparaître ce qu'Augé nomme, en 1992, les « non-lieux » : « *Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu* »<sup>519</sup>.

En 1992, pour Augé, ces non-lieux, tels les supermarchés, les hôtels, les moyens de transport, les aires d'autoroute, caractérisent des espaces dans lesquels l'individu, par sa posture de passager – c.-à-d. en transit – plus que de voyageur – c.-à-d. « *à la découverte de* » –, n'entrerait plus en relation avec ses contemporains. Ils sont aussi considérés comme des espaces occultant l'histoire de l'espace

---

<sup>514</sup> Le Corbusier (1957), *La Charte d'Athènes*, avec un discours liminaire de Jean Giraudoux, Paris, Les Éditions de Minuit.

<sup>515</sup> Lucile Berthomé et Didier Tsala Effa, « Le sens de la ville aux prises avec la recherche : essai de recension sémiotique », *op. cit.*

<sup>516</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la*, *op. cit.*

<sup>517</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>518</sup> Le Robert, *s.v.* « Phénomène », consulté le 05 mars 2020 <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/phenomene>

<sup>519</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la*, *op. cit.*, p. 100.

topographique : «*La couleur globale efface la couleur locale. Les œuvres architecturales sont des singularités, qui expriment la vision d'un auteur singulier et s'affranchissent du particularisme local* »<sup>520</sup>.

En somme, les non-lieux se présentent comme des espaces homogènes n'ayant de sens que pragmatique ; de sens uniquement à travers une homogénéisation globale du monde devenu surmoderne. L'un des symptômes visibles ? L'entrée des villes, devenue une «*abomination*», «*le symbole de l'horreur paysagère* »<sup>521</sup>. Autrefois, marquée de symbolique, annoncée, visible, mise en scène, l'entrée de ville n'exprime aujourd'hui plus grand-chose, ou plutôt, elle dit la globalisation. Ce moment, cet espace devraient être à l'image des «*splendeurs de la ville* »<sup>522</sup> comme l'appel de ses vœux Paulet en 2000. Or, aujourd'hui vampirisées par d'identiques magasins, hôtels et restaurants installés dans les zones périphériques, qui serait capable de différencier l'entrée d'une ville d'une autre ?

Ce qui marque surtout la lecture des définitions du non-lieu, c'est le manque de sens qui y règne, tant d'un point de vue formel que symbolique. Selon Lamizet par exemple les non-lieux sont des : «*lieux sans forme ni signification, des lieux qui, ne pouvant faire l'objet d'une reconnaissance par ceux qui y vivent ou par ceux qui y passent, se voient, de ce fait, rejetés hors du système symbolique de l'urbanité* »<sup>523</sup>.

Ce rejet hors du système symbolique sera au cœur de nos interrogations : pourquoi ces espaces ne pourraient-ils pas «*faire l'objet d'une reconnaissance* » ? Est-ce réellement le cas ? L'entrée d'une ville doit-elle nécessairement présenter «*les splendeurs de la ville* » ?

En 2017 l'anthropologue lui-même revient sur la notion de non-lieux pour la redéfinir : «*non-lieu ce n'était pas le désert par rapport au trop plein, c'était l'absence de relations sociales symbolisées, prescrites et lisibles dans un espace donné* »<sup>524</sup>. En somme, dans un espace de la ville produit, saturé de signes à décoder, de mémoire collective par exemple, les non-lieux n'étaient pas des objets neutres, mais un monde de possibles ne répondant pas aux formes urbaines stabilisées jusqu'alors. La théorie des non-lieux et son évolution éclaire quant à la transformation de l'ontologie de la ville dans les sciences humaines. Ils démontrent que, dans les années 90, l'anthropologie et la sociologie de la ville déplacent leurs

---

520 Marc Augé, «*Retour sur les « non-lieux »* », Les transformations du paysage urbain », Communications, 2010/2, n° 87, p. 171-178.

521 J.-P. Paulet, *Géographie urbaine, op. cit.*, p. 21.

522 J.-P. Paulet, *Géographie urbaine, op. cit.*

523 Bernard Lamizet, *Le sens de la ville*, L'Harmattan., Paris, 2002, p. 27.

524 Marc Augé, *L'Avenir des terriens : Fin de la préhistoire de l'humanité comme société planétaire*, Paris, Albin Michel, 2017, p. 43-44.

questionnements. Après être passées de la morphologie sociale à la morphologie urbaine, c'est le versant sensible, immatériel, de la ville, qui va les intéresser. La ville n'étant plus, ses invariants s'étant peu à peu perdus, l'urbain régnant, les disciplines n'ont d'autres choix, pour saisir cet espace nébuleux, que d'aller chercher ailleurs ses caractéristiques, ce qui la définit.

Par ailleurs, dans les années 2000, la fin d'une manière de vivre la ville est actée, tant par les géographes<sup>525</sup> que les architectes et les sociologues<sup>526</sup>. La sociologie et l'anthropologie connaissent alors un véritable virage sensible. La littérature consacrée à l'ambiance de la ville, à sa part sensible, se développe rapidement : « *Ville sensible* », « *ville sensorielle* » ou même « *ville poétique* » se déploient dans les discours professionnels<sup>527</sup>. Nous assistons aussi au retour d'un état d'esprit porté dans les années 50 par la psychogéographie des situationnistes. En somme, c'est un retour à la relation charnelle avec l'espace qui advient, ce que Barthes nomme sa « *dimension érotique* »<sup>528</sup>.

En outre, la ville entendue comme espace social, espace formel devient aussi espace ressenti, actualisé, espace péri-corporel<sup>529</sup>, c'est-à-dire élaboré par des corps percevant, l'un n'excluant pas l'autre, mais construisant des couches successives signifiantes. Effectivement, lorsqu'une communauté s'installe dans un espace, elle cherche à se l'approprier, à s'y insérer, et, dans le même temps, elle le modèle, le modifie à son image<sup>530</sup>. C'est pour cela que les différents quartiers des villes se colorent d'atmosphères éclectiques et plurielles. À l'image de leurs habitant·e-s, les quartiers se transforment, faisant de leur matérialité un lieu d'expression collectif et individuel. Noschis<sup>531</sup>, dans son travail sur la signification affective du quartier, démontre que toutes ces banalités individuelles, comme les pratiques quotidiennes par exemple, que nous pourrions considérer comme peu signifiantes au regard du déploiement spatial, architectural, morphologique de la ville, le sont finalement tout autant. Elles participent à teindre les bâtiments d'une couleur singulière.

---

<sup>525</sup> F. Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », art cit ; J.-P. Paulet, *Géographie urbaine, op. cit.* ; K. Benali, « La ville à l'ère actuelle », art cit.

<sup>526</sup> R. Koolhaas, *Bigness, op. cit.* ; J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*

<sup>527</sup> Dorothée Marchand et Emeline Bailly, « La ville sensible au cœur de la qualité urbaine », *Métropolitiques*, 20 avril 2016, p. 2.

<sup>528</sup> Roland Barthes, « Sémiologie et Urbanisme », *Architecture Aujourd'hui*, 1970, n° 153, p. 11.

<sup>529</sup> D. Jodelet, « Processus de mise en sens de l'espace et pratiques sociales », art cit, p. 69.

<sup>530</sup> « *Un groupe lié à son espace le transforme à son image en même temps qu'il s'y plie et s'adapte.* » Halbwachs, « L'espace fictif », in *La Mémoire collective*, op. cit., p. 140-145 in S. Mazzella, « La ville-mémoire. Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », art cit §16.

<sup>531</sup> K. Noschis, *Signification affective du quartier, op. cit.*

Nous pensons ici à l'espace perçu du triptyque lefebvrien précédemment évoqué, l'espace éprouvé par l'individu, « *qu'on appréhende avec les 5 sens* »<sup>532</sup> – l'espace sensoriel. L'espace *perçu* s'inscrit dans une opposition à l'espace *conçu*, celui des planificateurs et planificatrices<sup>533</sup> qui envisagent les représentations de la ville comme des « *réactions des destinataires* »<sup>534</sup>, émanant de structures conceptualisées par les urbanistes dans le but de les maîtriser. Pourtant, comme le note Frias, dans *Introduction à la ville sensible* paru en 2001, les citoyens sont : « (...) *plus que des acteurs, ils sont des sujets expressifs dont les actions sont pourvues de signification et de cognition, comme ils incorporent, dans le jeu des relations, la sensorialité relevant des sens et des affects* »<sup>535</sup>.

Tout comme Lefebvre et Ledrut qui pensaient la ville comme une expérience interne, celle de l'habitant-e, Frias la conçoit comme une relation interne, mais plus encore, perceptuelle et sensitive. C'est pourquoi étudier la part sensible de la ville passe nécessairement selon lui par l'anthropologie des sens. Celle-ci, en étudiant le rapport entre le monde immédiat, donc sensoriel, et l'interprétation, la construction symbolique qui en émane, permet de mettre en lumière la fonction première de nos sens dans la compréhension du monde et dans sa cristallisation. Comme l'écrit David Le Breton :

*Entre la chair de l'homme et la chair du monde nulle rupture, mais une continuité sensorielle de chaque instant. L'individu ne prend conscience de lui-même qu'à travers le sentir, il éprouve son existence par les résonances sensorielles et perceptives qui ne cessent de le traverser.*<sup>536</sup>

Le Breton établit ici un rapport exclusif entre l'environnement de vie, le monde, et le corps agissant comme « *filtre sémantique* »<sup>537</sup>, percevant l'environnement et l'actualisant. La « *continuité sensorielle* »<sup>538</sup> entre l'homme et « *la chair du monde* » n'est pas une caractérisation nouvelle,

---

<sup>532</sup> John Palmesino et ETH Studio Basel, *La Suisse, portrait urbain*, Roger Diener, Jacques Herzog, Marcel Meili, Pierre de Meuron, Christian Schmid, Bâle, Suisse, Birkhäuser, 2006, vol. 3/, p. 169.

<sup>533</sup> Jean Rémy, *L'espace, un objet central de la sociologie*, Toulouse., Érès, 2015, p. 44.

<sup>534</sup> *Ibid.*

<sup>535</sup> Anibal Frias, « Une introduction à la ville sensible », *Recherches en anthropologie au Portugal*, 2001, vol. 7, no 1, p. 12.

<sup>536</sup> David Le Breton, « Pour une anthropologie des sens », *VST - Vie sociale et traitements*, 2007, n° 96, n° 4, p. 45.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p. 45.

Simmel l'évoquait déjà à travers la sursollicitation des sens éprouvée par le blasé. Toutefois, si Simmel parlait de la ville moderne comme d'une entité coupant toute sensibilité à l'individu, parler ici de la chair du monde comme le fait Le Breton, procure à la ville un caractère si ce n'est humain, du moins organique, finalement aussi vivant que l'individu qui le perçoit. C'est par cet échange « *de chaque instant* » que l'individu ajuste sa vision du monde, ici de la ville, et édifie, à travers sa perception, l'image de la ville. Par ailleurs, les recherches en psychologie ont aussi permis d'avancer sur les modalités de perception, qui se révèlent, selon Jodelet, fortement influencée par les projections sociales qui « *orientent la sélection des informations et les modes de leur appropriation* »<sup>539</sup>. Le monde urbain, foisonnant de bruits, d'odeurs, d'images infiltre l'individu de différentes manières. Plongé dans ce monde de signes, il opère une sélection, souvent inconsciente, en fonction de son histoire sociale, spatiale, et de sa propre sensibilité.

Ces *signes*<sup>540</sup>, tant matériels (architecture, plan de la ville, topographie) que sensibles (odeurs, bruits) sont disséminés sous forme de traces dans l'espace de la ville, parfois recouvertes, partielles. Frias évoque en ce sens une « *trace phénoménale* », une « *épiphanie sensible* »<sup>541</sup>, sorte de « *manifestation d'une réalité cachée* »<sup>542</sup>, autrement dit une présence latente. À travers ces idées, c'est un ensemble de manifestations sensibles qui prend forme, manifestations sensorielles et matérielles « *des odeurs, des signes visuels, des indices matériels, des restes de saveurs, des effets sonores, des impressions tactiles* »<sup>543</sup> qui mobilisent le corps, comme *médiateur* d'une part – c'est-à-dire comme interface entre l'espace et son intériorité, et comme *catalyseur* d'autre part – éprouvant à travers ses sens, et enfin comme corps cognitif, capteur d'informations<sup>544</sup> cherchant à stabiliser sa compréhension de l'espace, à le rendre familier.

Ces saillances sensorielles urbaines, qui se voient, s'entendent, se touchent, définissent et affectent<sup>545</sup> la ville en y injectant de la vie (les auteurs prennent ici l'exemple du brouhaha des enfants).

Finalement, le tournant des années 2000 cherche à trouver de nouveaux définissables de la ville. Si celle-ci n'est plus matériellement clairement définie, peut-être existe-t-il une forme sensible, une atmosphère

---

<sup>539</sup> D. Jodelet, « Processus de mise en sens de l'espace et pratiques sociales », art cit, p. 72.

<sup>540</sup> Nous utilisons ici consciemment un terme vague car il s'agira justement de les caractériser ultérieurement.

<sup>541</sup> A. Frias, « Une introduction à la ville sensible », art cit, p. 29.

<sup>542</sup> Le Robert, *s.v.* « Épiphanie », consulté le 15 mai 2020 <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/epiphanie>

<sup>543</sup> A. Frias, « Une introduction à la ville sensible », art cit, p. 29.

<sup>544</sup> Connerton, 1999 in *Ibid.*, p. 27.

<sup>545</sup> Jean-François Augoyard, « La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? », *Le Débat*, 1991, vol. 65, n° 3, p. 57 ; Candau Joël, *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Sociologie d'aujourd'hui »), 2000, 180 p.



permettant de la qualifier. La ville n'est plus « simplement » habitée, pratiquée ou comprise, mais éprouvée par les sens qui actualisent les représentations. Ce qui fait d'elle un objet complexe, traversé « *d'organisations / d'actions / d'expressions / de temporalités* » prenant corps dans des « *structures / lieux / sujets / sensorialités / images / rythmes* »<sup>546</sup>. De l'interaction de ces strates naît la singularité d'une ville.

L'approche sensible de la ville ouvre de nouvelles perspectives quant à son entendement, à sa perception et à la cristallisation de ses images tout en dévoilant un horizon de possibles pour imaginer de manières nouvelles de la singulariser. Toutefois, la ville sensible existe-t-elle réellement ? Que reste-t-il de la ville entendue comme phénomène urbain total se traduisant par un accroissement exponentiel des mobilités et donc des reconsidérations temporelles ; mais aussi par son pendant sensoriel, à savoir un accroissement non négligeable de la sollicitation des sens comme l'évoque déjà Simmel<sup>547</sup> au siècle dernier ? Faut-il qu'il en reste quelque chose ? Si les recherches des années 2000 sont parties en quête de cette ville sensible, l'ont-elles trouvée ? Et si la ville en tant qu'objet sensible avait disparu avec l'avènement des espaces urbains ? Si la cacophonie urbaine et les nouvelles mobilités avaient épuisé la sensibilité du lieu ?

Enfin, si la ville, ses caractéristiques et ses invariants se sont effondrés, ne peut-on pas en faire l'occasion « *par excellence de sonder leurs conditions d'existence et leur signification* » ?<sup>548</sup>

### 3.3. Analyser la construction de l'image de la ville : approche relationnelle

Dans cette dernière partie, afin de parfaire le chemin menant « *des lieux aux hommes* » initié par Sansot et dans l'optique de pouvoir ultérieurement mieux analyser la construction des rapports symboliques à la ville contemporaine, nous proposons, à travers la psychosociologie, d'observer les modalités selon lesquelles une forme urbaine peut être perçue, intégrée, représentée. Cette approche, inspirée par les travaux sociologiques de l'urbain mentionnés précédemment, développe en effet des recherches sur la part sensible et phénoménologique de la ville, notamment en reprenant et développant le concept d'« *image* » pour aller vers celui des « *représentations* ». Pour mieux s'en approcher, elle conçoit des

---

<sup>546</sup> . A. Frias, « Une introduction à la ville sensible », art cit, p. 30.

<sup>547</sup> Simmel in Philippe Jurkowicz, « Georg Simmel, Les grandes villes et la vie de l'esprit », *Lectures*, 24 avril 2013.

<sup>548</sup> R. Ledrut, *Sociologie urbaine, op. cit.*, p. 15.

outils, telles les cartographies cognitives, capables de préciser son processus de construction, de saisir les significations spatiales.

Dans ce sens, il est aussi intéressant d'aller *des Humain-e-s aux lieux* afin d'observer comment, en fonction de la vie, des perceptions et des expériences individuelles, des relations signifiantes émanent – ce que Jodelet et Milgram nomment des représentations sociospatiales – et construisent l'espace urbain. C'est précisément ce que permet la cartographie cognitive, qui rejoint l'aspiration sémiotique qu'est la nôtre, celle de caractériser les significations spatiales de la ville contemporaine, une ville dont a été déclarée, à de nombreuses reprises, la crise, la fin.

### 3.3.1. Les représentations sociospatiales

Comme nous l'avons vu, les années 60 sont marquées par les recherches de Lynch sur la cognition spatiale et l'image de la ville, sa lisibilité et son imagibilité. L'urbaniste interroge les stimulations exogènes pour comprendre l'image de la ville à partir de sa forme. Il considère qu'« *il existe une image collective qui est l'enveloppe d'un grand nombre d'images individuelles des habitants* »<sup>549</sup>. Toutefois, comme nous l'avons vu précédemment avec la notion de mémoire collective (cf. 3.2.1), l'image de la ville ne peut être collective que si ce terme désigne des groupes sociaux, et non pas une masse d'individus non caractérisés : elle est ancrée dans les structures sociales. Il n'existe donc pas une image de la ville en circulation, mais plusieurs, celles-ci se différenciant à la fois sur une échelle individuelle que sur une échelle des groupes sociaux. Lynch, dans son travail, ne prend pas en compte la diversité du collectif et ne prend pas en considération la signification sociale du lieu, son rôle, son histoire dans la vie et les pratiques de l'individu.

Nous devons à Ledrut, que nous avons déjà évoqué, à Pailhous<sup>550</sup> – qui prend en compte le mouvement, c'est-à-dire nos déplacements, comme un élément constitutif de notre rapport à la ville – et à Milgram et Jodelet, dans leur célèbre article *Psychological maps of Paris* paru en 1976<sup>551</sup>, la redéfinition du concept « *d'image de la ville* » et l'intégration de cette dimension sociale et plurielle. Pour les deux psychologues,

---

<sup>549</sup> K. Lynch, *L'image de la cité*, op. cit., p. 53 ; Valérie Haas, « Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives », *Bulletin de psychologie*, 2004, vol. 57, n° 474, p. 621-633.

<sup>550</sup> Jean Pailhous, *La Représentation de l'espace urbain, l'exemple du chauffeur de taxi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 130 p.

<sup>551</sup> S. Milgram et D. Jodelet, « Psychological Maps of Paris », art cit.

si la ville est un fait social, la perception de la ville en est aussi un ; comme telle, elle doit être étudiée dans ses aspects collectifs et individuels :

*A city is a social fact [nous soulignons]. We would all agree to that. But we need to add an important corollary: the perception of a city is also a social fact [nous soulignons], and as such needs to be studied in its collective as well as its individual aspect. It is not only what exists, but what is highlighted by the community that acquires salience in the mind of the person.*<sup>552</sup>

L'image de la ville n'est ainsi plus envisagée exclusivement comme *l'interaction* de l'individu avec les éléments de ville, sa morphologie, mais comme un processus dynamique issu d'une *relation* permanente entre ces éléments matériels, physiques, et les expériences individuelles et collectives qui s'y rattachent, entre une morphologie spatiale et une morphologie sociale.

Si la sémiologie structuraliste des années 60, par la métaphore barthésienne de la ville comme texte, tentait déjà de dépasser l'approche de Lynch – identifier des signifiants urbains considérés comme symboliques – en pensant la signification spatiale comme *processus* passant notamment par le partage de codes spatiaux, il fallut attendre les années 70 pour que la sémiotique s'y attèle clairement, notamment en 1972 avec l'organisation du colloque *Sémiotique de l'espace*, mélangeant architectes, urbanistes, sémioticien-ne-s, philosophes, sociologues, anthropologues et autres. Comme nous le notions déjà auparavant, les années 70 marquèrent l'avènement d'un intérêt holistique pour la signification spatiale, invitant à la transdisciplinarité. Pour en revenir à l'image de la ville, Hammad, l'organisateur de ce colloque, s'intéressa lui au rôle du cadre bâti dans la dynamique sémiotique globale, considérant qu'il ne fallait pas isoler le cadre bâti comme seul objet d'étude, au risque de passer à côté des interactions génératrices de sens. C'est dans cet état d'esprit qu'il développa la notion de *topos* – «une portion d'espace, découpée dans le continuum spatial, identifiable parce qu'une action s'y accomplit»<sup>553</sup>. Ainsi caractérisé par une action, une pratique, le sens se trouve projeté et défini par ses usager-ère-s.

Dans les mêmes années, Milgram et Jodelet développent leur travail sur l'image de Paris dans lequel ils partent de l'hypothèse que celle-ci ne se saisit pas par sa réalité géographique et l'identification des

---

<sup>552</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>553</sup> Manar Hammad, « La sémiotisation de l'espace : esquisse d'une manière de faire », *Actes Sémiotiques [en ligne]*, 2013, n° 116, p. 9.

significations qui sont attachées à ses formes spatiales ; tout du moins pas simplement. Pour les psychosociologues, l'entreprise est bien plus complexe. Réalité et image sont imparfaitement liées « *It is not an examination of Paris as a geographic reality, but rather of the way that reality is mirrored in the minds of its inhabitants. And the first principle is that reality and image are imperfectly linked.* »<sup>554</sup> Pour illustrer cela, ils prennent l'exemple de la Seine qui, bien que formant presque un demi-cercle, est perçue par les habitant-e-s de Paris comme une courbe douce, voire une ligne droite<sup>555</sup> : la réalité ne donne pas nécessairement lieu à une image conforme. Perception de la réalité et construction de l'image d'une ville sont effectivement soumises à de nombreux facteurs, parmi lesquels les positions sociospatiales de l'individu – précédemment évoquées par Ledrut –, ses pratiques et l'image (pré)conçue de la ville : « *It is clear the subjects did not merely derive their maps from personal, direct experience with the city. They learn them, in part, from others maps* »<sup>556</sup>. Ainsi, appréhender l'image de Paris nécessite de s'intéresser aux logiques d'appropriation de la ville, notamment à ce que Milgram et Jodelet désignent comme les *représentations sociospatiales*, c.-à-d. les « *façons de concevoir et de donner à voir, verbalement ou par écrit et sous forme de dessins, l'espace en fonction des occupations, activités, usages et aménagements humains qui donnent sens à ses diverses formes, particulièrement dans le domaine urbain* »<sup>557</sup>. Ils dépassent ainsi les approches traditionnelles des processus de signification de l'espace urbain, à la fois l'approche objectiviste, postulant une « *influence mécanique de l'espace sur les individus* »<sup>558</sup>, l'approche subjectiviste, « *rapportant les significations de l'espace matériel au rôle des projections imaginaires et émotionnelles* »<sup>559</sup> ou encore l'approche sémantique, « *traitant le cadre de vie comme un système non verbal d'éléments signifiants liés à d'autres systèmes culturels de signification* »<sup>560</sup>.

Si le travail de Jodelet et Milgram comporte une dimension sémiotique, puisqu'elle s'attache à saisir et analyser les « *significations investies dans l'espace, ses images et représentations, en raison d'un processus de sémiologie sociale mettant en jeu la dimension temporelle des transactions* »<sup>561</sup>, elle y incorpore, logiquement,

---

<sup>554</sup> S. Milgram et D. Jodelet, « Psychological Maps of Paris », art cit, p. 88.

<sup>555</sup> « *The Seine may course a great arc in Paris, almost forming an half circle, but Parisians imagine it is a much gentler curve, and some think the river straight line as it flows through the city.* » Ibid.

<sup>556</sup> Ibid., p. 92.

<sup>557</sup> Denise Jodelet, « 81. Représentations socio-spatiales » dans Dorothée Marchand, Karine Weiss et Enric Pol (eds.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés*, Malakoff, Dunod, 2022, p. 212.

<sup>558</sup> Ibid., p. 213.

<sup>559</sup> Ibid.

<sup>560</sup> Ibid.

<sup>561</sup> D. Jodelet, « 81. Représentations socio-spatiales », art cit, p. 213.

une forte dimension psychosociale. Effectivement, la notion de *sémiologie sociale* suggère que le processus d'actualisation des signes de l'urbain est soumis à ce que Jodelet désigne comme « *un filtre* », c'est-à-dire des valeurs, des idées, des vécus et des représentations individuels en fonction des appartenances sociales, des usages spatiaux et temporels de la ville, des pratiques aussi.

L'image de la ville n'étant plus seulement interactionnelle (mon contact avec les éléments de la ville produit une image), mais relationnelle (mon contact avec la ville, via mes pratiques, mes représentations et mes positions sociales crée des images de villes hétéroclites), il convient de trouver une nouvelle manière de l'interroger : l'analyse des formes matérielles de la ville n'est plus suffisante. L'image de la ville est fragmentée entre des éléments matériels, architecturaux, dits « objectifs » et des éléments sociaux, plus « subjectifs », liés à l'intimité, à l'émotionnel. Si la base « objective » élabore une « conscience collective » et produit une image uniformisée, selon Jodelet, elle est aussi soumise à l'expérience intime, façonnée par la position sociospatiale, qui « *projette sur l'espace les valeurs auxquelles il adhère, les signes d'une identité et d'une différenciation sociales* »<sup>562</sup>. Dès lors, comment caractériser cette image fragmentée ? Comment tenter d'y accéder ?

L'on pourrait postuler qu'interroger les individus serait une solution efficace, mais ce serait oublier que ce qui constitue cette image est pour une grande part inénarrable puisque résultant également de l'intégration d'une dimension imagée, non verbale. La problématique soulevée par cette nouvelle appréhension de l'image de la ville est donc celle de sa saisie : si cette image est multiple, hétérogène, mouvante, soumise à un filtre individuel, comment la rendre observable ? Comment faire en sorte que ces éléments – impressions, concepts – difficilement narrables, soient saisissables ?<sup>563</sup>

Jodelet et Milgram trouvent dans la carte cognitive (*cognitive map*), aussi appelée carte mentale (*mental map*), une réponse qui paraît apte à prendre en compte cette complexité. Celles-ci :

*allow a treatment of the city spatial's character in a way that tease out the person's view of a city in a way that permits a ready comparison with the reality. (...) And they show how urban space is encoded, distorted, and selectively represented [nous soulignons] (...)*<sup>564</sup>

---

<sup>562</sup> D. Jodelet, « Processus de mise en sens de l'espace et pratiques sociales », art cit, p. 72.

<sup>563</sup> « *How to rende rit observable (88) ? The person's image of Paris is not like his driver's lesson, something he can pul out for inspection.* » *Ibid.* p.88

<sup>564</sup> S. Milgram et D. Jodelet, « Psychological Maps of Paris », art cit, p. 112.

Dans cette perspective, la carte mentale favorise l'éclairage du processus de sémiologie sociale pour s'approcher de la sémiologie territoriale, celle-ci étant envisagée comme la relation de l'espace social et de l'espace spatial.

### 3.3.2. Les cartographies cognitives pour appréhender la sémiologie territoriale

Dans un article sur la représentation cognitive de l'espace, Thierry Ramadier fait remonter l'origine des cartes cognitives à 1913, lorsque Trowbridge, dans une étude sur les « *cartes imaginaires* », analyse l'écart entre l'espace tel que se le représentent les individus et l'espace tel qu'il est fixé dans des cartes dites « objectives », c.-à-d. des cartes produites par des expert-e-s, des géographes. L'émergence de la carte cognitive en psychologie est de ce fait synchronique à la recherche menée par la sociologie pour dépasser le clivage entre espace social et espace euclidien. Effectivement, comme cette dernière, elle invite à penser l'espace non plus uniquement comme une donnée finie, euclidienne, mais comme quelque chose de vivant, de sensible, se captant via les pratiques sociospatiales et les représentations qui en résultent. Tel est le sens d'une de ses acceptions, qui désigne la cartographie cognitive (ou mentale) comme la méthode utilisée pour aider à extérioriser le produit spatial. Elle facilite l'étude des représentations et des relations à un espace géographique donné en admettant que la *lisibilité* de l'espace soit soumise à la fois au prisme individuel et social. Elle donne l'occasion d'analyser les modalités selon lesquelles chacun-e, en fonction de sa position sociospatiale<sup>565</sup>, entre en relation avec des objets spatiaux, comment il se les approprie – ou non – et comment il leur assigne – ou non – un sens.

La carte cognitive peut néanmoins prendre plusieurs acceptions<sup>566</sup>, parmi lesquelles « *la cartographie cognitive de l'individu* » que Ramadier définit comme :

---

<sup>565</sup> « (...) les cartes cognitives doivent être appréhendées comme des objets socialement construits », K. Clementi, « La socialisation à la frontière au prisme des cartes cognitives, des pratiques et des discours. Portrait de deux jeunes Strasbourgeoises », *Regards Sociologiques*, 2022, vol. 6, p. 35.

<sup>566</sup> Kitchin en distingue au moins quatre. Voir à ce sujet : Robert M. Kitchin, « Cognitive maps: What are they and why study them? », *Journal of Environmental Psychology*, 1994, vol. 14, n° 1, p. 1-19.

*Produit d'un ensemble d'opérations cognitives (...) qui reposent tout autant sur l'expérience directe des lieux que sur les multiples sources d'informations dont l'individu dispose en mémoire lors de son évocation (carte géographique consultées, récits et significations environnementales, images de toute espèce, etc.).*<sup>567</sup>

D'un côté une méthode d'étude, de l'autre un ensemble d'opérations cognitives. Dans les deux cas, la notion renvoie à la notion de représentation individuelle et combine deux dimensions : la phénoménologique et l'herméneutique. Dans les deux cas aussi « *les cartes mentales sont des hypothèses – des abstractions – que nous créons et utilisons pour comprendre les séquences et le développement de l'activité continue des cartes mentales. Dans ce sens, les cartes mentales sont des fictions commodes* »<sup>568</sup>.

Effectivement, pour Kevin Clementi, les cartes cognitives sont avant tout un « *support cognitif d'action* »<sup>569</sup> : elles mettent en lumière à la fois le processus selon lequel l'individu attribue du sens à certains signifiants urbains, à certaines de ses pratiques et la manière dont il le narre. Ainsi, le caractère éminemment fictionnel d'une telle démarche, qui consiste à matérialiser sur le papier des mouvements de l'esprit, des sémioses en mouvements perpétuels, des opérations d'actualisation, n'est pas problématique dans l'usage de la carte cognitive comme outil – qui nous concerne davantage dans cette recherche<sup>570</sup>. Toujours selon Clementi reprenant Ramadier<sup>571</sup>, la carte offre la possibilité d'interroger d'une part *la cognition spatiale* – c.-à-d. « *l'organisation spatiale des connaissances dans la carte cognitive produite, afin d'identifier la structure imagée de la représentation et le rôle de chaque élément dans celle-ci* » – et d'autre part *la cognition environnementale* – c.-à-d. « *le rapport affectif à l'objet géographique inséré, sur les pratiques qui le concernent ou encore on étudie l'appropriation de celui-ci par une population* »<sup>572</sup>. Cette deuxième cognition peut être étudiée qualitativement et explicitée par une production discursive (il est possible par exemple de demander au participant ou à la participante d'expliquer la manière dont il a

---

<sup>567</sup> Thierry Ramadier, La représentation cognitive de l'espace géographique, *Hypergeo*.

<sup>568</sup> (Siegel et Cousin, 1984, cités par Kitchin, op. cit. p.349 in V. Haas, « Les cartes cognitives », art cit, p. 621.

<sup>569</sup> K. Clementi, « La socialisation à la frontière au prisme des cartes cognitives, des pratiques et des discours. Portrait de deux jeunes Strasbourgeoises », art cit, p. 35.

<sup>570</sup> Nous emploierons dans la suite du chapitre le terme « carte cognitive » selon la deuxième acception, celle de la méthode.

<sup>571</sup> T. Ramadier, « La représentation cognitive de l'espace géographique », art cit.

<sup>572</sup> K. Clementi, « La socialisation à la frontière au prisme des cartes cognitives, des pratiques et des discours. Portrait de deux jeunes Strasbourgeoises », art cit, p. 34.

produit la carte, les raisons de la spatialisation de tel signifiant à tel endroit, de la non-présence de tel autre signifiant, etc.) ce qui rend possible «*l'émergence d'indices signifiants dans le discours*»<sup>573</sup> sur les significations spatiales.

Elle se rapproche donc de ce que l'on peut considérer comme une appréhension de la dimension sensible, car elle concrétise la transcendance de la morphologie sociale et de la morphologie urbaine et pourvoit une ouverture de l'image de la ville aux représentations sociospatiales et à leurs processus sémiotiques. Selon Jodelet, la théorie des représentations sociales et leur étude à travers les cartes mentales ouvre ainsi les analyses perceptuelles de la ville à des «*processus de symbolisation qui interviennent dans la vie psychique en l'absence de l'objet évoqué*»<sup>574</sup> : que reste-t-il de la ville dans mon esprit ? Comment puis-je le raconter ?

C'est en ce sens que la carte cognitive, discursivée, est un support d'action. Par elle s'exprime la signification en état d'advenir : tout en parlant, l'individu crée des connexions, mobilise certains termes, conscientise des processus de symbolisation. Elle donne accès, dans une certaine mesure – au processus selon lequel un signe devient ou non un symbole de la ville. La possibilité d'analyser le positionnement des formes spatiales dans la carte, leur degré d'importance dans la représentation, participe également à la saisie du processus de signification dans sa globalité : certes ce signe est présent, mais de quelle manière est-il représenté ? Dans quel ordre a-t-il été placé ? Selon quelle logique ?

Ainsi, malgré son caractère fictif et les limites que relèvent Jodelet et Milgram – la difficulté à dessiner certains éléments de sa carte cognitive, le fait qu'il ne s'agisse pas d'une réelle carte, mais d'un indice, les éventuelles erreurs dans le dessin qui compliquent la réalisation ultérieure – la carte représente une embrasure sur les images de la ville<sup>575</sup>. Elle enrichit considérablement la compréhension de l'image urbaine et de sa lisibilité, non pas telle que l'entend Lynch – la propension d'un individu à reconnaître des signes dans la ville et à les organiser mentalement – mais davantage telle que la définissent Ramadier et Mose lorsqu'ils évoquent la *lisibilité sociale* :

---

<sup>573</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>574</sup> Denise Jodelet, « Les représentations socio-spatiales de la ville. » dans *Conceptions de l'espace.*, Derycke P., Paris, Université de Paris X-Nanterre, 1982, p. 189.

<sup>575</sup> « *Finally, a map that a person draws of his city is not his mental map, but is only a clue to it. He may not be able to draw very well; he may have images in his mind which he cannot put on paper. He may make errors in his initial strokes that complicate his later completion of the map. But still, the sketch is an opening into his conception of the city.* », S. Milgram et D. Jodelet, « Psychological Maps of Paris », art cit, p. 93.



*(...) la qualité perceptive de l'environnement physique dépend cette fois des signes et des codes préalablement intériorisés par l'individu, et de leur confrontation avec ceux qui sont présents sur place. Cette lisibilité sociale (Ramadier et Moser, 1998) repose sur les attributs physiques de l'espace sans pour autant les considérer comme déterminants en soi.<sup>576</sup>*

La carte cognitive illustre de cette manière la possible relation entre les signes matériels de la ville et les individus qui les actualisent, ou non, en fonction des codes intériorisés, en fonction de leur encyclopédie. Ainsi un même élément inséré dans plusieurs cartes par des individus différents n'a pas la même place sur le plan des significations. Les éléments insérés peuvent être étudiés, pour reprendre Ramadier et Clementi – inspirés entre autres par le concept de *topos* développé par Hammad – en fonction de leur *position sémio-spatiale*<sup>577</sup> dans la carte. Étant donné, le rapport entre position de l'élément dans la carte et discours associé à celui-ci dépend des individus, la position sémio-spatiale permet de « *comprendre comment se structure l'interprétation de l'espace géographique en y intégrant une analyse qualitative des significations qui émergent de la représentation sociospatiale, et non plus de l'espace géographique* »<sup>578</sup>. La lisibilité n'est ainsi pas une aspiration en elle-même, mais une modalité sociale de saisie de la ville. La lisibilité sociale épaissit et accroît la compréhension du processus de signification de la ville dans la mesure où il n'est pas uniquement question de caractériser les éléments signifiants, de connaître leur degré de lisibilité, mais d'appréhender les différentes actualisations, spatialisations et discursivisation qui sont engendrées relativement à la position sociale et géographique.

En définitive, la carte cognitive<sup>579</sup> participe à penser et structurer la ville comme un espace à la fois social, sensible et spatial. Dans le contexte de crise et d'érosion de l'urbanité sans précédent connu par la ville, cet outil, par sa capacité à saisir la signification dans toute sa complexité, nous paraît à même d'interroger

---

<sup>576</sup> Thierry Ramadier, « 55. Lisibilité » dans *Psychologie environnementale : 100 notions clés*, Paris, Dunod, 2022, p. 145.

<sup>577</sup> Kevin Clementi et Thierry Ramadier, « Saisir la position sémio-spatiale d'un élément géographique dans les cartes cognitives », *M@ppemonde*, [Online], 135, 2023.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>579</sup> Si d'autres méthodes partagent ce dessein de saisir la part sensible de l'urbain par une approche subjective – comme les parcours commentés – beaucoup mobilisés dans l'étude des ambiances urbaines – les dessins réflexifs, les cartes sensibles, elles, ne permettent de rendre compte que partiellement de ce concept de position sémio-spatiale car le processus de signification de l'objet géographique étudié n'y est pas l'enjeu central (on peut s'intéresser par exemple davantage aux perceptions, aux stimuli d'un moment), contrairement aux cartes cognitives.

ce qu'il resterait d'urbanité dans la ville contemporaine. C'est pourquoi nous recourons à cette méthode dans le chapitre 7.

## Conclusion de chapitre : que peut vouloir dire « *le droit à la ville* » dans le contexte contemporain ?

Parvenu-e-s à la fin de ce chapitre consacré à la ville comme morphologie sensible, les questions se font toujours plus pressantes que les réponses. Si cet état de l'art socio-anthropologique nous a donné l'occasion de comprendre les raisons pour lesquelles la ville devait avant tout être envisagée dans sa dimension sensible, c.-à-d. dans la transcendance d'une morphologie spatiale et d'une morphologie sociale – les questions assénées par Lefebvre ne trouvent toujours pas de réponse. Plus encore, près de 50 ans après le mouvement transdisciplinaire s'attelant à la complexe question de la signification spatiale – initié par la sociologie urbaine et la sémiologie – la crise de l'urbain – entendue comme une « *phase grave dans une évolution* »<sup>580</sup> – paraît toujours contemporaine, voire même exponentielle. Si le sociologue Castells<sup>581</sup> laisse entendre en 2001 qu'il existe encore un interstice pour la ville – entendue comme cité originelle de la civilisation – et que dans le même temps, Bekkouche, chercheur au Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, note le retour de la ville à travers l'émergence des villes de tailles moyennes, qui « *contre-attaquent* »<sup>582</sup>, peut-on pour autant y voir la réponse à une crise qui, paradoxalement, semble ne jamais en finir ? Est-ce là le retour tant attendu de la ville ?

Si, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, les significations urbaines se forment par le processus d'ajustement permanent entre des formes urbaines et des temps, des pratiques singulières et collectives, issues de positions sociospatiales éclectiques, la question de leur corrélation avec la crise se pose. Cette dernière serait-elle amarrée à ces processus d'ajustements ou bien à la logique de production spatiale, déjà mise en cause par Lefebvre ?

En outre, la notion de crise, si souvent rattachée à la ville peut en définitive apparaître comme intrinsèque à celle-ci ; tel est, nous semble-t-il, la teneur des propos d'Ascher<sup>583</sup>. Peut-être s'agirait-il dès lors de

---

<sup>580</sup> Le Robert, *s.v.* « Crise », Consulté le 02 juillet 2023 <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/crise>

<sup>581</sup> M. Castells, *La société en réseaux*, *op. cit.*

<sup>582</sup> Ammara Bekkouche, « Urbanisme n° 378, mai-juin 2011 Dossier : Les villes moyennes contre-attaquent », *Insaniyat / Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, 31 décembre 2011, n° 54, p. 186-187.

<sup>583</sup> « (...) elle ne doit pas être figée, elle se transforme en permanence », François Ascher, « "Les villes se construisent sur des compromis", propos recueillis par Grégoire Allix », *Le Monde.fr*, 14 mai 2009.

décorrélés les mutations et transformations urbaines de la notion de « crise ». Malgré un processus d'urbanisation massif, entraînant, il est vrai, une perte de « substance », certains auteurs, comme Ascher<sup>584</sup>, posent un regard moins pessimiste sur la société moderne, que ce dernier qualifie de « *société de l'hypertexte* », c.-à-d. une société dans laquelle les individus, à l'image des mots circulant d'un texte à l'autre, deviennent des êtres mobiles et changent constamment d'espace géographique, social, dans une « *métropole* »<sup>585</sup> permettant de nouer des relations plurielles et éclectiques. Ce terme de « *métropole* » Ascher le définit comme « *l'ensemble des espaces dont tout ou partie des habitants, des activités économiques ou des territoires sont intégrés dans le fonctionnement quotidien (ordinaire) d'une métropole* »<sup>586</sup>. Ainsi, la ville, dense, et les zones rurales ou périurbaines n'étant plus délimitées spatialement ou symboliquement, Ascher prend le parti d'en faire un nouvel objet d'étude syncrétique :

*Parler de « métropole », c'est prendre en compte le changement d'échelle et de forme des villes, lié à la révolution des transports et des télécommunications. La ville industrielle était monocentrée et radioconcentrique, caractérisée par une continuité urbaine. Aujourd'hui, on ne vit plus à l'échelle du quartier ni même de la ville, mais d'une vaste conurbation polycentrique et discontinue.*<sup>587</sup>

C'est pourquoi le socio-urbaniste insiste sur le besoin de renouer avec une découverte hasardeuse de la ville en reprenant à son compte le principe de sérendipité<sup>588</sup> défini en 1754 par Horace Walpole : « *making discoveries, by accidents & sagacity, of things they were not in quest of* »<sup>589</sup>. Réaliser des découvertes inattendues, telle est l'une des idées avancées par le sociologue et reprise ici par Vivant pour maintenir le sens de la ville :

*Plutôt que de concevoir une ville créative, le défi de l'urbaniste est de créer les conditions de la sérendipité et de la créativité en laissant de l'espace à cet inconnu, en acceptant qu'apparaissent en*

---

<sup>584</sup> F. Ascher, *Métapolis, ou, L'avenir des villes*, op. cit.

<sup>585</sup> *Ibid.*

<sup>586</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>587</sup> François Ascher, « “Les villes se construisent sur des compromis”, propos recueillis par Grégoire Allix », *Le Monde.fr*, 14 mai 2009.

<sup>588</sup> La notion de sérendipité émane du conte du poète persan Amir Khusrau, *Les pérégrinations des trois fils du roi de Serendip*

<sup>589</sup> In Danièle Bourcier, *La sérendipité, le hasard heureux*, Paris, Hermann, 2011, 419 p.

*ville des pratiques non planifiées, voire non autorisées, en rendant possibles les rencontres imprévues et improbables (Ascher, 2007).<sup>590</sup>*

Nous ne pouvons ici que songer à la démarche littéraire situationniste (cf. 1.4.1) proposant de faire de la ville un objet politique : « *“Changer la vie”, “changer la société”, cela ne veut rien dire s’il n’y a pas production d’un espace approprié.* »<sup>591</sup> Et la production de cet espace n’est-elle pas elle aussi en mutation ? Les profils des chercheurs et chercheuses contemporain·e·s, dont Vivant et Ascher sont des exemples, tous deux urbanistes et sociologues, ne donnent-ils pas à voir un changement de paradigme dans la manière d’étudier et de faire la ville au XXI<sup>e</sup> ?

En 2023, le droit à la ville passe-t-il par un retour à la ville idéalisée ? La lisibilité évoquée par Lynch est-elle un objectif à atteindre ? Et si, comme le note Lefebvre, le sens de l’urbain « *au lieu de s’imposer à eux (les citadins) comme un système : comme un livre déjà terminé* »<sup>592</sup> en émanait ? Et s’il provenait précisément de l’acceptation et de l’ajustement aux nouvelles formes d’urbanités, qu’elles soient matérielles, usuelles ou symboliques ? La carte cognitive permettrait-elle de les saisir ?

---

<sup>590</sup> Elsa Vivant, « Le paradoxe de la ville créative », *La Ville en débat*, 2009, p. 80.

<sup>591</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>592</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p.74.

## Conclusion de partie : la ville en crises, les crises de la ville

De cet état de l'art transversal émerge le constat partagé d'une crise contemporaine de la ville ; en témoigne le foisonnement de termes qui lui sont accolés pour tenter de la définir, de la caractériser : on parle aujourd'hui de « ville globale »<sup>593</sup>, « ville générique »<sup>594</sup>, « après-ville »<sup>595</sup>, « ville en réseau »<sup>596</sup> ou encore de *ville du quart d'heure*<sup>597</sup>. Depuis les années 70, la ville n'en finit pas d'être en crises – crise sociale, symbolique, topologique – ce qui explique que, bien qu'ayant tenté de suivre un ordre chronologique, celui-ci paraît quelque peu chaotique. Les sentiments vis-à-vis de la ville sont transversaux et finalement, à partir de l'industrialisation, assez cycliques. Des thématiques reviennent de manière lancinante, sans paraître jamais trouver de réponse : la ville elle-même paraît être une aporie. Dès lors, les crises de la ville sont-elles décorrélables de la ville ? Pour tenter une réponse à cette question, il convient de définir avec plus de précision ce que signifie « la crise ».

En 1976, Edgar Morin écrit un article, *Pour une crisologie*, dans lequel il revient sur un glissement sémantique majeur quant à la notion : « *Krisis signifie “décision” : c'est le moment décisif, dans l'évolution d'un processus incertain, qui permet le diagnostic. Aujourd'hui crise signifie indécision* ». Il ajoute que « *[l]e mot sert désormais à nommer l'innommable ; il renvoie à une double béance : béance dans notre savoir (au cœur même du terme de “crise”) ; béance dans la réalité sociale elle-même où apparaît la “crise”* »<sup>598</sup>. Au regard du paragraphe précédent, la crise de la ville semble être de cet ordre-là : une béance de l'innommable.

Ricœur, dans un article également consacré à la crise, propose quant à lui une narration médicale de ce phénomène. Celle-ci se révèle particulièrement éclairante pensée à l'aune de la crise de la ville. En médecine, la crise se caractérise par la révélation : le moment où la pathologie, non encore connue, se révèle. Ricœur identifie ainsi 4 traits caractéristiques de la crise dans sa dimension médicale :

---

<sup>593</sup> S. Sassen et R.S. Lynd, *The Global City*, *op. cit.*

<sup>594</sup> R. Koolhaas, *Bigness*, *op. cit.*

<sup>595</sup> Thierry Paquot, « Critique de l'après-ville », *Tous urbains*, 2014, vol. 6, n° 2, p. 24.

<sup>596</sup> M. Castells, *La société en réseaux*, *op. cit.*

<sup>597</sup> C. Moreno, *Droit de cité : de la « ville-monde » à la « ville du quart d'heure »*, *op. cit.*

<sup>598</sup> Edgar Morin, « Pour une crisologie », *Communications*, 1976 2012, vol. 91, n° 2, p. 135.

- a) un contexte pathologique dont le symptôme principal est la souffrance ou le mal-être ; b) une rupture dans le rythme temporel de la maladie elle-même, rupture en forme d'accès, d'attaque soudaine ; c) l'intervention du regard clinique qui interprète les symptômes et pose le diagnostic ; d) le pronostic d'une issue en forme d'alternative: ou bien l'amélioration ou bien l'aggravation.

599

Le cheminement par les différentes ontologies argumente chacune de ces caractéristiques. Le mal-être, la souffrance de la ville (a) se décèlent dans la perte de ses frontières, de ses symboles, dans la difficulté à y vivre. L'industrialisation, la mondialisation et l'urbanisation entraînent « l'attaque soudaine » (b) de la crise qui ne semble jamais atteindre son apogée. Le « diagnostic » (c) est alors posé conjointement par les sciences sociales : de l'implosion-explosion théorisée par Lefebvre dans les années 70 à la mort d'une manière de vivre la ville décrite par Choay dans les années 90. Le « pronostic » (d) suit immédiatement : la crise aurait atteint un état de non-retour dont nous ne savons pas s'il est à son paroxysme. Elle serait même plurielle, tout à la fois matérielle, symbolique, sociale. Au regard de la littérature, scientifique présentée, ces crises promettaient une « aggravation » de l'état de la ville contemporaine : comme le note Lussault, « partout monte et se déploie une plainte que les villes ne font plus sens »<sup>600</sup>.

En outre, comment expliquer que le constat posé dans les années 70 par Lefebvre et Ledrut soit toujours d'actualité ? Il semble que, si la ville peut changer « dans les détails »<sup>601</sup>, les transformations actuelles sont telles qu'au-delà de la question du maintien de sa forme, se pose celle de son essence. Certes, quelques fondations solides paraissent subsister de la ville, tel son centre, palimpseste à ciel ouvert : « La ville, avec son cœur, ses artères, son identité historique incarnée par des bâtiments uniques, ses commerces, ces coins accueillants, ses scènes habituelles de sociabilité fait à nouveau l'objet de réflexions »<sup>602</sup>.

---

<sup>599</sup> Paul Ricœur, « La Crise: Un Phénomène Spécifiquement Moderne ? », *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1988, vol. 120, n° 1, p. 2.

<sup>600</sup> Michel Lussault, « Des récits et des lieux : le registre identitaire dans l'action urbaine », *Annales de Géographie*, 1997, vol. 106, n° 597, p. 522.

<sup>601</sup> F. Ascher, « "Les villes se construisent sur des compromis", propos recueillis par Grégoire Allix », art cit.

<sup>602</sup> J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*, p. 245.

Mais comme le notait déjà Lefebvre en 1968, ce noyau semble « *pourrissant* ». Aussi, à quel prix souhaite-t-on que survive la ville ? Quelles en sont les conséquences ? La question posée par Lefebvre, à savoir si « *la vie urbaine pourra (...) recouvrer et intensifier les capacités d'intégration et de participation de la ville* »<sup>603</sup>, a-t-elle aujourd'hui trouvé une réponse ou des réponses ? Si oui, laquelle ou lesquelles ? La « *disparition de la ville* »<sup>604</sup> est-elle inéluctable ?

### **Vers une gestion de crises discursive**

Dans les prochaines parties, nous proposons d'étudier deux paradigmes de gestion de crises – plus ou moins explicites.

Le premier, qui considère la ville contemporaine comme une non-ville, comme une crise à solder, va tenter de lui redonner une forme, une consistance. À partir des années 80 effectivement, face à une crise de la ville qui semble pourtant insolvable et alors que son pronostic vital paraît plus qu'engagé – si l'on file la métaphore – des politiques, des gestionnaires de ville se lancent dans une quête effrénée pour trouver le remède miracle.

Mais Ricœur, quelques pages après, s'interroge sur le statut de ces « poseurs » de diagnostic : « *Et si l'on parle de pathologie sociale, quel médecin est habilité à poser le diagnostic et le pronostic?* »<sup>605</sup> C'est pourquoi, face ce premier paradigme, qui s'apparente à une déréalisation progressive de la ville menée de manière exogène, au profit d'une ville conçue, un second paradigme – non toujours explicite – aspirant à un retour à une ville sensible, vécue et perçue se dessine. Nous sonderons ces deux processus de gestion de crises du sens de la ville dans la partie suivante.

---

<sup>603</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, op. cit., p. 94.

<sup>604</sup> J.-P. Paulet, *Géographie urbaine*, op. cit., p. 7.

<sup>605</sup> P. Ricœur, « La Crise », art cit, p. 10.





## Partie II. Esthétique de la fragmentation pour retrouver l'urbanité

*« À Hong Kong, sur le Peak, en haut du funiculaire et au-dessus de la ville, pour quelques dollars on superpose votre portrait à une photographie de la ville déjà enregistrée, plus acceptable que celle que vous pourriez faire vous-même avec le brouillard et la pollution qui détériorent l'image que vous vous faisiez de cette ville clinquante, heureuse et riche. »*

Serge Renaudie<sup>606</sup>

---

<sup>606</sup> *La ville par le vide*, Movitcity édition., Ivry sur Seine, 2011, p. 42.



## Chapitre 4. La crise de l'urbanité, une crise de la continuité ?

### 4.1. Crise de l'urbanité ou crise de la ville ?

#### 4.1.1. Les non-lieux, des coupables idéals

En 2014, dans la collection « Raconter la vie » éditée par le Seuil, Annie Ernaux publie *Regarde les lumières mon amour*. La raison d'être de ce livre tient en quelques lignes :

*Je m'étais demandée pourquoi les supermarchés n'étaient jamais présents dans les romans qui paraissaient, combien de temps il fallait à une réalité nouvelle pour accéder à la dignité littéraire.<sup>607</sup>*

*Pour « raconter la vie », la nôtre, aujourd'hui, c'est donc sans hésiter que j'ai choisi les hypermarchés. J'y ai vu l'occasion de rendre compte d'une pratique réelle de leur fréquentation, loin des discours convenus et souvent teintés d'aversion que ces prétendus non-lieux suscitent et qui ne correspondent en rien à l'expérience que j'en ai.<sup>608</sup>*

Question légitime : pourquoi les hypermarchés, lieux que nous fréquentons tous quotidiennement, sont-ils si peu présents en littérature ?

Sans aucun doute, car faire les courses « est une affaire de femmes » et que les activités rattachées à ces dernières sont peu représentées ; « [c]e qui n'a pas de valeur dans la vie n'en a pas pour la littérature »<sup>609</sup>, raconte Ernaux. L'autrice identifie également dans ce manque l'illustration d'une réalité sociale : jusque dans les années 1970, les écrivains et écrivaines, qui habitaient pour la plupart à Paris, n'avaient pas pour habitude de fréquenter ces espaces. Pourtant dans ces allées de l'hypermarché, Ernaux trouve l'occasion d'interroger la dichotomie entre les « discours convenus », qui identifient des invariants, codifient la vie et son expérience personnelle, intime : pourquoi les discours, les histoires, ne se font-ils pas l'écho des expériences réelles ?

---

<sup>607</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 55.

<sup>608</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>609</sup> *Ibid.*, p. 56.

Pour l'écrivaine, si nous allons tous, aujourd'hui «*faire un tour*» au supermarché comme nous allions autrefois «*en ville*»<sup>610</sup>, c'est bien que quelque chose s'y passe ; mais quoi ? L'ouvrage qu'elle publie en 2014 est une tentative de réponse. Fidèle à son écriture, Ernaux adopte une esthétique «*plate*», sans métaphore, sans souci de style ; une écriture qu'elle envisage comme une «*capture impressionniste des choses et des gens, des atmosphères*»<sup>611</sup>. Une écriture faite de fragments. Pour Philippe Gasparini cette forme d'écriture n'est pas une esthétique, mais le signe d'«*une posture de vérité*» : elle est de ceux qui «*luttent obstinément contre toute dérive fictionnelle et tentent, malgré tout, de mettre à jour des pans d'expérience partageable*»<sup>612</sup>. Le fragment comme manière de saisir, dans le présent d'un espace, l'universalité d'un rapport au monde.

Contrairement à ce que ce préambule pourrait laisser penser, nous n'oublions pas l'objet de notre recherche, la ville, et notamment la ville contemporaine. Au contraire, nous touchons présentement sa quintessence : *Regarde les lumières mon amour*, au-delà d'une réflexion sur les hypermarchés, problématise la définition même des espaces sociaux et par ricochet celle de la ville du XXI<sup>e</sup> et des possibilités d'y vivre collectivement. Si Ernaux – qui considère ces espaces comme des «*lieux de vie collective*» – les choisit délibérément pour donner à penser la ville contemporaine dont on ne cesse d'évoquer la crise, c'est qu'elle y voit l'occasion de se demander «*de quelle façon sommes-nous présents les uns aux autres ?*»<sup>613</sup>. En définitive, la question qu'elle assène, avec l'hypermarché, n'est autre que celle de l'urbanité ; celle des espaces sociaux et de la «*façon de "faire société" avec nos contemporains au XXI<sup>e</sup> siècle*»<sup>614</sup>.

Cette problématique n'est pas nouvelle, elle fait écho à l'article *La mort de la ville et le règne de l'urbain*<sup>615</sup> publié par Françoise Choay en 1994 et à celui de Joël Roman paru concomitamment, *La ville, chronique d'une mort annoncée* ?<sup>616</sup>.

---

<sup>610</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>611</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>612</sup> Philippe Gasparini, « De quoi l'autofiction est-elle le nom ? », Université de Lausanne, 2009.

<sup>613</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>615</sup> F. Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », art cit.

<sup>616</sup> Joël Roman, « La ville : chronique d'une mort annoncée ? », *Esprit*, 1994, 202 (6), p. 5-14.

Joël Roman, évoque la mort de la ville comme étant « *une rumeur insistante* » et narre l'« *acharnement thérapeutique* »<sup>617</sup> mis en place la pour retrouver. Il problématise l'idée même d'une mort de la ville en nous invitant à « *[n]e pas nous laisser séduire par les vestiges d'une mémoire fallacieuse* »<sup>618</sup> de la ville. Pour le philosophe en effet, la ville n'est pas intrinsèquement en crise puisque « *ce dilemme fut toujours de mise* », mais traversée par des crises, qu'il inscrit sur trois facettes :

(...) *une crise de notre représentation du conflit social (...), une crise de l'urbanité [nous soulignons] (...), et enfin une crise des formes instituées de la communication sociale, de l'échange politique, de l'espace public et ultimement, de la représentation politique (...).*<sup>619</sup>

Choay elle, concède la mort de la ville, qu'elle corrèle au « *divorce entre urbs et civitas* »<sup>620</sup> mais ne la déplore pas pour autant – et c'est sur ce point que Roman et Choay se rejoignent : il serait temps de se détacher de la forme nostalgique de la ville. Choay, dans une question rhétorique, se demande : « *N'est-il donc pas temps d'admettre, sans états d'âme, la disparition de la ville traditionnelle et de s'interroger sur ce qui l'a remplacée, bref, sur la nature de l'urbanisation et sur la non-ville qui semble être devenue le destin des sociétés occidentales avancées ?* »<sup>621</sup>

En définitive, la littérature d'Ernaux, 20 ans plus tard, en est une réponse. L'autrice ne fait pas autre chose que de cesser de déplorer la disparition de la ville et d'interroger la crise de l'urbanité évoquée par Roman. À travers les pratiques dans les non-lieux de la « non-ville » – souvent tenus pour responsables de la fragmentation de la ville et du divorce de *l'urbs* et de la *civitas* – elle interroge la crise de l'urbanité et démontre que les hypermarchés, n'en sont finalement certainement pas – et contre toute attente –

---

<sup>617</sup> « *Les diafoirus de l'urbanisme et de l'architecture, convoqués à son chevet, ont longtemps délibéré avant que chacun n'ose un diagnostic (la ville manquerait d'espace, de lumière, de volumes, de circulations, d'enclaves) et ne hasarde une thérapeutique sans qu'il soit toujours facile de se décider s'il s'agit de rendre à la ville un sens et un cœur, de projeter une nouvelle utopie, ou, du coup de pioche des fossoyeurs aménageurs, avides de recouvrir cette faille de leur faux-semblants piétonniers, agoras ou forums vides, échangeurs de vent, décors pour une non-ville, sans passé, sans histoire.* » Joël Roman, « La ville : chronique d'une mort annoncée ? », art cit. p. 5.

<sup>618</sup> *Ibid.*

<sup>619</sup> *Ibid.*

<sup>620</sup> Françoise Choay, « Les signes de la ville » dans *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Le Seuil, 2006., p.191 ; elle précise p. 168 : « *urbs (territoire physique de la ville) et civitas (communauté des citoyens qui l'habitent)* »

<sup>621</sup> *Ibid.*, p. 167. Elle les définit p.168 : « *urbs (territoire physique de la ville) et civitas (communauté des citoyens qui l'habitent)* »

dépourvus. *Regarde les Lumières mon amour* trouve, dans une écriture fragmentaire capable de rendre compte d'un espace-temps éclaté, se vivant par bribes, se vivant aussi dans des « non-lieux », des micro-interactions, des éléments de réponse à ces différentes problématiques. Le livre, dans l'état d'esprit d'une Choay lorsqu'elle insiste sur le fait que « [c]elle-ci [ndlr : l'urbanité] n'est cependant pas l'exclusive propriété de la ville », sonde précisément, avec l'hypermarché, un des « potentiels noyaux d'urbanité »<sup>622</sup>. Si elle admet « [s]ouvent, j'ai été accablée par un sentiment d'impuissance et d'injustice en sortant de l'hypermarché »<sup>623</sup>, elle constate que « [p]our autant, je n'ai cessé de ressentir l'attractivité de ce lieu de vie collective, subtile, spécifique, qui s'y déroule. »<sup>624</sup> En d'autres termes, malgré l'idéologie et le mode de vie proposé par l'hypermarché, elle ne peut se résoudre à lui refuser le terme de vie collective – c.-à-d. la capacité à y vivre ensemble collectivement des expériences du monde. Plus encore, elle souligne à ce sujet que « Le journal municipal m'apprend que 130 nationalités sont présentes sur l'ensemble du territoire de Cergy. Nulle part ailleurs elles ne se côtoient autant qu'au centre commercial des Trois-Fontaines, à Auchan »<sup>625</sup>. L'hypermarché, malgré ses paradoxes et les critiques que l'on peut à juste titre lui adresser, serait l'un de ces espaces capables de nous mettre en présence les uns et les autres. Pourtant, ces lieux de notre vie quotidienne et collective n'ont toujours pas intégré la littérature et plus généralement les représentations de « la vie ». Quand bien même, « “[l]a vie, la vraie” n'existe pas » et que l'on ne peut pas « raconter la vie », comme l'écrit Cécile Coulon dans un *Les grandes villes n'existent pas* précisément paru dans la collection nommée *Raconter la vie*, – cela là même accueillant *Regarde les lumières mon amour* – peut-être que, « en décrire quelques-unes »<sup>626</sup>, les donner à lire, les penser, pourrait redonner corps à ces zones assignées à la mollesse<sup>627</sup> par défaut de connaissance, par pensée totalisante.

Ainsi, en sondant le degré d'urbanité des hypermarchés, Ernaux répond à l'appel lancé par Choay lorsque celle-ci écrit : « Plutôt que de la déplorer [la disparition de la ville], il convient de s'interroger sur les substituts du système traditionnel, sur leur manière nouvelle de faire signe et sa portée pour la société »<sup>628</sup>.

---

<sup>622</sup> F. Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », art cit, p. 197.

<sup>623</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 88.

<sup>624</sup> *Ibid.*

<sup>625</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>626</sup> Cécile Coulon, *Les grandes villes n'existent pas*, Paris, Seuil, 2015, p. 95.

<sup>627</sup> Eric Chauvier, « Itinéraires dans la périurbanité « molle » : entre tout-fonctionnel et résistance », *Articulo - Journal of Urban Research* [online], 28 juin 2012, n° 8.

<sup>628</sup> F. Choay, « Les signes de la ville », art cit, p. 134.

L'oubli, l'effacement voire l'accusation qui frappent ces espaces, de même que la périurbanisation de manière générale, celle d'avoir signé la fin d'une certaine manière de vivre collectivement, d'avoir mis fin à l'urbanité, ne témoigne-t-il pas d'une autre problématique? La corrélation entre la crise de la ville matérielle et la crise de l'urbanité ne peut-elle pas être remise en cause, notamment au regard des éclairages apportés par Ernaux? Ne serait-ce pas la définition même de l'urbanité qui nécessiterait d'être revue?

#### 4.1.2. L'urbanité un objectif à atteindre fourvoyé

Plusieurs définitions de l'urbanité cohabitent et toutes n'impliquent pas les mêmes heuristiques. Il convient donc d'explorer la notion et de s'entendre sur la définition adoptée dans ce travail.

##### Encadré 1 – Et la citadinité ?

Nous n'emploierons pas dans ce travail le terme de « citadinité », que nous retrouvons parfois en géographie. Nous argumentons ce choix pour deux raisons. Premièrement, il n'existe pas de consensus définitoire quant à cette notion. En effet, Pascale Nédélec écrit en 2013 que ce concept est « *en quête de légitimité* »<sup>629</sup>, et, dix ans plus tard, lors de nos recherches, nous trouvons toujours peu de références à ce terme dans la littérature. En outre, elle constate qu'il existe un dissensus quant à l'usage du terme : en géographie deux courants l'emploient dans des acceptions différentes. Un premier pense « (...) *la citadinité à l'aune des idées d'apprentissage et de processus d'adoption* »<sup>630</sup> – celui de Pierre Signoles et Philippe Gervais-Lambony par exemple – tandis qu'un second – porté entre autres par Lussault et Lévy – l'envisage comme le « *rapport d'un sujet – i.e. un acteur social, qu'il soit un individu ou un de ces acteurs très particuliers que sont les groupes, les institutions... – à un objet : en l'occurrence, le monde urbain* »<sup>631</sup>. Lussault et Lévy précisent en 2003 qu'il s'agirait d'« *un ensemble – très complexe et évolutif – de représentations nourrissant des pratiques spatiales, celles-ci en retour, par réflexivité, contribuant à modifier*

<sup>629</sup> Pascale Nédélec, *Réflexions sur l'urbanité et la citadinité d'une aire urbaine américaine : (dé)construire Las Vegas*, Thèse de doctorat, Lyon 2, Lyon., 2013, p. 37.

<sup>630</sup> *Ibid.*

<sup>631</sup> Lussault et Signoles 1996 p.34 in *Ibid.*, p. 38.



*celles-là* »<sup>632</sup>. Bien qu'ils y déploient l'idée de la réflexivité, dans les deux cas, une dissociation entre la matérialité de la ville – qui serait liée à l'urbanité – et les représentations et pratiques – liées à la citadinité – demeure. Or, et c'est là notre deuxième argument, nous utilisons le terme d'urbanité précisément pour caractériser leur inextricable enchevêtrement. Nous empruntons l'état d'esprit d'Augustin Berque lorsque celui-ci préfère le terme d'urbanité pour mieux mettre en avant l'entremêlement de la forme matérielle et de la substance qui « *entrent en résonance* »<sup>633</sup> : il n'y a pas d'un côté une ville, espace matériel et de l'autre les habitant-e-s, ils constituent un « tout ».

D'un point de vue étymologique « *urbs* » signifie ville en latin et même « *ville d'entre toutes les villes* » dans l'Antiquité romaine<sup>634</sup> – autrement dit, elle serait la caractéristique essentielle d'une ville, ce qui la définirait au mieux, ce qui rendrait une ville discernable. Le terme caractérise la ville à la fois spatialement, morphologiquement, socialement ou symboliquement.

Lussault souligne également que l'urbanité doit être distinguée de « l'urbain », devenu un substantif caractérisant la troisième phase d'urbanisation de la planète : après la cité et la ville, surviendrait l'urbain, voire le post-urbain caractérisé par la dilution de l'espace de la ville en dehors de toute frontière, impulsant l'effacement de limites distinctes avec le rural.

Aujourd'hui, l'urbanité, dans le sens commun, est envisagée comme une « *politesse où entrent affabilité naturelle et usage du monde* »<sup>635</sup>. Elle se rapproche ainsi d'« *urbanitas* » qui signifie « *politesse d'esprit, de langage et de manières attachées spécialement à la ville de Rome* »<sup>636</sup>. Pour le Robert, l'urbanité désigne également « *les relations entre habitants d'une ville* » et « *le caractère des habitants des villes* ». Elle serait donc une qualité, propre à l'individu urbain, capable d'entrer en relation avec les habitant-e-s de la ville de

---

<sup>632</sup> J. Lévy et M. Lussault, 2003, p. 160 in Isabelle Berry-Chikhaoui, « Les notions de citadinité et d'urbanité dans l'analyse des villes du Monde arabe », *Les Cahiers d'EMAM. Études sur le Monde Arabe et la Méditerranée*, 1 juillet 2009, n° 18, p. 9-20.

<sup>633</sup> Berque 1994, p. 92 in Philippe Gervais-Lambony, « La citadinité, un arbre dans la forêt ou comment un mot peut en cacher d'autres » dans *Vocabulaire de la ville*, Nantes, Éditions du temps, 2001, p. 92-108.

<sup>634</sup> Catherine Foret, *Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*, Lyon, Pour la Direction Prospective du Grand Lyon, 2010, p. 1.

<sup>635</sup> Le Robert, *s.v.* « Urbanité », consulté le 20 octobre 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/urbanite>

<sup>636</sup> C. Foret, *Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*, *op. cit.*, p. 1.

manière courtoise, car capable d'adapter ses pratiques au monde qui l'entoure. Dans ce sens, l'urbanité s'apparente à une « culture »<sup>637</sup> singulière, propre à cet espace qu'est la ville, notamment par opposition à la ruralité. C'est pourquoi le terme de « savoir-vivre » lui est très souvent associé. Néanmoins, faire preuve de « savoir-vivre » est-il pour autant synonyme de non-conflit ? Cette nouvelle définition ne limite-t-elle pas les possibilités d'urbanité ?

Olivier Mongin, dans *La Condition urbaine* revient précisément sur la définition d'urbanité. Pour ce dernier, ce terme ne signifie pas le reniement du chaos au profit d'une certaine forme d'harmonie, mais la capacité à :

*Faire tenir ensemble des corps individuels, des corps libres sans les condamner à être trop unis, sans les condamner à être trop seuls (...) la cité permet à des individus de faire communauté voire de se démarquer, d'entrer en conflit, sans s'entre-tuer, de marquer leurs désaccords, sans pour autant sombrer corps et âme dans la guerre civile. (...) La ville a pour mission spatiale d'accorder accord et désaccord, discorde et consensus. [Nous soulignons]<sup>638</sup>*

Le recours au terme « cité » nous interpelle ; comme dans bien des documentaires aspirant à retrouver une démocratie participative, le mot « cité » devient un idéal à atteindre<sup>639</sup>, la ville ne pouvant plus en être le berceau. Effectivement, comme nous l'avons vu avec Choay, l'« urbs » est souvent rattaché au concept de cité, « polis » en grec ou de « civitas », signifiant « citoyen » en latin. Cette association met en lumière l'une des connotations principales du terme : l'idée d'une certaine forme démocratique invitant à penser l'urbanité avant tout dans sa dimension sociale, bien qu'elle repose toujours sur une double articulation de la morphologie et de la sociabilité<sup>640</sup>. Ainsi, l'urbanité est souvent rattachée à des formes antiques, à cet imaginaire de la cité.

---

<sup>637</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>638</sup> Olivier Mongin, *La Condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2005, p. 68.

<sup>639</sup> Voir par exemple le documentaire de Cyril Dion, *Un Monde Nouveau* : <https://un-monde-nouveau-le-film.fr/>, (consulté le 2 juillet 2023).

<sup>640</sup> Augustin Berque, *Du geste à la cité - Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard, 1993, 264 p ; Michel (sous la dir.) Lussault et Jacques Levy, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.*, Belin., Paris, 2003, vol.1<sup>re</sup> édition.

Pour cette raison, ce n'est pas parce que la ville matérielle est supplantée que l'urbanité, *de facto*, n'existe plus. Pourtant, très souvent, les deux notions sont corrélées dans leur crise : comme si la ville contemporaine, devenue phénomène urbain, ne recelait plus d'urbanité. On regrette la cité antique dévorée par une ville contemporaine monstrueuse, notamment connotée par la présence des non-lieux évoqués par Ernaux. Or, pour Sieverts, et assez paradoxalement, c'est précisément parce que la notion d'urbanité est directement corrélée à celle de cité et que celle-ci possède un imaginaire figé que ces mêmes non-lieux aspirent à reprogrammer un semblant d'urbanité à travers des codes, des ambiances :

*L'attrait exercé par l'image de l'ancienne urbanité et de son espace public est tel que l'on cherche, depuis quelques décennies, à la remettre en scène artificiellement afin de susciter une ambiance détendue propice à la consommation dans les zones piétonnes commerciales en centre-ville ou dans les grandes surfaces de la périphérie. Partout l'univers du quotidien est mis en scène! (...)»<sup>641</sup>.*

Les non-lieux eux-mêmes ne semblent pas se croire capables d'urbanité ; l'enjeu est alors de la simuler, à tout prix : « *En Europe centrale, l'urbanité qui était un état de fait existentiel est devenue un objectif à atteindre. Peut-être faudrait-il comme au théâtre qu'un véritable directeur artistique mette en scène les espaces publics de la ville.* »<sup>642</sup> L'hypothèse est posée : ces espaces seraient par essence oxymorique avec toute idée d'urbanité, car trop éloignés de l'image de la cité grecque (cf. chapitre 5).

Toutefois, si l'on en revient à Aristote – en l'occurrence repris par Zask dans *Zoocities*<sup>643</sup> – ville et cité sont fondamentalement et historiquement antinomiques. Zask note que, pour les Hébreux, les Grecs ou les Romains, la cité était par excellence le lieu de la pluralité, de l'indépendance, aucunement « *un lieu d'identité* »<sup>644</sup>. En ce sens, la cité n'est absolument pas une topologie mais une capacité à favoriser l'être ensemble, à supporter la création d'une communauté de vie « *indépendante et heureuse* »<sup>645</sup>. Or, entre la Renaissance et la révolution, constate Weber, la ville, se soumettant à l'autorité de la nation, prend un

---

<sup>641</sup> Thomas Sieverts, *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, Marseille, Editions Parenthèses, 2004 (première édition en allemand, 1997), pages 39-40 in *Urbanité*, [https://www.citego.org/bdf\\_fiche-document-129\\_fr.html](https://www.citego.org/bdf_fiche-document-129_fr.html), (consulté le 23 février 2023).

<sup>642</sup> *Ibid.*

<sup>643</sup> Joëlle Zask, *Zoocities : des animaux sauvages dans la ville*, Paris, Premier Parallèle, 2020, 249 p.

<sup>644</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>645</sup> « *une cité est une communauté de vie heureuse* », Aristote, *Les politiques*, livre III, traduction de P. Pellegrin, Paris, Flammarion, collection « GF », 1993 in *Ibid.*

autre sens : elle devient un lieu de pouvoir centralisé, un lieu, pour Zask, en quête d'efficacité « où l'idéal d'union organique est affirmé »<sup>646</sup>. L'idéal d'union, habituellement associé à la cité, n'est finalement pas de son fait, mais de la ville. En effet, la communauté heureuse développée par la cité n'est, elle, pas exempte de conflits. Mongin souligne précisément ce point : l'urbanité grecque ne signifie ni des formes matérielles préétablies ni la recherche d'une harmonie absolue ; elle ne se limite pas à la fameuse agora. Roman écrit également :

*(...) si la ville a longtemps été symbolisée par la place publique, agora ou forum dans l'antiquité, espace public de communication (...) c'est qu'elle réalisait cette possibilité d'une confrontation permanente des individus et des opinions, où s'élaborait, par friction mutuellement concentré, une citoyenneté.*<sup>647</sup>

Pour Mongin et Roman, l'urbanité se caractérise en définitive par notre capacité à entrer en conflit, à s'adapter et comprendre l'autre, à « faire communauté » en ajustant nos manières de vivre ensemble... Comme nous le faisons à l'hypermarché semble-t-il !

L'association entre cité et harmonie, qui non seulement n'est pas exacte, mais plus encore est oxymorique, nous paraît être au cœur d'un glissement ontologique qui pourrait expliquer ce défaut d'urbanité constaté dans la ville contemporaine : on déplore la perte d'une urbanité liée à la cité grecque, mais on définit cet idéal par une conception finalement liée à la ville. Si pour Mongin la mission de la ville serait de rendre possible cette urbanité pour « faire tenir ensemble » sur un même territoire une communauté éclectique formée d'une multitude d'habitant-e-s possédant chacun-e sa propre culture sans en parvenir à « la guerre civile » ; il nous semble qu'il faille avant tout accepter d'en revenir réellement à la cité, c'est-à-dire au primat de la communauté sur la topologie.

Ainsi, pareillement à Hannerz lorsqu'il écrit qu'« [i]l y a différentes sortes de villes »<sup>648</sup>, nous pouvons penser qu'il y a différentes sortes d'urbanités. C'est pourquoi, comme le souligne Foret dans sa recension, plusieurs auteurs invitent à parler « d'urbanités » au pluriel pour admettre que « des types d'urbanité

---

<sup>646</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>647</sup> J. Roman, « La ville », art cit, p. 11.

<sup>648</sup> Ulf Hannerz et Isaac Joseph, *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Éditions de minuit, 1983, p. 105.

*élargis* »<sup>649</sup> existent – position que nous adopterons dans ce travail. Nous retrouvons précisément cet état d’esprit dans la définition proposée par l’École de Chicago, reprise ici par Foret :

*(...) la ville comme mosaïque de mondes culturels divergents. L’urbanité est alors définie comme la capacité à circuler entre ces mondes, à nouer des « liens faibles », des relations « superficielles », indispensables à la vie en public dans la grande ville.*<sup>650</sup>

Bien loin de l’idée d’une « courtoisie », d’une image idéalisée de la cité grecque sans conflit, ces différentes propositions démontrent que le terme est relatif<sup>651</sup> et bien plus complexe qu’il n’y paraît<sup>652</sup>.

Ainsi envisagés à l’orée de ces propositions, l’urbanisation, l’explosion-implosion de la ville ou bien même, éventuellement, sa mort, ne signifient pas la fin de l’urbanité, des urbanités. Pareillement à Mongin, nous formulons l’hypothèse que :

*(...) plutôt que de partir à la recherche de la « bonne ville utopique » d’aujourd’hui, ne vaut-il pas mieux prendre en considération l’expérience urbaine en tant que telle ? (...) Il n’y a pas « une » acception de la ville, mais plusieurs niveaux d’approche qui se recoupent, se superposent et forment l’architecture de l’expérience urbaine.*<sup>653</sup>

Nous voilà parvenu-e-s à la problématique centrale qui sous-tend ce travail : la fin de la ville signifie-t-elle la fin de son urbanité ou, au contraire, est-ce la fin de son urbanité qui a signé sa fin ? Crise de la ville et crise de l’urbanité sont-elles indissociables ?

Près de 30 ans après la théorisation de la crise de l’urbanité par Roman, cette crise est-elle résolue ou, au contraire, est-elle plus que jamais présente ? En définitive, que reste-t-il de l’urbanité ou des urbanités dans

---

<sup>649</sup> *Ibid.*

<sup>650</sup> C. Foret, *Urbanité : une manière de faire société mise à l’épreuve par la fragmentation urbaine*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>651</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>652</sup> Pourtant, comme nous allons le voir (*cf.* Chapitre 5 et 6), pour répliquer à la crise de la ville, l’une des réponses a spécifiquement consisté à penser l’urbanité comme une valeur unificatrice, sans conflit, capable de redonner de l’harmonie au phénomène urbain par essence chaotique.

<sup>653</sup> O. Mongin, *La Condition urbaine. La ville à l’heure de la mondialisation*, *op. cit.*, p. 23.

la non-ville, l'après-ville, le phénomène urbain, la ville contemporaine fragmentée – cet espace où nous vivons présentement ?

Des tentatives de réponses, notamment à l'aune des années 90, alors que Roman théorise cette crise, émergent. Cette deuxième partie a pour ambition d'analyser les propositions et les articulations de ces dernières – certes très différentes et plus ou moins explicites – à la crise de l'urbanité. Malgré leurs raisons d'être et leurs philosophies éclectiques, que nous disent-elles de la ville contemporaine et des potentialités d'urbanités ? Selon quelles modalités ces quêtes effrénées pour retrouver la ville s'agencent-elles ? Est-ce seulement la même quête ?

Une modalité principale s'impose transversalement dans toutes ces propositions – bien que mobilisée très différemment : la *fragmentation*. Effectivement, l'état de crise susmentionné n'interroge pas autre chose que les relations – tant spatiales que temporelles et sociales – entre les parties et la totalité, entre le discontinu et continu dans la ville contemporaine qui a, rappelons-le, implosée-explosée. Ainsi, le recours à la fragmentation relève d'une tentative pour (re)saisir les morceaux épars de cette totalité disparue ; qu'il s'agisse de les recoller, de les glorifier, ou tout simplement de les admettre ; qu'elle soit envisagée comme une manière de retrouver des fragments historiques, de produire des fragments identitaires, de trouver le sens de la ville dans des fragments infimes ou comme une nouvelle façon d'appréhender la complexité du monde contemporain. La ville devient en conséquence une ville fragmentée, à saisir par bribes, par morceaux, par portions signifiantes ; une ville avant tout constituée de reliquats du passé, de reliquats poétiques...

Cette forme fragmentaire – que l'on trouve aussi chez Ernaux, nous le verrons – n'est pas nouvelle. Dès les années 50, un mouvement littéraire, le Nouveau Roman, y avait déjà recouru selon le même dessein : dire le monde en crises. Encore une fois, grâce à littérature, nous pensons trouver des clés de compréhension quant à l'usage et aux possibilités offertes par cette forme esthétique. Il semble que pour dire la désorientation entraînée par le passage du monde moderne au monde postmoderne, l'auteur du Nouveau Roman entrevoit dans la fragmentation la possibilité d'une désorientation (1.1) se traduisant par deux esthétiques aspirant à retrouver, éprouver ou atomiser la totalité déchue (1.2). Cependant, cette tentative d'une littérature prenant en compte le chaos contemporain n'incarne-t-elle pas, paradoxalement, une forme de répression (1.3) ?

## 4.2. La fragmentation dans le Nouveau Roman pour écrire la crise

### 4.2.1. Le fragment : un moyen de désorienter dans un monde en désorientation

Ce qu'on désigne communément la « *crise de ville* » s'apparente à une crise de l'espace, du temps, du rythme. C'est une rupture entre une ville close, continue, narrable, aux signes iconiques et une ville ouverte, diluée, non continue ; entre une ville que l'on dit cohérente et une ville disparate.

Cette rupture n'est pas sans rappeler le passage de la modernité issue des Lumières, à la postmodernité durant lequel « *Le monde a éclaté en mondes irréductibles, qui vivent d'une coexistence sans communication ni hiérarchie* »<sup>654</sup>. Le début du XX<sup>e</sup> est en effet marqué par une nouvelle physique qui ouvre à la question de la discontinuité et qui, dans les années 70, s'incarnera dans ce que l'on désigne comme « *les sciences du chaos* ». Comme l'état de l'art l'a démontré, une forme de chaos s'empare de la société au XX<sup>e</sup> : l'urbanisation, l'industrialisation complexifient la lecture du monde, son appréhension. Les repères s'effritent. Dans ce contexte, les grands récits de la modernité – fictions globalisantes qui pouvoient une cohérence au « système-monde », soumettant le « *Multiple à l'Un* »<sup>655</sup> – font peu à peu l'objet d'une défiance et subissent une déconstruction : la contrainte unitaire laisse place à l'hétérogène.

Le chaos, cette « *manifestation difficile ou impossible à appréhender pour la rationalité humaine* »<sup>656</sup> s'infiltré alors dans la littérature ; telle est la raison d'être du Nouveau Roman. Durant cette période de transformation que sont les années 50, ce mouvement littéraire – qui ne se constitue pas initialement comme tel, mais qui le devient de fait – voit le jour. Différent·e·s auteur·rice·s et théoricien·ne·s, dans le climat de remise en question des grands récits et de transformation rapide du monde d'alors, cherchent à traduire ces bouleversements *par et dans* la littérature. Ce qui les rassemble tient en quelques mots : déconstruire les normes narratives en vigueur – toujours en quête d'unité – pour produire une écriture capable d'exprimer l'hétérogène. Pour Robbe-Grillet, figure de proue du Nouveau Roman, « *Il y a aujourd'hui, en effet, un élément nouveau qui nous sépare cette fois radicalement de Balzac (...) c'est la*

---

<sup>654</sup> Pierre De Boisdeffre, « Audience Et Limites Du “Nouveau Roman” », *Revue des Deux Mondes*, 1967, p. 505.

<sup>655</sup> Marc Gontard, *Écrire la crise: L'esthétique postmoderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 23.

<sup>656</sup> Ivan Gros, « « Écriture et Chaos ». Petites impostures métaphoriques, prémisses en vue d'une théorie sur les métaphores de la complexité dans le cadre d'une poétique de l'ordre et du chaos », *TRANS- Revue de littérature générale et comparée*, 7 juillet 2008, n° 6 §3.

*destitution des vieux mythes de la profondeur*»<sup>657</sup>. Plutôt que de chercher à contrer ce déclin, les nouveaux romanciers et nouvelles romancières choisissent de rompre délibérément avec la tradition romanesque, notamment en explosant les frontières du récit ainsi que son système narratif.

Qualifiée d'écriture des temps de crise, l'écriture du Nouveau Roman interroge la littérature, son rôle dans la représentation du réel et, par truchement, le monde contemporain d'alors. Puisque celui-ci se transforme, que les repères s'effondrent peu à peu, que «*le monde est devenu inconnaissable, impensable (que) le sujet lui-même éprouve des difficultés à se comprendre*»<sup>658</sup> pourquoi la littérature resterait-elle figée dans un schéma narratif traditionnel ? Fleury résume ainsi l'état d'esprit du mouvement : «*Il faut, à tout prix, empêcher que le sens ne se fige comme une mayonnaise. Refuser LE sens, LE destin, et produire par le langage les armes de cette désorientation [nous soulignons]*»<sup>659</sup>. Les armes de cette désorientation se trouveront dans la réfutation de l'illusion référentielle, dans le déploiement de nouveaux dispositifs, de nouvelles techniques, de jeux de construction et dans l'éclatement de l'intrigue, du sujet et de la chronologie. La fragmentation apparaîtra comme la méta-arme de cette désorientation, arme ultime à la fois pour dire et saisir le monde en crises. Roger, à propos des œuvres de Quignard, figure iconique de la littérature par fragment, considère la forme fragmentaire qu'il déploie comme *un «exercice d'inquiétude aux antipodes du discours de maîtrise*»<sup>660</sup>. Le monde étant devenu chaotique, discontinu, inachevé, la littérature pour l'appréhender va recourir à des procédés dyadiques – admettant à la fois le contrôle et le principe de discontinuité – dont la forme fragmentaire sera la principale. Pour Françoise Susini-Anastopoulos :

*(...) le recours à la forme fragmentaire s'inscrit dans le sillage d'une triple crise aux manifestations déjà anciennes, et à laquelle on peut identifier la modernité : crise de l'œuvre par caducité des notions d'achèvement et de complétude, crise de la totalité, perçue comme impossibilité et décrétée monstrueuse et enfin crise de la généricité, qui a permis au fragment de se présenter, en s'écrivant en marge de la*

---

<sup>657</sup> Frank Baert et Dominique Viart, *La littérature française contemporaine : questions et perspectives*, Leuven University Press, 1993, p. 111.

<sup>658</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>659</sup> Marie Fleury Wullschleger, « Éprouver la frontière. Oscillations de la littérature "post-postmoderne" entre référentialité et fictionnalité », *A contrario*, 2018, vol. 27, n° 2, p. 161.

<sup>660</sup> Jérôme Roger, « L'essai, point aveugle de la critique ? », *Études littéraires*, vol. 37, n° 1, p. 49 2005 Clément Anne-Marie et Dupont Caroline, « Quignard et La Bruyère. La biographie en mode mineur », *Temps Zéro : Revue d'Étude des Écritures Contemporaines*, 1 décembre 2010, vol. 4 §9.



*littérature ou tangentiellement par rapport à elle, comme une alternative plausible et stimulante à la désaffection des genres traditionnels, jusqu'à s'imposer comme la matrice même du Genre.*<sup>661</sup>

À ces trois crises, de l'œuvre, de la totalité et du genre, Ripoll ajoute la crise du sujet, qui serait elle aussi concomitante à la modernité<sup>662</sup>.

Autorisons-nous ici une parenthèse. Cette caractérisation des crises est aisément transposable au cas de la ville : impossibilité d'une ville achevée et complète du fait de son explosion-implosion, imposition d'une certaine généricité par la mondialisation qui entraîne une difficulté pour l'individu à trouver sa place dans cet espace anonymisant... C'est pourquoi nous nous permettons ce parallèle. Dans ce chapitre, nous entreprenons de comprendre pourquoi la fragmentation s'impose comme l'arme ultime, dans le Nouveau Roman certes, mais plus largement, nous extrapolerons cette analyse aux réponses formulées pour solder la crise de la ville. En outre, n'est-ce pas précisément ce que nous avons fait jusqu'à présent : saisir la ville de manière fragmentaire, par la littérature, la géographie ou la sociologie ?

Pour en revenir au fragment dans la littérature, son apparition et sa prolifération se présentent comme éminemment contextuelles, c'est ainsi que le définit Susini-Anastopoulos :

*La faveur que le fragment connaît actuellement peut être globalement considérée comme une caractéristique de notre époque, où l'on ne parle que d'atomisation, de dispersion, d'éclatements identitaires et de scénarios apocalyptiques [nous soulignons]. Une autre raison plausible de cette effervescence est à trouver dans le climat philosophique et critique, un certain esprit du temps, un nouvel état de la sensibilité qui prend volontiers en compte ce que de longs siècles avaient négligé, méprisé ou ignoré. Désormais, l'on s'intéresse à la lacune, à la perte, à l'inachevé.*<sup>663</sup>

---

<sup>661</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, *L'Écriture fragmentaire: Définitions et enjeux*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 2.

<sup>662</sup> Ricard Ripoll, « Vers une pataphysique de l'écriture fragmentaire », *Forma Brève*, 1 janvier 2006, n° 4, p. 13.

<sup>663</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, article « Fragment », *Dictionnaire universel des littératures*, sous la direction de Béatrice Didier, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 1239 in Cristina Minelle, « Nouvelle et fragment : quand la brisure engendre du nouveau », *Littératures*, 2005, vol. 52, n° 1, p. 73.

Deux raisons expliquent le succès du fragment au milieu du XX<sup>e</sup> : d'un côté une époque incertaine, atomisée, de l'autre un état d'esprit plus ouvert sur le sensible, qui intègre les lacunes comme des éléments signifiants, au même titre que les œuvres achevées<sup>664</sup>. Le recours au fragment, en définitive, est un recours à la discontinuité, la modernité se caractérisant précisément par ce refus de la continuité, comme le relève Pascal Quignard dans le résumé de son ouvrage *Une gêne technique à l'égard des fragments* : « Claude Simon définissait le moderne : ce qui ne supporte plus la liaison. Seng-tsan a écrit : Si vos pensées sont liées, elles ne sont plus fraîches »<sup>665</sup>. C'est donc pour refuser le continu que la fragmentation s'impose. Mais qu'entendons-nous par fragment, fragmentation ? Est-ce la même chose ? L'usage de la fragmentation est-il toujours le même ?

#### 4.2.2. Esthétiques fragmentaires et fragmentales : retrouver, éprouver, atomiser ?

Dans son texte sur *La fabrique du fragment*, Philippe Jousset distingue deux grands types de fragments : d'un côté « la partie d'un tout, ce qui reste d'une entité désormais lacunaire, un vestige, une ruine » et de l'autre, « un tout, dans une forme ramassée »<sup>666</sup>. Le premier évoque l'absence, tandis que l'autre « enferme une évidence »<sup>667</sup>. Pour commencer, concentrons-nous plus spécifiquement sur le premier type de fragment. La définition du fragment selon Montandon y apporte un complément, une orientation :

*le morceau d'une chose brisée, en éclats, et par extension le terme désigne une œuvre incomplète, morcelée. Il y a, comme l'origine étymologique le confirme, brisure, et l'on pourrait parler de bris de clôture de texte. La fragmentation est d'abord une violence subie, une désagrégation intolérable.*<sup>668</sup>

---

<sup>664</sup> Ces deux raisons seront également celles que nous retrouverons dans les propositions de réponses apportées à la crise urbaine que nous traiterons dans les prochains chapitres.

<sup>665</sup> Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments : essai sur Jean de La Bruyère*, Paris, Galilée, 2005, 94 p.

<sup>666</sup> Philippe Jousset, « Fabrique du fragment : Théories et pratique : le cas Cioran. » dans *Pierre Garrigues & Mustapha Trabelsi. L'écriture fragmentale*, URLDC., Sfax, Presses de l'Université de Sfax, 2014, p. 2.

<sup>667</sup> *Ibid.*

<sup>668</sup> A. Montandon, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, 1992, p. 77 in Adela Gligor, « L'écriture fragmentaire des Fous de Bassan d'Anne Hébert » dans Françoise Daviet-Taylor et Laurent Gourmelen (eds.), *Fragments : Entre brisure et création*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 191-206 §2.

De la sorte, le fragment caractérise ce qu'il subsiste d'une œuvre perdue – c'est-à-dire d'une totalité – et, par extension, une « *absence de complétude* »<sup>669</sup> – soit une totalité non accomplie. Le fragment peut ainsi être issu d'une totalité qui fut et n'est plus, ou se définir justement par l'absence même de totalité : il n'a jamais appartenu à une œuvre plus globale. De cette distinction émerge une différence ontologique profonde. Dans la première acception, le fragment se fait témoin d'une œuvre qui fut, témoin d'un passé. Quignard, insiste sur cette dimension lorsqu'il considère que le fragment est « (...) *ce qui s'est effondré et reste comme le vestige d'un deuil. Il est la citation, le reliquat, le talisman, l'abandon, l'ongle, le bout de tunique, l'os, le déchet, d'une civilisation trop ancienne ou trop morte* »<sup>670</sup>. Ce rapprochement du vestige octroie une certaine valeur au fragment : il est à jamais la seule trace d'une chose morte à jamais perdue. Il ouvre une fenêtre sur un passé révolu, sur une totalité qui n'est plus et que l'on cherche, à travers lui, à retrouver ; il en est la trace, le signe et dans le même temps l'assurance de tisser un lien, une continuité, entre ce passé et le présent. Mais cette survivance s'effectue pour Montandon au prix d'une « *violence* ». Le fragment n'est pas simplement ce qui a subsisté au temps, mais ce qui a subsisté à un acte « *intolérable* » : le temps qui passe, la brisure, l'effacement aussi.

Dans l'autre acception, l'absence de complétude se concentre sur « *le déchet* », c'est-à-dire le rebut, ce qui n'a jamais appartenu à une totalité finie. Le fragment comme ce qui a pu collaborer à la production de l'œuvre, mais qui n'en a jamais été une partie intégrante. Le fragment non pas comme perte ou altération, mais comme ce que l'on a délibérément choisi de rejeter, d'exclure, de ne pas sauvegarder. Dans les deux acceptions, le fragment demeure une partie d'un tout qui fut et qui n'est plus.

À l'inverse, le deuxième type de fragment proposé par Jousset se définit comme « *un tout, dans une forme ramassée* », « *enfermant une évidence* » : il est à lui seul une totalité, mais une totalité condensée, courte, qui lui confère la propriété de fragment. Il ne porte pas la trace d'une discontinuité éprouvante, d'un chaos ou d'un échec comme précédemment. Au contraire, l'aphorisme, exemple typique de ce type de fragment, tend vers l'unité littéraire, il est autosuffisant.

Maurice Blanchot, critique littéraire et romancier iconique du fragment, approfondit cette caractérisation des fragments, estimant qu'ils peuvent être au nombre de quatre :

---

<sup>669</sup> F. Susini-Anastopoulos, *L'Écriture fragmentaire*, op. cit., p. 51.

<sup>670</sup> Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments. Essai sur Jean de La Bruyère*, 1986, Paris, Galilée, 2005, p.50

1. Le fragment qui n'est que le moment dialectique d'un plus vaste ensemble. 2. La forme aphoristique, obscurément violente qui, à titre de fragment, est déjà complète. L'aphorisme, c'est étymologiquement l'horizon, un horizon qui borne et n'ouvre pas. 3. Le fragment lié à la mobilité de la recherche, à la pensée voyageuse qui s'accomplit par affirmations séparées et exigeant la séparation (Nietzsche). 4. Enfin une littérature de fragment qui se situe hors du tout, soit parce qu'elle suppose que le tout est déjà réalisé (toute littérature est une littérature de fin des temps), soit parce qu'à côté des formes de langage où se construit et se parle le tout, parole du savoir, du travail et du salut, elle pressent une tout autre parole libérant la pensée d'être seulement pensée en vue de l'unité, autrement dit exigeant une discontinuité essentielle.<sup>671</sup>

Si le premier fragment correspond à celui défini précédemment – la partie du tout –, le deux et le quatre illustrent ce que peut vouloir dire la « forme ramassée » : une forme fermée qui se suffit à elle-même, une forme littéraire qui se situe « hors du tout ». Les typologies édifiées par Blanchot mettent ainsi l'accent sur une double dialectique au cœur du fragment : celle de la forme et celle de la continuation. La littérature s'empare de cette dialectique de deux manières distinctes, par l'écriture *fragmentaire* d'une part, *fragmentale* d'autre part. Cette nuance sémantique, constitutive d'une séparation ontologique importante, mais non exclusive, Marc Gontard la théorise dans son ouvrage *Écrire la crise : L'esthétique postmoderne* :

*Une première chose est de différencier le texte fragmentaire du texte fragmental. Dans le premier cas, ce qui est en cause c'est soit l'inachèvement (œuvre posthume) soit l'incomplétude (manuscrit endommagé ou partiellement perdu). Dans le second cas, l'adjectif fragmental désigne une écriture consciente d'elle-même, une esthétique concertée.*<sup>672</sup>

La nuance entre fragmental et fragmentaire, que nous adopterons dans ce travail, témoigne de deux rapports distincts au fragment.

---

<sup>671</sup> Maurice Blanchot, *Écrits politiques. 1953-1993, textes choisis, établis et annotés par Éric Hoppenot*, Paris, Gallimard, 2008, coll. « Les cahiers de la NRF », p. 109, in Michel Lisse, « Le paradoxe du fragment », *Revue de métaphysique et de morale*, 2015, vol. 86, n° 2, p. 211.

<sup>672</sup> Marc Gontard, *Écrire la crise : L'esthétique postmoderne*, Presses universitaires de Rennes, 2019, 154 p.

La première, l'écriture fragmentaire, se retrouve par exemple dans les anthologies ou dans les réécritures, dans les extraits de textes qui ont subsisté au temps et que l'on compile pour ne pas les perdre, que l'on fait dialoguer pour en saisir l'essence, on parle également de réécriture. Le fragment y est envisagé comme une forme non complète, comme un vestige que l'on ressuscite et qu'on réactualise, dans une perspective sémiotique.

Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Barthes consacre la forme fragmentaire; elle seule serait susceptible de donner la possibilité d'«*entendre ce qu'il y a (...) d'intraitable*»<sup>673</sup> dans cet objet si vaste et mouvant qu'est le discours amoureux. Le sémiologue, «*pour composer ce sujet amoureux*»<sup>674</sup>, mobilise donc des matériaux composites – «*on a "monté" des morceaux d'origines diverses*»<sup>675</sup> – piochés tour à tour dans des lectures personnelles, des échanges avec des amis, des expériences intimes. Il édifie son livre autour d'entrées – l'ouvrage est classifié dans les dictionnaires – qui sont autant de moyens de pénétrer le discours amoureux. L'entrée («*S'abîmer*»)<sup>676</sup>, est abondée de fragments, de citations («*RUSBROCK : "... le repos de l'abîme" (40)*»<sup>677</sup>). Par la fragmentation du mot, de la notion, Barthes aspire à son épuisement, aspire à s'approcher de sa profondeur sémiologique. L'accumulation de fragments, courts, éclectiques, exprimerait le mieux les soubresauts et les mouvements qui animent le discours passionnel. Grâce à sa capacité à multiplier les regards, les philosophies, les époques et les penseurs, elle serait aussi l'occasion de s'approcher d'une saisie universelle : d'une totalité pourrait-on dire? En somme, le fragmentaire pour trouver une complétude tout en conservant la spontanéité des impulsions qui sont son essence.

De manière plus générale, lorsque cette forme est convoquée dans le Nouveau Roman – plutôt rarement, car la rupture proposée par le mouvement se trouve, nous semble-t-il, davantage dans la forme fragmentale – n'a rien du fragment continu, de l'aphorisme. Au contraire, ce qui est recherché, à l'instar de Barthes, se trouve dans le dialogue. Effectivement, l'écriture fragmentaire au XX<sup>e</sup> s'apparente plus à une problématisation des dialectiques partie/totalité et continuité/discontinuité, qu'à la sauvegarde de vestiges du passé ou à la volonté de retrouver une œuvre originelle totale.

---

<sup>673</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p.24

<sup>674</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>675</sup> *Ibid.*

<sup>676</sup> *Ibid.* p.16

<sup>677</sup> *Ibid.*

L'écriture fragmentaire peut également s'apparenter, dans une autre dimension, à une manière de rendre compte des mouvements de la pensée, de leur discontinuité, particulièrement lorsqu'elle est utilisée dans le genre autobiographique chez les auteurs de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), groupe de recherche contemporain du Nouveau Roman, qui explore les potentialités du langage. Bien que globalement les textes oulipiens s'apparentent plus au fragmental, Amarie considère que dans ce qu'elle nomme « *les autobiographies potentielles* », « *OUAUPO [Ouvroir d'Autobiographie Potentielle]* »<sup>678</sup>, l'auteur oulipien recourt au fragmentaire comme un outil introspectif : « *Écrire pour lui, c'est découper, puis assembler, se remembrer. S'écrire, c'est à la fois se débiter en morceaux et se recueillir comme somme, se disperser et se retrouver* »<sup>679</sup>. Le fragment est l'occasion de suivre le processus mémoriel, connectant des unités, par exemple des souvenirs, non nécessairement liées<sup>680</sup> (cf. type 3 défini par Blanchot) qui trouvent pourtant place dans ce qu'Olga Amarie nomme la « *continuité du moi* »<sup>681</sup>. Autrement dit, comment ce « *moi* », qui s'apparente à une continuité, se constitue de fragments discontinus, comment ce « *moi* » continu s'approche par ces fragments discontinus. Mais cet outil introspectif, est également un outil d'introspection collective, constituée de fragments partagés, comme le formule Perec dans le résumé de *Je me souviens*, ouvrage élaboré à partir de 480 souvenirs épars :

*Des petits morceaux de quotidien, des choses que, telle ou telle année, tous les gens d'un même âge ont vues, ont vécues, ont partagées, et qui ensuite ont disparu, ont été oubliées; elles ne valaient pas la peine de faire partie de l'Histoire ni de figurer dans les Mémoires des hommes d'État, des alpinistes et des monstres sacrés. Il arrive pourtant qu'elles reviennent, quelques années plus tard, intactes et minuscules, par hasard ou parce qu'on les a cherchées, un soir, entre amis; c'était une chose qu'on avait apprise à l'école, un champion, un chanteur ou une starlette qui perçait, un air qui était sur toutes les lèvres, un hold-up ou une catastrophe qui faisait la une des quotidiens, un best-seller, un scandale, un slogan, une habitude, une expression, un vêtement ou une manière de la porter, un geste, ou quelque chose d'encore plus mince, d'inessentiel, de tout à fait banal, miraculeusement arraché à son*

---

<sup>678</sup> Olga Amarie, « Le fractionnement et la continuité du moi dans l'écriture oulipienne », *M@gm@*, 1 mai 2012, vol. 10, n° 2.

<sup>679</sup> *Ibid.* Difficile ici de ne pas penser à la métaphore du puzzle proposée dans le préambule de *La vie mode d'emploi* par Perec – bien que n'étant pas d'un roman autobiographique – dans lequel l'écrivain se compare à un faiseur de puzzle découpant et agencant le puzzle selon son bon vouloir. (cf. 6.3.C)

<sup>680</sup> *Ibid.*

<sup>681</sup> *Ibid.*

*insignifiance* [nous soulignons], retrouvé pour un instant, suscitant pendant quelques secondes une impalpable petite nostalgie.<sup>682</sup>

Et ces fragments de mémoire collectifs ne sont pas, comme le soulève Perec, composés de fragments d'œuvre totale, artistique, de vestiges valorisés habituellement dans les discours de mémoire collective. Les OUAUPO, et notamment celle de Perec, s'édifient ainsi au contraire des anthologies canoniques – qui mobilisent généralement des fragments considérés comme partie d'une totalité et possédant, *de facto*, une valeur certaine –, à partir de choses qui « ne valaient pas la peine de faire partie de l'Histoire » ; ce que Montandon désignait comme « déchet », c.-à-d. la « perte qu'une chose subit dans l'emploi qui en est fait », un « résidu inutilisable »<sup>683</sup>. Perec réhabilite ces résidus, *prima facie* insignifiants, inutilisables. C'est cet état d'esprit que conserve Le Tellier dans son texte hommage à Perec, *Les Amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable*. Cet ouvrage reprend la forme aphoristique du « je me souviens » en se construisant sur le mode du « je pense que », tentatives de réponses que l'auteur fournirait à sa femme lui demandant sempiternellement « à quoi tu penses ? ». Relatées les unes après les autres, les mille réponses à la question assénée forment une « méditation fragmentaire »<sup>684</sup> pour reprendre Amarie, c'est-à-dire une œuvre fragmentée, possédant toutefois une certaine cohérence, notamment grâce à « une grande unité de ton, humoristique, ironique ou sarcastique, et par des renvois intertextuels à des écrivains participant de la même famille oulipienne »<sup>685</sup>.

Perec, figure iconique de l'Oulipo, consacre ainsi les fragments non signifiants par son seul mouvement, c'est pourquoi cette écriture est à la croisée du fragmentaire-fragmental : la réminiscence de traces du passé prend vie grâce à une esthétique fragmentale les admettant. L'œuvre, dès lors, n'est plus une totalité continue perdue qu'il faudrait à tout prix retrouver, mais une somme de pensées, de moments de vie discontinus. De ces morceaux épars « miraculeusement arrachés à l'insignifiance » naitrait l'œuvre. Si pour Montandon la constitution du fragment est inhérente à un acte « intolérable » qui l'aurait arraché à son œuvre initiale, pour Perec au contraire, il s'agit là d'un miracle, tout dépend du rapport à la forme initiale. D'un côté une œuvre complète que l'on aurait brisée en fragments et qui aurait donc subie une

---

<sup>682</sup> Georges Perec, *Je Me Souviens*, Paris, Fayard, 2013, 77 p.

<sup>683</sup> Le Robert, *s.v.* « Déchet », consulté le 11 septembre 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/dechet>

<sup>684</sup> O. Amarie, « Le fractionnement et la continuité du moi dans l'écriture oulipienne », art cit.

<sup>685</sup> *Ibid.*

perte, de l'autre un flux continu – la vie – qui aurait vécu une épiphanie par cet arrachement à l'insignifiance<sup>686</sup>. C'est en quelques mots l'idée de la fragmentation développée par Anastopoulos :

*Quant à l'œuvre littéraire, elle se construit de façon spasmodique, affirmant l'égalité des instants – de vie, de texte – qui la composent. Elle proclame ainsi que sa vraie nature est fragmentaire et ne s'exhibe pas dans l'événement majeur d'un chef-d'œuvre parfait, mais se dissimule dans la suite chaotique et pourtant « ordonnée », mais ailleurs et autrement, des incidents souvent mineurs qui la composent. En amont et en aval du fragment, il n'y a rien, la fragmentarité s'assume, l'ensemble hétérogène ne prétend à nulle homogénéité formelle et comme l'écrit J. Levaillant, « l'inachèvement fait alors partie de l'écriture de réalité et non de vérité » [44].<sup>687</sup>*

Cette citation reprend l'ensemble des réflexions que nous avons développées jusqu'à présent sur la fragmentation dans la littérature et nous ouvre, dans le même temps, à de nouvelles considérations sur l'écriture fragmentaire que l'on retrouve particulièrement dans le Nouveau Roman, certain-e-s critiques évoquant même une « fétichisation »<sup>688</sup>. Elle valorise la « suite chaotique », qu'elle envisage non pas comme un désordre, mais – reprenant l'idée de Lacoue-Labarthe et Nancy – comme « une plénitude infinie »<sup>689</sup> menant à une « confusion d'où peut jaillir un monde »<sup>690</sup>. En ce sens, elle semble rejoindre les propositions des nouveaux romanciers et romancières qui n'aspirent plus à saisir des reliquats d'œuvres disparues ou des fragments mémoriels, mais à produire une écriture elle-même fragmentée, chaotique. Effectivement, le Nouveau Roman se construit sur l'idée qu'une rupture avec la forme romanesque

---

<sup>686</sup> Nous retrouverons ce dernier état d'esprit dans le chapitre 6 de la prochaine partie, la vie (et la ville !) comme succession de fragments non-signifiants et pourtant essentiels (cf. 6.3.B).

<sup>687</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, « Figures du contre-ordre fragmentaire » dans *L'Écriture fragmentaire*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, 1997, p. 189.

<sup>688</sup> La pensée fragmentaire. Discontinuité formelle et question du sens (Pascal, Diderot, Hölderlin et la modernité), Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985, p. 76 in Federico Bravo, « Les pratiques anthologiques. Pour une critique du fragment », *Le phénomène anthologique dans le monde ibérique*, 2000, p. 2.

<sup>689</sup> Lacoue-Labarthe Ph. et Nancy J.-L., *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Éd. du Seuil, 1978 in F. Susini-Anastopoulos, *L'Écriture fragmentaire*, op. cit., p. 175.

<sup>690</sup> Anastopoulos théorise ici ce que nous nommons en sémiotique « le mode mineur du sens ». Ce concept postule l'idée que souvent, le sens n'émane pas essentiellement des signes dits « fondamentaux », pourtant chargés de le procurer, mais au contraire des signes dit « mineurs », secondaires. (cf. 7.2)



canonique est nécessaire pour rendre compte de la « *ruine des illusions et des systèmes* »<sup>691</sup>, c.-à-d. la défiance vis-à-vis des grands récits unifiants et de la perte de repères. Contre ce que Barthes appelle le « *monstre de la totalité* »<sup>692</sup>, contre l'idée d'un « *chef-d'œuvre parfait* »<sup>693</sup> comme la nomme Anastopoulous, l'écriture fragmentale devient la manière, non pas de rendre compte de la crise, mais de la faire exister, de rendre possible son expérience, de la rendre palpable dans la littérature. L'abrogation des normes narratives régissant le genre rendrait lisible une autre vision du monde, comme l'écrit Barthes à propos de Robbe-Grillet :

*Il enseigne à regarder le monde non plus avec les yeux du confesseur, du médecin ou de Dieu, toutes hypostases significatives du romancier classique, mais avec ceux d'un homme qui marche dans la ville sans d'autre horizon que le spectacle, sans d'autre pouvoir que celui-là même de ses yeux*<sup>694</sup>.

Le fragment n'est plus une embrasure sur un passé révolu, mais une mise en abyme de la réalité éclatée, disséminée, saisie par « *un homme qui marche sans d'autre horizon* », sans autre dessein que celui d'exprimer ce qu'il observe, ce que l'on nomme la poétique du fragment. Néanmoins, contrairement au « *Je me souviens* » de Perec, la poétique est portée par une écriture fragmentale, c.-à-d. « *une écriture consciente d'elle-même, une esthétique concertée* »<sup>695</sup>, une écriture qui ne vaut pas par le récit qu'elle propose, mais par son esthétique : l'écriture est le fragment. Le Nouveau Roman, tout comme l'Oulipo, se plaît à imaginer des jeux littéraires, des stratégies de désorientation. Pourtant, les projets ne sont pas les mêmes. Si pour l'Oulipo, l'écriture fragmentale apparaît comme un jeu avant tout linguistique, pour le Nouveau Roman, elle est une tentative de rendre compte de la complexité du monde en perdant le lecteur ou la lectrice, en le sortant de ses habitudes lectoriales et de son statut passif ; il s'adresse à la société et entend y prendre part. C'est pourquoi dans ce travail, nous nous intéressons plus particulièrement au Nouveau Roman.

---

<sup>691</sup> Martine Marzloff, *Compte rendu de lecture pour P. Garrigues*, Poétiques du fragment, Klincksieck esthétique, Paris, 1995, 409 p.

<sup>692</sup> Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Poche., Paris, Point, 1975, p. 182.

<sup>693</sup> F. Susini-Anastopoulous, *L'Écriture fragmentaire*, op. cit., p. 189.

<sup>694</sup> Roland Barthes, *Essais critiques*, op. cit., p. 40 in David Desrosiers, « Georges Perec et la crise du langage. De la critique du Nouveau Roman à l'apologie de Robert Antelme », *Politiques de la littérature. Une traversée du XX<sup>e</sup> siècle français*, 2014, vol. 35, p. 128.

<sup>695</sup> M. Gontard, *Écrire la crise*, op. cit.

Prenons l'exemple du livre de Robbe-Grillet *Les Gommages*, dans lequel il fragmente constamment le récit, coupe la narration, reprend plusieurs fois les mêmes parcours, diffracte les lieux ou rend impossible leur différenciation afin de créer un climat d'incertitude et d'ambiguïté, pour perdre le lecteur et la lectrice. Chaque fragment s'insère à la suite du précédent sans crier gare : les transitions sont gommées, aucun indice ne nous permet d'identifier le changement de fragment, même les sauts de ligne n'en sont pas des indicateurs fiables. Lors d'un moment particulièrement palpitant, alors que nous suivons un personnage qui va possiblement se faire assassiner, Robbe-Grillet se joue de nous :

*Il monte l'escalier. Comme à l'ordinaire, la grande maison est silencieuse...*

3. *Avant de s'immobiliser tout à fait, le tablier du pont-bascule est encore agité (...)*<sup>696</sup>

Malgré le saut de ligne, le blanc et la mention « 3 » indiquant, non pas un chapitre, mais une partie du chapitre, les techniques syntaxiques nous mettent en proie au doute. Les points de suspension ainsi que le renvoi du sujet de la phrase suivante à la deuxième proposition nous laissent croire que la phrase continue et que ce qui s'immobilise est le « *il* » précédent. Mais il n'en est rien. L'écriture fragmentale est un outil visant la déstabilisation du lectorat et la déconstruction du sens : ce que nous tenions pour vrai s'effondre au fil des pages. Malgré de longues descriptions des choses et des êtres, nous sommes perdus ; au fur et à mesure, le récit se gomme lui-même. Dans *Les Gommages*, les fragments sont ainsi à la fois ce qui assure l'unité de l'œuvre et sa perte.

Avec le fragmental, ce n'est pas la progression narrative qui importe, mais la relation, le jeu engagé avec le lectorat qui, habitué à une certaine passivité, dans la littérature comme dans la vie, doit revêtir ici un nouveau rôle pour : « *décrypter mentalement tous les problèmes complexes de la narration et (...) éviter tous les pièges tendus volontairement au niveau des données spatio-temporelles. À vrai dire, le lectorat entre en jeu avec l'auteur, le narrateur et le personnage* »<sup>697</sup>. Le lectorat est mis à contribution pour décrypter les codes, percer les mystères de l'écriture. Robbe-Grillet, par une phrase qui s'apparente à du méta textuel,

---

<sup>696</sup> Alain Robbe-Grillet, *Les Gommages*, Paris, Éditions de minuit, 2012, p. 157.

<sup>697</sup> Allahchokr Assadollahi, « Les mécanismes de la déconstruction chez Sarraute et chez Robbe-Grillet (Les Fruits d'Or et Les Gommages) », *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, 1 septembre 2009, vol. 5, n° 10, p. 17.

écrit par exemple : « *Si tu confonds hier et aujourd'hui, ça va pas mieux* »<sup>698</sup>. Si indirectement cette phrase s'adresse au lectorat, nous pouvons déceler la pointe d'ironie de l'auteur fier de réussir sa « *désorientation* » pour reprendre le terme utilisé par Fleury. Face à une œuvre fragmentale, ce dernier doit donc être capable à la fois de « *lire entre les lignes* »<sup>699</sup> et de ne pas se perdre dans les fragments qui se recourent, se répètent, s'il veut pouvoir retrouver la « *cohérence du texte, au-delà de la discontinuité de celui-ci* »<sup>700</sup>. La double lecture est omniprésente, certains passages ne prenant sens qu'après l'achèvement du livre. Tel est le cas pour cet extrait, qui, à la relecture, ressemble à une raillerie de l'auteur :

*Mme Jean songe à cette étrange conjoncture où le coupable prend lui-même la direction de l'enquête. Comme elle ne peut venir à bout d'une réflexion aussi vertigineuse, délibérément elle détourne les yeux et se met à penser à autre chose.*<sup>701</sup>

À ce stade du récit, ni Wallas ni le lectorat ne sait que l'enquêteur est réellement le coupable du meurtre sur lequel il enquête ; la fragmentation change le sens des événements. Le détournement des yeux et la divagation des pensées ne sont alors rien de moins que des analogies du lectorat face à l'opacité du texte robbe-grillien : s'il ne fait pas l'effort de la « *réflexion vertigineuse* », la solution de l'enquête lui restera à jamais inaccessible, puisque l'auteur se joue de lui à travers l'écriture fragmentale.

Cependant, par ce mécanisme, le néo-roman ne se renferme-t-il pas sur lui-même ? Absence de temps, d'espace, réalité abstraite... où est l'appréhension de la réalité ? Robbe-Grillet n'instaure-t-il pas un monde figé dans lequel, contrairement à ce que propose Levaillant<sup>702</sup>, l'inachèvement ne fait pas partie de l'écriture de réalité, mais de celle d'une vérité ?

---

<sup>698</sup> A. Robbe-Grillet, *Les Gommages*, op. cit., p. 262.

<sup>699</sup> Gligor Adela, « L'écriture fragmentaire des Fous de Bassan d'Anne Hébert » op. cit. in Françoise Daviet-Taylor et Laurent Gourmelen (eds.), *Fragments : Entre brisure et création*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire »), 2019, p. 191-206 in dans Françoise Daviet-Taylor et Laurent Gourmelen op. cit. §3.

<sup>700</sup> *Ibid.*

<sup>701</sup> A. Robbe-Grillet, *Les Gommages*, op. cit., p. 208.

<sup>702</sup> F. Susini-Anastopoulos, « Figures du contre-ordre fragmentaire », art cit, p. Levaillant J., Inachèvement, invention, écriture, d'après les manuscrits de Paul Valéry, in *Le Manuscrit inachevé, création, communication*, éd. L. Hay, Paris, Éd. du CNRS, 1986 in.

### 4.2.3. Écrire le chaos avec une forme répressive ?

L'écriture fragmentale, parce qu'elle admet la non-cohérence, offre une possibilité à un lecteur-usager ou une lectrice-usagère<sup>703</sup> de flâner entre des fragments sans qu'aucune obligation de les lier, de les actualiser de manière répressive ou de les faire entrer dans une trame narrative ne pèse. Les blancs, les ruptures, les traces et les errances propres à la fragmentation permettent de ne pas fixer le texte en une « mayonnaise », c'est-à-dire dans un système figeant « *UN sens* » ; ils en ouvrent les possibles, en déploient des actualisations. C'est l'exemple de *Je me souviens*, dans lequel Perec recourt à des fragments, choses collectives que « *tous les gens d'un même âge ont vues, ont vécues, ont partagées* » afin de susciter « *pendant quelques secondes une impalpable petite nostalgie* » ; le fragment comme réminiscence partagée.

C'est aussi l'exemple des cahiers de Paul Valéry qui recourt à une « *prose pensante* »<sup>704</sup>, c'est-à-dire fragmentaire et fragmentale, pour tenter de ne point trahir le mouvement du présent. Pour ce dernier, le fragment est en effet une ouverture sur le présent grâce à sa capacité à enregistrer la « *self-variance* »<sup>705</sup>, c.-à-d. les « *variations incessantes de sa vie mentale* »<sup>706</sup>, qu'« *une approche disciplinée et attentive de son vécu* »<sup>707</sup> rend accessible. Or, il soulève à ce sujet un paradoxe : comment le fragment, « *produit de l'instant* », « *discontinu, soumis au hasard* »<sup>708</sup> peut-il se conjuguer avec l'effort de composition d'une œuvre ? Pour Valéry, le texte fragmental, admettant la non-organisation, remettant en cause le principe d'Unité, peut seul en restituer la teneur. Il établit dans ce sens une distinction nette entre les œuvres dites canoniques, fermées, continues, ordonnées et les œuvres fragmentales, ouvertes, discontinues, non ordonnées. L'œuvre, dans son sens canonique (fermée, finie) serait ainsi paroxystique avec le fragment alors que l'œuvre fragmentale, construite sur « *l'insularité et la dissémination* »<sup>709</sup>, rendrait possible

---

<sup>703</sup> L. Berthomé et D. Tsala Effa, « Le sens de la ville aux prises avec la recherche : essai de recension sémiotique », art cit.

<sup>704</sup> Jean Lacoste, *Cahiers 1894-1914, de Paul Valéry : un exercice d'intelligence*, En attendant Nadeau, août 2016, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2016/08/31/exercice-intelligence-valery/>, 30 août 2016, (consulté le 13 février 2023).

<sup>705</sup> Lestocart Louis-José, « Paul Valéry, l'acte littéraire comme pensée de la complexité. », *Alliage*, n°59, 19 septembre 2012, p. 4.

<sup>706</sup> *Ibid.*

<sup>707</sup> *Ibid.*

<sup>708</sup> M. Gontard, *Écrire la crise*, op. cit.

<sup>709</sup> *Ibid.*

l'expression de cette «*self-variance*». Cette possibilité, Valéry la trouve dans l'écriture de ses cahiers, dans lesquels il s'astreignait à consigner, chaque matin, ses pensées :

*Ces cahiers sont mon vice. Ils sont aussi des contre-œuvres, des contre-fini. En ce qui concerne la « pensée », les œuvres sont des falsifications, puisqu'elles éliminent le provisoire et le non-réitérable, l'instantané, et le mélange pur et impur, désordre et ordre (C, XX, 678) [nous soulignons].<sup>710</sup>*

Dans ces derniers, qu'il considère à la fois comme un «*vice*» et paradoxalement comme ses œuvres majeures, son «*capital*»<sup>711</sup>, Valéry peut déployer sa pensée sans souci de finitude, d'ordonnement, en suivant simplement les mouvements de son esprit. Cependant, dans ce contexte, les œuvres fragmentales sont-elles autre chose que des chambres d'enregistrement de ces variations propres à l'auteur ? Autrement dit, ne deviennent-elles pas elles aussi des œuvres figées dès lors que le spontané est fixé par un auteur ? Et surtout, peuvent-elles se distinguer de l'acte auctorial qui leur donne vie ? Si le fragmentaire provient d'un vécu ou d'une perception, ne se fixe-t-il pas en conception dès lors qu'il s'écrit ?

Au milieu des années 50, ces questions deviennent centrales tant la rupture avec l'Unité, la totalité est recherchée. Ce souci de l'ordonnement, nous la retrouvons ainsi, très différemment, chez Barthes, qui se justifie dans l'introduction du *Fragments d'un discours amoureux* :

*Pour faire entendre qu'il ne s'agissait pas ici d'une histoire d'amour (ou de l'histoire d'une histoire), pour décourager la tentation du sens, il était donc nécessaire de choisir un ordre absolument insignifiant [nous soulignons]. On a donc soumis la suite des figures (inévitables puisque le livre est astreint, par son statut, au cheminement) à deux arbitraires conjugués : celui de la nomination et celui de l'alphabet. (...) On a ainsi évité les ruses du hasard pur, qui aurait bien pu produire des séquences logiques.<sup>712</sup>*

Ce métatexte qui ouvre le livre démontre, la difficulté, malgré la volonté, de cette problématique : comme le souligne Quignard, la lecture est par essence constitutive d'un ordonnement ? «[...] Affirmer : "Les

---

<sup>710</sup> Paul Valéry, *Commerce. Cahier XX*, Paris, Giraud-Badin, 1929, p. 678.

<sup>711</sup> J. Lacoste, « Cahiers 1894-1914, de Paul Valéry », art cit.

<sup>712</sup> R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, op. cit., p. 11.

*fragments sont posés les uns à côté des autres sans rapport”, c’est nier la lecture, son temps, la succession des pièces linguistiques fragmentées, l’ordre qui en résulte. Une succession d’irréconciliables fait un ordre »<sup>713</sup>.*

Toute littérature est toujours produite par une instance qui coordonne, quand bien même s’agit-il de coordonner le chaos. Puisque le livre est un cheminement, il est nécessairement astreint à un ordre, celui de la lecture. Cet ordre peut difficilement échapper à toute logique narrative et c’est pour le surpasser que Barthes recourt à des logiques arbitraires. La contre-œuvre évoquée par Valéry se théorise, l’auteur se fixe des contraintes pour parvenir à une forme plus absolue encore. En ce sens, la construction se fait plus déconstructrice encore. Le fragment, dans les années 50, n’est plus uniquement l’enregistrement de données de self-variance et c’est pourquoi le contrôle que Valéry récusait, prend peu à peu place dans l’écriture fragmentale :

*Si le fragment correspond à l’enregistrement des données les plus fortes de la self-variance, l’œuvre achevée manifeste un contrôle, un effort de construction, qui transforment le spontané en procès duratif, le discontinu en continu, l’ouvert en fermé, l’œuvre devenant système, structure close, totalité en fonctionnement.<sup>714</sup>*

Parfois ce contrôle, cet effort de construction, semble permettre d’une part de mieux mettre à distance la volonté auctoriale et d’autre part de mieux rendre compte de l’état de désorientation du monde qu’un fragment enregistrant la self-variance d’un moment de vie.

Ainsi, l’« *ordre absolument insignifiant* » auquel aspire Barthes n’est rien d’autre qu’un synonyme du chaos, qu’Yvan Gros définit dans son article *Écriture et Chaos* comme : « (...) *la manifestation d’un principe où interviendrait le hasard, irréductible, en apparence au moins, à un ordre quelconque. Il s’inscrit dans une dynamique où chaos a pour symétrique ordre et circonscrit assez nettement une poétique de l’ordre et du chaos.* »<sup>715</sup> Comment dès lors, écrire le chaos ?

À l’instar de Barthes lorsqu’il cherche à retranscrire la poétique du discours amoureux, les auteurs des années 50-60 l’écrivent par la contrainte, la maîtrise. Rien d’étonnant, car, toujours selon Yvan Gros :

---

<sup>713</sup> P. Quignard, *Une gêne technique à l’égard des fragments*, op. cit., p. 63-64.

<sup>714</sup> M. Gontard, *Écrire la crise*, op. cit.

<sup>715</sup> I. Gros, « « Écriture et Chaos ». Petites impostures métaphoriques, prémisses en vue d’une théorie sur les métaphores de la complexité dans le cadre d’une poétique de l’ordre et du chaos », art cit. §3

« Le chaos est par conséquent une manifestation difficile ou impossible à appréhender pour la rationalité humaine. Il est intimement associé à un sentiment de contrôle ou de perte de contrôle. C'est pourquoi, pour l'imaginaire, il engendre autant de figures de maîtrise [nous soulignons] »<sup>716</sup>. Pour donner à expérimenter ce sentiment de perte de contrôle que le monde connaît alors, les nouveaux romancier, romanières et certains auteurs et autrices de l'Oulipo, Perec notamment – prenons garde de ne pas faire de Perec un auteur du Nouveau Roman, qu'il a largement critiqué<sup>717</sup> – s'astreignent à la contrainte.

Perec dans *La vie mode d'emploi* par exemple, multiplie les contraintes, les règles et les outils (mesure, table des relations, polygraphie du cavalier, Sextine, quinine et pseudo-quinine, Carré bilatin orthogonal<sup>718</sup>) pour mieux développer une poétique du chaos; c'est ce que relève Bernard Magné à propos de son écriture : « Ce serait cela la polygraphie perecquienne, non le bouleversement gratuit d'un ordre convenu, mais la construction latente d'un désordre patent. »<sup>719</sup> Derrière un désordre manifeste se cache une construction patiente, complexe et ne laissant rien au hasard pour tenter de donner à lire la complexité.

C'est aussi cette poétique du chaos que développe le roman robbe-grillien qui fut ici notre exemple et plus largement le Nouveau Roman : parvenir, par la construction d'un système fermé – l'enquête policière par exemple – à faire ressentir la désorientation du monde. Au contraire du texte fragmentaire qui permet le lectorat-usager, l'esthétique de la fragmentalité, parce qu'elle est en quête d'une déconstruction totale du sens, produit des textes uniquement décodables par des Lecteurs et Lectrices-modèles plus appliqué-e-s encore que dans les œuvres romanesques traditionnelles. La compréhension est pleinement soumise au suivi scrupuleux de la narration, contrairement aux œuvres fragmentaires dans lesquelles il serait davantage possible de piocher au hasard des fragments. Certes l'écriture n'en désoriente que plus, mais n'en revient-elle pas à une forme répressive, à un monstre de l'unité ; une unité peut-être paradoxalement plus répressive encore ? Trois éléments permettent de répondre à cette question.

---

<sup>716</sup> *Ibid.*

<sup>717</sup> D. Desrosiers, « Georges Perec et la crise du langage. De la critique du Nouveau Roman à l'apologie de Robert Antelme », art cit.

<sup>718</sup> Arnaud Gazagnes, « Des maths, Georges Perec et La vie, Mode d'emploi », *APMEP*, septembre 2016, Maths et écriture, n° 511, p. 551-558.

<sup>719</sup> In I. Gros, « « Écriture et Chaos ». Petites impostures métaphoriques, prémisses en vue d'une théorie sur les métaphores de la complexité dans le cadre d'une poétique de l'ordre et du chaos », art cit. §58

Premièrement, la réelle possibilité d'actualisation. Si l'on en revient au fragment comme ouverture sur un temps présent, l'exemple de l'autobiographie oulipienne, pourrait également être taxé d'œuvre hermétique; les fragments étant contraints au contexte sémiotique de l'individu, présentement l'auteur. Bien que Perec s'attache à évoquer des souvenirs collectifs et partagés, l'écriture s'apparente à une sorte de catharsis «*L'écrivain (qui) vide son sac en s'écrivant; il écrit pour se parcourir*»<sup>720</sup>, pour trouver ces résidus qui font sens : mais sont-ils transmissibles ?

Deuxièmement, l'hermétisme du texte. Le Nouveau-Roman programme effectivement des Lecteurs et Lectrices modèles assez circonscrit-e-s, capables d'accepter de se perdre dans le roman, d'être trompé-e-s, capables aussi peut-être d'accepter l'ennui parfois. C'est cette dernière dimension que soulève le très critique Boisdeffre lorsqu'il évoque une littérature «*affaire de spécialiste*»<sup>721</sup> insistant sur ce qu'il désigne comme le paradoxe du Nouveau Roman : «*tout le monde en parle, mais qui le lit ?*»<sup>722</sup> La question est ici celle de la réception du texte et de sa possibilité à être lu et actualisé : en cherchant à traduire le chaos du monde dans la littérature, ne s'est-on finalement pas coupé du monde lui-même ? En quoi le texte du Nouveau Roman peut-il interroger la complexité du monde s'il se dissocie du lectorat ? Ne devient-il pas une pure abstraction, une vérité – celle de l'auteur ou de l'autrice ?

Laura Ionela Niculae prend pour exemple *La vie mode d'emploi* de Perec, qui recourt largement aux fragments, de vie notamment. Le livre, bien que fragmenté par les différentes vies qui se déroulent dans l'immeuble – espace central du récit – trouve une unité et une cohérence dans le mode d'emploi disposé en toute fin d'ouvrage. Que penser de cette règle du jeu assénée après l'expérience lectoriale ? Le jeu qui se déploie sur mille pages est lié par des règles qui organisent, par une grammaire générale qui instaure un sens, une cohérence, même si elle agit «*après-coup*». Niculae se demande alors si nous ne sommes pas «*devant la définition de l'anti-fragment, parce que sous un dehors trompeur, morcelé et éclaté, l'œuvre perecquienne cache le projet de la continuité et la cohésion. Tout est fragmenté, mais grâce à son mode d'emploi, l'auteur fait en sorte que tout se tienne [nous soulignons]*»<sup>723</sup>. Et l'auteur n'est à ce sujet pas candide, puisque Perec se compare à un faiseur de puzzles qui découpe le texte selon son bon vouloir, ce

---

<sup>720</sup> O. Amarie, « Le fractionnement et la continuité du moi dans l'écriture oulipienne », art cit.

<sup>721</sup> P. De Boisdeffre, « Audience Et Limites Du "Nouveau Roman" », art cit, p. 503.

<sup>722</sup> *Ibid.*

<sup>723</sup> Laura Ionela Niculae, « La poétique du fragment dans l'œuvre de Georges Perec. Le cas de la Vie mode d'emploi » dans Ricard Ripoll (ed.), *L'écriture fragmentaire : Théories et pratiques*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2021, p. 231.



que Jousset, rapproche d'un «*désir de toute-puissance*»<sup>724</sup> de l'auteur. Celui qui sélectionne, qui fragmente, ne manifeste-t-il pas, paradoxalement, «*une forme extrême de volonté de maîtrise*»<sup>725</sup> ?

Enfin, troisièmement, le choix. La saisie kaléidoscopique du discours amoureux à laquelle se livre Barthes n'est jamais exhaustive, elle demeure parcellaire, choisie. De plus, le fragment n'est plus isolé, il rejoint une nouvelle unité, celle qu'il a imaginée. L'apposition d'éléments de fragments disparates, d'époque, d'auteurs, de genres éclectiques, problématise la survivance et la signification du fragment hors de son contexte initial (la totalité) et dans un nouveau contexte (nouvelle totalité). Mais ce mouvement ainsi que la polytextualité et l'organisation générale de l'œuvre ne dénaturent-ils pas le fragment ? Est-il toujours le même fragment puisqu'il a changé de totalité de référence ? C'est ce que suppose le théoricien russe Tynianov :

*Une œuvre qu'on arrache au contexte d'un système littéraire pour la transporter dans un autre reçoit une coloration différente, acquiert d'autres caractéristiques, s'intègre dans un autre genre et quitte celui d'où elle venait, en d'autres mots, sa fonction est soumise à un déplacement.*<sup>726</sup>

Ainsi «*arrachés*» – c.-à-d. «*enlever de force*», «*malgré une résistance*»<sup>727</sup> – de leur contexte initial, les fragments se teintent malgré eux d'une signification différente. Bien que clos sur eux-mêmes et isolés par des procédés typographiques, ils entrent en relation avec d'autres fragments, d'autres textes disposés dans un ordre établi qui, *de facto*, en déplace le sens. Cette poétique du fragmentaire, qui consiste à assembler des reliquats textuels pour produire une nouvelle œuvre – quand bien même s'agit-il d'une contre-œuvre – impose une nouvelle chaîne syntagmatique à ces fragments qui voient leur sens modifié.

Finalement, se dessine progressivement les contours d'une forme – et peut-être même plus encore qu'auparavant – répressive : répressive dans son actualisation contraignante, dans son hermétisme et dans sa resémantisation. Dans les ouvrages de Robbe-Grillet, le fragment n'est plus un mouvement de la pensée, une fenêtre ouverte sur un temps présent ou passé, mais le maillon d'une programmation totale. La relecture de l'ouvrage en est une illustration éclairante : beaucoup de fragments prennent sens à l'aune

---

<sup>724</sup> P. Jousset, «*Fabrique du fragment : Théories et pratique : le cas Cioran.*», art cit, p. 13.

<sup>725</sup> *Ibid.*

<sup>726</sup> J. Tynjanov, cité par Hans Robert Jauss, «*Littérature médiévale et théorie des genres*» in *Théorie des genres*, Paris, Points, 1986, p. 67.

<sup>727</sup> Le Robert, *s.v.* «*Arracher*», consulté le 11 octobre 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/arracher>

de celle-ci. Le recours au fragment, initialement impulsé par la volonté d'accepter le chaos, l'hétérogène, de désorienter, instaure finalement un paradoxe.

Robbe-Grillet en revient à une actualisation répressive du texte, paradoxalement plus encore que dans les œuvres suivant un schéma narratif canonique ; il recourt à ce qu'Umberto Eco nomme un Lecteur Modèle, c.-à-d. un lecteur ou un lectrice « capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement »<sup>728</sup>. Le sémiologue explique en effet que puisqu'un texte est « une chaîne d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire »<sup>729</sup> il contient une part d'incomplétude, « un tissu de non-dits » nécessitant une actualisation, c.-à-d. des « mouvements coopératifs »<sup>730</sup>. Ces derniers peuvent être plus ou moins soumis à répression : plus le texte tentera de contrôler la coopération, plus on dira qu'il est « fermé » et, à l'inverse, plus il la laissera « se transformer en libre aventure interprétative »<sup>731</sup>, plus il sera considéré comme « ouvert ». En ce sens, l'extrême fragmentalité produit, nous semble-t-il, un texte très fermé. Si Eco écrit que « [r]ien n'est plus ouvert qu'un texte fermé » il insiste sur le fait que son « ouverture est l'effet d'une initiative extérieure, une façon d'utiliser le texte et non pas d'être utilisé par lui, en douceur [nous soulignons] »<sup>732</sup>. Or, assurément, dans le texte robbe-grillien, nous sommes utilisés par le texte.

Tout devient fragmentable : on fragmente les temps, les espaces, les récits, les personnages, on fragmente aussi la lecture, le mouvement de la pensée ; mais cela est-il nécessaire pour penser l'hétérogène ? Est-ce cela, la fragmentation qui anime le mouvement de la vie ? Si la vie est certes constituée de fragments, les produire en laboratoire, les circonscrire, les classer, les hiérarchiser ne revient-il pas à en effacer la possibilité même ?

En définitive, les écritures fragmentaire et fragmentale, même si elles tentent de récuser la totalité et les règles qui l'agent, ne peuvent les éviter. Le souhaitent-elles réellement ? Les œuvres du Nouveau Roman développent une poétique de l'ordre instaurée par un auteur s'établissant comme un maître du jeu, un « faiseur de puzzle » pour reprendre Perec. Mais la « véritable fragmentation », la poétique du chaos, ne se trouverait-elle pas comme le suggère Quignard, dans l'impossibilité même de reconstruire un

---

<sup>728</sup> U. Eco, *Lector in fabula*, op. cit., p. 71.

<sup>729</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>730</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>731</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>732</sup> *Ibid.*, p. 75-76.

puzzle ?<sup>733</sup> Par ailleurs, Quignard souligne qu'« *il y a une sorte de paradoxe insoutenable et même [...] d'imposture à fabriquer directement des débris, à façonner la fracture pour elle-même [nous soulignons] [...] à faire l'économie du mouvement destructeur dont la fracture ne devrait être qu'une trace résiduelle* »<sup>734</sup>. Une imposture à produire les signes d'une crise, les débris, de manière purement artificielle. Produire du fragmentaire devient dans ce sens un acte oxymorique.

Pourtant, cette forme fragmentaire, nous allons la retrouver dans les propositions pour solder la crise de la ville. Dans une ville qui connaît le même processus de désorientation des repères que celui éprouvé par les néo-romancier·ère·s, deux mouvements vont émerger, chacun·e recourant au fragment pour retrouver du sens, de l'urbanité, dans cet espace dilué et éclaté qu'est devenue la ville contemporaine.

---

<sup>733</sup> Leblond Aude, « Le Dernier Royaume de Quignard entre chapitre et fragment », Claire Colin, Thomas Conrad, Aude Leblond. *Pratiques et poétiques du chapitre, du 19e au 21e siècle*, Interférences, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 4.

<sup>734</sup> P. Quignard, Une gêne technique à l'égard des fragments, op. cit., p.50 in P. Jousset, « Fabrique du fragment : Théories et pratique: le cas Cioran. », art cit, p. 9.

## Chapitre 5. Retrouver la ville par des codes : la ville rhétorique

« *Seuls les faits montrés à la télé accédaient à la réalité.* »

Annie Ernaux<sup>735</sup>

En transposant ces réflexions liminaires au cadre urbain contemporain, nous allons voir qu'une première fragmentation aux antipodes du Nouveau Roman – celle du *citymarketing* et du *citybranding* – est partie en quête de la ville-œuvre, d'une ville envisagée comme une unité, une totalité close constituée d'une somme de vestiges à retrouver, à revaloriser.

En fragmentant méthodiquement la ville dans des codes, des schèmes stabilisants, des éléments invariants, celle-ci a tenté, si ce n'est de retrouver la ville topographique, du moins de lui redonner une forme, une matière. Ce chapitre 5 s'intitule ainsi « *la ville rhétorique* », pour évoquer la ville des discours, des signes, la ville métaphorisée, la ville à vendre. Rhétorique aussi, car celle-ci nous paraît être un moyen de comprendre la construction symbolique du territoire et de ses représentations. Le *citymarketing* (2.1.1) et le *citybranding* (2.1.2) notamment, développés à partir des années 80 pour redonner à la ville une image, pour la vendre, en furent les adjouvants. En effet, comme l'écrit Roman, la « *question de la reconquête de la ville devient alors souvent celle de la construction d'une identité, d'un centre pourvu de sens* »<sup>736</sup>.

Mais, en souhaitant redonner à la ville une image stabilisée auront-ils réussi à dire la ville contemporaine ou, au contraire, auront-ils concouru à son effritement, voire à sa fragmentation ? Peut-on réellement envisager de solder la crise de la ville en se limitant à un travail symbolique autour de son centre ?

Nous nous questionnerons sur ce que Lorenza Mondada nomme le *discursive turn*, sur le lien entre rhétorique de la ville et ville rhétorique (2.2) : dans cette luxuriance de signes en tous genres, la ville ne serait-elle pas devenue une métaphore d'elle-même ? Bref, une ville déterritorialisée. Cela nous conduira

---

<sup>735</sup> *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, 2011, p. 1010.

<sup>736</sup> J. Roman, « La ville », art cit, p. 6.

plus particulièrement à nous intéresser à la métaphore de la ville comme texte, proposée par Barthes<sup>737</sup>, à l'individu comme Lecteur Modèle<sup>738</sup> dont le *branding* fournit une encyclopédie (2.2.1) et au risque de mythologiser la ville (2.2.2) et d'entraîner une rupture avec ceux qui l'habitent, une situation d'incommunication (2.2.3).

---

<sup>737</sup> R. Barthes, « Sémiologie et Urbanisme », art cit.

<sup>738</sup> Nous n'utiliserons pas l'écriture inclusive lorsque nous mobiliserons ce concept.

## 5.1. *Marketing* territorial et *branding* territorial : rhétoriques de la ville

L'état de l'art précédent révèle un double mouvement : alors que le monde entre dans l'ère de la mondialisation, de l'urbanisation, la ville, dans le même temps – et dans une relation de cause à effet certaine, mais non exclusive – explose, se dissémine, son essence se dilue.

Dès lors, faut-il concéder sa fin, sa mort, chercher à la retrouver, tenter de la réinventer comme le suggèrent les titres de colloques ou d'articles scientifiques récents<sup>739</sup> ?

Les crises – spatiale, symbolique, sociale –, la mondialisation, l'entrée dans le monde de la communication signerait selon Lipovsky l'avènement de l'hypermodernité dans laquelle, « *tout se consomme : les biens de consommation, bien sûr, mais aussi, la culture, le temps, les vacances, la famille, l'éthique, la religion et autres spiritualités* »<sup>740</sup>. Tout se consomme, y compris la ville qui entre, *nolens, volens*, dans un monde en coopération<sup>741</sup> ; un monde où les villes sont soumises à une double injonction quasiment oxymorique : coopérer et entrer en compétition.

En France particulièrement, la loi de décentralisation votée<sup>742</sup> en 1982 (acte I) accentue cette pression : les nouvelles prérogatives assignées aux collectivités lancent la concurrence entre les villes et les territoires

---

<sup>739</sup> En 2021 et 2022 nous avons participé à des doctorales dont le titre était « Réinventer les territoire » : <https://doc-asrdlf-2021.sciencesconf.org/>, (consulté le 26 octobre 2022) ; <https://doc-asrdlf-2022.sciencesconf.org/>, (consulté le 26 octobre 2022).

<sup>740</sup> Vincent Citot, « Les temps hypermodernes, de Gilles Lipovetsky », *Le Philosophoire*, 2004, vol. 22, n° 1, p. 185.

<sup>741</sup> Anne-Sophie Fernandez et Frédéric Le Roy, « Pourquoi coopérer avec un concurrent ? Une approche par la RBV », *Revue française de gestion*, 2010, vol. 204, n° 5, p. 155-169.

<sup>742</sup> Comme le note Camille Chamard : « (...) *la fonction publique territoriale a subi des mutations profondes dans ses missions et s'est donc réorganisée. Depuis la loi de décentralisation du 2 mars 1982, renforcée par celle du 13 août 2004, les Régions n'ont cessé d'accroître leurs missions et se trouvent désormais en charge de la gestion interne d'un territoire (marketing interne) mais également en position concurrentielle, au plan national comme au plan international, vis-à-vis d'autres régions sur ses missions économiques ou toutes celles qui ont trait à l'attractivité du territoire (marketing externe). La loi du 7 août 2015, portant sur la Nouvelle Organisation Territoriale de la République, redéfinit les compétences de chaque collectivité territoriale. (...) L'application des outils du marketing s'est donc progressivement développée au sein des collectivités territoriales qui voient leurs périmètres d'actions, tant géographique qu'en matière de prérogatives, fréquemment redéfinis.* » Camille Chamard, « Le marketing territorial : un oxymore au service d'un défi scientifique et empirique », *Revue Marketing Territorial*, printemps 2018, vol. 0, §13.

français<sup>743</sup>, mais aussi européens<sup>744</sup> : chacun doit se vendre, être attractif, pour attirer des capitaux, des entreprises, de nouveaux habitants et habitantes et des touristes. Pour survivre.

Cependant, la loi de décentralisation, bien qu'ayant assurément participé au développement du marketing territorial<sup>745</sup> et à la mise en compétition des villes n'en est pas la seule instigatrice. Dans l'ensemble, depuis l'avènement de la société de communication et de mondialisation, une mise en signe du monde s'est enclenchée<sup>746</sup>. Chaque ville se doit d'être signifiante, lisible, et c'est dans ce contexte que le marketing territorial va s'imposer comme le moyen de redonner du sens à la ville diluée, éclatée. Cette ville, devenue ville en réseau, ville globale, ville générique – peu importe le terme choisi ici finalement – est soumise à des injonctions contradictoires. Il s'agit, dans le même temps, d'affirmer sa singularité face aux autres villes – en somme, de répondre à la fameuse question « *qui suis-je?* », c.-à-d. d'affirmer son identité, sa spécificité – tout en garantissant sa conformité aux « normes » de la ville en possédant des éléments analogues aux autres villes : un centre historique, des supermarchés, des chaînes de fastfood, etc. Alors que le nombre de « classements de villes » explose<sup>747</sup>, l'enjeu est de s'y frayer une place, d'exister. Pour cela, la ville se doit d'être singulière, de se distinguer, d'affirmer sa spécificité, mais « pas trop » ; d'être comme les autres, mais « pas trop » également. En somme, affirmer sa singularité doit s'inscrire sur une toile de fond homogène. Pour cela, on découpe la ville en caractéristiques objectives et mesurables : on la fragmente en portions en espérant qu'elle signifie quelque chose. Or, cet espace géographique, lieu de vie, de pratiques, de formes sociales, matérielles, paraît difficilement mesurable. C'est pourquoi ceux que nous nommerons « les gestionnaires de la ville », c'est-à-dire les agences d'attractivité, les politiques,

---

<sup>743</sup> François Cusset, « La foire aux fiefs », *Le Monde diplomatique*, 1 mai 2007p. ; Michel Barabel, Samuel Mayol et Olivier Meier, « Les médias sociaux au service du marketing territorial : une approche exploratoire », 2010, *Management&Avenir*, n° 32, p. 233 à 253 ; Benoît Meyronin, *Marketing territorial : enjeux et pratiques*, Paris, Vuibert, 2015, 235 p.

<sup>744</sup> Michel Lussault, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, Thèse de doctorat, Tours, 1992, p. 21.

<sup>745</sup> F. Cusset, « La foire aux fiefs », art cit.

<sup>746</sup> M. Lussault, « Des récits et des lieux », art cit ; M Kavaratzis, *From city marketing to city branding: an interdisciplinary analysis with reference to Amsterdam, Budapest and Athens*, Rijksuniversiteit Groningen, Groningen, 2008 ; Alain Mons, *La traversée du visible: images et lieux du contemporain*, Passion., Paris, 2002, 219 p. ; M Kavaratzis, *From city marketing to city branding: an interdisciplinary analysis with reference to Amsterdam, Budapest and Athens*, Rijksuniversiteit Groningen, Groningen, 2008

<sup>747</sup> Jean-Pierre Flipo et Laurence Texier, « Marketing territorial : de la pratique à la théorie », *Marketing territorial : de la pratique à la théorie*, *Revue Française de Marketing*, 1992, n° 136, p. 41-52.

ceux chargés de signifier la ville pour mieux la vendre vont la transformer progressivement : d'espace-social la ville va devenir un « *espace-objet* »<sup>748</sup>, un « *objet-enjeu* »<sup>749</sup>.

### 5.1.1. « **Marketer** » : une ville-produit pour des client·e·s-cibles

Cette partie n'est ni une recension, ni une définition de ce qu'est le marketing en général, et le marketing territorial en particulier, ni même une tentative d'éprouver le marketing. Elle amorce plutôt la question du sens de la ville et de sa gestion. Jusqu'ici, nous avons constaté une dilution de la ville et dans le même temps de ses significations, une perte de repères entraînant une désorientation et un manque de représentativité. Mais nous n'avons pas encore saisi ce qu'il s'est passé dans cet entre-deux : entre le constat d'une explosion-implosion dans les années 70 et ces quelques lignes d'Ernaux en 2014, que s'est-il passé ?

Il nous semble qu'une quête du sens s'est mise en route, notamment autour des années 80. Mais si le constat est aujourd'hui toujours celui d'une crise, il semblerait que la quête n'ait pas été achevée, peut-être s'est-elle fourvoyée ? Peut-être la quête n'était-elle pas « la bonne » ?

Si pour Kavaratzis et Ashworth<sup>750</sup>, la volonté de rendre désirable le territoire a toujours été présente depuis que les gouvernements existent, il semble que les années 80 marquent un virage. Les entreprises touristiques, les premières à réemployé les techniques marketing pour vendre le territoire, sont rapidement rejointes par les politiques publiques qui les mobilisent avec des enjeux renouvelés, plus profonds. Le marketing territorial entame son développement exponentiel<sup>751</sup> et transversal : la ville tout entière devient un « *objet-enjeu* » légitimant l'usage du marketing – littéralement un processus de mise sur le marché. Celui-ci doit répondre à un triple objectif : faire exister la ville en tant que (produit)

---

<sup>748</sup> Chombard de Lauwe, 1970 in J.-M. Stébé et H. Marchal, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd., op. cit.*

<sup>749</sup> M. Lussault, « Images (de la ville) et politique territoriale / City images and territorial policy », art cit, p. 47.

<sup>750</sup> Mihalis Kavaratzis et G J Ashworth, « City branding an effective assertion of identity or a transitory marketing trick? », *Journal of Economic and Human Geography*, décembre 2005, Volume 96, Issue 5, p. 506-514.

<sup>751</sup> Sanaa Moussalim et Ouaffa Ghannam Zaim, « Les facteurs du succès du marketing des territoires, étude comparée entre l'Europe, les USA et le Maroc », *PUBLIC & NONPROFIT MANAGEMENT REVIEW*, 2018, vol. 3, n° 1.



désirable sur le marché concurrentiel que sont devenus le pays et le monde<sup>752</sup>, attirer toujours plus de touristes, de nouveaux habitant-e-s<sup>753</sup>, et « donner aux administrés le sens de la ville »<sup>754</sup>.

Ainsi se développe le marketing territorial, porté par les municipalités, les métropoles et plus récemment des agences d'attractivité, qui recourent à ses techniques afin, entre autres, d'influencer positivement la valeur perçue du territoire, ses représentations ; et non pas uniquement d'en faire la publicité. Dès lors, le territoire se traite « comme un produit commercialisable », « (...) une entité susceptible de satisfaire un désir »<sup>755</sup> : celui des client-e-s-cibles. Pour Kotler, auteur de *Marketing Management*, tel est le principe du marketing « (...) activité humaine orientée vers la satisfaction des besoins et des désirs [nous soulignons] au moyen de l'échange »<sup>756</sup>.

Répondre à ces attentes, satisfaire le client ou la cliente, suppose l'idée d'une gestion sémiotique d'un ensemble de signes capable de rendre intelligible et exportable la ville. Comme tout produit plongé dans un univers concurrentiel, compétitif, la ville se voit objectivée par des caractéristiques, mesurables, évaluables et comparables<sup>757</sup> ; découpée en portions. L'objectif ? L'attractivité !

En 2019, dans des articles distincts sortis concomitamment, Charles Edouard Houllier-Guibert et Jean-Charles Edouard s'interrogent sur ce que peut vouloir dire l'attractivité et sur les mécanismes qui la soutiennent. Edouard la définit ainsi comme la « capacité d'attraction d'un territoire en raison de l'attrait qu'il dégage [nous soulignons] »<sup>758</sup>. Attractivité, attraction et attrait entretiennent ainsi une interrelation qui, nous semble-t-il, permet d'expliquer les différentes logiques présidant à l'élaboration du marketing et expliquant son progressif glissement vers le *branding*. Elles précisent notamment les soubassements des techniques marketing, selon qu'elles dépendent de *l'attraction* ou de *l'attrait*.

---

<sup>752</sup> Gregory John Ashworth, Henk Voogd et Jan Hendrik Voogd, *Selling the City: Marketing Approaches in Public Sector Urban Planning*, Groningen, Netherlands, Belhaven Press, 1990, 200 p.

<sup>753</sup> GOLD John, *Place Promotion: the use of publicity and public relations to sell towns and regions*, Chichester, John Wiley, Belhaven Press., Chichester, 1994, 278 p.

<sup>754</sup> M. Lussault, « Images (de la ville) et politique territoriale / City images and territorial policy », art cit, p. 51.

<sup>755</sup> Jonathan David-Gélinas, *Le phénomène du place branding : une dynamique postmoderne, les cas de Saint-Camille et de Saint-Adrien dans la MRC des Sources*, Mémoire, Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec, Canada), 2016, p. 8.

<sup>756</sup> Bruno Joly, « Présentation du marketing » dans *Le marketing, Louvain-la-Neuve*, De Boeck Supérieur, 2009, p. 8.

<sup>757</sup> Alain Mons, « Imagerie urbaine, une symbolique différée », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1989, vol. 42, n° 1, p. 37-44.

<sup>758</sup> Jean-Charles Édouard, « L'attrait des petites villes, une chance pour redynamiser leur centralité ? Réflexions à partir du cas des petites villes auvergnates », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 10 juillet 2019, n° 3, p. 9.

Pour les définir, nous proposons de recourir, comme Houllier-Guibert, à la distinction proposée par les sociologues Cusin et Darmon :

*L'attraction de l'attrait. La première est, pour les territoires, analogue à la force gravitationnelle qu'exercent les planètes, à la fois cause de mouvements et facteur d'ancrage. Cette force d'attraction permet de capter des ressources en les fixant plus ou moins durablement en un lieu. Elle se mesure par les flux entrants et sortants de populations, d'emplois ou de capitaux. La seconde est le pan de l'attractivité plus subjectif, à partir d'une compréhension psychosociologique du territoire au sens de l'esprit des lieux (sense of place – TUAN, 1977)<sup>759</sup>.*

En fin de compte, l'attraction – ce que nous nommions avant les années 2010 « *la compétitivité* » – désigne « *la part mesurable de l'attractivité, basée sur des données chiffrées, quantifiables, accordant une primauté à l'idée de croissance* »<sup>760</sup> : on y retrouve les signes dits objectifs, mesurables, compétents pour rendre compte de la conformité de la ville avec les attentes générales. Cette mise en conformité témoigne d'une homogénéisation des territoires contraints, sous la pression de la mondialisation, à se plier aux prescriptions exogènes pour simplement avoir le droit d'exister sur le marché global. Dans ce sens, l'attraction configure la ville comme un objet.

À l'inverse, l'attrait, autrefois appelé « *qualité de vie* » matérialise « *la part qualitative de l'attractivité, elle repose sur les enjeux d'image qui ne sont pas mesurables* »<sup>761</sup> : ce sont les signes dits « *subjectifs* », chargés de donner corps à l'image de la ville, de donner à sentir l'esprit des lieux, de pourvoir un imaginaire capable de la distinguer. Selon Alexandre, Rieutort et Angeon, repris par Edouard, l'attrait serait la « *capacité à se rendre désirable, quelle qu'en soit la raison* »<sup>762</sup> ; ou encore « *ce qui est susceptible de retenir l'attention, ce qui séduit, ce qui a des chances de fixer* »<sup>763</sup>. La notion d'attrait s'éloigne de la conception de

---

<sup>759</sup> Charles-Edouard Houllier-Guibert, « L'attractivité comme objectif stratégique des collectivités locales », *Revue d'Économie Régionale Urbaine*, 15 février 2019, Janvier, n° 1, p. 165.

<sup>760</sup> *Ibid.*

<sup>761</sup> Houllier Guibert souligne à ce sujet qu'« *une étude des Ceser Atlantique qui a dénombré six facteurs d'attractivité (Cesr, 2000) : l'environnement économique ; les ressources humaines ; le dynamisme et la réactivité des acteurs économiques ; l'accessibilité ; la qualité de la vie ; l'image des territoires. C'est la conjonction des atouts et des faiblesses dans ces divers domaines qui donne aux régions leur niveau d'attraction. L'ordre d'apparition des six facteurs est intéressant à observer, du plus chiffrable au plus impalpable.* » *Ibid.* p.157

<sup>762</sup> J.-C. Edouard, « L'attrait des petites villes, une chance pour redynamiser leur centralité ? », art cit, p. 3.

<sup>763</sup> *Ibid.*

la ville comme objet, elle témoigne que quelque chose résiste à cette objectivisation ; et cela semble précisément être au cœur de la conception de la ville « *aimable* »<sup>764</sup>.

Il s'agit là de deux écologies sémiotiques distinctes : l'une valorise les signes mesurables, objectifs – ceux chargés de faire rentrer la ville dans les classements construits à partir des attentes et besoins des client-e-s-cibles (cf. classe créative, partie suivante), de démontrer sa conformité avec le modèle – tandis que l'autre s'appuie sur les signes immatériels – ceux capables de lui conférer une dimension singulière, de la rendre aimable en donnant à sentir son âme, c.-à-d. la variation à l'intérieur de la forme stabilisée.

Pour les deux auteurs, alors que l'attraction fut initialement au cœur des stratégies, l'attrait concentrerait aujourd'hui les efforts des gestionnaires de la ville, notamment car elle représenterait « *un objectif d'autant plus aisé que la mesure de l'attractivité est difficilement remise en cause* »<sup>765</sup>. Ainsi, une nouvelle dynamique, orientée sur l'attrait serait à l'œuvre, le symbolique, le subjectif, les mesures « *émotionnelles, mentales et psychologiques* »<sup>766</sup> remplaçant les mesures canoniques du marketing. La compétitivité se serait diluée dans l'attractivité.

En définitive, le marketing territorial, initialement développé pour s'insérer sur le marché mondial, recourt de plus en plus aux processus de signification, à l'écologie sémiotique en vue d'impulser de la « *désirabilité territoriale* »<sup>767</sup> ; d'agir sur les représentations de la ville, et de finalement s'insérer sur le marché symbolique mondial comme le suggère Maynadier dans son travail sur la génération sémiotique de la marque de ville<sup>768</sup>. Il recourt pour cela de plus en plus au *branding*.

---

<sup>764</sup> Denis Martouzet, *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2014, 384 p.

<sup>765</sup> C.-E. Houllier-Guibert, « L'attractivité comme objectif stratégique des collectivités locales », art cit, p. 158.

<sup>766</sup> Renaud Vuignier, *Marketing territorial et branding territorial : une revue de littérature systématique.*, 2016, p. 6.

<sup>767</sup> C.-E. Houllier-Guibert, « L'attractivité comme objectif stratégique des collectivités locales », art cit, p. 82.

<sup>768</sup> Boris Maynadier, *Marque de ville. Étude des modalités sémiotiques de génération d'une marque par une ville.*, Thèse de doctorat, Université de Toulouse I Sciences de gestion, Toulouse, 2009.

### 5.1.2. Marquer : symboliser pour une ville prête à l'emploi

Les années 90 sont en effet marquées par un glissement, du *marketing* au *branding*<sup>769</sup>. Maynadier<sup>770</sup> explique le glissement du *marketing* au *branding* à travers les limites rencontrées par les premières stratégies, calquées sur le marketing produit. Puisque la ville n'est pas un produit, rapidement quelque chose manque<sup>771</sup> : quelque chose de la ville résiste à la saisie marketing. C'est dans ce contexte que, dès les années 90<sup>772</sup>, l'idée de la marque émerge : la question du sens de la ville, de son image et de ses représentations s'impose. C'est précisément cette question du traitement du sens que nous souhaitons en l'occurrence problématiser.

#### Encadré 2 – Cacophonie terminologique

Il existe une certaine « cacophonie »<sup>773</sup> quant à l'usage et aux définitions des termes « *marque de ville* », « *citybranding* », « *branding territorial* », « *place branding* » – les deux derniers termes étant plutôt utilisés dans le monde anglo-saxon<sup>774</sup>. Nous choisissons dans ce travail de ne pas rediscuter ces notions, car cela n'est pas l'enjeu de la présente recherche. Nous utiliserons en l'occurrence les termes de *branding territorial* ou de marque territoriale puisque, comme le suggère Vuignier, « *il semble peu pertinent de faire émerger un nouveau marketing pour chaque type de territoire particulier* »<sup>775</sup>, surtout dans le contexte d'urbanisation exponentielle qui problématise la définition et la caractérisation de ces espaces.

Des débats épistémiques portent également sur la distinction entre *marketing* et *branding*, notamment sur la caractérisation du *branding* comme outil inféodé au *marketing*. Nous renvoyons ici à une lecture

<sup>769</sup> Identifié par de nombreux auteurs et repris par R. Vuignier, *Marketing territorial et branding territorial*, *op. cit.*

<sup>770</sup> B. Maynadier, *Marque de ville. Étude des modalités sémiotiques de génération d'une marque par une ville.*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>771</sup> Nous pourrions parler ici de l'expression de son attrait, bien que celle-ci ne soit encore théorisée.

<sup>772</sup> Patrice Noisette et Franck Vallérugo, *Le Marketing des villes : un défi pour le développement stratégique*, Paris, Éditions d'Organisation, 1996, 502 p.

<sup>773</sup> Voir à ce sujet l'état de la réflexion : Camille Chamard et Lee Schlenker, « La place du marketing territorial dans le processus de transformation territoriale », *Gestion et management public*, 2017, 6 / 1, n° 3, p. 41-57.

<sup>774</sup> Nous choisissons dans ce travail de ne pas rediscuter ces notions car tel n'est pas l'enjeu de la présente recherche. Nous utiliserons donc le terme de *branding territorial*. Comme le suggère Vuignier, « *il semble peu pertinent de faire émerger un nouveau marketing pour chaque type de territoire particulier* ». R. Vuignier, *Marketing territorial et branding territorial*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>775</sup> *Ibid.*

de littératures spécialisées qui théorisent et argumentent les différents points de vue. Dans ce travail, nous envisagerons le *branding* non pas comme un outil au service de stratégies marketing, mais comme manière de penser le monde et de configurer sa signification : le *branding* comme manière de gérer – voire de configurer – l’écologie d’un territoire.

Dans le cadre de la présente revue de littérature, pour des raisons pratiques, nous choisissons de ne pas systématiquement rediscuter ces notions et de parler indistinctement de littérature sur le *branding* territorial, sur le *marketing* territorial, ou sur le marketing territorial et le *branding* territorial.

Pour Manaydier – reprenant et développant l’idée de Mommas –, la marque de ville incarne « *un mode d’organisation du sens “dans la réalité multiforme autour de nous”* » visant « *à ordonner, hiérarchiser, mettre en cohérence une réalité qui n’a de sens qu’à la condition qu’on le lui donne* »<sup>776</sup>. Cette première définition est fondamentale, elle fait du sens un étant à maîtriser, ordonner, configurer : le sens est un enjeu. La marque n’est pas uniquement un outil mobilisé pour exprimer la conformité à un système, l’éligibilité d’un produit dans un secteur concurrentiel. Non seulement elle permet l’expression de ce quelque chose qui résiste, mais plus encore, elle le configure – idée très westphalienne.

Au cœur de la géocritique se trouve, rappelons-le, l’idée que « *l’examen des représentations de l’espace en littérature* » importe moins que « *celui des interactions entre espaces humains et littérature* »<sup>777</sup>. Autrement dit, ce qui est intéressant dans la littérature n’est pas uniquement la représentation qu’elle donne du monde, mais la manière dont elle participe à sa production, sa performativité pourrait-on dire (cf. 1.3.4). Dans ce cadre-là, la marque, considérée par Floch comme un « *être de discours* », pourrait elle aussi participer, voire même contraindre, la production de la ville. D’autant plus si, à en croire Manaydier, son dessein est précisément de mettre de l’ordre dans la réalité pourtant « *multiforme* » et éclatée – ce qui n’est pas, au demeurant, l’aspiration de la littérature. Considéré comme un exercice stratégique par la plupart, le *branding* territorial se met en œuvre par des mesures très concrètes qui cherchent perpétuellement un équilibre entre la substance (les aspects tangibles) et l’image (la perception).

---

<sup>776</sup> B. Manaydier, *Marque de ville. Étude des modalités sémiotiques de génération d’une marque par une ville.*, op. cit., p. 37.

<sup>777</sup> B. Westphal, *La Géocritique mode d’emploi*, op. cit., p. 17.

Effectivement, la marque, par une opération de virtualisation, cadre le phénomène entropique de la ville – c.-à-d. sa tendance au désordre, à « *l'affaiblissement de l'ordre* » – plus encore dans la ville du XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> devenue phénomène urbain. La cohérence recherchée n'est alors plus uniquement celle d'une conformité avec un système de ville, comme dans le marketing – c.-à-d. avec une norme exogène – mais une conformité endogène, propre à la forme en elle-même. Toute perturbation ou fluctuation, qui pourrait entraîner un écart par rapport à la signification visée, une difficulté de lisibilité de l'identité de la ville, fait l'objet d'un effacement, d'une occultation. Ainsi, certains signes – identifiés par les gestionnaires de villes comme des signes « majeurs », soit parce qu'ils sont selon eux représentatifs de la ville, soit parce qu'ils incarnent l'idée d'une ville attractive pour une certaine population (cf. 5.2.1) – sont érigés en symboles supposés exprimer son essence, lui donner une forme unifiée, une cohérence. Ils sont mis en scène dans une écologie sémiotique – émanant du « *magma urbain* »<sup>778</sup> – savamment orchestrée à travers des codes graphiques, visuels, sémantiques dont le logo paraît être le cœur.

Le logo « *signe par lequel s'organise en partie l'imaginaire de la ville* »<sup>779</sup> a pour fonction de mettre en scène la ville, d'exprimer les valeurs et les récits qui lui sont attachés. Mais, comment une ville composée d'un ensemble de virtualités peut-elle se compacter dans un logo ? Maynadier, dans un article éponyme, se demande justement : « *de quoi le logo de ville est-il le signe ?* »<sup>780</sup> Après une étude qualitative, le chercheur affirme que le logo est à la fois : « *le signe désignant la ville, le signe de l'emphase qui affirme la ville dans son environnement, le signe représentant une identité voulue par les managers ou encore le signe de la relation entre le citoyen et la ville.* »<sup>781</sup>. Son rôle est donc de représenter la ville selon un point de vue – le point de vue du « *on* » précédemment évoqué.

Il est ainsi clairement possible de rapprocher le logo du symbole, défini par Sebeok, auteur de la théorie de la sémiotique<sup>782</sup>, comme l'émanation d'« *une perception particulière (qui) se trouve généralisée dans l'universel* »<sup>783</sup>. En d'autres termes, le logo n'est rien de moins que la perception particulière des

---

<sup>778</sup> Boris Maynadier, « De quoi le logo d'une ville est-il le signe ? », *Décisions Marketing*, 2014, n° 74, p. 124.

<sup>779</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>780</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>781</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>782</sup> Thomas A. Sebeok, « Domaine et objet de la sémiotique [Scope and aims of semiotics] », *Collection IDERIC*, 1973, vol. 3, n° 1, p. 69-80.

<sup>783</sup> *Ibid.*, p. 79.

gestionnaires de ville – perception motivée par l’attractivité – aspirant à devenir la perception universelle de la ville.

Ceci paraît d’autant plus plausible qu’il est accompagné et s’insère dans une écologie sémiotique plus vaste le confortant. Il s’accompagne généralement à minima d’une *baseline* – courte phrase, signature de la marque – d’une charte graphique – ensemble de règles graphiques établies afin d’assurer la cohérence de la sémiose et un ou des slogans.

Directement issus du monde publicitaire, les slogans sont des accroches dont le but est de capter l’attention. Gervereau évoque « *une apostrophe condensée* »<sup>784</sup>, c’est-à-dire une interpellation dans laquelle se concentre l’essence de ce que la marque a à dire. En sémiotique, nous dirions que le slogan supporte la charge de l’« *éveil affectif* », c’est-à-dire ce moment où l’on place l’individu dans un état particulier en vue de lui faire éprouver quelque chose.

Si le slogan est « *une apostrophe condensée* », c’est parce qu’une autre modalité d’écriture de la ville se charge de le déployer dans un récit : le storytelling, « *une machine à fabriquer des histoires* » si l’on en croit le titre de l’ouvrage iconique de Christian Salmon<sup>785</sup>. Le storytelling de la marque, sur lequel nous reviendrons dans la partie suivante, consiste à communiquer en reprenant les codes des contes et récits.

*In fine*, comme le résume Petitimberty, ces éléments forment :

*(...) une collection de stimuli figés qui relèverait d’une conception quasi pavlovienne, ou à tout le moins behavioriste, du fonctionnement d’une marque. Dans cette perspective mécaniste à base de dispositifs du type stimulus-réponse, les « codes de marque » se résument à des moyens mnémotechniques dont la marque se dote pour se faire reconnaître.*<sup>786</sup>

Le sens se fige – telle une « *mayonnaise* » pour reprendre l’expression précédemment mentionnée – dans l’optique de configurer, voire contraindre, les réactions à l’exposition de la marque. Cette dernière n’est plus dès lors un moyen d’exprimer ce quelque chose de la ville, de donner à sentir sa singularité, mais d’élaborer un conditionnement à sa réception. Telle est précisément sa raison d’être selon la définition

---

<sup>784</sup> Laurent Gervereau, *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, La Découverte, 2020, vol.5e éd., p. 141.

<sup>785</sup> Christian Salmon, *Storytelling : La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2013, 159 p.

<sup>786</sup> Jean-Paul Petitimberty, « Territoire(s) de marque », *Actes Sémiotiques*, 2014, vol. 117, p. 4.

qu'en proposent Kapferer et Laurent : « une marque, définie strictement comme telle, n'existe que lorsqu'elle produit un effet marque (Kapferer, 2012 a; Kapferer & Laurent, 1992) »<sup>787</sup>.

Ainsi, avec l'avènement du *branding*, le territoire, littéralement, devient un territoire de marque. Petitimberty explique les raisons de l'analogie sémantique :

*L'adoption généralisée de cette expression par le marketing n'est guère surprenante, sachant qu'un autre des tics de la pensée stratégique commerciale consiste essentiellement à se soucier de partition, de segmentation et in fine de différenciation (...) Il est donc presque naturel qu'avec son cortège de bornes, de limites et de frontières, ses notions d'intériorité et d'extériorité, la métaphore spatiale du territoire soit entrée en résonance avec de telles préoccupations. Être ou ne pas être en dehors du « territoire de marque » ? Telle est la question.*<sup>788</sup>

La marque, édifée autour d'une dialectique dedans/dehors, s'incarne dans un territoire circonscrit. Petitimberty reprend à ce sujet Sophie Changeur qui mobilise elle aussi la métaphore spatiale pour démontrer que la marque de ville configure un dehors et un dedans sémiosique : « L'idée générale est que les produits situés à l'intérieur du territoire de marque seraient moins risqués [nous soulignons] et plus performants que ceux situés à l'extérieur »<sup>789</sup>. Appliqué à la ville, cela signifie que les signes correspondant à la stratégie préemptée, seraient plus à même d'entrer dans le territoire de marque, car ils mettraient moins en danger sa cohérence, son Unité pourrait-on dire. La dernière phrase shakespearienne de Petitimberty, en insistant sur la problématique du bornage, illustre la notion de positionnement stratégique du territoire de marque. Il y a ce qui fait partie de la marque et ce qui – par un processus de virtualisation, motivé par différents objectifs – en est exclu : les signes du désordre. En effet, selon Semprini – repris ici par Petitimberty :

*Le positionnement est [donc] le mécanisme par lequel une marque investit une portion de contenu, une idée, un concept et, en se l'appropriant, en fait son territoire. [...] Quand Evian parle d'équilibre*

---

<sup>787</sup> in R. Vuignier, *Marketing territorial et branding territorial*, op. cit., p. 39.

<sup>788</sup> J.-P. Petitimberty, « Territoire(s) de marque », art cit, p. 2.

<sup>789</sup> Sophie Changeur, « Le territoire de marque : définition et conceptualisation », *Actes des 13<sup>es</sup> Journées Nationales des I.A.E.* Cahier de Recherche n°513, CEROG - IAE Aix-en-Provence, 1998 in *Ibid.*, p. 6.



*et Herta de simplicité, elles s'approprient, d'un point de vue marketing, un territoire de positionnement.*<sup>790</sup>

Le territoire de marque, préempté par un positionnement stratégique, est en fin de compte une segmentation, une délimitation axiologique motivées par l'objectif de la singularisation. *De facto*, les signes associés à une marque sont également contraints en vue de la stratégie générale. Ainsi, le positionnement de marque, réduisant l'objet à une idée, un concept, a ceci de pratique qu'il facilite l'association d'idées, qu'il développe un univers circonscrit facilement mnésique. Le territoire de marque, quant à lui, facilite la configuration d'un imaginaire stable, sécurisant. Avec le *branding* et son processus de sémiotisation, la ville se substitue à son *representamen* ;

*Un signe, ou representamen, est quelque chose qui représente pour quelqu'un quelque chose à un certain égard ou à un certain titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire qu'il crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent [nous soulignons]. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier signe. Le signe représente quelque chose, son objet, non pas à tous égards, mais en référence à une sorte d'idée.*<sup>791</sup>

Elle devient une « *image* »<sup>792</sup> capable d'exprimer « *un supplément d'âme* »<sup>793</sup>.

Le territoire topographique paraît alors se dérober sous le poids territoire de marque : le positionnement stratégique le segmente axiologiquement en portions capables de le rendre lisible, de le différencier, de le délimiter, de le singulariser.

Nous avons affaire, semble-t-il, à un processus de simplification. Edgar Morin écrit à ce propos que : « *nous vivons sous l'empire des principes de disjonction, de réduction et d'abstraction dont l'ensemble*

---

<sup>790</sup> Andréa Semprini, *La Marque*, Paris, PUF (coll. Que sais-je ?), 1995, p. 17 in *Ibid.*, p. 3.

<sup>791</sup> Charles Sanders Peirce, *Division des signes*, 2.228, 1897, in Claudine Tiercelin, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Collège de France, 2013, 128 p.

<sup>792</sup> Nous utiliserons le terme image selon l'acception barthésienne : « *On entendra donc ici désormais par langage, discours, parole, etc., toute unité ou toute synthèse significative qu'elle soit verbale ou visuelle : une photographie sera pour nous parole au même titre qu'un article de journal ; les objets eux-mêmes pourront devenir parole s'ils signifient quelque chose.* » Le mythe dans Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil., Paris, 1957, p. 195.

<sup>793</sup> Andréa Semprini, *La marque*, Presses Universitaires De France., Paris, 1995, p. 24.

constitue ce que j'appelle le "paradigme de simplification"»<sup>794</sup> (cf. chapitre 7). La définition de la marque proposée par Maynadier et les stratégies qui sous-tendent cette dernière – le territoire de marque, son positionnement – aspirant à réduire, et abstraire les phénomènes complexes, illustrent très exactement cette tendance à la disjonction et à la réduction évoquée par Morin. Petitimberty parvient du reste à un constat similaire à la fin de son article. Le territoire de marque lui apparaît ainsi comme :

*(...) une forme de management fondée sur la négation de l'aléa par crainte du danger que représente le surgissement du discontinu, mais aussi sur l'idée rassurante que c'est une certaine continuité, régularité et prévisibilité [nous soulignons] des effets qu'auront sur la marque les décisions qu'on prend (...) une telle stratégie court les plus grands risques en s'acharnant à ne pas en prendre.<sup>795</sup>*

Alors que Landowski évoque la stratégie du « seuil de l'accident »<sup>796</sup> pour démontrer l'importance de « parvenir à se singulariser » de « l'inédit et de l'inattendu », le territoire de marque paraît souvent construit sur la négation de cette possibilité d'aléa et sur le recours à des techniques d'organisation. En somme, la marque constitue ce que Maynadier désigne comme « un effort de potentialisation » – les « efforts des gestionnaires pour condenser et guider le sens dans leur production » – en vue de minimiser l'effort et le degré de liberté d'actualisation – « l'effort que fait le consommateur pour activer ce sens »<sup>797</sup>.

Pourtant, comme le soulève également Petitimberty, c'est bien dans ce surgissement du discontinu que pourrait se trouver la plus-value stratégique.

Finalement, encore et toujours, nous en revenons à l'idée d'une dialectique entre continuité et discontinuité. Comme dans le Nouveau Roman, avec le *branding*, tout est question d'Unité et de fragments. Cependant, alors que le mouvement littéraire mobilise l'écriture fragmentale pour rendre compte de la fragmentation du monde, le *branding territorial*, via la fragmentation, entend lui restituer une forme d'Unité, à lui redonner une forme de cohérence. À l'inverse de la démarche littéraire, les fragments ne servent pas à produire une expérience déstabilisante, bien au contraire : plus que jamais le *branding*, à travers des fragments de marque tels que le logo, les signes graphiques et sémantiques,

---

<sup>794</sup> E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, op. cit., p. 18.

<sup>795</sup> J.-P. Petitimberty, « Territoire(s) de marque », art cit, p. 12.

<sup>796</sup> Éric Landowski, « Avant-propos : ajustements stratégiques », *Actes Sémiotiques [En ligne]*, 2007, vol. 110.

<sup>797</sup> B. Maynadier, *Marque de ville. Étude des modalités sémiotiques de génération d'une marque par une ville*, op. cit., p. 166.

configure une ville lisible, une ville à décoder quelque part en dehors d'elle-même. Car marquer, c'est construire un modèle s'incarnant dans des images, des formes symboliques, qui, par définition, ne sont que des signes, c.-à-d. des entités virtualisées – et non pas la réalité. La métaphore textuelle n'est pas loin.

## 5.2. Vers une ville rhétorique ?

### 5.2.1. De la ville comme texte au texte comme ville

« *Innombrables sont les récits du monde...* »

Roland Barthes<sup>798</sup>

La métaphore textuelle, c'est la métaphore barthésienne bien connue,

*la cité est un discours, et ce discours est véritablement un langage : la ville parle à ses habitants, en la parcourant, en la regardant (...) la ville est une écriture, celui qui se déplace dans la ville, c'est-à-dire l'usager de la ville (ce que nous sommes tous) est une sorte de lecteur qui, selon ses obligations et ses déplacements, prélève des fragments de l'énoncé pour les actualiser en secret.*<sup>799</sup>

Plusieurs questions émergent de cette proposition : si la ville est un texte, en sommes-nous nécessairement des lecteurs, et si oui, de quel type ? Est-ce que la marque, « être de discours », configure un nouveau texte urbain ? Cette métaphore conceptualisée dans les années 70, est-elle toujours d'actualité dans un monde de l'hypertexte plus que jamais saturé de communications, de textes, de signes ? Par ailleurs, si la ville est un texte, encore faut-il savoir quel est le contrat de lecture qu'elle propose à ses usagers et usagères : propose-t-elle une opération de décodage ou de coopération ? En somme, la lecture de la ville-texte est-elle une compétence ou une performance ?

---

<sup>798</sup> Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, 1966, vol. 8, n° 1, p. 1.

<sup>799</sup> R. Barthes, « Sémiologie et Urbanisme », art cit, p. 12.

Mondada précise les modalités sous-jacentes à cette métaphore :

*La ville comme texte peut aussi relever d'une approche qui considère qu'elle se donne à voir comme un texte, qu'elle est construite, planifiée, régulée en étant parsemée de signes, et que le rapport que les usagers et citoyens établissent avec la ville est un rapport de décodage (Lynch, 1960), ou bien de lecture interprétative voire de consommation spectaculaire (Zukin, 1995).<sup>800</sup>*

Nous retrouvons bien dans le *branding* territorial l'idée d'une ville « *construite, planifiée, régulée* » pour devenir un texte lisible. Cependant, comme nous l'avons remarqué précédemment, la marque non seulement ordonne, planifie, régule, mais, via les slogans et le *storytelling*, renverse la métaphore : il n'est plus question de la ville comme texte, mais du texte comme ville.

Salmon appelle cela le *narrativist turn*, un âge du récit émergeant dans un contexte global de perte de sens, de crise. Pour le chercheur, le monde instable, en perte de repères dispose les individus à rechercher des mythes, des récits pour expliquer le monde et y trouver leur place. Rien de nouveau, nous touchons l'esprit barthésien selon lequel le récit nous permet de comprendre et d'ordonner le monde. Or, comme le suggère Salmon :

*(...) alors que les grands récits qui jalonnent l'histoire humaine, d'Homère à Tolstoï et de Sophocle à Shakespeare, racontaient les grands mythes universels et transmettaient les leçons des générations passées (...). Le storytelling parcourt le chemin en sens inverse : il plaque sur la réalité des récits artificiels (...) le storytelling met en place des engrenages narratifs suivants lesquels les individus sont conduits à s'identifier à des modèles et à se conformer à des protocoles.<sup>801</sup>*

Nous retrouvons l'idée selon laquelle la marque, et à travers elle son *storytelling*, tend à organiser le monde, la réalité. Cependant, le *storytelling* ne se contente pas d'organiser, il configure la réalité via des récits artificiels en vue d'induire un comportement individuel, lequel doit de se conformer au modèle – c'est là une différence notable avec la géocritique. Ce n'est pas l'interaction qui configure l'espace, mais la

---

<sup>800</sup> Lorenza Mondada, *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Bruxelles, Anthropos, 2000, p. 34.

<sup>801</sup> C. Salmon, *Storytelling*, *op. cit.*, p. 16-17.

manipulation à travers une structure et un modèle contraignant. Ce dernier, contrairement au récit, répond à des objectifs communicationnels précis. Avant l'écriture de la narration, une analyse contextuelle, un positionnement stratégique et une grille d'évaluation sont établis par des « experts ». Si auparavant le récit avait pour fonction – à travers les mythes par exemple – d'expliquer le monde, le *storytelling* – que l'on nomme parfois le « *storybranding* » – se fait répressif, fermé, c.-à-d. « (...) conçu pour un lecteur très défini, dans l'intention de diriger d'une manière répressive la coopération. »<sup>802</sup> Dans la logique du *storytelling*, ce n'est pas la cité qui produit un discours, mais le discours qui configure la cité à travers des signes sélectionnés pour leur capacité à restituer l'histoire souhaitée, à la rendre cohérente et lisible. Plus que d'aider à retrouver le sens de la ville qui lui manquerait, il lui impose des « *engrenages narratifs* » restreignant les potentielles interactions à des relations unilatérales : il n'est plus question d'interaction.

D'une certaine manière, nous retrouvons l'état d'esprit du Nouveau Roman et de son écriture fragmentale visant l'instrumentalisation du lecteur, bien que l'intention soit en l'occurrence antonymique.

## Un texte répressif

C'est la ville à décoder, la ville de la compétence. Les slogans et le *storytelling*, découlant du positionnement de la marque, convertissent *ipso facto* l'utilisateur ou l'utilisatrice en Lecteur Modèle.

Recourons de nouveau à la théorie précédemment évoquée d'Umberto Eco pour expliciter cette proposition (cf. 4.2.3). Rappelons que pour le sémiologue le texte est un tissu de « *non-dits* » qui s'actualisent, de manière plus ou moins répressive, lors de la lecture et que l'actualisation nécessite ainsi des « *compétences* » que l'auteur anticipe. Il insiste sur ce point : « *prévoir son Lecteur Modèle ne signifie pas uniquement "espérer" qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire [nous soulignons]. Un texte repose sur une compétence, mais, de plus, il contribue à la produire* »<sup>803</sup>. Nous touchons précisément le point nodal des stratégies de *branding* territorial : l'actualisation de la ville

---

<sup>802</sup> U. Eco, *Lector in fabula*, op. cit., p. 71.

<sup>803</sup> *Ibid.*, p. 69.

devient soumise au *branding* et à ses codes. Ces derniers constituent dès lors une sorte d'encyclopédie, c.-à-d. « *un ensemble indéfini de connaissances et de compétences à l'aide desquelles il va faire une hypothèse sur le sens du texte* »<sup>804</sup> permettant au lectorat de décoder les virtualités d'un espace déjà bâti. Cette hypothèse met en lumière un glissement par rapport à la métaphore barthésienne : la cité ne parle plus à ses habitant·e-s, c'est la marque qui, en tant que forme médiatrice, parle de la ville à ses habitant·e-s, sa lecture devient une compétence exogène propre au Lecteur Modèle. Se pose alors la question de savoir ce qui détermine ce Lecteur Modèle -modèle, notamment le Lecteur Modèle de la ville contemporaine.

À notre sens, il est pertinent de chercher les soubassements de ce dernier dans le concept de « *classe créative* » développé par le géographe Richard Florida dans les années 2000, concomitamment donc, au développement du *branding territorial*. Cette théorie de la classe créative, dont le succès fut retentissant – autant dans la littérature que dans les pratiques – établit un lien de causalité entre la présence sur un territoire d'une population dite « *créative* » – c.-à-d., une population urbaine, mobile, connectée, caractérisée par les trois T (Talent, Technologie et Tolérance) – et le développement économique, social, de celui-ci. Cette classe opérerait comme un embrayeur de l'attractivité et, par conséquent, du développement économique. Ces individus s'apparenteraient dans ce sens à des sortes de citoyen-ne-s-modèles. Voici de quoi légitimer des campagnes de communication et de *marketing* focalisées sur les attentes et les représentations de cette partie « *créative* » de la population, qui serait attirée par la « *coolitude* » d'une ville, décelable dans la présence « *des cafés branchés, des événements culturels, des scènes underground, des pistes cyclables et une législation progressiste vis-à-vis des minorités* »<sup>805</sup>. Les agences d'attractivité, pour la séduire, conçoivent alors des stratégies discursives inspirées par cette philosophie et son indice de référence : le « *Creativity Index* » proposé par Florida, sorte de bible pour séduire et attirer la classe créative, mais aussi pour évaluer le potentiel d'une ville vis-à-vis de cette classe créative. Cet indice composite se compose de trois dimensions : le « *High-Tech Index* »<sup>806</sup> ; l'« *Innovation Index* »<sup>807</sup> ; et le

---

<sup>804</sup> Nicolas Journet, « Umberto Eco. Dans la tête du lecteur », *Sciences Humaines*, 29 novembre 2016, N° 286, n° 11, p. 28-28 §8.

Elsa Vivant, « La classe créative existe-t-elle ? Discussion des thèses de Richard Florida », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 2006, n° 101, p.7

<sup>806</sup> « *qui mesure le potentiel d'une région en ce qui concerne une économie dans les secteurs de la haute technologie* » Sébastien Darchen, Diane-Gabrielle Tremblay et Diane-Gabrielle Tremblay, *La thèse de la « classe créative » : son incidence sur l'analyse des facteurs d'attraction et de la compétitivité urbaine*, <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/503>, 1 février 2008, , n° 37, (consulté le 26 octobre 2022).

<sup>807</sup> « *qui prend en compte le nombre de brevets émis pour une région en considérant une population de 10 000 habitants* » *ibid.*

« *gay index* »<sup>808</sup> ou « *bohemian index* ». Au-delà de tous les problèmes ontologiques et éthiques posés par cette catégorisation, que de nombreux chercheurs et chercheuses ont déjà soulevés<sup>809</sup>, la philosophie générale de Florida est en elle-même problématique : nous sommes une fois encore face à une ville « à la découpe », une ville qui ne serait rien d'autre qu'un objet à vendre et qui pourrait être pour cela découpée en portions décorréées et évaluables séparément. Le *storytelling* est alors le moyen de moduler l'image mentale d'un espace topographique à vendre en disséminant dans une chaîne paradigmatique fermée des indices connotant ces index. Ceci explique la prépondérance de termes tels qu'« innovation », « créativité », « culture » dans les discours de ville. Ils sont les indices de la « ville créative » que le Lecteur Modèle doit découvrir.

### Les « opérations séductions » : des exemples de fragmentations génériques

Limoges, « ville créative » reconnue par l'UNESCO depuis 2017, lance en septembre 2021 son « opération séduction »<sup>810</sup> : « Osez (*l'expérience*) Limoges ». Le président de Limoges Métropole l'assure, la ville « a besoin de visibilité ! ». Urgemment, semble-t-il, comme le dénote le point d'exclamation. La sémantique ne trompe pas. Le lexique promotionnel d'une part (« opération »), et stratégique d'autre part (« objectifs ») ancrent le discours dans le genre publicitaire : la ville est vendue comme on vendrait une opération immobilière. Le déploiement d'une « Maison de la Nouvelle-Aquitaine » et d'une boutique éphémère « située en plein cœur de la Capitale, à proximité des Tuileries et de l'Opéra » proposant « des salles sous verrières sur les toits de Paris »<sup>811</sup> renforce l'assise *marketing* de la proposition. Le vocabulaire utilisé – en précisant la situation géographique de la maison, en plein cœur de Paris, c.-à-d. en plein cœur de la ville mythique, dont on cite volontairement des signes emblématiques (« lieu de culture, d'histoire », « toits parisiens », « verrières ») – connote l'envie de séduire, d'attirer, tout en

---

<sup>808</sup> Pourcentage de couples homosexuels dans une ville comparé au pourcentage national (Florida, 2002, 2012)

<sup>809</sup> E. Vivant, « La classe créative existe-t-elle? », art cit.

<sup>810</sup> [https://www.lepopulaire.fr/limoges-87000/actualites/osez-l-experience-limoges-pendant-tout-le-mois-de-septembre-a-la-maison-de-la-nouvelle-aquitaine-a-paris\\_14004590/](https://www.lepopulaire.fr/limoges-87000/actualites/osez-l-experience-limoges-pendant-tout-le-mois-de-septembre-a-la-maison-de-la-nouvelle-aquitaine-a-paris_14004590/)

Le lexique est employé dans le dossier de presse et repris dans des articles pour le grand public.

<sup>811</sup> Limoges Métropole et Destination Limoges, *Osez l'expérience Limoges*, p.15

<https://fr.calameo.com/read/005834382d6f4cb648cb1>, 2021, (consulté le 24 octobre 2022).

s'inscrivant dans sa continuité, presque en bénéficiant, comme par truchement, des valeurs qui leur sont associées. Par deux fois, la capitale parisienne est mentionnée, alors même qu'aucun lieu ou signe distinctif évoquant la région Nouvelle-Aquitaine ne sont évoqués ; choix pour le moins contradictoire au regard de l'objectif, affiché dès la première page de la plaquette : donner de la visibilité à la ville de Limoges. D'une certaine manière, le territoire ne semble pas posséder le potentiel évocatoire pour intéresser les individus et se nourrit donc d'autres symboles pour assurer son assise. En somme, nous retrouvons le paradoxe précédemment évoqué : la ville doit se singulariser tout en assurant sa conformité avec le marché mondial des villes.

La ville se vend alors « à la découpe » pourrait-on dire, sous une forme fragmentée, détournée, médiatisée : par des produits, des savoir-faire, par une expérience. Elle se vend hors d'elle-même, dans ce qui est qualifié d'espace « *de vente* », la maison de la Nouvelle-Aquitaine. Ce qui peut conduire à des situations cocasses.

En témoigne la campagne quasi éponyme lancée en 2019 par la ville de Wissembourg : « *Osez le Grand Nord. Wissembourg, esprit pionnier* ». Après la phase de réflexivité évoquée précédemment, il semblerait que les deux villes soient parvenues au même constat : puisque la ville ne possède pas une force d'attraction innée – cela paraît même être le contraire – la meilleure stratégie sera de prendre à revers les idées reçues (de manière plus ou moins explicite), pour les transformer en atouts. C'est dans ce cadre-là que le *storytelling* trouve toute sa place : le récit doit se charger de démanteler les préjugés pour reconstruire une ville-produit attrayante. Les slogans ont alors le rôle de cadrer le récit en délimitant le périmètre du territoire de marque, en lui donnant un sens, ici une direction. Le sème « *Osez* », opère comme une apostrophe pour de futur-e-s touristes, voire habitant-e-s : vivre à Limoges ou à Wissembourg, villes de tailles moyennes, ne serait pas un non-choix, comme les préjugés pourraient le penser, mais au contraire, une audace, une volonté. Les villes mettent ainsi les individus au défi d'« *en faire l'expérience* », comme pourrait finalement le faire un jeu vidéo. Toujours dans cet état d'esprit, la campagne de Wissembourg riposte contre ses potentiels points faibles en les rendant attractifs grâce au topos du Grand Nord. L'iconographie (animaux polaires, équipements vestimentaires pour pallier le grand froid) et le champ sémantique (terre de l'extrême, royaume des glaces) érigent un imaginaire puissant : celui du Grand Nord. La démarche, certes plus ancrée, reste toutefois la même : s'adresser à un public cible pour



le convaincre de s'installer dans la région (« *la ville idéale pour ceux qui ne souhaitent plus choisir entre confort de vie et perspectives professionnelles* », « *la vie de toutes vos envies* »)<sup>812</sup>.

Seulement, un paradoxe émerge : en cherchant à se singulariser, c'est-à-dire à créer une non-continuité avec les autres villes pour devenir attractives, les deux villes – tout comme Dijon qui lançait également en 2021 sa campagne « *Osez Dijon* »<sup>813</sup> déclinée à travers une opposition aux destinations dites attractives « *Zappez Osaka, Osez Dijon* » – se génèrent.

Elles recourent aux mêmes aux mêmes slogans, qu'elles utilisent par ailleurs à la fois comme tels – c.-à-d. comme accroches publicitaires – et comme *baselines*. Or, la *baseline*, n'est pas le slogan. Cette dernière informative, descriptive, n'est pas une *captatio benevolentiae*, un éveil affectif si l'on reprend le terme sémiotique précédemment utilisé. Elle est avant tout chargée d'informer sur le cœur de marque, son essence : or, ici, la marque ne semble pas en posséder. Tout concourt à penser que seule l'accroche publicitaire importe. Par ailleurs, Limoges (tout comme Dijon) n'associe aucun signe particulier, aucun élément n'expliquant l'audace nécessaire pour « *oser l'expérience* » de la ville. Mis au défi, l'individu est simplement invité à participer à une course, à se rendre dans une boutique... Autant d'activités ne donnant pas à vivre le territoire et ne nécessitant aucune audace particulière. Au moins sait-on, lorsqu'on va à Wissembourg ce que l'on défie : la météo ! (Voir les vidéos publicitaires et les signes iconiques précédemment évoqués.)

« *Osez* » paraît appartenir à ce que l'on désigne comme les concepts mobilisateurs, que le docteur en rhétorique Clément Viktorovitch définit de la sorte : « *Mots flous et figés, qui évoquent des représentations positives à tout le monde, tout en ayant une signification différente pour chacun. Il s'agit donc d'un procédé sophistique, permettant de créer des énoncés consensuels, mais vides de sens* »<sup>814</sup>. Ce procédé est en somme une manipulation discursive : les signifiants incarnent des valeurs génériques, globales, dont chacun peut se saisir tandis que le signifié y est associé librement selon son encyclopédie, son interprétation. Ce qui importe c'est l'accroche publicitaire, la capacité à « *parler à tout le monde* », la force d'attraction.

---

<sup>812</sup> *Ville Wissembourg - Économie*, <https://www.ville-wissembourg.eu/Economie.html>, (consulté le 22 février 2023).

<sup>813</sup> *Créez des cartes postales avec le slogan « Osez Dijon »*, <https://www.k6fm.com/creez-des-cartes-postales-avec-le-slogan-osez-dijon>, (consulté le 9 novembre 2022).

<sup>814</sup> Clément Viktorovitch, *Le Pouvoir rhétorique: Apprendre à convaincre et à décrypter les discours*, Paris, Seuil, 2021, p. 461.

Dès lors, doit-on spéculer que si Limoges, Wissembourg et Dijon optent pour les mêmes slogans, c'est qu'elles ont quelque chose en commun ? Peut-être, un déficit d'associations d'idées positives, les mêmes publicitaires également...

Néanmoins, nous analysons ces ressemblances et le recours constant aux concepts mobilisateurs<sup>815</sup> comme la résultante des objectifs assignés au *branding* : créer une image mentale positive très rapidement, rester en mémoire et enfin, cibler. Ces sèmes, aux contours confus<sup>816</sup>, connotés positivement, fonctionnent comme des attracteurs en particulier pour la classe créative ; le ciblage est une autre forme de fragmentation.

Ainsi, l'exogène impose une forme et un contenu à l'endogène qui se voit contraint de s'exprimer en rentrant, de gré ou de force pourrait-on dire, dans ce cadre-là. En termes sémiotiques, cela signifie que la sémiose est contrainte : le signifié (l'image de la ville) génère le signifiant (la ville) en vue d'une actualisation prévue pour un Lecteur Modèle spécifique. Ce qui conduit trois villes de taille moyenne comme Limoges, Wissembourg et Dijon à adopter plus ou moins le même *storytelling* et les mêmes slogans. Ces derniers ne sont pas des condensés de la ville, mais des condensés de stratégies discursives. Ils ne partent pas de l'identité propre du territoire, mais cherchent à en configurer un nouveau : un territoire de marque.

De ces processus de discursivisation et de simplification, qui aspirent à cadrer le « *seuil de l'accident* »<sup>817</sup>, résultent deux conséquences : une standardisation des territoires, devant se conformer au modèle, et l'effacement de leurs particularités, considérées comme perturbatrices de la bonne lisibilité de la ville, au profit de valeurs globales.

Cependant, le territoire de marque n'est pas nécessairement immatériel, hors sol. Parfois, du positionnement stratégique découle un *storytelling in situ*. Si ce dernier est aussi motivé par une valeur générique, il paraît néanmoins en revenir aux singularités territoriales, se réancrer dans le territoire topographique. Qu'en est-il ?

---

<sup>815</sup> « *innovation* », « *attractivité économique* », « *richesses culturelles* », « *attractivité* » « *témoignage concret de la créativité, de la qualité et de la dynamique entrepreneuriale* »

<sup>816</sup> Qu'est-ce concrètement que l'« *innovation* » quand ce terme est utilisé sans spécification ?

<sup>817</sup> Voir à ce sujet le texte d'Erik Bertin, « *Penser la stratégie dans le champ de la communication : une approche sémiotique* », *Actes Sémiotiques*, 2007, vol. 110.

## Le voyage à Nantes : un exemple de fragmentation par la culture

Le voyage à Nantes prend la forme d'une ligne verte peinte au sol, serpentant la ville en dessinant un parcours pour découvrir la ville<sup>818</sup>. Voici résumé le projet : « *Toute l'année, une ligne verte tracée au sol en cœur de ville permet de ne rien manquer du parcours du Voyage à Nantes : les étapes culturelles, les principaux monuments, les œuvres d'art et les éléments singuliers de la destination* »<sup>819</sup>. Le *storytelling* est simple : Nantes est une ville de culture ; tel sera le modèle fragmentaire convoqué.

Cette proposition nous semble ainsi intéressante pour analyser et comprendre les processus par lesquels le *storytelling* peut s'incarner dans la ville topographique et programmer une sorte de « *pratique-modèle* ». Elle nous paraît également éclairer la manière dont le *branding* se construit selon une logique de fragmentation.

Le Voyage à Nantes, finalement comme les exemples susmentionnés, bâtit son territoire de marque autour d'une valeur fondamentale – la culture – qui sera au cœur du *storytelling* et des processus de virtualisation. Voici le bornage mis en place. La culture, qui figure comme critère dans bien des classements de ville<sup>820</sup>, permet à Nantes de se caractériser, de se singulariser. Comme l'évoquait Semprini avec le positionnement stratégique, elle « *investit une portion de contenu, une idée, un concept et, en se l'appropriant, en fait son territoire* ».

Le modèle fragmentaire se construit alors autour de deux dimensions principales.

Premièrement, la virtualisation des signes, impulsée par le positionnement stratégique de la ville en générale. La ligne verte tracée au sol opère telle une chaîne paradigmatique déterminant des invariants qui, lus au prisme d'une métacommunication exogène, du modèle de la fragmentation culturelle, prennent sens. De la sorte, tout signe étant extérieur à la culture, ou n'appartenant pas à la culture reconnue par la ville, sera exclu de cette ligne verte.

---

<sup>818</sup> *Visiter Nantes toute l'année - Le Voyage permanent*, <https://www.levoyageanantes.fr/a-voir/le-voyage-permanent/>, (consulté le 29 septembre 2022).

<sup>819</sup> *Étapes et plan de la ligne verte à Nantes*, <https://www.levoyageanantes.fr/les-parcours/arpenter-la-ligne-verte/>, (consulté le 29 septembre 2022).

<sup>820</sup> Voir par exemple *Nantes : la ville idéale ?*, [https://www.ville-ideale.fr/nantes\\_44109](https://www.ville-ideale.fr/nantes_44109), (consulté le 26 octobre 2022).

Dans le « *Guide du Voyage à Nantes* »<sup>821</sup>, qui est le nom du parcours artistique, évoquant déjà un ailleurs (le voyage), une recension des éléments de cette chaîne paradigmatique sont précisés : il s'agirait des « *trésors collectifs* »<sup>822</sup> telle une « *œuvre signée par un artiste contemporain majeur* », un « *élément phare du patrimoine* », une « *ruelle historique* » ou une « *architecture remarquable* ». Mais le processus de virtualisation n'est pas hasardeux, chacun de ces fragments culturels a été choisi pour sa capacité à construire l'image d'une ville de culture, à « *imposer [Nantes] dans le concert des villes françaises et européennes, en se positionnant et s'affirmant comme une ville enviée d'art et de culture, leviers de son développement touristique* ».

Le modèle fragmentaire de la culture répond ainsi à des « *enjeux* », développe une « *stratégie* » dans l'idée d'obtenir des « *résultats* » et de produire des « *retombées économiques* »<sup>823</sup>. La ligne verte n'est ni plus ni moins qu'une opération de virtualisation, une forme de fragmentation spécifique aspirant à installer Nantes sur l'échiquier mondialisé des villes.

---

<sup>821</sup> *Guide institutionnel - Le Voyage à Nantes*, <https://www.calameo.com/read/0001068660ddca6c884de>, (consulté le 29 septembre 2022).

<sup>822</sup> *Ibid.* p.8

<sup>823</sup> Le dossier est agrémenté de graphiques et des chiffres sur l'impact du Voyage à Nantes sur le nombre de nuitées réservées.

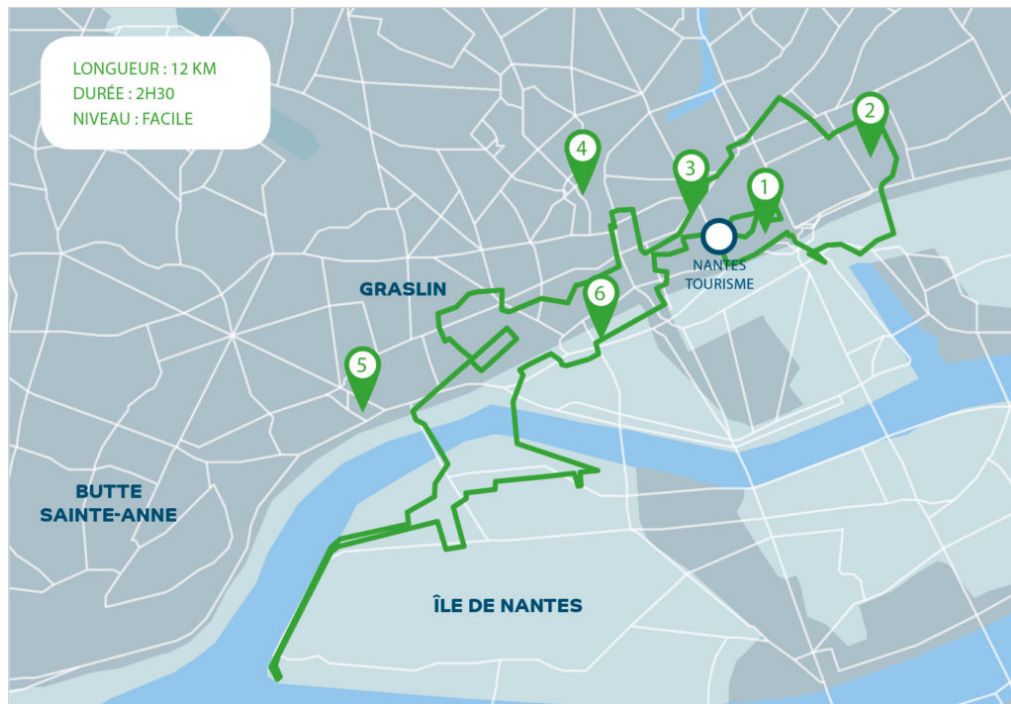


Figure 1 : Carte du voyage à Nantes - Source : V. Bauza ; Patrick Albera Petit ; A. Amiot<sup>824</sup>

Deuxièmement, le choix du parcours topographique : la ligne verte se concentre essentiellement sur le centre-ville et les quais de Loire, évacuant toute l'arrière-ville considérée, *de facto*, comme non pertinente pour incarner l'image de ville souhaitée. Ainsi, sous couvert d'une déambulation libre de toute contrainte, les stratégies « *de l'ordre du contrôle* », incarnées ici par la ligne verte, prennent le pas sur la tactique, « *les relectures et les réappropriations quotidiennes* »<sup>825</sup>. Le Lecteur Modèle actualise des potentialités et contourne les non-potentialités définies comme telles par les stratégies. Nous pensons au concept de « *coefficient de déplacement libre* » de l'usager-ère des villes contemporaines, proposé par Paul Ardenne lors d'un colloque sur la dérive urbaine,<sup>826</sup> qui réfléchit au degré de liberté et à la possibilité pour l'usager de la ville contemporaine de se frotter à l'environnement urbain. Nous considérons que ce « *coefficient de déplacement libre* » trouve avec la ligne verte tout son sens. Quel coefficient de déplacement libre le ou la touriste possède-t-il ? Dans quelles mesures est-il libre d'actualiser, ou non certains signes ? Julien Gracq

<sup>824</sup> *En suivant la ligne verte*, <https://tourisme-loireatlantique.com/en-suivant-la-ligne-verte/>, (consulté le 9 novembre 2022).

<sup>825</sup> Michel de Certeau, Luce Giard et Pierre Mayol, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, 456 p.

<sup>826</sup> Voir à ce sujet l'article de Paul Ardenne : P. Ardenne, « Dérives inconditionnelles vs dérives sous condition (ville libre et ville carcérale) », art cit.

pourrait-il, de nos jours, « *aller en petit sauvage* »<sup>827</sup> découvrir la ville ? Rien n'est moins sûr, car même si la ligne verte est dynamique, que la « *découverte ne se déroule pas selon un itinéraire figé et immuable* », son parcours, tracé au sol, demeure le même, seuls les signifiés intégrés changent.

Cependant, si la ligne verte du Voyage à Nantes délivre, dans une certaine mesure, un *storytelling* fermé, elle admet au sein de ce tissu de signes préétablis des espaces de non-dits où la performativité peut possiblement encore s'exprimer : l'usager·ère n'est pas contraint·e de suivre la ligne verte, il ou elle peut la prendre et la quitter à tout moment. Il ou elle peut aussi, lors de sa déambulation, rencontrer des accidents, des inattendus, qui rompent la chaîne paradigmatique. Bien que procédant comme un discours, la ligne s'ancre dans une expérience phénoménologique de la ville qui ne peut jamais totalement être maîtrisée.

Pourtant, d'un point de vue sémiotique, elle procède malgré tout comme une forme programmatique, un texte fermé qui rend difficile, voire refoule, une deuxième possibilité de lecture de la ville : celle du lecteur-usager ou de lectrice-usagère, de la praxis énonciative, de l'énonciation piétonnière<sup>828</sup>. Celle d'une ville resémantisée par les foulées de ses habitant·e·s. Celle de la performativité. Les modalités d'écriture de la ville se font hégémoniques, dominantes. Finalement, le retour au territoire topographique ne signifie pas la fin de la prédominance du territoire de marque, au contraire, le second infiltre le premier, le configure. Dès lors, qui de Nantes ou de la ligne verte configure l'autre ? Et qui configure la ligne verte ?

Les modalités d'écriture de la ville et la ville elle-même se confondent progressivement, s'amalgament. Le lectorat-usager est effacé de la ville laissant le Lecteur Modèle lire studieusement le texte concocté pour lui, actualiser les signes sélectionnés par les agences d'attractivité et politiques publiques pour leur pertinence vis-à-vis de la classe créative, pour leur capacité à créer une image cohérente. La ville se trouve alors figée dans une sémiologie dominatrice évacuant les *praxis* spontanées ; elle est lue selon des parcours touristiques préétablis, des signes, qui sélectionnent et orientent les pratiques et représentations.

Avec le *branding territorial*, il semble que la métaphore de la ville soit renversée au profit d'un texte devenant ville. Les stratégies discursives précèdent l'objet du discours : la modalité fragmentaire devient la manière de produire un territoire, un territoire de marque adressé, ciblé, fragmenté. Le *storytelling* plus

---

<sup>827</sup> J. Gracq, *Œuvres complètes II*, *op. cit.*, p. 824.

<sup>828</sup> M. de Certeau, L. Giard et P. Mayol, *L'invention du quotidien*, *op. cit.*

particulièrement, en faisant de la ville un récit, du récit une ville, disjoint la ville topographique de ses usager·ère·s, de ses praxis. La ville devient un texte à lire.

### 5.2.2. La fragmentation par le mythe : retour à la cité originelle

« Une fois que la marque a enveloppé le produit avec un tissu de communication et de discours, celui-ci ne se limite pas à recouvrir le produit, il y adhère, il le pénètre, il en devient une partie vivante. »

André Semprini <sup>829</sup>

Avec le *discursive turn*, la ville réelle est peu à peu recouverte, happée par une ville imaginaire, métaphorique. Le *branding* et le *storytelling*, supposés exprimer la ville, lui donner son caractère et sa singularité, deviennent peu à peu la ville. Qu'il s'agisse d'un sentiment de nostalgie vis-à-vis d'un monde sur le point de disparaître, d'une idéologie à défendre, d'une posture politique, les stratégies de *branding* conduisent inexorablement au même point : fixer la ville dans des codes, lui redonner des signes précis, des invariants, c.-à-d. des éléments qui restent constants. Face à ce qui serait la crise de l'urbanité contemporaine, la solution serait de restituer à la ville une histoire, un *storytelling*, un imaginaire. En somme, plutôt que de chercher l'urbanité dans la ville ou la non-ville, on l'agence dans un discours, on la construit dans des modalités fragmentaires. L'urbanité n'est pas de fait, mais construite ; la ville, « *sphère idéale* »<sup>830</sup>, est dissociée de la réalité, matérielle, vécue, représentée, des usager·ère·s, comme le souligne Lussault, dans son célèbre travail sur l'image de Tours. L'urbanité devient un concept plus qu'une réalité. À défaut de retrouver la ville topographique – avec son centre unique, ses limites claires, ses signes iconiques – anéantie par l'urbanisation, les communications et la globalisation, le *branding* apparaît comme un moyen de renouer avec son imaginaire, voire son « âme », ce qui l'anime et la transcende.

---

<sup>829</sup> A. Semprini, *La marque*, op. cit.

<sup>830</sup> M. Lussault, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, op. cit., p. 198.

Pour Lussault, le *marketing* territorial donne ainsi accès, « *au-delà de la “valeur descriptive des énoncés” (au) sens profond de la cité (...)* »<sup>831</sup>. Mais, le « sens profond de la cité », est-il le même que le sens profond de la ville du XXI<sup>e</sup> ? Continuer à chercher dans la métaphorisation des récits, dans le *storytelling*, le sens de la cité, n'est-ce pas contre-productif ? Pourquoi les récits ne cherchent-ils pas le sens profond de la ville contemporaine ?

Le point de départ de cette réflexion s'enracine dans les mots du maire tourangeau, repris ici par le chercheur : « *la municipalité (...) sous l'égide de son nouveau maire Jean Royer, un passionné d'histoire et d'urbanisme, décide de sauver l'âme de la cité [nous soulignons]* »<sup>832</sup>. L'expression « *sauver l'âme de la cité* » connote un topos apocalyptique et fait de la ville contemporaine, une non-cité, c'est-à-dire un oxymore avec la vie démocratique associée à cet espace. Non seulement la ville est en danger, mais avec elle, c'est l'imaginaire associé à la cité de manière générale (la démocratie, la mémoire collective, la citoyenneté et l'urbanité !) qui est en péril. Si « *l'âme* » court un risque, c'est parce que la ville contemporaine ne coïnciderait plus avec l'essence de la cité tourangelle ici personnifiée : « *(...) le vieux cœur de Tours, meurtri, essoufflé, usé, moribond, s'est remis à battre [nous soulignons] grâce aux efforts soutenus et conjugués d'un maire et de son équipe* »<sup>833</sup>. Faire revivre une cité, voilà l'ambition, plus encore, le désir du maire. Cependant, cette cité, qu'il décrit lui-même comme fatiguée, à bout de souffle, pourrait-elle exister de nouveau ? Est-ce même souhaitable ?

Pour répondre à ces différentes questions, il est nécessaire de revenir sur le traitement de la cité face à la ville dans ces discours. Tous se fondent sur la représentation d'une cité idéale, totalisante, d'une cité mythifiée entendue au sens barthésien :

*Le mythe ne nie pas les choses, sa fonction est au contraire d'en parler : simplement il les purifie, les innocente, les fonde en nature et en éternité, il leur donne une clarté qui n'est pas celle de l'explication, mais celle du constat (...) il abolit la complexité des actes humains, leur donne la simplicité des essences (...) il fonde une clarté heureuse : les choses ont l'air de signifier toutes seules.*<sup>834</sup>

---

<sup>831</sup> Michel Lussault, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, Thèse de doctorat, Tours, 1992, p. 13.

<sup>832</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>833</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>834</sup> R. Barthes, *Mythologies*, *op. cit.*, p. 230-231.



Au regard de cette définition, le choix du mythe, du *storytelling*, de la ville discursivisée plutôt que de la ville réelle, qui n'a plus grand-chose à voir avec la cité que le maire tourangeau cherche à sauver, s'explique assez facilement et pour deux raisons principales.

Premièrement, au regard de la définition proposée par Barthes, somme toute est-ce une attitude logique que de vouloir s'ancrer dans le mythe. Si la coopération mondiale nécessite de rendre la ville plus claire, lisible et facilement appréhendable, le mythe au sens barthésien s'avère le modèle parfait. S'adosser au mythe de la cité est dès lors plus simple. D'une part, car la ville contemporaine ne possède pas encore de mythe réel : tel est justement l'objectif du *branding* territorial. On profite alors aisément des valeurs déjà associées à la cité : la démocratie, etc. D'autre part, car ce qui pourrait s'apparenter à un mythe de la ville contemporaine ne possède pas une force d'attraction, mais au contraire une force de répulsion pourrait-on dire : zones périphériques, terrains vagues, transports en commun ne correspondent pas à une sémiose attractive. Peut-être est-ce tautologique, car peu de représentations en sont justement proposées comme l'évoque la citation liminaire d'Ernaux. Les gestionnaires se contentent alors de puiser dans l'imaginaire de la cité idéale et de lui adjoindre des adjectifs censés incarner la modernité, telles « *l'innovation* », « *la créativité* » dont nous avons vu des exemples précédemment. C'est pourquoi, bien que ne vivant plus, corporellement, socialement, dans des cités depuis des siècles ni même réellement dans des villes, mais dans des métropoles, des métapoles, des zones périurbaines ; le mythe de la cité prédomine.

Pourtant, si nous rejoignons Lussault sur le fait que les récits et les métaphorisations textuelles peuvent éclairer les significations de la ville (*cf.* chapitre 1) et qu'elles ne constituent pas nécessairement un renoncement « *à la compréhension de l'espace géographique* »<sup>835</sup>, nous demeurons interrogatifs sur le fait que ces récits de marque fassent « (...) jaillir de façon neuve [nous soulignons] *l'imaginaire urbain* »<sup>836</sup>. Les discours de marque, s'ils convoquent bien des valeurs prétendument nouvelles, du moins associées à la modernité, comme l'innovation ou la création, n'intègrent pas réellement la ville contemporaine et sa réalité. Le périurbain par exemple, n'est que très rarement représenté dans ces derniers qui ne savent pas réellement quoi faire de ce signifiant encombrant. Pourtant, en 2017, en France, près d'un quart de la population métropolitaine habitait en zone périurbaine<sup>837</sup>. Que faire, dès lors, de ce tiers espace ?

---

<sup>835</sup> Michel Lussault, *op. cit.*, p. 13.

<sup>836</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>837</sup> « *En 2011, la France périurbaine comptait 15,3 millions d'habitants, dont 12 millions dans les couronnes des grandes aires urbaines et 3,3 millions dans les communes multipolarisées, soit près d'un quart de la population métropolitaine* »

Pourquoi l'exclure, *de facto*, des stratégies discursives, du *storytelling* ? Si ces espaces sont présents dans certains médias (journaux locaux, bulletin de ville, etc.), ils ne sont jamais mobilisés dans les marques de ville. Probablement, car leurs signes ne correspondent pas avec l'idée que l'on se fait d'une ville, car ils sont en « *déficit d'imagibilité* »<sup>838</sup>.

Deuxièmement, le *branding* étend sa sphère d'usage à des motivations qui ne sont pas de l'ordre de la séduction de touristes ou d'entreprises, mais plutôt à ce que nous pourrions appeler des motivations idéologiques, au sens barthésien, c'est-à-dire comme moyen de mettre en scène et de favoriser une dimension politique, un « projet de ville » ou un « projet urbain » pourrait-on dire.

*On peut ainsi considérer le projet urbain comme une pratique sur l'espace instituant une économie sémiotique complexe formée par l'articulation de nombreux systèmes de signes verbaux textuels iconiques qui s'entremêlant constituent un vaste « récit multirationnel » de l'action, truchement de l'échange entre acteurs et actrices.*<sup>839</sup>

En d'autres mots, le projet urbain étend le *branding* à la gestion non marchande de la ville<sup>840</sup>. Dans l'exemple tourangeau, par l'imposition du topos de la cité, le maire organise et configure la ville selon les significations qu'il souhaite lui associer et transforme sa structure profonde.

Si dans le mythe de la ville « *les choses ont l'air de signifier toutes seules* » l'abolition de la complexité est le fruit d'un travail de virtualisation pour « *donner [nous soulignons] aux administrés le sens de la ville* » dans une « *clarté heureuse* ». Nous sommes encore une fois aux antipodes de la recherche du Nouveau Roman dont le projet premier était de transfigurer les représentations du monde, initialement développées par les écrivain-e-s du monde bourgeois, pour les faire correspondre avec la réalité vécue et expérimentée. Les discours au contraire, en reviennent à cette idée d'un récit unifiant. À travers le mythe, une autre esthétique fragmentaire se constitue.

---

François Cusin, Hugo Lefebvre et Thomas Sigaud, « La question périurbaine. Enquête sur la croissance et la diversité des espaces périphériques », *Revue française de sociologie*, 2016, vol. 57, n° 4, p. 649.

<sup>838</sup> Anne Bossé, Laurent Devisme et Marc Dumont, « Actualités des mythologies pavillonnaires. », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 2007, n° 102, p. 141.

<sup>839</sup> M. Lussault, « Des récits et des lieux », art cit, p. 526.

<sup>840</sup> Philip Kotler et Sidney Levy, « Broadening the Concept of Marketing », *Journal of marketing*, 1 février 1969, vol. 33, p. 10-15.

Si dans les exemples proposés par Lussault le maire assure le rôle d'énonciateur du message, il apparaît de plus en plus que le *branding* est le moyen pour les politiques d'effacer leur présence et de laisser la marque de ville assumer à elle seule ce rôle. Ouellet parle à ce sujet d'une « désénonciation ». Avec le *branding* territorial, l'énonciateur n'est que très peu présent (le fameux « on ») ce qui donne au discours un ton neutre, telle une vérité générale. Cette désénonciation démontre que le *branding* peut devenir un outil de domination, notamment quand il est au service d'un projet urbain motivé par un énonciateur sémantiquement absent.

Nous pensons ici à l'exemple précédemment mobilisé « *Osez l'expérience Limoges* » et à la volonté affichée par la vice-présidente de Limoges Métropole de « *bâtir une communauté d'ambassadeurs fiers de leur territoire* »<sup>841</sup>. Une telle communauté peut-elle se bâtir de manière exogène ? La volonté des pouvoirs publics suffit-elle à faire communauté ? À faire ville ? Plusieurs fois, dans le document, nous relevons une opposition entre le « nous » des producteurs·rices de la ville et le « eux » des habitant·e·s, usager·ère·s : « *notre fierté et celle des habitants des territoires* »<sup>842</sup>. Cette opposition systématique met l'accent sur la démarche qui anime le projet « *mettre en valeur les atouts* », « *valoriser l'image* » plus que sur la ville elle-même. Finalement, ce n'est plus tellement de la ville dont il est question, mais bien davantage du « projet de ville », des aspirations de l'équipe de gestionnaires et des objectifs de « *l'opération* », dont le terme même, utilisé dans le dossier de presse et repris par dans les articles, révèle la nature profonde. L'opération, c'est un « *acte ou série d'actes (matériels ou intellectuels) pour obtenir un résultat* »<sup>843</sup> : l'approche est donc avant tout pragmatique.

En définitive, pour obtenir le résultat souhaité, valoriser Limoges, retrouver la cité perdue, les gestionnaires recourent à des esthétiques de la fragmentation qui ne sont rien de moins que des processus de narrativisation simplificateurs. Il est ainsi possible d'imaginer autant de modèles de fragmentation que de publics ciblés.

Pour autant, si le *storytelling* semble tout indiqué pour répondre aux temps de crises grâce à sa capacité à créer un discours lisible, que se passe-t-il lorsque le territoire de marque impose une esthétique qui ne

---

<sup>841</sup> Limoges Métropole et Destination Limoges, *Osez l'expérience Limoges*, <https://fr.calameo.com/read/005834382d6f4cb648cb1>, 2021, (consulté le 24 octobre 2022).

<sup>842</sup> Ibid., p. 2.

<sup>843</sup> Le Robert, *s.v.* « Opération », consulté le 21 octobre 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/operation>

correspond plus à ville parcourue, vécue par les habitant-e-s ? Une esthétique qui ne correspond plus à la ville elle-même ?

Que se passe-t-il lorsque le territoire topographique, social, phénoménologique, plus que jamais disséminé, est exclu du territoire de marque qui aspire et tend à la configurer, à la modéliser, plus qu'à l'incarner ? Que se passe-t-il lorsque le signifié – le mythe de la cité – prend le pas sur le signifiant – la ville elle-même – lorsqu'il l'enserme, le contraint ?

### 5.2.3. De la domination symbolique à une situation d'incommunication

La ville « réelle », non simplement topographique, mais vécue, éprouvée, pratiquée se voit supplantée par une ville rhétorique, symbolisée, par les esthétiques de la fragmentation imposant des sémioses dominatrices, souvent justifiées par le concept de classe créative. Chargée de resémantiser la ville, de lui redonner un sens, la marque la fragmente en modèle à saisir, elle devient une ville *ex nihilo*.

Les représentations individuelles sont envisagées comme des compétences à agencer, ordonner, combiner, maîtriser. Nous continuons à vivre et pratiquer la ville topographique, concrète, mais ces *praxis* sont conditionnées par la ville discursive<sup>844</sup>. La marque se fait donc performative. Elle – et à travers elle les gestionnaires – détermine ce qu'est la ville et ce qui ne l'est pas, ce qu'elle devrait être et ne pas être. Tout se passe finalement comme si l'urbanité pour exister dans la ville contemporaine ne pouvait être que discursive, immatérielle<sup>845</sup>.

Paradoxalement, cette performativité de la marque, aspirant à redonner une poétique, une esthétique harmonieuse et des symboles à la ville contemporaine chaotique, fige la ville dans une logique muséale lissée. Pour des villes en quête de sens, de poétique, rien de moins contradictoire : déterritorialisées, elles « s'immobilisent pour être aussi sages et aussi belles que des images (...) cessent de mettre en branle

---

<sup>844</sup> Claude Raffestin, *Ecogénèse territoriale et territorialité*, Paris, Fayard & Fondation Diderot, 1986, p. 184.

<sup>845</sup> Prenons garde toutefois, à ne pas conférer un pouvoir suprême à la marque. Elle seule ne peut supporter l'entière des maux de la ville contemporaine. Évidemment, l'urbanisme, la politique, le social en portent aussi une lourde part. C'est bien l'ancrage de cette recherche, en information et communication, qui focalise l'attention sur le rôle de la discursivisation dans la potentielle crise de la ville.

*l'imaginaire. Elles deviennent des villes comme les autres (...)* » comme l'affirme le spécialiste de la poétique de la ville<sup>846</sup>. Dans ce contexte, la déterritorialisation impulsée par la métaphorisation, n'est pas une poétisation de la ville. Au contraire, elle signe ici la fin de la possibilité de toute poétisation. L'imposition d'un rôle de Lecteur Modèle limité à l'actualisation de signes « prêts à consommer » gomme la possibilité de toute poétique. Ou du moins, par l'imposition de ce que Mons nomme « *une fluidité symbolique encombrante* »<sup>847</sup>, elle la complique :

*(...) Notre problème n'est pas le « vide social », mais le « trop plein », c'est-à-dire une « plénitude » de significations, de représentations et de formes, diffusées par les médias, qui par réversibilité débouche sur un désert, un désinvestissement social considérable.*<sup>848</sup>

La saturation symbolique de la ville entraînée par le *branding* obstrue le travail de l'imaginaire individuel, intime et engendre ce que Stigler nomme la « *misère symbolique* »<sup>849</sup>. L'image de marque opère comme un système de signes qui codifie notre rapport à la ville. Or, cette codification se réalise, nous l'avons vu, par un processus de virtualisation qui relègue hors des frontières de la sémiosphère urbaine les sémioses dites mineures, souvent pour mettre en son centre les sémioses des classes créatives par exemple. Nous pensons ici au fameux article de Télérama, *Comment la France est devenue moche*, plaidoyer contre les zones pavillonnaires et zones commerciales illustré par des photographies de supermarchés et d'espace périurbains sans vie. Si la problématique soulevée par l'article – la politique des grands ensembles et ses conséquences sur le paysage français – est au demeurant intéressante, voire nécessaire, le ton et les illustrations donnent à lire une pensée stéréotypée loin de la vie dans ces zones périurbaines. Cet article connote malgré lui l'écart, grandissant entre les représentations et les pratiques, entre l'espace « conçu », par les gestionnaires de la ville, l'espace « vécu » par les habitant-e-s, et l'espace « perçu » via le prisme des dispositifs de *storytelling*, via les médias aussi. Voici en quelques lignes l'état d'esprit de l'anthropologue Éric Chauvier lorsqu'il prend la plume sous le coup de la colère suscitée par l'article susmentionné – *Pourquoi la France est devenue moche*<sup>850</sup> – pour raconter, « *Contre Télérama* », sa vie périurbaine. Si l'idée

---

<sup>846</sup> P. Sansot, *Poétique de la ville*, op. cit., p. 61.

<sup>847</sup> A. Mons, *La traversée du visible : images et lieux du contemporain*, op. cit., p. 41.

<sup>848</sup> *Ibid.*

<sup>849</sup> Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, Paris., Flammarion, 2013 [2004], 637 p.

<sup>850</sup> Xavier de Jarcy et Vincent Rémy, « Comment la France est devenue moche », *Télérama*, 13 févr. 2010p.

initiale de l'article, qualifier ces zones « molles » jusqu'alors non qualifiées, paraissait intéressante puisqu'elle permettait de corriger un angle mort médiatique, le jugement esthétique dégagé par les journalistes lui apparaissait, lui, en revanche, problématique.

*CLEFS. — Ceux qui observent le monde de façon professionnelle se servent de mots-clés pour faire autorité. Nous avons décidé de céder à cette habitude afin de consigner certaines impressions sur notre vie périurbaine. Nous refusons de continuer à vivre ici, dans ces lieux qui nous apparaissaient mutiques et inaudibles, sans tenter quelque chose, sans mener ce qu'il convient de nommer « une enquête ». Le fait même de consigner ces petits événements avec ces mots-clés, sur un carnet, a agi sur nous comme un révélateur, nous faisant nous poser, chacun à notre mesure, certaines questions que la routine nous avait voilées — à moi comme aux autres.<sup>851</sup>*

La problématique qu'il soulève est double. Premièrement, les lieux qu'il fréquente – potentiels non-lieux<sup>852</sup> – lui apparaissaient comme « mutiques et inaudibles ». Sans doute est-ce parce qu'ils apparaissent aux yeux « de ceux qui observent le monde de façon professionnelle », ici les journalistes de Télérama, de cette même manière. L'anthropologue dresse ainsi le constat d'une impossibilité patente à se représenter lui-même son propre espace de vie comme étant signifiant. La zone périurbaine n'est alors plus ce qu'Augé, théoricien des non-lieux, désigne comme un lieu anthropologique, c.-à-d. un lieu « simultanément principe de sens pour ceux qui l'habitent et principe d'intelligibilité pour celui qui l'observe »<sup>853</sup>. Parce qu'ils ne sont pas intelligibles, et surtout, pas esthétiques, pour ceux qui l'observent, ils perdent leur sens pour ceux qui l'habitent. Parce qu'observées de haut, ces zones sont anonymisées et anonymisantes.

C'est pourquoi, deuxièmement, l'enquête à laquelle il s'est adonné, en le détournant de sa routine, en l'emmenant à réinterroger les « petits événements » de sa vie, lui révèle de potentielles figures de sens jusqu'alors ignorées, non vues. Nous pensons ici au *Je me souviens* de Perec, que nous avons précédemment mentionné, qui évoque :

---

<sup>851</sup> Éric Chauvier, *Contre Télérama*, Paris, Allia, 2014, p. 9.

<sup>852</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la, op. cit.*

<sup>853</sup> *Ibid.*, p. 68.

*Des petits morceaux de quotidien, des choses que, telle ou telle année, tous les gens d'un même âge ont vues, ont vécues, ont partagées, et qui ensuite ont disparu, ont été oubliées; elles ne valaient pas la peine de faire partie de l'Histoire (...) quelque chose d'encore plus mince, d'inessentiel, de tout à fait banal, miraculeusement arraché à son insignifiance (...)*<sup>854</sup>

C'est précisément ce que souligne Chauvier. Le discours dominant, martelant l'idée d'une zone périphérique sans sens (sans signification, sans direction, sans sensorialité) a été à ce point intégré par les habitant-e-s que ces derniers et dernières s'extériorisent de leurs propres pratiques :

*(...) nous avons parfois l'impression d'une grande uniformité et d'une grande vitesse, comme si ce fragment de « vie périurbaine », comme le disent les sociologues, pouvait être saisi d'un seul regard, d'une façon globale et définitive, comme si ce monde-là était en quelque sorte réduit à rien, et réductible à volonté [nous soulignons] (...).*<sup>855</sup>

En somme à la saturation symbolique fragmentée s'ajoute une domination symbolique. Une domination qui « *exclut d'emblée à la seule mesure de son critère esthétique* » des signes jugés non légitimes, non conformes. Finalement, les discours dominants aspirent à réduire la complexité du rapport à l'espace au risque de créer un décalage entre les stratégies de production spatiale imposées par les institutions, l'espace conçu par les politiques, les urbanistes, et les usages, pratiques et perceptions des habitant-e-s. Tels étaient les enseignements de l'étude menée à Échirolles par Chalas et Torgue<sup>856</sup> démontrant que si paradoxalement l'objectif initial du *marketing* était de réduire un déficit d'identité urbaine s'était fourvoyé en imposant une image de type « attrait » fondée sur le centre de la ville, alors que, précisément, les habitant-e-s la définissaient et l'appréciaient par sa dimension banlieusarde et périphérique. Ainsi, le *marketing* territorial, mobilisé pour singulariser et valoriser un espace, peut donc contraindre les pratiques et les représentations spatiales en cherchant à les faire entrer dans un modèle, à réduire leur hétérogénéité.

---

<sup>854</sup> G. Perec, *Je Me Souviens*, op. cit.

<sup>855</sup> E. Chauvier, *Contre Télérama*, op. cit., p. 10.

<sup>856</sup> Yves Chalas et Henry Torgue, *La Ville latente : espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles*, Grenoble, ESU, 1981.

Les représentations dominantes, issues des médias, des stratégies discursives (dont le *branding*), configurent dans une telle mesure les représentations individuelles, que les individus les intériorisent inconsciemment et s'autocensurent pourrait-on dire, se contraignant d'eux-mêmes. Chauvier précise à ce sujet qu'il ne s'agit pas nécessairement d'une « *stratégie orchestrée par les puissants (...) mais une sorte de laisser aller, de négligence scientifique et médiatique (...) on ne sait pas ce qui se passe dans ces zones, c'est une terra incognita* »<sup>857</sup>. Le petit pamphlet anthropologique aspire alors, grâce à ce nouveau regard porté par l'enquête, à sortir d'une sorte d'« *habitus* » – instauré par les représentations dominantes – que Bourdieu définit de la sorte :

*(...) structures structurées prédisposées à fonctionner comme des structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre.*<sup>858</sup>

Le texte *Contre Télérama* apparaît en ce sens comme une tentative pour sortir de cet *habitus* afin de réinterroger les représentations et les praxis de la zone périurbaine à travers ses signes, tels les voitures, la caisse n° 11 de l'hypermarché, les seuils des pavillons, etc. En somme, c'est une réflexion sur les « *non-lieux* » définis par Augé comme des :

*(...) espaces de circulation, de consommation et de communication caractéristiques de la surmodernité, elle-même entendue comme une accélération des processus à l'œuvre dans l'apparition de la modernité : individuation des références, surabondance événementielle et surabondance spatiale.*<sup>859</sup>

---

<sup>857</sup> Éric Chauvier, *Anthropologie de l'ordinaire & Contre Télérama*, *Librairie Mollat* :

<https://www.youtube.com/watch?v=jAaU4sbNUfY> (consulté le 23 mai 2022)

<sup>858</sup> Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de minuit - Avec le concours de la Maison des Sciences de l'Homme, 2018, p. 88.

<sup>859</sup> M. Augé, *L'Avenir des terriens*, *op. cit.*, p. 43-44.



Sous la plume de Chauvier, ces non-lieux redeviennent des espaces chargés de « *faits de singularités* »<sup>860</sup>, autrement dit, des lieux<sup>861</sup>. On y discute politique dans les rayons du supermarché, on y croise d'anciens collègues lors de son footing, on s'y réunit pour manifester contre des écoquartiers, on y décrypte des mots d'amour ou de haine sur les murs de la supérette. Tout est une question de regard, paraît nous dire l'auteur :

*SEUIL. — En marchant sans forcer le pas, nous avons observé à quel point les seuils des pavillons de notre rue révèlent la vie qui se déroule à l'intérieur (...). Ce sont des chaussures pour l'extérieur, un parapluie, un sac de plage (...). L'observation de cette semi-intimité, que nous avons faite en flânant, nous prouve une fois de plus, non seulement l'ineptie de l'accusation de « mocheté », mais aussi, ce que cette accusation exclut d'emblée à la seule mesure de son critère esthétique.<sup>862</sup>*

Marc Augé –le théoricien des non-lieux lui-même revenu en 2010<sup>863</sup> sur son concept – acte en 2017 que ces non-lieux sont devenus « *aujourd'hui le contexte de tout lieu possible* »<sup>864</sup>. Ce « *couple lieu/non-lieu (...)* instrument de mesure du degré de socialité et de symbolisation d'un espace donné » vole en éclats. Augé rejoint alors l'esprit de Chauvier lorsqu'il évoque les potentialités de socialisation de chaque lieu :

*Quotidiennement, nous créons des ébauches de lieux, même éphémères, superficiels, au café du coin, à la boulangerie, dans les commerces de proximité (...): ainsi il est impossible d'établir des listes de lieux absolus et de non-lieux absolus au sens empirique du terme : tout peut faire lieu.<sup>865</sup>*

---

<sup>860</sup> Pour Augé, « *c'est aux faits de singularité qu'il faut prêter attention : singularité des objets, singularités des groupes ou des appartenances, recomposition de lieux, singularités de tous ordre qui constituent le contre-point paradoxal des procédures de mises en relation, d'accélération et de délocalisation, trop vite résumées parfois par des expressions telles que homogénéisation - ou mondialisation - de la culture.* » *Ibid.* p. 54.

<sup>861</sup> Nous concevons la distinction espace/lieu selon la proposition de Cauquelin : « *Qu'est-ce qui est alors absent de cette carte, absent de cet espace si bien conçu ? Une autre forme de spatialité à l'opposé : la forme des « lieux »* ». Pour plus de précisions, se référer à Cauquelin Anne, « Chapitre 1. De l'espace et des lieux » dans *Le site et le paysage*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige »), 2013, p. 79.

<sup>862</sup> E. Chauvier, *Contre Télérama*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>863</sup> M. Augé, *L'Avenir des terriens*, *op. cit.*

<sup>864</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

<sup>865</sup> *Ibid.*, p. 68.

Il n'existe pas de non-lieu absolu, la capacité d'urbanité des individus en détermine la nature, à un instant donné. Ce n'est pas l'espace, sa configuration, son statut, son implication dans le monde surmoderne qui le rendent de fait hermétique ou non à la transposition en lieu même si, comme le suggère Chauvier, ces zones molles, anonymisées et anonymisantes, peuvent conduire à une certaine forme de « *dépolitisation subie* ».

Ce basculement opère un changement ontologique majeur. Les non-lieux, par leur situation géographique, dans les banlieues, dans les périphéries, leur apparition, lors de la période d'urbanisation exponentielle, furent *de facto* désignés coupables, sans aucun procès, de la crise de la ville. Coupables d'avoir déstabilisé et effacé les invariants de la véritable ville – topologiques (les remparts, la délimitation spatiale), symboliques (les places centrales), sociaux (les communautés de quartier, les marchés) – qui la caractérisaient jusqu'alors.

Plusieurs articles, films et projets photographiques entendent aujourd'hui démontrer la présence d'urbanité dans ces non-lieux qui acquièrent peu à peu le statut de lieux. Mais ce changement de paradigme, s'il commence à poindre dans la littérature et dans la littérature scientifique, ne se traduit pas dans les discours, dans l'image de la ville vendue qui reste empreinte d'un regard nostalgique, incarnée dans des signes mythiques. Effectivement, alors que la ville vécue s'étend, se distend, alterne des vides, des pleins, des variations rythmiques, temporelles, flux, des continuités et des discontinuités, alors qu'elle est un espace plus que jamais mouvant, hétérogène, instable, les marques de ville persistent à créer l'image d'espaces homogènes, fluides, continus. Les signes de la ville contemporaine ne sont toujours pas admis comme signifiants légitimes. Qu'ils possèdent intrinsèquement un déficit d'imagibilité ou qu'ils ne coïncident pas avec le projet de ville les exclut, de fait, de la sémiologie normative, mythique, recherchée par les gestionnaires de ville.

En 2007, Michel Lussault théorise à ce sujet la notion de « *crise de la figurativité* »<sup>866</sup>, c.-à-d. une crise de l'imagibilité ; une crise de la représentation de la ville contemporaine. L'écart, entre les représentations dominantes et les pratiques individuelles, les signes concrets de l'urbain nous semblent sous-tendre cette crise. C'est ce défaut de vie réelle qui inspire à Ernaux *Regarde les lumières mon amour*, ouvrage dans lequel elle sonde « *le degré de socialité et de symbolisation* »<sup>867</sup> des hypermarchés, comme il inspira à Chauvier « *Contre Télérama* ». Tous deux, par leurs prises de notes quotidiennes interrogent les

---

<sup>866</sup> Michel Lussault, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007, p. 296.

<sup>867</sup> M. Augé, « Retour sur les « non-lieux » », art cit, p. 172.

représentations individuelles, intimes, modelées, voire obstruées : ne fait-on pas l'expérience dans ces espaces (ici des lieux) surmodernes, en dépit des discours dominants, de l'urbanité ? Tous deux offrent des tentatives de réponses à la crise de la figurativité.

Un passage par la théorie sémiotique nous semble nécessaire afin d'éclairer le processus menant à la crise de la figurativité et sur ses symptômes. Un retour sur la définition de la « figurativité » nous semble primordial. Voici ce que propose Courtès :

*Sera donc considéré comme figuratif, dans un univers de discours donné (verbal ou non verbal), tout ce qui peut être directement rapporté à l'un des cinq sens traditionnels : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher ; bref, tout ce qui relève de la perception du monde extérieur.*<sup>868</sup>

D'après cette définition, nous comprenons que dans le cas de la crise de la figurativité, l'univers de discours est coupé de la perception du monde extérieur : il est avant tout idéal. Nous retrouvons ici l'idée de Lussault précédemment évoquée selon laquelle la ville devient une « sphère idéale »<sup>869</sup> dissociée de la réalité, matérielle, vécue, représentée, des usager-ère-s. C'est là le cœur du projet « *Contre Télérama* » : non pas poétiser la zone périurbaine à travers un plaidoyer, mais réancrer le discours dans le monde, dans les perceptions qui le constituent et en émanent. Les zones périurbaines apparaissent, pour les auteurs de *Pourquoi la France est devenue moche* – qui au passage oublient le point d'interrogation et assèment leur jugement esthétique comme une vérité – comme le symbole d'un monde qui va mal. Si l'on remobilise la définition du symbole proposée par Sebeok (cf. 5.1.2), deux dimensions nous paraissent intéressantes.

La première – qui *prima facie*, peut sembler anecdotique, mais, qui, si l'on considère le nombre de lecteurs et lectrices de l'hebdomadaire et l'importance de leur jugement dans les représentations médiatiques, ne l'est certainement pas – est celle des deux auteurs de l'article qui font justement de leur perception particulière une généralisation sur la France moche. La seconde, non anecdotique celle-là, concerne bien évidemment les stratégies de *branding* qui imposent arbitrairement des symboles. La marque de ville, par son opération de virtualisation, de fragmentation et de symbolisation ambitieuse de

---

<sup>868</sup> Joseph Courtès, *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette Supérieur, 1991, p. 163.

<sup>869</sup> M. Lussault, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, op. cit., p. 198.

délivrer une perception de la ville universelle. Dans les deux cas, nous décelons la présence d'une « *intention* »<sup>870</sup>, pour reprendre un terme proposé par Sebeok, qui préside à la définition du symbole.

Intention incarnée ici par les gestionnaires de la marque de ville qui, souhaitant répondre à la crise de l'urbanité, se sont focalisés sur la ville et sa symbolisation, c'est-à-dire la restitution d'une forme définie, lisible à travers des invariants correspondant à un imaginaire si ce n'est totalement mythique, du moins révolu. Pour cela, ils ont développé des processus de codification la fragmentant en parties, mesurables, objectivables, attractives. Les stratégies discursives ont paradoxalement participé, dans une certaine mesure, à révéler et creuser la dichotomie croissante entre la ville représentée – dans une marque, des codes, une image ou un article de Télérama – et la ville pratiquée par des individus aux vécus sociospatiaux éclectiques, qui devraient donc posséder des représentations sociospatiales elles aussi multiples. Cependant, l'inverse s'est produit. La fragmentation de la ville en portions communicatives a entraîné ce que Dominique Wolton, sociologue et directeur de recherche au CNRS en information et communication, nomme une situation d'« *incommunication* » :

*communication qui débouche sur le sentiment partagé de ne pas arriver à se comprendre (insatisfaction) ou sur la croyance que l'on est parvenu à se comprendre alors qu'il n'en est rien (malentendu). Elle se distingue de la non-communication et du désaccord (communication ayant abouti à un accord sur le fait qu'on ne soit pas d'accord).*<sup>871</sup>

La situation d'incommunication démontre qu'une volonté farouche de communiquer, une multiplication des canaux de communication (réseaux sociaux, affiches, journaux locaux, discours, etc.) et une capacité toujours accrue de cibler précisément et spécifiquement les destinataires des communicationnels ne sont pas suffisantes pour communiquer.

C'est ainsi que la marque de ville et le *storytelling*, aspirant à restituer une signification à la ville, une cohérence, façonnent des fragments et des codes déconnectés des praxis individuelles, des signes rencontrés quotidiennement, ce qui conduit inexorablement à une situation d'incommunication : telles sont les origines des ouvrages d'Ernaux et de Chauvier. Pourtant, ces ouvrages attestent aussi que la discursivisation ne représente pas nécessairement une rupture avec l'expérience phénoménologique de la

---

<sup>870</sup> T.A. Sebeok, « Domaine et objet de la sémiotique [Scope and aims of semiotics] », art cit, p. 79.

<sup>871</sup> Éric Dacheux, « L'incommunication, sel de la communication », *Hermès, La Revue*, 2015, vol. 71, n° 1, p. 279.

ville, une confiscation des représentations, au contraire. Annie Ernaux se libère justement de son rôle de Lecteur Modèle et nous invite à suivre les pas de la lectrice-usagère qu'elle fut et qu'elle est encore. Loin de la ville mythologisée, que le *storytelling* tente de nous imprimer, Ernaux, en écrivant les contre-vérités du vécu, comme l'écrit Alder, infiltre les représentations dominantes, donne la parole aux vies muettes et éclaire ainsi les autres possibilités de vivre la ville, de se la représenter.

En conséquence, pour faire face à la discursivisation qui crée un « *conditionnement se substituant à l'expérience* »<sup>872</sup>, une riposte, à la fois scientifique, littéraire et citoyenne s'enclenche. C'est ce que l'on nomme, d'après Howes, le *sensual turn*<sup>873</sup> : un retour à la concrétude de la ville, à sa matérialité et ses pratiques, à son expérimentation charnelle. Des collectifs se forment pour se ressaisir de la ville contemporaine, et, par ricochet, de l'urbanité, rejoignant Roman qui concluait son article par ces mots : « *C'est sans doute là la condition à laquelle on peut sauver la ville : la restituer à ses habitants* »<sup>874</sup>.

---

<sup>872</sup> B. Stiegler, *De la misère symbolique*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>873</sup> David Howes, *Empire Of The Senses: The Sensual Culture Reader*, Oxford, New York, Berg Publishers, 2004, p. 29.

<sup>874</sup> J. Roman, « La ville », art cit, p. 14.

## Chapitre 6. Retrouver la ville par des médiations : la ville participative

Face à ce péril, une seconde fragmentation – motivée par des médiations citoyennes – aspire justement, dans l'esprit d'un *Je me souviens* à la Perrec, à éprouver la ville autant à travers des fragments iconiques d'une époque, d'une identité, qu'à travers des fragments insignifiants du quotidien. Dans un autre versant, elle aspire aussi – cette fois davantage dans l'esprit des néo-romancier·ère-s – à développer une fragmentation fragmentale qui pose la question de la désorientation du monde et de notre capacité collective à s'y orienter.

Ce mouvement, issu d'initiatives collectives, participatives, s'est organisé autour de ce que nous nommons d'après Howes le *sensitive turn*<sup>875</sup>, la ville sensible. Ce mouvement opère un changement de paradigme. Il aspire à sortir de la ville comme espace représenté, conçu (3.1), en ouvrant la sémiologie urbaine grâce à du *storytelling* participatif (3.2) et en considérant les espaces vécus et perçus comme des modes de production possibles de la ville contemporaine (3.3). Dans ce chapitre 6, nous nous intéresserons donc à la propension qu'ont ces propositions à répondre à la déterritorialisation de la ville et à leurs éventuelles implications sur la crise, l'entendement et l'appréhension des urbanités et de la condition urbaine. Comme nous le verrons, il sera encore une fois question de fragmentation, de morcellement.

## 6.1. De la représentation à la perception et au vécu : le tournant sensible

« (...) le corps et les sens trouvent droit de cité. »

Jean-Paul Thibaud <sup>876</sup>

La ville métaphorisée, fragmentée, codifiée n'entraîne pas uniquement une situation d'incommunication, de domination symbolique. Elle participe également – dans un monde surmoderne qui se virtualise inexorablement – à sa déréalisation. Progressivement, la ville devient une abstraction, un concept plus qu'un espace de vie et de pratiques. Face à cela, une riposte s'organise. Nous identifions trois dimensions constitutives de celle-ci.

La première dimension concerne le changement épistémologique. En sciences humaines, les années 1990-2000 sont marquées par un retour au corps comme modalité de rapport au monde. Ce mouvement est notamment impulsé par les travaux d'anthropologues comme Fournier et Raveneau qui appellent à concevoir le corps « dans sa matérialité et dans sa réalité concrète »<sup>877</sup>, ou comme Howes qui théorise le « *sensual turn* » ou « *sensorial turn* »<sup>878</sup>, un retour à sa dimension sensorielle. En somme, c'est une manière de revenir au monde comme phénomène à éprouver.

Les années 2010 entérinent un tournant dans la littérature scientifique urbaine qui s'approprie le rapport sensible à l'espace et qui considère, comme Thibaud dans *La Ville à l'épreuve des sens*<sup>879</sup>, que la ville contemporaine, en mutation, s'accompagne de nouveaux cadres de la sensibilité qu'il convient de saisir et d'identifier. Ce qui compte en somme, ce n'est plus uniquement la ville en elle-même, mais l'expérience que l'on peut faire en faire, sa perception et non plus sa représentation. On passe de la représentation, qui médiatise les phénomènes du monde, aux phénomènes eux-mêmes. Nous retrouvons ainsi l'idée phénoménologique selon laquelle le monde « réel » n'a pas d'existence hors de son élaboration par le sujet qui procède à l'acte perceptif. On ne parle alors plus de l'image de la ville, mais de son

---

<sup>876</sup> Jean-Paul Thibaud, « La ville à l'épreuve des sens » in *Coutard, Olivier ; Lévy, Jean-Pierre. Écologies urbaines : états des savoirs et perspectives*, Economica-Anthropos., Paris, 2010, p. 3.

<sup>877</sup> Laurent-Sébastien Fournier et Gilles Raveneau, « Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps », *Journal des anthropologues*, juin 2008, n° 112-113, p. 9-22 §4.

<sup>878</sup> D. Howes, *Empire Of The Senses*, *op. cit.*

<sup>879</sup> J.-P. Thibaud, « La ville à l'épreuve des sens », art cit.

« *ambiance* » qui « (...) peut être définie comme un espace-temps éprouvé [nous soulignons] en terme sensible. Avec l'*ambiance*, il s'agit moins de percevoir un paysage ou de mesurer un environnement que de ressentir des situations et d'éprouver la *contexture sensible de la vie sociale* (...) »<sup>880</sup>.

Dans le monde toujours en coopération, une nouvelle problématique s'impose de fait : comment configurer l'*ambiance* ? Comment la maîtriser pour infléchir les perceptions ?

Ce qui nous mène à la deuxième dimension : une évolution stratégique. Les sciences humaines ne sont pas les seules à s'intéresser à la perception de la ville. Effectivement, après des années à élaborer en laboratoire des stratégies discursives pour infléchir la représentation de la ville à travers des définissables, les questionnaires comprennent que cette strate n'est pas suffisante pour la singulariser et la rendre attractive. Si l'on souhaite marquer durablement les usagers et usagères, il faut s'infiltrer dans leur perception. C'est ainsi que se développe le *marketing* sensible, qui va se saisir de la notion d'*ambiance* pour continuer à configurer la ville : après une homogénéisation des représentations de la ville par les stratégies de *branding*, c'est la ville matérielle qui s'homogénéise à son tour. La part sensibilisée de la ville devient progressivement un définissable parmi d'autres. Nous assistons à une « *aspetisation des ambiances urbaines* »<sup>881</sup> comme le formule Rachel Thomas, autre figure iconique des recherches sur la ville sensible. Les mêmes places, les mêmes parcours, les mêmes designs se retrouvent aux quatre coins du monde dans le but de créer l'*ambiance* la plus « *bancable* » : tout est fait pour nous garantir une expérience urbaine digne d'intérêt. C'est la « *ville-garantie* »<sup>882</sup> dont parle Marc Breviglieri, une ville qui ne voudrait plus rendre possible « *ni une déstabilisation des attentes, ni un déplacement incontrôlable des appuis sensibles, ni cette délimitation confuse de l'orientation et des territoires traversés* »<sup>883</sup>. Nous retrouvons finalement l'idée précédente de la configuration. Le *marketing* sensible, en réduisant le cadre perceptuel, en le contraignant et en formatant là aussi des Lecteurs Modèles, travestit la relation à la ville. L'idée n'est pas de saisir les nouveaux cadres de la sensibilité contemporaine comme le suggère Thibaud, mais bien d'imposer un cadre conforme au projet de ville, à l'image souhaitée pour la ville. Si on passe bien du travail

---

<sup>880</sup> Jean-Paul Thibaud, « *Ambiance* » in Dorothée Marchand, Enric Pol et Karine Weiss, *Psychologie environnementale : 100 notions clés*, Malakoff, Dunod, 2022.

<sup>881</sup> Rachel Thomas, « Une critique de l'urbain depuis le champ des ambiances », *Ambiances. Environnement sensible, architecture et espace urbain*, 23 novembre 2021, *Varia*, p. 4.

<sup>882</sup> Marc Breviglieri, « Une brèche critique dans la "ville garantie" ? Espaces intercalaires et architectures d'usage » dans E. Cogato-Lanza et al. (eds.), *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes / Genève*, Genève, MétisPress, 2013, p. 213-236.

<sup>883</sup> *Ibid.*, p. 3.



de la représentation au travail de la perception, la démarche demeure la même : fragmenter, maîtriser, codifier.

Nous pensons à l'initiative développée une fois encore par le Voyage à Nantes. La ville, consciente de ce basculement et du besoin d'un retour au sensible, a élaboré à l'aide d'une consultation auprès du grand public, un parfum : « (...) inspiré de l'énergie vibrante de la ville »<sup>884</sup> qui s'accompagne d'un parcours olfactif qui « retrace l'énergie vibrante et vivante de Nantes à travers les lieux qui ont inspiré ces "nez" »<sup>885</sup>. L'objectif est clairement énoncé « et si l'identité d'une ville se définissait par les arômes qu'on y respire ? »<sup>886</sup>. À travers ce parfum, les gestionnaires de la marque « Nantes » voient l'occasion d'affirmer sa singularité en configurant une matérialité sensorielle : l'olfactif. Une sémiologie maîtrisée est produite : le parfum de Nantes est-il vraiment un mélange « du magnolia, de la pluie et des embruns, (...) d'un fond doux et puissant de la fraîcheur des agrumes, de l'énergie de la baie rose, d'une légère touche de rhum, de santal, patchouli et vétiver, et d'un cœur comme une fleur immense déployée en une couronne charnue et blanche » ?<sup>887</sup>

La description même du parfum dénote une ville agréable, saine, vive, ronde, et printanière. Le *marketing* sensible ne peut se passer de la discoursivisation qui guide la perception du parfum. Une fois encore, la ville s'éprouve par une médiation. Par ailleurs, la consultation organisée pour savoir « quel parfum représente le mieux la ville ? » s'est attirée les foudres de citoyen-ne-s, notamment ceux et celles de la page Facebook « Nantes Contre-attaque »<sup>888</sup>, qui ont détourné le fameux sondage pour proposer des parfums tels que « gaz lacrymogène », « vapeur de muscadet », « cellule de garde à vue », ou encore « peinture aérosol », illustrant ironiquement le décalage entre ce *marketing* sensible et les réalités vécues, éprouvées par les habitant-e-s.

Finalement, *marketing* sensible ou non, il est toujours question d'une sémiologie dominante. Si l'ambiance constitue « la toile de fond à partir de laquelle s'actualisent nos perceptions et nos sensations »<sup>889</sup>, assurément, sa configuration – qui passe elle aussi par un processus de virtualisation – aspire à faire

---

<sup>884</sup> *Le Voyage à Nantes : le parfum*, <https://www.levoyageanantes.fr/oeuvres/voyage-a-nantes-le-parfum/>, (consulté le 27 octobre 2022).

<sup>885</sup> *Visite guidée olfactive de Nantes*, <https://www.levoyageanantes.fr/activites/le-parfum/>, (consulté le 1 octobre 2022).

<sup>886</sup> *Le Voyage à Nantes : le parfum*, <https://www.levoyageanantes.fr/oeuvres/voyage-a-nantes-le-parfum>

<sup>887</sup> *Ibid.*

<sup>888</sup> <https://fr-fr.facebook.com/contre.attaque.media/photos/a.336512019718311/3072325959470223/>, (consulté le 31 octobre 2022).

<sup>889</sup> J.-P. Thibaud, « La ville à l'épreuve des sens », art cit, p. 13.

coïncider la ville avec une esthétique normative, divertissante et non pas « *dans son acception première d'aisthesis, c'est-à-dire de perception par les sens et non pas seulement de jugement de goût ou de philosophie du beau* »<sup>890</sup>.

C'est justement dans cette première acception de la notion d'esthétique, celle de la perception, que se trouve la troisième dimension du virage sensible : la création d'initiatives participatives. La ville réelle continuant à faire défaut, à être déterritorialisée, la sémiologie urbaine étant toujours fermée malgré la prise en compte des dimensions sensibles de la ville, se pose alors la question de sa reterritorialisation concrète : la ville en tant qu'expérience phénoménologique intime ; la ville en tant que somme de fragments au sens Valéryen, c'est-à-dire en tant que fragment enregistrant nos self-variances urbaines intimes. La ville aussi et enfin, en tant que « *contre-œuvre* », comme nous l'avons définie précédemment, admettant, contrairement aux stratégies rhétoriques, « *le provisoire et le non-réitérable, l'instantané, et le mélange pur et impur, désordre et ordre (C, XX, 678)* »<sup>891</sup>.

## 6.2. Vers une ouverture de la sémiologie à l'intime : le *storytelling* participatif

Au printemps 2019, la ville de Denver lance un « *Office of storytelling* » avec pour ambition de réécrire l'histoire de Denver à travers les histoires oubliées, effacées de l'Histoire de la ville : des survivants de camps d'internement américains, des guerriers Chicanas, d'activistes en fauteuils roulants... Plusieurs éléments dénotent, dans cette proposition, un changement dans le rapport au territoire et à son *branding*. Denver, en créant un « *storytelling lab*' » s'inscrit dans une démarche de narrativisation, et non pas de *branding*. La volonté est de mettre l'accent sur les histoires qui façonnent la ville et qui forment l'Histoire. La démarche est endogène, les politiques de Denver développent un bureau au service de ses habitant-e-s pour les aider à les raconter. Ce glissement, à la fois sémantique et stratégique, illustre le passage d'une communication « *top-down* » vers une « *bottom-up* ». Le *storytelling* se fait participatif. En 2019 justement, un article du magazine *Stratégie* titre « *Le storytelling est mort, vive le storymaking!* ».

---

<sup>890</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>891</sup> P. Valéry, *Commerce. Cahier XX*, *op. cit.*, p. 678 in « « L'éternellement provisoire » - une poétique du fragment chez Paul Valéry », art cit, p. 74.

L'idée est simple : « *Aujourd'hui, les marques ne peuvent plus seulement se contenter de raconter des histoires, aussi belles soient-elles. Elles doivent faire vivre ces histoires aux consommateurs et consommatrices et même les impliquer dans sa fabrication* »<sup>892</sup>.

*#IamDenver* illustre cette philosophie. Contrairement à *#IAMsterdam*, à la fois guide officiel de la ville et « *marque (...) devenue l'un des symboles de la ville* »<sup>893</sup>, dont le *hashtag* n'est qu'un symbole et non pas réellement une invitation à prendre la parole, *#IamDenver* apparaît comme un véritable cri de ralliement, une invitation à déconstruire la domination symbolique discursive que nous n'avons cessé d'interroger dans la partie précédente. *#IamDenver* est un slogan quasi militant qui opère comme une *baseline* – et non comme un logo comme c'est le cas pour *#IAMsterdam* – c'est-à-dire non pas uniquement comme un symbole, mais comme une revendication qui interroge la logique consistant à penser la marque uniquement sous le prisme économique. L'objectif est-il de créer une marque que l'on peut arborer sur un totebag ou bien est-il d'entamer un véritable processus de narrativisation pour s'interroger sur sa raison d'être en tant que ville, sur ce qui la caractérise singulièrement ? Avec *#IamDenver*, le *storytelling* n'est plus utilisé comme un outil au service d'une domination symbolique, mais au contraire comme un outil d'émancipation dont les citoyen·ne·s peuvent se saisir. La « *chief storyteller* », Rowena Allegria, lors d'une journée d'étude à laquelle nous avons assisté insiste sur cet aspect : *#IamDenver* est un « *healing process* »<sup>894</sup>, les histoires permettent de prendre de meilleures décisions pour la ville, de guérir les cicatrices provoquées par l'oblitération de ces histoires individuelles et collectives. La narrativisation participative démontre la volonté institutionnelle de se reconnecter avec le territoire vécu, intime. La ville, bien que racontée, n'apparaît plus hors sol ou métaphorisée. Par ces portraits filmés, ces portraits individuels qui se regroupent en portraits collectifs de quartier, elle retrouve une forme de territorialité charnelle. Néanmoins, cette narrativisation demeure une médiation entre la ville et ses habitants, ses touristes.

---

<sup>892</sup> Nicolas Huberman, « *Le storytelling est mort, vive le storymaking !* », <https://www.strategies.fr/actualites/marques/4071248W/-le-storytelling-est-mort-vive-le-storymaking-nicolas-huberman-story-for-brands-.html>, 13 décembre 2021, (consulté le 31 octobre 2022).

<sup>893</sup> *Marque Amsterdam | I amsterdam*, <https://www.iamsterdam.com:443/fr/search-results/tags/amsterdambrand?>, (consulté le 11 novembre 2022).

<sup>894</sup> Nous rapportons ici la teneur des propos tenus par Rowena Allegria lors d'une journée d'étude à laquelle nous avons assisté le 14 novembre 22 : *Journée d'étude, La production de représentations ordinaires du territoire par des dispositifs de « storytelling participatif »*, <https://www.mshparisnord.fr/event/journee-detude-la-production-de-representations-ordinaires-du-territoire-par-des-dispositifs-de-storytelling-participatif/>, (consulté le 31 octobre 2022).

Effectivement, bien que l'équipe en charge soit composée avant tout de journalistes<sup>895</sup>, la démarche est intrinsèquement liée à une activité promotionnelle. L'objectif est d'exporter une image, une identité de ville et des valeurs associées à Détroit. Durant sa présentation lors de la journée d'étude, la chief storyteller insista de nombreuses fois sur le succès rencontré sur les médias sociaux, sur le nombre de visionnages, sur le taux d'engagement, etc. Bien qu'elle assure ne pas servir l'institution, l'Office of Storytelling constitue un média de la ville. À ce titre, elle incarne une vitrine pour celle-ci. Le site internet s'adresse justement aux internautes, tels des consommateurs et consommatrices, leur assurant « *qu'il y en a tout pour tout le monde* »<sup>896</sup>. Cette mention met de nouveau en lumière une ville fragmentée, une ville où chacun est invité à replacer son histoire dans l'un des grands récits développés par l'Office of Storytelling.

Plus généralement, ce *storytelling* participatif continue à fixer la ville dans un discours qui se concentre sur des histoires, certes effacées, oubliées, mais qui ont une portée axiologique valorisable. Le temps de l'histoire est avant tout celui du passé : il est question de relégitimer des vécus intimes souvent traumatiques et partagés par une communauté d'habitant-e-s. Mais qu'en est-il de la ville du présent ? Cette forme de *storytelling*, enthousiasmante par sa capacité à réancrer la ville et à briser le processus de domination symbolique, ne répond cependant pas à la crise de l'urbanité évoquée précédemment, car elle reste dans une logique de représentation. Or, avec le virage sensible, « *ce qui est visé, ce n'est pas le monde de la représentation, mais celui de la présence [nous soulignons], non pas le quoi du monde environnant, mais le comment de notre être-au-monde* »<sup>897</sup>.

La prochaine partie se concentrera donc sur des propositions qui, en proposant des expériences d'être au monde tel que le formule Maldiney – « *une expérience spatiotemporelle toujours renouvelée dans l'unité indissoluble du sentir, du se mouvoir et du signifier, au nouage de la réceptivité et de l'activité [nous soulignons]* » – et en réintégrant la « *non-intentionnalité du sentir. Le sentir est communication avec le monde* »<sup>898</sup> – nous apparaissent comme de potentielles réponses à la déterritorialisation de la ville, puisque

---

<sup>895</sup> L'équipe est composée de trois femmes : Rowena Allegria « *writer, editor, filmmaker, career journalist and communications executive* » ; Roxana A. Soto journaliste et Emily Mawell « *visual journalist and documentary producer* »

<sup>896</sup> Nous traduisons : « *In other words, there's something for everyone* »

<sup>897</sup> J.-P. Thibaud, « La ville à l'épreuve des sens », art cit, p. 21.

<sup>898</sup> H. Maldiney, *Art et existence*, Klincksieck, Paris, 1985, p. 29 in Chris Younès, « 15 : Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace » dans *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 277.

tel semble être leur enjeu, mais aussi, par truchement, à la crise de l'urbanité qui est, elle, notre enjeu scientifique.

### 6.3. Repenser la production de l'espace urbain par des médiations sensibles et participatives

Avant de passer à l'analyse de ces initiatives<sup>899</sup>, qui forment le corpus d'étude de cette recherche, revenons sur le cheminement qui nous a mené à les intégrer dans ce travail, à en devenir le cœur. Notre projet initial – l'analyse des processus de singularisation de la ville – se concentrait principalement sur les potentialités des stratégies discursives et des stratégies de *branding* (chapitre 5) pour saisir et exprimer la singularité de la ville contemporaine.

Toutefois, l'analyse de ces propositions nous a révélé que non seulement celles-ci n'étaient pas suffisantes, mais surtout, qu'elles n'étaient pas impulsées par la bonne question. Si ces stratégies ont pour objectif de construire une image valorisable, une représentation de la ville contemporaine exportable en fragments vendus à la tranche elles sont aussi bien souvent présentées comme des outils pour lutter contre la perte de l'essence de la ville, comme une manière de combattre sa dilution, de retrouver les fragments qui en font l'essence, subsument son identité. Dans ce cas de figure, ces stratégies paraissent fondamentalement hors sujet. Déjà, dans les années 70, Lefebvre considérait que les détenteurs de l'espace conçu n'avaient pas admis « *le mouvement dialectique dans les métamorphoses de la ville et de l'urbain, et singulièrement dans les rapports de "continuité-discontinuité" [nous soulignons]* »<sup>900</sup> (cf. chapitre 3), qu'ils avaient recouru pour palier cela à des images de ville remontant « *à la plus haute antiquité* »<sup>901</sup>. Cinquante ans plus tard, le constat paraît toujours le même, possiblement plus terrible encore : le frénétique recours au *citybranding* correspond à la peur et au rejet d'une ville non continue, voire discontinue ; à la volonté de retrouver, enfin, l'Unité et l'harmonie d'une ville idéelle qui serait par essence continue.

---

<sup>899</sup> La difficulté de caractériser ce que nous nommerons dans cet article des « initiatives » est déjà révélateur : elles sont des objets hybrides difficilement catégorisables.

<sup>900</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, op. cit., p. 52.

<sup>901</sup> *Ibid.*

C'est pourquoi nous avons redéfini le cœur de notre objet de recherche, la singularité non pas comme la quête d'une Unité valorisable, exportable, mais, selon la définition de Didier Tsala Effa :

*(...) comme le fait d'un paradoxe, c'est-à-dire la reconnaissance d'une négation de fait (ici sous la forme d'un affaiblissement), à l'intérieur d'une chose, d'une situation : entre sa forme (sa manifestation in situ) et la substance qu'elle est censée révéler, par exemple entre la forme du bois, des arêtes ou du coquillage, etc. et ce qui en reste, c'est-à-dire dans son état affaibli, etc. (...) La singularité est le fait de paradoxes à l'intérieur d'un système continu [nous soulignons].<sup>902</sup>*

Autrement dit, la question n'était pas d'élaborer une singularité, tel un outil capable d'aider à retrouver une continuité, mais d'accepter que la continuité de la ville soit constituée de multiples singularités, c'est-à-dire de faits paradoxaux, de « zones de désaccords », s'exprimant dans les substances urbaines modifiées, ne correspondant plus à la forme première de la ville. Accepter aussi donc, sa dimension chaotique, accepter qu'elle soit faite de hasards, accepter le non maîtrisé, le non ordonné.

Différentes initiatives – plus ou moins émergentes en Nouvelle-Aquitaine – expérimentent justement, de manières éclectiques, ces faits paradoxaux, ces zones de désaccords entre la forme attendue d'une ville, celle souhaitée, idéalisée par les stratégies rhétoriques, et la concrétude de l'espace urbain contemporain, de ses pratiques et de ses représentations. Une même philosophie les anime : il est temps de sortir du modèle figé, intrusif et surplombant du citybranding et du *storytelling* (qui serait d'ailleurs mort lui aussi, si l'on en croit un article de *Stratégie* publié en 2019<sup>903</sup>), de s'échapper du contrôle permanent pour aller hors cadre et se réappropriier non seulement son espace de vie, mais aussi sa représentation.

En définitive, ces propositions posent, à différents degrés, la question lefebvrienne des modes de production et d'appropriation de l'espace (cf. 3.2.3) et interrogent – là aussi à différents degrés – la capacité d'une ville à être produite par de l'espace vécu. Elles aspirent à passer de la ville-produit à la ville-œuvre, c.-à-d. une ville support de pratiques sociales autonomes.

Voici trois initiatives que nous avons sélectionnées :

---

<sup>902</sup> Didier Tsala Effa, « Niveaux de pertinence, plans d'immanence. Lire Jacques Fontanille » dans Denis Bertrand, Yvan Darrault-Harris, *Hommage à Jacques Fontanille*, Lambert-Lucas, Limoges, 2021, p.20.

<sup>903</sup> N. Huberman, « Le storytelling est mort, vive le storymaking ! », art cit.

- Terra Aventura, une application de géocaching développée par le Centre Régional de Tourisme du Limousin, devenue Nouvelle-Aquitaine ;
- Les Sentiers Métropolitains, et notamment celui de Bordeaux, les Sentiers Communs, randonnées périurbaines cocrées par des artistes, des habitant-e-s, des architectes et des urbanistes ;
- Où Atterrir ? expérience participative développée par Bruno Latour et un consortium d'expert-e-s.

Tableau 1 : caractéristiques des initiatives pour expérimenter le territoire

	<b>Terra Aventura</b>	<b>Les Sentiers Métropolitains</b>	<b>Où Atterrir</b>
<b>Modèle</b>	Application de géocaching	Randonnées périurbaines	Expérimentation citoyenne
<b>Manière d'envisager le territoire</b>	« terrain de jeu »	« milieu de vie »	« territoire de vie »
<b>Genre de l'initiative</b>	Touristique	Touristique Urbanistique	Expérimental Politique
<b>Type d'acteur</b>	Public (Région Nouvelle-Aquitaine)	Associatif	Public (financé par le ministère de l'Environnement et de la Transition écologique)
<b>Public visé</b>	Habitants de la région +/- touristes	Habitants de la région + touristes	Citoyens-experts
<b>Proposition</b>	Décentraliser et ludifier la découverte du territoire	S'immerger dans l'ambiance périurbaine/repenser le rapport au périurbain	S'autodécrire pour définir intimement et collectivement le territoire : faire des doléances
<b>Rôle de l'individu</b>	Joueur/Créateur	Baladeur/Créateur	Enquêteur/ Citoyen-Experts
<b>Rapport à l'institution publique</b>	Partie prenante	Collaboration	Médiation

### Encadré 3 – Note méthodologique

Ces initiatives n'ont pas subi un processus de sélection contraint par des critères. Elles se sont plutôt imposées à nous au fil de nos recherches ; le point principal étant le retour à la concrétude de l'espace urbain et la prise en compte de sa dimension sensible.

Ces propositions, finalement comme le Nouveau Roman en son temps, entendent bien mettre à mal le « *monstre de la totalité* » comme le désignait Barthes (cf. 4.2). Pour cela, elles admettent le mouvement dialectique du continu et du discontinu, l'hétérogénéité et les transformations impliquées par les mouvements contemporains du monde, comme des faits pleinement constitutifs de l'urbain contemporain. Afin de les légitimer, de les faire passer d'éléments perturbateurs à éléments signifiants, elles se saisissent elles aussi de l'« *arme de désorientation* » développée par le Nouveau Roman : la fragmentation.

Terra Aventura invente ainsi une gamification fragmentaire s'apparentant à une enquête robe-grillenne : pour réunir les fragments territoriaux il faut en passer par l'errance, l'insignifiance, et le morcèlement du temps et de l'espace. Le jeu s'apparente à une écriture fragmentale en dehors de la sémiose territoriale dominante. Toutefois, comme dans *Les Gommages*, ne fait-on pas face à un texte territorial plus que jamais fermé ?

Les Sentiers Métropolitains, sous couvert d'une saisie fragmentaire de l'espace périurbain, imaginent une poétique fragmentale de la marge, faite de paradoxes et de désaccords. Les sentiers, telle la ligne de fer imaginée par Butor dans *La Modification*, conçoivent une prosodie urbaine singulière rythmée par des fragments urbains identifiés collectivement lors de rendez-vous poétiques. Bien que la sémiose s'ouvre indéniablement et que les frontières bougent, le chemin, tel un texte, n'incarne-t-il pas toujours une quête de continuité ?

Enfin, Où Atterrir ? – filant la métaphore de la désorientation – conçoit le territoire comme une somme d'attachements individuels qu'il conviendrait de cartographier, autant de fragments à assembler, à faire dialoguer (ou non !<sup>904</sup>). Sur un modèle rappelant le faiseur de puzzles décrit par Perec dans le préambule de *La vie mode d'emploi*<sup>905</sup>, Bruno Latour morcelle en étapes, en méthodes et processus –édifié autour

---

<sup>904</sup> Voir à ce sujet la règle de la non-discussion Partie II.6.3.C.b

<sup>905</sup> Georges Perec, *La vie mode d'emploi : romans*, Paris, Hachette, 1978, p. 15-18.



d'une boussole guidant le peuple – ce qui s'apparente à une quête du territoire où atterrir. Mais par cette fragmentalité méthodologique promulguée en laboratoire, n'abroge-t-on pas l'essence même des urbanités ?

Nous choisissons sciemment d'en passer par la théorie littéraire et par la métaphore barthésienne de la ville comme texte afin de démontrer que ces initiatives, aussi participatives, ouvertes et ancrées soient-elles, continuent de l'envisager de la sorte : un texte à construire ou reconstruire, à lire et décoder. Cependant, en recourant à des modalités fragmentales, et non plus fragmentaires, comme ce fut le cas pour *branding* territorial – c'est-à-dire en proposant des esthétiques singulières de la ville, des modes de saisie particulières et non plus simplement une reconstitution par fragments identitaires – ne construisent-elles pas, elles aussi, une ville à la carte ? N'en revient-on pas toujours à de l'espace conçu ?

Pour répondre à ces questions, il est temps d'en venir à l'analyse des initiatives. Chacune d'entre elles donne l'occasion de saisir les singularités propres à l'urbanité contemporaine, comment elles tendent ou non à se développer, et surtout, où la situent les individus – instigateur·rice·s ou participant·e·s – de ces initiatives.

## A. Terra Aventura : l'esthétique de l'enquête<sup>906</sup>

« Wallas aime marcher. Dans l'air froid de cet hiver qui commence il aime marcher droit devant soi, à travers cette ville inconnue. Il regarde, il écoute, il sent ; ce contact en renouvellement perpétuel lui procure une douce impression de continuité : il marque et il enrôle au fur et à mesure la ligne interrompue de son propre passage, non pas une succession d'images déraisonnables et sans rapport entre elles, mais un ruban uni où chaque élément se place aussitôt dans la trame, même les plus fortuits, même ceux qui peuvent d'abord paraître absurdes, ou menaçants, ou anachroniques, ou trompeurs ; ils viennent tous se ranger sagement l'un près de l'autre (...). »

Alain Robbe-Grillet<sup>907</sup>

Ce Wallas, arpentant la ville, les sens à l'affût, ce pourrait être un terra-aventurier typique. Cet extrait du livre *Les Gommages* de Robbe-Grillet, dévoile en quelques lignes différents constituants de l'expérience Terra Aventura : marche, continuité, éveil des sens et agencement des signes par une trame globalisante. Au cœur de l'initiative – qui recourt à la localisation satellite pour offrir des chasses au trésor grandeur nature – se trouve, comme dans le roman de Robbe-Grillet, l'esthétique de l'enquête : indices, énigmes et traces sont au centre du *storytelling*.

Mais, cette esthétique est un leurre, une opportunité ; voici ce qui motive l'analogie.

Dans le livre comme dans l'initiative, l'enquête, promesse narrative initiale, se dévoile finalement être quelque chose d'autre. L'enquête robbe-grillienne est en fin de compte une contre-enquête, le crime perd son cadavre, le détective enquête sur un meurtre qui n'a pas encore eu lieu et dont il se révélera finalement l'assassin... Son esthétique, les attentes qu'elle suscite et les schémas narratifs<sup>908</sup> qu'elle connote sont

---

<sup>906</sup> Dans cette partie nous reprenons des éléments développés dans l'article co-écrit avec Didier Tsala-Effa : Didier Tsala-Effa et Lucile Berthomé, « Le jeu Terra Aventura et les nudges. Au gré de "l'effet de simple exposition" », *Actes Sémiotiques*, 2021, vol. 124.

<sup>907</sup> *Les Gommages*, op. cit., p. 52.

<sup>908</sup> « Le schéma narratif canonique (SNC) permet d'organiser les éléments d'une action dans une structure dotée de cinq composantes. (1) La composante de l'action se décompose elle-même en deux composantes, soit (2) la compétence, dont relèvent les conditions nécessaires à l'accomplissement de l'action : vouloir-faire, devoir-faire, savoir-faire, pouvoir-faire, et (3) la performance, réalisation effective de l'action rendue possible par l'acquisition de la compétence. (4) La manipulation est, quant à elle, la composante spécifique au vouloir-faire et au devoir-faire. Enfin, (5) la sanction est

l'opportunité pour Robbe-Grillet d'orchestrer un jeu littéraire se jouant de la désorientation de son lecteur ; elle est le moyen de le perdre pour mieux le reconnecter au texte littéraire.

Ainsi, la déambulation de Wallas, au cours de laquelle « *chaque élément se place aussitôt dans la trame* » du métarécit dévoile un projet littéraire beaucoup plus vaste que la simple enquête : il est question d'une programmation narrative savamment arrangée. Il semble en être de même pour Terra Aventura qui, sous couvert d'une chasse aux trésors, crée des parcours qualifiés, dont les circuits et les étapes ne procèdent pas d'autre chose que de tactiques pour conduire à une découverte plus souple, moins contrainte des atouts des territoires.

Ainsi, au-delà du plaisir épistémologique que constitue cette amorce – sans renier celui-ci – cet extrait constitue l'occasion pour nous d'installer un cadre d'analyse de l'application de géocaching développée en 2011 par l'ex-région Limousin, maintenant pilotée par le CRT (Comité Régional du Tourisme) de Nouvelle-Aquitaine. L'initiative, plus qu'un retour à la concrétude territoriale, est avant tout mue par une logique stratégique. Pour les territoires à dominance rurale, à l'instar de l'ex-région Limousin, l'attractivité ne peut se limiter aux villes ; il est nécessaire de diffuser les flux touristiques – se concentrant généralement autour de quelques points iconiques (la grande ville, les sites remarquables) – sur l'ensemble du *territoire*<sup>909</sup>.

C'est pour motiver cela que l'application ne s'est pas contentée de produire un guide de balades, de découverte : l'enquête est un prétexte. Alors que le *marketing* et le *branding* territorial, via le paradigme de la lisibilité de la ville, ont formaté la découverte du territoire en instituant des codes, des attentes, des prérequis – notamment celui de l'intelligibilité – l'enquête serait le moyen de reprendre à son compte ces modalités, tout en déplaçant le cœur sémiotique, d'infiltrer ces logiques pour repenser l'expérience territoriale. Face aux approches offensives du *branding*, Terra Aventura, avec des ambitions moins hégémoniques, s'adresse à des publics déjà acquis ou installés dans un territoire spécifique.

Cependant, à l'instar de l'enquête de Wallas qui n'existe que *dans* et *par* la forme littéraire, l'initiative, à travers l'esthétique de l'enquête, ne poursuit-elle pas la virtualisation territoriale ? En d'autres termes, la

---

*relative à l'évaluation de la réalité de la réalisation de l'action et à la rétribution appropriée (récompense ou punition) que s'est attiré le sujet de l'action.* » Algirdas Julien Greimas : Le schéma narratif canonique / Signo - Théories sémiotiques appliquées, <http://www.signosemio.com/greimas/schema-narratif-canonique.asp>, (consulté le 14 novembre 2022).

<sup>909</sup> Notons dès à présent que pour Terra Aventura, il n'est pas question de ville, mais de territoire. Nous reviendrons sur ce changement sémantique dans une prochaine partie car il est commun à toutes les initiatives.

forme ludique n'est-elle pas finalement, comme dans *Les Gommès*, une forme programmatique certes plus douce, mais non moins contraignante (6.3.A.a) ?

Et finalement, est-ce réellement le territoire que l'on expérimente avec Tèrra Aventura ; le territoire de marque ne remplace-t-il pas finalement le territoire topographique (6.3.A.b) en lui allouant cette «*douce impression de continuité*» ? En somme, la reterritorialisation opérée par Tèrra Aventura est-elle réellement un retour au territoire lui-même ou une nouvelle territorialisation en définitive exogène ?

#### **Encadré 4 – Note méthodologique**

Pour analyser Tèrra Aventura, nous avons combiné plusieurs dimensions. Une approche phénoménologique tout d'abord, grâce à une observation-participante menée sur plus de dix parcours. Une analyse discursive ensuite, afin de saisir comment les stratégies de communication mettaient en scène le territoire et comment les joueur-euse-s se l'approprièrent sur les réseaux sociaux notamment. Une analyse des signes ensuite, spécialement ceux constitutifs des parcours : quelle était la logique présidant à leur intégration ?

L'agrégat de ces trois dimensions a constitué une base solide pour analyser l'expérience Tèrra Aventura et cerner son herméneutique territoriale.

#### **a. Le jeu : une trajectoire programmatique**

*De très anciennes lois règlent le détail de ses gestes, sauvés pour une fois du flottement des intentions humaines; chaque seconde marque un pur mouvement : un pas de côté, la chaise à trente centimètres, trois coups de torchon, demi-tour à droite, deux pas en avant, chaque seconde marque, parfaite, égale, sans bavure. Trente et un. Trente-deux. Trente-trois. Trente-quatre. Trente-cinq. Trente-six. Trente-sept. Chaque seconde à sa place exacte.*

Alain Robbe-Grillet<sup>910</sup>

---

<sup>910</sup> A. Robbe-Grillet, *Les Gommès*, *op. cit.*, p. 11.

Pour reterritorialiser, Terra Aventura fait le pari du jeu ; le territoire devient « *une terre d'aventures* », un espace de jeu, c'est-à-dire, selon la définition proposée par Juul :

*un système basé sur des règles avec un résultat variable et quantifiable, où différentes valeurs sont assignées à différents résultats, où le joueur fait un effort pour influencer le résultat, où le joueur est émotionnellement attaché au résultat et où les conséquences de l'activité sont négociables.*<sup>911</sup>

Recourir à la forme ludique configure un nouveau système ; les règles du jeu définissent le cadre expérientiel. Le territoire est médiatisé, objectivé : l'espace n'est plus envisagé pour lui-même, mais via toute une série de règles dont découlent des attentes. Ce système, par les règles du jeu, ordonnance « *le détail des gestes* » dans l'optique que le territoire devienne source d'émotion, puisque tel est l'un des définissables du jeu. Deux phénomènes principaux sous-tendent ce système : une opération de virtualisation des signes et la restriction du degré de coefficient libre.

### **Virtualisation des signes : dégager une impression de continuité**

La virtualisation des signes est le fait de trois stratégies : une première patrimoniale (extradiégétique, pour servir le territoire) – traditionnelle dans le tourisme –, une deuxième narrative (infradiégétique, pour servir l'histoire) et une dernière situationnelle (extradiégétique, pour servir la progression sur le territoire) composée de signes vides – c.-à-d. des signifiants sans signifiés – qui n'ont d'autre fonction que d'aider la progression de l'enquête et du parcours. Ces trois stratégies produisent trois catégories de signes distincts qui n'ont pas les mêmes desseins, mais qui se coalisent grâce à l'enquête qui fonctionne comme le ruban unifiant : elle agence sagement les signes les uns à côté des autres. Le terra aventurier, de la même façon que Wallas, éprouve ainsi une impression de continuité dans sa déambulation malgré la disparité des signes. De nouveau nous retrouvons l'idée de la lisibilité : telle est l'une des raisons d'être de l'esthétique de l'enquête – mais elle n'est pas la seule.

---

<sup>911</sup> Juul, 2011, p. 36 in Thibault Philippette, *Bien jouer ensemble: Une étude des activités de coordination des joueurs de jeux de rôle en ligne massivement multi-joueurs (MMORPG)*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2015, p. 33.

La stratégie patrimoniale, qui a pour principal objectif de valoriser des signes territoriaux précis, identifiés comme signifiants (une ancienne chapelle, une gabare, un musée, etc.) préside la création du parcours : un Office du Tourisme cherche à valoriser un endroit spécifique, possédant déjà un potentiel d'attraction et de singularisation (une pierre branlante, un arbre particulier, un rocher iconique, un point de vue, une façade remarquable, d'un musée aussi par exemple). Cette stratégie patrimoniale, plutôt canonique sur la forme, comporte néanmoins une ouverture sémiotique : les signes patrimoniaux ne coïncident pas nécessairement avec les signes stabilisés, identifiés par la mémoire collective ; ils peuvent – et même doivent, pour Sophie Marnier<sup>912</sup> – être anecdotiques : telle est la proposition de valeur de Terra Aventura. En ce sens, l'initiative renoue avec une vision sensible et non hégémonique du sens, ce qui nous évoque, dans une certaine mesure, l'état d'esprit de Robbe-Grillet :

*Les structures narratives qui m'intéressent sont justement lacunaires. C'est-à-dire que ce qui me frappe dans le réel, c'est le fait qu'il soit sans cesse troué et que, par conséquent, le sens passe à travers les trous; le sens fuit (...) et les structures trouées, justement, qui m'intéressent, vont faire que le texte va se dissiper de plus en plus, va sans cesse diverger, va non plus du tout concentrer le sens, mais au contraire, le disséminer [nous soulignons]. (...) c'est justement ce que l'on ne retrouve pas dans le roman policier qui, lui, doit être rassurant.*<sup>913</sup>

Soit deux dimensions fondamentales de l'expérience Terra Aventura : la temporalité et la dissémination. Effectivement, avec Terra Aventura, le territoire redevient un espace-temps éprouvé : l'initiative, via la marche et le parcours topographique, s'offre comme expérience – c.-à-d. qu'elle fait du territoire quelque chose à éprouver dans sa réalité, personnellement. Les commentaires Facebook ne disent pas autre chose : ce que l'on recherche, ce que l'on retient, c'est le temps passé en famille<sup>914</sup>.

---

<sup>912</sup> « On essaie que les gens rentrent dans l'anecdotique » Sophie Marnier, cheffe de projet Terra Aventura, entretien réalisé le 23/03/20

<sup>913</sup> Alain Robbe-Grillet, « Entretien », *Littérature*, 1983, n° 49, p. 16-17.

<sup>914</sup> Commentaires Facebook : « De sympathiques aventures à partager en famille et un bon moyen de redécouvrir son territoire. » ; « Et quel plaisir de se retrouver en famille ou entre amis pour partager le plaisir de la chasse aux poiz' » ; « très ludique aussi bien pour les grands que pour les petits!!! un très bon moment passé avec mon fils, me tarde découvrir un autre endroit!!! »

De la sorte, Tèrra Aventura admet que le sens puisse « *passer[r] à travers les trous* » : le temps ne pouvant être maîtrisé, des accidents, des aléas sont possibles; ils sont même souhaités puisque ce jeu, comme la plupart des jeux, est fait de défis, de niveaux de difficultés, d'énigmes, parfois de ratés programmés, et parfois aussi de rétributions facilitées. Pour autant, le sens n'est pas réellement disséminé : le *storytelling* contraint la trajectoire, la rythme. Si Tèrra Aventura admet que réel est une structure trouée, que l'espace est une expérience phénoménologique, elle tisse néanmoins un ruban narratif permettant de combler les vides, de reconcentrer le sens; les accidents et aléas sont réglés par le récit et l'ensemble des signes est décodé au prisme de l'enquête principale qui subsume la découverte territoriale.

Ainsi, les stratégies de virtualisation, soumises à la stratégie narrative, témoignent d'un paradoxe : très peu de signes territoriaux sont finalement mobilisés pour leur signification intrinsèque. Une majorité n'a pas d'autre fonction que de servir d'étapes dans la stratégie narrative, situationnelle.

Cette virtualisation est bien différente du *branding* ou des stratégies de type Tripadvisor qui agencent des parcours – soit des chemins pour aller d'un point à un autre – autour de signes iconiques endogènes en tâchant de réduire à minima *l'entre-deux*. Cette notion d'entre-deux c.-à-d. l'acceptation d'un espace suspendu, « *comme en équilibre dans son mouvement, il reconnaît un espace inexploré, absent de toutes les cartes et qu'atlas ni voyageur ne décriront* », tel que le formule Serres – en l'occurrence repris par Westphal<sup>915</sup> – paraît ouvrir à de nouvelles perspectives : la ville ne serait pas uniquement une somme de signes définis, mais l'expérience phénoménologique les reliant. En effet, ce qui importe dans Tèrra Aventura, plus que les signes en eux-mêmes, tient précisément à cet entre-deux qui relie, qui crée la continuité, cet espace absent des cartes, en mouvement. La plus-value de l'initiative réside précisément dans la mise en signification de l'entre-deux, dans la trajectoire qui l'anime, bien que cela puisse paraître paradoxal : ne perd-on pas immédiatement la notion d'entre-deux, si on tend à la définir, lui donner un sens ? (*cf.* Partie 3)

L'esthétique de l'enquête configure dès lors une trajectoire – et non pas réellement un parcours, où chacun des points occupe un rôle : l'expérience Tèrra Aventura est mue par un mouvement impulsé par rapport à un repère donné, ici, la cache, le reste est finalement plus ou moins accessoire.

Aussi, les signes convoqués dans l'enquête ne s'apparentent pas à des fragments territoriaux. Ils auraient pu l'être; c'est le cas dans les parcours Tripadvisor. Or, le fragment, selon l'iconique citation de Derrida,

---

<sup>915</sup> Michel Serres, Atlas, p. 12 in B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 71.

est « [p]areil à une petite œuvre d'art, (...) totalement détaché du monde environnant, et clos sur lui-même comme un hérisson »<sup>916</sup> ; les signes des parcours de Terra Aventura ne sont définitivement pas des petites œuvres d'art détachées du monde. L'analyse des stratégies de virtualisation illustre exactement l'inverse : ils ne valent la plupart du temps qu'immergés dans la chaîne paradigmatique initiée par le *storytelling*.

À ce titre, nous les considérons davantage comme ce que Niculae<sup>917</sup> nomme des anti-fragments : ils ne valent que par leur mise en relation, à la fois entre eux et avec le contexte d'énonciation du jeu ; ils ne sont pas clos sur eux-mêmes. La chaîne paradigmatique, non seulement les ordonne, mais plus encore devient leur raison d'être. En d'autres termes, comme le souligne Robbe-Grillet dans les romans policiers « *le mode de récit est collé sur la structure, elle n'est pas du tout liée à la structure* »<sup>918</sup>. C'est pourquoi *Les Gommages* n'est pas un roman policier ; la structure redéfinit le mode de récit. Dans les parcours de Terra Aventura, la structure du récit définit le territoire : le signe est intégré au parcours à la condition d'entrer dans la chaîne paradigmatique.

### **Les règles du jeu pour canaliser le degré de coefficient libre**

Contrairement aux situationnistes qui voient dans la marche un moyen de se reconnecter avec l'espace urbain, de comprendre, en éprouvant les changements d'ambiances, les variations, les implications du système urbanistique sur la vie de chacun·e, Terra Aventura fait de la marche l'occasion d'une programmation contraignante : il n'est pas question de se laisser aller librement au gré des rencontres, humaines, matérielles, de la topographie comme le suggérait Debord<sup>919</sup>, mais d'actualiser un parcours préempté par le jeu. Certes, une certaine latitude demeure possible, mais celle-ci reste contrainte. Le coefficient libre proposé par Ardenne – « *Comprendre : le droit que nous nous arrogeons d'aller en ville là où nous voulons, et cela, dans un minimum de frottements ou sans frottements de nature à nous entraver* »<sup>920</sup>

---

<sup>916</sup> Jacques Derrida, *Points de suspension. Entretiens, choisis et présentés par Elisabeth Weber*. Paris, Galilée, 1992, coll. « La philosophie en effet », p. 311 in M. Lisse, « Le paradoxe du fragment », art cit, p. 205.

<sup>917</sup> L.I. Niculae, « La poétique du fragment dans l'œuvre de Georges Perec. Le cas de la Vie mode d'emploi », art cit, p. 231.

<sup>918</sup> A. Robbe-Grillet, « Entretien », art cit, p. 18.

<sup>919</sup> G. Debord, « Théorie de la dérive », art cit.

<sup>920</sup> P. Ardenne, « Dérives inconditionnelles vs dérives sous condition (ville libre et ville carcérale) », art cit, p. 7.



– paraît antinomique avec le système du jeu. Un quelconque écart, une quelconque inattention menace d’une part la lisibilité territoriale et d’autre part laisse planer la peur d’une véritable dérive. C’est pourquoi dans le jeu « [c]haque seconde à sa place exacte » ; ni plus ni moins.

En effet, la stratégie de virtualisation, comme nous l’avons vu, menace d’illisibilité une trajectoire non actualisée dans le temps et dans les règles. Contrairement aux stratégies de *branding* classiques – dans lesquelles les signes de la marque (logo, *baseline*, etc.) et les signes labellisés comme signifiants (musée, bâtiment, statue, rues, etc.) sont actualisables en dehors de la stratégie discursive –, les signes dans *Terra Aventura* sont difficilement actualisables en dehors de la chaîne paradigmatique et du *storytelling* qui lui sont associés. Autrement dit la reterritorialisation est uniquement possible si l’on possède l’encyclopédie : il est toujours question d’un Lecteur Modèle. Toutefois ce Lecteur Modèle doit s’armer de son smartphone pour décoder le territoire : lui seul permet de déchiffrer les QR codes disséminés au fil du parcours qui permettent de s’orienter, de déposer les réponses aux jeux et *in fine*, de découvrir l’emplacement de la cache. Sans cet outil, sans l’application, les QR code dispersés ici et là comme des points-balises demeureraient des signes non actualisables : le territoire serait illisible. Seule *Terra Aventura* délivre la compétence d’actualiser ces signes. De même que dans le Nouveau Roman, le joueur ou la joueuse ne peut donc se disjoindre de la programmation sous peine de se retrouver face à un territoire illisible, tel que le formule avec ironie Robbe-Grillet dans *Les Gommages* : « *Lis donc au lieu de déconner. Si tu confonds hier et aujourd’hui, ça va pas mieux* »<sup>221</sup>. Comme le lecteur ou la lectrice de *Les Gommages*, le joueur ou la joueuse, une fois une somme suffisante de signes actualisés, « *possède ainsi la clef de l’énigme; s’il y réfléchit avec soin et sait en tirer parti, il ne s’engagera pas sur une mauvaise route* »<sup>222</sup> (la phrase concerne ici l’inspecteur Wallas, mais nous pouvons y voir un clin d’œil métatextuel). *In fine*, s’il ou elle a su actualiser les « bons » signes, décoder correctement l’énigme, accède à la position GPS de la cache et à sa rétribution : le trésor.

Voilà pourquoi malgré les quelques libertés et contre-mouvements que nous avons pu observer lors de nos terrains<sup>223</sup>, le coefficient de déplacement libre s’avère assez limité : « *un pas de côté, la chaise à trente*

---

<sup>221</sup> A. Robbe-Grillet, *Les Gommages*, *op. cit.*, p. 262.

<sup>222</sup> A. Robbe-Grillet, *Les Gommages*, *op. cit.*

<sup>223</sup> Lors de nos observations sur le terrain nous avons remarqué, à plusieurs reprises, des traces de ruptures programmatiques. Des joueurs s’étaient aventurés hors du parcours présenté pour emprunter des chemins de traverse, des raccourcis : ils étaient devenus des joueurs-usagers. Au fur et à mesure, les joueurs déviants avaient fini par créer un véritable contre sentier, de plus en plus utilisé par des joueurs un peu plus aventuriers. Le coefficient de déplacement

*centimètres, trois coups de torchon, demi-tour à droite, deux pas en avant* ». Hors du jeu, point de territoire pourrait-on dire !

Finalement, bien qu'un retour physique au territoire réel soit bien opéré, ce dernier demeure vécu au travers d'un système qui lui alloue du sens : une médiation. Si le territoire retrouve une dimension temporelle – il n'est plus une topographie parsemée de signes plus ou moins valorisables et représentatifs, mais un agrégat d'expériences et de moments intimes, sensibles, éprouvés – le degré de coefficient libre demeure largement contraint par une logique programmatique qui tend à évacuer spontanéité et hasards en définissant « *les trous* » par lesquels filtre le sens, en créant une trame narrative oblitérant les trous laissant échapper trop de sens. Comme dans *Les Gommages*, l'esthétique de l'enquête en mobilisant la forme fragmentaire (la dispersion des signes) cache finalement des modulations et des programmations de la découverte du territoire. Or, si celle-ci est ponctuée d'effets de la fragmentalité (le récit) l'esthétique de la fragmentalité n'est pas utilisée en tant que structure narrative propre, contrairement à ce que propose Robbe-Grillet. Si tel était le cas, si *Terra Aventura* adoptait pleinement l'écriture fragmentale du Nouveau Roman, les parcours ne se termineraient pas, la cache demeurerait introuvable ; à l'instar de l'enquête de Wallas qui, au lieu de progresser vers sa résolution, s'achemine inexorablement vers le mystère. Alors que le néo-roman accepte, voire revendique une chute décevante, une errance non rétribuée, déstabilisante, à l'instar des gommages, qui effacent au fur et à mesure le récit – le lectorat, pour comprendre l'œuvre, doit dès lors reparcourir le récit au prisme de sa chute – *Terra Aventura* en revient paradoxalement à une structure canonique : la trajectoire impulsée par rapport à un objet (le trésor) assure *in fine* au joueur ou à la joueuse une résolution, une errance sous maîtrise et une sanction positive. Les détours, les errances sont sous-contrôle.

En définitive, ce que nous constatons, c'est un écart entre la promesse sémantique (l'enquête) et la part performancielle (la lecture, la pratique du parcours). Dans les deux cas, l'enquête est bien un leurre : elle se révèle avec *Terra Aventura* une balade voilée à l'intérieur d'une forme qui a les apparences d'une énigme et avec Robbe-Grillet l'occasion d'une mise en abyme du monde en crise. Si l'enquête est une tactique, un « *nudge* » pourrait-on dire – c.-à-d. une incitation douce qui, tout en agissant fortement sur les manières de faire et d'être d'un destinataire consommateur, ne donne jamais l'impression de l'y contraindre – elle ne fonde pas l'expérience gardée en mémoire. Dans les commentaires par exemple, les

---

libre augmentait alors considérablement parce qu'ils s'étaient détachés du parcours programmé et du support de médiation, le smartphone, guide assurant une dérive sous contrôle.

joueur-euse-s mettent l'accent sur la possibilité offerte de redécouvrir son territoire, de vivre des moments avec ses proches, plus que sur l'esthétique de l'enquête : autant d'éléments dont l'intérêt ne vaut que pour eux-mêmes. Les bénéfices liés aux trouvailles programmées par le jeu ne sont pas centraux, ce qui importe, c'est l'impression générale qui se dégage du parcours.

Comme nous le suggérons avec Didier-Tsala Effa dans un article consacré à Tèrra Aventura, le territoire, « parce qu'exploré, c'est-à-dire disponible et exposé aux participants tout au long de leurs opérations, finit par se prêter de façon naturelle à une saisie qui ne concerne plus alors en propre que son mode d'apparaître »<sup>924</sup>. En d'autres termes, le territoire se saisit de la manière dont il est donné à voir via Tèrra Aventura et non pas tel qu'il est. Telle est la teneur d'Yves Buisson, alors directeur de l'Office du Tourisme de *Vallée Dordogne* :

*Tèrra Aventura (...) permet de qualifier des territoire [nous soulignons], de les différencier grâce aux différents Poi'z. (...) Ça nous permet de bâtir un parcours en fonction de l'orientation que l'on perçoit du lieu. Et surtout il y a des endroits dont on ne sait pas trop quoi faire, comment les qualifier... Et il y a un moment où on se dit qu'au moins ça sera une solution pour eux.*<sup>925</sup>

En définitive le retour à la concrétude de l'espace n'est pas dans l'absolu un retour au territoire lui-même, mais à son mode d'apparaître à travers Tèrra Aventura.

## **b. De la marque de territoire au territoire de marque : vers une identité re-territorialisée**

Les précédentes analyses ne démontrent finalement pas autre chose qu'une subordination du territoire topographique au territoire de marque : le territoire de marque informe le territoire topographique. La virtualisation et la restriction du coefficient de déplacement libre préservent le territoire de marque et par là même le sens. Avec quelles conséquences ?

---

<sup>924</sup> D. Tsala Effa et L. Berthomé, « Le jeu Tèrra Aventura et les nudges. Au gré de "l'effet de simple exposition" », art cit, p. 6.

<sup>925</sup> Yves Buisson, entretien réalisé le 30/03/2020

Nous en identifions deux principales : une déterritorialisation pour commencer, une reterritorialisation ensuite, qui paraît être une territorialisation nouvelle entraînant la création d'une nouvelle identité.

### **Déterritorialiser : *storytelling* et marque blanche**

Nous l'avons observé, le système résultant du jeu conduit la marque « Terra Aventura » à reconfigurer le territoire : elle se projette sur le territoire via des codes, un *storytelling* et une plateforme de marque décorrélés du territoire de la Nouvelle-Aquitaine. Pour Sophie Marnier, il s'agit là d'un choix stratégique :

*Là où on a été bons c'est qu'effectivement on a créé Terra Aventura qui n'est absolument pas associé à un territoire. On aurait pu l'appeler « Terra Limouzi ». (...) Moi j'ai dit si on y va on évoque pas du tout le Limousin. (...) on aurait presque peur de venir en vacances en Limousin. On a fait l'inverse : on communique sur un truc [nous soulignons], les gens sont intéressés, ils grattent sur le site web et ils se rendent compte que c'est en Limousin.<sup>926</sup>*

Le manque d'attractivité de l'ex-région limousine, son déficit d'imagibilité et la nécessité de rendre attractifs des espaces jusqu'alors exclus de la sémiologie touristique ont encouragé les gestionnaires du tourisme à créer une marque blanche, c.-à-d. une marque dont on ne connaît pas la source, une marque « *absolument pas liée au territoire* ». Le territoire n'est pas en lui-même l'argument d'attractivité, mais son corollaire ; ce qui compte, c'est que le « *truc* » donne envie de se déplacer. En termes sémiotiques, nous dirions que la marque blanche fonctionne comme un *éveil affectif*, pour reprendre le terme utilisé par Fontanille : « *le sujet est "mis en état" d'éprouver quelque chose : sa sensibilité est éveillée, une présence affective se met en place, dans l'intensité et l'étendue* »<sup>927</sup>. En somme, dans notre cas de figure, la marque blanche initie les conditions d'acceptabilité d'un déplacement vers des espaces initialement non attractifs,

---

<sup>926</sup> Entretien réalisé le 23/03/20

<sup>927</sup> Jacques Fontanille, « Passions et émotions. La princesse de Clèves, Mme de la Fayette » dans *Sémiotique et littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 79.

isolés ou tout simplement trop familiers<sup>928</sup>. Pour le joueur ou la joueuse, l'espace en lui-même importe peu : « *Nous sommes addict[s] et les enfants ne veulent plus partir ailleurs en vacances qu'en Aquitaine pour faire des géocachings* »<sup>929</sup>. Le territoire en question n'est pas un critère pour choisir son parcours<sup>930</sup>, ce qui compte, c'est le contrat passé avec Terra Aventura, l'assurance de s'amuser, au grand air, gratuitement, d'inciter les enfants à faire des balades : « *je choisissais notre lieu de vacances en fonction de là où il y avait pas mal de parcours à faire* »<sup>931</sup>. Or, parfois, le contrat n'est pas respecté, et le parcours qui apparaît souvent comme une plus-value pour l'espace peut également le desservir : « *On aime bien quand on a une histoire derrière. Je me souviens d'un village magnifique en Limousin, mais le contenu n'était pas très développé et ça nous a manqué (...) quand les questions sont moins intéressantes, le parcours est moins retenu (...) On prend moins de plaisir* »<sup>932</sup>.

L'extrait susmentionné démontre l'implication du territoire de marque sur le territoire topographique : ce dernier à lui seul ne suffit pas, il doit correspondre aux attentes impulsées par le système ludique. Ainsi, au-delà d'une exploration territoriale, nous voyons se dessiner une exploration avant tout terrà aventurienne. Le territoire de marque transforme le territoire topographique en territoire diégétique, selon les deux acceptions de ce terme. D'un côté elle configure un territoire avant tout issu d'un processus narratif, un territoire de récit. D'un autre côté, par l'univers ludique qu'elle déploie, se crée un univers spatio-temporel – une diégèse – c.-à-d. un monde singulier possédant ses personnages, ses histoires. Dans ce cadre-là, le territoire devient un élément intradiégétique, c'est-à-dire qu'il fait partie du récit : il n'est plus référentiel, mais narratif. Finalement, l'expérience ludique, narrative, l'emporte sur l'expérience territoriale : le territoire de marque, le territoire diégétique, recouvre le territoire topographique, pratiqué.

En définitive, nous touchons ici, de nouveau, la notion de géocritique développée par Westphal puisque :

*La géocritique, en effet, se propose d'étudier non pas seulement une relation unilatérale (espace-littérature), mais une véritable dialectique (espace-littérature-espace) qui implique que l'espace se*

---

<sup>928</sup> Effectivement, parmi les 2,5 millions de joueurs qui sont partis en quête d'aventures malgré une fermeture d'un mois liée au Covid, 76% étaient originaires de la Nouvelle-Aquitaine. C'est une donnée fondamentale, car elle résume à elle seule le basculement opéré par le jeu : le touriste n'est pas nécessairement extérieur au territoire. Très souvent, Terra Aventura est une manière de redécouvrir son espace de vie, une invitation presque proustienne.

<sup>929</sup> Joueuse 1, entretien réalisé le 30/03/2020.

<sup>930</sup> La destination importe peu, du moment qu'elle demeure dans le cadre de la région et ne nécessite pas de déplacement trop long.

<sup>931</sup> Joueuse 1

<sup>932</sup> Joueuse 2, entretien réalisé le 31/03/2020

*transforme à son tour en fonction du texte qui, antérieurement, l'avait assimilé. Les relations entre littérature et espaces humains ne sont donc pas figées, mais parfaitement dynamiques. L'espace transposé en littérature influe sur la représentation de l'espace dit réel (référentiel), sur cet espace-souche dont il activera certaines virtualités ignorées jusque-là, ou réorientera la lecture.*<sup>933</sup>

Concrètement, le *storytelling* proposé par Tèrra Aventura transforme l'espace dit réel – « l'espace-souche » comme le désigne Westphal – puisqu'il en oriente la lecture via l'activation ou l'ignorance de certaines virtualités (cf. les trois stratégies de virtualisation). Les parcours, créés à partir de cet espace-souche, le transforment inévitablement. Le récit configure une déambulation (« passez par tel endroit, regardez tel panneau ») et, dans le même temps, attache une histoire un univers, des signes au lieu : « Tèrra Aventura ça m'a vraiment fait prendre conscience que chaque ville a une histoire, quelque chose de particulier. »<sup>934</sup> Mais cette histoire particulière, singulière, est-ce celle de la ville ou celle racontée par Tèrra Aventura ? Est-ce une seule et même chose ?

Nous pensons saisir dans cette reconfiguration l'essence de ce que Deleuze et Guattari – mobilisés par Westphal dans *La géocritique mode d'emploi* – décrivent comme la déterritorialisation :

*Chez les animaux nous savons l'importance de ces activités qui consistent à former des territoires, à les abandonner ou à en sortir, et même à refaire territoire sur quelque chose d'une autre nature (l'éthologue dit que le partenaire ou l'ami d'un animal « vaut un chez soi », ou que la famille est un « territoire mobile »). À plus forte raison l'hominiens : dès son acte de naissance, il déterritorialise sa patte antérieure, il l'arrache à la terre pour en faire une main, et la reterritorialise sur des branches et des outils. Un bâton à son tour est une branche déterritorisée. Il faut voir comme chacun, à tout âge, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes épreuves, se cherche un territoire, supporte ou mène des déterritorialisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche, ou rêve. [...] On ne peut même pas dire ce qui est premier, et tout territoire suppose peut-être une déterritorialisation préalable; ou bien tout est en même temps.*<sup>935</sup>

---

<sup>933</sup> B. Westphal, *La géocritique mode d'emploi*, op cit, p.21.

<sup>934</sup> Joueur 1

<sup>935</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 66.

En d'autres termes, la déterritorialisation désigne l'arrachement, la déclassification d'un objet libéré des usages et des attentes conventionnels qui lui sont attachés – une branche devient le manche d'un marteau par exemple. Ainsi, les habitant-e-s, en devenant joueurs, s'arrachent à leurs habitudes et usages d'un espace ; ils se déterritorialisent<sup>936</sup>.

Pour Deleuze et Guattari, toute déterritorialisation s'accompagne d'une reterritorialisation, qui n'est finalement rien d'autre qu'une nouvelle territorialisation. Est-ce cela, que dessine Terra Aventura ?

### **Re-territorialiser : vers une nouvelle identité territoriale**

Est-on face à une nouvelle territorialisation, une reterritorialisation ou finalement, une déterritorialisation de la même nature que celle produite par le *branding* territorial, à savoir une métaphorisation ?

Deux éléments nous portent à croire que Terra Aventura opère une nouvelle territorialisation en dehors du territoire – une reterritorialisation hors sol finalement : le contexte favorable de la nouvelle région et la création d'une identité territoriale propre à l'expérience ludique.

Le contexte politique du territoire se révèle effectivement enclin à une nouvelle territorialisation. En 2015 une réforme territoriale est votée, le territoire est reconfiguré : la Nouvelle-Aquitaine fusionne l'Aquitaine, le Poitou-Charentes et le Limousin. Cette nouvelle et vaste région (84 000 km<sup>2</sup>, 5,8 millions d'habitants) qui regroupe des territoires éclectiques non liés par une histoire commune pose *de facto* la question de la territorialité, du sens, et même de l'identité. Des tensions concernant le choix de son nom, du logo et plus généralement les stratégies de communication jaillissent : comment la nommer ?

---

<sup>936</sup> Commentaires Facebook : « *On redécouvre des coins que nous avons toujours eus sous le nez sans y prêter attention.* » ; « *Même autour de chez nous, nous découvrons à chaque fois des paysages magnifiques, du patrimoine, de l'histoire.* » ; « *On a fait des découvertes dans un lieu que l'on croyait connaître... ludique sympa... énigmes simples.* »

Comment la définir ? Comment l'unifier ? Peut-on seulement trouver du sens dans cet espace, y déceler une identité commune<sup>937</sup>, une identité transdépartementale<sup>938</sup> ?

Dans ce contexte et bien que ce ne soit pas l'objectif principal du jeu<sup>939</sup>, Terra Aventura s'impose comme un fil rouge, connectant les espaces et les habitant-e-s. Les expériences ludiques et narratives rattachées à Terra Aventura s'agglomèrent, se condensent et finissent par produire, là où il n'y en a pas, une unité. La gamification procure une cohérence à l'expérience territoriale ; le *storytelling* lie les fragments et les rattache à une entité globale : la région.

En ce sens, le système Terra Aventura opère comme un vecteur d'identité territoriale, tel que l'expriment de concert Michel Durieux, directeur du CRT, lors d'un entretien qu'il nous a accordé<sup>940</sup> – « ça crée une identité de territoire. (...) C'est la première fois qu'il y a un sujet de cohésion régionale comme ça. C'est quelque chose qui crée une identité Nouvelle-Aquitaine » – et Sophie Marnier :

*Avant les gens se sentaient Limousins et quand on a basculé (l'application) Nouvelle-Aquitaine ils ont dit « vous êtes en train de nous piller notre richesse, Terra c'est à nous! ». Avant les gens se sentaient Corrèziens, Creusois et maintenant ils étaient devenus Limousins. (...) Au final ils ont fait tous les parcours Terra de la Nouvelle-Aquitaine. Ça a permis de créer plus de parcours, donc de jouer plus, et du coup (...) les gens se sentent néo-aquitains grâce à Terra Aventura, avec toujours ce fond de leur département bien sûr.<sup>941</sup>*

Terra Aventura établit de la sorte une corrélation positive entre l'agrandissement du territoire topographique et l'agrandissement du territoire de jeu. L'essentiel étant de pouvoir jouer, si la nouvelle région offre la possibilité d'un plus grand nombre de parcours elle bénéficie par truchement de retombées positives. Cependant, ce qui paraît être *prima facie* une excuse pour jouer davantage motive finalement

---

<sup>937</sup> Voir à ce sujet l'article de Matthieu Noucher, « La Nouvelle-Aquitaine à la recherche de son identité (carto)graphique », *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, 13 septembre 2017, n° 122.

<sup>938</sup> La Nouvelle-Aquitaine née de la fusion de l'Aquitaine, du Poitou-Charentes et du Limousin.

<sup>939</sup> Sophie Marnier, insiste sur le fait que le principal objectif demeure d'attirer de nouveaux touristes tandis que Michel Durieux affirme que le jeu incarne aujourd'hui une manière d'aider à l'avènement d'une identité territoriale à construire.

<sup>940</sup> Entretien réalisé le 07/03/20

<sup>941</sup> Entretien réalisé le 10/03/20



de nouvelles pratiques et initie une relation entre le joueur, la joueuse, et le nouveau territoire ; *Terra Aventura* devient une pratique territoriale mensuelle voire hebdomadaire pour les familles qui y inscrivent ainsi leur histoire quotidienne, intime. Pour autant, peut-on réellement considérer que le jeu « crée une identité Nouvelle-Aquitaine » comme le suggère le directeur du CRT ? Peut-on y voir une sorte de nouvelle territorialisation ?

Le préalable pour répondre à ces questions consiste à définir ce que recouvre la notion « *d'identité territoriale* ». Nous recourons pour cela au travail de Marie-Christine Fourny qui propose de distinguer « *l'identité de territoire* » de « *l'identité territoriale* ». La première concerne « *l'individu ou le groupe dans la manière dont ils construisent leur propre identité sociale ou personnelle à partir du territoire* »<sup>942</sup> tandis que la seconde définit « *une forme d'objectivation (...) une caractérisation par laquelle le territoire est défini dans une singularité qui lui confère un statut d'objet propre et d'objet spatial* »<sup>943</sup>. Cette distinction nous aide à comprendre le double mouvement à l'œuvre dans la relation territoriale : le territoire est à la fois modelant de l'identité individuelle, et donc collective, tout en étant lui-même modelé par ces dernières. Il est à la fois un objet spatial, social, symbolique caractérisé et dans le même temps une source d'identité pour ses habitant-e-s. Dans le cas de *Terra Aventura*, il nous semble que les deux notions trouvent une réponse. Le jeu d'une part participe à la construction d'une identité de territoire à travers la configuration d'une identité personnelle – celle de l'habitant-e, en l'ancrant dans son territoire, en le connectant avec son espace de vie, en créant un cadre d'expérience familiale – et collective – en produisant une communauté de joueurs partageant un même territoire, se reconnaissant mutuellement. D'autre part, le jeu configure une identité territoriale en lui donnant une existence, une histoire, des marqueurs et des frontières.

Pour le politologue Michael Keating, l'identité régionale repose sur trois principales dimensions : la connaissance (a) – les individus connaissent la région et ses frontières –, l'affection (b) – le sentiment d'une identité commune liée à l'espace – et la mobilisation (c) – quelque chose qui entraîne une action collective<sup>944</sup>. *Terra Aventura*, au regard de ces critères, peut représenter un vecteur d'identité territoriale :

---

<sup>942</sup> Marie-Christine Fourny, « Identité et aménagement du territoire. Modes de production et figures de l'identité de territoires dans les recompositions spatiales », dans Fabrice Thuriot Jean-Claude Nemery, Michel Rautenberg. *Les stratégies identitaires de conservation et de valorisation du patrimoine.*, L'Harmattan, 2008, p. 6.

<sup>943</sup> *Ibid.*

<sup>944</sup> Yves Guermond, « L'identité territoriale : l'ambiguïté d'un concept géographique », *L'Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 293.

il informe sur la nouvelle région, en rendant possible une exploration spatiale, en délimitant les contours de celle-ci par la présence ou non de parcours (a) ; il affecte les joueur-euse-s qui évoquent ce territoire dans des termes liés au registre émotionnel (b)<sup>945</sup> ; enfin, il impulse une action collective en les encourageant à parcourir l'espace, mais également, nous allons le voir, en créant une communauté fière de son territoire (c). De ce fait, Terra Aventura change de statut : le jeu n'est pas simplement un outil d'attraction, mais bien d'attrait, si l'on en revient aux motivations énoncées par Houllier-Guibert et Edouard<sup>946</sup>. Le jeu compose une nouvelle relation territoriale qui déplace les frontières de l'interne et de l'externe, de l'appartenance, de l'identité. Or, de quelle identité parle-t-on ? Terra Aventura opère-t-il réellement comme un vecteur d'identité territoriale et d'identité de territoire pour la région Nouvelle-Aquitaine ou crée-t-il une communauté avant tout terra aventurienne ?

En d'autres termes la dialectique espace-littérature-espace ne configure-t-elle pas une nouvelle identité – une identité avant tout littéraire ?

Sophie Marnier apporte un élément de réponse fort : pour cette dernière les joueur-euse-s « (...) *ne sont pas touristes, ils sont surtout Terra Aventuriers [nous soulignons]* »<sup>947</sup>. Ce nouveau baptême nous évoque un point soulevé par Yves Buisson : « *pour donner une âme à ce sentiment d'appartenance on s'est dit qu'il faut qu'on les baptise ces habitants* ».

Le jeu, l'espace littéraire, configure une nouvelle identité territoriale, qui ne se définit pas par l'appartenance topographique, mais par l'appartenance à la communauté de joueur-euse-s. Cette idée de communauté est très présente, à la fois dans la stratégie discursive de la marque, mais aussi dans les remarques. Sur le site, les non-joueur-euse-s, « *ceux qui ne connaissent pas encore Terra Aventura ou le géocaching* » sont qualifiés de « *mol-dus* »<sup>948</sup>, sème signifiant « non-sorciers » dans le fameux monde d'Harry Potter imaginé par J.K. Rowling. Les non-joueur-euse-s sont dès lors exclu-e-s d'un univers fantastique, extérieur à un monde qu'ils peuvent ne pas connaître. Ce simple sème, référence commune

---

<sup>945</sup> Grâce à Terra Aventura, la joueuse 2 confie : « *je me rends compte de la richesse de ce territoire et ça l'agrandit, maintenant il y a d'autres territoires (de la N.A) qui m'intéressent.* »

<sup>946</sup> J.-C. Edouard, « L'attrait des petites villes, une chance pour redynamiser leur centralité ? », art cit ; C.-E. Houllier-Guibert, « L'attractivité comme objectif stratégique des collectivités locales », art cit.

<sup>947</sup> Sophie Marnier, entretien réalisé 19/03/2020

<sup>948</sup> *Terra Aventura, le géocaching made in Nouvelle-Aquitaine*, <http://www.crt-nouvelle-aquitaine.com/Nos-actions/Terra-Aventura>, (consulté le 31 octobre 2022).

d'une génération, illustre la stratégie communicationnelle de Terra Aventura : créer une communauté exclusive et excluante de joueur-euse-s partageant les mêmes références, les mêmes encyclopédies.

De manière plus générale, le jeu consiste toujours, comme l'évoquait Huizinga, à ériger un cercle fermé séparant les joueur-euse-s – possédant les codes, l'encyclopédie – des non-joueur-euse-s : « *Les remarques de Huizinga à propos des joueurs qui s'entourent d'un certain mystère insistaient déjà sur cette connivence ludique qui fait tout le charme d'un savoir occulte, partagé par les seuls initiés.* »<sup>949</sup> Les joueur-euse-s s'approprient les codes (« *on est devenus des Z'accros !!!* »), s'assignent une dénomination commune (Z'Aventuriers, Z'Experts, Z'accros) créent des groupes fermés, dont l'acceptation est soumise à un questionnaire complet sur le rapport à Terra Aventura<sup>950</sup>. La connivence ludique nous rappelle ici l'idée d'identité collective dont Debarbieux propose la définition suivante : « *l'identité collective désigne le sentiment et la volonté partagée par plusieurs individus d'appartenir à un même groupe. (...)* »<sup>951</sup>. L'identité collective, lorsqu'elle est traitée par l'anthropologie de l'espace se caractérise selon lui par plusieurs processus :

*(...) à la fois la source et le fruit de plusieurs processus : identification du groupe à l'espace de vie qui est le sien, même quand il résulte d'une assignation ; projection sur le territoire d'une conception du monde et de la structure du groupe lui-même par le recours à des schèmes spatiaux propres ; inscription de formes spatiales, des « marqueurs », visant à singulariser le groupe aux yeux des autres et à créer des discontinuités symboliques.*<sup>952</sup>

Ces processus, encore une fois modelés et modelant, parachèvent de démontrer que nous sommes face à une nouvelle territorialisation :

---

<sup>949</sup> Étienne Armand Amato, « La Communication ludique, cœur oublié d'un continent à investir », XVIIème Congrès de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication, SFIC, Dijon, 23 juin 2010 in Raphaël Koster, *Le jeu vidéo comme manière d'être au monde : socio-anthropologie de l'expérience vidéoludique*, Thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, Paris, 2013, p. 38.

<sup>950</sup> Les Zexperts de Terra Aventura soumet l'entrée dans le groupe à plusieurs questions : « *Combien avez-vous fait de parcours Terra Aventura ?* », « *Depuis quand faites-vous des parcours Terra Aventura ?* » « *Quel est votre département ?* » et à l'approbation de sept règles. *Les Zexperts de Terra Aventura | Facebook*, <https://www.facebook.com/groups/654375415864392/>, (consulté le 17 novembre 2022).

<sup>951</sup> Bernard Debarbieux, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 342.

<sup>952</sup> *Ibid.*, p. 345.

*Or la reterritorialisation comme opération originale n'exprime pas un retour au territoire, mais ces rapports différentiels intérieurs à la D [déterritorialisation] (...) Au point que la D peut être nommée créatrice de la terre – une nouvelle terre [nous soulignons], un univers, et non plus seulement une reterritorialisation.<sup>953</sup>*

Ainsi, le jeu, après avoir déterritorialisé les individus et le territoire, les reterritorialise dans une nouvelle sphère, une nouvelle identité collective. La communauté de joueur-euse-s projette sa conception du monde comme univers d'aventures sur un territoire auquel ils se sentent désormais appartenir. C'est en substance ce que raconte la gagnante du concours : « (...) le fait qu'on puisse aller d'un territoire à l'autre, qu'on rencontre des personnes... On dort chez des personnes (en chambres d'hôtes) ça crée une vraie cohésion. Je pense au groupe des Z'accros, peu importe d'où l'on vient, il y a quelque chose qui s'est créé »<sup>954</sup>. En proposant des marqueurs que seuls les détenteurs et détentrices de l'encyclopédie fournie par l'application peuvent décrypter et des signes de reconnaissance comme les badges, Tèrra Aventura construit bel et bien une identité collective.

L'approche géocritique nous invite alors à ne pas considérer cette nouvelle territorialisation comme un procédé déformant, mais au contraire, générateur : « Le texte littéraire devient par conséquent un générateur. Je crois que cette caractéristique du logos fictionnel, révélateur sensible des réalités cachées, des plis du réel, peut retenir autant l'attention des géographes que celle des littéraires »<sup>955</sup>.

Indéniablement, l'expérience et le récit qui l'accompagne révèlent des plis du réel, des sensibilités cachées. Elles disposent l'individu à faire un pas de côté et à se rendre attentif à ces derniers.

Indéniablement, la déréférentialisation du territoire et l'ouverture de la sémiologie à la non-signifiante en font une réponse face au constat d'incommunication que nous posions précédemment.

Indéniablement aussi elle incarne une possibilité de reterritorialisation, le renouveau du sensible dans la relation à l'espace. Mais dans quelle mesure cette relation est-elle rendue possible ? Cette

---

<sup>953</sup> Gilles Deleuze, Félix Guattari, Mille Plateaux, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p.635 in B. Westphal, *La géocritique mode d'emploi*, op. cit. p. 14.

<sup>954</sup> Joueur 2

<sup>955</sup> B. Westphal, *La géocritique*, op. cit. p. 58.

reterritorialisation apporte-t-elle une réponse à la crise de l'urbanité ? Ne sommes-nous pas face, à une reterritorialisation savamment orchestrée, sous contrôle ? Et surtout une reterritorialisation hors sol ?

L'identité collective générée – elle-même exogène au territoire, qui transcende les frontières matérielles au profit de valeurs partagées (le jeu, le numérique, la balade) – nous semble précisément tendre vers une identité choisie antinomique avec l'identité territoriale : l'identité territoriale, à l'inverse, assignée – pour reprendre les termes de Debarbieux – est par essence hétérogène, non nécessairement motivée par le partage d'une encyclopédie ou des valeurs, non choisie.

Dans *Les Gommages*, Robbe-Grillet écrit ironiquement à propos de Wallas, personnage pris au piège de l'écriture fragmentale : « *Car c'est bien lui qui s'avance; c'est son propre corps qu'appartient ce mouvement, non à la toile de fond que déplacerait un machiniste (...). C'est volontairement qu'il marche vers un avenir inévitable et parfait [nous soulignons]* ». Ce n'est pas lui, ce n'est pas Wallas qui s'avance volontairement vers la résolution du crime qu'il commettra lui-même; il est bien sur la toile de fond que Robbe-Grillet, machiniste, déplace. En définitive, avec *Terra Aventura*, ne devenons-nous pas tous des Wallas plus que des Lecteurs Modèles – c.-à-d. des personnages déplacés par un machiniste ? La reterritorialisation paraît en ce sens aussi contraignante que la déterritorialisation : le jeu nous indique, quoi, comment et quand percevoir, l'espace vécu et perçu sont déterritorialisés, de nouveau, par l'espace conçu dans le territoire de marque.

Si lorsque nous lisons un livre, nous avons conscience de la fictionnalisation, qu'en est-il lorsque nous explorons le territoire ? Par ailleurs, cette fictionnalisation ne témoigne-t-elle pas une quête perpétuelle au « *réenchantement du monde* »<sup>956</sup> quitte à évacuer les scories du réel, à évacuer le territoire lui-même ?

Jean-Jacques Boutaud évoque lui aussi le réenchantement du monde qui serait selon lui une « *un temps suspendu* », une « *suspension de l'incrédulité* », portée par le désir de nous en laisser conter comme consommateur (...) détachée du fond de notre existence » pour nous permettre de « *partager un bon moment, des émotions, s'enrichir au contact des autres, découvrir de nouvelles sensations* »<sup>957</sup>. En somme, *Terra*

---

<sup>956</sup> Sylvie Craipeau, *La société en jeu(x) : le laboratoire social des jeux en ligne*, Presses universitaires de France, Paris, 2011 in Raphaël Koster, *Le jeu vidéo comme manière d'être au monde : socio-anthropologie de l'expérience vidéoludique*, phdthesis, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2013, 216 p.

<sup>957</sup> Jean-Jacques Boutaud, « Du sens, des sens. Sémiotique, marketing et communication en terrain sensible », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 22 août 2007, n° 23, p. § 21.

Aventura en créant cette parenthèse, participerait à créer une urbanité finalement détachée de notre existence, en rupture avec le « *continuum de la vie ordinaire* »<sup>958</sup> comme le désigne Boutaud.

Dès lors, la re-territorialisation ne signe-t-elle pas la consécration de la crise de l'urbanité en définissant un nouveau territoire hors du temps, un territoire sur-mesure ; un territoire idéal, décorrélé de ce qui le constitue pourtant intrinsèquement : les zones de désaccords, les paradoxes ?

Terra Aventura, via l'esthétique de l'enquête, s'inscrit bel et bien dans le tournant sensible. L'initiative motive un rapport charnel à l'espace, les énigmes sont des manières de s'intéresser de nouveau à la topographie dans son détail, sa singularité, de restituer une place active aux sens, de déshabituer son regard afin, presque, d'expérimenter un véritable voyage au sens proustien puisque selon ce dernier :

*Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est.*<sup>959</sup>

En somme, de se déterritorialiser.

Néanmoins, derrière l'apparence d'une enquête ouverte à de nouveaux signes, derrière un retour effectif au territoire, Terra Aventura se constitue comme une balade voilée, programmée, au coefficient de déplacement libre contraint. Le principe d'Unité, de douce continuité ne sont pas remis en cause, comme ce fut le cas dans le Nouveau Roman mais au contraire, valorisés par la trajectoire narrative qui ordonne la découverte du territoire et, dans le même temps, le détermine.

Nous le supputons avec la citation mise en exergue en début de partie, cette prise en charge du monde développe pour le joueur ou la joueuse l'idée d'un territoire d'où se dégage une « *douce impression de continuité* », à l'instar de la sensation éprouvée par Wallas dans cette ville imaginaire modelée par Robbe-Grillet. Le territoire via le *storytelling* est en ce sens l'objet d'une resimulation, telle est en substance l'idée de Fink reprise en l'occurrence par Westphal :

*Tout monde re-simulé est un monde de part en part imaginé quand même l'imagination ne serait pas intégralement productive et prendrait en charge le monde déjà existant. Cette prise en charge*

---

<sup>958</sup> *Ibid.*, p. § 23.

<sup>959</sup> Marcel Proust, *La prisonnière*, Paris, Gallimard, 1946, vol.11, p. 69.

*modifie toute la teneur du monde [nous soulignons] qui sort alors de la temporalité originare pour entrer dans un temps du monde de l'imagination.<sup>960</sup>*

Par cette prise en charge du monde, Tèrra Aventura reconfigure la relation au territoire : le territoire de marque devient le vecteur de l'identité territoriale.

L'ouverture sémiotique par l'admission de signes jusqu'alors considérés non-signifiants ne signe pas réellement une reterritorialisation, mais une nouvelle territorialisation ; une territorialisation hors sol. Le territoire se constitue en dehors de lui-même ; la communauté de jeu remplace la communauté territoriale. Ce faisant, ne continue-t-on pas de fragmenter le territoire, d'en faire un territoire « à la carte » ? Le nombre exponentiel de parcours démontre bien la problématique sous-jacente : le territoire n'est plus qu'une somme de parcours à effectuer, chacun caractérisant à sa manière un trait du territoire.

Indéniablement l'initiative permet de recréer un sentiment de communauté, un vivre ensemble, mais dans le cadre de la crise de l'urbanité, ce vivre-ensemble devrait, nous semble-t-il, transcender les communautés de valeurs et non pas chercher à régler le détail de nos gestes pour nous sauver « *pour une fois du flottement des intentions humaines* ». Face à la crise de l'urbanité, la nouvelle territorialisation proposée par Tèrra Aventura nous paraît effacer la possibilité de se frotter réellement aux territoires puisque ces derniers sont programmés, virtualisés, narrés.

Pourtant, l'entre-deux auquel s'intéresse Tèrra Aventura nous paraît toucher l'essence de l'urbanité – cet espace de flottement où pourrait précisément se développer des manières de vivre ensemble. À la condition toutefois de ne pas être stabilisé, figé, programmé par une gamification. N'est-ce pas précisément dans le flottement de cet entre-deux que s'éprouverait le territoire et plus globalement la vie ?

---

<sup>960</sup> Eugen Fink, De la phénoménologie, p. 62 in B. Westphal, *La géocritique: réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 126.

## B. Les Sentiers Métropolitains : l'esthétique de la (dis)continuité

« L'espace extérieur s'agrandit brusquement; c'est une grande locomotive minuscule qui s'approche et qui disparaît sur un sol zébré d'aiguillages; votre regard n'a pu la suivre qu'un instant comme le dos lépreux de ces grands immeubles que vous connaissez si bien, ces poutrelles de fer qui se croisent, ce grand pont sur lequel s'engage un camion de laitier, ces signaux (...) cette rue que vous apercevez dans l'enfilade avec un bicycliste qui vire à l'angle, celle-ci qui suit la voie n'en étant séparée que par cette fragile palissade et cette étroite bande d'herbe hirsute et fanée, ce café dont le rideau de fer se relève, ce coiffeur qui possède encore comme enseigne une queue de cheval pendue à une boule dorée (...). »

Michel Butor <sup>961</sup>

Cette citation, extraite de *La Modification* de Michel Butor, retranscrit en quelques lignes l'esthétique développée par Les Sentiers Métropolitains : fragmentalité, discontinuité et continuité, fragments du quotidien et détails insignifiants se combinent et nous apostrophent au sein d'une phrase qui semble ne jamais en finir.

Deux principales raisons argumentent ce choix : l'esthétique de la marge d'une part et l'interjection d'autre part.

En effet, ces randonnées périurbaines, qui émergent, elles aussi, dans les années 2010<sup>962</sup> forment l'hypothèse que cette fameuse part d'urbanité, qui ferait défaut dans la ville contemporaine diluée, serait finalement à chercher dans ces endroits périphériques de la ville, ces « *poutrelles de fer qui se croisent, ce grand pont sur lequel s'engage un camion de laitier* »<sup>963</sup> ; jusqu'alors envisagées spécifiquement comme parasites de l'urbanité.

---

<sup>961</sup> Michel Butor, *La Modification*, Paris, Éditions de minuit, 1980, p. 13.

<sup>962</sup> Elles se structurent notamment en 2013 autour du projet GR2013 à Marseille alors capitale européenne de la culture. Les sentiers sont aujourd'hui présents dans de nombreuses villes comme Bordeaux, Paris, Milan, Londres, Istanbul, Tunis, Avignon, Athènes, Toulon, Köln et Boston...

<sup>963</sup> L'illustration choisie par Le Parisien pour illustrer l'initiative correspond très précisément à cette description, cf. Annexe 1

Louis Moulin, *Le Grand Paris, chantier de grande randonnée*, <https://www.leparisien.fr/hauts-de-seine-92/decouvrez-le-grand-paris-en-marchant-26-04-2018-7685571.php>, 27 avril 2018, (consulté le 15 février 2023).



Elles proposent pour cela d'en passer par le « vous », comme dans l'ouvrage de Butor, à la fois cognitivement et corporellement, afin de modifier les perceptions de ces espaces, leurs représentations et peut-être aussi, leurs pratiques. En somme, par ces randonnées, Les Sentiers Métropolitains installent cette fois les habitant-e-s dans le rôle d'agents urbains. Ils s'inscrivent alors comme une logique de production spatiale menée par l'espace vécu et perçu : un retour au territoire pratiqué, parcouru, arpenté. Un retour à sa concrétude dirait Thibaud<sup>964</sup>, est tenté.

En 2014, à l'initiative de Baptiste Lanaspèze, philosophe, éditeur et consultant, et Paul-Hervé Lavessière, géographe et urbaniste, Les Sentiers Métropolitains s'organisent en agence, afin d'aider les collectivités qui souhaitent se doter d'un sentier pour « *faire entendre leur voix dans le concert métropolitain* »<sup>965</sup>. Nous retrouvons ici l'idée d'un besoin, exprimé par les collectivités, de faire exister leur métropole, d'affirmer leur présence sur la scène des villes et donc se singulariser<sup>966</sup>, entendu dans son acception première, celle de rendre unique, de distinguer. L'objet « *sentier* », qualifié « *d'infrastructure pédestre* »<sup>967</sup> et « *touristique* »<sup>968</sup> est envisagé tel un objet touristique exerçant une force d'attraction (cf. 5.1.1). Toutefois, sa fonction s'étend largement au-delà du tourisme et de l'assertion d'une ville-produit exportable. Ce sont ces dimensions qui nous intéressent dans le cadre de la crise de l'urbanité. Les Sentiers Métropolitains poursuivent effectivement plusieurs missions relevant principalement de ce que Houllier-Guibert qualifie d'« attrait » : reconnecter les individus avec leur espace de vie, inventer la ville de demain, aménager le territoire pour le rendre utilisable et permettre aux citoyen-e-s de créer leurs propres sentiers. Pour autant, la logique de production ne s'apparente pas à de l'espace conçu. L'appellation met l'accent sur deux modalités qui évoquent davantage un espace perçu ou vécu. La première modalité concerne la marche, c'est-à-dire l'action de se déplacer, ici sur un sentier, c.-à-d. « *un chemin étroit (dans la campagne...) pour les piétons et les bêtes* »<sup>969</sup>. La seconde modalité, quasi oxymorique avec la première, porte sur le déploiement du sentier dans des espaces propres à la métropole c'est-à-dire « *un ensemble urbain de grande importance qui exerce des fonctions de commandement, d'organisation et d'impulsion sur une région et qui permet son intégration avec le reste du monde. Elle anime un système urbain plus ou moins*

---

<sup>964</sup> J.-P. Thibaud, « La ville à l'épreuve des sens », art cit, p. 2.

<sup>965</sup> *Sentiers métropolitains*, <https://metropolitantrails.org/fr>, (consulté le 21 novembre 2022).

<sup>966</sup> *Agence*, <https://metropolitantrails.org/fr/agency>, (consulté le 23 novembre 2022).

<sup>967</sup> « *Sentier Métropolitain du Grand Paris* » : *un projet atypique*, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/sentier-metropolitain-du-grand-paris-projet-atypique-1496259.html>, (consulté le 11 février 2022).

<sup>968</sup> *Le Sentier Métropolitain du Très Grand Paris*, <https://lesentierdugrandparis.com>, (consulté le 30 novembre 2022).

<sup>969</sup> Le Robert, *s.v.* « Sentier », consulté le 11 février 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/sentier>

*complexe à la hiérarchisation emboîtée* »<sup>970</sup>. En définitive, la dénomination même de cette initiative, « *Les Sentiers Métropolitains* », résonne comme un défi : redonner une place à l'individu et à son corps – avec sa capacité esthétique, phénoménologique – dans un espace dont un ensemble de facteurs hétérogènes ont évacué voire rendu pour ainsi dire impossible toute expérience sensible. Parmi ces facteurs nous pensons notamment à la démesure de l'échelle de ces espaces – des zones étendues – à leur urbanisme – des espaces non conçus pour la pratique de la marche – et à leurs représentations – aucune référence à une pratique autre que pragmatique et non choisie. Les zones périurbaines, par essence en dehors du cœur de la ville, ne sont jamais considérées comme des espaces expérientiels.

Ce qui nous amène aux deux dimensions, à notre sens singulières, de l'initiative, qui recouvrent l'idée impulsée par le tournant sensible de la sortie de cadres contraignants, qu'ils soient discursifs, urbanistiques ou plus globalement politiques. La première consiste à faire des Sentiers Métropolitains une « *nouvelle vitrine sur le territoire urbain* »<sup>971</sup>, c'est-à-dire un outil permettant non seulement l'ouverture de la sémiose urbaine au périurbain, mais également sa valorisation. La deuxième concerne justement le changement sémantique. Il n'est de nouveau plus question de ville, mais de territoire, de « zones » de périurbanité. C'est un point nodal dans toutes les initiatives de notre corpus. De notre point de vue, la mutation sémantique traduit ici l'acceptation de la situation d'implosion-explosion théorisée depuis les années 70 par Lefebvre (cf. 3.2.3) et la volonté de ne plus chercher une image de ville qui n'existe plus. Il n'est plus question de retrouver une topographie stabilisée, formée une fois pour toutes, un espace délimité, mais de saisir les pratiques et perceptions hétérogènes, disparates, c'est-à-dire l'espace perçu qui le constitue en tant qu'unité de sens. Ce n'est pas un renoncement à l'urbanité présente dans la ville, mais une redéfinition des formes que celle-ci peut prendre dans le cadre de ce que certain-e-s définissent comme une transition de la ville vers le phénomène urbain, une crise de l'urbanité ou une mort de la ville. En définitive, la démarche paraît motivée par cette notion de crise qui sous-tend notre questionnement. Comme l'évoque le recours à Anna Tsing pour expliciter la démarche – « *Que faire quand votre monde commence à s'effondrer? Moi, je pars me promener* »<sup>972</sup> – les Sentiers seraient une forme de réponse à la

---

<sup>970</sup> *Métropole (échelle mondiale)* — Géoconfluences, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/metropole>, (consulté le 23 novembre 2022).

<sup>971</sup> « *Sentier Métropolitain du Grand Paris* » : un projet atypique, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/sentier-metropolitain-du-grand-paris-projet-atypique-1496259.html>, art cit.

<sup>972</sup> *Le Sentier Métropolitain du Très Grand Paris*, <https://lesentierdugrandparis.com>, art cit.

crise écologique et sociale (« acte d'écologie politique »<sup>973</sup> ; « inventer les villes de l'après-pétrole »<sup>974</sup>). Elle serait même finalement, dans une certaine mesure, une réponse à la crise de la figurativité :

*En premier lieu, dites-vous bien que tout est moche et nul [nous soulignons] ! N'oubliez pas que nous sommes en banlieue, un lieu banni par l'esthétique. Qui aime les grands ensembles en béton des années 1970 ? Réhabiliter de tels endroits, de la part du jeune poète, c'est un pied de nez au bon goût bourgeois. Mais, de la part du vieux poète, c'est un effort pour approcher la vérité de notre monde [nous soulignons]. Ce sont d'abord les cultures marginales, celles des fans d'architecture autoroutière ou des spotters, ces gens qui cherchent les meilleurs points de vue sur les tarmacs des aéroports, qui ont développé l'amour de la « ville molle ».*<sup>975</sup>

Dans ce contexte, les parcours apparaissent comme des quêtes de sens pour « *approcher la vérité du monde* » dans ces espaces où tout semble « *moche et nul* », ces espaces – autoroute, tarmacs d'aéroport – considérés *a priori* comme des non-lieux. Pour éclairer ces singularités – selon la définition que nous mobilisons, c.-à-d. faites de paradoxes et de désaccords – qui peuvent mener à la crise de la figurativité par exemple, la proposition des Sentiers Métropolitains convoque une esthétique semblable à celle mobilisée par Michel Butor et la ligne de chemin de fer dans *La Modification* : une esthétique de la non-discontinuité. Ce qui est recherché ce n'est en effet pas la discontinuité, la rupture, mais, au contraire, une certaine non-discontinuité entre des espaces, des temps et des fragments éclatés, au sein d'une forme urbaine qui n'est plus la même. Pour cela, l'initiative propose à notre sens une double reconfiguration :

1. Reconfiguration ontologique : à la fois cognitive – la manière dont est conçue la ville –, et sensible – la manière dont la ville est perçue et éprouvée.
2. Reconfiguration symbolique : le sens de la ville s'ouvre à des signes de la périurbanité, tel le lieu « *banni par l'esthétique* ».

Dans les prochaines parties, nous nous demanderons si et dans quelles mesures les Sentiers Métropolitains renouvèlent la logique de production de l'espace, en passant du conçu au perçu, en nous interrogeant

---

<sup>973</sup> *Ibid.*

<sup>974</sup> *Sentiers métropolitains*, <https://metropolitantrails.org/fr>, art cit.

<sup>975</sup> Nicolas Mémain, urbaniste in Alexandre Lacroix, J'irai randonner près de chez vous, *Philosophie magazine*, juillet 2020, <https://www.philomag.com/articles/jirai-randonner-pres-de-chez-vous>, (consulté le 14 février 2022).

plus particulièrement sur l'apport de l'esthétique de la non-discontinuité, qui s'apparente à une esthétique prosodique<sup>976</sup>. Celle-ci apporte-t-elle une réponse à la situation d'incommunication que nous avons constatée et de manière plus globale à la crise de l'urbanité ?

#### **Encadré 5 – Note méthodologique**

De manière globale, l'analyse ici présentée s'appuie sur différents supports communicationnels ou opérationnels. Nous nous sommes particulièrement concentrés sur la configuration des parcours afin de saisir quels étaient les signes intégrés à la sémiose urbaine.

« *Les Sentiers Métropolitains* » (*Metropolitan Trails*) étant une marque déposée qui incarne un réseau d'acteurs et d'actrices mobilisant une méthodologie, un règlement pour créer les sentiers, nous convoquons dans l'analyse différents acteurs et actrices qui utilisent ce label tout en possédant des plateformes de marques singulières. C'est pourquoi nous convoquerons au fil de ce travail différentes entités (Le Sentier des Terres Communes, Le sentier métropolitain du Très Grand Paris), s'exprimant sur différents supports d'expression. Généralement, les acteurs et actrices de ces sentiers font partie du comité de l'instance générale. Ces analyses sont complétées par une expérience sensible puisque nous avons nous-mêmes pratiqué une de ces balades urbaines à Bordeaux.

---

<sup>976</sup> Nathalie Piégay, « Entre roman et poésie : la quête d'une forme forte », *Critique*, 2017, vol. 845, n° 10, p. 789.

## a. Admettre la non-continuité pour tendre vers l'expérience de l'Unité

*« Or il est clair que monde dans lequel nous vivons se transforme avec une grande rapidité et il est impossible d'ordonner dans notre conscience toutes les informations qui l'assaillent. Il faut donc rechercher de nouvelles formes romanesques dont le pouvoir d'intégration soit plus grand. »*

Michel Butor<sup>977</sup>

Cet extrait de l'article *Essai sur le roman*, écrit par Michel Butor, résonne encore aujourd'hui. Cette incapacité que nous pouvons éprouver à intégrer et « ordonner » les informations qui nous « assaillent », est facilement transposable, 70 ans plus tard, au défi que représente la société postmoderne et aux nouvelles modalités d'existence qu'elle implique, telle que la métropole, « objet vaste et complexe, extrêmement difficile à appréhender sans croiser les perspectives et les expertises »<sup>978</sup>. Si Butor voit dans la littérature romanesque l'un des moyens d'identifier et d'assimiler ces *modifications* c'est dans la marche à travers les zones périurbaines que les Sentiers Métropolitains l'envisagent.

Mêlant l'aménagement, l'art, le tourisme, l'écologie et la géographie, l'initiative envisage le sentier n'ont pas comme un état à pratiquer, mais comme un processus à mener collectivement. Le sentier pas conçu en laboratoire, mais issu de « (...) rendez-vous mensuels de marches de repérages » qui sont l'occasion d'un « événement métropolitain » durant lequel « le territoire fait connaissance avec lui-même, par le bas »<sup>979</sup>, selon Jens Denissen<sup>980</sup>. Le territoire n'est pas envisagé comme une surface vierge, mais comme l'agglomérat de rapports intimes, de ressentis, de pratiques. Déjà, nous voyons poindre une démarche fragmentale, c'est-à-dire motivée et directement liée à la structure elle-même ; à l'inverse de Terra

---

<sup>977</sup> Michel, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1992, p. 11.

<sup>978</sup> <https://metropolitantrails.org/fr>

<sup>979</sup> <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/sentier-metropolitain-du-grand-paris-projet-atypique-1496259.html>

<sup>980</sup> Des propos qui sont illustrés sur les différentes plateformes de communication, par de nombreuses photographies de groupes d'individus, arborant fièrement sacs à dos et chaussures de randonnées pour parcourir les zones périurbaines en pleine exploration.

Aventura (et du roman policier) qui colle le récit sur la structure. Pour mettre en place cette connaissance «*par le bas*» et partir de la structure même, la création d'un sentier s'organise en trois étapes :

*1 – un itinéraire élaboré de façon concertée avec les territoires et les acteurs qui y œuvrent.*

*2 – des explorations : repérages, marches publiques, randonnées métropolitaines...*

*3 – des récits partagés : projets artistiques, livres, articles, récits de voyage, feuillets sonores, films documentaires, guides.<sup>981</sup>*

Ces trois étapes mettent l'emphase sur les aspects constitutifs d'un sentier : l'«*itinéraire*» (1) – c.-à-d. une progression topographique et temporelle guidée – issue d'une «*concertation*» (2) – temps d'échange, de réflexion et d'exploration du territoire – et une mise en récit à la fois intime et collective à travers différents médiums (3). Ces dernières peuvent, *prima facie*, rappeler typiquement la démarche de Terra Aventura : exploration topographique, identification des signes en vue de la création d'un itinéraire mis en récit. Pourtant, une divergence fondamentale les distingue. Alors que la création du parcours est chez Terra Aventura une compétence institutionnelle donnant lieu à une performance des joueur-euse-s, elle devient, avec les Sentiers Métropolitains, une compétence collective donnant corps à la performance territoriale<sup>982</sup>. Cette différence résulte principalement de la conception du territoire. De nouveau, recourons à Debarbieux qui explicite très clairement la dualité du terme territoire :

*En effet l'espace géographique, face matérielle du territoire, est fait de ces lieux géographiques, agrégés et structurés. Mais le territoire n'est pas que cela. Car aussi vrai que la société est plus qu'une agrégation d'individus, un corps vivant plus qu'une agrégation des cellules qui le composent, un objet plus qu'une agrégation d'atomes et un atome plus qu'une agrégation de particules, le territoire est plus que la somme des lieux géographiques sur lesquels il se déploie. Un territoire est un construit social qui associe à une base matérielle faite d'un espace géographique, un système de valeurs qui confère à*

---

<sup>981</sup> *L'art des sentiers métropolitains | Expositions | Pavillon de l'Arsenal*, <https://www.pavillon-arsenal.com/fr/expositions/11755-lart-des-sentiers-metropolitains.html>, (consulté le 23 novembre 2022).

<sup>982</sup> La compétence créative devient certes parfois, avec le concours Madness Maker, une performance individuelle, mais il ne s'agit pas là du schéma canonique de Terra Aventura.

*chacun des composants de cet espace (les lieux, mais aussi les espacements et les discontinuités) des significations multiples et combinées. [nous soulignons]*<sup>983</sup>

Les marques de ville s'appuient elles aussi sur cette définition de la ville comme « système de valeurs », qu'elles symbolisent à travers des signes, la transformant peu à peu en sphère idéale. Toutefois, dans cette démarche exogène, le « construit social » n'est pas pris en compte, tout comme l'hétérogénéité des significations qu'il implique. Le souci de lisibilité suppose une vue surplombante inexorablement figée, comme le formule de Certeau : « La tour de 420 mètres qui sert de proue à Manhattan continue à construire la fiction qui crée des lecteurs, qui mue en lisibilité la complexité de la ville et fige en texte transparent son opaque mobilité »<sup>984</sup>.

Les Sentiers Métropolitains justement, envisagent la production de l'espace via une expérience phénoménologique de la « ville du bas » :

*C'est en bas au contraire (down), à partir des seuils où cesse la visibilité [nous soulignons], que vivent les pratiquants ordinaires de la ville. (...) Ces praticiens jouent des espaces qu'ils ne voient pas; ils en ont une connaissance aussi aveugle que dans le corps à corps amoureux. (...) Tout se passe comme si un aveuglement caractérisait les pratiques organisatrices de la ville habitée. Les réseaux de ces écritures avançantes et croisées composent une histoire multiple sans auteur ni spectateur, formée en fragments de trajectoires et en altération d'espaces (...) Une ville transhumante, ou métaphorique, s'insinue ainsi dans le texte clair de la ville planifiée et lisible [nous soulignons].*<sup>985</sup>

Encore une fois, tout est question de fragmentation. Mais la fragmentation, cette fois si, est « sans auteur ni spectateur » ; elle rompt avec l'aspiration à la lisibilité. Il n'y a plus de maître du jeu ordonnant le chaos, mais des « fragments de trajectoires » intimes. Contrairement à Terra Aventura, la démarche n'aspire pas à figer la ville dans un « texte clair » grâce à un ordonnancement de fragments. Elle est

---

<sup>983</sup> Bernard Debarbieux, « Le lieu fragment et symbole du territoire », *Espace et société*, 1 janvier 1995, Les échelles de l'espace social, n°82-83, p. 15.

<sup>984</sup> M. de Certeau, L. Giard et P. Mayol, *L'invention du quotidien, op. cit.*, p. 140.

<sup>985</sup> *Ibid.*, p. 141.

davantage mue par l'envie de faire «*tenir ensemble les fragments, de donner sens à la discontinuité*»<sup>986</sup>. Cette formule utilisée par Piégay pour définir l'entreprise poétique de Butor dans *La Modification*, s'avère effectivement transposable, mot pour mot, aux Sentiers Métropolitains. L'idée n'est pas de produire une continuité, donc d'effacer la singularité, mais de «*subsumer toutes les fragmentations à l'œuvre*»<sup>987</sup> pour tendre vers une unité dans la discontinuité. Autrement dit, produire une forme qui, tout en tendant vers l'Unité (relier les territoires d'un même espace urbain), n'impose pas une continuité, un effacement des paradoxes et des zones de désaccords. C'est pourquoi il n'est aucunement question – du moins lors du processus de création – d'un·e lecteur·rice ou joueur·euse modèle, ni même de joueur ou jeuse tout court. Sa participation n'est pas restreinte à un rôle d'actualisation ou de comblement de non-dits. Nous ne sommes pas face à une logique de coopération interprétative, mais de coopération générative. Nous ne sommes pas face à un texte, mais face à un phénomène. Voici un renversement ontologique : l'être et ses mouvements sont admis comme des définissables du territoire. Les Sentiers Métropolitains interrogent ainsi la coïncidence entre «*lieux géographiques, agrégés et structurés*» et «*significations multiples et combinées*». Cette nouvelle forme fragmentaire, initiée par «*le parler des pas perdus*»<sup>988</sup> dans les zones périurbaines, admet les non-continuités qui en découlent et le principe d'une ville combinatoire. Ils paraissent, comme Butor avec *La Modification*, à la recherche de la *forme* de la ville, contrairement à Terra Aventura et aux *Gommes*, en quête eux, d'un *système*. Nous empruntons ici l'analyse de Piégay :

*La forme est précisément ce qui tend vers l'unité, qui n'est pas la continuité ni la linéarité, mais doit être capable de subsumer toutes les fragmentations à l'œuvre [nous soulignons] – et c'est en quoi il s'agit bien d'une forme, non d'une «structure», laquelle implique organisation, agencement cohérent de parties ou de segments faisant l'économie du point de vue de l'énonciation et de la diction.*<sup>989</sup>

L'esthétique imaginée par Les Sentiers Métropolitains transcende les limites communément admises de l'Unité de la ville, envisagée comme une continuité, une linéarité et formule l'hypothèse que l'Unité de la

---

<sup>986</sup> N. Piégay, « Entre roman et poésie », art cit, p. 790.

<sup>987</sup> *Ibid.*, p. 789.

<sup>988</sup> M. de Certeau, L. Giard et P. Mayol, *L'invention du quotidien, op. cit.*, p. 147.

<sup>989</sup> N. Piégay, « Entre roman et poésie », art cit, p. 790.



ville se trouve dans la subsumation de ses fragmentations, et non pas dans leur lisibilité ou leur ordonnancement.

Dans *La Modification*, Butor mobilise la ligne de chemin de fer comme la forme permettant de subsumer les pensées de ce fameux «vous» utilisé tout au long du roman qui interpelle autant qu'il invite à faire l'expérience des événements au fur et à mesure que la narration lui propose. C'est cette modification du «vous» – qui passe, au fil du livre, d'apostrophe du lecteur à narrateur omniscient et au «moi» objectivé, au fur et à mesure de la prise de conscience de Léon – que recherchent Les Sentiers Métropolitains.

Ils développent pour cela une méthodologie en trois étapes qui nous rappellent inmanquablement les trois figures présentées dans la théorie de la lecture de Bertrand Gervais : le scribe, le museur et l'interprète. Cette théorie qui aspire à saisir «*Comment une simple chose devient-elle un signe, un objet de pensée chargé de signification?*»<sup>990</sup>, interroge la notion de figure, définie par Gervais comme une «*construction imaginaire, plus ou moins motivée, qui surgit au contact des choses et des signes, et qui permet la coalescence de pensées par ailleurs divergentes*»<sup>991</sup>. Ainsi, les trois figures que sont le scribe, le museur et l'interprète – internes à chaque lecteur – par leur capacité à incarner «*(...) les gestes par lesquels nous manipulons des signes, les comprenons et les interprétons*»<sup>992</sup> éclairent les différentes étapes du processus de création du parcours évoquées : la perception, la représentation, la mise en récit. La première figure, celle du museur «*qui contemple une figure, réelle ou imaginaire, va d'une idée à l'autre sans lien logique, comme dans le rêve et ses associations libres*»<sup>993</sup> est à l'instar de Léon Delmont, ce «vous» installé dans le wagon de Butor qui laisse vagabonder son esprit entre des fragments de souvenirs. Cela correspond à la phase d'exploration collective, de repérage, de dérive, pourrait-on dire. Par la suite, ce museur «*se ressaisit et entreprend de conter son dessaisissement, de décrire par le détail la figure qui le fascine et de transformer l'expérience en processus créateur*»<sup>994</sup>. Dans les Sentiers Métropolitains, la figure du scribe correspond à la phase de sélection des signes des diverses expériences intimes. Dans l'ouvrage de Butor le passage progressif du «vous» apostrophant au «vous» comme dédoublement d'une voix intérieure illustre une

---

<sup>990</sup> Bertrand Gervais, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire, tome I*, Le Quartanier., Montréal, Canada, 2007, p. 15.

<sup>991</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>992</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>993</sup> Nicolas Tremblay, « Bertrand Gervais », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 2007, n° 127, p. 50.

<sup>994</sup> B. Gervais, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire, tome I, op. cit.*, p. 132.

modification semblable, le déplacement en train illustrant la prise de conscience de Delmont sur lui-même.

Par la suite, l'intervention de la troisième figure, celle de l'interprète «*fige en discours*» «*la trace, l'objet matériel*», et stoppe «*le mouvement de cette flânerie mentale, de ce musement chaotique*» par la substitution d'«*un récit à l'énigme.*»<sup>995</sup>. Cette dernière figure évoque l'écriture du livre narrant le «*vous*», la stabilisation d'un parcours figé cohérent donnant lieu à la création d'un récit territorial se déployant à travers différents points-balises.

Si les figures proposées par Gervais éclairent la philosophie des Sentiers Métropolitains face à la sémiose territoriale, c'est que la démarche globale postule la ville comme un phénomène corporel, sensible, certes, mais aussi textuel. Lors de la création d'un parcours, l'individu peut devenir tour à tour chacune de ces figures ce qui n'est pas le cas dans les pratiques de *branding* ni même dans l'expérience Terrà Aventura qui figent un Lecteur Modèle s'apparentant à la figure de l'interprète. Avec les Sentiers Métropolitains, chacun pourra être tour à tour museur, scribe et interprète, bien qu'un museur puisse ne jamais devenir scribe, tout comme un interprète puisse ne jamais avoir été ni scribe ni museur. C'est de l'agrégation et de l'alternance de ces différentes figures et de leur rapport intime à l'espace que naissent le parcours et donc, *in fine*, le territoire. Prenons garde toutefois à la métaphore textuelle. En effet, ces figures s'actualisent ici dans un espace, urbain, périurbain qui est un contexte écologique sensible dont le corps se fait à la fois le médiateur et l'informateur. C'est pourquoi nous parlons de reconfiguration sensible.

Les Sentiers Métropolitains pensent le corps dans la ville comme une modalité de saisie du monde : «*Ces espaces ne se décrivent pas, il faut les entreprendre, les arpenter [nous soulignons] pour capter leur petite magie, leurs qualités fragiles, là où le cadrage ne restitue que l'anecdotique, là où la caméra ne capte que le sordide ou la texture...*»<sup>996</sup> Nous retrouvons l'idée d'une nécessaire sortie du cadre qui par essence exclut du champ «*la petite magie*» que seule l'expérience physique permet d'appréhender. C'est cette petite magie que narre Pierre Sansot lorsqu'il écrit «*La pluie, par le silence qu'elle venait de créer, constituait un signe*»<sup>997</sup>. Le corps, immergé dans le contexte urbain et dans une temporalité, perçoit la pluie comme l'instauratrice d'un silence devenant signifiant par opposition à l'ambiance de la ville l'instant précédant la tombée de la pluie. Il connecte ces différents éléments et ce faisant, crée une sémiose urbaine.

---

<sup>995</sup> N. Tremblay, « Bertrand Gervais », art cit, p. 50.

<sup>996</sup> *Bruit du frigo*, <https://randonneesperiubaines.fr/>, (consulté le 1 décembre 2022).

<sup>997</sup> P. Sansot, *Poétique de la ville*, op. cit., p. 93.

Cependant, cloisonné dans des parcours programmés, des moyens de transport et des temps déconnectés du rythme de la ville, dans des logiques pragmatiques laissant peu de place à la sérendipité, peut-on encore faire l'expérience de ces signes sensibles ?

En 2021, Jérémy Gaubert publie un ouvrage intitulé *Philosophie du marcheur*, dans lequel il interroge la possibilité de l'expérience sensible de la marche dans le monde contemporain. Il revient notamment sur le rapport entre sensorialité et signification – en s'appuyant sur les travaux de Jakob von Uexküll – et démontre que c'est « *l'aseptisation des ambiances, c'est-à-dire l'appauvrissement de l'expérience sensorielle qui entraîne inexorablement la perte du sens* »<sup>998</sup>.

Pour Les Sentiers Métropolitains, la marche incarne ainsi le moyen le plus approprié de retrouver le sens dans ces espaces périurbains. Redonner droit de cité au corps, ou en l'occurrence, « droit de périurbanité » pourrait-on dire, c'est finalement en revenir à la ville elle-même, aux microévénements qui, en la ponctuant, participent à sa signification. C'est envisager la production de la ville à travers l'espace perçu. La saisie esthésique que la marche admet connecte les fragments disséminés ensemble : le corps fait territoire.

Inévitablement, ces randonnées périurbaines ne manquent pas d'évoquer les deux incontournables que sont le flâneur urbain du XIX<sup>e</sup> et la dérive psychogéographique (cf. 1.3.1) théorisée par les situationnistes au milieu du XX<sup>e</sup>. Le contexte du tournant sensible, que nous évoquions précédemment (cf. 2.3 ; 3.2), les réactualise particulièrement. Pourtant, il n'est pas question pour les créateurs des Sentiers Métropolitains d'être associés à cette « *tarte à la crème des situationnistes* »<sup>999</sup>. Cet « *équipement pédestre géant* »<sup>1000</sup> qu'est le sentier métropolitain est davantage envisagé comme un « *acte urbanistique hyper doux* », réinventant une manière d'être au monde<sup>1001</sup>, un retour au corps, à son esthésie et sa temporalité propre :

*Notre sentier c'est un geste d'urbanisme hyper doux qui permet de créer une continuité [nous soulignons] physique, piétonne, pour que les êtres humains puissent se déplacer dans l'espace. Ça paraît simple, mais ce n'est pas évident dans une métropole. C'est un geste qui va modifier [nous soulignons]*

---

<sup>998</sup> Jérémy Gaubert, *Philosophie du marcheur : essai sur la marchabilité en ville*, Vincennes, Terre Urbaine, AsM Editions, 2021, p. 28.

<sup>999</sup> *J'irai randonner près de chez vous*, art cit.

<sup>1000</sup> *Le Sentier Métropolitain du Très Grand Paris*, <https://lesentierdugrandparis.com>.

<sup>1001</sup> Il mobilise plus volontiers l'ouvrage de Stendhal, *Mémoire d'un touriste*.

*vos usage de la ville, votre rapport à la ville, votre façon de vous déplacer, votre façon de la regarder, de la vivre (...).*<sup>1002</sup>

Le sentier incarne un temps humain, qui n'est pas celui de la société contemporaine, des réseaux de communication et de transport. Le sentier réintègre le présent dans le rapport au territoire, qui n'est plus un espace à traverser, mais à déployer, c.-à-d. à « *développer dans toute son extension* »<sup>1003</sup>. Nous retrouvons ici l'idée de Bertrand Westphal, selon lequel la « *perception éclatée du présent a bien sûr une incidence déterminante sur la lecture des espaces* »<sup>1004</sup>. C'est pourquoi *La Modification* paraît très à propos. Selon Butor, la ligne de chemin de fer, sur laquelle se construit le récit, est l'« *exemple admirable de liaison précise entre le temps et l'espace* » ; c'est elle qui lie les fragments, temporels, spatiaux, mémoriels. Pour Piégay, tout y est question de prosodie : « *sorte de principe formel matriciel, indépendant à la fois de la diégèse, du contenu, du genre, et apportant une cohérence d'ordre rythmique et énonciatif à la matière discontinu qui est décrite ou racontée [nous soulignons]* »<sup>1005</sup>. En somme, avec la ligne de chemin de fer, ce n'est pas à une quête d'Unité narrative que se livre Butor, mais à une quête de cohérence rythmique indépendante du récit fragmenté en souvenirs épars. Tel semble être le sens du concept de « *continuité* » évoqué plus haut par Lanaspèze.

Effectivement, Les Sentiers Métropolitains procèdent de la même esthétique avec le parcours, de façon moins répressive sans doute. Si le parcours est tracé, il n'est pas contraint par un espace-temps préalablement défini (contrairement à *La Modification*, dont la durée de voyage est déterminée – 21 h 27 – et se déroule dans espace clos, le wagon du train) qui rapproche le coefficient de déplacement libre proche de zéro. Néanmoins, dans le livre, ce n'est pas le corps qui se déplace, mais l'esprit qui vagabonde – entre les fragments du passé et les espoirs du futur – il n'est donc pas soumis à la répression de la voie ferrée. Dans ce contexte les sentiers font office de chemin de fer, procurant rythme et cohérence aux zones périurbaines, engendrées par l'implosion-explosion de la ville. Par la pratique de la marche, les discontinuités sont gommées et évoluent en non-discontinuités, le geste modifie le rapport au territoire

---

<sup>1002</sup> Baptiste Lanaspèze in *Découvrez les Sentiers métropolitains*, France 2, 2020 :

[https://www.youtube.com/watch?v=\\_XOw9Agzvnc](https://www.youtube.com/watch?v=_XOw9Agzvnc)

<sup>1003</sup> Le Robert, s.v. « Déployer », consulté le 01 décembre 2022, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/depoyer>

<sup>1004</sup> B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 28.

<sup>1005</sup> N. Piégay, « Entre roman et poésie », art cit, p. 794.

comme le formule Lanaspèze et, de la sorte, modifie le territoire lui-même. Le museur, allant d'un signe à l'autre, d'un espace à l'autre, connecte ces espaces fragmentés, disparates : il joue et éprouve la prosodie territoriale. Il est le garant de ce que Lévy nomme la co-spatialité, il « *articule des couches spatiales superposées* »<sup>1006</sup>, les traces, la patine, les déchets s'assemblent par son corps performant le territoire, il en est le « *commutateur spatial* »<sup>1007</sup>. Mais cette quête de continuité ne s'apparente-t-elle pas en quelque sorte à une autre forme de lisibilité ?

À notre sens, la continuité ici évoquée n'est pas celle d'une lecture simplifiée, d'une image lisible et exportable. Elle constitue la trame d'un territoire qui admet des vides et des pleins, du chaos et de l'harmonie ; d'un territoire qui admet l'illisible, le non continu, mais se constitue tout de même comme une Unité. La continuité est alors davantage synonyme de cheminement que de lisibilité. Elle n'implique pas un rejet de la discontinuité, bien au contraire, elle en est la garante. Si les Sentiers apparaissent comme le moyen de supprimer la rupture entre espace central et espaces périphériques, ils sont aussi le moyen de jouer des vides et des creux, des alternances, de montrer que le discontinu peut être signifiant si on l'envisage en termes de rythme, d'intensité. C'est pourquoi les Sentiers Métropolitains ne proposent pas de gommer la rupture – la discontinuité – mais de créer, grâce à des fragments intimes, un « *continuum prosodique particulier* », où la question n'est pas « *affaire de structure, de fragments ou d'éléments combinés, assemblés, montés ensemble, mais de régimes d'intensité, d'accentuation, de mélodie. Autrement dit d'allure et de rythme* »<sup>1008</sup>.

Ce chemin de fer se retrouve très clairement dans les références faites par les créateurs des sentiers au travail de l'anthropologue Tim Ingold, et notamment au concept de ligne qu'il a théorisé :

*Dans son petit ouvrage sur les lignes [Une brève histoire des lignes, Zones sensibles, 2011], Ingold distingue les « lignes de transport », qui mènent d'un point A à un point B, et les « trajectoires », qui sont des déplacements à l'intérieur de la matérialité du paysage, ouverts à tout ce qu'on y rencontre. C'est un peu la même idée que le proverbe bouddhiste bien connu : « le chemin est le but ».*<sup>1009</sup>

---

<sup>1006</sup> Interspatialité, cospatialité — Géoconfluences, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/interspatialite>, (consulté le 3 décembre 2022).

<sup>1007</sup> Ibid.

<sup>1008</sup> N. Piégay, « Entre roman et poésie », art cit, p. 789.

<sup>1009</sup> Jens Denissen in *J'irai randonner près de chez vous*, art cit.

Avec cette ligne, comme avec le chemin de fer, le cheminement, en lui-même, fait le territoire. Dans ce sens, ce qui produit le territoire, c'est l'expérience qu'on en fait, ce que l'on en perçoit. Or, cette expérience aussi a été soumise à une sémiologie dominante. Les tentatives de réponse développées par les stratégies discursives aspirant à retrouver la ville originelle grâce à sa lisibilité n'ont pas pris en compte la dimension corporelle et temporelle de la ville. La simplification sémiotique qu'elles ont appliquée à la ville, la déterritorialisant d'elle-même, tout comme l'implosion-explosion décrite par Lefebvre, n'ont pas simplement agi sur l'espace topographique, elles ont, dans le même temps déterritorialisé les corps l'habitant, la pratiquant. C'est en substance ce que raconte un article publié par Rachel Thomas et al. sur l'aseptisation urbaine et la passivité qu'elle entraîne :

*(... en prônant une forme de lissage des ambiances urbaines et donc en réduisant les conditions mêmes d'une réception multisensorielle de la ville, elles limitent considérablement les possibilités de contact et d'échange avec le piéton, favorisent l'apathie et l'indifférence. Mis à distance des stimulations et des microévénements de la rue, le piéton développe alors une forme de passivité, voire d'étrangeté aux affections sensibles.<sup>1010</sup>*

Sous couvert de retrouver une « ville apaisée », assurant « au citoyen une harmonie et une convivialité confisquées par la prééminence du trafic routier » et plus largement par la sur sollicitation cognitive évoquée déjà par Baudelaire (cf. 1.3.1) et Simmel (cf. 3.1.1); les différents mouvements de configuration de la ville n'ont-ils pas oublié que la ville était avant tout un espace perçu, sensible, ponctué de microévénements, potentielles figures de sens ? En érigeant la ville apaisée comme « pivot d'un nouveau modèle d'urbanité » dont la marche serait le vecteur principal, les différentes stratégies, *marketing* et urbanistique, ont contraint le corps à un rôle de Lecteur Modèle, une fois encore. C'est en opposition à ces pratiques contraignantes que les Sentiers Métropolitains se composent. Par plusieurs aspects, le corps se trouve confronté, durant ces randonnées périurbaines, à la dimension chaotique, par essence non apaisée de ces espaces. Il n'est pas question d'éviter le bruit ou les voitures (les sentiers passent autour de l'autoroute, à côté d'échangeurs, cf. partie suivante). Le chaos, inhérent au phénomène urbain, n'est ni valorisé ni dénigré, il est pris en charge par le corps comme un étant. La ville apaisée que nous venons

---

<sup>1010</sup> Rachel Thomas et al., *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI<sup>e</sup> siècle, entre passivité et plasticité des corps en marche*, CRESSON, 2010, p. 18.

d'évoquer trouve un écho dans le concept développé en 2021 par Breviglieri, celui de « *ville garantie* ».

Celle-ci serait guidée par :

*une démarche systématique de catégorisation des espaces flottants et indéfinis ; une production excessive de repères normatifs et de référents conventionnels dans l'espace public urbain (...) repères cognitifs standardisés ; dans les activités ordinaires et des forces physiques de guidage pouvant orienter la motricité et la mobilité corporelle en vue d'une utilisation raisonnable de l'environnement. Ainsi, la ville garantie se prête à une utilisation normalement prévisible par l'individu. [Jamais désorienté, rarement troublé, celui-ci progresse dans l'espace urbain, qui renforce chez lui son autonomie et sa pleine individualité [nous soulignons]].<sup>1011</sup>*

C'est exactement cette « *démarche systémique de catégorisation des espaces flottants* » et cette volonté constante d'instaurer « *des repères cognitifs standardisés* » que les Sentiers Métropolitains aspirent à brouiller. En proposant des parcours traversant des zones périurbaines non conçues pour la marche, non programmées pour la découverte et la randonnée, en jouant de la confrontation entre des espaces programmés pour un usage spécifique et leur détournement, les sentiers entendent confronter le corps au phénomène urbain tel qu'il est : parfois bruyant, pollué, mais aussi parfois bucolique, source d'émerveillement. N'est-ce pas précisément là que se situe l'expérience du monde ? Troublé, désorienté, le marcheur ou la marcheuse ne sont-ils pas au plus près de l'expérience du phénomène urbain ?

Finalement, à travers la déambulation sensible dans le territoire topographique, c'est une expérience intime, un territoire sensible qui se construit : « *d'une marche comme produit de l'urbanité, nous passons à une marche comme facteur de l'urbanité* »<sup>1012</sup> explicite Jérémy Gaubert. La déambulation – c.-à-d. la marche sans but précis<sup>1013</sup> – représenterait une modalité possible d'urbanité, car : « *(...) marcher réalise le lieu. (...) En marchant, à chaque pas, nous sommes embarqués dans le mouvement du temps et de l'espace que nous ressentons corporellement. Ce qui constitue l'urbain, assurant la transmutation des espaces en lieux, n'est autre que le vécu, l'expérience* »<sup>1014</sup>.

---

<sup>1011</sup> M. Breviglieri, « Une brèche critique dans la “ ville garantie ” ? », art cit, p. 10.

<sup>1012</sup> J. Gaubert, *Philosophie du marcheur*, op. cit., p. 53.

<sup>1013</sup> Le Robert, s.v. « Déambulation », consulté le 17 janvier 2023,

<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/deambulation>

<sup>1014</sup> J. Gaubert, *Philosophie du marcheur*, op. cit., p. 12.

Cette double reconfiguration transforme le statut des participant-e-s – des expert-e-s du territoire topographique (urbanistes, architectes) des artistes (plasticien-e-s, écrivain-e-s, photographes...) ou simplement des citoyen-ne-s motivé-e-s par l'envie de renouer avec leur territoire, de participer à son élaboration – qui deviennent ainsi des « *agents urbains* »<sup>1015</sup>, c'est-à-dire des acteurs de la sémiose urbaine. L'espace perçu devient le moteur de la production urbaine. Il les modifie aussi intrinsèquement, dans leur manière d'être au monde, de le recevoir et de s'y concevoir.

De ce collectif éclectique d'agents urbains, de museurs, scribes et interprètes, se forme alors un « *gang* »<sup>1016</sup> produisant « *Un vaste portrait collaboratif* »<sup>1017</sup> du nouveau territoire urbain. Ce recours au terme « *gang* » – une « *bande organisée, association de malfaiteurs* » – nous interpelle, car nous aurons l'occasion de le croiser dans les stratégies discursives d'autres initiatives. Il nous semble connoter ici à la fois un positionnement en marge du système et dans le même temps l'hégémonie de certains acteurs territoriaux qui assigneraient à cette démarche de réappropriation territoriale une intention quasi criminelle. Les « *5 leçons 📖 pour devenir un hacker métropolitain 🗝️* » proposées par l'agence appuient cette lecture et démontrent que plusieurs initiatives de notre corpus se revendiquent explicitement comme hors sémiose, c'est-à-dire en dehors des discours dominants<sup>1018</sup>. Qu'en est-il précisément pour Les Sentiers Métropolitains ? Est-ce réellement le cas ? Selon quelles modalités cela s'opère-t-il ?

## b. Reconfiguration symbolique

Si nous avons étudié la double reconfiguration ontologique – cognitive et sensible – dans le processus de création du parcours, nous avons laissé de côté deux questions pour le moins fondamentales et étroitement liées : les signes intégrés au parcours et leur potentiel d'actualisation par les marcheurs et

---

<sup>1015</sup> R. Ledrut, *Sociologie urbaine, op. cit.*, p. 21.

<sup>1016</sup> *Le Sentier Métropolitain du Très Grand Paris*, <https://lesentierdugrandparis.com>

<sup>1017</sup> Baptiste Lanaspèze et Paul-Hervé Lavessière, *Le Grand Paris au plus près du sol*, [https://www.liberation.fr/environnement/le-grand-paris-au-plus-pres-du-sol-20210715\\_B3T5LF5NDJFEHNJWWBOINNIJGU/](https://www.liberation.fr/environnement/le-grand-paris-au-plus-pres-du-sol-20210715_B3T5LF5NDJFEHNJWWBOINNIJGU/), (consulté le 11 février 2022).

<sup>1018</sup> Une fois encore, les photos de groupes d'individus arpentant des zones périurbaines désaffectées, habituellement non-fréquentés, accentue cet effet de « *gang* ».



marcheuses ; ces deux points se rapportant à ce que nous considérons plus généralement comme une reconfiguration symbolique de l'espace.

Commençons par nous intéresser aux signes, ils nous informeront par la suite sur les usages et leur potentiel d'actualisation. Les signes intégrés et constitutifs des sentiers se divisent en deux catégories : les points directionnels (POD) et les points d'intérêts (POI)<sup>1019</sup>. Les premiers étant de l'ordre de la programmation topographique, les seconds peuvent-ils être considérés comme étant de l'ordre de la programmation symbolique ? Plus largement, quelle est la nature de ces points d'intérêt ? En quoi sont-ils différents d'un parcours touristique habituel ?

Les Sentiers Métropolitains, en raison de leur nom, des signes déployés sur leurs supports de communication – photographies de zones périurbaines, groupes de marcheurs et marcheuses dissonant avec l'espace de marche –, et par la manière qu'ils ont de définir le territoire comme espace social et espace topographique (cf. partie précédente) annoncent déjà leur conception de la sémiose urbaine. Nous l'avons vu dans les exemples précédemment cités, l'espace conçu à travers le *branding*, le *storytelling* se concentre souvent sur le centre de la ville. La corrélation entre centre et sens telle que formulée par Chamoiseau « *J'ai vu des villes qui n'avaient plus de centres. Ni de sens* »<sup>1020</sup>, démontre la primauté habituellement accordée à ce que l'on désigne, par une personnification, « le cœur de ville », bien souvent son centre historique. Ce dernier est alors chargé à lui seul d'incarner l'esprit d'un espace esthétique, par son architecture, ses places, ses magasins, la présence de traces du passé. Il est le lieu de la mémoire collective de la ville. En comparaison, les zones périurbaines représentent la signature du monde surmoderne, de la culture de masse, un espace pragmatique, sans âme. C'est précisément ce clivage entre un espace esthétique chargé de sens et d'histoire et un espace pragmatique, par essence dépourvu de toute poésie, que souhaite bousculer l'initiative :

*5 – Le Sentier du Grand Paris est une machine à changer Paris*

*Il répond à la conviction que le Grand Paris est une révolution culturelle revenant ni plus ni moins à redéfinir ce qu'est Paris en tant que ville au XXI<sup>e</sup> siècle.*

---

<sup>1019</sup> *Randonnées périurbaines 1999-2005 | Bruit du frigo*, <https://randonneesperiurbaines.fr/?rando=rando-ancienne>, (consulté le 2 décembre 2022).

<sup>1020</sup> Patrick Chamoiseau, *Livret des villes du deuxième monde*, Paris, Monum, Éditions du patrimoine, 2002, p. 44.

*Il fait de grands gestes autoritaires (Versailles, Villes Nouvelles) et de millions d'initiatives spontanées accumulées au fil des années.*<sup>1021</sup>

Ce cinquième point descriptif du Sentier du Grand Paris illustre les deux dimensions fondamentales à l'œuvre dans l'opération de virtualisation des signes constitutifs du parcours : la volonté de repenser la ville du XXI<sup>e</sup> au prisme de ces espaces jusqu'alors délaissés des représentations de la ville et l'ouverture de la sémiose urbaine à des « initiatives spontanées » qui se présentent sur le territoire. Voici les fondements définis. Dès lors, comment cela s'opère-t-il concrètement ?

Précédemment, nous nous sommes inspirés des figures de lecture proposées par Gervais – le museur, le scribe et l'interprète – pour comprendre la reconfiguration ontologique à l'œuvre lors de la création du parcours. À présent nous remobilisons cette théorie pour saisir la façon dont un signe peut devenir une figure, dont une reconfiguration symbolique peut s'opérer. Le chercheur explique le processus de passage d'un objet à une figure de la sorte :

*Tout peut devenir figure. Celle-ci n'est pas, en tant que telle, la propriété d'un objet ou d'un être. Elle est le résultat d'une projection faite par un sujet qui attribue à un objet quelconque une valeur, une signification. Et cette transfiguration est le résultat d'un processus d'appropriation qui ne laisse pas l'objet intact, mais le converti en forme signifiante, en objet d'un investissement affectif et symbolique [nous soulignons].*<sup>1022</sup>

Puis il s'attarde sur son rôle, ses fonctions : « Ses fonctions sont multiples : elle est un foyer de l'attention et, en tant que signe, elle sert d'interface et de relais, elle appelle et suscite des commentaires, elle sert de principe interprétatif »<sup>1023</sup>.

C'est précisément ce processus qui nous intéresse : comment certains objets périurbains peuvent-ils devenir des objets symboliques, affectifs ? Et surtout, comment peuvent-ils devenir des formes signifiantes du territoire ? Si l'on en revient à Lefebvre, comment l'espace perçu devient-il producteur de

---

<sup>1021</sup> *Le Sentier Métropolitain du Très Grand Paris*, <https://lesentierdugrandparis.com>.

<sup>1022</sup> Bertrand Gervais et Audrey Lemieux, *Perspectives croisées sur la figure : à la rencontre du lisible et du visible*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. 2.

<sup>1023</sup> B. Gervais, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire, tome I, op. cit.*, p. 20.

la ville ? De manière générale, les figures distinguées dans les parcours servent-elles de principe interprétatif au territoire ? Pour interroger ces différents points nous nous appuyons sur deux corpus distincts : les images défilantes sur le site du Sentier Métropolitain du Très Grand Paris et la carte interactive du Sentier des Terres Communes de Bordeaux, chacun proposant une narration particulière du territoire à travers la virtualisation des signes.

Commençons par le Sentier des Terres Communes à Bordeaux. Si ce dernier est bien dans le réseau des Sentiers Métropolitains – il en est même le tout premier itinéraire – la démarche est initialement portée par un individu, Yvan Detraz, qui en fit son projet de fin d'étude d'architecture qu'il baptisa *Zone Sweet Zone*<sup>1024</sup>. Son dessein était alors de «*cartographier les espaces délaissés et les chemins de la périphérie bordelaise (...) s'immerger dans cette réalité invisible, de donner à voir l'abondance et la diversité de ces fragments d'espaces et de révéler leur potentiel de continuité et de structuration urbaine*»<sup>1025</sup>. En 2019, Le Bruit du Frigo, un collectif de création urbaine dont il est le directeur, matérialise ce travail en donnant corps aux Terres Communes, 300 km de randonnées dans la périphérie bordelaise et 15 boucles qui s'entrecroisent. Même si ce sentier n'a pas réellement fait l'objet d'un processus de co-construction comme ce fut le cas pour les autres parcours, le processus de virtualisation fut le même. Yvan Detraz a lui-même été tour à tour muséologue, scribe et interprète des zones périurbaines. Il y a identifié des figures de sens qu'il a agencé en boucles de randonnées. Pour l'urbaniste, que nous avons interviewé en octobre 2021<sup>1026</sup>, les parcours des Terres Communes – qui s'émancipent de la sémantique des Sentiers Métropolitains pour affirmer plus fermement encore le retour à la concrétude de l'espace et mettre l'accent sur la pluralité des terres habitables comme espace de partage – s'insèrent avant tout dans «*des espaces produits de manière non volontaire*»<sup>1027</sup>. Ce qui intéresse le Bruit du Frigo c'est de repenser le rapport à ces espaces dans lesquels :

*On n'a pas planté les graines pour s'y installer durablement, pour leur donner l'épaisseur humaine qu'on recherche dans les centres historiques, ce truc impalpable, cette patine, au-delà de la pierre. Ça il n'y a pas de secret et il faut laisser les gens faire, ce qu'on aime c'est les trucs pittoresques où il y a des*

---

<sup>1024</sup> Yvan Detraz, *Zone sweet zone : la marche comme projet urbain*, Marseille, Éditions Wildproject, 2020, 175 p.

<sup>1025</sup> *Bruit du Frigo*, <https://bruitdufrigo.com/>, (consulté le 5 décembre 2022).

<sup>1026</sup> Entretien réalisé le 08/10/2021

<sup>1027</sup> *Ibid.*

*accidents, des imprévus, faits par les gens eux-mêmes, c'est l'harmonie du chaos [nous soulignons], c'est pas en faisant ces quartiers que tu arrives.*<sup>1028</sup>

Voici résumé le projet des Terres Communes : partir en quête de la valeur de ces espaces accidentés, imprévisibles qui patinent l'espace et lui procure, d'une certaine manière, une singularité. De cette « plongée dans les interstices urbains » se cristallise une carte des espaces délaissés qui possèdent pourtant une capacité de signification pour le territoire et ses pratiquants. Il s'agit d'accepter leur non-lisibilité, d'accepter « l'harmonie du chaos » pour retrouver l'épaisseur humaine. Que trouvons-nous donc, dans ces espaces interstitiels au cœur des parcours dans la banlieue bordelaise ?

Avant de nous pencher plus en détail sur les parcours, précisons un point crucial soulevé avec Yvan Detraz lors de notre entretien : les randonnées périurbaines ne sont souvent pas le point d'entrée des individus avec le territoire. Elles ne possèdent pas en elles-mêmes un potentiel d'éveil affectif suffisant pour attirer de pratiquants non expérimentés ou non-connaisseurs. C'est une des raisons qui a poussé l'architecte et son collectif le Bruit du Frigo à concevoir ce qu'ils appellent des « refuges périurbains », des installations architecturales aux formes improbables, intrigantes<sup>1029</sup> – un hibou, un nuage, un tronc creux, etc. – dans lesquels il est possible de passer gratuitement une nuit. Ces refuges – c.-à-d. un espace abrité, où l'on se rassemble – installés dans l'agglomération bordelaise, pensés comme des « observatoires artistiques d'une métropole en mouvement ». Cependant, ils apparaissent surtout, notamment grâce à leur gratuité, comme la possibilité d'une activité insolite à côté de chez soi. C'est une clé d'entrée dans le territoire périurbain, un éveil affectif pourrait-on dire. Yvan Detraz indique effectivement que les individus commencent par passer une nuit dans ces cabanes et que c'est cette expérience qui les pousse par la suite à s'intéresser aux randonnées périurbaines.

Fermons la parenthèse pour en revenir au parcours de ces dernières. Notons d'ores et déjà la distinction proposée entre POI et POD ne se retrouve pas sur la carte. Dans ce contexte, un POI pourra n'être pour un marcheur ou une marcheuse qu'un POD et inversement. Nous proposons de partir d'une liste à la Prévert des signes présents sur la carte interactive des Terres Communes pour interroger le processus de virtualisation. Chaque signe peut être accompagné d'une légende, plus ou moins descriptive, plus ou moins subjective :

---

<sup>1028</sup> *Ibid.*

<sup>1029</sup> *Les Refuges périurbains*, <https://bruitdufrigo.com/projets/les-refuges-periurbains/>, (consulté le 12 juillet 2023).

- Échangeur, le long de l'autoroute : « *Continuer tout droit en longeant l'autoroute* » ;
- ZUP de Saige-Formanoire ;
- Lotissement des oiseaux ;
- À l'arrière des hangars : « *Au bout du chemin, passer derrière les magasins Boulanger et Kiabi. Profiter de la poésie trash du lieu et observer avec quelle délicatesse l'enrobé vient dégouliner sur la berge. Prendre à droite après Kiabi et passer devant Autour de Bébé, puis tourner à gauche après C&A. À l'intersection prendre à droite la rue du 7e art* » ;
- Œuvre d'art « *Commence alors la grande lumière du sud-ouest* » ;
- Hangars Blériot Ancienne raffinerie Elf ;
- Zone pétrochimique : « *T'as compris de quoi on va parler ? C'est pas une zone Greta Thunberg friendly* » ;
- Forteresse Médiévale de Blanquefort ;
- Zone d'activité Bordeaux Nord ;
- La Vacherie ;
- Le Ruisseau du Haillan ;
- ...

L'idée n'est pas ici de proposer une liste exhaustive et caractérisée des signes, mais de saisir, à travers cet extrait, leur teneur générale et le discours qui les accompagne. *Prima facie*, un élément est flagrant : l'hétérogénéité des signes. Zones commerciales, zones naturelles, zones résidentielles, zones de mobilité, monuments traditionnels et œuvres d'art se côtoient et se mélangent sans qu'aucune hiérarchisation n'apparaisse. Tous les signes se valent. Les signes iconiques traditionnellement glorifiés par les parcours touristiques – les châteaux, forteresses et autres monuments classiques – sont présents, mais ne font pas l'objet d'une attention particulière. Ils sont des points parmi d'autres. Deux éléments nous rappellent ici le Nouveau Roman : la représentation des objets, que Robbe-Grillet nomme des « *choses* » et la mobilisation d'une technique bien connue du mouvement, le collage.

Dans un entretien intitulé « *Les choses signifient-elles quelque chose?* », Roland Barthes évoque – à l’instar d’Ernaux avec les hypermarchés – la place des objets dans le genre romanesque : « *On se récrie : mais pourquoi l’objet? Il faut faire un effort. L’objet, l’homme l’a toujours pourvu de sens, mais en revanche il n’a jamais servi de matériel littéraire. Les objets ne comptaient pas dans les romans* »<sup>1030</sup>. Dans le Nouveau Roman, l’objet, notamment l’objet du quotidien, telles les gommages, devient un matériel littéraire, il permet de restituer le monde, son incompréhension. Dans les sentiers, les « *choses* » deviennent, comme dans le fameux *Livre des passages* de Walter Benjamin, des signes permettant d’accéder au monde contemporain, d’en intégrer ses modifications.

Elles signifient effectivement quelque chose pour un individu qui a noué une relation intime, qui lui a associé un sens, attribué une signification. Comme dans le Nouveau Roman, le but du sentier n’est pas de leur attribuer « *UN sens, LE sens* », mais de les faire exister dans la sémiologie territoriale, parce qu’elles signifient ou ont signifié quelque chose pour quelqu’un à un moment donné. Voici résumé l’état d’esprit des sentiers : les « *choses* » peuvent signifier, pour peu qu’on y prête attention et qu’on ne les relègue pas *de facto* au rang de déchet.

L’esthétique de la non-discontinuité recourt ainsi – pour intégrer ces « *choses* » – à la technique du collage qui « *consiste à prélever un certain nombre d’éléments dans des œuvres, des objets, des messages déjà existants, et à les intégrer dans une création nouvelle pour produire une totalité originale où se manifestent des ruptures de types divers* »<sup>1031</sup> selon la définition qu’en donne le groupe  $\mu$ . Cette totalité originale et en fait une nouvelle *combinatoire* de la ville, intégrant les fragments périurbains d’un « *espace de zapping* »<sup>1032</sup> dans la sémiologie. Dans les initiatives étudiées, conçues à partir de la participation, et particulièrement dans Les Sentiers Métropolitains, se dessine l’esthétique d’un « *jeu combinatoire* ». Manar Hammad dans *La sémiotisation de l’espace* mobilise la métaphore du jeu de tarot développée par Paolo Fabbri et reprise par Italo Calvino, pour donner à voir le potentiel combinatoire de l’espace :

(...) dans une opération mantique de prédiction de l’avenir à l’aide du tarot, une même carte est susceptible de jouer des rôles syntaxiques différents selon les séquences de lecture dans lesquelles elle est insérée. De manière comparable, un même lieu architectural est susceptible de jouer des rôles

---

<sup>1030</sup> Fisson, Le grain de la voix in Bernard Luscan, *La représentation des objets dans le nouveau Nouveau Roman*, College of Arts and Sciences, Department of Romance Studies, Chapel Hill, 2008, p. 20.

<sup>1031</sup> Douze bribes pour décoller en 40 000 signes », in Collages, Revue d’Esthétique 3-4, Paris, UGE 10/18, 1978, p. 13 in M. Gontard, *Écrire la crise*, op. cit.

<sup>1032</sup> *Ibid.*

*fonctionnels différents selon les séquences spatiales dans lesquelles il est inséré. Autrement dit, la carte du tarot ou le lieu architectural se trouve placé(e) au croisement potentiel de plusieurs programmes narratifs possibles.*<sup>1033</sup>

En filant la métaphore, Les Sentiers Métropolitains s'apparentent à une «*machine narrative combinatoire*»<sup>1034</sup> faite de cartes inédites, jusqu'alors ignorées. Le jeu combinatoire démultiplie les sémioses urbaines grâce à ces «*nouvelles cartes*», ces fragments, qui rendent possible de «*nouvelles séquences spatiales*», et inversement : ces séquences spatiales, dans des zones jusqu'alors écartées de la sémiose urbaine, rendent possible la prise en considération de nouveaux fragments. De ce fait, le territoire n'est plus figé comme une mayonnaise, mais dynamique, naissant des multiples combinatoires.

Néanmoins, les combinatoires sont encadrées par la mise en récit des fragments : leur actualisation est encadrée par des commentaires, du métadiscours : «*T'as compris de quoi on va parler ? C'est pas une zone Greta Thunberg friendly*» (à propos d'une zone pétrochimique). Le fragment n'est dès lors plus un fragment, car il est doublement conditionné, d'un côté par son collage au sein d'une chaîne paradigmatique et d'un autre côté par l'adjonction d'un métadiscours. Telle paraît être la condition pour que ces nouveaux espaces, fragmentaire par essence et habituellement hors sémiose, intègrent le jeu de cartes.

Par ailleurs, le tutoiement, la forme familière et l'interjection rompent résolument avec les discours canoniques du *branding* ou les récits ludiques de Terra Aventura. Nous sommes face à une démarche de «*hacking*» d'un gang qui interpelle le citoyen ou la citoyenne. Des enseignes de grande consommation passent de POD («*Au bout du chemin, passer derrière les magasins Boulanger et Kiabi*») à POI par la simple adjonction d'une phrase évocatrice («*Profiter de la poésie trash du lieu et observer avec quelle délicatesse l'enrobé vient dégouliner sur la berge*») qui incarne la possibilité d'un processus d'appropriation pour le randonneur ou la randonneuse. Le discours est ici un guide pour transformer l'objet (la zone commerciale) en figure de sens. Nous touchons là un point soulevé par Gervais dans sa théorie, celui de l'investissement que requiert une figure :

---

<sup>1033</sup> M. Hammad, « La sémiotisation de l'espace : esquisse d'une manière de faire », art cit, p. 7.

<sup>1034</sup> I. Calvino, *Le Château des destins croisés*, Paris, Seuil, 1976, Note, p. 134.

*(...) ne devient figure qu'à partir du moment où un lecteur s'en empare pour le constituer en signe autonome et s'en servir comme base de ses propres projections et lectures, comme point de départ d'un processus symbolique. Une figure qui n'est pas investie, qui n'est pas intégrée à un processus d'appropriation, perd cette dimension symbolique qui la caractérise et redevient un simple personnage, une entrée dans un dictionnaire.*<sup>1035</sup>

Pour que Kiabi et consorts deviennent des figures investies et non pas de simples POD, la narration joue ici le rôle d'explicitation. Autre élément notable : les POI ne sont pas toujours, comme c'était le cas pour Terrà Aventura, très précis. On évoque des zones, des espaces ; le point d'intérêt n'est pas un signe stabilisé, un signifiant précis corrélé à un signifié immédiat, mais davantage une ambiance, l'état d'esprit d'un lieu. C'est ce passage à travers différents rythmes, différentes ambiances de cet « *espace de zapping* » – le bruit de l'autoroute face au calme d'un paysage naturel, l'effervescence d'une zone commerciale face à la temporalité ralentie d'un jardin périurbain – plus que par différents signes précisément identifiés, que se crée une sémiose urbaine singulière :

*J'insiste sur la variété des paysages périurbains : d'un seul regard, vous embrassez des types, des époques, des tailles d'opération, des densités du bâti extrêmement différentes, allant de la cité-jardin de l'entre-deux-guerres aux tours HLM, des restes mérovingiens aux entrepôts ou aux débarcadères. Or, lorsqu'on évoque le charme de la campagne française, la notion de variété est sans cesse mise en avant.*<sup>1036</sup>

Les photographies défilantes du site du Sentier Métropolitain du Très Grand Paris – deuxième élément d'analyse – corroborent cette philosophie. Le carrousel défilant d'images, principal élément de page d'accueil, procède comme une fenêtre ouverte sur le monde périurbain. Des images nous sautent littéralement aux yeux, présentant des espaces aux antipodes de ceux qui nous viennent en tête lorsqu'on évoque Paris<sup>1037</sup> :

---

<sup>1035</sup> B. Gervais, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire, tome I, op. cit.*, p. 34.

<sup>1036</sup> Nicolas Mémain in *J'irai randonner près de chez vous*, art cit.

<sup>1037</sup> Signes glanés aléatoirement sur le carrousel. *Le Sentier Métropolitain du Très Grand Paris*, <https://lesentierdugrandparis.com>



- affiche publicitaire de McDonald dans une zone périurbaine vide ;
- tuyaux d'usines ;
- randonneurs aux pieds d'immeubles de banlieues ou au milieu de champs ;
- pique-niques derrière des grillages ;
- affiche photographique d'hippopotames sur le périphérique ;
- passerelle rouge de Cergy ;
- pavillon orné d'un drapeau français ;
- fragment de ciel entre deux ponts ;
- vendeurs de marrons chauffés dans des caddies à la sortie du RER ;
- ...

Les figures de sens présentées à travers ces photographies mettent en images les signes précédemment identifiés dans la cartographie des Terres Communes. Ici aussi il est question d'espaces pragmatiques, d'espaces délaissés, contrastés. Le focus de la photographie n'est également pas orienté sur un signe précis, mais sur une ambiance, un moment, un espace. Ce qui devient signifiant finalement, dans ces zones périurbaines, c'est le regard que nous choisissons de porter sur elles. Cependant, un élément diffère : le point de vue. La page d'accueil des Terres Communes, utilisant le médium de la vidéo, est plus immersif. La page s'ouvre sur une page *full screen* de films tournés avec une caméra d'action, c'est-à-dire une caméra portée par un individu. Un membre du « gang » de randonneurs est affublé de cette caméra et c'est sa vision du monde à un instant *t* qui nous est proposée. Des doigts pointent des éléments à regarder, nous voyons des marcheurs et marcheuses parcourir des sentiers entre des structures architecturales aux dimensions colossales. Ces deux partis-pris illustrent deux moments du « vous » de *La Modification*. La page d'accueil du Sentier Métropolitain du Très Grand Paris coïncide avec le début du roman, lorsque Léon est encore un « vous » énonciateur, extérieur :

*Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant. Vous vous introduisez par l'étroite ouverture en vous frottant contre ses bords, puis, votre valise couverte de granuleux cuir sombre couleur d'épaisse*

*bouteille, votre valise assez petite d'homme habitué aux longs voyages, vous l'arrachez par sa poignée collante, avec vos doigts qui se sont échauffés, si peu lourde qu'elle soit, de l'avoir portée jusqu'ici, vous la soulevez et vous sentez vos muscles et vos tendons se dessiner non seulement dans vos phalanges, dans votre paume, votre poignet et votre bras, mais dans votre épaule aussi, dans toute la moitié du dos et dans vos vertèbres depuis votre cou jusqu'aux reins.*<sup>1038</sup>

Tandis que la page d'accueil du Sentier des Terres Communes correspond davantage au « *vous* » du Léon qui se révèle à lui-même au fil des pages. Effectivement, à l'instar de l'usage du pronom personnel utilisé par Butor, le recours à la caméra d'action insiste sur l'immersion dans le flot urbain. Le Sentiers des Terres Communes, délaisse l'esthétique de la poésie pour développer une esthétique de l'action, mise en scène par des mouvements de caméra saccadés<sup>1039</sup>.

À l'inverse de cette proposition, valorisant le chaos, le subjectif, l'immersif, le GR Métropolitain de Bordeaux, premier du genre, qui emprunte approximativement le même tracé que le sentier des Terres Communes, fait le choix de parcours « *extrêmement bien détaillés* » invitant à faire « *des super-balades* », « *offrant aux promeneurs des points de vue uniques sur les paysages de l'agglomération* ». C'est une proposition de lecture du paysage grâce à l'actualisation de signes canoniques, les points d'intérêt étant des églises, des ponts, des bâtiments architecturaux. La différence avec les Terres Communes est flagrante. Elle démontre qu'un même parcours, indépendamment de son tracé, changera complètement en fonction de la stratégie discursive associée et des figures de sens qu'il offre à l'appropriation, à la projection ou simplement à l'actualisation : une fois encore, il est question de combinatoire. Alors que les Sentiers

---

<sup>1038</sup> M. Butor, *La Modification*, op. cit., p. 9.

<sup>1039</sup> Contrairement aux photographies qui défilent toutes seules sur la page d'accueil du Sentier du Très Grand Paris apparaissent comme des clichés sans point de vue, figés, spatialement et temporellement, c'est ici le moment de la sanction : le nouveau regard sur les zones périurbaines que nous ne regardons jamais nous permet d'en voir le potentiel poétique. À titre de comparaison, la page d'accueil des Sentiers Métropolitains se constitue d'une seule et unique photographie panoramique, en noir et blanc, depuis un point de vue surplombant - accessible grâce à un sentier au premier plan - la ville et sa périphérie (routes, maisons, industries, alternance de vides et de pleins). La typographie rouge apposé par-dessus la photographie, propose des variations stylistiques qui reprennent cette dichotomie. Elle agit comme un logo puissant qui unie les contraires pour offrir une dimension poétique du paysage périurbain. Elle incarne la promesse des Sentiers Métropolitains au global, la saisie d'une ville complexe, multiple, étalée, qui n'est plus une.

Métropolitains offrent ce que Gaubert appelle « *la surprise du sentir* »<sup>1040</sup>, c'est-à-dire un « *accès au réel* »<sup>1041</sup>, un « *dépassement de nos habitudes* »<sup>1042</sup>, le GR demeure dans une logique de contemplation.

De manière générale, les photographies, les cartographies dévoilent les figures de sens identifiés par les participant-e-s dans la ville devenue un phénomène périurbain. Dans les deux cas étudiés, ce qui fait sens, c'est autre chose que l'espace en lui-même ; ce fameux « *je-ne-sais-quoi* » développé par Jankélévitch :

*Comme toutes les choses très importantes, plus elles jouent un grand rôle dans notre vie, plus elles sont impalpables, invisibles et manipulables. Ce n'est pas un nouveau concept que j'aurais inventé et qui s'ajouterait à la liste déjà longue des concepts qui meublent l'histoire de la philosophie. Je prétends à autre chose : ce n'est pas un concept, ce n'est pas un joujou avec lequel on puisse jouer ce « je-ne-sais-quoi ». Il faut bien donner un nom à ce qui est impalpable, après tout c'est le métier des philosophes et de la philosophie !<sup>1043</sup>*

Cet impalpable, qu'évoquait Yvan Detraz lors de notre entretien, se matérialiserait par la progression, topographique et temporelle, dans ces itinéraires de randonnées périurbaines. L'hétérogénéité des figures de sens mobilisées dans les parcours, d'une forteresse à l'autoroute et son échangeur, prête à expérimenter des espaces urbains, que nous pensions impraticables et sans signification :

*Le périurbain s'est développé pour répondre efficacement à nos besoins modernes de logement, de déplacement, de consommation et de production.*

*L'urbanisme chaotique qui en résulte est souvent considéré comme utile, mais sans intérêt, et surtout dénué des qualités qui font la ville et des plaisirs qu'elle procure.*

---

<sup>1040</sup> J. Gaubert, *Philosophie du marcheur*, op. cit., p. 76.

<sup>1041</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>1042</sup> *Ibid.*

<sup>1043</sup> « Vladimir Jankélévitch : « Le Je-ne-sais-quoi n'est pas un joujou avec lequel on puisse jouer ! » , *Les Nuits de France Culture* : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/vladimir-jankelevitch-le-je-ne-sais-quoi-n-est-pas-un-joujou-avec-lequel-on-puisse-jouer-6275099>, 7 avril 2016, consulté le 9 mars 2023 .

*Pourtant les périphéries urbaines possèdent des richesses à révéler, des atouts susceptibles de faire évoluer notre regard et nos pratiques, et de construire un sentiment de périurbanité : un vaste territoire, une grande diversité de paysages, un patrimoine architectural insoupçonné...*<sup>1044</sup>

Voici donc ce qui guide la démarche des randonnées périurbaine : révéler les richesses potentielles de ces espaces pour « *construire un sentiment de périurbanité* »<sup>1045</sup>. Nous touchons une dimension nouvelle de l'urbanité, qui peut être une réponse à la crise de la ville : l'urbanité comme sentiment éprouvé. C'est pourquoi les Terres Communes mettent l'accent sur la nécessité de « *retrouver l'essence des espaces publics, comme l'était l'agora* »<sup>1046</sup>. C'est une position radicalement différente des stratégies discursives étudiées précédemment. L'ambition n'est plus de retrouver à n'importe quel prix la ville, de recouvrer une ville telle que la réclame et la fantasme l'espace conçu, mais d'accepter que celle-ci se trouve peut-être dans une nouvelle définition de l'urbanité, qui inclue des zones de chaos, des espaces délaissés, illisibles. En somme, accepter de repenser la définition et la production de la ville – non comme un espace cloisonné, lisible, identifiable – comme un lieu de pratiques ; un espace social dans lequel les individus, habitants ou touristes de passages, projettent du sens, un espace où tout peut advenir. C'est accepter ce que le phénoménologue Claude Romano nomme la part « *phénoménalement subjective* » de certaines figures de sens, c'est-à-dire la part exclusivement rattachée à « *l'expérience vécue du sujet dans son environnement* »<sup>1047</sup> qui est alors racontée dans des récits-balises intégrés à des itinéraires qui fonctionnent de nouveau comme des chaînes paradigmatiques. Plus encore, c'est penser la production de la ville à partir de ces perceptions et vécus. Cependant, ces figures de sens, parce qu'elles ne sont pas intégrées uniquement comme telles, mais comme espace sensible traversé d'une ambiance, peuvent devenir des objets symboliques capables de signifier et produire un territoire.

Finalement, ces deux reconfigurations accomplies par les Sentiers Métropolitains, l'ontologique, à la fois cognitive, sensible et symbolique, par l'ouverture de la sémiologie à des figures de sens périurbaines, apparaissent dès lors, comme des réponses potentielles à la crise de l'urbanité. Toutes deux rendent

---

<sup>1044</sup> *Randonnées périurbaines 1999-2005 | Bruit du frigo*, <https://randonneesperiurbaines.fr/?rando=rando-ancienne>

<sup>1045</sup> *Ibid.*

<sup>1046</sup> Yvan Detraz, entretien réalisé le 08/10/2021

<sup>1047</sup> J. Gaubert, *Philosophie du marcheur, op. cit.*, p. 70.

accessible ce que Maurice Merleau-Ponty nomme la «*réserve invisible*»<sup>1048</sup>. Autrement dit, ces reconfigurations nous donnent l'occasion d'interroger la réserve invisible de sens obstruée par les stratégies discursives.

Si pour le *branding* territorial et les stratégies urbanistiques, cette réserve invisible est effrayante, car non maîtrisable et perturbatrice de la cohérence urbaine, elle est considérée par les Sentiers Métropolitains comme l'essence même de la (péri)urbanité. Assurément, ces éléments «*rejetés*», «*délabrés*»<sup>1049</sup> pour emprunter le vocabulaire de François Dagognet peuvent être des figures de sens, moins conventionnelles, moins attrayantes, mais pour autant peut-être plus singulières et signifiantes ? Dans son éloge du déchet, le philosophe démontre à quel point la patine du temps marque l'objet et en révèle sa valeur, jusqu'alors cachée par son usage pratique. Nous retrouvons très précisément la philosophie des Sentiers Métropolitains qui aspirent, par la randonnée périurbaine, à saisir le potentiel symbolique et poétique d'espaces uniquement vécus et représentés par le pragmatisme. Repensons ici à l'assertion précédemment mobilisée de Bernard Lamizet, définissant les non-lieux comme des : «*lieux sans formes ni signification, des lieux qui, ne pouvant faire l'objet d'une reconnaissance par ceux qui y vivent ou par ceux qui y passent, se voient, de ce fait, rejetés hors du système symbolique de l'urbanité*»<sup>1050</sup>. Ce qu'illustrent les Sentiers Métropolitains, c'est exactement l'inverse. Ces lieux possèdent une forme, une signification, à condition de les regarder réellement, de les expérimenter. S'ils ne peuvent aujourd'hui pas faire l'objet d'une reconnaissance par ceux qui y vivent ou y passent, c'est tout simplement, car ils sont de fait placés hors du système symbolique de l'urbanité, et non pas le contraire. C'est là un point fondamental que soulevait Yvan Detraz dans une citation précédente : «*On n'a pas planté les graines pour s'y installer durablement, pour leur donner l'épaisseur humaine*». Autrement dit, exclus de fait de la sémiologie urbaine, de la production de la ville, ces espaces n'ont jamais été envisagés comme de potentielles figures de sens par les habitant·e·s ou les pratiquant·e·s. Non pas, car ils n'en étaient pas pourvus, mais parce que cela était impensable. C'est dans ce contexte que les randonnées périurbaines s'attachent à donner la compétence – et l'autorisation aussi quelque part – aux individus de les investir, de se les approprier, de s'y projeter pour reprendre les termes de Gervais.

---

<sup>1048</sup> «*La surface du visible, est, sur toute son étendue, doublée d'une réserve invisible*» Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard., Paris, 1988, p. 199.

<sup>1049</sup> François Dagognet, «*Le déchet*» dans Martine Tabeaud et Grégory Hamez (eds.), *Les métamorphoses du déchet*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2000, p. 9-14.

<sup>1050</sup> B. Lamizet, *Le sens de la ville, op. cit.*, p. 27.

Néanmoins, un point crucial nous questionne, une nouvelle fois, l'esprit de de Certeau s'éprouve : « *la trace est substituée à la pratique* »<sup>1051</sup>. Ces figures de sens, malgré leur ouverture, leur aspect collaboratif et leur hétérogénéité apparaissent finalement comme des principes interprétatifs du territoire périurbain ; ne poursuivent-elles alors pas la construction d'un territoire à vivre de manière médiée ? À en faire encore et toujours un texte ?

### c. Le paradoxe de l'itinéraire comme modalité d'être au monde

Nous avons abordé jusqu'à présent le processus de création, l'opération de virtualisation des signes, mais un point reste en suspens : la pérennisation des parcours et leurs pratiques ; comme si la raison d'être des sentiers était en fait leur création. Il n'en est pourtant rien, les aspirations des instigateurs-rices sont beaucoup plus vastes, beaucoup plus conséquentes. Contrairement à Terra Aventura, motivé par le ludisme et la découverte, par une sorte de « *réenchantement du monde* » que permet le jeu, le projet est ici politique, militant : il est question de penser la production de la métropole de demain, « *la ville de l'après-pétrole* »<sup>1052</sup>. Cependant et de nouveau paradoxalement, elle recourt pour cela à une forme programmatique.

De manière générale s'est installée une incapacité à être dans la ville sans ces chemins balisés, sans nos GPS. Nos parcours sont programmés, maîtrisés, rentabilisés. Il existe même aujourd'hui des applications comme *Dérive* – qui se revendique de la flânerie – pour nous aider à nous perdre dans notre propre ville. Le site *Merci Alfred* en vante les mérites en ces termes « *La boussole anti-Google : ça fait longtemps qu'on a oublié comment flâner!* [nous soulignons] »<sup>1053</sup>. Dans le même état d'esprit, le livre publié par L'Agence Touristique, sorte de carnet de bord, co-produit par Marseille-Provence 2013, explique également « *Comment se perdre sur un GR* ». Autrement dit, même la dérive, c'est-à-dire le fait de se laisser aller au gré des rencontres, humaines, matérielles et de la topographie, devient stabilisée, médiatisée par une interface nous coupant de notre relation charnelle à la ville. Si Les Sentiers Métropolitains invitent bien à

---

<sup>1051</sup> M. de Certeau, L. Giard et P. Mayol, *L'invention du quotidien*, op. cit., p. 147.

<sup>1052</sup> *Sentiers métropolitains*, <https://metropolitantrails.org/fr>

<sup>1053</sup> Merci Alfred, *La Boussole anti-Google*, <https://www.mercialfred.com/lifestyle/derive-app-fin-itineraires>, (consulté le 9 mai 2022).

une sorte de dérive urbaine, c'est-à-dire à « *se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent* »<sup>1054</sup> comme le notait Guy Debord, le coefficient de déplacement libre est de nouveau contraint. Il ne nous semble pas que ces derniers soient de l'ordre de la flânerie, tel que la désigne le Bruit du Frigo « *la flânerie reste une condition de découverte du monde, flâner à travers, tout autour, sans tenir compte des itinéraires conseillés devient aujourd'hui acte de performance, de résistance* »<sup>1055</sup>. Précisément, les randonnées périurbaines sont des itinéraires conseillés, bien que la démarche initiale émane effectivement d'un acte de résistance face à l'exclusion symbolique. Plusieurs éléments discursifs, distillés ici et là caractérisent même le parcours comme une modalité cognitive :

*« Dans les villes qui n'ont pas de sentier métropolitain, les habitants ne peuvent tout simplement pas connaître [nous soulignons] leur territoire. »*<sup>1056</sup>

*« S'il n'y a pas ça vous ne connaissez [nous soulignons] pas la ville où vous êtes en fait, vous la traversez par des petits bouts et vous voyez que des trucs qui vous semblent moches. »*<sup>1057</sup>

*« Il (le sentier) nous apprend [nous soulignons] à voir notre quotidien et perturbe notre rapport intime à la réalité. »*<sup>1058</sup>

*« un outil de compréhension [nous soulignons] de la ville et de son environnement »*<sup>1059</sup>

Loin d'un acte de performance et de résistance, nous découvrons avec cette terminologie l'idée d'un apprentissage : le territoire serait un étant à connaître et apprendre, une information à décoder. Les Sentiers figureraient des modalités pour nous apprendre à le faire correctement : en somme, ce serait revenir à l'idée d'une sémiose unique.

Pourtant, Jordi Ballesta, chercheur et photographe paysager, membre des Sentiers Métropolitains, soulève cette problématique dans un texte intitulé « *vers des sentiers non directifs* ». Il pointe très

---

<sup>1054</sup> G. Debord, « Théorie de la dérive », art cit.

<sup>1055</sup> *Randonnées périurbaines 1999-2005 | Bruit du frigo*, <https://randonneesperiurbaines.fr/?rando=rando-ancienne>

<sup>1056</sup> Charlie Fox, créateur du sentier Inspiral London in *Sentiers métropolitains*, <https://metropolitantrails.org/fr>

<sup>1057</sup> Baptiste Lanaspèze in *Découvrez les Sentiers métropolitains*, op. cit.

<sup>1058</sup> Die Zeit in *Sentiers métropolitains*, op. cit.

<sup>1059</sup> Télérama, 2020, *Ibid.*

précisément la logique programmatrice des sentiers et aspire à sortir d'une inexorable dialectique planification (itinéraire)/non programmation (dérive). En voici un extrait :

*Je voulais intervenir à propos, peut-être pas d'une contradiction, mais peut-être d'un écart dans nos démarches, entre la démarche d'exploration qui inclut des formes d'errance, des formes de dérive, des formes de perte aussi dans la ville (...) et ensuite (...) un itinéraire qu'on vient proposer; et finalement ceux qui vont pratiquer ensuite ce sentier, cet itinéraire, et qui peuvent avoir envie justement de ne pas être dans une démarche déjà préprogrammée, peuvent avoir envie d'être finalement dans une forme d'itinéraire qui serait ne pas directif, mais, « semi-directif » ou « non-directif » (...) qui permette d'aller un peu à l'écart [nous soulignons], de prendre un peu de distance par rapport au sentier, d'y revenir, sans s'échapper de cette armature, puisqu'il y a une proposition de récit, de collection [nous soulignons], etc. Ceux qui ont tendance à concevoir des Sentiers Métropolitains sont des personnes qui ont été explorer des villes dans tous leurs détails et à l'écart des discours dominants, et qui vont chercher justement quelque chose d'assez peu directif. Il ne faut pas proposer forcément des expériences qui seraient trop directives à ceux qui vont marcher sur les sentiers.<sup>1060</sup>*

Ballesta adresse en définitive la question du degré de coefficient libre. Par là même, il remet en cause l'idée d'un quelconque apprentissage : le territoire n'est pas une information, le parcours n'est pas une modalité cognitive, mais plutôt une mise en capacité d'accueillir, un éveil affectif. Mais où se situe la limite ? Comment faire pour ne pas tomber dans le paradoxe de la conformité : en souhaitant rompre l'idée d'une conformité territoriale, n'en produit-on pas une nouvelle ? Une conformité nouvelle certes, déplacée, mais une conformité tout de même.

Pour traiter cette question, nous proposons de nous inspirer d'un article de Didier Tsala Effa consacré à la navigation via Waze dans lequel il interroge le statut sémiotique des outils de navigation, et plus spécifiquement celui de l'application Waze. Cette dernière, par son approche dynamique et interactive, s'abstrait des plans contraints et des systèmes préconçus afin de proposer les chemins les plus opportuns pour aller d'un point a à un point b, en évitant les aléas des routes balisés. De ce fait, avec Waze, comme

---

<sup>1060</sup> Ressources, <https://metropolitantrails.org/fr/academy/resources>, (consulté le 22 février 2023).



le suggère Tsala Effa, « (...) il n'y a plus de carte<sup>1061</sup> » : « (...) seul compte le flux, on passe, on traverse, on arrive à destination, mais on n'a pas éprouvé la conformité à un plan de ville »<sup>1062</sup>.

Il semble en être de même pour les Sentiers Métropolitains. Tout l'enjeu de ces randonnées périurbaines consiste à éprouver la non-conformité ; ces dernières se structurent précisément sur ce qui a été considéré comme défaillant dans le processus urbain par les stratégies et discours dominants, ces éléments ne coïncidant pas aux exigences initiales de la ville et qui, pourtant, font sens. Ainsi, comme pour Waze, « [l]e non pertinent devient nécessaire » puisque « plus rien n'est balisé a priori, seuls comptent les effets de surgissement qui du coup ne sont opérants que ponctuellement<sup>1063</sup> » .

Les Sentiers, qui se construisent précisément sur la non-conformité, produisent-ils finalement une nouvelle conformité ? Peut-on les considérer comme de l'espace conçu en vue d'une information – stabilisé, décodable – ou une saillance : « La notion de saillance (ou prégnance), comme on le sait, est avant tout liée à l'émergence d'une figure sur un fond. Issue de l'analyse de la perception visuelle, cette notion permet d'expliquer pourquoi nous distinguons des formes là où on ne pourrait voir que du bruit [nous soulignons] »<sup>1064</sup>.

Le parcours semi-directif ou non directif souhaité par Ballesta se rattache davantage à la définition proposée par Tsala Effa dans son intervention sur la spatialisation de l'information. Avec le semi-directif ou le non directif, on suggère « des formes là où on ne pourrait voir que du bruit », sans toutefois préciser et déterminer les formes qui devraient être distinguées.

Par ailleurs, comme le suggère Tsala Effa l'information ne s'établit pas de la sorte : elle nécessite un retour sur la forme, si tel n'est pas le cas, elle demeure une aspérité, une possibilité. En d'autres termes, parcourir une fois le sentier, c'est faire l'expérience d'une possibilité, d'une aspérité, le reparcourir devient une information.

---

<sup>1061</sup> Didier Tsala Effa, « Naviguer Avec L'application Waze : La Trajectoire Et Son Envers » dans Jacques Fontanille, Nedret Öztokat Kılıçeri et Bülent Çağlakpınar (eds.), *Languages and Meaning of the City*, Istanbul University Press., Istanbul, 2021, p. 130.

<sup>1062</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>1063</sup> *Ibid.*

<sup>1064</sup> Landragin Frédéric, 2004, « Saillance physique et saillance cognitive », *Corela* [Online] in Didier Tsala Effa, « Sémiotique de l'espace : quelques questions autour d'une in-discipline », Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2022.

En l'occurrence avec Les Sentiers Métropolitains, nous percevons ce que le chercheur nomme l'hypothèse énaïve, « celle qui pose la signification et, à terme, le sens, comme d'abord incarnée, c'est-à-dire en priorité comme étant le fait d'un couplage entre le monde et le sujet »<sup>1065</sup>. Baptiste Lanaspèze s'ancre dans cet état d'esprit lorsqu'il invite à « laisser le lieu jouer sa partition dans cette co-construction que doit être un habitat véritablement humain »<sup>1066</sup>.

Toutes ces raisons nous amènent à penser que l'appréhension de Jordi Ballesta – qui est une des limites que nous identifions également – ne s'avère pas irrémédiable si l'on garde à l'esprit que les Sentiers, à l'instar de Waze :

*ce sont des contournements inattendus, des détours, des contresens souvent, comme si l'action de naviguer était subitement soumise à des distractions, était subitement soustraite de son intention stratégique. Alors qu'on se rendait sur un grand axe, parfaitement balisé, on se retrouve dans une rue au bas d'un immeuble d'habitation. Et l'inverse est aussi vrai.*<sup>1067</sup>

Autrement dit, la non-conformité.

Inévitablement, tout parcours sera toujours programmatique, il en va de son essence. Malgré tout, les Sentiers Métropolitains cherchent à ouvrir le coefficient de déplacement libre via plusieurs canaux : par la participation active des citoyen-ne-s dans la création du parcours, par des instructions plutôt évanescentes, par des figures de sens non restrictives – mais au contraire ouvertes – et par la mise en disposition d'accepter le non-signifiant, l'anodin, le quotidien, comme des figures de sens. En somme, le recours à une esthétique de la non-continuité remet en question l'arbitraire du signe, ce qui rend alors possible la sérendipité, c'est-à-dire la possibilité de faire l'expérience d'autre chose que ce qui était initialement prévu. Le sentier des Terres Communes insiste justement sur la non-matérialisation des itinéraires, ces derniers, contrairement au GR Métropolitain construit par Bordeaux Métropole, ne sont jamais balisés concrètement comme nous l'avons vu. Le recours à la carte comme objet est nécessaire. C'est une sorte de rematérialisation de l'espace urbain dans lequel s'orienter et se déplacer sont parfois devenues des

---

<sup>1065</sup> *Ibid.*

<sup>1066</sup> Baptiste Lanaspèze et Paul-Hervé Lavessière, *Le Grand Paris au plus près du sol*, *Libération* [Agir pour le vivant] juillet 2021, (consulté le 2 décembre 2022).

<sup>1067</sup> D. Tsala Effa, « Naviguer Avec L'application Waze », art cit, p. 137.

actions passives, déconnectées. En revanche, le balisage s'opère par les récits qui jalonnent le parcours et donne ainsi une épaisseur au territoire, et possiblement, un cadre de lecture : « *La déambulation est un chemin d'accès à la ville, un instrument de lecture [nous soulignons] et de remise en question* »<sup>1068</sup>.

Assurément, les randonnées périurbaines imaginées par les Sentiers Métropolitains, par leur capacité à remobiliser le corps et l'esprit, à les reconnecter avec la concrétude de l'espace, par l'ouverture de la sémiose à des signes parcellaires, intimes, en marge, participent à reterritorialiser le territoire et à changer sa logique de production. Contrairement aux stratégies discursives dont l'objectif consiste à vendre le territoire, les Sentiers Métropolitains n'ont pas besoin de supports exploitables, valorisables. Les micros événements de la vie, les accidents sporadiques, les échanges spontanés, non exploitables, se chargent de sens – à l'instar du modèle de Waze :

*On croise un papi avec des tomates plein sa brouette. Il a un fort accent italien (...) On débouche pile-poil chez Coco, une sandwicherie « mondialement connue » (...) Là on y est. On peut dire qu'on a fait le tour de cette chose qu'on ne saurait trop nommer. On en a une image un peu plus tangible, un goût dans la bouche, une sensation dans les jambes, une idée dans la tête.*<sup>1069</sup>

Ce qui fait sens, ce n'est pas tellement le territoire proprement dit, c'est l'expérience qui en est faite, les personnes rencontrées, le « *goût dans la bouche* », « *la sensation dans les jambes* » : très exactement ce que nous nommons le mode mineur du sens.

L'esthétique de la non-discontinuité des Sentiers Métropolitains, apporte ainsi une potentielle réponse à la problématique de la figurativité et même, dans une certaine mesure, à la situation d'incommunication. Mais répondent-ils pour autant à la crise de l'urbanité ?

La création du parcours et les événements qui en découlent, comme les pique-niques organisés « *sur des sites atypiques, dans des espaces "en creux" que fabrique la ville, en poussant, repoussant, perturbant ses limites* »<sup>1070</sup>, instaurent bien une nouvelle forme d'urbanité, c'est-à-dire de vivre ensemble. La prise en compte de la fragmentalité du territoire dans la sémiose urbaine assure également une redéfinition de ce que peut vouloir dire « urbanités ».

---

<sup>1068</sup> *Randonnées périurbaines 1999-2005 | Bruit du frigo, op. cit.*

<sup>1069</sup> *L'art des sentiers métropolitains | Expositions | Pavillon de l'Arsenal, op. cit.*

<sup>1070</sup> *Bruit du frigo, op. cit.*

Néanmoins, la pérennisation du parcours ne permet pas aux randonneurs et randonneuses de changer de statut : ils restent des Lecteurs Modèles même si la reconfiguration sensible s'opère et qu'elle donne l'occasion, dans une certaine mesure, de sortir du cadre pour accéder à « *la petite magie* »<sup>1071</sup> des interstices de l'urbain. Sans doute cela provient-il de la forme qui contraint à une logique programmatique considérant la ville comme une somme de fragments à réunir, à faire tenir ensemble pour être signifiante. Mais sans doute est-ce aussi imputable à la métaphore barthésienne de la ville comme texte à actualiser – « *Cities are like books, you must learn their language to read them [nous soulignons] and the only way to read the great metropolitan book is to get inside it* »<sup>1072</sup> – qui subsiste dans cette initiative.

---

<sup>1071</sup> *Ibid.*

<sup>1072</sup> Notre traduction : « *Les villes sont comme les livres, il faut apprendre leur langue pour les lire et la seule façon de lire le grand livre métropolitain est d'y entrer* ». Extrait d'une vidéo sur le site *Sentiers métropolitains, op. cit.*

### C. Où Atterrir ? : esthétique du puzzle

« Le rôle du faiseur de puzzles est difficile à définir (...) ce n'est pas le sujet du tableau ni la technique du peintre qui fait la difficulté du puzzle, mais la subtilité de la découpe (...). »

George Perec<sup>1073</sup>

« Le scénario se déroule ensuite d'une façon mécanique, comme une machine bien huilée, bien rodée, chacun connaissant désormais son rôle avec exactitude et pouvant le jouer sans se tromper d'une seconde, sans un à-coup (...). »

Alain Robbe-Grillet<sup>1074</sup>

En 2017, Bruno Latour publie *Où Atterrir ?*<sup>1075</sup>, dont l'épigraphe, une citation de Jared Kushner, donne le ton : « *We've read enough books* ». Face à la période de crise que nous connaissons, « bombardés de mauvaises nouvelles » – d'un monde qui « se meut », « se dérobe », face aux sentiments de « désespérance », au « désarroi », à l'« inquiétude » qui nous « paralysent et empêchent d'agir »<sup>1076</sup> – il n'est plus temps de lire des livres, il est nécessaire de retrouver l'envie et le pouvoir de *faire*. Effectivement, bien que le champ sémantique relevé sur les différents supports de communication dénote un contexte angoissant, de « *passions tristes* »<sup>1077</sup>, Bruno Latour ne se résout pas au fatalisme. Le titre de l'ouvrage, en forme d'apostrophe, n'est pas une question rhétorique, mais la première pierre d'un projet participatif éponyme qui se veut concret, réel, territorialisé ; d'un projet qui pourrait nous aider à retrouver un espace habitable. Parce que pour Latour, la crise écologique est une « *crise des conditions de subsistance des habitant-e-s* »<sup>1078</sup>. Il est donc nécessaire d'en revenir à eux, à elles, à nous.

---

<sup>1073</sup> *La vie mode d'emploi*, op. cit., p. 16.

<sup>1074</sup> *La maison de rendez-vous suivi*, Poche., Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 148.

<sup>1075</sup> Bruno Latour, *Où atterrir? : comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, 155 p.

<sup>1076</sup> Sèmes relevés au fil des pages du site consacré au projet *Où Atterrir ?* : <https://ouatterrir.fr/>, (consulté le 21 novembre 2022).

<sup>1077</sup> Bruno Latour lors de l'atelier mené par le Collectif Rivage les 26 et 27 mars 2022 à Saint Médard en Jalles.

<sup>1078</sup> Flyer du Collectif Rivage. *Collectif Rivage - Où atterrir ?*, <https://collectifrivage.wixsite.com/rivage>, (consulté le 7 décembre 2022).

En 2017 le philosophe constate que, même si la mondialisation « devrait signifier qu'on multiplie les points de vue, qu'on enregistre un plus grand nombre de variétés », elle présume aujourd'hui « (...) l'exact contraire d'un tel accroissement. (...) il semble que plus on se mondialise plus on a l'impression d'avoir une vue limitée »<sup>1079</sup>. Bruno Latour fait état d'une situation de réduction sémiotique, tel que nous l'avons formulé concernant le branding de la ville, qu'il applique à l'ensemble de la société. Cette réduction, il l'impute à différents facteurs et particulièrement à l'injonction de l'objectivisation. L'horizon de modernité aurait relégué le subjectif au rang de sensiblerie archaïque et dépassée tandis que l'objectivité représenterait le progrès<sup>1080</sup>. Or, le territoire, terme « trop souvent ramené au simple quadrillage administratif de l'État »<sup>1081</sup> – à l'espace conçu – auquel il préfère « terrain de vie » – espace perçu et vécu – n'est-il pas par essence sensible, habité, pratiqué ? Que se passe-t-il lorsque la société moderne impose un espace conçu ? Qu'advient-il de l'espace perçu et vécu ?

Dans la logique de l'espace conçu, les terrains de vie se configurent depuis ce que Latour désigne comme une « *view from nowhere* »<sup>1082</sup>, c'est-à-dire non plus une vision surplombante, comme le suggérait de Certeau dans les années 90, mais une vision tout simplement déconnectée de ce qu'il nomme le local – par opposition au global. Or, la situation d'incommunication que nous avons constatée, le désintérêt pour la chose politique et l'abstention grandissante démontrent que cette manière fragmentaire de concevoir et produire l'urbain, qui ne prend pas en compte les spécificités du local, les liens, interactions et pratiques qui s'y développent, conduit fatalement à un processus d'homogénéisation et entraîne ce qu'il identifie comme « *un déficit de représentation* »<sup>1083</sup>. Pour autant, il ne considère pas que nous sommes face à une crise de la représentation, mais face à une crise du territoire lui-même : l'espace vécu et l'espace conçu ne parviennent plus à communiquer<sup>1084</sup>.

---

<sup>1079</sup> B. Latour, *Où atterrir ?*, op. cit., p. 23-24.

<sup>1080</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>1081</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>1082</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>1083</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>1084</sup> « *Il n'y a pas une crise de la représentation, il y a une crise du territoire, c'est-à-dire qu'on n'arrive pas à connecter ce que l'état était capable de nous offrir et la situation matérielle dans laquelle nous sommes, car nous ne la savons pas.* » <http://ouatterrir.fr/index.php/atterrissage/>

C'est pour répliquer face à cette vision de nulle part que Latour initie une recherche-action<sup>1085</sup> imaginée avec un consortium d'expert-e-s, d'artistes, de cartographes. Le projet pilote *Où Atterrir?*<sup>1086</sup>, d'une durée d'un an, est financé par le ministère de la Transition écologique et solidaire – information capitale pour comprendre et interpréter la suite de l'analyse (et la différence avec une autre initiative étudiée ultérieurement). Il voit le jour en 2019 dans deux localités, en Indre, à La Châtre (36) et en Charente Limousine, à Saint-Junien (87). Sur le modèle des cahiers de doléances napoléoniens, qu'il convoque régulièrement, Latour invite les habitant-e-s à redéfinir leurs « *attachements* » au territoire, « *ce qui leur permet de subsister, à quoi ils sont attachés* »<sup>1087</sup>. C'est une production de l'espace impulsée par le vécu. Attention toutefois, il n'est pas question de parler de participation citoyenne : « *Nous ne sommes pas dans la participation, la consultation (...)* » qui ne donne pas de clef de « *compréhension du territoire vécu* » ; « *chacun monte sa solution en trouvant ses alliés* »<sup>1088</sup>. Dans ce sens, la proposition de Latour pourrait incarner, comme nous l'évoquions précédemment, ce que Joël Roman appelait de ses vœux dans les années 90 : « *C'est sans doute là la condition à laquelle on peut sauver la ville : la restituer à ses habitants* »<sup>1089</sup>. Où Atterrir favorise-t-il réellement cette restitution ? Selon quelles modalités ? Le projet participe-t-il, comme il y aspire, à « *la rematérialisation du sol vécu* »<sup>1090</sup> ?

Si la reterritorialisation des terrains de vie doit passer par les habitants et habitantes – que Latour renomme au passage des « *citoyens-experts* » – il paraît nécessaire pour le chercheur d'en passer par une méthodologie précise, par des exercices, par des protocoles ; par un scénario quasi robbe-grillien tel celui de *La maison de rendez-vous*. Un scénario, qui « *se déroule ensuite d'une façon mécanique, comme une machine bien huilée, bien rodée, chacun connaissant désormais son rôle avec exactitude et pouvant le jouer sans se tromper d'une seconde, sans un à-coup (...)* »<sup>1091</sup>. Le territoire tel un puzzle, a fait l'objet d'une découpe mécaniste, à travers une méthodologie artistico-scientifique (a) et une ritualisation organisatrice (b). Nous, citoyens et citoyennes, sommes chargés de reconstituer ce puzzle – pour reprendre la

---

<sup>1085</sup> Fottorino Eric, Vey François, Bruno Latour : « *Je suis un philosophe de terrain* », *Le Un Hebdo*, <https://le1hebdofrjournal/actualite/bruno-latour-je-suis-un-philosophe-de-terrain--795.html>, consulté le 7 décembre 2022.

<sup>1086</sup> Afin de ne pas complexifier la lecture nous choisissons de supprimer le point d'interrogation du nom dans cette partie.

<sup>1087</sup> Vidéo présentation Où Atterrir : <https://ouatterrir.fr/index.php/atterrissage/>

<sup>1088</sup> *Ibid.*

<sup>1089</sup> J. Roman, « La ville », art cit, p. 14.

<sup>1090</sup> Bruno Latour, « De la nécessité d'atterrir », *Revue Projet*, 2019, N°373, n° 6, p. 18.

<sup>1091</sup> A. Robbe-Grillet, *La maison de rendez-vous*, op. cit., p. 148.

métaphore perecquienne qui ouvrait cette partie – afin d’aboutir, *in fine*, à l’espace où atterrir. Pour quels résultats ? Quelle(s) expérience(s) ? Et surtout, quelles conséquences sur les urbanités ?

Les huit mois passés<sup>1092</sup> auprès du collectif *Où Atterrir*, rythmés de rendez-vous mensuels, nous ont permis de vivre, de traverser, d’analyser les différentes pièces de ce puzzle tout en constituant un corpus d’analyse essentiellement d’essence phénoménologique<sup>1093</sup>. C’est cette matière qui nous a permis d’interroger le projet et d’identifier deux dimensions intéressantes dans le cadre de notre travail de recherche : l’intention de passer d’une logique de production à une logique d’engendrement territorial par une méthodologie artistico-scientifique et une ritualisation des pratiques pour possiblement tenter de mettre en ordre le chaos.

#### **Encadré 6 – Note méthodologique**

Pour répondre à ces questions, j’ai choisi de rejoindre un « *bourgeon* » du projet pilote, mené par le Collectif Rivage à Bordeaux. L’idée était de prendre part au projet afin de comprendre comment se concrétisait cette théorie de l’atterrissage. Initialement, nous pensions faire de « *l’observation-participante ouverte* », afin – comme le souligne Soulé dans son article sur la distinction entre observation-participante et participation-observante – de « *vivre la réalité des sujets observés et de pouvoir comprendre certains mécanismes difficilement décryptables pour quiconque demeure en situation d’extériorité* » et avoir « *un accès privilégié à des informations inaccessibles au moyen d’autres méthodes empirique* »<sup>1094</sup>. Néanmoins, dès le premier atelier, nous avons pris conscience qu’il ne serait pas possible de faire primer l’observation sur la participation. Effectivement, nous allons le voir, les ateliers sont très impliquant, sur le plan cognitif, mais aussi sur le plan affectif et corporel. C’est pourquoi malgré les « *risques de la subjectivation* »<sup>1095</sup> j’ai choisi de permuter ma posture, passant à de la « *participation-observante* » au regard des trois différences qu’établit Pfadenhauer avec l’« *observation-participante* » : « *1) idéalement, la recherche vise la production de données d’observation, mais aussi de données expérientielles; 2) si des arbitrages sont nécessaires sur le terrain, la participation est prioritaire par rapport à l’observation; 3) le chercheur est centré*

<sup>1092</sup> 4 vendredis après-midi, et 3 week-ends complets

<sup>1093</sup> Bastien Soulé, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches Qualitatives*, 2007, vol. 27, p. 132.

<sup>1094</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>1095</sup> *Ibid.*, p. 129.



*sur la connaissance de la perspective existentielle de l'insider, identifiée à travers une expérience subjective, plutôt que sur le développement d'un point de vue approximatif d'outsider distant »*<sup>1096</sup>.

Ainsi, dans cette partie l'usage du « nous » sera réservé pour définir le groupe de participants et participantes, dont je faisais partie. Par souci de différenciation nous utiliserons donc le pronom personnel « je » lorsqu'il s'agira de réflexions ou de questionnements plus personnels car « [à] partir du moment où l'expérience de terrain entre dans le champ de la recherche, tout le protocole narratif s'en trouve perturbé. Se défait alors l'ajustement préfabriqué, conventionnel et supposé "objectif" entre les mots et les choses. Et une autre écriture s'impose pour rendre compte de ce qui survient entre observateurs et observés »<sup>1097</sup>.

Par ailleurs, ma participation à « un bourgeon » du projet pilote, signifie que mes observations et analyses s'appliqueront principalement à celui-ci, bien que je puisse extrapoler certaines remarques au projet en général. Le bourgeon bordelais est animé par le Collectif Rivage et notamment par deux artistes-comédiens, qui ont eux-mêmes participé au projet pilote en tant que citoyenne et citoyen et qui ont par la suite décidé, avec Bruno Latour, de faire éclore ce bourgeon<sup>1098</sup>. Le projet que nous allons décrire, s'il est issu de la méthode de travail proposé par le philosophe – qui continuait de le piloter à distance et dont la présence était pour le moins latente, nous y reviendrons – fut mis en place et animé par d'autres personnes, des artistes et non plus des philosophes. Nécessairement, ce changement implique des variations, voire des distorsions ou des écarts par rapport à la théorie imaginée par Latour et à sa manière de la développer. Néanmoins, lors des week-ends d'ateliers, des membres du consortium initial était toujours présent-e-s, ces temps étant rythmés par des conférences de Bruno Latour, de Vinciane Despret, également philosophe, par des exercices artistiques proposés par Chloé Latour, chorégraphe et fille de Bruno Latour. Chantal Latour, médiatrice et collaboratrice artistique, femme de ce dernier, fut également présente à plusieurs reprises. J'ai également assisté au dernier atelier du projet pilote à Saint-Junien, qui était une restitution de l'expérience et une présentation des méthodes de travail, des outils. Cela m'a permis de rencontrer et d'échanger avec les participant-e-s et d'observer certaines différences et/ou similitudes avec le bourgeon.

---

<sup>1096</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>1097</sup> A. Bensa, « *Le dessous des mots* », *Sensibilités*, no 2, 2016, p. 165.

<sup>1098</sup> Ce collectif est également composé d'une doctorante en sciences politiques et d'une doctorante en adaptation au changement climatique.

## a. Passer de la production à l'engendrement territorial par une méthodologie artistico-scientifique

« C'est faute de territoire, que le peuple, comme on dit, finit par manquer. »

Bruno Latour<sup>1099</sup>

« Faute de territoire », cela signifie – si je me réfère à la définition du territoire proposée par Debarbieux, Ferrier et Lévy – qu'il manquerait un « (...) agencement de ressources matérielles et symboliques capables de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité [nous soulignons] »<sup>1100</sup>. Pour Latour, le territoire, la ville, le phénomène urbain, peu importe ici la dénomination, connaît une double problématique. Premièrement, sa définition ne peut plus être topographique, car les conditions écologiques en repoussent les limites et que la mondialisation en déplace les frontières. Secondement, le territoire n'est plus aujourd'hui un terrain de vie – « ce dont un terrestre dépend pour sa survie et (...) les autres terrestres qui se trouvent dans sa dépendance »<sup>1101</sup> – « car la mondialisation l'éprouve comme un système de production et non pas comme un système « d'engendrement »<sup>1102</sup>. En d'autres termes, le territoire n'est pas généré par les « terrestres » pour reprendre un terme latourien, mais produit par un système se voulant objectif. La démarche propose donc d'en revenir à un système d'engendrement, dans lequel ces derniers génèrent le territoire qui leur permet de « subsister ». Le préalable étant, pour le philosophe d'en passer par une description de ces terrains de vie : « Il faut tout cartographier à nouveaux frais. Et, en plus, dans l'urgence, avant que les somnambules n'aient écrasé dans leur fuite aveugle ce à quoi nous tenons »<sup>1103</sup>. En somme, avant de passer à l'engendrement, cartographier ce à quoi nous tenons afin de mettre fin au déficit de représentation et de produire « de nouveaux cahiers de doléances ».

---

<sup>1099</sup> *Où atterrir ?*, op. cit., p. 123.

<sup>1100</sup> J. Lévy, B. Debarbieux, J.-P. Ferrier, Article « Territoire », in M. Lussault et J. Lévy (sous la dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, op. cit., p. 910.

<sup>1101</sup> B. Latour, *Où atterrir ?*, op. cit., p. 120.

<sup>1102</sup> *Ibid.*

<sup>1103</sup> *Ibid.*, p. 47.

Une question se pose alors : n'est-il pas paradoxal de vouloir repenser la description du terrain de vie tout en gardant les mêmes outils pour le penser ?

Bruno Latour a développé, avec le collectif SOC<sup>1104</sup>, de nouvelles formes cartographiques capables de prendre en charge ces dimensions non matérielles et subjectives du terrain de vie. Capables également de penser le territoire autrement que comme une unité topographique figée. Celles-ci se distinguent des cartographies traditionnelles pour plusieurs raisons. Vincianne Despret explique, lors d'un atelier auquel j'ai participé<sup>1105</sup>, qu'il n'est pas question de cartographie au sens traditionnel, c'est-à-dire de représentation soi-disant objective d'un terrain de vie via des conventions cartographiques, mais de contre-cartographies. Ces dernières, en vogue depuis quelques années, assument justement la dimension parcellaire, intime, interprétative du territoire. Cette modification de l'outil cartographique passe par l'ouverture du rôle de cartographe à tout un chacun. Les figures proposées par Gervais se retrouvent ici. En effet, ce que Latour et Despret désignent comme « *l'enquêteur* », s'apparente finalement à une alternance des trois figures susmentionnées : le museur, le scribe et l'interprète. Le citoyen ou la citoyenne devenu « *enquêteur* » ou « *enquêtrice* » grâce à la méthodologie, part en quête de ses attachements, de ses concernements à travers la carte, qui prend à l'occasion la forme et le nom de « *boussole* ». Celle-ci est<sup>1106</sup> structurée par plusieurs valences : la situation actuelle/la situation future ; les éléments sous-contrôle/les éléments hors contrôle et les menaces/soutiens. Elle est ainsi à la fois un mécanisme de réflexion – elle aide à l'accouchement de l'idée – un outil de visualisation des dépendances – elle spatialise les entités les unes par rapport aux autres – et une source de projection des possibles – elle permet d'identifier les actions envisageables pour palier son concernement. Cet outil s'apparente donc à un guide, un moyen de s'orienter, de trouver de qui l'on dépend et qui dépend de nous. C'est là un point central : la boussole n'est pas la finalité en tant que telle, mais l'outil permettant l'engendrement du territoire. Elle est dynamique et résiliente en fonction des étapes méthodologiques qui structurent l'initiative.

Si l'on en revient au Nouveau Roman, la boussole s'apparente alors à une possibilité de variation : comme dans le récit robbe-grillien tout n'est que question de variations autour d'une maison *de rendez-vous*, en l'occurrence une boussole, où se déploient des variances.

---

<sup>1104</sup> *Où Atterrir? Les Nouveaux Cahiers de Doléances – SOC*, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>, (consulté le 10 décembre 2022).

<sup>1105</sup> Atelier du 26/03/2022

<sup>1106</sup> Pour plus d'explications sur le fonctionnement de la boussole, voir le site du collectif SOC, créateur de l'objet : <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

Où Atterrir est une expérimentation très méthodologisée, six grandes phases la jalonnent : « identifier son concernement » (1), « suspendre son jugement » (2), « rechercher des informations à partir d'hypothèses » (3), « peupler sa boussole » (4), « vérifier, documenter et enrichir, trouver des alliés » (5), « formuler une doléance » (6)<sup>1107</sup>. Un arsenal d'outils, un « kit d'enquête », a été imaginé par le consortium du projet pilote afin d'encadrer chacune de ces étapes, de faire progresser, en l'affinant toujours plus, le concernement, l'idée étant d'aboutir à une doléance la plus lisible, précise et communicable possible. De nouveau, et peut-être même plus que jamais, l'idée d'une fragmentation comme arme de désorientation se fait sentir.



Figure 2 : La boussole - Source : Consortium Où Atterrir ? ; La Mégisserie – Saint-Junien, Haute Vienne

À chaque étape du processus méthodologique correspondent non seulement un ou plusieurs outils d'aide à la recherche, à l'enquête, mais aussi des ressources bibliographiques. Une bibliothèque itinérante est

<sup>1107</sup> Citations extraites du document « comment mener son enquête ? » distribué lors des ateliers.

ainsi toujours déployée afin que nous puissions consulter les ouvrages clés du contexte épistémologique (notamment ceux de Bruno Latour, des controverses, de Vinciane Despret) dans laquelle s'insère la démarche<sup>1108</sup>. Un fascicule «*pistes de lectures en lien avec les ateliers*», comprenant quatre grandes thématiques – «*le nouveau régime, l'enquête, zone critique et les modes d'attention*» – demandé par les participante-s afin de se faire une bibliographie critique, nous est proposé.

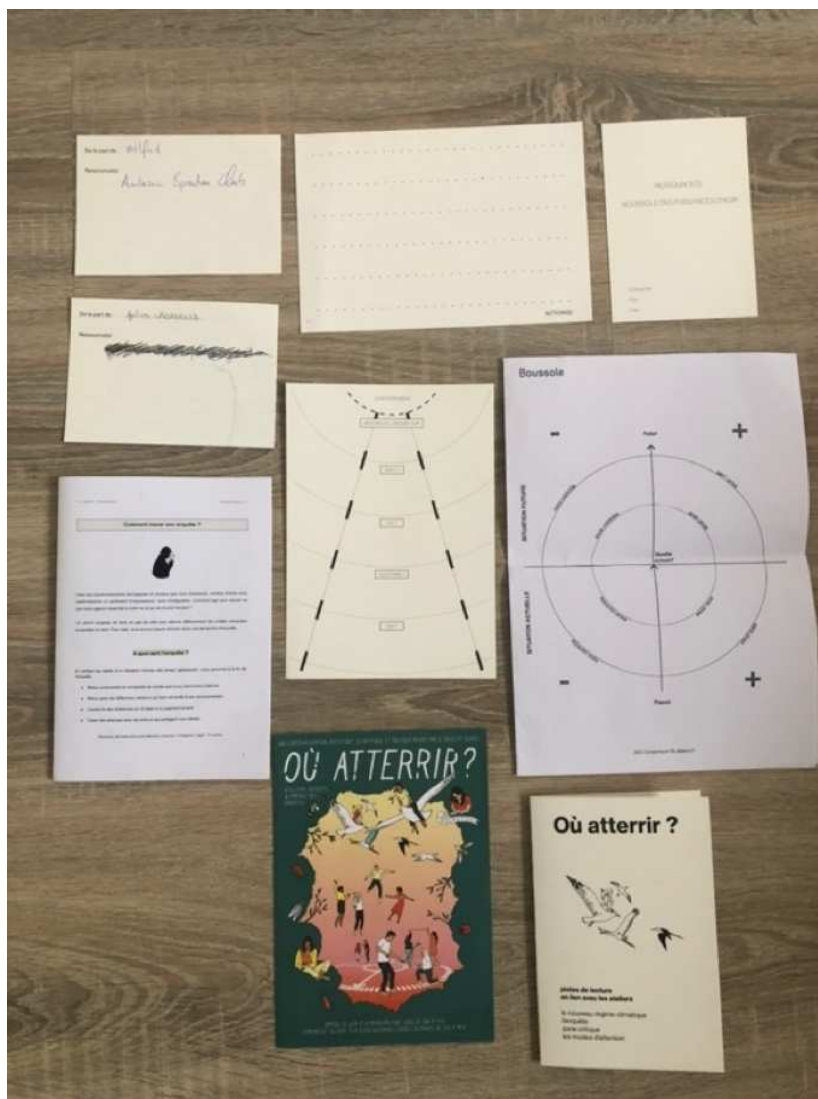


Figure 3 : Les éléments du « kit d'enquête » Source : photographie personnelle

<sup>1108</sup> Nous y retrouvons notamment l'ouvrage *Controverses*, mode d'emploi, postfacé par Latour lui-même, des ouvrages de Pierre Charbonnier, de Vincianne Despret, etc.

À la fin, de l'expérience, les membres du Collectif Rivage nous remettent également un guide imaginé à partir des remarques que nous avons formulées au fil des jours, expliquant « *comment mener son enquête* », récapitulant les grandes étapes du projet, décrivant ce qu'est « *le bon état d'esprit* », comment « *suspendre son jugement* », « *comprendre les points de vue de chacun* » et « *formuler des doléances* » « *éclairées adressées à quelqu'un identifié précisément* » qui peut « *agir concrètement* »<sup>1109</sup>. Ce document fait office de guide pédagogique des bonnes pratiques, il guide et oriente l'enquête nous aide à devenir un Sherlock Holmes des temps « *gaïesques* »<sup>1110</sup>.

Les apprentis Sherlock Holmes sont nourris par différents matériaux, telles des « *cartes ressources* », des « *cartes actions* » formant une boîte à outils dans laquelle puiser pour progresser dans la précision de leur concernement. L'outil principal est un questionnaire, distribué à l'ensemble des participante·s lors de l'atelier initial. Il est composé de sept questions permettant d'identifier son concernement, c'est-à-dire ce qui le touche, ce pour quoi ou pour qui il serait prêt à agir. Plusieurs questions façonnent cette identification, dont la première et principale : « *Pouvez-vous décrire en quelques lignes un être/un élément/une entité / indispensable à votre existence et dont vous avez appris que son maintien était menacé?* »<sup>1111</sup>. Cette question soulève plusieurs interrogations. Si le dessein est de cartographier le territoire et « *ce à quoi nous tenons* », pour mettre fin à un « *déficit de représentation* », pourquoi restreindre la question à « *une menace* » ? Cela implique un présupposé : ce à quoi nous tenons serait nécessairement menacé, source de conflit. Ce choix me paraît guidé par le principe de la recherche-action et par la volonté d'éprouver un outil méthodologique développé par Latour : la « *cartographie des controverses* », qui entend aider les individus à explorer et visualiser la complexité et les controverses. Si la prise en compte des conflits dans la définition du territoire et la remise en question du principe d'harmonie s'inscrit clairement dans les propositions faites au chapitre 4, en faire une exigence en revanche, voire un enjeu qui nécessiterait un désamorçage via un médiateur, paraît questionnable.

En l'occurrence, l'analogie avec Robbe-Grillet prend ici, par ce rapport au conflit, tout son sens. Comme l'écrit Franklin J. Matthews à propos de Robbe-Grillet dans *Un écrivain non réconcilié* : « *Ce qui intéresse notre auteur, c'est seulement de créer une littérature conflictuelle [nous soulignons], c'est-à-dire une littérature de tensions non résolues. (...)* »<sup>1112</sup>, il en est de même pour l'expérience qui, comme le roman,

---

<sup>1109</sup> Citations extraites du document « *comment mener son enquête ?* » distribué lors des ateliers.

<sup>1110</sup> *Ibid.*

<sup>1111</sup> Questionnaire des entités menacées distribué lors de l'Atelier 1 à Bordeaux, le 03/12/21

<sup>1112</sup> Alain Robbe-Grillet, *La maison de rendez-vous*, *op. cit.* p. 169.

n'existe que pour interroger les tensions, les conflits. C'est pourquoi, chez Latour comme chez le néo-romancier, la contradiction est « *dès le départ mise en scène par la narration* »<sup>1113</sup>.

Effectivement, la cartographie des controverses a pour préalable une situation de conflit nécessitant un espace de médiation pour sa résolution ; espace que propose *Où Atterrir*. Bruno Latour l'explique lui-même, le projet aspire à « *[s]ortir de la représentation administrative ou géométrique des territoires sans revenir à la distinction entre territoire objectif (connu des experts) et territoire "vécu" (subjectif)* »<sup>1114</sup>. Je ne peux manquer ici la référence implicite au fameux triptyque lefebvrien et à la production de l'espace qu'il implique (cf. 3.2.3). En effet, en passant à une situation d'engendrement, les cloisons entre espaces conçu, perçu et vécu n'auraient plus de sens. Or, est-ce réellement ce que propose Latour ?

Pour ce dernier, l'expérience serait un moyen de rendre « *le territoire vécu compréhensible par ceux, dans l'appareil d'État ou parmi les élus, qui sont supposés vous aider à maintenir ces conditions d'habitabilité* »<sup>1115</sup>. Cela présuppose que les agent-e-s urbain-e-s, de l'État, soient capables de se nourrir de l'espace vécu pour penser l'espace conçu. Or, selon la conception lefebvrienne, il est très difficile, voire impossible, de se défaire de sa vision experte. La situation d'incommunication n'est pas nécessairement imputable à une incompréhension, mais plutôt à un exercice de pouvoir. Ce n'est donc pas simplement en expliquant, en rendant le territoire compréhensible, que la situation se soldera, pas plus qu'en intégrant des éléments du mode mineur dans le puzzle méthodologique déjà découpé. Effectivement, point crucial, le territoire vécu n'est ici pas réellement un espace vécu, c'est un espace vécu médiatisé, car, selon Latour, les individus ne sont pas conscients de ce dernier :

*On parle toujours de démocratie, de participation, de consultation, on suppose des citoyens qu'ils soient capables de s'exprimer et qu'ils soient conscients du territoire dans lequel ils sont. Or avec la crise écologique, plus personne ne peut décrire son territoire.*<sup>1116</sup>

---

<sup>1113</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>1114</sup> B. Latour, « De la nécessité d'atterrir », art cit, p. 22.

<sup>1115</sup> « *Comment scénarise-t-on, collectivement, le changement de lieu ?* » in Nicolas Truong, « Bruno Latour : « Le Covid-19 offre un cas vraiment admirable et douloureux de dépendance » », *Le Monde.fr*, 12 févr. 2021.

<sup>1115</sup> *Ibid.*

<sup>1116</sup> France 3 Nouvelle-Aquitaine, *Où atterrir ? par Bruno Latour*, [https://www.youtube.com/watch?v=FqOCdPn\\_CVs](https://www.youtube.com/watch?v=FqOCdPn_CVs), 24 avril 2021, (consulté le 12 décembre 2022).

Plus encore, cet espace vécu paraît dénaturé puisque soumis à une logique de communication : il doit nourrir l'espace conçu. En définitive, le changement de paradigme, de la production à l'engendrement n'est pas opéré dans la mesure où il s'agit de compréhension, c'est-à-dire de communication en vue de transmettre à une instance supérieure – l'appareil d'État – un état des lieux du territoire vécu, afin que ce dernier puisse « aider » au mieux. Le triptyque est donc toujours en place. Finalement, ce n'est pas un engendrement que propose Latour, mais une sensibilisation de l'espace conçu par l'espace vécu. Est-ce vraiment possible ? Que cela signifie-t-il ?

Dans cette logique de communicabilité, Latour complète la première boîte à outils, que l'on pourrait qualifier de « cognitive », par une boîte à outils « sensible » composée de pratiques artistiques. Une chorégraphe et une professeure de chant animent ainsi des temps pour éveiller le corps, « créer de la chaleur »<sup>1117</sup>, c'est-à-dire impulser une dynamique de groupe et apprendre à prendre la parole en public afin de pouvoir porter sa doléance auprès des entités concernées. Sur une journée d'atelier, qui se déroule souvent au sein d'institutions culturelles associées, trois heures peuvent être consacrées à ces exercices ; c'est-à-dire autant, voire parfois plus, que le temps consacré à l'identification du concernement. Ce n'est pas une pratique marginale, bien au contraire. À chaque ouverture d'atelier, à chaque rendez-vous, nous sommes « invités »<sup>1118</sup> à nous mettre en cercle afin de nous faire passer un son, un mouvement, de simuler une conversation dans une langue imaginaire, de danser ; nous pratiquons également des exercices issus du théâtre de geste<sup>1119</sup>. Tels les personnages Robbe-Grillien de *La maison de rendez-vous*, que le narrateur projette dans une variance de scènes dont ils paraissent être des acteurs et actrices passifs, nous sommes condamnés à (re)faire, à chaque nouveau rendez-vous, une variante de cette procédure artistique.

---

<sup>1117</sup> Bruno Latour lors de l'atelier du 26/04/22

<sup>1118</sup> J'utilise ici les guillemets car la participation à ces temps artistiques, si elle n'est pas formalisée comme obligatoire, l'est fatalement, au risque de créer une rupture dans le groupe et avec les animateurs.

<sup>1119</sup> Voici un exemple d'exercice pratiqué : chaque participant doit tenir l'extrémité d'un bâton avec un doigt, le but étant de maintenir le bâton en l'air. Nous commençons par groupe de deux, puis de trois et terminons par le faire avec le groupe entier.





Figure 4 : Exercice artistique lors d'un atelier. Source : Consortium Où Atterrir ? – La Mégisserie, Saint-Junien

Ces moments, par l'énergie déployée par les organisateurs et organisatrices pour les animer et par les participant-e-s pour s'y adonner et par le temps qui leur sont consacrés témoignent du rôle majeur qui leur est accordé dans l'initiative. C'est un élément qui m'a interpellée à plusieurs reprises, dans un premier temps d'un point de vue personnel puis scientifique. Je me suis donc intéressée aux raisons qui explicitent ce choix méthodologique. Voici comment Latour l'argumente : « *Dans cette démarche, l'art est utilisé comme une manière de capter une réalité que nous n'avons plus l'habitude de mobiliser* ». <sup>1120</sup>

Les néo-romancier-ère-s et leurs expérimentations littéraires ne sont pas loin. À l'instar du Nouveau Roman qui « *[r]essentant la nouvelle complexité du monde, [il] refuse que la littérature en soit une expression non complexe et veut rejeter tout ce qui lui apparaît comme autant de barrières à une description "réaliste" de l'homme et du monde.* » <sup>1121</sup>, Latour cherche dans l'exploration artistique une façon de

---

<sup>1120</sup> <https://ouaterrir.fr/>, (consulté le 21 novembre 2022).

<sup>1121</sup> Georges Perec, *L.G. Une aventure des années soixante*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXe siècle », 1992, p.31 in David Desrosiers, « Georges Perec et la crise du langage. De la critique du Nouveau Roman à l'apologie de Robert Antelme », *Politiques de la littérature. Une traversée du XXe siècle français*, 2014, vol. 35, p. 129.

réinterroger différemment la complexité du monde, de nous décontextualiser de nos habitudes et en nous reconnectant avec une dimension charnelle souvent niée dans le monde contemporain. Toutefois s'il est indéniable que l'art a depuis toujours été une manière de capter la réalité, de la réfléchir, de la questionner – le premier chapitre de ce travail en témoigne – il est difficile de comprendre ici le lien entre les pratiques artistiques proposées lors des ateliers et le traitement du concernement. Difficile aussi de ne pas y voir – comme le soulignait le titre d'un ouvrage cosigné par Perec et Burgelin, *Le Nouveau Roman et le refus du réel*<sup>1122</sup> – une mise entre parenthèses de la réalité au profit d'une expérimentation artistico-scientifique ; ce qui n'est pas problématique en soit si l'on ne considère pas cette dernière comme une manière de produire de l'urbain, d'autant plus de l'espace perçu ou vécu. C'est précisément la critique qu'adressait Perec au Nouveau Roman lorsqu'il écrivait que : « sa "lucidité" est une mise entre parenthèses du monde et la réalité qu'il nous donne à voir est une réalité gratuite, coupée de tout lien social, hors de l'histoire, hors du temps même »<sup>1123</sup>. L'auteur oulipien, qui rejoignait les néo-romancier·ère·s sur la nécessité « Si le roman est description du monde, que celle-ci soit débarrassée de tous les masques dont nous l'avons affublée, qui nous protègent en nous empêchant de voir, qui sont autant d'œillères à notre lucidité »<sup>1124</sup> constate pourtant que ce nouveau genre n'est pas parvenu à rendre compte de la complexité du monde. Si le point de départ est le même, « dénoncer l'académisme, qui fausse la perception que le romancier a de la réalité », c'est sur la traduction de cette philosophie dans la pratique littéraire que Perec formule sa critique. Pour ce dernier, le Nouveau Roman aurait « (...) accompli vraiment trop bien ce que la bourgeoisie en attend : figer le monde, le mettre entre parenthèses (...) Ce monde clos, hors du temps, de l'histoire (...) »<sup>1125</sup>. Évidemment, l'idée n'est pas ici de calquer ces propos sur *Où Atterrir*, mais de nous servir de ces réflexions pour discuter d'une part des implications potentielles des formes artistiques développées dans le projet et d'autre part pour penser ce que peuvent vouloir dire « espace vécu » et « espace perçu » dans le cadre d'une mise à distance de la réalité.

Assurément, ces moments participent à créer du lien dans le groupe, et à retrouver une forme d'urbanité qui serait manquante. Mais l'apport réel quant au processus de définition des terrains de vie ne me semble pas établi. De surcroît, ces pratiques artistiques peuvent représenter un frein considérable à la

---

<sup>1122</sup> D. Desrosiers, « Georges Perec et la crise du langage. De la critique du Nouveau Roman à l'apologie de Robert Antelme », art cit, p. 125.

<sup>1123</sup> Georges Perec, *op.cit.* p. 85 in *Ibid.*, p. 130.

<sup>1124</sup> LG, p. 32 in *Ibid.*, p. 129.

<sup>1125</sup> LG, p.41-42, *Ibid.*

participation. Je fus à ce sujet étonnée que leur intérêt dans le cadre du projet ne soit jamais explicité et que l'accord de chacun et chacune pour y prendre part soit considéré comme acquis, allant de soi. Effectivement, bien que les membres du collectif et du consortium, rodés à ces exercices, considèrent les formats proposés comme déjà très ajustés, adoucis, j'ai pu observer et ressentir moi-même à plusieurs reprises, des moments d'inconfort<sup>1126</sup> et des stratégies d'évitement de la part de certain-e-s participant-e-s<sup>1127</sup>. Je pense ici notamment à de « *malencontreuses* » arrivées tardives lors des ateliers, qui étaient en définitive une manière de manquer les moments d'échauffement artistique sans avoir à se justifier devant le groupe, dans l'ensemble très adepte de ces pratiques. En effet, les participant-e-s se révèlent globalement très à l'aise durant ces moments artistiques qu'ils et elles considèrent comme une occasion de se connecter avec l'autre et avec soi, une occasion de passer du bon temps aussi. Cependant, cette adhésion ne signifie pas qu'elle est efficiente et non-problématique, notamment pour deux raisons. Pour les personnes réfractaires à ces pratiques, l'obstacle a été trop grand à franchir ; plusieurs d'entre elles, qui portaient un intérêt pour le projet m'ont confié que ces exercices, avec lesquels n'étaient pas à l'aise ou dont elles ne comprenaient pas l'intérêt, étaient l'une des raisons explicitant leur renoncement au projet<sup>1128</sup>. Logiquement, les participant-e-s restants sont ceux et celles possédant déjà une affinité avec cette dimension ; un nombre conséquent est issu de sphères culturelles ou associatives habituées à de telles pratiques<sup>1129</sup>. C'est un parti-pris que le philosophe assume :

*On ne va pas essayer de prendre comme avec le grand débat national ou la convention citoyenne des gens qui soient représentatifs, il faut prendre des volontaires. Des volontaires aguerris parce qu'ils ont participé à des œuvres collectives diverses et variées (...) aguerris à l'expression, non pas politique, mais à des capacités d'expression artistiques. Ils ont déjà des moyens [nous soulignons] de savoir qu'ils peuvent s'exprimer (...).<sup>1130</sup>*

---

<sup>1126</sup> « Je suis au milieu d'une immense salle, entourée d'une quarantaine de personnes et je dois simuler une conversation en langue imaginaire avec cinq autres participants... appréhension de devoir le faire, incompréhension de pourquoi le faire. » Extrait de mon journal de bord

<sup>1127</sup> Je reviendrai longuement dans la partie suivante sur ce point. Ce qui me semble important tient au fait que la majorité du groupe soit assez homogène. La minorité ici, peut recouvrir une majorité de la population, des habitants de ces terrains de vie.

<sup>1128</sup> J'expliciterais d'autres raisons dans la seconde partie.

<sup>1129</sup> Je ne possédons pas encore les données, celles-ci seront normalement disponibles en 2023. Il s'agit donc d'une donnée que je tire de mon expérience et des personnes que j'ai rencontrées.

<sup>1130</sup> <http://ouatterrir.fr/index.php/atterrissage/>

Ce point me paraît assez problématique, car il dénote un processus de sélection conscient des participant·e·s. Cette sélection, qui s'opère par les modalités de la méthode, exclut *de facto* une part importante et majoritaire de la population. Peut-on alors parler d'espace vécu ? Certes, les participant·e·s engendrent un terrain de vie d'après leur espace vécu, mais qu'en est-il pour les autres ? Dans ce cadre-là, l'espace vécu servant de base pour savoir où atterrir demeure, pour les non-participant·e·s, un espace conçu. La démarche reste dans ce que Lefebvre nomme une logique de production spatiale, ici assumée par un groupe possédant déjà « *des moyens de (...) s'exprimer* ».

Par ailleurs, si Latour se refuse à toute représentativité, mes entretiens sur le terrain m'ont permis d'identifier que, dans le cas du projet pilote de Saint-Junien, certain·e·s participant·e·s avaient été contacté·e·s, parce qu'ils ou elles avaient déjà concouru à des projets culturels. Certes, cela ne signifie pas qu'ils ou elles n'étaient pas volontaires. Mais le recrutement de certain·e·s, comme un agriculteur et une agricultrice, dénote la volonté de créer un groupe qui puisse mener à des controverses. Le philosophe cite souvent l'exemple de producteur·rice·s de viande se retrouvant face à un jeune végétarien, initialement hostiles les uns par rapport aux autres, mais réussissant finalement à échanger grâce au projet. Or, mon groupe de travail était justement assez homogène, les concernés des un·e·s et des autres s'ils étaient différents, n'a jamais entraîné de situation de controverse réelle. Cette sélection, de fait, via les pratiques ou via la figure de Latour – nous y reviendrons – entraîne inévitablement une certaine homogénéité du groupe. Une analyse des codes de communication, que je présenterai dans la prochaine partie, démontre précisément que le bourgeon bordelais, qui n'a pas – à ma connaissance – procédé à un recrutement en amont, a développé des codes communicationnels pouvant expliciter, dans une certaine mesure, cette homogénéité.



Figure 5 : Atelier Où Atterrir? Source : Consortium Où atterrir ? — MJC La Châtre, Indre

Finalement, la dimension artistique pose une question épistémologique bien plus vaste. Les boîtes à outils, cognitive, sensible, la pléthore de concepts – «*carte des abaqués*»<sup>1131</sup>, «*la carte des puissances d’agir*», «*les cartes récits d’enquêtes*» et «*la carte des paysages superposés*» – et de termes scientifiques, complexifient la démarche et sa compréhension, ils la rendent difficilement appréhendable<sup>1132</sup>.

En définitive, l’initiative entend résoudre une situation d’incommunication avec des concepts que j’observe être difficilement communicables. L’explication de la boussole, ou plus encore, de l’abaque ne s’est pas faite sans peine : «*vous avez compris...? Moi perso je [sic] comprends rien*»<sup>1133</sup>. Cet arsenal conceptuel instaure, à mon sens, deux limites.

<sup>1131</sup> Les animateurs ont dû nous expliquer à plusieurs reprises ce concept que nous ne parvenions pas clairement à comprendre.

<sup>1132</sup> Cette phrase entendue au détour de l’explication de la boussole illustre dans une certaine mesure ce point «*il y a des termes un peu complexes qu’on a expérimenté, de ce côté-là c’est la stérilité et de ce côté-là c’est l’engendrement.*»

<sup>1133</sup> Verbatim issu de mon journal de bord

La première est d'ordre ontologique, elle concerne la création d'une relation hypermédialisée au terrain de vie, qui ne serait plus tant un espace à pratiquer, à vivre, qu'un espace à intellectualiser et à scénariser<sup>1134</sup>, de la même manière que dans les initiatives précédentes. À force de fragmentation, de morcellement, n'en arrive-t-on pas à un refus du réel et donc à sa disparition ?

La seconde limite, d'ordre méthodologique, est relative à la restriction de l'expérience à une sphère de citoyens-experts et citoyennes-expertes déjà averti-e-s à ces pratiques artistico-intellectuelles. Elle réduit de fait le spectre de polarisation des propositions. L'expérimentation, en tant qu'objet de recherche, paraît parfois prendre la place de son objectif. Comme dans *La maison de rendez-vous*, nous pressentons, sous la surface, dissimulée derrière les deux morts initiales qui ne sont finalement que des appâts lectoriels, la quête de l'auteur et du chercheur, l'exercice de style.

## **b. Une ritualisation pour mettre en ordre le chaos ?**

Pourtant, le travail de Latour, lorsque nous analysons ses prises de position, ses ouvrages et ses interviews, postule clairement la nécessité de considérer l'espace vécu comme mode de production et de réappropriation de l'espace : « *c'est une espèce de retour au peuple* », « *c'est pas poser des questions aux gens, c'est les laisser, pour une fois, définir quelles sont les questions* »<sup>1135</sup>. Le terrain de vie ne s'appréhende alors que par « *la rematérialisation du sol vécu* »<sup>1136</sup>. Partir de ce postulat, c'est accepter d'en revenir aux faits paradoxaux, aux zones de désaccords, à l'hétérogénéité et, semble-t-il, au conflit.

C'est admettre, d'une certaine manière, de fissurer l'image d'une cité harmonieuse, cohérente, que les stratégies tentent d'imprimer, en évitant « (...) *l'écueil de croire qu'il serait possible de vivre en symbiose, en harmonie, avec les agents dits "naturels". On ne quête pas l'accord de tous ces agents [nous soulignons] superposés, mais on apprend à dépendre d'eux* »<sup>1137</sup>. Latour aspire dans ce sens à « *conserver le principe du*

---

<sup>1134</sup> N. Truong, « Bruno Latour : « Le Covid-19 offre un cas vraiment admirable et douloureux de dépendance » », *op. cit.*

<sup>1135</sup> <https://ouatterrir.fr/>

<sup>1136</sup> B. Latour, « De la nécessité d'atterrir », art cit, p. 22.

<sup>1137</sup> B. Latour, *Où atterrir?*, *op. cit.*, p. 12.

*conflit propre à la vie publique, mais en le faisant virer de bord*»<sup>1138</sup>, grâce à des outils tels que les controverses. Le consensus ne motive pas la démarche, comme ce peut être le cas dans certaines propositions participatives. À l'inverse, la complexité est envisagée comme l'humus pour penser le territoire. Pour toutes ces raisons, l'initiative prend le contre-pied des stratégies précédemment étudiées et affronte la situation d'incommunication. C'est essentiellement cette manière de penser le territoire, d'envisager le conflit comme un de ses définissables qui m'a stimulée et incitée à faire de cette initiative un élément du corpus. Cependant, lors de ma participation-observante, certains faits et pratiques m'ont fait prendre conscience d'un écart entre cet état d'esprit, ces prises de paroles – dont nous avons déjà souligné quelques limites méthodologiques précédemment – et la réalisation du projet. Assurément, puisqu'il s'agit d'une expérimentation, ces écarts sont, pourrait-on dire, normaux, prévisibles et attendus. Le travail est en cours, il est donc encore partiel, en phase de test. Néanmoins, certaines dissonances me sont apparues comme systémiques, voire ontologiques.

Quelques exemples permettront d'illustrer mes impressions.

À chaque fin d'atelier, nous présentons, à tour de rôle, le travail du jour : réponse au questionnaire, état de notre boussole, etc. Il nous est alors spécifié, avec insistance, que cette présentation orale doit absolument suivre, mot pour mot, ce qui figure sur le papier, de ne rien ajouter ni enlever. Lorsque nous présentons nos boussoles en petits groupes, le temps est chronométré, aucune discussion ou même réaction (commentaires, acquiescements) n'est autorisée. Néanmoins, nous avons tous plus ou moins, non pas réellement triché, mais enfreint la règle. Celle-ci est connue comme la « règle de la non-discussion », elle est la première assénée lors de l'atelier initial : « *On ne parle pas, on ne commente pas* »<sup>1139</sup>. Elle sera répétée sans cesse au cours des semaines. Bruno Latour insiste longuement sur ce point dans les divers entretiens qu'il accorde : « *Vos idées ne nous intéressent pas, on ne veut pas vos opinions. Décrivez le territoire où vous êtes en répondant à trois questions très simples (...)* »<sup>1140</sup>. Cependant, durant les ateliers, elle n'est pas clairement explicitée, elle est tenue pour acquise. Nous retrouvons ici un point précédemment mentionné à propos de la pratique artistique : puisque nous avons rejoint le projet, il paraissait normal d'en accepter toutes les règles, même sans réelle explicitation. Il n'était pas question d'interroger le processus méthodologique; tout prendrait sens une fois que nous l'aurions traversé,

---

<sup>1138</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>1139</sup> Phrase relevée à chaque atelier.

<sup>1140</sup> Fottorino Eric, Vey François, Bruno Latour : « *Je suis un philosophe de terrain* », art cit.

comme nous l'explique l'animatrice du groupe, qui fut elle aussi une participante : « *Je comprends, c'est vrai que parfois c'est compliqué à comprendre, mais c'est un processus. Nous aussi on a été perdu, désœuvré, mais à la fin on a compris pourquoi on avait fait ça* »<sup>1141</sup>.

Cependant, pour quelles raisons parler, discuter, n'est-ce pas compatible avec le projet ? En quoi cela fait-il progresser l'atterrissage ? Si une grande partie des participant-e-s accepte les règles du jeu sans objection<sup>1142</sup>, malgré une difficulté d'application, plusieurs ont toutefois émis des réserves. Pour répondre à celles-ci, les animateur-ric-e-s ont diffusé une vidéo explicative de Bruno Latour répondant à cette même interrogation lors du projet pilote : la discussion reste une forme de superficialité qui ne permet pas de creuser en profondeur son concernement, chacun s'arc-boutant sur ses positions. Cela rejoint l'idée selon laquelle nous devons laisser de côté notre identité, nos valeurs – ce qui a trait à l'idéal finalement –, pour nous concentrer sur le concret, ce qui nous permet de subsister. Est-il vraiment possible de séparer ces deux dimensions ? L'espace vécu, n'est-ce pas un agrégat de celles-ci ?

Par ailleurs, si l'on en revient à la pratique, un élément me paraît significatif. Les deux moments marquants, importants, reconnus à l'unanimité comme les plus impactants de l'expérience par les participant-e-s, d'après mes échanges, sont deux occasions au cours desquelles nous avons pu nous exprimer, à partir de nos identités et de nos idées, sans réelle contrainte méthodologique. Je pense particulièrement au moment de la carte des résonances, durant lequel nous pouvons chacun interagir avec le concernement de l'autre, dire en quoi nous nous sentons proches ou non de celui-ci. Le moment du « *kiosque* », espace de discussion privilégié avec les deux membres du collectif Rivage est également, d'après mes échanges avec les participant-e-s, très apprécié : nous retrouvons une certaine capacité à nous exprimer par nous-mêmes, sans artifices méthodologiques. Sans caméra et sans scribes aussi, qui étaient chargés, durant les ateliers, d'enregistrer et de consigner l'ensemble de l'expérience, y compris les pratiques artistiques.

Au-delà des règles canoniques encadrant le travail de groupe, d'autres règles s'ajoutent. Des règles de gestuelles/scénographies encadrent l'initiative et proclament de bonnes pratiques. Après les premiers ateliers, nous nous consacrons à réaliser des « *boussoles vivantes* ». Chacun d'entre nous s'installe au centre de la boussole tracée au sol et présente les entités qu'il a identifiées (par exemple : les personnes qui m'aident actuellement à maintenir mon concernement, celles qui m'aideront dans le futur, celles sur

---

<sup>1141</sup> Citation extraite de mon journal de bord

<sup>1142</sup> Encore une fois, je reviendrai sur ce point qui a trait, selon moi, à ce que j'ai nommé le « *Latour's branding* ».



lesquelles je n'ai pas d'emprise, etc.). Chacune est incarnée par un-e autre participant-e qui se place sur la boussole. Il doit<sup>1143</sup> mimer une statue représentant l'entité incarnée et produire un son correspondant à celle-ci afin (on nous parle alors de sonosphère) de la rendre vivante.

Au-delà de la dimension artistique sur laquelle je ne reviendrai pas, bien que ce fut une expérience assez déroutante<sup>1144</sup>, c'est la codification des actions, des gestes qui m'a particulièrement marquée. Le cas de la remise d'une «*carte ressource*» est assez éclairant. Nous pouvons remettre une carte «*boussole des puissances d'agir*» si nous estimons que nous avons en notre possession des informations «*répondant aux besoins de l'enquêteur*». Sur celle-ci, une partie de la boussole physique est figurée, décomposant la spatialité en différentes questions «*qui?*», «*quoi faire?*», «*où?*», «*avec?*». Pour la remettre, nous devons suivre un protocole : nous placer autour du cercle et avancer d'un pas (en suivant le tracé de la boussole au sol) à chaque question<sup>1145</sup>. À la fin, nous atteignons son centre et pouvons remettre la carte à l'enquêteur-riche. Pourquoi ne pas pouvoir tout simplement donner à la personne sa carte? Quel est l'objectif de cette codification gestuelle?

---

<sup>1143</sup> J'utilise ici à dessein des verbes injonctifs.

<sup>1144</sup> «*Cris dans tous les sens, éclats de rire, bruitages (certains doivent mettre en son l'entité "La Base", le laboratoire d'innovation territoriale qui nous accueille... Mais quel bruit ça fait, un laboratoire d'innovation ?)*» Extrait de mon journal de bord.

<sup>1145</sup> Par exemple : «*qui ?* » / «*lecture de la réponse* » : j'avance d'un pas ; «*quoi faire ?* » / «*lecture de la réponse* » : j'avance d'un pas, etc.

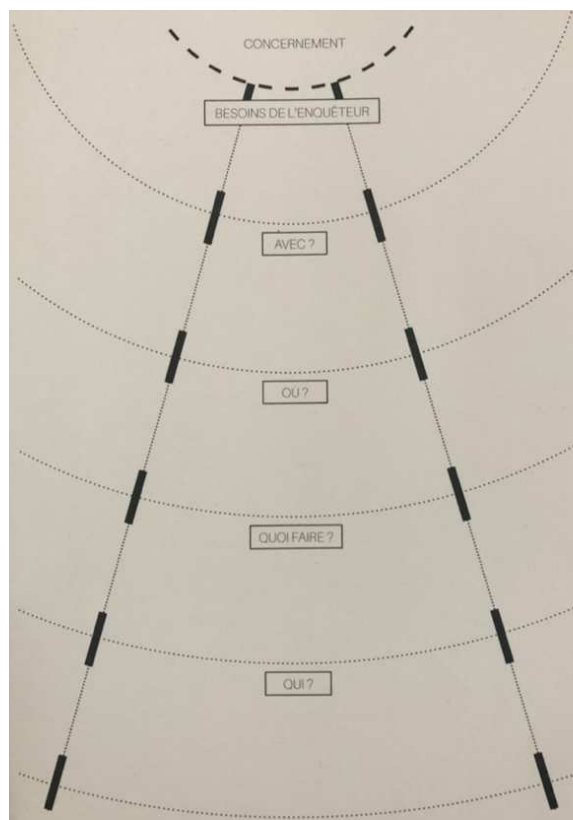


Figure 6 : Carte « boussole des puissances d’agir » – Source : Collectif Rivage

De même, lors d’un autre atelier, nous devons énoncer notre concernement chacun-e notre tour. Pour cela une mise en scène est prévue : entrée par le côté droit de la boussole, avancer en cercle jusqu’au centre (nous sommes invité-e-s à faire de ce déplacement l’occasion d’une pratique corporelle), énonciation du concernement et sortie par le côté gauche ; l’ensemble accompagné d’une musique rythmant l’exercice.

Quelle est la raison d’être de ces scénographies prescriptives ?

Comme dans *La maison de rendez-vous*, un glissement s’opère entre le monde réel – celui où l’on doit atterrir – et le monde fictionnel, théâtralisé : « *c’est donc là que se place, de nouveau, le dialogue entre le gros homme au teint rouge et son interlocuteur (...) Le gros homme a pourtant la main tendue dans cette direction, mais il semble complètement avoir oublié la raison de son geste [nous soulignons] (...) »<sup>1146</sup>. À l’image du personnage, nous nous soumettons à cette gestuelle, sans savoir pourquoi. Finalement, dans la méthode comme dans le livre, tout à l’air d’avoir de l’importance, sans en avoir réellement : « *La porte de l’appartement est entrebâillée, la porte de l’appartement est grande ouverte en dépit de l’heure tardive, la**

<sup>1146</sup> A. Robbe-Grillet, *La maison de rendez-vous*, *op. cit.*, p. 54.

*porte de l'appartement est fermée — quelle importance?»<sup>1147</sup>. Ces gestes n'ont d'incidence que sur le programme narratif du récit, mais finalement, comme nous l'avons vu, pour Robbe-Grillet, le récit importe peu. N'en serait-il pas de même pour Latour ?*

Si je ne parviens pas à trouver d'explicitation ou de signification à ces gestes ; au fil des ateliers, plus qu'une codification, ces gestuelles, répétées, apprises et intériorisées – sans que jamais ne soit explicitée leur signification – m'apparaissent comme une forme de ritualisation. Le rapprochement de cette sensation et de la théorie me le confirme selon plusieurs aspects : le besoin d'ordre et de repères dans une situation d'incertitude, la création d'une communauté, et peut-être, d'une forme d'institution.

Pour la psychologue Dominique Picard, les périodes de transition, par les changements et ruptures qu'elles impliquent, recourent particulièrement aux rituels d'interactions, aux règles de « *savoir-vivre* » afin de retrouver une forme d'ordre. Elle explique que « *le propre du rituel est de proposer des attitudes, des comportements et des formules largement stéréotypés qui relèvent d'un code symbolique partagé. Leur caractère conventionnel, en leur ôtant toute ambiguïté, les rend immédiatement compréhensibles pour les initiés [nous soulignons]* »<sup>1148</sup>. Au-delà de l'exemple de la « *carte ressource* », l'ensemble de l'expérience me paraît correspondre à cette définition. Peut-être s'agit-il de cela, créer un cadre expérientiel harmonieux par opposition au chaos de la situation actuelle ? Peut-être est-ce une forme de réponse à la question formulée par Latour lui-même dans son ouvrage : « *Peut-on conserver le principe du conflit, propre à la vie publique, mais en faisant virer de bord ?* »<sup>1149</sup> En d'autres termes la ritualisation engendrant harmonie, savoir-vivre, est une manière de retrouver une forme d'urbanité qui ferait défaut dans le monde contemporain. Mais de quelle urbanité est-il question ?

« *Urbanité* » désigne en règle générale une capacité développée par les urbains à vivre ensemble, à circuler entre différents mondes, différents espaces, à y nouer des « *liens faibles* », des relations « *superficielles* », dirait l'École de Chicago<sup>1150</sup>. C'est une « *forme de sociabilité* ». En somme, l'urbanité est une manière de vivre collectivement propre à la ville qui impose, par sa grandeur, sa densité et son hétérogénéité, une cohabitation. Pour le sociologue Isaac Joseph, l'urbanité désigne « *plus le travail de la société urbaine sur elle-même que le résultat d'une législation ou d'une administration* »<sup>1151</sup>. En d'autres termes, elle ne

---

<sup>1147</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>1148</sup> Dominique Picard, « Transition et ritualité dans l'interaction sociale », *Connexions*, 2001, vol. 76, n° 2, p. 90.

<sup>1149</sup> B. Latour, *Où atterrir ?*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>1150</sup> C. Foret, *Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>1151</sup> *Ibid.*, p.2

s'impose pas de manière exogène via des lois, des cadres, mais s'éprouve par le travail du groupe urbain sur lui-même. *Prima facie*, c'est bien de cela qu'il s'agit, avec OÙ Atterrir : un collectif qui se réunit pour réfléchir sur ses conditions d'existence à la fois intimes et collectives. Cependant, les règles et les processus de ritualisation ne démontrent-ils pas que malgré tout, ce travail de « *la société urbaine sur elle-même* » est encadré, contraint? N'est-ce pas contradictoire avec l'essence même de l'urbanité? Les différentes règles et le présupposé de départ induit par un groupe regroupé autour de valeurs déjà partagées, semblent restreindre les dichotomies, les discordes et désaccords.

Par ailleurs, peut-on parler de société urbaine quand on admet ne s'adresser qu'à des « *citoyens-experts* »<sup>1152</sup> qui se referment sur eux-mêmes en instituant des rites – tels les performances artistiques, les exercices, le vocabulaire et les outils, si spécifiques à l'expérience – qui édifient un « *code symbolique* » infranchissable pour les individus hors de l'expérience? Ces ritualisations qui rythment les ateliers, deviennent les marqueurs d'une appartenance à un collectif d'« *initiés* », comme c'était par exemple le cas avec le jeu Terra Aventura, sauf qu'il est ici question d'une distinction entre citoyen-ne-s-expert-e-s, doté-e-s d'une connaissance et de citoyens « *tout court* ». Pierre Bourdieu parle en ce sens de la « *frontière* » entérinée par le rite, qui délimite symboliquement les personnes élues de celles qui ne le sont pas. C'est ce qu'il nomme un acte d'« *institution* ». Bourdieu lorsqu'il parle des agents de l'État, évoque la « *prépondérance de l'intégration logique (...). Dans la mesure où des agents partagent des catégories de perception de la réalité semblables, ils s'accordent spontanément sur certaines valeurs* »<sup>1153</sup>. Nous retrouvons ici l'explication théorique des malaises ressentis lors des pratiques artistiques notamment et la difficulté pour des non-initiés d'intégrer le groupe : les participant-e-s se sont naturellement accordés sur certaines valeurs, car ils et elles possèdent généralement les mêmes catégories de perception de la réalité. L'exemple présenté des éleveurs de bovins et du végétarien, dont nous avons montré les limites, ne le remet pas en cause.

Tout cela s'explique, me semble-t-il, par la figure du philosophe. Effectivement, les règles, les rites, et la méthodologie, parce qu'ils sont initiés par Latour, apparaissent comme des « *instruments de connaissance et de communication [...], ils rendent possible le consensus sur le sens du monde social (...)* ». C'est parce qu'il

---

<sup>1152</sup> Le terme n'est toujours utilisé selon les mêmes acceptions. La plupart du temps il désigne les citoyens capables d'exprimer leur concernement, ou ceux étant devenus des experts de leur concernement. D'autres fois, Latour l'utilise pour désigner l'ensemble des citoyens comme étant les experts du territoire de manière globale. Je parle donc ici de son emploi selon la première et la deuxième acception.

<sup>1153</sup> François Denord, « *intégration* » in *Dictionnaire international Bourdieu, op. cit.*, p. 1266.

en est le concepteur que ces instruments sont acceptés, expérimentés. Il est frappant que les et animatrices du groupe se placent sans cesse sous sa tutelle et qu'ils préfèrent diffuser une vidéo de Latour répondant à une question lors du projet pilote, plutôt que de se l'approprier pour nous la transmettre (cf. partie précédente). Au regard de la volonté « *d'essaimer* »<sup>1154</sup> le projet, évoqué par Latour, c'est un frein difficilement surmontable : l'expérience pourra-t-elle se poursuivre sans sa figure iconique ?

Effectivement, les participant·e·s m'ont confié être principalement motivés par la figure du chercheur, la plupart ont rejoint le projet avant tout par adhésion à ses idées et volonté de faire partie d'un projet piloté par Bruno Latour. L'envie de redéfinir le territoire, si elle est bien présente, n'est pas la motivation principale. La figure de Latour est non seulement indissociable du projet<sup>1155</sup>, mais plus encore elle en est la principale clé d'entrée : il en est à la fois l'éveil affectif et le « *faiseur de puzzle* » pour reprendre Perec.

#### **Encadré 7 – « *Latour's branding* »**

L'analyse des stratégies discursives m'a permis d'observer une différence majeure entre la communication du projet mère OÙ Atterrir et celle du Collectif Rivage. Alors que la première reprend des codes institutionnels, neutres, – pas de couleur, simplement des photographies du projet pilote pour ponctuer les pages – la seconde fait le choix du dessin et met en scène une démarche qui redonne vie à la planète, qui permet aux végétaux de reflurir, aux citoyen·ne·s d'agir (cf. Annexe 2). La communication du projet mère est incarnée par la figure du philosophe que l'on retrouve à chaque page, comme une figure familière, assurant à l'ensemble une cohérence. Le site met l'emphase sur la rigueur scientifique (beaucoup de textes décrivant la démarche et les problématiques axiologiques, des codes graphiques classiques) nécessaire pour affronter ce qui s'apparente à une dystopie contemporaine. À l'inverse, le Collectif Rivage n'est pas incarné. Le bourgeon s'inspire littéralement de ce terme clé qu'il traduit dans sa communication, empreinte de printemps (fleurs, oiseaux, couleurs chaudes), traduisant la renaissance, l'espoir d'un monde en harmonie (oiseau portant sur son dos une personne). Alors que la communication du projet mère met l'accent sur la crise, la peur, c'est-à-dire l'étape de la manipulation – « *il faut faire quelque chose* » – le Collectif Rivage insiste sur la sanction positive qu'engendrera la démarche. Ce qu'il

<sup>1154</sup> <http://ouatterrir.fr/index.php/atterrissage/>

<sup>1155</sup> L'ensemble des ateliers est ponctué par des références aux travaux de Latour, par des visio-conférence avec ce dernier, par des mails nous indiquant son actualité (parution de livre, interviews, etc.). La présence de sa femme et de sa fille accentue cela.

ressort de cette différence, c'est le besoin de capter l'attention, de séduire, éprouvé par le Collectif Rivage qui développe ainsi une stratégie publicitaire, un éveil passionnel. Le projet mère n'a quant à lui pas besoin de publicité, puisqu'il repose intégralement sur la présence de Bruno Latour. Sa figure remplit deux fonctions : légitimer l'existence du projet et incarner à lui seul un éveil affectif. Ces différences illustrent ce que nous pourrions nommer le *Latour's branding*. Le philosophe incarne à lui seul la démarche, il en est l'attracteur, le légitimateur et le pilote.

Le philosophe répète en interview, lors des ateliers que « *[c]ette démarche nécessite d'abandonner pour un temps notre identité, nos valeurs et notre goût du débat, et d'accepter d'être définis par nos dépendances* »<sup>1156</sup>. Une fois encore, l'approche est fragmentale. Cette fois cependant, elle concerne en premier lieu l'Être – le récepteur. En nous obligeant à nous définir par nos dépendances, Latour nous astreint à nous fragmenter, à morceler notre identité : d'un côté nous aurions nos besoins, primaires, vitaux, de l'autre, notre identité, nos valeurs... La méthodologie susmentionnée, faite de contraintes, de fragmentation, devrait nous le permettre. C'est ici que la métaphore du puzzle prend sens : le chercheur, à l'instar de Perec dans le préambule de *La vie mode d'emploi*, se pose en « *faiseur de puzzles* » et soumet la vie, notre vie, à un « *mode d'emploi* », fait de contraintes que nous devons accepter *de facto*. Sauf qu'ici, nous ne sommes pas face à un livre et que le rôle du faiseur de puzzle peut et doit être interrogé : « *Le rôle du faiseur de puzzle est difficile à définir. (...) ce n'est pas le sujet du tableau ni la technique du peintre qui fait la difficulté du puzzle, mais la subtilité de la découpe, et une découpe aléatoire produira nécessairement une difficulté aléatoire (...)* »<sup>1157</sup>. Effectivement, la méthodologie, découpant l'Être et son rapport à son espace de vie en portions (ce dont je dépends, ce que je suis prête à défendre, mes ressources, mes ennemis, etc.) prescrit une découpe latourienne du territoire qui exclut nombre d'éléments (où sont les supermarchés ?!). La forme adoptée contraint les définissables du territoire :

*Le cas qui nous occupe, d'un puzzle de bois — n'est pas une somme d'éléments qu'il faudrait d'abord isoler et analyser, mais un ensemble, c'est-à-dire une forme, une structure : l'élément ne préexiste pas*

---

<sup>1156</sup> <http://ouatterrir.fr/index.php/atterrissage/>

<sup>1157</sup> G. Perec, *La vie mode d'emploi*, op. cit., p. 16.

*à l'ensemble, il n'est ni plus immédiat, ni plus ancien, ce ne se sont pas les éléments qui déterminent l'ensemble, mais l'ensemble qui détermine les éléments [nous soulignons].<sup>1158</sup>*

Les questions, les méthodes et les rituels contraignent – pour correspondre aux catégories fragmentales – ce que Latour nomme nos « *attachements* ». L'expérience OÙ Atterrir, s'apparente en ce sens à un puzzle dont Latour serait l'orfèvre. Perec, qui se considère lui aussi comme le faiseur de puzzle de *La Vie Mode d'emploi*, déduit de son préambule :

*(...) quelque chose qui est sans doute l'ultime vérité du puzzle : en dépit des apparences, ce n'est pas un jeu solitaire : chaque geste que fait le poseur de puzzle, le faiseur de puzzle l'a fait avant lui, ; chaque pièce qu'il prend et reprend, qu'il examine, qu'il caresse, chaque combinaison qu'il essaye encore, et chaque tâtonnement, chaque intuition, chaque espoir, chaque découragement, ont été décidés, calculés, étudiés par l'autre.<sup>1159</sup>*

Si dans un ouvrage romanesque, nous acceptons volontiers – cela fait partie du contrat de lecture – que l'auteur, tel le faiseur de puzzle, « *au lieu de laisser le hasard brouiller les pistes, [il] entend lui substituer la ruse, le piège, l'illusion (...)* » ; est-on prêt à le faire avec la redéfinition de notre territoire ? Cela fait-il partie du contrat ? Si tout est décidé, calculé, étudié par Latour, quel coefficient de liberté – pour reprendre l'indice proposé par Ardenne – nous reste-t-il ? En somme, est-on réellement libre de définir le territoire OÙ Atterrir si tout n'est que contrainte, fragmentation ? Dans une certaine mesure cette multidécoupe (de l'individu en lui-même, des individus entre eux, du territoire, dont je dépends, dont je vis, dans lequel je vis, etc.) démontre que l'expérience s'institutionnalise si l'on emprunte l'état d'esprit bourgeoisien :

*Faire reconnaître comme naturel un découpage arbitraire (comme une frontière), faire méconnaître son caractère arbitraire et partant le légitimer, assigner un statut à des agents en fonction de ce*

---

<sup>1158</sup> *Ibid.* p.15

<sup>1159</sup> G. Perec, *La vie mode d'emploi*, *op. cit.*, p. 17.

*principe (les instituer), consacrer socialement ceux qui instituent ou sont institués, forment autant de pratiques par lesquelles l'institution se réalise.*<sup>1160</sup>

Le découpage naturel entre « citoyens-experts » et « citoyens-lambdas » assignant aux premiers la capacité de définir le territoire où devrait atterrir l'ensemble de la population, incarne une forme d'institutionnalisation<sup>1161</sup>.

La métaphore du puzzle démontre que dans une certaine mesure Latour, comme Federico Fellini avec ses films, aspire à « coordonner le chaos »<sup>1162</sup> puisque qu'il configure, *de facto*, un savoir-vivre ensemble. Telle Lady Ava dans le roman robbe-grillien, Latour peut se dire : « *Voilà. Tout est en ordre... Une fois encore, j'aurai réglé, autour de moi, la disposition des choses...* »<sup>1163</sup>.

À mon sens, cet oxymore souligne une problématique globale liée à l'expérimentation : la volonté exprimée d'engendrer le territoire via l'espace vécu d'une part et d'autre part la remise entre les mains des acteurs-rices institutionnel-le-s de doléances capables de les aider à produire un espace conçu. Cette dissonance s'illustre par exemple avec l'usage de la boussole qui est à la fois envisagée comme outil de réflexion et comme outil de représentation<sup>1164</sup>. Actuellement, le Collectif Rivage entame une nouvelle étape du projet qui organise justement la mise en présence d'institutions locales et de participant-e-s afin de tenter de solder les concernements.

Finalement, il est donc toujours question de médiation, de conception, de mise en ordre. Or, le terrain de vie, l'urbanité, est-ce cela ? Une hétérogénéité mise en ordre ? Une somme d'attachements que nous savons identifiés, explicités. L'urbanité n'est-elle pas constituée d'éléments que l'on vit sans jamais les

---

<sup>1160</sup> « *Hexis* » G. Sapiro, *Dictionnaire international Bourdieu*, *op. cit.*, p. 1113.

<sup>1161</sup> Bien que cette position soit soumise à une modulation puisqu'il s'agit là d'un projet pilote qui peut être amené à évoluer, à se transformer.

<sup>1162</sup> « *Coordonner le chaos, voilà ce que je fais.* » in Un entretien avec Federico Fellini – « La caméra c'est mon œil, ma voix, une extension de mon corps », *Le Monde*, [https://www.lemonde.fr/archives/article/1993/03/30/un-entretien-avec-federico-fellini-la-camera-c-est-mon-oeil-ma-voix-une-extension-de-mon-corps\\_3915804\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1993/03/30/un-entretien-avec-federico-fellini-la-camera-c-est-mon-oeil-ma-voix-une-extension-de-mon-corps_3915804_1819218.html), (consulté le 10 décembre 2022).

<sup>1163</sup> A. Robbe-Grillet, *La maison de rendez-vous*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>1164</sup> Une plateforme numérique est actuellement en cours d'élaboration par Le Collectif Rivage afin de permettre une visualisation de l'ensemble des concernements et leurs interactions.



conscientiser comme figures signifiantes et qui se révèlent pourtant en être, comme le raconte toujours Ernaux :

*Si on excepte une catégorie restreinte de la population – habitants du centre de Paris et des grandes villes anciennes –, l'hypermarché est pour tout le monde un espace familier dont la pratique est incorporée à l'existence, mais dont on ne mesure pas l'importance sur notre relation aux autres [nous soulignons], notre façon de faire société avec nos contemporains au XXI<sup>e</sup>. Or, quand on y songe, il n'y a pas d'espace, public ou privé, où évoluent et se côtoient autant d'individus différents (...). Pas d'espace fermé où chacun, des dizaines de fois par an, se trouve mis davantage en présence de ses semblables, où chacun à l'occasion d'avoir un aperçu sur la façon d'être et de vivre des autres.<sup>1165</sup>*

Sur le papier, penser la production du territoire comme un espace vécu, dynamique, engendré « *tête de pipe par tête de pipe* »<sup>1166</sup> correspond bien à une forme de restitution de la ville, du territoire, aux habitant-e-s. Il ne s'agit pas simplement d'une ouverture de la sémiotique, mais d'une tentative de reconfiguration de celle-ci. L'initiative ouvre ainsi un nouveau paradigme et a le mérite de tenter une réarticulation de la production de l'espace – jusqu'alors uniquement envisagée sous le prisme du conçu – par du perçu et du vécu. Elle a également le mérite de tenter replacer l'individu au cœur de l'urbanité. Cependant l'expérimentation – gardons bien à l'esprit le fait qu'il s'agit là d'une tentative, admettant donc les essais, les échecs – tend à délimiter la sémiotique territoriale en restreignant l'espace vécu à la fois du point de vue des signes admis (les menaces) et des individus accueillis (les citoyen-ne-s-expert-e-s aguerris-e-s aux pratiques artistiques). Ces limites me paraissent liées à un flou quant à la question posée : cherche-t-on à répondre à une « *situation d'ignorance partagée* »<sup>1167</sup> ou à redéfinir le territoire contemporain ? Il me semble que l'initiative cherche avant tout à répondre la situation d'incommunication, en s'instituant comme espace de médiation entre une certaine forme d'espace « *vécu* » – avec toutes les limites que nous avons identifiées – et d'espace conçu. Et en tant que tel, ce peut être un outil de médiation efficace et pertinent.

---

<sup>1165</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 14.

<sup>1166</sup> <http://ouatterrir.fr/index.php/atterrissage/>

<sup>1167</sup> *Ibid.*

Mais pour ce qui est du terrain de vie, la réponse est moins évidente, moins adaptée. Le projet ne permet pas de saisir les formes d'urbanités chères à Ernaux, « *dont on ne mesure pas leur importance sur notre relation aux autres* »<sup>1168</sup> et qui participent pourtant pleinement à la vie collective. Encore une fois, l'idée n'est pas de porter aux nues l'hypermarché ou tout autre espace contemporain dont l'essence est évidemment critiquable, questionnable. Mais peut-on penser une urbanité ou un terrain de vie qui se limiterait à une somme d'attachements personnels, nécessairement conflictuels, élaborés en laboratoire ? Peut-on penser un atterrissage qui ne prenne en compte que des « *citoyens-experts* », une partie infime de la population ? Latour en convient lorsque la question lui est posée lors d'un atelier – « *il est visiblement agacé par cette question qui revient vraisemblablement souvent...* »<sup>1169</sup> – : « *notre affaire ne résout pas ça, s'il n'y a pas de concernement, c'est normal que les gens ne soient pas là. C'est une autre question, il faudrait trouver d'autres solutions* »<sup>1170</sup>. Mais alors, que résout-on ? Où atterrit-on en dehors de *La maison de rendez-vous* ?

---

<sup>1168</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 14.

<sup>1169</sup> Note issue de mon journal de bord.

<sup>1170</sup> Bruno Latour lors de l'atelier du 27/03/22.



## Conclusion de partie : au-delà de la ville puzzle

Les initiatives étudiées, participatives, collectives, sont sans appel : l'urbanité existe si l'on admet qu'elle ne se déploie plus uniquement dans des formes idéelles stabilisées, mais qu'elle peut surgir d'un non-lieu comme le supermarché, d'un pont enjambant le périphérique parisien ou même, possiblement, d'une zone pétrochimique. Elle existe dès lors qu'on ne tente pas de la figer comme une mayonnaise dans une image, un projet, une Unité ; dans une idée préconçue de ce qu'elle devrait être :

*Les hypermarchés fréquentés grosso modo cinquante fois l'an par la majorité des gens depuis une cinquantaine d'années en France, commencent seulement à figurer parmi les lieux dignes de représentations. Or, quand je regarde derrière moi, je me rends compte qu'à chaque période de ma vie sont associées des images de grandes surfaces commerciales, avec des scènes, des rencontres, des gens.*

*Je me rappelle :*

*Carrefour avenue de Genève à Annecy, où en mai 1968 nous avons rempli à ras bord un chariot – pas encore un «caddie» – parce qu'on craignait la pénurie totale de vivres l'Intermarché de la Charité-sur-Loire, à l'écart de la ville, avec son panneau «Les Mousquetaires de la distribution», la récompense des enfants l'été après les visites de châteaux et d'églises, comme l'était pour eux le passage au Leclerc d'Osny après la classe. Ce même Leclerc où j'ai rencontré plus tard d'anciens élèves que je ne reconnaissais pas tout de suite, où des larmes me sont venues en pensant que je n'y achèterais plus jamais de chocolat pour ma mère qui venait de mourir (...).<sup>1171</sup>*

Si la ville rhétorique sait à coup sûr vendre l'idée d'une urbanité fantasmée, elle en obstrue sa possibilité même, ou du moins une grande partie. Effectivement, la quête d'Unité, de lisse, d'exportable pour se frayer une place dans les classements de ville, gomme la possibilité d'un «je-ne-sais-quoi» ou d'un «presque rien»<sup>1172</sup>. Pourtant, la vie n'est-ce pas précisément le non prévu, l'inattendu ? Telle est la proposition du mode mineur du sens.

---

<sup>1171</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 12-13.

<sup>1172</sup> Vladimir Jankélévitch, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, Paris, Seuil, 1981, 247 p.

Plus encore, la rhétorisation de la ville, menée par les agences d'attractivité et les politiques de la ville, semble penser que le concept d'urbanité se trouverait fourvoyé si par mégarde il venait à se développer des espaces contemporains qu'on prend soin de reléguer hors des villes, hors de vue. Sont donc exclus, délibérément, certains espaces d'urbanités potentielles dans lesquels nous vivons pourtant, *de facto*, ensemble. Mais, ce faisant, c'est la réalité même de l'espace urbain d'aujourd'hui qui est refusée ; un espace infiltré de zones périurbaines, de prétendus non-lieux, toujours plus fréquentés, toujours plus présents : « *comme si ce fragment de "vie périurbaine", (...) comme si ce monde-là était en quelque sorte réduit à rien, et réductible à volonté* »<sup>1173</sup>, comme nous l'avons déjà souligné avec la plume d'Éric Chauvier. Ces oublis et exclusions, qui conduisent inexorablement à une situation d'incommunication, relèvent toujours – au même titre que les pratiques urbanistiques dénoncées par Lefebvre – d'une situation de domination symbolique entraînant une confiscation de la sémiose territoriale. Certes, Ernaux écrit :

*Depuis vingt ans, j'habite une ville nouvelle à quarante kilomètres de Paris, Cergy-Pontoise. Auparavant, j'avais toujours vécu en province, dans des villes où étaient inscrites les marques du passé et de l'histoire. Arriver dans un lieu sorti du néant en quelques années, privé de toute mémoire, aux constructions éparpillées sur un territoire immense, aux limites incertaines, a constitué une expérience bouleversante. J'étais submergée par un sentiment d'étrangeté, incapable de voir autre chose que les esplanades ventées, les façades de béton rose ou bleu, le désert des rues pavillonnaires. L'impression continuelle de flotter entre ciel et terre, dans un no man's land.*<sup>1174</sup>

Mais ce flottement dans un « *lieu sorti du néant* » n'est pas pour autant synonyme d'insignifiance comme le suggère l'avant-propos du *Journal du dehors* : « *J'ai aimé vivre là, dans un endroit cosmopolite, au milieu d'existences commencées ailleurs, dans une province française, au Viêtnam, au Maghreb ou en Côte-d'Ivoire – comme la miennne, en Normandie* »<sup>1175</sup>. Ernaux remet ainsi en question une dichotomie entretenue de longue date entre villes du passé, où se développerait naturellement une mémoire collective, une urbanité, et les nouveaux espaces contemporains qui, comme le supputent les journalistes de *Télérama*, seraient inexorablement dépourvus de sens parce que « *moches* ». L'autrice ne se lance pas pour autant dans un plaidoyer pour ces espaces périurbains. Elle illustre simplement, par des fragments de vie, qu'ici comme

---

<sup>1173</sup> É. Chauvier, *Contre Télérama*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>1174</sup> A. Ernaux, *Écrire la vie*, *op. cit.*, p. 499.

<sup>1175</sup> *Ibid.*

ailleurs des urbanités sont possibles et que de nouvelles formes de sociabilité peuvent y survenir. Les effacer de la carte, les rendre muettes et invisibles ne les fera assurément pas disparaître, mais alimentera la situation d'incommunication. Elle apporte de la sorte, nous semble-t-il, une réponse à la question assénée par Westphal à travers la géocritique : « *Poussant jusqu'au bout la question de la référentialité, je me demanderai qui du texte ou du lieu... fait l'autre* »<sup>1176</sup>. Si le lieu permet l'émergence du texte, puisqu'il permet à la vie de l'autrice de s'enraciner dans des lieux, ses récits eux, en représentant ces espaces hors sémioses, leur permettent de devenir des « *lieux* »<sup>1177</sup>.

Aussi, c'est pour lutter contre cette logique de production spatiale rhétorique – faite en laboratoire, par des expert·e·s, par de l'espace conçu – et pour tenter de se réappropriier le territoire et ses représentations, de le produire via de l'espace perçu et vécu, que les initiatives étudiées ont été créées, plus spécifiquement Les Sentiers Métropolitains et Où Atterrir. Unanimement, ces propositions témoignent – et ce malgré toutes les limites soulevées et malgré leurs disparités – que la crise de la ville n'est pas inéluctablement une crise de l'urbanité. Elles témoignent qu'une fois sortie de la vision obsolète d'une ville harmonieuse et lisse, une fois acceptée son essence complexe, et même chaotique, il est encore possible de déceler, dans les lieux contemporains, des urbanités toujours vivantes. Pour Ricœur, à qui nous laissons la parole pour conclure la partie précédente, « *la crise de la société – si crise il y a – signifierait que le corps tout entier est malade, c'est-à-dire atteint dans sa capacité d'intégration (synchronique) et d'équilibre (diachronique)* »<sup>1178</sup>. C'est justement cette capacité d'intégration que recherchent aujourd'hui les initiatives à travers de nouvelles formes, de nouveaux dispositifs ; le corps entier n'est donc pas malade, *quelque chose* survie. Les initiatives sont en quête de ce *quelque chose*.

Néanmoins, dans cette quête, les urbanités produites par les initiatives – et n'est-ce pas déjà là un paradoxe majeur ? – demeurent diffractées par des approches toujours fragmentaires. Celles-ci permettent certes d'en retourner à la concrétude de l'espace urbain, redonnant au corps droit de cité, mais l'espace urbain reste médiatisé, fragmenté dans les esthétiques fragmentaires, celle de l'enquête, celle de la discontinuité et celle du puzzle. Comme dans le Nouveau Roman, la fragmentation n'est pas menée à son paroxysme, elle n'est pas une « *véritable fragmentation* » telle que la conçoit Quignard – qui serait une fragmentation « *au-delà d'une pure conformité à l'air du temps – fragmentation qui tient, chez Simon, à l'impossibilité* »

---

<sup>1176</sup> B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 18.

<sup>1177</sup> Comme précédemment, nous concevons la distinction espace/lieu selon la proposition de Anne Cauquelin dans A. Cauquelin, « Chapitre 1. De l'espace et des lieux », art cit, p. 79.

<sup>1178</sup> P. Ricœur, « La Crise », art cit, p. 10.

*de reconstruire un quelconque puzzle à partir des pièces du texte* »<sup>1179</sup> – puisqu'elle tend toujours à configurer des modalités de saisie, voire de lecture de la ville. Une ville-texte ou une ville-puzzle à lire, décoder et reconstituer. Ainsi, celle-ci n'y est jamais un étant, mais un artefact devant faire l'objet d'une médiation. Certes, les initiatives ne proposent plus de rendre la ville lisible, comme dans le *citybranding*, mais elles proposent des modalités d'apprentissage de sa lecture et développent des outils et des méthodes pour le faire. Cependant, l'intégration de la non-continuité dans la définition de la ville et l'admission d'éléments non signifiants dans la sémiologie territoriale ne suffit pas : telles des faiseuses de puzzles, elles agencent des fragments urbains sélectionnés et aspirent à maintenir un état de continuité. Comme la citation de Paul Klee, choisie par Perec pour ouvrir son prologue le suggère : « *L'œil suit les chemins qui lui ont été ménagés dans l'œuvre* »<sup>1180</sup> ; ce faisant, elles s'écartent – dans des proportions bien différentes<sup>1181</sup> – de la production d'un espace via le perçu et le vécu ; elles dessinent toujours les contours d'un Lecteur Modèle de l'urbain.

Or, comme les nouveaux romanciers et romancières, n'ont-elles pas confondu retour à la complexité du monde et rupture avec la réalité ?

---

<sup>1179</sup> A. Leblond, « Le Dernier Royaume de Quignard entre chapitre et fragment », art cit, p. 4.

<sup>1180</sup> G. Perec, *La vie mode d'emploi*, op. cit., p. 15.

<sup>1181</sup> Si Terra Aventura et Où Atterrir se décourraient clairement de la condition urbaine spontanée, si elles se placent comme des médiateurs de l'espace conçu, Les Sentiers Métropolitains s'ancrent néanmoins beaucoup plus profondément dans une approche de la réalité d'un espace produit par et via de l'espace vécu et perçu.

### Partie III. Les urbanités en mode mineur

*« (...) ce sont les creux qui devraient attirer notre regard, les modalités de leur saisie. »*

Bertrand Westphal <sup>1182</sup>

---

<sup>1182</sup> *La géocritique : réel, fiction, espace -, op. cit.*, p. 120



En définitive, vouloir définir, trouver ou retrouver l'urbanité ou les urbanités, ne serait-ce pas un projet vain, un projet paradoxal par essence ? Ne serait-ce pas précisément succomber à :

*(...) la tendance à vouloir donner du sens à tout, à faire s'équivaloir l'interprétation avec la manie du savoir, avec la volonté têtue de donner à tout ce que nous faisons, une signification. Et c'est bien cet ordre de la signification qui tue le sens : il ne peut se maintenir qu'en s'adossant au bord de l'insensé, là où « de fait » il n'y a rien à dire, là où on ne peut plus parler.*<sup>1183</sup>

Après toutes ces pérégrinations épistémologiques, ne ferions-nous pas face à un paradoxe insoutenable ? Là où la littérature paraît être un espace fertile pour saisir les bribes de ces spontanités, les transmettre, sans volonté de les fixer une fois pour toutes, que peut la recherche scientifique ? En somme, quelle serait la plus-value d'une recherche sur les urbanités contemporaines ?

Nous pensons que, dans le monde de la surcommunication, qui aspire à la maîtrise du sens, à sa délimitation, à son conditionnement, une recherche non pas sur l'interprétation des spontanités, leur fixation, leur définition, mais sur leur déploiement, leur contexte d'émergence pourrait entériner l'idée que la quête de maîtrise des ambiances urbaines, la volonté de simuler la convivialité, non seulement peuvent être des processus de domination symbolique, mais, parfois même, les tombeaux des urbanités et de la ville.

Nous adoptons ainsi l'hypothèse que nous ne sommes plus dans le règne de l'urbain et la mort de la ville comme le formulait Choay en 1994<sup>1184</sup>, mais bien celui de la (très grande) ville et de la mort de l'urbain<sup>1185</sup>, tel que le formule l'article éponyme paru en 2020. Dans cette proposition, les auteurs démontrent la

---

<sup>1183</sup> P. Baudry, *La place des morts. Enjeux et rites*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 54 in Laurent Denizeau, « L'infra de l'humain : du mode mineur de la réalité à l'anthropologie existentielle dans l'œuvre d'Albert Piette », *Le Philosophoire*, 2015, vol. 44, n° 2, p. 181.

<sup>1184</sup> F. Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », art cit.

<sup>1185</sup> Briec Bisson et al., « 5. La mort de l'urbain et le règne de la (grande) ville ? » dans Félix Adisson et al. (eds.), *Pour la recherche urbaine*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 107-123.

domination de la grande ville et de son centre<sup>1186</sup> dans « *les imaginaires, les discours et les pratiques* »<sup>1187</sup>, notamment dans l'urbanisme, dans la politique et aussi dans ses stratégies publicitaires. Malgré la dilution de la ville – voire sa mort – malgré un urbain généralisé au niveau planétaire, une « *domination symbolique et morale des grands centres urbains* »<sup>1188</sup> s'exerce toujours. Une « *hégémonie métropolitaine* »<sup>1189</sup> dans l'identité urbaine est évoquée, celle-ci étant « *dominée par les centres des grandes villes* »<sup>1190</sup> – les zones périurbaines manquant d'urbanité – ce que Nous avons constaté à la fois dans le chapitre 5 et dans les fragments littéraires convoqués. Or, cette « *hiérarchisation symbolique et morale des espaces* »<sup>1191</sup> paraît, dans la quête des urbanités, au moins entravante, au plus incapacitante ; le règne de la ville ne peut plus perdurer dans l'imaginaire associé aux urbanités.

Voici donc le projet de cette ultime partie annoncé : d'une part, à l'instar de ce que propose Morin, mettre la notion de crise en crise<sup>1192</sup> et d'autre part tenter d'en revenir au cœur des urbanités, c'est-à-dire à la manière de vivre ensemble, à cette co-présence, dans les espaces urbains. Tenter, non pas de saisir les spontanités, mais les processus d'émergence des urbanités, les contextes sémiotiques qui peuvent les favoriser. De la sorte, nous espérons attester que la crise de l'urbanité n'est pas une fatalité, mais qu'elle témoigne avant tout d'une domination symbolique, que la gestion de crise s'avère en ce sens contre-productive puisqu'elle tend à cadrer, définir et simplifier ce qui ne l'est par essence pas, l'urbain.

Toute cette partie repose ainsi sur l'hypothèse que les urbanités ne se vivent qu'en mode mineur, c.-à-d. via la modalisation de notre présence aux autres et à notre capacité à accepter que les micros-événements

---

<sup>1186</sup> Les auteurs précisent : « (...) *les grandes villes dont il est question dans ce chapitre ne constituent pas une classe statistique bien délimitée. Elles ne se bornent pas non plus à une forme urbaine donnée ni ne recouvrent un périmètre préétabli. Les squats qui s'intercalent dans les interstices urbains ou les nappes pavillonnaires qui s'étalent à perte de vue autour de Los Angeles ou de Mexico font partie de la dynamique de ces grandes métropoles. Ce chapitre distingue au demeurant deux échelles, l'une interne aux métropoles en se concentrant sur la relation entre les cœurs métropolitains et leurs abords immédiats (y compris les couronnes périurbaines), l'autre plus large en se penchant sur la relation entre les métropoles (banlieues et couronnes périurbaines incluses) et les territoires qu'il est devenu courant, en France, de qualifier de périphériques.* » *Ibid.*, p. §2.

<sup>1187</sup> *Ibid.*, p. §1.

<sup>1188</sup> B. Bisson et al., « 5. La mort de l'urbain et le règne de la (grande) ville ? », art cit §8.

<sup>1189</sup> *Ibid.* §3.

<sup>1190</sup> Brieuc Bisson et al., « 5. La mort de l'urbain et le règne de la (grande) ville ? » dans Félix Adisson et al. (eds.), *Pour la recherche urbaine*, Paris, CNRS Éditions, 2022, p. 107-123 §5.

<sup>1191</sup> B. Bisson et al., « 5. La mort de l'urbain et le règne de la (grande) ville ? », art cit §10.

<sup>1192</sup> E. Morin, « Pour une crisologie », art cit, p. 135.

sont autant, si ce n'est plus, porteurs d'urbanités que les formes qui y sont habituellement associées, entérinées.

Nous commencerons donc cette ultime partie en installant l'idée que les urbanités sont avant tout des co-présences mineures (Chapitre 7), comme en témoigne la littérature post-postmoderne, revenant « *à la vie, la vraie* » (7.1) à travers des fragments banals du quotidien. Ce « *retour au réel* »<sup>1193</sup> opéré par la littérature, qui fait de l'indicible, de l'anodin, des signifiés centraux de la vie urbaine contemporaine, nous conduira à prendre pour cadre d'étude des urbanités le mode mineur du sens (7.2) conceptualisé par l'anthropologue Albert Piette et à interroger, sous ce prisme, l'urbanité comme un potentiel « *je-ne-sais-quoi* ».

Nous éprouverons ces hypothèses dans un huitième chapitre, une étude de terrain menée à Darwin Écosystème, un lieu alternatif bordelais qui – d'après nos analyses et le travail qualitatif de cartographie cognitive mené – formule l'idée d'une ville comme événement.

---

<sup>1193</sup> M. Fleury Wullschleger, « Éprouver la frontière. Oscillations de la littérature “post-postmoderne” entre référentialité et fictionnalité », art cit, p. 138.

## Chapitre 7. Transcender l'Unité : au-delà de la « ville garantie »

### 7.1. « LA VIE, LA VRAIE. AUCHAN »<sup>1194</sup>

Pour saisir les urbanités dans l'espace contemporain l'idée de la fragmentation, largement problématisée dans la partie précédente, ne nous semble pourtant pas à rejeter. La littérature d'Annie Ernaux en revient précisément au fragment, non pas comme modalité d'écriture et de déconstruction du monde, mais comme manière de vivre le monde contemporain, lui-même de plus en plus fragmenté, spatialement, temporellement, socialement ; comme manière également de capter une réalité :

*Ainsi est né ce journal du dehors que j'ai poursuivi jusqu'en 1992. Il ne s'agit pas d'un reportage, ni d'une enquête de sociologie urbaine, mais d'une tentative d'atteindre la réalité d'une époque – cette modernité dont une ville nouvelle donne le sentiment aigu sans qu'on puisse la définir – au travers d'une collection d'instantanés de la vie quotidienne collective. C'est, je crois, dans la façon de regarder aux caisses le contenu de son caddie, dans les mots qu'on prononce pour demander un bifteck ou apprécier un tableau, que se lisent les désirs et les frustrations, les inégalités socioculturelles. Dans la caissière humiliée par une cliente, le SDF qui fait la manche et que les gens évitent, les violences et les hontes de la société — dans tout ce qui semble anodin et dépourvu de signification parce que trop familier ou ordinaire. Il n'y a pas de hiérarchie dans les expériences que nous avons du monde [nous soulignons]. La sensation et la réflexion que suscitent les lieux ou les objets sont indépendantes de leur valeur culturelle, et l'hypermarché offre autant de sens et de vérité humaine que la salle de concert.<sup>1195</sup>*

Plusieurs dimensions nous interpellent dans cette explication introductive du *Journal du dehors*.

---

<sup>1194</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 33.

<sup>1195</sup> A. Ernaux, *Ecrire la vie*, op. cit., p. 1996.

L'idée de la hiérarchisation des expériences du monde tout d'abord. Celle-ci fait directement écho à la hiérarchisation « *symbolique et morale des espaces* » susmentionnée dans *La mort de l'urbain et le règne de la (grande) ville*. Ernaux, en écrivant la vie via des fragments du quotidien, fait voler en éclat la hiérarchisation dont font l'objet nos expériences intimes et collectives. « *Le sens* » et « *la vérité humaine* » ne sont plus caractérisés par la spécification de l'espace, mais par l'expérience du monde qui s'y déploie ; aucun lieu n'est envisagé, *prima facie*, comme potentiel obstruteur d'une manière de vivre ensemble puisque concrètement, nous y vivons ensemble, tous, tous les jours.

Quand bien même, comme nous l'avons vu – et il s'agit là de la deuxième dimension à nous avoir interpellés – ce qui s'y déploie paraît « *anodin et dépourvu de signification* », pour peu que l'on s'y frotte réellement, que l'on observe avec de nouveaux yeux – pour reprendre le classique proustien – des signes de vie collective, « *un sentiment aigu de modernité* » y sont décelables. Décelables certes, mais peut-être difficilement exprimables, caractérisables, ou interprétables, ce qui conduit souvent à leur oblitération.

C'est un processus qu'Edgar Morin récuse. Il emploie pour le définir la notion de « *paradigme simpliste* » déjà évoquée dans le chapitre 5 consacré au *branding* : « *nous vivons sous l'empire des principes de disjonction, de réduction et d'abstraction dont l'ensemble constitue ce que j'appelle le "paradigme de simplification"* »<sup>1196</sup>. Pour le philosophe, ce paradigme « *met de l'ordre dans l'univers, et en chasse le désordre. L'ordre se réduit à une simple loi, à un principe. La simplicité voit soit l'un, soit le multiple, mais ne peut voir que l'Un peut être en même temps le multiple* »<sup>1197</sup>.

Les recherches que nous avons menées jusqu'à présent vont dans ce sens : dans un monde surmédiatisé, sur-communicant, usant du préfixe « sur » tous azimuts, l'aspiration à la simplicité s'entend. Néanmoins, nous l'avons aussi évoqué, ce processus, derrière l'apparente mise en ordre, incarne une forme de domination symbolique qu'Ernaux aspire à déconstruire. De la sorte, son écriture, via les métaréflexions, et les fragments de réels, incarne une sorte de « *pensée complexe* » telle que la formule Morin : « *est complexe ce qui ne peut se résumer en un maître mot, ce qui ne peut se ramener à une loi, ce qui ne peut se réduire à une idée simple* ».<sup>1198</sup> Il ajoute qu'« *au premier abord, la complexité est un tissu*

---

<sup>1196</sup> E. Morin, *Introduction à la pensée complexe, op. cit.*, p. 18.

<sup>1197</sup> *Ibid.*, p.79

<sup>1198</sup> *Ibid.*, p.10

*(complexus: ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés : elle pose le paradoxe de l'un et du multiple »<sup>1199</sup>.*

Morin propose, en guise d'illustration, la métaphore de la tapisserie, que nous reprenons ici pour sa capacité à mettre en exergue la complexité d'une notion bien souvent croisée dans ce travail : la fragmentation. La voici :

*Prenons une tapisserie contemporaine. Elle comporte des fils de lin, de soie, de coton, de laine, aux couleurs variées (...) pour connaître cette tapisserie, il serait intéressant de connaître les lois et les principes concernant chacun de ces types de fil. Pourtant, la somme des connaissances sur chacun de ces types de fil entrant dans la tapisserie est insuffisante pour, non seulement connaître cette réalité nouvelle qu'est le tissu (...), mais, en plus, est incapable de nous aider à connaître sa forme et sa configuration.<sup>1200</sup>*

De cette métaphore, Morin tire trois constats :

- « *Nous avons des connaissances simples qui n'aident pas à connaître les propriétés de l'ensemble. (...) Un tout est plus que la somme des parties qui la constituent. »*
- « *(...) le fait qu'il y a une tapisserie fait que les qualités de tel ou tel type de fils ne peuvent toutes s'exprimer clairement (...). Le tout est alors moins que la somme des parties. »*
- « *Le tout est à la fois plus et moins que la somme des parties. »<sup>1201</sup>*

Encore et toujours, il est question de fragmentation. Mais elle-même se révèle pleine de nuance, d'interrelations, de complexité : la relation du « tout » est des « parties » n'est pas unilatérale, simple.

---

<sup>1199</sup> *Ibid.*, p.21

<sup>1200</sup> *Ibid.*, p. 113

<sup>1201</sup> E. Morin, *Introduction à la pensée complexe, op. cit.*, p. 113-114.

La ville, d'une certaine manière constituée de multiples « *files* » hétérogènes ne pouvant se résumer en un maître mot, une loi – une topographie, une temporalité, des individus, des représentations, un système social, etc. – est à l'image de la tapisserie : à la fois tout cela ; plus et moins que cela.

Sans doute est-ce pour cette raison que la littérature nous est apparue au fil de ses recherches comme la plus à même de penser la ville et l'urbanité : en reprenant la forme fragmentaire, la littérature parvient à s'approcher de « *la vie, la vraie* », à capter non seulement ces plus et ces moins qui composent le « *phénomène perceptible et connaissable, qui ne peut être expliqué par aucune loi* », mais aussi ce que Morin désigne comme la récursion organisationnelle<sup>1202</sup>, à l'œuvre dans la ville : « *[l]a société est produite par les interactions entre individus, mais la société, une fois produite, rétroagit sur les individus et les produit* »<sup>1203</sup>. Et grâce à cette récursion, « *on peut enrichir la connaissance des parties par le tout et du tout par les parties* »<sup>1204</sup>.

Tel semble être le postulat d'Ernaux. Effectivement, contrairement à la fragmentalité du Nouveau Roman, qui offrait une complexité littéraire coupée de la réalité, la fragmentation d'Ernaux s'écrit pour elle-même, dans une forme littéraire « *plate* » produite « *(...) en se tenant au plus près de la réalité, sans inventer ni transfigurer (...)* »<sup>1205</sup>. Depuis cette posture, Ernaux éclaire précisément le processus de récursion organisationnelle tout en retranscrivant les nouvelles formes de la mémoire collective d'une époque :

*Ce que ce monde a imprimé en elle [la narratrice] et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui — pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire. (...) Traquer ces sensations déjà là, encore sans nom, comme celle qui l'a fait écrire. (...) Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais*<sup>1206</sup>.

Dans les expériences intimes quotidiennes que nous livre Ernaux, la question du collectif est latente, l'urbanité y est sous-jacente, surplombante. Celle-ci n'est jamais problématisée sous l'angle de sa

---

<sup>1202</sup> « *on peut enrichir la connaissance des parties par le tout et du tout par les parties* » *Ibid.*, p. 101.

<sup>1203</sup> *Ibid.*, p. 100

<sup>1204</sup> *Ibid.*, p. 101

<sup>1205</sup> A. Ernaux, *Écrire la vie*, op. cit., p. 8.

<sup>1206</sup> *Ibid.*, p. 1082-1085.

prétendue crise, mais depuis les processus de domination symbolique que l'autrice entend fissurer grâce à l'écriture fragmentale et fragmentaire qui sont autant de moyens de lézarder les récits homogénéisant pour donner accès à la « mue » urbaine, à « *la nouvelle peau encore plissée et ratatinée, la nouvelle figure, la nouvelle forme* »<sup>1207</sup> que prend aujourd'hui notre manière d'être présents les uns aux autres ; les nouvelles urbanités en somme.

Annie Ernaux – à la manière de Walter Benjamin avec les passages parisiens en son temps – dans une approche très empreinte de géocritique, revient sur les imaginaires des hypermarchés, aussi bien apologiques que critiques, pour mieux les déconstruire. Dans ces nouvelles formes fantasmagoriques<sup>1208</sup> du XXI<sup>e</sup>, elle sonde finalement non pas ce qu'il survivrait (ou pas) d'urbanités, mais les potentialités d'urbanités dans le quotidien, l'anecdotique, le spontané. Ce faisant, Ernaux en ouvre la définition. Bien sûr, pas plus que Sansot en 1983, nous :

*ne savons pas si toutes ces spontanéités font sens (...) Il n'empêche que nous en retirons l'impression d'un bruissement sympathique qui donne chaleur aux choses et sans lequel le jeu des formes et des volumes – si savant soit-il – demeurerait un vain spectacle, un exercice cérébral.*<sup>1209</sup>

Mais, n'est-ce pas là l'essence même des urbanités ? Si ces dernières s'apparentent à des « *spontanéités qui font sens* », connaître leur signification, comprendre leur émergence nous paraît être un projet à la fois paradoxal, certainement vain et assurément simplificateur.

---

<sup>1207</sup> « Les lézardes et les déchirures dans notre conception du monde non seulement sont devenues d'énormes béances, mais aussi ces béances laissent entrevoir, comme la carapace d'un crustacé en mue, comme sous la dislocation du cocon, les fragments non encore reliés entre eux, la nouvelle peau encore plissée et ratatinée, la nouvelle figure, la nouvelle forme. » E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, op. cit., p. 26-27.

<sup>1208</sup> « des lieux clos saturés d'imaginaires, "réservoirs collectifs" communs aux visiteurs des Expositions universelles du XIX<sup>e</sup> siècle, aux joueurs captivés par les néons de Las Vegas au XX<sup>e</sup> siècle et aux badauds fascinés par les galeries commerciales du XXI<sup>e</sup> siècle ». p.8 ; « la fantasmagorie réalise l'image que la société se fait d'elle-même pour nier ce qui fait son essence : la production marchande » ; Marc Berdet, « Benjamin sociographe de la mémoire collective ? », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 1 juin 2005, no 3, p.176.

<sup>1209</sup> P. Sansot, « Identité et paysage », art cit, p. 72.



C'est pourquoi cette forme littéraire répond ainsi à l'appel lancé par Morin à « *affronter la complexité anthroposociale* ». <sup>1210</sup> Cet affrontement passe chez Ernaux par un « *retour au réel* » <sup>1211</sup> – troisième élément nous interpellant dans l'extrait sus-présenté – dont la présence des marques est une illustration. Très présentes dans *Les Années* par exemple, ces formes fantasmagoriques incarnent de nouvelles formes de mémoire collective : « *les marques de produits anciens, de durée brève, dont le souvenir ravissait plus que celui d'une marque connue, le shampoing Dulsol, le chocolat Cardon, le café Nadi, comme un souvenir intime, impossible à partager* » <sup>1212</sup>. Elles ne sont pas non plus modalités de pensée, organisatrices de la réalité, mais les témoins de moments de vie « *[f]ragments d'un réel oublié (...) marqueurs d'époque, rassemblant une même génération* » <sup>1213</sup>.

En s'intéressant aux fragments du quotidien, c'est bien la construction de l'urbanité elle-même que saisit Ernaux, tout comme la construction de la présence aux autres. En définitive, lorsqu'elle écrit « *C'est, je crois, dans la façon de regarder aux caisses le contenu de son caddie (...) dans tout ce qui semble anodin et dépourvu de signification, parce que trop familier ou ordinaire* » que l'on pourra tenter « *d'atteindre la réalité d'une époque* », Ernaux ne fait pas autre chose que rendre visible la marge ; elle ne fait pas autre chose qu'écrire la vie en mode mineur.

## 7.2. L'urbanité, un minimum partagé ou des co-présences latérales ?

En 1992, l'anthropologue Albert Piette, inspiré par une « *lassitude grandissante devant la difficulté de la sociologie et de l'anthropologie à penser le rapport de l'individu à la société, seulement en termes de stricte conformité ou de rupture totale [nous soulignons], d'adhésion passive ou de passion paroxystique* » <sup>1214</sup> conceptualise *Le mode mineur de la réalité*. Face à l'approche méta des sciences humaines, Piette propose

---

<sup>1210</sup> E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, op. cit., p. 22.

<sup>1211</sup> M. Fleury Wullschleger, « Éprouver la frontière. Oscillations de la littérature "post-postmoderne" entre référentialité et fictionnalité », art cit, p. 138.

<sup>1212</sup> Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, 2011, p. 932.

<sup>1213</sup> M. Fleury Wullschleger, « Éprouver la frontière. Oscillations de la littérature "post-postmoderne" entre référentialité et fictionnalité », art cit, p. 150.

<sup>1214</sup> Albert Piette, *Le mode mineur de la réalité: paradoxes et photographies en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Peeters Publishers, 1992, p. 11.

une anthropologie du minimal, des détails non signifiants voire insignifiants, ces signes qui se développent parallèlement à une action principale, mais qui participent pleinement de notre manière d'être au monde : il la désigne comme étant « *le mode mineur de la réalité* ». Piette, par ce concept, théorise les manières d'être au monde en dehors de toute stratégie, c.-à-d. dans ces moments de la suspension de la signification, ces moments durant lesquels, engagé dans la production d'une signification d'une part (mode majeur), l'individu suspend son implication, la quête de cohérence d'autre part (mode mineur). Pour Piette, cette capacité est une spécificité des humains, eux seuls sont capables de

*(...) détachement, de distraction dans l'action, de tolérance diffuse consistant à ne pas y penser ou à accepter sans y penser, tout comme à accepter les contradictions ou les dissonances présentes dans une situation donnée, en un mot d'« a-tension » (terme que l'auteur oppose à celui d'« ad-tension »).*

1215

En d'autres termes, les humains se distinguent du monde « naturel » – il prend par exemple le cas des singes, absorbés par le mode majeur c.-à-d. par la focalisation portée à une action à un instant donné – par leur propension à vivre des actions simultanées, chacune possédant un degré d'implication distinct. Ce type de comportement se retrouve par exemple lors des rituels religieux :

*Le mode mineur du comportement rituel, c'est aussi, d'une certaine manière, sa saveur. Peut-on imaginer une cérémonie religieuse rassemblant des fidèles complètement absorbés dans leurs prières, les mains jointes et écoutant les paroles du prêtre sans aucune latéralité dans le regard et l'attention, sans penser à autre chose, sans faire pénétrer dans leur rôle de fidèle des traits issus d'autres rôles ? Les choses se déroulent et il importe sans doute qu'elles se déroulent, mais seulement tout ceci se passe et nous affecte d'une manière sourde, latérale [nous soulignons] (Sansot 1986 : 19).<sup>1216</sup>*

Sans y prêter réellement attention – c.-à-d. sans faire l'effort cognitif de chercher du sens ou de la cohérence à ce qui se déroule autour – sans même un regard latéral à ces situations simultanées, celles-ci s'imprègnent en nous, nous affectent.

---

<sup>1215</sup> Delphine Moraldo, « Albert Piette, Anthropologie existentielle », *Lectures*, 19 janvier 2010 §2.

<sup>1216</sup> Albert Piette, *Le mode mineur de la réalité : paradoxes et photographies en anthropologie*, op. cit. p. 20.

Ne serait-ce pas là l'essence même de la ville et donc des urbanités ? Un espace où chacun-e vaque à ses occupations, mais où chacun-e, latéralement et inexorablement, affecte l'autre via un « *bruit de fond atteignant de près ou de loin les séquences d'actions principales* »<sup>1217</sup> ? En ce sens, l'urbanité serait une question de présence au monde plus ou moins modulée, distribuée par les individus capables de :

*modaliser leur présence en injectant constamment des nuances, en créant des mélanges d'être, en fluidifiant leur basculement entre modes et situations et aussi en créant des degrés d'enjeux qui font apparaître les personnes, leurs activités, les espaces, avec plus ou moins d'importance.*<sup>1218</sup>

Ces modalisations, comme le suggère Tsala Effa, peuvent être de deux natures : « *celles qui agissent sur le cours d'action et celles qui sans changer le cours d'action, apportent quelque chose en plus* »<sup>1219</sup>. De nouveau, Ernaux dans le *Journal du dehors* explicite ces nuances et les basculements :

*D'autres fois, j'ai retrouvé des gestes, et des phrases de ma mère dans une femme attendant à la caisse du supermarché. C'est donc au-dehors, dans les passagers du métro ou du RER, les gens qui empruntent les escalators des Galeries Lafayette et d'Auchan, qu'est déposée mon existence passée. Dans des individus anonymes qui ne soupçonnent pas qu'ils détiennent une part de mon histoire (...).*<sup>1220</sup>

Cet extrait met en lumière la manière dont le latéral, le non stratégique, le fragment initialement peu signifiant, peuvent se charger dans la co-présence d'une nouvelle dimension. Et la ville – cet espace où se superposent les couches d'actions, de sons, de bruits et d'odeurs, où, simultanément chacun-e suit le cours de sa vie, de ses mouvements – n'est-elle pas le lieu idéal de la co-présence non stratégique ?

---

<sup>1217</sup> Albert Piette, « L'action en mode mineur : une compétence impensée » dans Marc Breviglieri, Claudette Lafaye et Tom Danny (eds.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Economica., Paris, 2009, p. 251.

<sup>1218</sup> Albert Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence » dans Rémy Catherine et Denizeau Laurent (eds.), *La Vie, mode mineur*, Paris, Presses des Mines, 2017, p. 38.

<sup>1219</sup> D. Tsala Effa, « Niveaux de pertinence, plans d'immanence Lire Jacques Fontanille », art cit., p. 3.

<sup>1220</sup> A. Ernaux, *Ecrire la vie, op. cit.*, p. 546-547.

Tout immergés que nous sommes dans le monde du « *trop plein* », de « *l'encombrement symbolique* »<sup>1221</sup>, nos urbanités ne pourraient-elles pas advenir précisément dans ces modalisations de la présence au monde, dans le rapport à ces choses « *sans importance* » pourtant constitutives de notre quotidienneté ? Il y a lieu de croire que se situerait là « *la réserve invisible* » de la ville que nous évoquions précédemment (cf. 6.3.B.b), dans ces choses :

*[a]ccompagnant le cours de l'action, surgissent ponctuellement ces petits gestes majorants, dans ce cas volontaires et repérés, des surplus comme le sourire bienveillant de l'employé au guichet, la parole impertinente, le lapsus interprété, mais aussi les risques de trop de minimum, de trop de docilité, de passivité, de non conscience dans la vie sociale.*<sup>1222</sup>

C'est à « *ces petits gestes* », à ces choses, qu'est attentive Ernaux lorsqu'elle décrit les fragments de vie dans les hypermarchés, lorsqu'elle s'attache à appréhender nos dispositions à vivre ensemble. De la sorte, l'autrice se rapproche du rôle de « *phénoménographe* » tel que l' imagine Piette :

*(...) il revient alors au phénoménographe de décrire le plus densément possible, avec le plus de détails possible, ces présences toujours brouillées, mitigées, modulées et modalisées, à partir d'un travail d'observation et d'explicitation avec les gens eux-mêmes.*<sup>1223</sup>

Pour en revenir aux « *gens eux-mêmes* » (et nous retrouvons là l'idée de Roman : « *rendre la ville à ses habitants* ». Ernaux favorise le fragment, car : « (...) *j'ai aussi besoin de transcrire les scènes du RER, les gestes et les paroles des gens pour eux-mêmes, sans qu'ils servent à quoi que ce soit* »<sup>1224</sup>. Si elle admet que l'écriture fragmentaire prend sens dans un « *travail long et construit* »<sup>1225</sup> au cours duquel elle met de côté des fragments pour les faire entrer dans un ensemble, elle aspire néanmoins à toujours conserver intacts des morceaux de réel tels quels, pour s'approcher au plus près de la réalité, sans autre dessein que celui de décrire ces moments de co-présence. Si être phénoménographe signifie qu'« *[i]l s'agit d'être au*

---

<sup>1221</sup> A. Mons, *La traversée du visible : images et lieux du contemporain*, op. cit., p. 41.

<sup>1222</sup> A. Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence », art cit, p. 23.

<sup>1223</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>1224</sup> A. Ernaux, *Ecrire la vie*, op. cit., p. 535.

<sup>1225</sup> *Ibid.*

*plus près de l'existence telle qu'elle transparait dans des situations concrètes et non d'appréhender des significations transcendantes aux actions des hommes* »<sup>1226</sup>; il ne fait aucun doute qu'Ernaux en est une. Néanmoins cette dernière, à travers l'intime, s'enquiert du collectif, des relations, ce que Piette, comme le soulève Denizeau, aspire justement à dépasser. Pour ce dernier, l'anthropologie ne doit pas se concentrer sur « *l'entre* » – c.-à-d. sur les relations dans la vie sociale – mais sur la singularité individuelle, ce qui ne signifie pas pour autant que cette singularité est une entité indépendante, hors de toute structure<sup>1227</sup>. C'est une distinction qu'il convient de souligner, mais qui ne paraît pas fondamentale. Elle nous permet également d'apporter une précision importante : parler de détails, de suspension, de non-stratégie ne signifie pas que l'urbanité existe *de facto* et que le politique ne peut rien. De notre point de vue, cela ne signifie pas non plus que l'existence de l'être est hors système, hors structure, mais simplement que la structure n'explique pas tout, que parfois, la singularité humaine s'exprime encore dans ces détails sans stratégies, qui ne sont pas pour autant toujours exempts de toute structuration. Justement, si ces détails font l'objet d'une exclusion, d'une oblitération, c'est bien qu'ils expriment quelque chose de notre manière d'être au monde, quelque chose non immédiatement accessible, mais qui façonne pourtant notre vie. Le projet d'Ernaux est dans ce sens éminemment politique : en se saisissant des fragments individuels pour penser la société elle ne décontextualise pas l'individu, mais elle incorpore cette idée que celle-ci est plus que la somme de ses systèmes, de ses relations. Elle ne s'adonne pas à une « *collectivisation de l'individu* »,<sup>1228</sup> mais bien à « *un retour aux situations* »<sup>1229</sup>.

Il nous semble en effet que le mode mineur constitue une sorte de réponse à la question posée par Ernaux – que nous mobilisons pour ouvrir le chapitre 4 – : « *de quelle façon sommes-nous présents les uns aux autres* » ? Non seulement Piette assène la même question avec le mode mineur, mais il la précise : il ne s'agit pas seulement de s'interroger sur la façon dont nous sommes présents les uns aux autres, mais sur la façon dont nous sommes présents les uns aux autres sans y penser ; comme ce peut être le cas dans l'hypermarché.

Pour l'anthropologue si « *la vie en commun* » nécessite « *un minimum partagé* », « *un comportement minimal d'insertion* » elle exige aussi « *l'acceptation de l'indécidabilité de ce que pense l'autre* », « *la*

---

<sup>1226</sup> L. Denizeau, « L'infra de l'humain », art cit, p. 185.

<sup>1227</sup> *Ibid.*

<sup>1228</sup> *Ibid.*

<sup>1229</sup> *Ibid.*, p. 186.

*présence des restes* »<sup>1230</sup>. Au fond, le mode mineur admet que les situations de co-présence possèdent, intrinsèquement, une part d'incommunicabilité ; celle-ci ne devant pas être bannie ou résolue – sous peine d'entraîner une situation d'incommunication (cf. 5.2.3) – mais admise comme le fait même de la vie collective. Ces présences au monde « *sans stratégie* » – puisqu'elles ne transgressent pas ou ne génèrent pas un autre sens que celui en place dans le mode majeur – dévoilent une autre idée de ce que pourraient être les urbanités. Non « *cette incantation creuse* »<sup>1231</sup> à vivre ensemble, mais des manières d'être présents les uns aux autres, sans recherche d'un consensus, d'une harmonie. Cette proposition tend à donner une autre dimension à l'urbanité comme une co-présence – notre présence aux autres – plus qu'une interaction ou une intersubjectivité – le lien, la nature de notre relation aux autres. Comme le suggère Denizeau<sup>1232</sup>, le vivre-ensemble n'est pas chez Piette un agir ensemble, mais une présence latérale. Ce postulat nous amène à questionner la définition d'urbanité. En 1994, lorsque Choay s'interroge sur la mort de la ville et le règne de l'urbain elle définit l'urbanité comme étant : « *l'ajustement réciproque d'une forme de tissu urbain et d'une forme de convivialité* »<sup>1233</sup>. Or, si l'urbanité paraît bien naître d'un processus d'ajustement – c.-à-d. d'un « *degré de serrage ou de jeu entre deux pièces assemblées* » ou d'« *une adaptation, mise en rapport* » ; dans le cas de la ville un degré de serrage intense – ce dernier doit-il pour autant impliquer l'idée d'une « *convivialité* » – c.-à-d. des « *rappports positifs [nous soulignons] entre personnes, dans la société* » ? N'est-ce pas précisément parce que l'on subordonne l'urbanité à cette dimension conviviale que l'on déplore sa perte ? Et par ailleurs, le degré d'ajustement préside-t-il aux fondements de l'urbanité ?

Le chemin heuristique parcouru jusqu'à présent problématise précisément la convivialité comme seule forme d'ajustement admise. Les invitations de Choay à « *s'interroger sur les substituts du système traditionnel, sur leur manière nouvelle de faire signe et sa portée pour la société* », « *[p]lutôt que de la déplorer [la disparition de la ville]* »<sup>1234</sup>, n'ont pas été entendues. Peut-être était-il plus simple de penser la ville selon ses signes traditionnels, selon un « *paradigme de la simplification* » facilitant les stratégies

---

<sup>1230</sup> A. Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence », art cit, p. 37.

<sup>1231</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 96.

<sup>1232</sup> L. Denizeau, « L'infra de l'humain », art cit, p. 187.

<sup>1233</sup> Françoise Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville » dans *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 174.

<sup>1234</sup> F. Choay, « Les signes de la ville », art cit, p. 134.

de *branding*. Ainsi, la convivialité, devenue aujourd'hui un objectif à atteindre<sup>1235</sup> pour les agences d'attractivité, semble avoir supplanté les réflexions des politiques sur ce que pourraient vraiment être l'urbanité ou les urbanités ; elle incarne dans cette logique l'unique et maximal volume de présence dans la ville.

Piette invite précisément « *ne pas déconnecter le minimum partagé des modes de présence comme s'il était le volume unique et maximal de la présence [nous soulignons], et aussi d'analyser le volume des restes mentaux et gestuels qui doublent le minimum social partagé* »<sup>1236</sup>. Autrement dit, le processus d'ajustement ne doit pas nécessairement s'incarner par ce que l'on partage volontairement, positivement – la convivialité par exemple – mais aussi par nos restes. Pourtant, comme nous l'avons constaté, la manière dont est généralement envisagée l'urbanité, à la fois selon sa seule connotation grecque – comme nous l'avons vue fourvoyée – de «  *cité*  », et comme intrinsèquement liée à une topographie de la ville, postule bien que le minimum partagé serait le volume unique et maximal de présence. À la problématique de la convivialité, de l'harmonie, s'ajoute ainsi celle du volume de présence et de son intentionnalité dans le développement de l'urbanité.

En d'autres termes, si les urbanités définissent bien des manières de vivre ensemble, elles ne se résument pas à ce que nous acceptons de partager, à notre « *comportement minimal d'insertion* », aux règles que nous acceptons pour régir notre vie collective ou à l'idée d'une forme de convivialité idéale. Piette insiste :

*Dans ces rencontres, il y a une fine lamelle de sens, de nécessité, d'obligation, de raison, de contrôle, d'enjeu. Elle s'exprime par des paroles précises, des gestes spécifiques, l'utilisation d'objet. Le reste, très dense, ce sont les détails. À ce titre, ils sont effacés, suspendus, à peine remarqués, mais ils sont là. Ils font le mode mineur.*<sup>1237</sup>

En outre, à l'heure de l'hypertexte – c.-à-d. à l'heure où les individus, à l'image des mots circulant d'un texte à l'autre, se mutant en êtres mobiles – ce qui caractérise le plus les urbanités, n'est-ce pas précisément

---

<sup>1235</sup> « *Une place plus grande est progressivement accordée aux approches centrées sur la séduction des espaces (...) conduisant à une valorisation des lieux qui permet de parler d'objectifs de désirabilité territoriale et de convivialité.* » Charles-Edouard Houllier-Guibert, « L'attractivité du territoire en tant que stratégie », *Regards croisés sur l'économie*, 2021, vol. 28, n° 1, p. 80-81.

<sup>1236</sup> A. Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence », art cit, p. 37.

<sup>1237</sup> Albert Piette, *L'être humain, une question de détails*, Marchienne-au-Pont, Socrate Éditions Promarex, 2007, p. 28.

ce qui échappe à toute transmission numérique, virtuelle ; ce qui échappe même à être réellement saisi, comme nous le soulignons pour la ville dès l'introduction avec la citation de Paquot<sup>1238</sup> ?

Ce qui s'échappe, ce qui résiste, c'est justement le mode mineur, la co-présence sans stratégie, les nuances, les dispositions d'attention au monde latéral et surtout, « *l'acceptation de l'indécidabilité* » :

*La vie en commun dans une situation quelconque, c'est donc aussi la suspension de recherche de ces exigences, l'acceptation de l'indécidabilité [nous soulignons] de ce que pense l'autre. Avec chaque fois, un minimum partagé et un volume variable de restes plus ou moins incertains pour les autres, vus comme non pertinents.*<sup>1239</sup>

Pour sa tentative d'épuisement d'un lieu parisien – c.-à-d. pour user le lieu jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, jusqu'à ce que tout soit dit – Perec, que l'on peut au demeurant qualifier d'autre phénoménographe, s'attache, comme il l'explique, à ces restes :

*Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Mon propos dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance [nous soulignons] : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages.*<sup>1240</sup>

Pour l'auteur comme pour Ernaux, écrire ses restes, écrire à partir des restes, avec ces restes, s'apparente à une manière d'éprouver les discours convenus pour infiltrer le sens en train de se vivre :

*Les journaux parlent de tout sauf du journalier. (...) Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond [nous soulignons], l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? Interroger l'habituel. Mais justement nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge*

---

<sup>1238</sup> « La ville est un "objet" d'étude malcommode qui s'échappe tel un savon dans votre main, lorsque vous croyez l'avoir attrapé! » T. Paquot, « Que savons-nous de la ville et de l'urbain ? », art cit, p. 15.

<sup>1239</sup> A. Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence », art cit, p. 36.

<sup>1240</sup> Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, C. Bourgois, 1982, p. 11-12.



*pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information [nous soulignons]. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ? Comment parler de ces "choses communes", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes. (...). »<sup>1241</sup>*

Perec à l'instar de Piette évoque « *le bruit de fond* » non pas comme le négligeable de Bachelard<sup>1242</sup>, mais pour lui-même : le détail en tant que détail.

Dans les mots de Piette, nous décelons le projet de Perec : trouver le sens « *du détail en tant que détail* »<sup>1243</sup>, trouver l'essence du lieu parisien « *dans ce que nous vivons* », dans « *l'infra-ordinaire* ». Inversement, dans les *l'infra-ordinaire* de Perec, nous retrouvons le projet de Piette : ce que Denizeau désigne comme « *l'infra-humain* »<sup>1244</sup>.

Le sens du « *détail en tant que détail* » Perec le trouve dans *le flux des « micro-événements »* de la place Saint-Sulpice ou du café de la mairie – qui sont autant de degrés de présence et de co-présence au monde :

*La date : 18 octobre 1974*

*L'heure : 12h40*

*Le lieu : Café de la Mairie*

*Plusieurs dizaines, plusieurs centaines d'actions simultanées, de micro-événements dont chacun implique des postures, des actes moteurs, des dépenses d'énergie spécifiques :*

---

<sup>1241</sup> Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Paris., Seuil, 1989, p.10-11.

<sup>1242</sup> A. Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence », art cit, p. 20.

<sup>1243</sup> *Ibid.*

<sup>1244</sup> L. Denizeau, « L'infra de l'humain », art cit.

*Discussions à deux, discussions à trois, discussions à plusieurs : le mouvement des lèvres, les gestes, les mimiques expressives.*<sup>1245</sup>

Les micros-événements ainsi envisagés comme des signifiants installent l'idée d'une ville « *chronotopique* » c.-à-d. une « *intrication indissoluble du temps et de l'espace* »<sup>1246</sup>. La ville comme espace-temps éprouvé, et non plus comme texte à lire. Si pour Héraclite, repris par Westphal « *le territoire, comme les eaux du fleuve d'Héraclite, jamais n'aura deux fois la même nature* »<sup>1247</sup>, sans doute est-ce car les micros-événements qui s'y déploient le singularisent comme un espace-temps, un événement. Cet événement, nous le définissons d'après la proposition d'Edgar Morin dans le numéro 18 de la revue *Communication* consacré à l'événement : « *ce qui est improbable, accidentel, aléatoire, singulier, concret, historique...* »<sup>1248</sup>. Autrement dit, l'événement, c'est ce qui ne se maîtrise pas, ne se contrôle pas. Or, au même titre que le non-maîtrisé fut chassé de la ville contemporaine – les zones périurbaines, les non-lieux, les vides –, Morin assure que :

*L'événement a été chassé dans la mesure où il a été identifié à la singularité, la contingence, l'accident, l'irréductibilité, le vécu (nous interrogerons plus loin le sens même de ce mot événement). Il a été chassé non seulement des sciences physico-chimiques, mais aussi de la Sociologie, qui tend à s'ordonner autour de lois, modèles, structures, systèmes. Il tend même à être chassé de l'Histoire qui est, de plus en plus, l'étude de processus obéissant à des logiques systématiques ou structurales et de moins en moins une cascade de séquences événementielles.*<sup>1249</sup>

Finalement, le mode mineur est fait du même bois que l'événement de Morin : celui du rejet d'une heuristique évacuant la complexité, pensant la relation entre individu et société avant tout sous le prisme

---

<sup>1245</sup> G. Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>1246</sup> Khalid Zekri, « Bertrand Westphal, La Géocritique. Réel, fiction, espace », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 1 juillet 2013, n° 2012-3, p. 3.

<sup>1247</sup> B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace* -, *op. cit.*, p. 89.

<sup>1248</sup> Edgar Morin, « Le retour de l'événement », *Communications*, 1972, vol. 18, n° 1, p. 17.

<sup>1249</sup> *Ibid.*, p. 6.

de « *stricte conformité ou de rupture totale* » ; c'est oublier en chemin que la vie est faite de modulations, de co-présences, de variations et d'intensité.

### 7.3. Vers une urbanité-garantie : paradigme du cadrage

Cette dialectique, nous la retrouvons distinctement dans l'idée d'une crise de l'urbanité : la ville n'étant plus, la non-ville ne produisant plus des relations « *en stricte conformité* » avec la conception usuelle de l'urbanité, celle-ci serait en faillite. Pour retrouver la forme unifiée de la ville, l'événement a fait l'objet d'une chasse, ce que nous avons nous-mêmes constaté au cours de cette recherche, sans l'avoir perçu de la sorte jusqu'à présent. L'événement y est envisagé comme un potentiel trouble à l'ordre et l'Unité ; la mise en discours et le *branding* ne sont alors rien de moins que paradigmes simplificateurs, des manières de cadrer la contingence, de réduire l'accident.

Rem Koolhaas dénonce dans ce sens « *la camisole de force de l'identité* »<sup>1250</sup> que subirait aujourd'hui la ville. Pour l'architecte en effet, « *Plus forte est l'identité, plus elle emprisonne, plus elle résiste à l'expansion, à l'interprétation ; au renouveau, à la contradiction* »<sup>1251</sup> : lui aussi examine la domination symbolique initiée par la quête d'identité, « *le primat du centre comme fondement de la valeur et du sens, comme source de toute signification* »<sup>1252</sup>. Ce primat est pour lui « *doublément destructeur. Outre qu'il exerce une pression qui finit par être intolérable, son emprise sans cesse croissante implique aussi qu'il soit perpétuellement maintenu, c'est-à-dire modernisé* »<sup>1253</sup>. Autrement dit, pour maintenir le sens de la ville, directement corrélé à son centre, il serait normal de concentrer les efforts – économiques notamment – sur ce dernier, même si cela se fait au détriment des zones périphériques. Au prisme des réflexions menées jusqu'ici, le souci d'identité – qui « *centralise. (...) exige une essence, un point* »<sup>1254</sup> – aurait ainsi favorisé l'exclusion des zones périurbaines et des hypermarchés – « *zone à potentiel* »<sup>1255</sup> pour Koolhaas – de la ville. C'est

---

<sup>1250</sup> Traduction de Catherine Collet, Rem Koolhaas et al., *Ville générique, Mutations*, Arc en rêve., Bordeaux/ Barcelone, ACTAR, 2000, §6.1.

<sup>1251</sup> *Ibid.* §1.2.

<sup>1252</sup> *Ibid.* §1.5.

<sup>1253</sup> *Ibid.*

<sup>1254</sup> *Ibid.* §1.4.

<sup>1255</sup> *Ibid.*

une problématique que nous avons déjà traitée et qui nous paraît effectivement réelle aujourd'hui (cf. chapitre 5).

Koolhaas y pourvoit une solution : « *À bas le singulier !* »<sup>1256</sup>

Le concept de la ville générique qu'il développe pour contrer l'asservissement au centre renverse à son profit le principe d'homogénéisation : l'architecte opte pour l'abandon pur et simple de toute singularité au profit de la similarité. En somme, il remplace un paradigme de simplification par un autre paradigme de simplification. Si la singularisation comme dessein et objectif produit effectivement une pression et une homogénéisation, les singularités elles, permettent l'émergence de « *la contradiction* » dont Koolhaas efface la possibilité par sa généricité pragmatique – alors même que c'est ce qu'il reproche au paradigme identitaire.

En effet, pour Tsala-Effa – qui reprend et développe le concept de mode mineur de la réalité qu'il transpose dans l'univers sémiotique en proposant « *le mode mineur du sens* » – la singularité est « *le fait de paradoxes à l'intérieur d'un système continu* » qui « *trouve sa justification [que] dans la mesure où elle est contenue dans un continu : c'est une rupture, un saut, ou encore une bifurcation ; pour autant, elle n'est pas à la source d'une discontinuité* »<sup>1257</sup>.

Autrement dit, la singularité ne met pas en danger la continuité de la structure de la ville puisqu'elle en a besoin pour émerger. Pourtant, parce qu'elle crée un interstice de non-continuité, une rupture dans le continuum du maîtrisable et de l'intelligible, elle tend à être évacuée, chassée, comme dans la ville générique résolument « *sans histoire* », « *libérée* », « *accommodante* », « *superficielle* »<sup>1258</sup>, « *lieu discret et mystérieux* », « *fixée* »<sup>1259</sup>, « *calme* », « *pureté absolue* », « *sérénité* »<sup>1260</sup>. Le champ lexical déployé par Koolhaas pour vanter les mérites de sa ville illustre l'envie de produire non pas de la co-présence, mais de l'harmonie ; une ville sans singularité, sans événement, une ville qui résiste précisément à « *la contradiction* ». Or, comme le suggère Mongin :

*La ville grecque naît, ne l'oublions pas, de l'idée de créer un espace qui rend possible l'expression des conflits. L'agora et le théâtre n'ont pas été créés pour être un lieu de consensus où on se retrouve (...)*

---

<sup>1256</sup> *Ibid.*§1.1.

<sup>1257</sup> D. Tsala Effa, « Niveaux de pertinence, plans d'immanence Lire Jacques Fontanille », art cit, p. 2.

<sup>1258</sup> R. Koolhaas et al., *Mutations, op. cit.*, p. §1.6.

<sup>1259</sup> *Ibid.*§3.1.

<sup>1260</sup> *Ibid.*§3.2.

*L'idée politique de la ville où il est possible de créer des espaces afin que l'expression de nos désaccords soit possible. Ces territoires où les conflits sont rendus possibles sont très importants. (...) La question que nous pose la ville, même la plus classique, est justement celle de l'expression de la conflictualité [nous soulignons]. L'après-ville est un monde où, d'une certaine manière, il y a démission du politique, mais surtout impossibilité d'exprimer le conflit. Je me demande alors si le discours de l'après-ville n'est pas dangereux, au sens où il nous conduirait à un monde en voie de constitution qui esquive la conflictualité [nous soulignons]. Attention, par conflictualité nous ne voulons pas dire guerre, mais bien plutôt volonté d'éviter la guerre. (...) Créer des espaces où la conflictualité ne soit pas esquivée est donc extrêmement important.<sup>1261</sup>*

Même si Koolhaas explique que « *La grande originalité de la Ville générique, c'est tout simplement l'abandon de ce qui ne marche pas, de ce qui n'a plus d'utilité (...) La Ville générique est tout ce qui reste de ce qui faisait la ville. (...) le résiduel* »<sup>1262</sup> ; ce qu'il propose nous paraît tout sauf admettre le résiduel, l'événement, l'accident ou la singularité. La possibilité du conflit n'est jamais mentionnée et le réseau lexical louant le calme et la sérénité ne dépeint pas une expression de la conflictualité, mais bien son esquive. Vouloir évacuer « *ce qui ne marche pas* » « *qui n'a plus d'utilité* » pose une double problématique : qui décide que quelque chose n'a plus d'utilité ? Une chose sans utilité doit-elle être bannie de la ville ?

Avec la genericité, la ville n'est plus un lieu éprouvé, vécu puisque seules des « *sensations faibles et distendues* », des « *émotions rares et espacés* »<sup>1263</sup> y sont souhaitées : c'est un espace pragmatique, non pas un lieu sensible.

Nous retrouvons le principe de la « *ville-garantie* » proposé par Marc Breviglieri, déjà évoqué précédemment (cf. 6.3.B.a), ville dans laquelle :

*L'environnement urbain contemporain subit une normalisation fonctionnelle, il est désormais comme entièrement recouvert par un espace de références conventionnelles facilitant la prévisibilité*

---

<sup>1261</sup> Olivier Mongin, « De la ville à la non-ville » dans *De la ville et du citoyen*, Marseille, France, Parenthèses Editions, 2003, p. 36-37.

<sup>1262</sup> R. Koolhaas et al., *Mutations*, op. cit., p. §6.1.

<sup>1263</sup> Rem Koolhaas, *Junkspace*, Payot et Rivages Isis Roux-Pagès, « De l'hospitalité », ENS Architecture Grenoble, 2011, p. 1.

*de l'utilisation normale qu'on peut en faire. (...) Il n'y va alors pas d'un verrouillage pur et simple de l'accès aux zones instables où jaillit l'imprévu, mais de leur prise en charge par des « instruments de repérage » qui enserrment l'événement dans un mécanisme de qualification objective en réduisant nécessairement sa complexité immanente (Thévenot 1997).<sup>1264</sup>*

Plus encore que la chasse aux événements, Breviglieri dénonce « leur prise en charge » aspirant à en réduire la complexité pour produire un « modèle de sociabilité urbaine fondé sur l'indifférence polie »<sup>1265</sup>. Dans le même temps, il regrette – comme Piette et Morin – ce refus d'affronter l'incommensurable qui se traduit par la lisibilité, l'objectivation, la mesure, par essence oxymoriques avec l'espace sensible « sous tension » qu'est la ville, « dont la dynamique reste intrinsèquement imprévisible »<sup>1266</sup>. De la sorte, il rejoint aussi Mongin sur la limitation de l'urbanité à une « indifférence polie » : l'urbanité ne serait plus ni une convivialité, ni même une manière d'entrer en contact les uns avec les autres, mais, au contraire, une non-présence, un détachement de la figure de l'autre.

Dans la ville-garantie – c.-à-d. une ville dont on est assuré à la fois de pouvoir jouir et d'y être en sécurité –, l'urbanité devient oxymorique d'elle-même ; par la production d'une « ville-garantie », c'est une « urbanité-garantie » qui s'esquisse.

Ainsi, plus qu'un « paradigme de simplification » c'est un « paradigme de cadrage » qui est édifié. Des pratiques, des signes, des « parties » de la ville sont présélectionnés afin de minimiser le champ de dispersion événementiel. Des événements peuvent surgir des tensions, des conflits, ou simplement des singularités, des faits paradoxaux, que la ville-garantie ne peut assumer sous peine de ne plus correspondre à l'image attrayante, sécurisante et confortable à laquelle elle aspire. Tout comme la ville générique de Koolhaas qui aspire à remédier « aux “maux” qui étaient attribués à la ville traditionnelle [qu'il n'explique pas] jusqu'à ce que nous nous prenions pour elle d'un amour inconditionnel »<sup>1267</sup> la ville-garantie nous semble précisément passer à côté de son essence même : elle lisse et aseptise l'urbanité.

Certes, avec le principe de la ville générique, Koolhaas aborde l'ensemble des problématiques soulevées jusqu'à présent : l'amour inconditionnel de la ville traditionnelle dont nous avons narré la quête, son

---

<sup>1264</sup> M. Breviglieri, « Une brèche critique dans la “ ville garantie ” ? », art cit, p. 6.

<sup>1265</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>1266</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>1267</sup> R. Koolhaas et al., *Mutations, op. cit.*, p. §3.2.

homogénéisation, les processus de domination symbolique, l'exclusion de tout un pan de signifiants, les formes résiduelles par exemple. Mais leur traitement nous parait, de nouveau, refuser la pensée complexe. En enfermant la ville dans un concept unifiant, la ville générique, tout comme la ville-garantie n'affronte pas « *la complexité anthropo-sociale* », elle la récuse et l'enferme.

Dans son introduction Koolhaas s'interroge : « (...) *que reste-t-il, une fois éliminée l'identité ? Le générique ?* »<sup>1268</sup> Nous formulons précisément l'inverse : une fois éliminée l'Identité – c.-à-d. la mayonnaise figeant le sens, l'Unité – ce qu'il reste, ce sont les restes... les fragments de nos co-présences, les singularités.

La théorie de la complexité proposée par Morin, et notamment le principe « *hologrammique* », explicite cette hypothèse :

*La connaissance des parties ne suffit pas, la connaissance du tout en tant que tout ne suffit pas, si on ignore celle des parties ; on est donc amené à faire un va-et-vient en boucle pour réunir la connaissance du tout et celle des parties. Ainsi, au principe de réduction, on substitue un principe qui conçoit la relation d'implication mutuelle tout-parties.*<sup>1269</sup>

En d'autres termes, pour saisir la complexité anthropo-sociale des urbanités, il ne suffit pas de connaître le principe d'urbanité, de connaître la ville, les différentes manières de l'habiter et de se la représenter qui en sont constitutives, mais de saisir la relation d'implication de ce tout et de ces parties, ce mouvement de va-et-vient qui les anime et les transcende. En effet « *non seulement les parties sont dans un tout, mais le tout est à l'intérieur des parties* ».<sup>1270</sup> Dès lors, si certaines parties sont exclues, chassées, le tout n'est plus. La ville, en tant que système, est donc à la fois plus et moins que les parties en elles-mêmes, à la fois produite par les événements qui s'y déroulent, mais également productrice de ces derniers.

Enfin, selon ce principe : « *le système n'est pas seulement la somme des parties, son organisation produit des qualités qui n'existent pas dans ses éléments [nous soulignons]* »<sup>1271</sup>. Dans notre cas, s'agirait-il des urbanités ? Auquel cas les urbanités seraient-elles un « *je-ne-sais-quoi* » ?

---

<sup>1268</sup> *Ibid.* §1.1

<sup>1269</sup> Edgar Morin, « Complexité restreinte, complexité générale » dans *Intelligence de la complexité*, Paris, Hermann, 2013, p. 33.

<sup>1270</sup> Patrick Juignet, *Edgar Morin et la complexité*, <https://philosciences.com/philosophie-generale/la-philosophie-et-sa-critique/17-edgar-morin-complexite>, 2015, (consulté le 2 mars 2023).

<sup>1271</sup> Francis Lecompte, « Edgar Morin ou l'éloge de la pensée complexe », *CNRS Le journal*, 4 sept. 2018.

Le je-ne-sais-quoi<sup>1272</sup>, déjà évoqué dans ce travail (cf. 6.3.B.b), se définit comme :

*(...) quelque chose qui n'est rien, et qui est donc « presque rien » ; une présence qui est absente ou une absence qui est présente, et qui est donc omniprésente ; qui est incompréhensiblement partout et nulle part, prochaine et lointaine, ici et ailleurs, soi-même et autre que soit, maintenant et plus tard.*<sup>1273</sup>

Le je-ne-sais-quoi subsume les parties, tout comme il subsume la totalité : il « n'est pas la pièce manquante d'une totalité finie ou d'une mosaïque d'éléments simples ; mais [il n'est] pas davantage l'un des innombrables et impondérables quanta, l'un des points indivisibles qui composent la totalité ouverte (...) »<sup>1274</sup>. Comme dans la théorie de Morin, il est à la fois plus et moins que tout cela ; comme dans le mode mineur du sens, il théorise « le presque rien », le détail.

Cependant, Jankélévitch établit une distinction entre les « totalités organiques » *recelant par essence de ce je-ne-sais-quoi*, et les « fabrications artificielles »<sup>1275</sup> ; qui certes n'en sont pas toujours et invariablement dépourvu, mais dans des degrés beaucoup plus restreints puisque peu de place y est laissée pour l'incertain, le « presque rien », l'incompréhension, l'accident, ou le vide. À l'instar de la ville générique qui abandonne ce qui ne marche pas ou n'a plus d'utilité, la ville, sous le paradigme du cadrage de la ville-garantie devient plus que jamais une fabrication artificielle excluant *de facto* la possibilité du « presque rien » et donc du « je-ne-sais-quoi ». Pourtant, si la ville est certes un artefact humain, une fabrication, une topologie et une architecture, elle est aussi des interactions, des représentations, des pratiques. Dans ce sens, si elle ne s'apparente pas entièrement à une totalité organique (cf. école de Chicago, 3.1.2), elle ne peut se limiter à être entendue comme une fabrication artificielle.

---

<sup>1272</sup> « Comme toutes les choses très importantes, plus elles jouent un grand rôle dans notre vie, plus elles sont impalpables, invisibles et manipulables. Ce n'est pas un nouveau concept que j'aurais inventé et qui s'ajouterait à la liste déjà longue des concepts qui meublent l'histoire de la philosophie. Je prétends à autre chose : ce n'est pas un concept, ce n'est pas un joujou avec lequel on puisse jouer ce "je ne sais quoi". Il faut bien donner un nom à ce qui est impalpable, après tout c'est le métier des philosophes et de la philosophie ! » « Vladimir Jankélévitch : « Le Je-ne-sais-quoi n'est pas un joujou avec lequel on puisse jouer ! », *Les Nuits de France Culture* : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/vladimir-jankelevitch-le-je-ne-sais-quoi-n-est-pas-un-joujou-avec-lequel-on-puisse-jouer-6275099>, 7 avril 2016, consulté le 9 mars 2023 .

<sup>1273</sup> V. Jankélévitch, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, op. cit., p. 103.

<sup>1274</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>1275</sup> *Ibid.*



Pour Jankélévitch, « [l]e je-ne-sais-quoi est le terme manquant (...) la place encore vide, mais parfaitement délimitable, que nous comblerons un jour par enserrement graduel (...) »<sup>1276</sup>. Mais comment ne pas voir dans le paradigme du cadrage un adversaire de taille qui efface les vides et enserre déjà la ville ?

Finalement, mode mineur, pensée complexe et je-ne-sais-quoi se recourent et nous aident à mieux problématiser la crise de l'urbanité à travers une tension déjà approchée via la fragmentation, la relation et les interactions parties / tout, centre et périphéries.

Si la ville fut initialement perçue comme une totalité produisant une qualité, une forme d'urbanité, la non-ville perçue comme une non-totalité ne peut-elle par définition plus produire cette forme ? En d'autres termes, la crise de l'urbanité signifierait-elle que la ville, dans sa dilution, aurait perdu cette capacité à subsumer les parties pour produire ces qualités urbaines, ce je-ne-sais-quoi ? Pour beaucoup, nous l'avons vu, la réponse est négative ; mais les Ernaux, Perec et autres auteurs de l'infra-ordinaire, du banal, y répondent par la positive.

En renouant avec la réalité d'une ville faite de faits paradoxaux – de singularités entropiques – en admettant les événements et accidents comme des signifiants urbains, et surtout en ne cherchant pas à fixer les urbanités, mais en s'intéressant au « *détail pour le détail* », ces écrits qui tentent d'épuiser un lieu parisien ou un hypermarché, ne font pas autre chose que saisir les co-présences, les latéralités.

Si la littérature redéfinit l'urbanité au prisme du mode mineur, elle n'est pas seule. Un lieu bordelais, Darwin Écosystème, s'y attèle également depuis 2014.

---

<sup>1276</sup> *Ibid.*, p. 44.

## Chapitre 8. Darwin Écosystème : la ville comme événement

« Une expérience à n'en pas douter! »

Avis Google <sup>1277</sup>

À l'instar d'Annie Ernaux qui en revient au réel par une écriture plate, sans métaphore ni artifice littéraire, un lieu bordelais, Darwin Écosystème, entend arrêter les détours et les discours, « *S'affranchir des règles peu à peu stratifiées et fossilisées. Aller directement à l'essentiel* » et « *s'y coller concrètement, dès maintenant* », notamment en « *refusant l'uniformité produite par l'arrogance des bétonneurs* » <sup>1278</sup>.

Darwin Écosystème est né avant tout de l'envie de « *pirates urbains* » de « *hacker le territoire* » <sup>1279</sup> pour *Réinventer la ville* <sup>1280</sup> comme le suggère le titre de l'ouvrage que Philippe Gagnebet consacre à l'espace bordelais. Tandis qu'Ernaux prend la plume pour faire voler en éclat la *doxa* représentative de la ville, les darwiniens s'emparent, en l'achetant, d'une friche urbaine – l'ancienne Caserne militaire Niel, désaffectée depuis 2005 et devenue alors un lieu en vogue dans le monde du *street art* – promise à la bétonnisation. Alors que des groupes immobiliers commencent à s'intéresser à ces espaces de 14 000 m<sup>2</sup>, oubliés jusqu'en 2009, le groupe Darwin Évolution se mobilise avec des riverains afin d'empêcher que les bâtiments, notamment les anciens Magasins Généreux construits en 1859, sous le Second Empire, ne soient détruits. Ils entendent y réinventer la ville grâce à un « *laboratoire de transitions* », aspirant à « *faire la preuve par soi-même qu'une autre vi(ll)e est possible* » <sup>1281</sup>. Dans la parenthèse infiltrée au centre de la « *vi(ll)e* » nous décelons l'ontologie du Darwin bordelais : la ville non pas à marquer, non pas à reterritorialiser, mais la ville à vivre ! La ville comme événement pourrait-on dire.

---

<sup>1277</sup> Mai 2022.

<sup>1278</sup> *Darwin, le projet*, <https://darwin.camp/c/projet-darwin/>, (consulté le 27 février 2023).

<sup>1279</sup> *Darwin Ecosystème - Bordeaux*, <https://darwin.camp/> (consulté le 27 février 2023).

<sup>1280</sup> Philippe Gagnebet, *Réinventer la ville : les (r)évolutions de Darwin à Bordeaux*, Paris, Ateliers Henry Dougier, 2016, 122 p.

<sup>1281</sup> *Darwin, le projet*, <https://darwin.camp/c/projet-darwin/>, art cit.

Notre hypothèse fut donc celle-ci : Darwin, par sa capacité à admettre les événements de la vie quotidienne, sans chercher à les maîtriser, à les programmer, en revient à l'essence de l'urbanité : la possibilité, dans un espace-temps, de vivre ensemble, globalement sans médiation, sans contrainte, sans aucune obligation, de discuter, de s'entendre. Bien que l'analogie paraisse osée – étant donné la posture écologique, politique et étant donné le modèle sociétal auquel aspire Darwin – nous pensons que cet espace, comme le notait Ernaux à propos de l'hypermarché, permet de reconsidérer les urbanités non comme une *doxa* figée dans des représentations, mais comme la possibilité d'une événementialité. Et pour Morin, ce qui caractérise les systèmes sociaux complexes tient justement à leur capacité à être des « *générateurs d'événements* »<sup>1282</sup> :

*Notre secret de fabrique est de ne pas tout programmer (...). C'est parfois assez déstabilisant, car la plupart des gens n'aiment pas l'imprévu et le changement perpétuel. Pourtant, accepter que ce que l'on avait prévu hier puisse être modifié aujourd'hui, et encore demain, laisse le champ libre aux herbes folles parmi lesquelles poussera une fleur extraordinaire, une pépite que l'on cultivera. C'est notre côté un peu brouillon, un peu « herbes folles ». (...). On ne s'appelle pas DARWIN sans raison.*<sup>1283</sup>

Pour Philippe Barre, l'un des deux créateurs de Darwin Écosystème, ce qui y fait sens tient précisément à ce qui n'est pas prévu, programmé – nous en revenons à l'hypothèse du mode mineur du sens et de la réalité. Darwin, en tant qu'espace-temps, postule la ville comme un événement, de l'ordre d'un « *je-ne-sais-quoi* », et offre le système pour son déploiement. Reste encore, si tel est bien le cas, à saisir – et non pas à définir ou caractériser avec précision – de quelle nature il peut être.

Or, ce que nous voyons se dessiner, à travers la ville comme événement, à travers le mode mineur et le *je-ne-sais-quoi*, ne se laisse facilement appréhender, il en va de leur essence : « *le dire le fera inmanquablement disparaître* ». Le *je-ne-sais-quoi*, c'est précisément le « *surplus du monde que la raison ne parvient pas à exprimer* », car « *la chose la plus importante est celle qu'on ne peut pas dire* »<sup>1284</sup>. C'est pourquoi, afin de tenter de nous approcher de cet ineffable, nous avons choisi de mobiliser la cartographie

---

<sup>1282</sup> E. Morin, « Le retour de l'événement », art cit, p. 13.

<sup>1283</sup> « Darwin Écosystème : un géant aux pieds d'argile », *L'Observatoire*, 2018, vol. 52, n° 2, p. 33.

<sup>1284</sup> Cynthia Fleury, *Le charme du je-ne-sais-quoi*, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/un-ete-avec-jankelevitch/un-ete-avec-jankelevitch-du-vendredi-15-juillet-2022-6723153>, 15 juillet 2022, (consulté le 27 février 2023).

cognitive présentée précédemment dans le Chapitre 3 (cf. 3,4). Grâce à cet outil, nous souhaitions constater si les individus étaient à même d'expliquer ce qui faisait sens pour eux dans ce lieu ou si, au contraire, il leur était difficile de l'exprimer ; auquel cas nous étions peut-être en présence d'un « *je-ne-sais-quoi* » dont nous pourrions éventuellement approcher, tout au plus des indices, des traces, des restes.

### **Encadré 8 – Note méthodologique & retour d'expérience sur la cartographie cognitive**

Nous nous sommes rendus à Darwin Écosystème à plusieurs reprises – en semaine, en week-end, lors de période de vacances ou non – entre janvier et mars 2023 afin de procéder aux entretiens permettant de faire les cartographies cognitives. Nous avions pour objectif d'interroger 20 personnes, objectif que nous avons atteint et dépassé puisque nous en avons eu 24 (pas autant de cartes, car certaines personnes n'avaient pas encore eu l'occasion de se promener dans Darwin, elles venaient d'arriver et ne pouvaient donc pas se prêter à l'exercice. Toutefois, nous avons jugé pertinent de les interroger afin de voir si de premières impressions naïves rejoignaient des impressions plus établies).

Nous avons préalablement conçu un guide d'entretien, aidé par un doctorant en psychologie sociale, afin de nous assurer que les questions permettraient un bon usage de la cartographie (cf. Annexe 3).

Si l'outil s'est révélé riche d'enseignements et nous a permis de conforter nos hypothèses, nous avons tout de même fait face à certaines limites dont certaines se révèlent justement significatives pour cette recherche.

Premièrement, le besoin de spontanéité *VS* la disponibilité. Les entretiens ont duré de 20 à 45 minutes, durée assez longue qui s'est parfois révélée difficile à gérer. La dimension spontanée de l'entretien était nécessaire puisque nous nous intéressions au sens en train d'advenir, à l'ambiance de l'endroit et que nous cherchions à saisir la présence, ou non, d'un *je-ne-sais-quoi*. C'est pourquoi nous avons choisi d'interroger des personnes sur place, sans rendez-vous programmé, sans recrutement, contrairement à ce qui se fait généralement. Cependant, bien que la durée ait constitué un frein pour certaines personnes, la majorité – y compris celles travaillant – a volontiers accepté de nous accorder ce temps, ce qui, en soi, constitue déjà une information sur l'état d'esprit au sein du lieu. Nous y revenons dans le corps de l'analyse.

Deuxièmement, l'appréhension de l'outil en lui-même. Plusieurs personnes ont en effet refusé de produire la carte. Nous avons compris, au fur et à mesure de l'entretien, qu'il s'agissait d'un frein cognitif : plusieurs personnes ne savaient pas écrire ou étaient mal à l'aise avec le dessin – bien que nous insistions

sur le fait que cela pouvait être simplement des mots-clés. Nous avons donc dû les assister, les faire avec eux, ou parfois simplement, ne pas les faire et privilégier l'entretien.

Troisièmement, et c'est là une limite qui finalement est au cœur de la recherche : la difficulté à dire, à exprimer ou représenter des sensations, des émotions. Nous y revenons également longuement dans le texte.

La cartographie cognitive nous paraissait la plus à même de ne pas fourvoyer l'événement, de répondre au souhait formulé par Morin : « *La science ne peut-elle appréhender l'événement autrement qu'en le réduisant en élément (d'un système, d'une chaîne logique) ou qu'en le noyant dans les grands nombres de la statistique probabilitaire ?* »<sup>1285</sup>

Si la cartographie cognitive peut paraître *prima facie* contradictoire avec le mode mineur et l'événement, puisqu'elle tend à figer sur une carte des représentations, elle s'attache pourtant à rendre compte de la dynamique de la signification : le lieu y est envisagé selon une logique interactionnelle entre un individu et un espace. Elle permet l'appréhension du processus de construction<sup>1286</sup> des représentations sociospatiales dans leur hétérogénéité. La production discursive accompagnant la réalisation de la carte rend saisissable « *l'émergence d'indices signifiants dans le discours* »<sup>1287</sup>. Elle est en ce sens un support de médiation – et c'est comme telle que nous l'avons utilisé – pour aborder des dimensions sensibles, immatérielles, difficilement appréhendables. En amenant l'individu à se replonger dans son expérience érotique du lieu, la cartographie cognitive se rapproche d'une appréhension sensible et phénoménologique. Ainsi, malgré une forme somme toute canonique – on dessine en deux dimensions un territoire – elle offre la possibilité de sortir d'une vision figée de l'image du lieu pour tenter de saisir le sens en train d'advenir. Ainsi que nous l'écrivions dans le chapitre 3, elles rendent compte de la façon dont chacun-e entre en relation avec des objets spatiaux, comment il se les approprie – ou non – et comment il leur assigne – ou non – un sens.

---

<sup>1285</sup> Edgar Morin, « Avant-propos - L'événement », *Communications*, 1972, vol. 18, n° 1, p. 3.

<sup>1286</sup> « *they show how urban space is encoded distorted, and selectively represented (...)* » S. Milgram et D. Jodelet, « Psychological Maps of Paris », art cit, p. 112.

<sup>1287</sup> K. Clementi, « La socialisation à la frontière au prisme des cartes cognitives, des pratiques et des discours. Portrait de deux jeunes Strasbourgeoises », art cit, p. 35.

De la corrélation de cette modalité d'étude avec une analyse sémiotique, plusieurs dimensions ont émergé ; toutes liées à des dialectiques déjà rencontrées : continuité/discontinuité, plein/vide, tout/partie – toutes liées finalement à la question de la fragmentation. Mais une fragmentation différente, peut-être une « véritable fragmentation » pourrait dire Quignard ; une fragmentation qui tient, comme chez Simon, « à l'impossibilité de reconstruire un quelconque puzzle à partir des pièces du texte. »<sup>1288</sup>

Si Darwin paraît transcender les dialectiques, proposant une ville événement faite du *presque rien* (8,1), du presque tout (8,1), le lieu, devenu un objet d'attractivité, ne court-il pas le risque finalement, du presque trop (8,3) qui en reviendrait à une forme fragmentaire figée ?

### 8.1. Le presque rien : l'événement (re)trouve droit de cité

*« Ce que j'aime c'est que partout je ressens du repos, il n'y a pas d'obligation, on est au vent... On fait en fonction de ce qui se présente, je n'ai rien de décidé. »*

Participante n°3

Darwin Écosystème se situe sur la rive droite de Bordeaux, la rive jusqu'à ces dernières années mal-aimée, réputée malfamée. *L'autre rive*. Celle où l'on ne va « que si vraiment, on a quelque chose à faire »<sup>1289</sup>. Paradoxalement, aujourd'hui, c'est précisément « lorsqu'on n'a rien à faire »,<sup>1290</sup> que l'on vient sur la rive droite. Spécifiquement à Darwin. Pour quelles raisons ?

---

<sup>1288</sup> En note de bas de page Aude Leblond indique que Quignard affirme que « chaque pièce chez Claude Simon n'est encrante nulle part. Chez Claude Simon il s'agit d'une véritable fragmentation », Quignard P., « Postface », Calle-Grüber M. (dir.), *Les Triptyques de Claude Simon ou l'art du montage*, p. 208 in A. Leblond, « Le Dernier Royaume de Quignard entre chapitre et fragment », art cit, p. 8.

<sup>1289</sup> Participant n°7

<sup>1290</sup> Participant n°3



Figure 7 : La halle centrale – 19 juin 2022, 16h38<sup>1291</sup>

On joue dans la halle centrale comme on jouait autrefois sur les places des églises... Les âges, les usages et les genres se mélangent, s'entremêlent. Le Vortex, structure en bois et échafaudages, surplombe et ondoie dans l'espace tel un signe de ralliement.

---

<sup>1291</sup> Toutes les photographies de Darwin Écosystème ont été prises par nos soins durant nos terrains.

### 8.1.1. Se déplacer à Darwin... pour ne rien faire ?

Une première chose est flagrante lorsqu'on se promène à Darwin Écosystème, c'est l'hybridation du lieu, construit pour ne correspondre à aucun modèle, bien qu'on puisse le rattacher au concept de commun<sup>1292</sup>.

#### Encadré 9 – « *Faire sans permis si nécessaire* » : l'histoire d'un commun urbain

Darwin est né, rappelons-le, d'une occupation illégale du territoire, d'une relation conflictuelle avec la métropole. En 2009, des citoyen-ne-s se regroupent et se coordonnent avec deux investisseurs privés – Philippe Barre et Jean-Marc Gancille – pour sauver la Caserne Niel et y développer leur propre territoire, répondant à leurs aspirations et valeurs. L'initiative s'apparente en ce sens à ce qu'Ostrom nomme un commun.

Dans sa définition la plus basique, un commun est une « *ressource partagée par un groupe de gens* »<sup>1293</sup> : un groupe se constitue autour d'une ressource pour la préserver et s'organise ensuite collectivement pour la gérer. Ce qui est intéressant tient à la définition de cette ressource. Alors que le collectif voit dans la caserne Niel une ressource ontologique, un « *moyen permettant de se tirer d'embarras ou d'améliorer une situation difficile* »<sup>1294</sup>, la ville y voit une ressource économique, des « *moyens pécuniaires dont dispose une personne pour assurer son existence* »<sup>1295</sup>. Dès lors, un combat s'engage entre le collectif et les institutions.

Les fondateurs de Darwin considèrent cette ressource comme un « *un laboratoire de transition* » pour « *se réapproprier notre territoire* »<sup>1296</sup>. Ils empruntent l'état d'esprit lefebvrien selon lequel « *“Changer la vie”, “changer la société”, cela ne veut rien dire s'il n'y a pas production d'un espace approprié [nous soulignons]* »<sup>1297</sup>. Darwin entend être cet espace approprié.

<sup>1292</sup> Cf. encadré

<sup>1293</sup> HESS Charlotte et OSTROM Elinor, *Understanding Knowledge as a Commons: From Theory to Practice*, Cambridge., MIT Press, 2007, 367 p. in Olivier Weinstein, « Comment comprendre les « communs » : Elinor Ostrom, la propriété et la nouvelle économie institutionnelle », *Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs*, 12 décembre 2013, n° 14.

<sup>1294</sup> CNRTL, *s.v.* « Ressource » (I), consulté le 10 mars 2023, <https://www.cnrtl.fr/definition/ressource>

<sup>1295</sup> CNRTL, *s.v.* « Ressource » (II.B.), consulté le 10 mars 2023, <https://www.cnrtl.fr/definition/ressource>

<sup>1296</sup> *Darwin Écosystème - Bordeaux*, <https://darwin.camp>

<sup>1297</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*



Pour cela, ils s'attachent à « [s]urtout ne pas répéter des solutions conventionnelles qui ne marchent plus. S'affranchir des règles peu à peu stratifiées et fossilisées. Aller directement à l'essentiel. », quitte pour cela à « (...) faire, sans permis si nécessaire »<sup>1298</sup>.

On trouve à Darwin des commerces (Magasin Général, torréfacteurs, brasseries, Veja, librairie), des espaces de coworking, des hébergements d'urgence pour migrants ou personnes dans le besoin, un lycée, un skate-park (le plus grand d'Europe), le plus grand restaurant bio de France, un Emmaüs, des jardins partagés, des cours de roller derby, une ressourcerie, un atelier vélos, une salle de répétition, un atelier bois, un atelier d'artiste, une pépinière d'entreprises, un poulailler, une serre, bientôt une école design...<sup>1299</sup> Aussi, à la question « on y fait quoi ? » Philippe Gagnebet répond : « on y fait tout ».

Nous serions tentés d'y répondre précisément l'inverse : « on n'y fait rien » !

Lors du travail de cartographie cognitive, nous demandions aux participant-e-s de produire deux cartes : une première de Bordeaux sur laquelle ils devaient indiquer les éléments importants pour eux et elles<sup>1300</sup>, une deuxième, un fond de carte de Darwin, sur laquelle ils retraçaient leur parcours dans Darwin en indiquant les ambiances, les émotions ou les activités qu'ils associaient à chaque lieu<sup>1301</sup>. La première carte nous permettrait de comprendre la place de Darwin dans la sémiose sociospatiale individuelle de Bordeaux et la seconde d'approcher les processus de signification du mode mineur du sens, les traces, indices ou restes d'un éventuel *je-ne-sais-quoi*.

La première carte nous permit d'observer différents phénomènes, notamment la dualité de la ville, scindée en deux par la Garonne. Celle-ci fut facilement observable lors de la création des cartes : la quasi-totalité des participant-e-s commença par dessiner la Garonne, puis par compléter la rive gauche et, par défaut, ils

---

<sup>1298</sup> Darwin Ecosystème - Bordeaux, <https://darwin.camp>

<sup>1299</sup> Jean-Marc Gancille et Philippe Barre, « L'écosystème urbain Darwin. Du hacking territorial à un nouveau modèle de coproduction de la ville ? », *Futuribles*, 25 août 2016, n° 414, p. 47.

<sup>1300</sup> « Pour commencer, j'aimerais vous proposer un petit exercice. Voici du papier, des feutres, des stylos. Pourriez-vous, s'il vous plaît, produire une carte de Bordeaux en indiquant les éléments qui sont importants pour vous. » Extrait du guide d'entretien. cf. Annexe 3

<sup>1301</sup> « À présent je vous propose un nouvel exercice. Voici un fond de carte de Darwin. Vous avez à votre disposition des crayons de couleurs, des feutres, des gommettes. Pourriez-vous, s'il vous plaît, retracer votre parcours dans Darwin (par où vous êtes arrivé, à quel endroit vous êtes passé, à quel endroit vous vous êtes arrêté). Pourriez-vous indiquer les ambiances, les émotions ou les activités que vous associez à chaque lieu. » Extrait du guide d'entretien, cf. Annexe 3

tâchèrent de trouver des signes à représenter sur la rive droite. Alors que les sujets se trouvaient précisément sur cette rive, ils lui octroyaient une place minimale tant sur le dessin que dans leur narration : ils avaient beaucoup à dire sur la rive gauche, très peu sur la rive droite, laquelle fut bien souvent représentée uniquement par Darwin, tandis que la rive gauche fut très fournie en signes – et ceci ne découlait pas du lieu d’habitation, les quelques habitant-e-s de la rive droite ne dessinèrent pas beaucoup plus de signes. La rive droite paraissait, dans les discours, vide de signifiants, vide de points de repère. Seul s’érigeait Darwin.

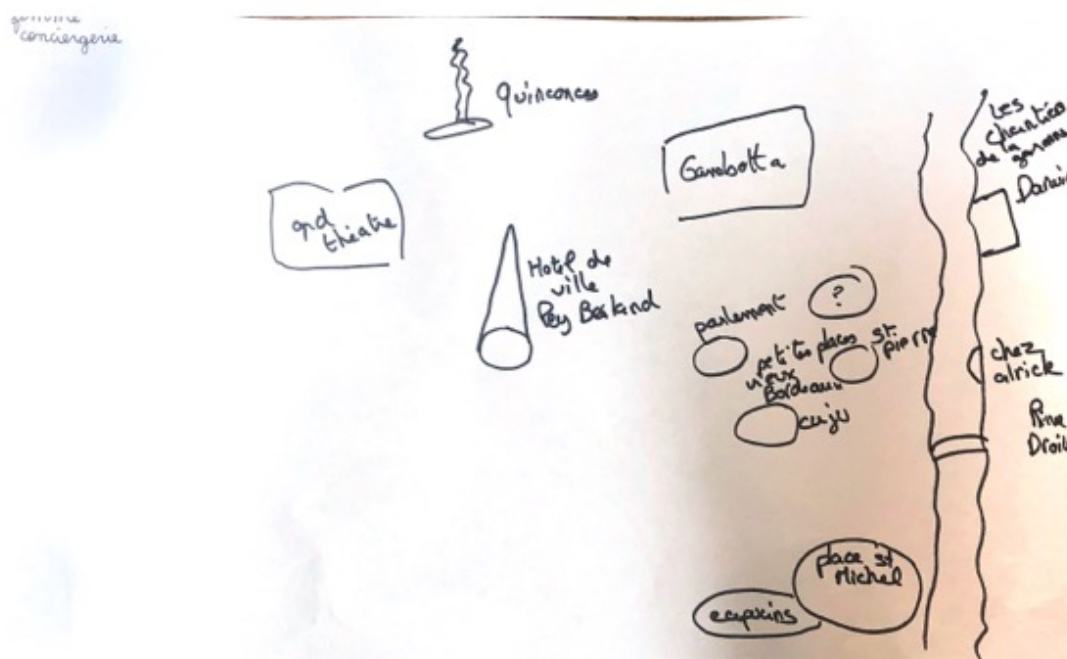


Figure 8 : Carte de Bordeaux, participante 7

Sur cette carte comme dans la plupart des cartes réalisées la ville se structure autour du fleuve qui apparaît comme une frontière structurante de l’espace. Rive gauche, les signes sont foisonnants, variés et illustrés. Rive droite, l’absence de signe est marquante. La proportion d’espace sur la feuille laissée à « l’autre » rive démontre une forte différenciation entre les espaces. La rive droite paraît désinvestie par les participant-e-s.

Ce lieu, à lui seul, motive la venue sur la rive droite. Pour la majorité des participant-e-s : « (...) on a l’impression que c’est le bout du monde ici, s’il n’y a pas quelque chose en particulier à voir, on ne va pas

venir, autant rester sur le vieux Bordeaux, avec les trucs plus historiques. Moi la première, avant je ne venais pas là [ndlr : avant de travailler à Darwin] »<sup>1302</sup>.

En somme, la position spatiale de Darwin nécessiterait une intention, on n'y passerait pas par hasard : « personne n'y croyait et en plus c'était sur la rive droite : laisse tomber pour les bordelais on y allait jamais! »<sup>1303</sup> ; « c'est un peu extérieur à la ville, c'est rive droite quoi ! Il faut avoir une intention, tu viens pas rive droite sinon! »<sup>1304</sup>. Pourtant, nos entretiens l'ont clairement démontré, la plupart des personnes viennent ici sans objectif, sans programme, sans envie particulière, sans intention. C'est précisément cette suspension qu'elles viennent chercher, sans réussir à l'exprimer clairement : « Je sais pas pourquoi je viens, c'est tranquille, je suis bien là pour réfléchir. Ça me fait du bien de venir là »<sup>1305</sup>, « Franchement je saurais pas dire... ».



Figure 9 : Carte de Bordeaux, participant 15

<sup>1302</sup> Participante n°7

<sup>1303</sup> Participant n°15

<sup>1304</sup> Participante n°10

<sup>1305</sup> Participant n°11

La rive droite ne connote rien pour le participant. Aucun signe n’y est associé exceptés « les quais ». Pourtant, nous sommes précisément installés sur cette rive qu’il dit fréquenter plusieurs fois par mois, via Darwin. En dehors de cet espace, aucune représentation de la rive qui paraît être une substance globale indifférenciée.

Et la rive droite, limitée aux quais, rénovés depuis, paraît bénéficier par ricochet de cet état d’esprit. On y vient pour flâner « [o]n vient comme ça, sans trop savoir pourquoi et on flâne »<sup>1306</sup>. Mais rien à voir avec un quelconque esprit baudelairien ou situationniste, bien au contraire. On ne cherche pas l’exaltation des sens, mais leur repos.

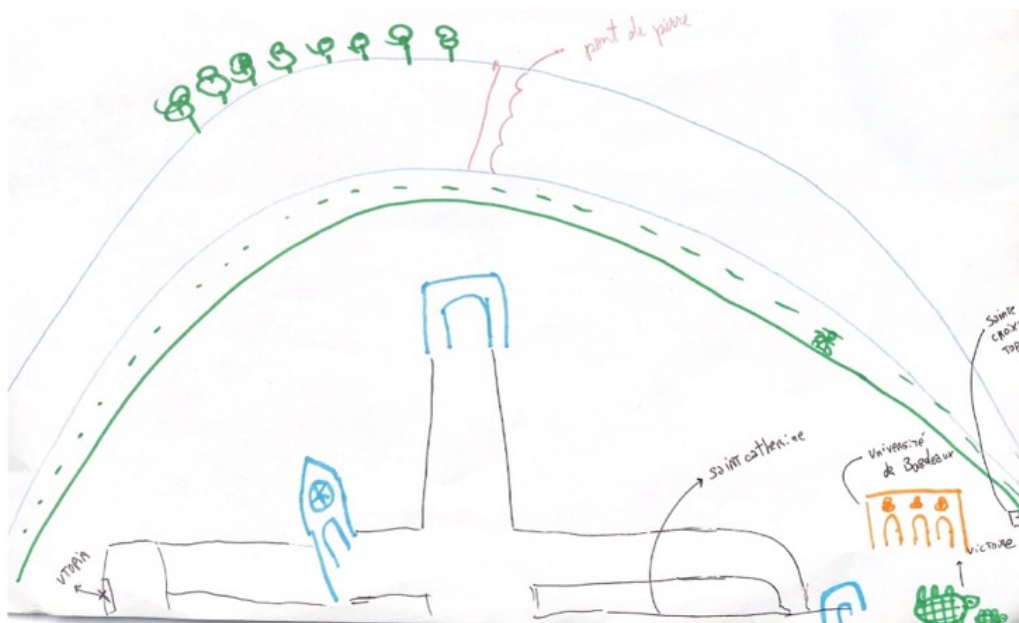


Figure 10 : Carte de Bordeaux, participante 20

Une fois encore, la carte témoigne d’une absence totale de signes associés à la rive droite. Darwin lui-même n’est pas représenté sur la carte. Le lieu paraît faire sens en lui-même, en dehors de tout espace : « *Je sais pas (...) j’ai l’impression que moi en tant qu’habitante j’ai un usage touristique de ce lieu, c’est ultra anecdotique. Quand je viens de ce côté du fleuve ça change complètement, j’ai l’impression d’être en vacances, c’est presque comme si je sortais de Bordeaux.* »

<sup>1306</sup> Participant n°2

Si nous relevions dans premier chapitre que « [l] es dérives urbaines, poétiques au XIXe, deviennent des actes énonciatifs collectifs remettant en question “le sens de l’espace” »<sup>1307</sup> – ce qui s’applique au demeurant aux Sentiers Métropolitains – la flânerie en l’occurrence aspire à l’inverse : on flâne pour suspendre le « trop plein » évoqué par Mons, « c’est-à-dire une “plénitude” de significations, de représentations et de formes, diffusées par les médias, qui par réversibilité débouche sur un désert, un désinvestissement social considérable »<sup>1308</sup>. Mais cette suspension n’est pas pour autant la recherche d’un « rien » ; quelque chose motive la venue, transforme cette suspension de la saturation symbolique en élément signifiant. Plusieurs participant-e-s évoquent, sans le désigner de la sorte, l’importance du « vide », des espaces vacants et surtout l’absence de contraintes, matérielles, sociales, sensorielles, cognitives. Comment et pour quelles raisons le vide devient-il alors signifiant sur la rive droite, et particulièrement à Darwin ?



Figure 11 : Darwin, 19 juin 2022, 17h26, la « zone en friche » (ciel, arbres, et béton)

---

<sup>1307</sup> Marc Vachon, *L'arpenteur de la ville, l'utopie urbaine situationniste et Patrick Staram*, Triptyque., Montréal (Québec, Canada), 2003.

<sup>1308</sup> A. Mons, *La traversée du visible : images et lieux du contemporain*, op. cit., p. 41.

### 8.1.2. De l'importance du vide : « *béton, béton, bulle d'oxygène, béton* »

À Darwin – durant les horaires d'ouverture<sup>1309</sup> – le portail est ouvert, on peut rentrer, s'installer à une table, utiliser les toilettes, se coucher dans un canapé sans que personne ne vienne nous adresser la parole, nous imposer une consommation. On peut y déambuler, s'y perdre. On peut y être seul :

*Ce que j'aime c'est que partout je ressens du repos, il n'y a pas d'obligation, on est au vent... On fait en fonction de ce qui se présente, je n'ai rien de décidé<sup>1310</sup> ;*

*J'aime le fait que ça soit un grand espace comme ça. Je m'y sens bien<sup>1311</sup> ;*

*Je fais mon petit tour, je me balade (...) parfois je fais rien d'autre comme aujourd'hui, quand je suis fatiguée. Et des fois je vais aussi simplement au bar.<sup>1312</sup>*

Cette idée du vent, qui connote la liberté de mouvement, la fluidité, la respiration, couplée à la notion de non-contrainte, de non-programmation, nous la retrouvons dans beaucoup de productions discursives. Les choses ne sont pas à une place précise, elles admettent des alternances de vides et de pleins, elles admettent de l'air, mais forment un espace global de liberté, un espace qui, bien qu'étant dans la ville, s'en détache complètement.

Ces dimensions paraissent profondément caractériser et différencier Darwin de la ville, comme s'il s'agissait « *d'une bulle d'oxygène* »<sup>1313</sup>, d'« *un endroit hors du temps* »<sup>1314</sup>.

---

<sup>1309</sup> 8 h-23 h tous les jours

<sup>1310</sup> Participante n°3

<sup>1311</sup> *Ibid.*

<sup>1312</sup> Participante n°14

<sup>1313</sup> Participant n°16

<sup>1314</sup> Avis Google, août 2021

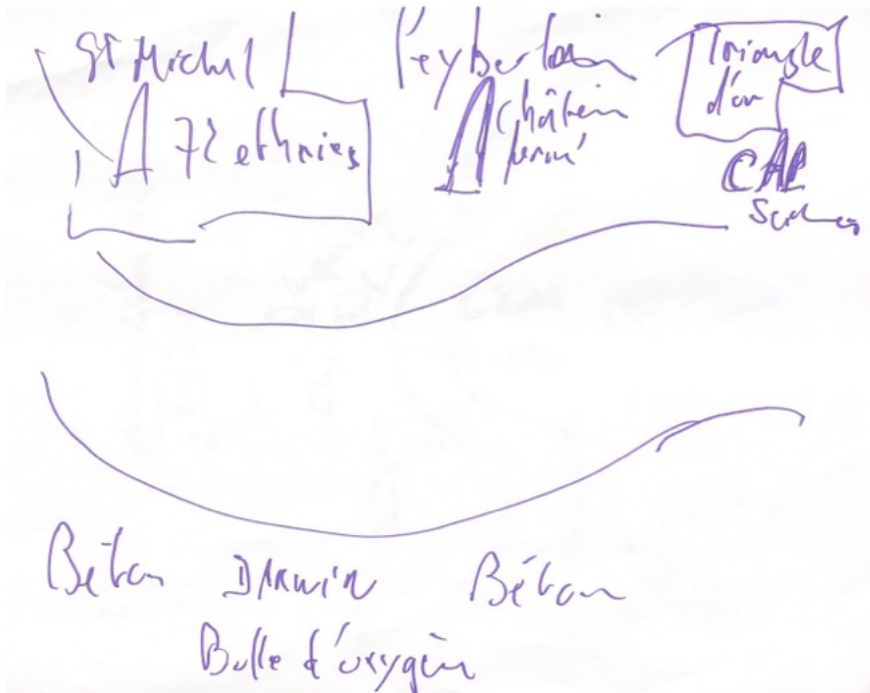


Figure 12 : Carte de Bordeaux, participant 16

Cette carte illustre un processus sémiotique spécifique : alors que des signes « concrets » sont associés à la rive gauche, la rive droite est quant à elle uniquement décrite par des signes liés à la perception, à l'esthésie.

Sur ce point, l'usage des cartes cognitives et surtout du processus de discoursivisation s'est révélé très utile. La déstabilisation des participant-e-s face à la consigne, si elle peut témoigner d'une mauvaise formulation de celle-ci, impliquant une capacité d'abstraction assez élevée, nous paraît également liée à ce signifié « vide », que nous n'avons pas l'habitude de caractériser, surtout pour y associer un signifié positif. Dès lors, comment définir le vide, « le vent », « le mouvement » ou l'aération ? À quoi cela tient-il ?

Dans un texte publié en 2011, *La ville par le vide*, l'architecte Serge Renaudie problématise la signification du vide dans la ville. Dans ce travail, il constate que dans nos sociétés : « [d]'une manière générale, le vide a une valeur négative, il est le rien, l'inattribué, l'inachevé, l'absence de concret ou de matière, le néant, sans temps, sans mouvement, le neutre »<sup>1315</sup>. À l'inverse, en Asie :

*(...) le vide est considéré comme plein, dynamique et agissant, car il est le lieu par excellence où s'opèrent les transformations. Le vide ne se contente pas d'être une absence de constructions, il est ce qui*

<sup>1315</sup> Serge Renaudie, *La ville par le vide*, Movitcity édition., Ivry sur Seine, 2011, p. 37.

*permet, autorise, accepte les constructions, il est ce qui gère la ville. Le vide inclut les pleins tout autant que le non-plein. Le vide n'est pas l'intérieur du vase opposé à l'argile qui le constitue, le vide est à la fois le vase et son intérieur, il est le moteur qui fait que le vase a une fonction, une raison. Le vide est plein des relations qu'entretiennent les habitants d'une ville. Le vide n'est pas l'espace vacant, il est au contraire empli de tout ce qui existe, change, bouge, interfère. Le vide est temps dans la mesure où tout y est en mutation, en changement perpétuel.*<sup>1316</sup>

Les difficultés des personnes interrogées à exprimer expressément les raisons pour lesquelles elles fréquentent ce lieu – «*Je trouve pas le qualificatif!*»<sup>1317</sup>; «*Je ne sais pas comment dire...*»<sup>1318</sup> – ne témoigneraient-elles pas finalement du paradoxe émanant de cette absence de considération pour le vide et du plaisir ressenti à l'éprouver ? Ce quelque chose, qui résiste à toute explicitation, ne nous met-il pas, possiblement, sur la piste, d'un *je-ne-sais-quoi* ? Le vide ne serait-il pas, du moins en partie, un presque rien<sup>1319</sup> ?

Et si dans ce «*presque rien*» rendu possible par le vide, se trouvait une potentialité d'urbanités ? En d'autres termes, nous nous demandons si le vide n'incarne pas dès lors une modalité d'être ensemble dans la ville contemporaine. Deux dimensions soulevées par les participant-e-s argumentent cette idée.

La première indique la solitude : on y vient seul, pour vivre sans souci de déranger ou d'être dérangé. En somme, on y est en co-présence, avec un comportement minimal d'insertion, mais sans obligation de communiquer, de partager :

*Tout le monde s'installe où il veut, chacun fait ce qu'il veut, sans que les autres le dérangent.*<sup>1320</sup>

---

<sup>1316</sup> *Ibid.*

<sup>1317</sup> Participants n°12

<sup>1318</sup> Participante n°2

<sup>1319</sup> Pour rappel, Jankélévitch définit le «*je-ne-sais-quoi*» comme «*(...) quelque chose qui n'est rien, et qui est donc "presque rien" ; une présence qui est absente ou une absence qui est présente, et qui est donc omniprésente ; qui est incompréhensiblement partout et nulle part, prochaine et lointaine, ici et ailleurs, soi-même et autre que soit, maintenant et plus tard*», V. Jankélévitch, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, op. cit., p. 103.

<sup>1320</sup> Participant n°1



*Là je me suis posé sur le canapé, je regarde des trucs sur mon téléphone et je bois un café en attendant de reprendre le travail. Et je suis tranquille.*<sup>1321</sup>

*Je viens là, je m'assois tranquille, je bois une bière, je dérange personne... c'est nickel.*<sup>1322</sup>

*Je sais pas pourquoi je viens, c'est tranquille, je suis bien là pour réfléchir. (...) Il y a plein d'endroits où j'irai pas pour boire un coup tout seul, alors qu'ici je suis bien.*<sup>1323</sup>

La seconde dimension découle de cette co-présence dans le vide. Pour les participant-e-s, Darwin est avant tout un lieu destiné aux bordelais-es, un lieu de « *vie* » et non pas un lieu touristique :

*Pour moi c'est un lieu pour les habitants. Peut-être les deux, mais les habitants avant tout... Moi en tant que touriste je vais plus dans des endroits culturels, je vais voir un monument, une église... mais je vais pas m'intéresser à la vie. Je ne sais pas comment dire. Le côté écolo, l'esprit de Darwin... je pense que ça attire un peu plus les gens de la ville, c'est plus familial, il y a des terrains pour le hockey et tout ça... Je vois pas pourquoi les touristes viendraient.*<sup>1324</sup>

*Je ne suis pas persuadé que ça s'adresse à des touristes, je suis pas convaincu du truc. En fait il faut des attractions pour attirer les touristes, et ici ce n'est pas ce qu'ils proposent.*<sup>1325</sup>

*En vrai de par le côté associatif, c'est plus pour les habitants. C'est un endroit qui vit, on exploite le potentiel du lieu si on vient régulièrement. Il reste centré sur les habitants, même si les magasins c'est pas forcément pour les habitants. Remarque si la librairie est cool.*<sup>1326</sup>

*Pour moi c'est pas incontournable pour un touriste non, mais pour un habitant bobo écolo oui!*<sup>1327</sup>

---

<sup>1321</sup> Participant n°9

<sup>1322</sup> Participant n°11

<sup>1323</sup> *Ibid.*

<sup>1324</sup> Participante n°7

<sup>1325</sup> Participant n°17

<sup>1326</sup> Participant n°8

<sup>1327</sup> Participante n°10

*Je viens parce que c'est décontracté, on y vit! C'est un lieu de vie. Ça pourrait être l'annexe du bureau et de la maison. Je fais mon petit tour, je me balade... quand j'ai le temps, c'est pas à chaque fois.*<sup>1328</sup>

Le *presque rien*, le vide, excluent *de facto* la dimension touristique. Si certains participant-e-s perçoivent le potentiel du lieu pour des touristes, ils insistent sur le fait que pour saisir la plus-value du lieu, son véritable esprit, il faut le fréquenter non pas comme tel, comme un attracteur ponctuel pourrait-on dire (cf. Chapitre 5), mais comme un attrait prenant sens dans le temps. Progressivement, à la lecture de ces verbatims, une idée chemine : le vide ne permettrait-il pas l'émergence de la vie ? Le défaut d'urbanité, ne serait-il pas aussi un défaut de vide ?

Pour Renaudie vide et « *vivre ensemble* » seraient intimement liés puisque « *[c]'est dans le vide que l'homme expérimente l'éternelle question : comment vivre ensemble ?* »<sup>1329</sup>. Il explique ainsi que :

*Les humains sont pris dans une compulsion à rechercher une « bonne distance » entre eux sans jamais réussir à trouver satisfaction, car il n'existe pas de « bonne distance ». Dans le vide qui les unit, les humains construisent les lieux de leurs rencontres et de leurs oppositions, instituant autant de champs de bataille que d'agoras.*

*C'est dans le vide que s'élaborent les lieux de la respiration ou de l'asphyxie [nous soulignons], c'est dans le vide que l'homme s'agite à contredire ce qui le lie à l'autre.*<sup>1330</sup>

---

<sup>1328</sup> Participante n°3

<sup>1329</sup> S. Renaudie, *La ville par le vide*, op. cit., p. 39.

<sup>1330</sup> *Ibid.*, p. 40-41.



Figure 13 : Darwin, allée principale, 19 juin 2022, 15h19, du vide, du vide et des flâneur-euse-s

La « *bonne distance* » ne peut que nous renvoyer à deux auteurs déjà rencontrés. Piette d'une part (chapitre 7), à travers ce qu'il désigne comme le « *comportement minimal d'insertion* », qui problématise le fait que ce dernier serait « *le volume unique et maximal de la présence* », du vivre ensemble. Mongin d'autre part (chapitre 4), à travers la redéfinition du vivre ensemble comme la possibilité du conflit, des oppositions, voire des « *champs de bataille* » plus que de l'harmonie et de la convivialité. Renaudie apporte en l'occurrence un éclairage nouveau à ces propositions, en y corrélant le vide qui offrirait... « *de la respiration ou de l'asphyxie* » ! Les évocations susmentionnées, inspirées du champ lexical de l'air, entrent ainsi en résonance avec les propos de Renaudie et font clairement pencher Darwin du côté des lieux de respiration.



Figure 14 : Darwin, 14 février 2023 – 25 août 2022

Du ciel, des grandes allées bétonnées, des grandes tablées. Un groupe de jeunes cyclistes en visite. Le ciel effectue une percée à travers les barres métalliques, des graffitis colorent les bâtiments désertés.

De la sorte, Darwin s'apparente à un générateur d'un vivre-ensemble ontologiquement proche des propositions de Piette, Mongin et Renaudie : un vivre-ensemble de co-présences rendues possibles par le vide qui suspend<sup>1331</sup> les contraintes, les attentes, les prérequis, la bonne distance, l'obligation à la communication, la programmation et le temps. Darwin en revient en quelque sorte une certaine idée de la flânerie. L'espace fait la part belle aux piétons, les longues avenues sont exemptes de toute circulation automobile, de toute codification : aucune signalétique n'indique un sens de circulation ou des interdictions; tout mouvement – ou presque – semble possible au corps déambulant. Le lieu se découvre et se compose par la marche qui l'actualise et qui « (...) *facilite grandement l'attention portée aux petites choses qui, dans notre quotidien, paraissent insignifiantes, mais confèrent subrepticement une tonalité affective et qualifient ainsi les lieux* »<sup>1332</sup>. En d'autres termes, la marche nous donne l'occasion d'une disponibilité<sup>1333</sup> nouvelle, une disponibilité au mode mineur, à la co-présence. Puisque le vide n'est pas le néant, le sans temps, le sans mouvement, au contraire :

*Le vide doit être compris comme l'ensemble des événements qui changent. Il est traversé de flux et d'énergie : il est flux et énergie. Le vide donne une idée de la totalité et de la continuité : ainsi, dans la ville rien ne se fait qui n'ait d'impact sur l'ensemble, et l'ensemble est bien plus que la somme des événements ou la somme des pleins [nous soulignons].<sup>1334</sup>*

Cet extrait de Renaudie nous interpelle particulièrement, car il fait directement écho aux théories mobilisées dans le chapitre précédent, à savoir le mode mineur, la complexité, les dialectiques continuité/discontinuité partie/tout, l'événement. Renaudie voit dans le vide l'occasion d'une saisie complexe du monde – telle que nous l'évoquons précédemment avec Morin. Une fois encore, l'hypothèse développée est celle de l'acceptation des « *contradictions [d]es changements et [de]*

---

<sup>1331</sup> Pour rappel Piette écrit que : « *La vie en commun dans une situation quelconque, c'est donc aussi la suspension de recherche de ces exigences, l'acceptation de l'indécidabilité de ce que pense l'autre. Avec chaque fois, un minimum partagé et un volume variable de restes plus ou moins incertains pour les autres, vus comme non pertinents.* » A. Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence », art cit, p. 36.

<sup>1332</sup> J. Gaubert, Philosophie du marcheur, op. cit., p. 13.

<sup>1333</sup> Voir le chapitre « De la marche comme disponibilité » *Ibid.*, p. 55.

<sup>1334</sup> S. Renaudie, La ville par le vide, op. cit., p. 39.

*l'impermanence (...)*»<sup>1335</sup>. Le vide serait-il finalement le liant de toutes ces propositions? Le point nodal de toutes nos réflexions?

Le vide, en infiltrant la programmation, devenue maître mot urbanistique, faciliterait le mouvement, le changement. Lorsqu'un participant nous explique «*[c] e que je ressens le plus quand je viens ici c'est l'énergie*»<sup>1336</sup> ou qu'un avis Google raconte qu'«*[u]ne énergie puissante vous envahit dès l'entrée de cet espace où tous les possibles semblent s'être donné rendez-vous*»<sup>1337</sup> nous retrouvons précisément les mots de Renaudie évoquant le vide comme «*traversé de flux et d'énergie : il est flux et énergie*»<sup>1338</sup>.

En définitive, la place accordée au vide, aux espaces vacants, sans fonctionnalité particulière, sans usages prédéfinis, offre des espaces de respiration grâce auxquels la possibilité d'un événement paraît renouvelée. L'événement c'est l'acceptation de la singularité, un «*fait de paradoxes à l'intérieur d'un système continu*» qui «*trouve sa justification [que] dans la mesure où elle est contenue dans un continu : c'est une rupture, un saut, ou encore une bifurcation; pour autant, elle n'est pas à la source d'une discontinuité.*»<sup>1339</sup>

Sur Facebook, on peut lire le commentaire suivant :

*Pas de code, pas de case, pas de différence, pas de comparaison, le désuet reprend du poil de la bête, l'ultra tendance n'y existe pas, la «grande muette» y est un peu plus bavarde et «fun» qu'à l'accoutumée, bref à Darwin, on respire [nous soulignons] et on retrouve sa créativité d'enfant : tout est possible et tout peut servir à tout et à tous. Bravo et merci!*<sup>1340</sup>

Le presque rien n'est pas rien, c'est un positionnement stratégique qui rompt avec la codification, qui redonne de la place au «*désuet*», à ce que ce commentaire désigne comme «*la grande muette*», et qui peut définir, supputons-le, ce qui habituellement, n'a pas de place dans les discours.

Pour ces différentes raisons, une analogie entre le *presque rien* et le vide quantique se révèle plausible – le vide quantique étant défini comme :

---

<sup>1335</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>1336</sup> Participant n°16

<sup>1337</sup> Avis Google, septembre 2022

<sup>1338</sup> S. Renaudie, *La ville par le vide*, op. cit., p. 39.

<sup>1339</sup> D. Tsala Effa, « Niveaux de pertinence, plans d'immanence Lire Jacques Fontanille », art cit, p. 2.

<sup>1340</sup> Commentaire Facebook, le 11/06/2017. : <https://www.facebook.com/darwin.ecosysteme/>, (consulté le 12 avril 2023).

*(...) un espace bel et bien habité, impossible à vider totalement, empli de ce qu'on pourrait appeler de la matière « fatiguée », constituée de particules dont l'existence, sans être perceptible, n'est que potentielle. Ces particules évoluent tels des fantômes, agités, certes, mais qui ne possèdent pas assez d'énergie pour pouvoir se matérialiser et devenir directement observables. Ces particules dites « virtuelles » s'ébrouent végétativement dans une ontologie molle, un peu comme un livre déjà écrit, mais pas encore lu.<sup>1341</sup>*

Traversé par des flux d'énergies, « fait de matière fatiguée », ce vide darwinien déploie des possibilités de réponses aux problématiques soulevées précédemment. La « prise en charge par des "instruments de repérage" qui enserrent l'événement dans un mécanisme de qualification objective en réduisant nécessairement sa complexité immanente (Thévenot 1997) »<sup>1342</sup> s'étiole, se fissure au profit de « l'énergie du vide ». Cette fois, ce n'est pas « le corps et les sens [qui] retrouvent droit de cité », mais les événements, la vie. Ce « qui est improbable, accidentel, aléatoire, singulier, concret, historique... »<sup>1343</sup> n'est plus banni, relégué hors de la ville; il en (re)devient constitutif, c'est un « vivier de possibilités »<sup>1344</sup>. C'est un lieu privilégiant l'occupation à la symbolisation, le mouvement à la stabilisation.

Finalement, Darwin, tout en reprenant une forme stabilisée, potentialise les paradoxes, les singularités et se constitue ainsi en système sémiotique lotmanien, « un lieu d'une organisation homogène (...) le lieu d'accueil pour l'irruption d'éléments "fortuits" venant d'ailleurs »,<sup>1345</sup> car « même profondément perturbateur, l'événement explosif et aberrant fait partie du système comme un des modes de réalisation (imprévisible, discontinu) des possibles potentiels »<sup>1346</sup>.

---

<sup>1341</sup> Étienne Klein, À quoi ressemble le vide quantique ?, Le pourquoi du comment, *France Culture*, 24 octobre 2022 : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-science/a-quoi-ressemble-le-vide-quantique-6022207#> (consulté le 7 avril 2023).

<sup>1342</sup> M. Breviglieri, « Une brèche critique dans la "ville garantie" ? », art cit, p. 6.

<sup>1343</sup> E. Morin, « Le retour de l'événement », art cit, p. 17.

<sup>1344</sup> Commentaire Facebook du 28/02/2018

<sup>1345</sup> Jacques Fontanille, "Préface", Jouri Mikhailovitch Lotman, *L'explosion et la culture*, Limoges, Presses Univ. Limoges, 2004, p. 17.

<sup>1346</sup> Jacques Fontanille, « Préface », *Ibid.*

## 8.2. Le presque tout : de l'événement à « *la ville dans la ville* »

« *Place to be? Place to live!* »

Commentaire Facebook <sup>1347</sup>

C'est ainsi que Darwin incarne, aux yeux des participant-e-s, une ville : « *Darwin c'est vraiment une petite ville à l'intérieur de la ville* »<sup>1348</sup>, « une cité dans la cité »<sup>1349</sup> voire un village : « *Tel un village, il réunit des jeunes et moins jeunes qui partagent des valeurs sensibles de liberté, de protection de l'environnement, de consommation alternative, de solidarité et de créativité.* »<sup>1350</sup>

Cette partie, en s'appuyant sur les cartes cognitives, prend la forme d'une enquête, pistant les raisons et les éventuels facteurs explicatifs de l'analogie récurrente entre Darwin et la ville, entre Darwin et la vie. Si la ville fait défaut, peut-on voir dans l'espace darwinien une forme de réponse à la crise de l'urbanité ?

### 8.2.1. Du presque rien au presque tout

Lorsqu'une participante raconte que « *Darwin ça sort de l'ordinaire et de la ville [nous soulignons] où c'est plus "rangé". C'est un monde à part en fait ici (...)* »<sup>1351</sup> elle témoigne d'une distinction claire entre le système de la ville et celui proposé par Darwin. Darwin lézarde la ville rangée, c.-à-d. organisée, programmée. En déployant un espace admettant l'événement, Darwin accueille une part de désorganisation et revendique une non-conformité au modèle proposé, voire même, un hackage de ce dernier :

---

<sup>1347</sup> 15/05/2014.

<sup>1348</sup> Commentaire Facebook 16/10/21 : « *une mini ville dans une grande ville insolite et convivial [sic] on adore* »

<sup>1349</sup> Philippe Gagnebet in « Le dessous des lieux alternatifs à la mode - Ép. 1/4 - Les lieux », *France Culture*, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nouvelles-vagues/le-dessous-des-lieux-alternatifs-a-la-mode-9089927>

<sup>1350</sup> Avis Google, mars 2023

<sup>1351</sup> Participante n°14



*Si hacker un système c'est tenter d'en corriger les failles pour le conduire à ses fins, alors oui nous sommes des « hackers territoriaux ».*

*Décider de faire, sans permis si nécessaire.<sup>1352</sup>*

Dans le modèle darwinien, « corriger les failles » du système revient à admettre la complexité, l'évolution, l'instabilité et les variations du vivant en créant un écosystème, c.-à-d. « (...) un assemblage fonctionnel d'organismes qui détient les propriétés requises pour assurer la continuité du vivant, c'est-à-dire pour assurer les conditions nécessaires à l'évolution biologique (au sens darwinien) sur le long terme »<sup>1353</sup>. C'est un positionnement original. Contrairement aux initiatives précédemment évoquées, Darwin ne propose pas une infiltration du sens de la ville via des approches fragmentaires, mais la reconfiguration d'une forme stable admettant en son sein un désordre. En somme, le lieu s'apparente à une structure dissipative :

*(...) loin de l'équilibre thermodynamique, c'est-à-dire dans des systèmes traversés par des flux de matière et d'énergie, peuvent se produire des processus de structuration et d'organisation spontanées au sein de ces systèmes, qui deviennent le siège de « structures dissipatives ». L'association entre les termes structure et dissipation, apparemment paradoxale puisque le mot structure évoque l'ordre alors que le mot dissipation évoque le gaspillage, le désordre, la dégradation, marquait le caractère inattendu de la découverte; le second principe de la thermodynamique, qui a trait aux processus dissipatifs, producteurs d'entropie, était usuellement associé à la seule idée d'évolution irréversible d'un système vers l'état d'équilibre, identifié comme l'état de désordre maximal, où toute l'énergie utilisable du système s'est dégradée; or, la découverte des structures dissipatives signifie que l'irréversibilité, loin de l'équilibre, peut jouer un rôle constructif et devenir source d'ordre.<sup>1354</sup>*

---

<sup>1352</sup> <https://darwin.camp/c/projet-darwin>

<sup>1353</sup> Yann Gunnell, *Notion à la une : écosystème* : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/notion-a-la-une-ecosysteme>, avril 2016, (consulté le 13 avril 2023).

<sup>1354</sup> « *Encyclopædia Universalis, s.v.* « Structure dissipative », consulté le 14 avril 2023, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/structure-dissipative/>

Darwin, en potentialisant « *un désordre bien organisé* » – c.-à-d. un désordre rendu possible par une forme stabilisée (l'espace de la Caserne Niel) admettant les vides, les signes mineurs – retrouve l'idée que la ville ne doit pas nécessairement tendre vers un équilibre pour faire sens puisque « *les structures dissipatives signifient que l'irréversibilité, loin de l'équilibre, peut jouer un rôle constructif et devenir source d'ordre* ». Ceci est le fruit, non pas du hasard, mais d'une stratégie, comme l'explique Olivier Martin, architecte lors de la réhabilitation : « (...) *on a créé des couloirs larges, contrairement à ce qui se fait en général. Il faut que les gens circulent, mais aussi qu'ils puissent s'arrêter, discuter, y installer fauteuils et décorations, c'est un point important* »<sup>1355</sup>. En somme, on a créé un espace où dériver. L'adage debordien : « *Un jour, on construira des villes pour dériver* »<sup>1356</sup> n'est pas loin...

Contrairement aux précédentes initiatives, Darwin, au sein d'une forme stabilisée, ouvre le degré de coefficient à son maximum. Voici qui illustrerait l'une des raisons expliquant cette sensation que « *c'est une ville dans la ville* ». À Darwin, grâce à la présence – aménagée – du vide, on retrouve l'idée de la ville comme forme pleine, totale, stabilisée qui reste cependant ouverte aux événements, à la sérendipité. Ainsi, de cette structure dissipative, constituée de vides quantiques, émerge la possibilité des spontanités évoquées par Sansot que nous citons en conclusion de la deuxième partie :

*Nous ne savons pas si toutes ces spontanités font sens (...) Il n'empêche que nous en retirons l'impression d'un bruissement sympathique qui donne chaleur aux choses et sans lequel le jeu des formes et des volumes – si savant soit-il – demeurerait un vain spectacle, un exercice cérébral.*<sup>1357</sup>

Les cartes cognitives et les productions discursives argumentent en faveur du sens des spontanités, desquelles émergeait cette sensation de « *vie* »<sup>1358</sup> à laquelle les participant-e-s recourent unanimement pour caractériser Darwin : « *En un mot, pour moi c'est vivant Darwin, que ce soit les gens, la verdure, le lieu... Tout est plein de vie.* »<sup>1359</sup>

---

<sup>1355</sup> In P. Gagnebet, *Réinventer la ville*, op. cit., p. 86.

<sup>1356</sup> Guy Debord, « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues*, décembre 1956, n° 9.

<sup>1357</sup> P. Sansot, « Identité et paysage », art cit, p. 72.

<sup>1358</sup> À la question « *Comme précédemment, si vous deviez décrire Darwin en 5 mots, lesquels choisiriez-vous ? Pourquoi ?* » ils sont 8 sur 22 à citer spontanément le sème « *vie* » et la majorité recourt au moins une fois à l'usage de ce sème durant l'entretien.

<sup>1359</sup> Participante n°21

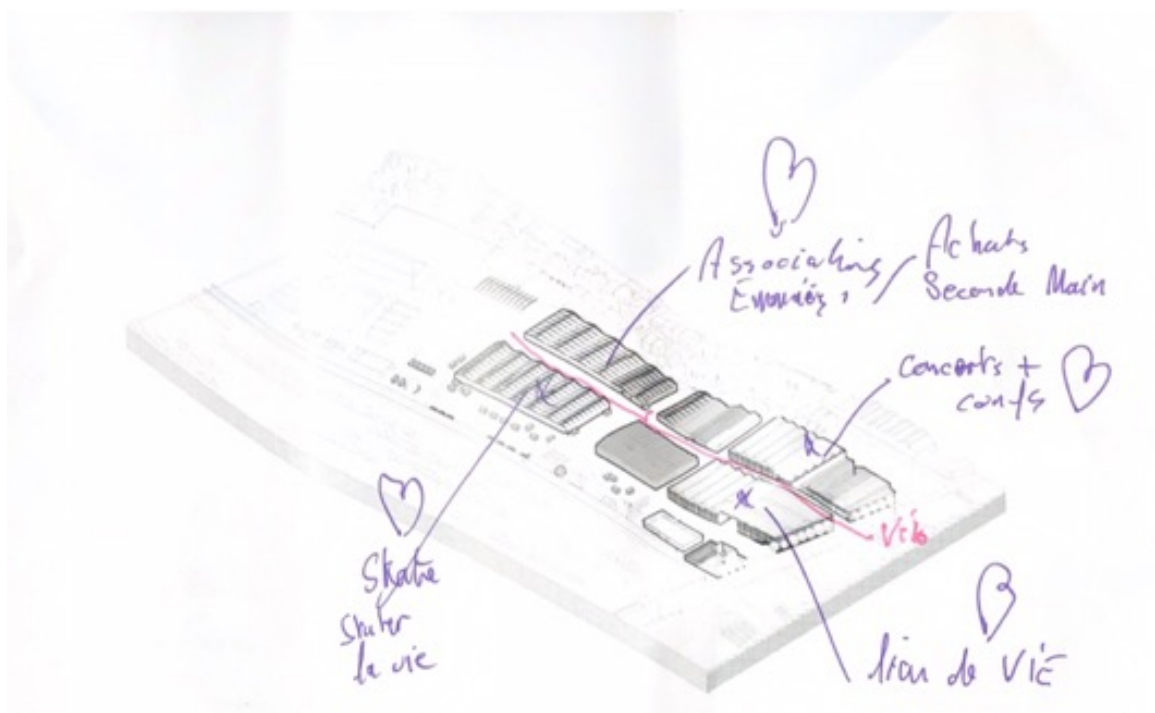


Figure 15 : Carte de Darwin, participant n° 16

Face à la « *normalisation fonctionnelle* » qui recouvre l'espace « *de références conventionnelles facilitant la prévisibilité de l'utilisation normale qu'on peut en faire* » les participant-e-s disent retrouver ici une forme de spontanéité, de respiration, de mouvements, exempts de prévisibilité, de programmation : « *C'est ça qui est intéressant ici ! Ça brasse, ça bouge, c'est dynamique. En fait ici, c'est du non-conformisme. Ailleurs tout est lissé, c'est un lieu = une activité = un style. Pas ici !* »<sup>1360</sup> Du « *presque rien* », du vide quantique, jaillit un finalement un « *presque tout* » : à Darwin, même s'il n'y a « *pas grand-chose* » – le peu de signes représentés sur les cartes le démontre – émane la sensation qu'il y a presque tout, puisqu'il y a « *la vie* »<sup>1361</sup>.

De cela résulte la difficulté à faire figurer sur la carte des signes spécifiques : le « *presque tout* » darwinien n'est pas caractérisable, mesurable... c'est « *une ambiance* » relatent unanimement les commentaires

<sup>1360</sup> Participants n°12

<sup>1361</sup> Commentaire Facebook 17/01/23 : « *On a tout, de la restauration, le skate-park, le lycée, les gens qui travaillent, les gens en difficulté qui sont accueillis. C'est un endroit animé qui bouge beaucoup. Il y a une ambiance particulière... on a des canapés partout.* » ; « *TOUT ! Le concept est génial ! Bravo !* »

Facebook, avis Google et participant·es : «*j'ai apprécié l'ambiance. Au-delà de la démarche (...) Darwin [est] un lieu à part et sincèrement agréable*»<sup>1362</sup>. Ce commentaire le démontre, il y a bien un je-ne-sais-quoi darwinien au-delà de la surface visible qui en fait «*un lieu à part*» : une ambiance. Or, l'ambiance, «*espace-temps éprouvé en termes sensibles, éprouvé au double sens d'être ressenti et mis à l'épreuve*»<sup>1363</sup> est, par définition, intangible, difficilement caractérisable, puisqu'elle découle d'un double phénomène perceptif. Pour Thibaud elle :

*(...) ne relève pas d'une entité déjà là, en attente d'être éprouvée, mais bien plutôt d'un domaine en devenir [nous soulignons], d'un mouvement ininterrompu de création, de transformation et de régulation. Comme le dit admirablement Eugène Minkowski : «L'ambiance, dans ses particularités, n'est point chose faite; elle se fait au contact de l'homme comme celui-ci se fait au sien. L'ambiance primitivement est un océan mouvant. Elle est le devenir.»*<sup>1364</sup>

Pour ces différentes raisons, parce que «*l'ambiance serait immanente au mouvement qui la constitue*»<sup>1365</sup>, une étude sémiotique ne suffit pas. Elle ne permet pas à elle seule de saisir l'«*océan mouvant*» de l'ambiance, son «*devenir*» dans le ressenti et la mise à l'épreuve individuels. Thibaud soulève cette problématique : «*le problème reste posé de savoir si la notion d'ambiance peut être réduite à un ensemble de variables mesurables et soumise à une tentative d'objectivation sans perdre ce qui en fait sa force et son intérêt?*»<sup>1366</sup> Aussi, en gardant en tête cette difficulté, il nous semble que les cartes cognitives et le processus de discoursivisation qui les accompagne, par leur capacité à rendre compte de la dynamique du sens individuelle, peuvent nous aider à nous en approcher. Leur processus de création particulièrement, qui donne accès à des signes de communications non verbales – hésitations, ratures, questionnements... – paraît être un moyen d'aborder cet «*océan mouvant*», ce «*devenir*», sans nécessairement en passer par l'objectivation. Elles sont un moyen de revenir à l'hétérogénéité des

---

<sup>1362</sup> Commentaire Facebook 17/05/2019

<sup>1363</sup> Jean-Paul Thibaud, *Variations d'ambiances : Processus et modalités d'émergence des ambiances urbaines*, Ministère Recherche : FNS ACI ; Cresson, 2007, p. 14.

<sup>1364</sup> *Ibid.*, p. 207-208.

<sup>1365</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>1366</sup> *Ibid.*, p. 23.

pratiques et de saisir les éléments de sens dans la ville, ce que Latour nomme « *les attachements* », mais dont il contraind, via sa méthodologie, le spectre.

Dans notre approche cependant, ce qui nous intéresse tient moins à ce qui est représenté *in fine* sur les cartes que sur les absences, les difficultés rencontrées pour produire la carte. Nous adoptons finalement la philosophie du mode mineur du sens et reprenons l'état d'esprit de Thibaud lorsque celui-ci écrit :

*Le propos n'est donc pas de mettre en œuvre une orientation structuraliste qui aurait pour finalité d'identifier des relations et des combinatoires d'éléments disparates. Il ne consiste pas non plus à s'inscrire dans un individualisme méthodologique qui se focaliserait sur la conduite de chacun. L'objectif est de tenter d'exprimer les intensités de l'ambiance en ne perdant pas de vue ce qui les rend possibles et ce qui les module. Autrement dit, ce qu'il y a d'intéressant dans les constellations d'éléments que je viens de mentionner, ce n'est pas le réseau de relations en tant que tel, mais bien plutôt le mouvement qui le constitue [nous soulignons].*<sup>1367</sup>

Ce mouvement qui constitue le réseau de relation entre les éléments, nous pouvons tenter de le saisir lors du processus de création et de discursivisation : ces derniers peuvent nous indiquer par exemple les zones de tensions, les points d'accroche, les arbitrages effectués. C'est pourquoi nous proposons une analyse menée à partir de l'élaboration chronologique de la carte.

---

<sup>1367</sup> Jean-Paul Thibaud, *Les intensités d'une ambiance - figures, allures, mesures*, Ministère Recherche : FNS ACI ; Cresson, 2007, p. 212.

## 8.2.2. Approcher le presque tout via les cartes cognitives

De manière générale, les cartes s'élaborent selon les mêmes logiques, avec les mêmes hésitations et sont assez homogènes dans les signes représentés<sup>1368</sup>. Elles s'organisent autour de trois principaux éléments<sup>1369</sup> : le Comptoir Général, « lieu de vie » – à savoir le restaurant/café en libre accès et le hall couvert qui l'accompagne – les espaces avec une fonction formellement établie – lieu de vente, skatepark, Emmaüs – et l'espace de « balade », de « flânerie », partant de l'allée centrale et faisant une boucle autour des bâtiments centraux. La carte ci-dessous condense une bonne partie des logiques que nous retrouvons dans l'ensemble des cartes :

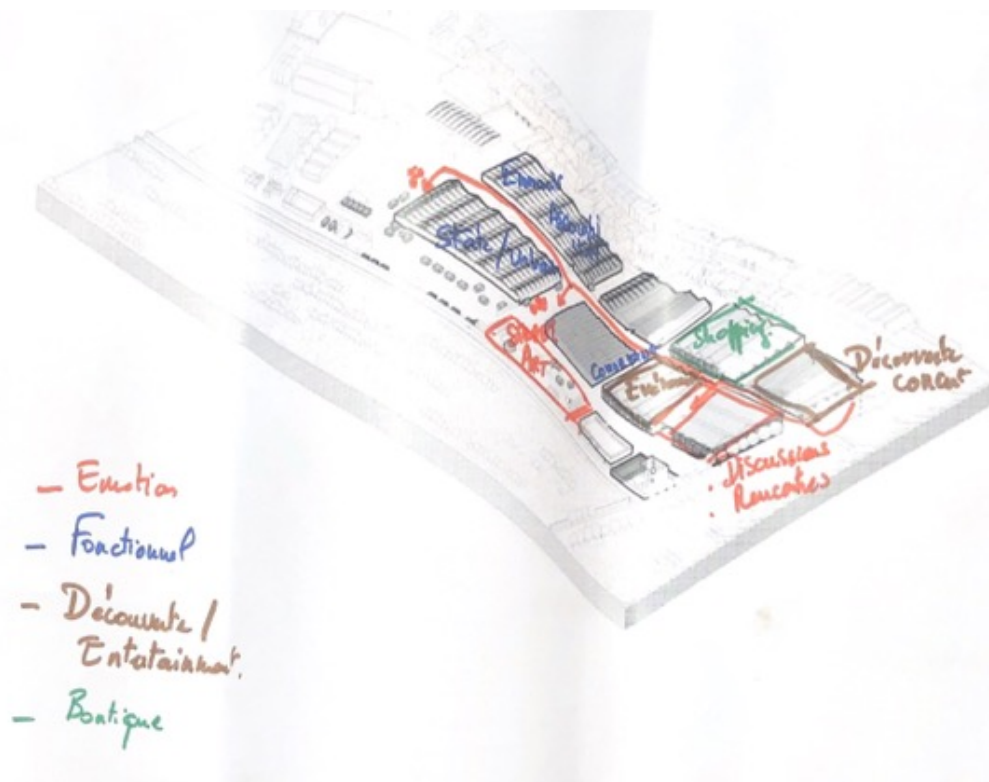


Figure 16 : Carte de Darwin, participant n°8

<sup>1368</sup> Les différences tiennent finalement surtout à l'exercice et au rapport à l'abstraction et à l'espace. Les participants arrivaient plus ou moins facilement à se projeter sur la carte. Le temps fut également un autre facteur déterminant. Cette homogénéité ne nous paraît pas assignable à une homogénéité des personnes interrogées puisque les profils sont assez éclectiques (cf. Annexe 4), bien qu'une sur-représentation des catégories de type « cadre » puisse être décelable.

<sup>1369</sup> Note méthodologique : nous avons veillé à interroger des personnes situées à différents endroits dans Darwin afin de limiter ce que nous pourrions appeler un biais d'ancrage, c.-à-d. un biais lié au positionnement actuel du participant ou de la participante.

Sur la carte ci-dessus l'émotion est associée à trois signes : le café/restaurant, les allées de balade, l'espace de street art. Il est intéressant de noter que le participant distingue ces signes émotionnels d'espaces plus caractérisés.

En premier lieu, tous les participant-e-s commencent par faire figurer le Comptoir Général – plus grand restaurant biologique d'Europe. Il est le point de repère, le point d'entrée en contact avec Darwin, le signe qui cristallise l'essence de l'espace. Sa fonction pragmatique – à savoir « *manger* » – est toujours corrélée à une dimension « *vivante* » : « *discussions* », « *rencontres* », « *lieu de vie* ».

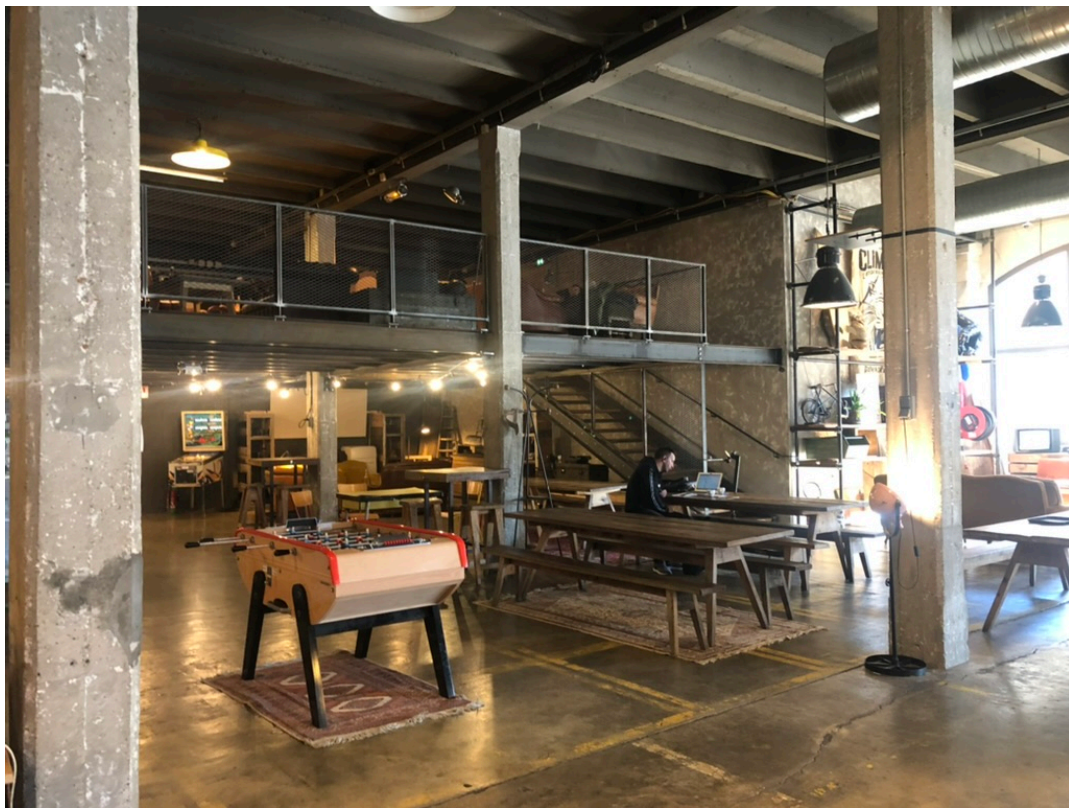


Figure 17 : Le comptoir général, février 2023, 9 h 30

Un babyfoot, de grandes tablées, de grands tapis, des lumières tamisées et le soleil perçant à travers les grandes baies vitrées ; la sensation d'être « *comme à la maison* »<sup>1370</sup>.

---

<sup>1370</sup> Participante n°2

«*Le Comptoir Général et l'espace devant c'est vraiment là où je passe le plus clair de mon temps. C'est convivial, on partage des moments. On y mange le midi, le soir on y boit des verres.*»<sup>1371</sup>. Au Comptoir Général se (re)trouverait en définitive cette «*manière de vivre ensemble*» idéelle, dans la convivialité; cette forme de vivre ensemble perdue par la ville contemporaine. Sans doute est-ce pour cela que les participant-e-s l'identifient clairement; l'espace reprend les signes de la convivialité connus de tous et toutes : des grandes tablées, des canapés, des échanges animés.

À la suite de l'inscription de ce premier signe succède une longue période d'hésitation. Après un rapide coup d'œil aux alentours pour tenter de trouver des signes auxquels se rattacher, les participant-e-s font figurer des signes non spécifiquement darwiniens, des signes familiers et tangibles. Il s'agit des magasins – Veja et Emmaüs notamment, en vert et bleu sur la carte – des espaces dits «*pratiques*» auxquels ils n'associent pourtant aucun signifié – voire des signifiés négatifs (*cf.* sous-partie suivante). Ce sont des endroits qu'ils disent ne pas réellement fréquenter, des lieux qu'ils n'avaient jusqu'alors pas mentionnés durant nos échanges. Leur présence sur les cartes ne paraît pas réellement signifiante en elle-même pour Darwin, nous y percevons plutôt une réassurance dans l'exercice de la carte qu'une signification réelle : puisqu'ils ne savent pas quoi mettre sur la carte, les participant-e-s y font figurer tout ce qui est facilement représentable.

Après cette étape, c'est de nouveau la page blanche : «*mais c'est vrai en fait, je sais pas trop comment indiquer ce que j'aime vraiment*». Très souvent, avant de repasser sur la carte, chacun-e élabore un discours invoquant l'esprit des lieux, l'ambiance voire même son «*aura*», qui justifierait le fait de ne pas parvenir à produire la carte. De Darwin se dégagerait une ambiance spécifique inexplicable : «*On n'a pas l'impression d'être à Bordeaux*» (...) *C'est à part.*»<sup>1372</sup> Mais quant à identifier ce qui fait de ce lieu quelque chose d'«*à part*»... Rien de moins simple.

C'est la troisième étape de la création des cartes : les participant-e-s cherchent comment exprimer ce «*quelque chose*». Un trouble s'installe alors, nous l'observons à leur incapacité à dessiner des signes sur la carte d'une part et l'entendons dans leur discours d'autre part. Lorsqu'ils tentent de caractériser cette ambiance, qu'ils sont très nombreux à mentionner pour évoquer Darwin, ils font face à un paradoxe : les signes qu'ils associent à l'ambiance, qu'ils apprécient, dans lesquels ils trouvent du sens, conservent pour eux un statut de non-signes ou de signes mineurs. Nous assistons alors à un phénomène d'autocensure

---

<sup>1371</sup> Participante n°7

<sup>1372</sup> Participants n°15



qui explique pourquoi très peu de ces signes figurent sur les cartes : « [rires] *je sais pas, j'allais pas dessiner un canapé sur la carte...!* »<sup>1373</sup> Dans le travail cartographique, le canapé ne trouve jamais sa place alors qu'il revient à de nombreuses reprises dans les discours des participant-e-s : « *Il y a une ambiance particulière... il y a des canapés partout* ». Le discours qui accompagne la création de la carte et l'observation des participant-e-s sont primordiaux : sans cela, nous passerions complètement à côté du mode mineur du sens.

Ainsi, des signes de la vie quotidienne, *prima facie* analogues à des non-événements – les mouvements, les discussions, le soleil, les canapés – deviennent des événements, parce qu'ils ont fait l'objet d'une chasse, d'une fragmentation, d'une mise en scène constante. Ces signes ne se muent toutefois pas en événement spontanément; ils prennent sens parce qu'ils sont inclus dans un écosystème plus large qui modifie la modalité d'être au monde en général. En d'autres termes, ces signes deviennent des événements uniquement en raison de l'ancrage phénoménologique de l'expérience qui sort le blasé – « (...) *tout à fait incapable de ressentir les différences de valeurs, pour lui, toutes choses baignent dans une totalité uniformément morne et grise; rien ne vaut la peine de se laisser entraîner à une réaction quelconque* »<sup>1374</sup> – de sa condition lectorielle habituelle. Le blasé est invité par le repos cognitif offert à Darwin, par le jeu des vides et des pleins, comme dans la dérive situationniste, à « *se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent* »<sup>1375</sup>. Darwin, en rompant avec les paradigmes simplificateurs ancrant « *les espaces flottants et indéfinis* » dans une chaîne paradigmatique policée, rend à l'espace urbain sa vocation créative. La zone bleue dans la carte ci-dessous, caractérisée par le participant de zone « *conviviale* », « *sympa* », correspond à cela : parce qu'il n'y a rien à faire, parce que l'espace est flottant, on apprécie d'y flâner, de se laisser porter par l'ambiance.

---

<sup>1373</sup> Participante n°10

<sup>1374</sup> G. Simmel, *La Philosophie de l'argent*, op. cit., p. 308.

<sup>1375</sup> G. Debord, « Théorie de la dérive », art cit, p. 19.



Figure 18 : Carte de Darwin, participante n° 2

Cette carte se construit autour de l'idée d'un certain hédonisme : on y mange du chocolat, on y boit des bières... on y « *chill* ». Ce qui fait sens, c'est ce qui est « *sympa* », « *convivial* », « *cool* ».

Au bout de cette allée centrale flottante initiant la dérive, à gauche, s'ouvre une zone quasi secrète de Darwin, constituée de bâtiments abandonnés, d'un village de tétrodons – bâtiment insolite accueillant des réfugié-e-s, des sans domicile fixe – et d'un jardin en permaculture, tout cela envahi de street art. Cette partie du lieu, oscillant entre visible et non-visible, privé et public, autorisé et non autorisé, marque fortement les participant-e-s, bien que peu de signes s'y rattachant soient présents sur les cartes. Nous y voyons deux explications : les limites non clairement établies – on a l'impression de voir les coulisses du lieu, ce qui, habituellement est caché, on n'est d'ailleurs pas toujours certains d'avoir l'autorisation d'y déambuler – et l'étendue, aussi bien spatiale, que temporelle ou météorologique, la sensation de pouvoir respirer.

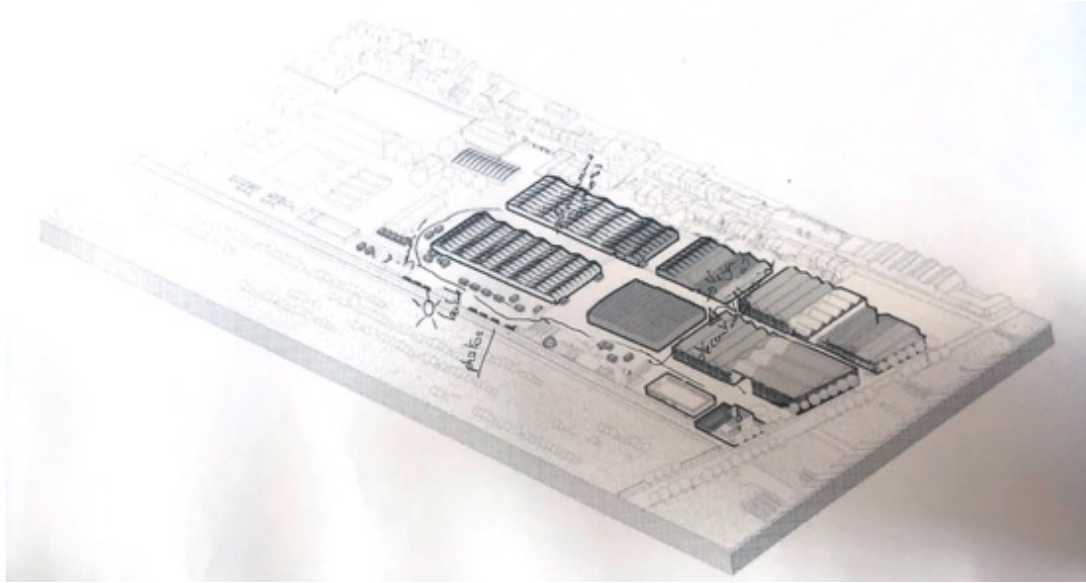


Figure 19 : Carte de Darwin, participante 3

Cette carte témoigne d'un processus sémiotique particulier à Darwin : ce qui fait sens, pour la participante, n'est pas réellement caractérisable. Une fois encore, l'esthésie et la praxis prédominent. Le soleil, dessiné, donne à sentir l'espace.

En ce sens, Darwin rejoint un certain esprit debordien puisqu'il s'agit bien, en réaction à l'ambiance aseptisée de la ville-garantie narrée par Thomas et Briviglieri – qui se rapproche d'une dimension « injonctive »<sup>1376</sup> définie par Thibaud – de remettre au cœur de l'espace les effets émotionnels et subjectifs que celui-ci peut susciter. Darwin développe le cadre d'une nouvelle dérive urbaine, générée par une ambiance à mi-chemin entre « une invitation » – « un ensemble de ressources ouvertes (...) qui permettent l'accomplissement de certaines activités ou la réalisation de certaines actions (...) pouvant ou non être actualisées. (...) Le pas n'est plus ici canalisé, mais sollicité, convié à s'engager des activités proposées par la place » – et une « imprégnation » – « (...) beaucoup plus diffuse et distribuée » caractérisée par des « phénomènes de faible intensité (...) comme par exemple se mettre au rythme de la personne avec laquelle on marche, se laisser porter par un flot piéton, jeter des coups d'œil furtifs vers des vitrines ou des terrasses de

<sup>1376</sup> « On est ici dans le registre du devoir canalisation des flux piétons. (...) Le passant est ici pris dans un ensemble de contraintes, d'interdits et d'obligations auxquels il ne peut échapper. Bref, en termes de mobilité, le pas est canalisé » J.-P. Thibaud, *Les intensités d'une ambiance-figures, allures, mesures*, op. cit., p. 223.

cafés (...)»<sup>1377</sup>. La ligne rouge dessinée par le participant sur la Figure 16 : Carte de Darwin, participant n°8 – seul élément de la carte associé à l’émotion – que nous retrouvons similairement sur d’autres cartes illustre cette invitation spatiale et temporelle – cette forme de dérive – qui transforme les non-événements en événements.

Voici comment profiter du soleil – *prima facie* un non-événement – devient un événement (cf. carte suivante) : «*En fait, moi dans ma carte, j’ai mis les endroits où je vais chercher le soleil. C’est pour ça que c’est en jaune. Il y a vraiment beaucoup de spots intéressants pour se poser au soleil, tranquillement. C’est une des choses que je recherche.*»<sup>1378</sup> Noyés dans la saturation symbolique, assaillis de toutes parts par des espaces programmés, caractérisés, sans vide, des signes aussi simples que le soleil, des modalités d’être au monde, tels que profiter de ce soleil, deviennent des événements. Le «*pas grand-chose*», le presque rien, devient un presque tout faisant événement :

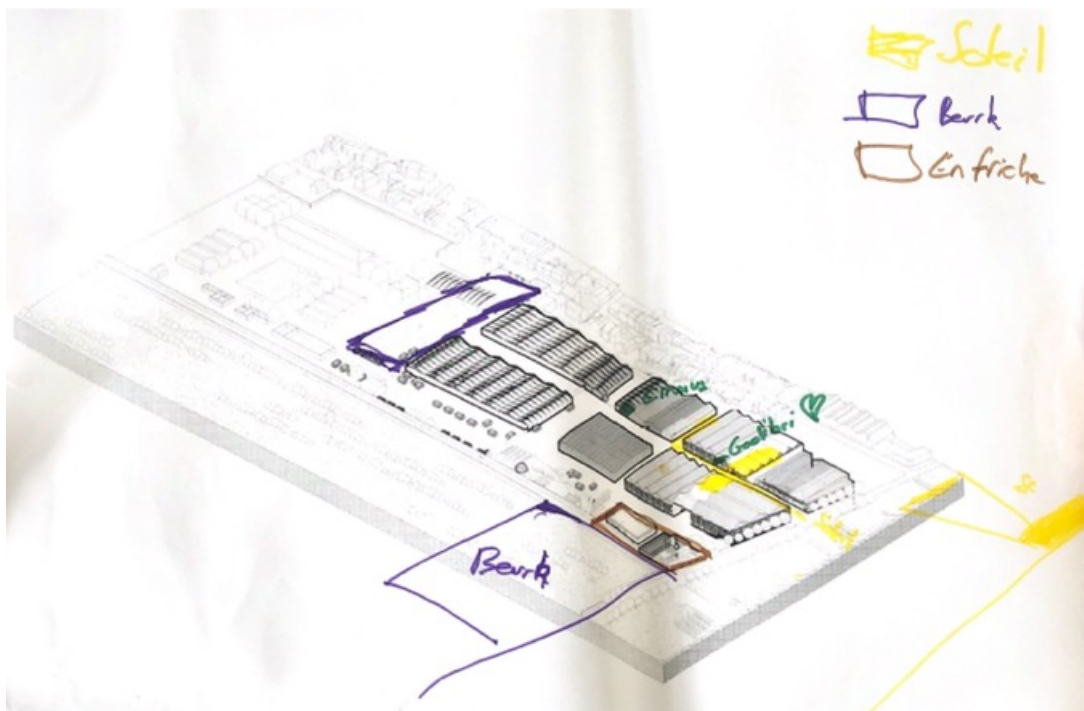


Figure 20 : Carte de Darwin, participant n° 8

<sup>1377</sup> « Un cas exemplaire et récurrent dans les récits a trait au caractère légèrement incliné de la Place de la Convention. C’est ainsi que quand les passants – plus spécifiquement les personnes âgées – remontent la Rue de Vaugirard, ils ont tendance à ralentir légèrement et progressivement. De manière quasi-imperceptible, leur allure s’ajuste à la pente, ils font corps avec elle. » *Ibid.*

<sup>1378</sup> Participant n°8

*Il y a une zone très très cool aussi rampe de skate en extérieur, [cf. carte ci-dessus "en friche"], il n'y a pas grand-chose en fait... Mais elle a beaucoup de cachet et de charme, elle se distingue des autres zones, car elle est plus [davantage] en friche (...).*<sup>1379</sup>

C'est pourquoi notre définition de l'événement n'est pas si éloignée de celle du « non-événement » proposée par Barthes lors de sa leçon au Collège de France dans le cadre du séminaire « *Comment vivre ensemble* ». Barthes y récite – c'est le moins que l'on puisse dire – l'événement : « *refuser, rejeter, vomir l'événement* »<sup>1380</sup> écrit-il dans ses notes. Pour ce dernier, le Vivre-Ensemble s'éprouve dans le charme de la quotidienneté, ce qu'il illustre par le plaisir que lui procure la lecture de Robinson Crusoé et la répétition de ses gestes quotidiens, « *l'organisation ménagère de la vie, la hutte, le jardin aux raisins, la bucolique* »<sup>1381</sup>. L'événement qu'est l'arrivée de Vendredi bouleverse ce quotidien, Barthes estime devenir « *sujet du suspense* »<sup>1382</sup>, dans l'attente de l'événement. Cependant, à Darwin, l'événement, s'il se caractérise par la non-programmation, l'accident, l'aléatoire, n'est pas synonyme de « *suspense* », de rupture avec la quotidienneté. Au contraire, si les participant-e-s évoquent « *la vie* » présente à Darwin, c'est précisément parce que le quotidien est de nouveau considéré comme un élément de sens : la vie retrouve son événementialité, c.-à-d. la possibilité de sens mineur, de non-prévisibilité, d'insignifiance ; elle n'est plus soumise à l'obligation de sens majeur, à la nécessité d'un suspens, d'une attractivité. En d'autres termes, événement et quotidienneté ne sont pas à opposer : le quotidien de Darwin, parce qu'il admet l'événement, c.-à-d. la non-programmation, incarne bien une manière de Vivre-Ensemble, tandis que la fragmentation est au contraire une manière de mettre en scène une lecture de la ville, de moduler des espaces de suspense.

Ainsi, l'écologie spatiale déployée, qui redonne droit de cité au presque rien, reconfigure une forme de presque tout en y admettant, voire en y initiant des comportements latéraux – tels que se « *poser au soleil* », « *zoner sur un canapé* » – qui, par la programmation et la normalisation fonctionnelle, en avaient peu à peu été chassés.

---

<sup>1379</sup> Participant n°8

<sup>1380</sup> Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Imec., Paris, Seuil, 2015, p. 123.

<sup>1381</sup> *Ibid.*

<sup>1382</sup> *Ibid.*

Les canapés, si souvent mentionnés, cristallisent peut-être en ce sens la rupture avec le système canonique de la ville du XXI<sup>e</sup>, une ville zonée, fragmentée en usages, en temps, en espaces. De ces derniers, qui prennent en définitive le statut de signes iconiques de Darwin – bien que n’étant pas présents sur les cartes – émerge l’image d’une forme de convivialité – deuxième sème à être le plus mentionné pour définir Darwin après la « *vie* ». Toutefois, lorsque les usager·ère·s évoquent la convivialité, ils et elles n’y associent pas expressément des « *rapports positifs entre personnes, dans la société* », <sup>1383</sup> mais plutôt une sensation de quiétude :

*On s’y sent juste bien.*<sup>1384</sup>

*Un endroit où on se sent bien et une envie d’y retourner!*<sup>1385</sup>

*Un lieu qui met à l’aise tout de suite.*<sup>1386</sup>

*Ce que j’aime c’est que partout je ressens du repos, il n’y a pas d’obligation, on est au vent... On fait en fonction de ce qui se présente, je n’ai rien de décidé.*<sup>1387</sup>

*J’aime le fait que ça soit un grand espace comme ça. Je m’y sens bien.*<sup>1388</sup>

*Je fais mon petit tour, je me balade (...) parfois je fais rien d’autre comme aujourd’hui, quand je suis fatiguée. Et des fois je vais aussi simplement au bar.*<sup>1389</sup>

*Je sais pas pourquoi je viens, c’est tranquille, je suis bien là pour réfléchir. Ça me fait du bien de venir là.*<sup>1390</sup>

---

<sup>1383</sup> Le Robert, *s.v.* « convivialité », Consulté le 05 avril 2023, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/convivialite>

<sup>1384</sup> Commentaire Facebook 20/07/2016

<sup>1385</sup> Commentaire Facebook 20/07/2016

<sup>1386</sup> Commentaire Facebook 25/10/2017

<sup>1387</sup> Participante n°3

<sup>1388</sup> *Ibid.*

<sup>1389</sup> Participante n°14

<sup>1390</sup> Participant n°11

*C'est un endroit particulier qui rassemble les générations, toutes les typologies sociales si retrouvent à l'aise.*<sup>1391</sup>

*Convivialité et simplicité et respect des populations.*<sup>1392</sup>

*C'est convivial, on partage des moments.*<sup>1393</sup>

*Il y a toujours une ambiance conviviale, on a l'impression que les gens chillent, passent un bon moment.*<sup>1394</sup>

*Je dirais que c'est un lieu avant tout convivial, les canapés sont vraiment incroyables.*<sup>1395</sup>

*C'est vraiment vivant et convivial.*<sup>1396</sup>

Ces témoignages ne parlent pas tant de rencontres, d'échanges, de positivité – d'une harmonie retrouvée – que de la possibilité d'être « à l'aise », « sans déranger », de se sentir « libre », sans jugement<sup>1397</sup>. C'est une nuance primordiale, car elle met en lumière la singularité de Darwin : on n'y vient pas « pour rien », mais on y vient, car la présence aux autres n'est pas soumise à un degré de présence maximum. Ainsi, plus que la convivialité, c'est une forme d'hospitalité – selon la définition proposée par Bordreuil, reprise en l'occurrence par Foret dans son article sur l'urbanité déjà mentionné – qui se développe à Darwin :

*L'hospitalité d'un lieu, le sentiment qu'il donne à chacun de ne pas y être « déplacé » –, qui en garantit l'accessibilité sociale, doit (...) être envisagée comme une co-construction sans cesse relancée dans un étalage de compétences civiles. Cette qualité est éminemment vulnérable. Mais on peut proposer qu'elle se dispense plus facilement dans ces espaces particuliers que sont les espaces publics, à raison même de leur aterritorialité. Personne n'y tient le lieu, auprès de qui on aurait à justifier son*

---

<sup>1391</sup> Commentaire Facebook 28/01/2017

<sup>1392</sup> Commentaire Facebook 17/01/21

<sup>1393</sup> Participant n°15

<sup>1394</sup> Participante n°7

<sup>1395</sup> Participant n°8

<sup>1396</sup> Participante n°4

<sup>1397</sup> Commentaire Facebook 09/10/2017 : « Coup de cœur, un endroit où l'on se sent libre, où personne ne se juge et où l'ambiance est unique. »

*droit de présence : hospitalité paradoxale d'un lieu sans hôte [nous soulignons]. (Bordreuil, La ville desserrée, 2000)<sup>1398</sup>*

Les commentaires précédents ne disent pas autre chose que cette hospitalité. Tout à Darwin, répond à cette définition : lorsque nous y déambulons, personne ne semble tenir le lieu, nous demandant de justifier nos usages, personne « n'incarne » le lieu, aucun signe distinctif ne différencie les employé-e-s – qui ont le tutoiement facile – des usager-ère-s. Des micro-ondes sont en libre-service, des canapés et des tables également ; on peut y passer la journée sans que ne nous soit demandé de consommer, sans que jamais nous ne soyons obligés de rendre des comptes, de justifier notre « droit de présence ». Ainsi, ce qui fait de Darwin « une ville dans la ville », au-delà de la convivialité, tient possiblement et paradoxalement à son « aterritorialité » : cette forme stabilisée qui ne semble appartenir à personne, ne cherche pas à affirmer, *in situ*, une territorialité forte. Alors que sur les réseaux les stratégies discursives sont très marquées, que le territoire de marque est fortement préempté, *in situ*, peu de signes l'incarnent ; seul le gorille paraît symboliser « l'esprit Darwin ». Pour le reste, les meubles et la décoration créent une ambiance singulière certes, qui n'est toutefois pas corrélable à une entité précise ; il est plus question d'un « esprit des lieux », d'une ambiance.

Et c'est bien cela que développe l'espace darwinien : non pas des médiations pour faciliter la convivialité, mais un espace qui potentialise une forme d'hospitalité et, hypothétiquement, une forme d'urbanité ?

Nous fondons notre hypothèse sur l'ouverture notionnelle que proposent Félonneau, Marchand et Fleury-Bahi dans *Les Représentations Sociales de l'Urbanité, Modalités du Vivre Ensemble et Sentiment de Proximité* lorsqu'elles évoquent les « modalités du vivre ensemble urbain », qu'à défaut elles désignent comme « l'urbanité » :

*Ainsi, pour une part, l'urbanité englobe la civilité entendue comme un ensemble de règles tacites, de conventions partagées concernant les actes usuels de la vie quotidienne, autrement dit « un guide d'action mental » intériorisé par chaque membre d'un groupe social. Mais le concept que nous*

---

<sup>1398</sup> C. Foret, *Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*, op. cit., p. 14.



*explorons est plus large : il inclut l'ensemble des modalités du rapport à l'autre intervenant dans un milieu ayant des caractéristiques écologiques spécifiques, à savoir le cadre urbain.*<sup>1399</sup>

Autrement dit, l'urbanité se révèle dans les différentes modalités de présence à l'autre au sein d'une forme stabilisée, telle que l'écosystème Darwin. Aucune de ces modalités de présence, pas même celle du degré de présence maximale, ne prévaut pour la définir. Si la convivialité appartient aux modulations « majeures » d'être au monde « qui agissent sur le cours d'action » puisque « dans ces rencontres, il y a une fine lamelle de sens, de nécessité, d'obligation, de raison, de contrôle, d'enjeu » – modalité recherchée par les stratégies de communication ou toutes les propositions de type « médiation » – l'hospitalité quant à elle, incarne ces restes qui « (...) sans changer le cours d'action, apportent quelque chose en plus »<sup>1400</sup>. Et c'est précisément le propre de l'hospitalité que d'être résiduelle comme le souligne René Schérer repris par Foret : « c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être programmée; elle est le fait d'un espace qui n'est pas entièrement occupé, investi, et qui laisse une place à l'autre »<sup>1401</sup> ; tel est en substance le sens du vide quantique darwinien et du *presque tout* qui en découle.

Darwin dans ce sens, en revient à une dimension essentielle de l'urbanité, telle que nous la précisons dans le chapitre 4 ; l'urbanité non pas comme « incantation creuse à vivre ensemble », mais comme manière d'être « présents les uns aux autres ». Une urbanité qui, comme nous le mentionnons avec cette proposition de Mongin, fait : « (...) tenir ensemble des corps individuels, des corps libres sans les condamner à être trop unis, sans les condamner à être trop seuls (...) »<sup>1402</sup>. Ainsi, les darwiniens, dans l'esprit d'une Choay, ne déplorent pas la disparition de la ville, pas plus qu'ils ne cherchent à retrouver des substituts du système traditionnel ; ils configurent la possibilité d'un « presque tout », un nouvel espace d'urbanités. En ce sens, Darwin se construit comme « un fond », que Pfaënder repris ici par Tsala désigne comme un « neutre perceptif » ou un « neutre sensoriel » « dont chaque composant peut devenir à tout moment une accroche ou une saillance, en l'occurrence par effet de discontinuité perceptive »<sup>1403</sup> permettant

---

<sup>1399</sup> Dorothee Marchand, Marie-Line Félonneau et Ghazlane Fleury-Bahi, « Les représentations sociales de l'urbanité. Pour une approche des régulations proxémiques dans l'espace habité », *Psychologie et Société*, 1 janvier 2004, p. 9.

<sup>1400</sup> D. Tsala Effa, « Niveaux de pertinence, plans d'immanence Lire Jacques Fontanille », art cit, p. 3.

<sup>1401</sup> C. Foret, *Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*, op. cit., p. 11.

<sup>1402</sup> O. Mongin, *La Condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 68.

<sup>1403</sup> D. Tsala Effa, « Sémiotique de l'espace : quelques questions autour d'une in-discipline », art cit.

l'événementialité. Un fond nécessitant certes un « *comportement minimal d'insertion* », mais ne demandant pas un degré maximal de présence.

Toutefois, ce *presque tout* parfois, peut se fissurer : « [e] n ressortant on est cependant partagé entre le fait qu'il s'agisse d'un lieu authentique ou d'un bon coup de marketing (prix élevés et cadre très recherché). Cela dit les hangars à l'arrière semblent bouillonner d'idées »<sup>1404</sup> ou encore :

*Ils ont pas voulu faire chics, mais ils le sont quand même. En gros, on a beaucoup de meubles de deuxième main, des choses déjà utilisées, mais dans l'agencement il y a une esthétique qui rend cet endroit quand même bien réfléchi pour respecter une certaine attente en vigueur dans les cafés hipsters typiques.*<sup>1405</sup>

La problématique que soulèvent ces commentaires concerne l'authenticité. Est-on face à une urbanité fabriquée, simulée ? Philippe Barre revendique lui-même l'utilisation d'un « *certain marketing du changement* »<sup>1406</sup> et déclare : « [o]n a un peu défini l'ADN de départ avec lui [ndlr : Alain Juppé alors maire] »<sup>1407</sup> alors qu'un salarié explique, lors d'un entretien accordé à Sandra Malet et Arnaud Mège dans le cadre du projet d'ANR « *Urba Time. Les temps de l'urbanisme durable* » (2018-2023) :

*(...) il savait qu'il [Philippe Barre] était en train de faire germer une autre urbanité [nous soulignons] qui était au départ transitoire, allait se révéler nécessaire, utile, socialement, culturellement, en termes d'imaginaire, en termes de plein de choses et c'est ce qui fait aussi que les gens vont à Darwin. Et vont sur ce secteur-là de la ville. Parce qu'il y a ça [nous soulignons].*<sup>1408</sup>

Peut-on faire germer une autre urbanité en en définissant les contours avec les politiques ? Est-ce conciliable avec l'idée même d'urbanités ? Ce « *ça* » que nous avons tenté de caractériser, est-il, à l'image

---

<sup>1404</sup> Commentaire Facebook

<sup>1405</sup> Participante n°21

<sup>1406</sup> P. Gagnebet, *Réinventer la ville, op. cit.*, p. 53.

<sup>1407</sup> In *Ibid.*, p. 44.

<sup>1408</sup> Sandra Mallet et Arnaud Mège, « Une analyse des discours sur le rôle d'une expérimentation dans la production urbaine : le projet Darwin à Bordeaux », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, 1 décembre 2022, Vol. 13, n°2, p. 16.

des urbanités évoquées par Ernaux dans les hypermarchés, réellement un lieu de vie collective, un lieu prenant en compte l'hétérogénéité, ou en est-il finalement un simulacre? Si l'imaginaire du mode mineur du sens devient un facteur d'attractivité, si Darwin tend à devenir un modèle d'urbanité, ne court-il pas le risque d'un presque trop?



Figure 21 : Darwin, 19 juin 2022, 17 h 21.

Des canapés, des chaises hautes, des parasols, aucune consommation, la tête à l'envers.

### 8.3. Le presque trop : vers un retour à la fragmentation ?

Depuis quelques années, parce qu'il correspond à des valeurs en vogue (écologie, résilience) et parce qu'il connaît un succès incomparable (700 000 visiteur-euse-s par an en moyenne, près de 1 000 personnes travaillant sur le site), Darwin tend à prendre les couleurs de la marque de ville bordelaise ; un phénomène de récupération et de mise en conformité de ce blanc est perceptible. L'anti-fragment darwinien, résistant inlassablement aux assauts de la ville – Gagnebet le surnomme le « *village de gaulois carburant à l'écologie et à la fête* »<sup>1409</sup> – est en passe de devenir un fragment bordelais, d'intégrer le système discursif de la ville.

Debarbieux en revient lui aussi à la question de la fragmentation lorsqu'il invite à penser la relation entre le lieu symbolique et le territoire : « *[l] e lieu est susceptible d'être lié au territoire par deux types de relations : en tant que fragment, il est un élément d'un tout. En tant que symbole, il est une figure du territoire* »<sup>1410</sup>. Nous voici de nouveau face à la question de la fragmentation : qu'en est-il pour Darwin ? Fragment ou figure ?

Dans le même temps, comme nous le remarquions dans un article, déjà mentionné, Darwin est à présent lui-même un modèle que d'autres villes souhaitent répliquer. Pour quelle(s) conséquence(s) ? Le blanc de la carte, le droit à l'opacité, peuvent-ils survivre à l'attractivité ?

#### 8.3.1. De non-lieu à haut lieu : un symbole trop encombrant ?

*Lieu incontournable à Bordeaux où l'on peut travailler, faire du sport, acheter des produits bio, manger et boire dans une atmosphère cool et décontractée* 🍷<sup>1411</sup>

*À voir absolument* <sup>1412</sup>

---

<sup>1409</sup> P. Gagnebet, Réinventer la ville, op. cit., p. 100.

<sup>1410</sup> B. Debarbieux, « Le lieu fragment et symbole du territoire », art. cit., p. 35.

<sup>1411</sup> Avis Google, septembre 2022

<sup>1412</sup> Avis Google, octobre 2022

*En une seule phrase « The place to be » si vous êtes à Bordeaux 🍷<sup>1413</sup>*

*Endroit vraiment très sympa qui bouge bien. Incontournable !!!<sup>1414</sup>*

*Lieu totalement dépaysant. Après avoir visiter [sic] le Bordeaux citadin remplis [sic] de terrasse et de People, il faut absolument aller voir de l'autre côté de la Garonne !<sup>1415</sup>*

... Et la liste des verbatims pourrait être encore longue, très longue. En quelques années, cet espace initialement considéré comme un « *truc de hippie* »<sup>1416</sup> par l'un de nos participant-e-s, est devenu « *un incontournable* » de la ville. Si vous tapez aujourd'hui dans un moteur de recherche « *Bordeaux tourisme* », « *visite Bordeaux* », ou « *que faire à Bordeaux?* » il y a fort à parier que Darwin figurera en tête des réponses, au même titre que le miroir d'eau ou la Grosse Cloche ; plutôt paradoxal pour des « *pirates urbains* » !

En effet, s'il était au départ un espace de niche, connus des graffeurs et graffeuses et de la scène underground, sa reprise en main par des jeunes startupper aux ambitions sans limites l'a ouvert à une nouvelle population, l'a fait connaître du grand public. Peu à peu, des groupes d'habitant-e-s se sont mis à fréquenter le lieu quotidiennement puisque telle était la proposition de valeur du lieu « *(...) on peut travailler, faire du sport, acheter des produits bio, manger (...)* »<sup>1417</sup>. Sorte de tiers espace<sup>1418</sup>, Darwin s'est inséré dans la vie de tous les jours, a été investi pour des usages ordinaires. Mais il ne s'est pas limité à cela.

Les usager-ère-s, considérant que le lieu recelait de *quelque chose* méritant le détour – notre fameux *je-ne-sais-quoi* – ont commencé à y emmener des ami-e-s en visite le temps d'un week-end : « *J'amène mes amis, c'est en dissociation avec la ville de Bordeaux, c'est différent des magasins de la ville, c'est plus du tout le même esprit, c'est pittoresque et touristique, mais pas dans le sens péjoratif.* »<sup>1419</sup> C'est ainsi que s'est initié un usage ponctuel, touristique du lieu, en dehors des simples habitant-e-s. Et, chose plutôt rare si l'on pense aux habituelles stratégies d'évitement, touristes et habitant-e-s ont continué à fréquenter le lieu

---

<sup>1413</sup> Avis Google, novembre 2021

<sup>1414</sup> Avis Google, juin 2022

<sup>1415</sup> Avis Google, août 2022

<sup>1416</sup> Participant n°15

<sup>1417</sup> Avis Google, septembre 2022

<sup>1418</sup> « *C'est un lieu de vie. Ça pourrait être l'annexe du bureau et de la maison.* » Participante n°3

<sup>1419</sup> Participante n°14

conjointement, à s'y croiser<sup>1420</sup> : le je-ne-sais-quoi transcendant, peut-être, toute forme de caractérisation du lieu.

Ainsi, Darwin, initialement lieu «*en marge*» de Bordeaux s'est converti, progressivement, en espace majeur et peut-être même en «*haut lieu*» bordelais à en croire la définition proposée par Debarbieux : «*un lieu érigé délibérément et collectivement au statut de symbole d'un système de valeurs territoriales*»<sup>1421</sup>.

C'est cette dynamique d'investissement délibéré qui nous intéresse particulièrement. Le lieu, en rendant possibles les projections individuelles et collectives de valeurs communes – pour toutes les raisons susmentionnées – s'est imposé dans les représentations sociospatiales et dans les sémoses individuelles. Subséquemment, les habitant·e·s et les touristes ont collectivement et spontanément, par leurs usages et leurs représentations, infiltré Darwin dans la carte bordelaise – comme nous l'avons constaté avec le travail de cartographie cognitive. Ils et elles ont érigé ce lieu en symbole. Mais ce symbole, nous le percevons, est somme toute bien différent des symboles précédemment mentionnés dans le *branding territorial*. Debarbieux précise à son sujet :

*Le mot symbole est employé ici dans le sens relativement étroit que lui confère de Saussure : signe motivé (pour lequel il y a un «rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié») à la différence de la plupart des autres signes, linguistiques par exemple, qui sont arbitraires (le signifié n'a «aucune accroche naturelle» avec le signifiant) (3). Ainsi défini, le haut lieu est un lieu auquel sont associées des valeurs dont la nature est prédictible soit par les caractères du lieu, soit par les caractéristiques de l'événement fondateur qui particularise le lieu. Toute la richesse et toute la complexité de la notion tiennent à ce double statut de lieu et de symbole<sup>1422</sup>.*

Darwin nous paraît exactement remettre en question l'arbitraire du symbolique en invitant, à travers les vides et les pleins et comme le suggérait Baptiste Lanaspèze avec les Sentiers Métropolitains, à «*laisser le*

---

<sup>1420</sup> «*Franchement Darwin ça s'adapte à tous... C'est tout le but de Darwin justement ! T'as pas de jugement de valeurs, ils accueillent tout le monde. Nous on est là tout le temps et on voit autant des touristes que les mêmes personnes qui viennent chiller ici.*» Participante n°6

<sup>1421</sup> Bernard Debarbieux, «*Du haut lieu en général et du mont Blanc en particulier*», *L'Espace géographique*, 1993, vol. 22, n° 1, p. 6.

<sup>1422</sup> *Ibid.*

*lieu jouer sa partition* »<sup>1423</sup>. En ce sens, le lieu apparaît pleinement comme un lieu symbolique au sens de Debarbieux :

*(...) parler de lieu symbolique n'est pas une facilité de langage pour désigner l'emplacement d'un objet ou d'un ensemble de formes symboliques. L'expression désigne bien une combinaison entre emplacement, formes, pratiques de ces formes et de cet emplacement [nous soulignons]; le lieu est réellement symbolique. L'un de ces ordres pris isolément ne suffit pas à produire un lieu symbolique, au sens où nous l'entendons ici. Le lieu n'est donc pas une figure dissociée des formes symboliques. Elle leur est consubstantielle.*

En somme, Darwin, c'est une combinaison, c.-à-d. « *l'assemblage, union de deux ou de plusieurs éléments concrets ou abstraits, suivant certains rapports voulus ou fortuits, produisant un effet d'ensemble (...)* ». Sa position géographique périphérique, l'acceptation d'un *presque rien*, de vides, d'architecture du passé, sa non-programmation et les conflits qui en sont à l'origine forment une combinaison singulière génératrice d'« *herbes folles* » dont parle Philippe Barre, d'événements, de vie. Mais, élevé au rang de haut lieu du territoire bordelais, se transposant dans un autre système de signification, sa capacité à générer des événements n'est-elle pas remise en cause ? Sont-ils de même nature ? La nature du lieu elle-même n'est-elle pas fourvoyée ?

Les participant-e-s et les cartes produites sont très explicites sur la question du rapport entre Darwin et la ville : Darwin, ce n'est pas Bordeaux, c'est autre chose. Ce n'est ni la même temporalité, ni le même espace, ni la même urbanité. Et c'est précisément cela que les individus viennent chercher : autre chose, une présence à l'autre, « *cette même impression d'«entre temps* », « *un temps d'arrêt, une pause dans une autre dimension* »<sup>1424</sup>, la vie. Darwin s'est construit sur cette stratégie : avant d'être un fragment de Bordeaux c'est une figure en elle-même qui entend produire « *une autre façon de voir, vivre et habiter la ville* »<sup>1425</sup> en recréant, au sein de cette ville, « *une ville à notre image* », un nouveau modèle d'urbanité comme le soulignait la citation du salarié de Darwin susmentionnée.

---

<sup>1423</sup> B. Lanaspèze et P.-H. Lavessière, « Le Grand Paris au plus près du sol », art cit.

<sup>1424</sup> Avis Google, avril 2021

<sup>1425</sup> P. Gagnebet, *Réinventer la ville, op. cit.*, p. 26.

Toutefois, à l'image de qui est cette ville ? Que se passe-t-il lorsque cette ville dans la ville tend à être incorporée dans la stratégie de marque de Bordeaux Métropole, à en devenir un fragment ? Pour quelles conséquences ?

### 8.3.2. Du haut lieu au lieu générique : le risque de l'institutionnalisation

En quelques années seulement, cet espace de conflit<sup>1426</sup> a été transformé – ou s'est transformé, c'est là une question ouverte – en l'une des attractions les plus en vue de la métropole bordelaise. Darwin, initialement en dehors de la sémiose institutionnelle – voire même combattu par cette dernière – s'est muté, en dépit de son irrégularité contractuelle et des conflits avec les institutions – en facteur d'attractivité de la ville : « [i]ronie de l'Histoire, ce sont désormais les collectivités territoriales qui nous adressent des associations à héberger, voire qui installent leurs agences de développement territorial dans nos locaux ! »<sup>1427</sup>

Nous expliquons cela par deux raisons : premièrement, la nécessité de « faire avec ». Nous l'avons constaté, le lieu s'est imposé dans le paysage bordelais en premier temps via les représentations sociospatiales des individus : c'est elles qui l'ont érigé au rang de haut lieu. Dans une certaine mesure, nous pouvons penser que les institutions n'ont finalement pas eu d'autre choix que de l'intégrer dans la sémiose urbaine sous peine de se trouver dans une situation délicate : ne pas être associées, voire participer à la dissolution de l'un des lieux les plus en vue du moment, l'un des lieux dans lesquels les Bordelais disent le plus se « sentir bien ». En somme, laisser aller une situation d'incommunication.

Secondement, la ville a vu dans ce lieu un potentiel d'attractivité comme le confie une élue : « *En tant qu'élue mon rôle est de les accompagner, en étant bienveillante, et sans cacher que Darwin a une dimension attractive pour la ville* »<sup>1428</sup> et surtout, une opportunité de nourrir et d'ouvrir son image, son *branding*.

---

<sup>1426</sup> Voir à ce sujet les articles suivants : Alain Juppé, « « Amis de Darwin, que voulez-vous de plus ? » », *Le Monde.fr*, 19 oct. 2018 ; Claire Mayer, « A Bordeaux, le conflit autour de l'écosystème Darwin n'évolue toujours pas », *Le Monde.fr*, 18 sept. 2021.

<sup>1427</sup> J.M Gancille et P. Barre, « L'écosystème urbain Darwin. Du hacking territorial à un nouveau modèle de coproduction de la ville ? », art. cit, p. 45.

<sup>1428</sup> A. Siarri, alors conseillère régionale, adjointe au maire de Bordeaux et chargée de la cohésion sociale in P. Gagnebet, *Réinventer la ville*, op. cit., p. 90.



Il est vrai que, lorsque nous interrogeons les participant-e-s, nombreux sont ceux et celles à considérer Bordeaux comme une ville « *endormie* », « *pas ouverte sur l'extérieure* », « *bourgeoise* », « *une ville qui reste sur ses acquis* » alors qu'à l'inverse, Darwin est qualifié de lieu « *alternatif* », « *atypique* », « *vivant* », « *ouvert* », « *innovant* », etc. L'intérêt pour l'image bordelaise est explicite, la ville pourrait bénéficier par truchement de ces valeurs. Darwin incarne subséquemment un fragment de choix pour le positionnement stratégique de la marque de ville, dont il devient après de longues controverses, après une longue opposition, une partie.

Cette récupération par le *branding* de la ville pourrait paraître sans conséquence : les agences d'attractivité et touristiques ne feraient que tirer profit de l'image de ce lieu. Or, pour Semprini, rappelons-le : « *Le positionnement est [donc] le mécanisme par lequel une marque investit une portion de contenu, une idée, un concept et, en se l'appropriant, en fait son territoire [nous soulignons]* »<sup>1429</sup>. Aussi, lorsque le lieu se mue en fragment de l'image bordelaise, l'initiative se voit investie, appropriée et fixée par la ville qui en reprend le contrôle en y projetant, par la force de ses discours et de ses actions, ses propres valeurs. Des visites guidées, organisées par l'Office du tourisme de Bordeaux Métropole proposent par exemple, pour 12 €, de partir « *à la découverte de l'écosystème Darwin, lieu alternatif sur la rive droite de Bordeaux* » à travers une visite « *évoquant son histoire, son intégration au quartier et sa transformation qui en fait aujourd'hui un laboratoire de transitions et de développement d'alternatives citoyennes et solidaires* »<sup>1430</sup>. Sur la page de réservation des visites guidées, dans la partie à point nommée « *ils ont vécu cette expérience* », alors qu'un client évoque avoir été déçu par la visite, une réponse dévoile ce processus de réinvestissement axiologique :

*Bonjour Monsieur, Nous regrettons que la visite n'ait pas correspondu à vos attentes. Notre positionnement est de définir l'identité de ce lieu [nous soulignons] chargé d'histoire et sa réhabilitation : éco-système créatif et novateur, système collaboratif intégrant la notion de développement durable.*<sup>1431</sup>

---

<sup>1429</sup> A. Semprini, *La Marque, op. cit.* p. 17 in J.-P. Petitimberty, « Territoire(s) de marque », art cit, p. 3.

<sup>1430</sup> <https://www.levoyageanantes.fr/a-voir/le-voyage-permanent>

<sup>1431</sup> <https://www.visiter-bordeaux.com/fr/decouvrir-bordeaux/visite-de-leco-systeme-darwin.html>, (consulté le 18 avril 2023).

Nous touchons en l'occurrence le problème de l'investissement du lieu par la marque de ville : la visite guidée est en fin de compte une manière de reprendre le contrôle de son identité, et d'y mettre de l'ordre en chargeant le vide de sens pour finalement cadrer l'événement, les faits de paradoxes et de conflits. Une médiation se glisse entre Darwin et ses usager-ère-s.

Cette problématique est analogue à celle rencontrée par les musées d'art moderne et contemporain – dans une certaine mesure puisque la médiation contemporaine n'entend pas explicitement contraindre l'interprétation de l'œuvre. Est-il nécessaire de contextualiser, expliquer, raconter ou analyser les œuvres présentées ? N'est-ce pas précisément oxymorique avec leur ontologie, dont l'incompréhension, la fuite du sens sont des parties intégrantes de l'œuvre ? Les toiles de Malevitch par exemple, telle que carré blanc sur fond blanc qui peuvent paraître *prima facie*, pleines de vides, de néant ne se révèlent-elles pas précisément dans l'incapacité à les rendre signifiantes ? Parce que la toile déstabilise, par son absence de repères, de codes, elle nécessite une implication active du regardeur<sup>1432</sup> qui doit, dans un corps à corps avec la matière plastique, l'éprouver. Si des explications et des médiations l'accompagnent, on accède certes à autre chose – à une connaissance, un contexte – mais fait-on réellement l'expérience de l'œuvre ? Si l'on soumet la sensation à la cognition, cette part charnelle ne demeurera-t-elle pas à jamais inaccessible ? Plusieurs commentaires évoquent en ce sens l'incompréhension du lieu entraînant une certaine idée « *d'entre soi* » et le besoin d'explications :

*Pas compris le principe, aucune explication, pas de personnel à part au bar... Très très particulier, je n'ai absolument pas saisi pour quelles raisons c'est surcôté. Je ne recommande pas.*<sup>1433</sup>

---

<sup>1432</sup> Marcel Duchamp théorise le « regardeur » et explique à propos de ses œuvres : « *Ce résultat esthétique est un phénomène à deux pôles : le premier, c'est l'artiste qui produit, le second, c'est le spectateur, et par spectateur, je n'entends pas seulement le contemporain, mais j'entends toute la postérité et tous les regardeurs d'œuvres d'art qui, par leur vote, décident qu'une chose doit rester ou survivre parce qu'elle a une profondeur que l'artiste a produite, sans le savoir. Et, j'insiste là-dessus parce que les artistes n'aiment pas qu'on leur dise ça. L'artiste aime bien croire qu'il est complètement conscient de ce qu'il fait, de pourquoi il le fait, de comment il le fait, et de la valeur intrinsèque de son œuvre. À ça, je ne crois pas du tout. Je crois sincèrement que le tableau est autant fait par le regardeur que par l'artiste.* » Georges Charbonnier, *Entretiens [avec Marcel Duchamp]*, Allia, 2014, 64 p.

<sup>1433</sup> Avis Google, août 2020

*À vrai dire, je ne sais pas trop quoi en penser. Je dirais que c'est du grand n'importe quoi et qu'il faut être initié pour apprécier ce lieu déroutant, déconcertant, étrange, bizarre où tout est hors de prix! Un monde parallèle?!!!!! 🤔<sup>1434</sup>*

*Je recommande [sic] la visite guidée, sans les explications, nous n'aurions pas autant apprécié ce passage dans le quartier de Darwin<sup>1435</sup>.*

Pourtant, la proposition de Darwin tient précisément à autre chose qu'à une « *appréciation* » entendue comme le fait de « *porter un jugement favorable sur une personne ou une chose, en reconnaître la valeur, la qualité, l'importance...* »<sup>1436</sup> – ce que suggère le dernier commentaire. Les cartes et les discours nous ont permis de comprendre que l'appréciation du lieu était avant tout entendue comme la capacité de « *percevoir, saisir par les sens* »<sup>1437</sup> : Darwin, « *[u]n lieu à comprendre en prenant son temps afin de s'imprégner seul ou plusieurs* »<sup>1438</sup>. Cela nécessite une modalité d'être au monde différente : « *[l]e vide est surtout une attitude, un regard, une manière d'envisager les relations dans ce perpétuel mouvement de la vie et dans le changement des états* »<sup>1439</sup>. Attitude que le paradigme de la simplification récuse : les « *pas perdus* »<sup>1440</sup> chers à de Certeau, c.-à-d. la possibilité du vide, du temps, de l'errance, sont écartés par la visite guidée qui, dans un souci de compréhension, de lisibilité, filtrent donc l'expérience du lieu par la cognition.

En intégrant le *branding* de la ville, Darwin est assimilé à un système dans lequel il occupe une position axiologique précise, il redevient un objet-enjeu, un fragment, qui doit se vendre et s'exporter. Dès lors, il s'exprime dans un mode majeur, celui le donnant à voir comme un « *éco-système créatif et novateur, système collaboratif intégrant la notion de développement durable* »<sup>1441</sup>. En témoignent les cartes postales et les magnets que l'on retrouve dans les magasins touristiques – mais pas à Darwin (et qui, comme par

---

<sup>1434</sup> Avis Google, décembre 2022

<sup>1435</sup> <https://www.visiter-bordeaux.com/fr/decouvrir-bordeaux/visite-de-leco-systeme-darwin.html>

<sup>1436</sup> CNTRL *s.v.* « Apprécier » (1) Consulté le 17 avril 2023, <https://cnrtl.fr/definition/appr%C3%A9cier>

<sup>1437</sup> CNTRL *s.v.* « Apprécier » (A) Consulté le 17 avril 2023, <https://cnrtl.fr/definition/appr%C3%A9cier>

<sup>1438</sup> Avis Google, mars 2022

<sup>1439</sup> S. Renaudie, *La ville par le vide*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>1440</sup> M. de Certeau, L. Giard et P. Mayol, *L'invention du quotidien*, *op. cit.*, p. 147.

<sup>1441</sup> <https://www.visiter-bordeaux.com/fr/decouvrir-bordeaux/visite-de-leco-systeme-darwin.html>

hasard... représentent les fameux canapés !). Au même titre que le « Grand Hôtel » ou le « Grand Théâtre », Darwin devient un symbole de Bordeaux.



Figure 22 : Cartes et magnets à l'effigie de Darwin vendus dans le centre-ville de Bordeaux

À noter : ce merchandising n'est pas vendu à Darwin.

En conséquence, le haut lieu, érigé par les habitant-e-s, pourrait glisser vers ce que Debarbieux nomme le « lieu générique » :

*Il s'agit de formes idéalisées qui trouvent quantité de correspondances dans la matérialité de l'espace géographique; simultanément, elles désignent l'ensemble de ces référents et symbolisent le territoire qui les englobe et dont elles sont un attribut emblématique [nous soulignons] (...) une forme générique, forme susceptible d'être schématisée, stylisée et, par conséquent, délocalisée et décontextualisée.<sup>1442</sup>*

<sup>1442</sup> B. Debarbieux, « Les échelles de l'espace social », art cit, p. 22.

Une participante souligne cet écart entre la stabilisation d'un lieu générique et l'essence du lieu : « *Moi j'avais un a priori parce que c'était un peu un incontournable, un peu comme la Tour Eiffel, dans la liste des choses à faire. Mais en fait, c'est pas ça* »<sup>1443</sup>. Elle met ainsi l'accent sur le fait que le lieu ne peut être stabilisé comme un « site », réciproquement aux sites touristiques habituels. On ne vient pas simplement l'observer, l'admirer, mais faire l'expérience de cette fameuse « *combinaison* » dont émanent de l'inattendu, de la spontanéité, et des surprises<sup>1444</sup> qui, tels des surgissements, rompent la conformité et la continuité. Darwin n'est pas un espace conçu pour les touristes, mais pour la vie.

Le risque de son intégration dans le *branding* de la ville serait alors d'en revenir à une forme de mise en conformité voire d'institutionnalisation : « *Franchement je dirais pas que c'est des hackers, c'est un terme d'activistes... Ils le sont pas autant que ça; c'est quand même devenu une institution<sup>a</sup> [nous soulignons], c'est je crois, le 4<sup>e</sup> lieu le plus visité de Bordeaux.* »<sup>1445</sup>

Ce commentaire articule une double problématique.

En premier lieu, il questionne la possibilité pour les darwiniens de rester « *des hackers* » alors qu'ils connaissent un succès qui, *de facto*, les assimile à la ville, c.-à-d. à la sémiose dominante. C'est en somme la question assénée par Lotman en ouverture de son ouvrage *L'explosion de la culture* : « *comment un système peut-il se développer tout en restant soi-même?* »<sup>1446</sup> Comment une forme peut-elle se stabiliser sans s'institutionnaliser ?

Philippe Barre s'agace à ce sujet : « *C'est vrai qu'on est passé d'un lieu très alternatif à une structure organisée [nous soulignons] et "en vue", c'est la rançon du succès. Je réfute totalement l'image bobo qu'on nous colle.* »<sup>1447</sup> Au cours de nos entretiens effectivement, la quasi-totalité des personnes interrogées se sont accordées sur le fait que « *Darwin, c'est clairement bobo à mort!* »<sup>1448</sup> – sans toutefois que cela soit déploré. Cette image qui colle à la peau de Darwin – et dont ils conviennent eux-mêmes sur leur site internet dans une rubrique intitulée « *Darwin face aux préjugés* »<sup>1449</sup> – nous invite à interroger son

---

<sup>1443</sup> Participante n°18

<sup>1444</sup> « *C'est cool car il s'y passe des petites surprises ponctuelles* » Participante n°7 ; « *Ce lieu est plein de surprises* », avis Google, novembre 2022

<sup>1445</sup> Participante n°10

<sup>1446</sup> J.M. Lotman, *L'explosion et la culture*, op. cit., p. 21.

<sup>1447</sup> In P. Gagnebet, *Réinventer la ville*, op. cit., p. 98.

<sup>1448</sup> Participante n°10

<sup>1449</sup> « *Oui les fondateurs sont des bobos, (et encore, on pourrait en débattre tant ce mot recouvre des réalités bien différentes selon celui qui l'emploie). Et quand bien même, y a-t-il une honte à cela ? Il faudrait s'en excuser ? Au nom de quoi ? Le*

hétérogénéité : ce lieu peut-il être considéré comme une ville dans la ville si sa fréquentation est limitée à une catégorie de la population ? La corrélation établie par Barre entre le succès, la structuration, et l'association au concept de « bobo » interroge : en devenant un lieu attractif, Darwin se serait figé dans une image et aurait peut-être réduit le spectre de la plurisémiotique. Ainsi, le presque tout stabilisé, codifié, conduirait-il à une forme d'institutionnalisation, et donc vers un presque trop ?

En effet, en second lieu, l'institutionnalisation, si l'on en revient à la proposition bourdieusienne, problématise l'uniformisation des valeurs : « (...) dans la mesure où des agents partagent des catégories de perception de la réalité semblables, ils s'accordent spontanément sur certaines valeurs [nous soulignons] »<sup>1450</sup>. Or, comme le suppose François Provenzano en reprenant le constat des sociolinguistes « de même que "la ville plurilingue est [...] un lieu de conflit de langues", comme le dit Louis-Jean Calvet (1994, p. 16), on peut dire que la ville plurisémiotique est un lieu de conflit de sémiose »<sup>1451</sup>. Avec la subsumation de Darwin dans le branding et son institutionnalisation, c'est ce caractère plurisémiotique qui s'efface et potentiellement sa capacité d'urbanité.

Le communiqué de presse du 28 janvier 2022<sup>1452</sup> *Darwin, la Métropole et la Ville de Bordeaux : un dialogue retrouvé* ne dit pourtant pas autre chose que cette volonté d'enclencher un « processus de coopération » conjoint pour « travailler ensemble » dans un « climat apaisé ». En somme, il est temps de stabiliser Darwin, de mettre fin aux conflits, de l'intégrer au système. Des sèmes tels que « stabiliser », « conforter », « régulariser » sont utilisés par la métropole pour définir le projet métropolitain de Darwin : il serait grand temps de conformer ce contre-modèle au système déjà en place, de mettre fin aux tensions qui jalonnent les relations entre la ville et l'écosystème depuis ses débuts. Ceci s'argumente d'autant plus lorsque l'on sait que l'initiative tend elle-même à devenir un modèle cherchant à être répliqué par d'autres territoires ; des élus et institutionnels viennent visiter le lieu dans cette optique.

---

*millier de personnes qui fréquente Darwin chaque jour est très loin de se réduire à la caricature du barbu à vélo et ne se résume pas à la typologie de public de l'une de nos activités parmi tant d'autres. Nous vous invitons à venir le vérifier avec les yeux grands ouverts. » Darwin Écosystème - Bordeaux, <https://darwin.camp/>, art cit.*

<sup>1450</sup> Gisele Sapiro, *Dictionnaire international Bourdieu*, op. cit. p. 1113.

<sup>1451</sup> François Provenzano, « Le street art en façade Reconnaissance, kitsch et université (un cas liégeois) » dans *Les Discours syncrétiques : poésie visuelle, bande dessinée, graffitis*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2019, p. 137.

Les darwiniens porteraient, en conséquence, « *une responsabilité dans le modèle de ville qu'ils inventent* » et ils devraient donc « *devenir exemplaire[s]* »<sup>1453</sup>.

Cependant, si Darwin paraît ouvrir la sémiose urbaine et l'enrichir par ses marges, peut-on y voir un modèle d'urbanité ?

Si l'on en revient à Debarbieux, les urbanités développées à Darwin, ne sont pas uniquement spécifiques au lieu ni à l'initiative en elle-même, mais les résultantes de la combinaison singulière d'un espace, d'un « *presque rien* » et des conflits qui en ont découlé. L'existence même de Darwin provient d'un conflit de sémiose : alors que certain·e·s voyaient dans cette ressource une ressource économique, les membres du collectif et de Darwin y ont vu une ressource sociale, la possibilité d'une vie collective. Ils y ont conçu une réponse possible à la crise de l'urbanité, une manière de repenser la ville. Et c'est parce que cette ressource sociale était menacée que les individus s'y sont impliqués, investis ; que le lieu est devenu un haut lieu. C'est pourquoi si répliquer le « modèle » darwinien semble possible, une différence majeure se dessine : sa réplique ne produirait qu'un lieu générique, et non pas un haut lieu, comme le fut et l'est encore probablement Darwin.

---

<sup>1453</sup> P. Gagnebet, *Réinventer la ville*, op. cit., p. 94.

## Conclusion de partie : le retour de la cité face à la crise de la clarté

Darwin est né de l'infiltration d'un « blanc » de la carte bordelaise – ce qu'Édouard Glissant, dans *Atlas critique de la Guyane*, définit comme des « territoires supposément “vierges” appelant à la conquête et justifiant l'entreprise coloniale »<sup>1454</sup>.

La Caserne Niel, ce blanc de 14 000 m<sup>2</sup> en plein cœur de la métropole bordelaise, appelait indéniablement à la conquête ; restait à savoir laquelle. La caserne serait-elle colonisée par des promoteurs immobiliers en vue de s'insérer dans le continuum de la carte pour en devenir un fragment ? Par des citoyen-ne-s soucieux de préserver un lieu de mémoire collective ? Par de jeunes entrepreneurs qui y voyaient l'opportunité d'y développer leurs projets et idées pour construire « une ville à notre [leur] image » et faire germer un nouveau modèle d'urbanité ?

C'est une colonisation entre ces deux dernières options qui s'imposa ; car être des hackers territoriaux, c'est certes « corriger les failles d'un système », mais c'est aussi imposer un sens, coloniser un espace. Cette « ville à notre image » correspond à un « nous » limité, parcellaire ; ce qui n'est pas nécessairement problématique si l'on n'entend pas l'imposer comme modèle d'urbanités, si on l'envisage pour reprendre un paradigme proposé par Glissant, comme un « archipel », parmi d'autres, d'urbanités. L'archépélisation offre en effet un nouveau prisme de réflexion pour les urbanités. Elle permet de dépasser la fragmentation et, dans le même temps, l'idée de l'urbanité comme harmonie retrouvée. Pour Glissant :

*La pensée archipélique convient à l'allure de nos mondes. Elle en emprunte l'ambigu, le fragile, le dérivé. Elle consent à la pratique du détour, qui n'est pas fuite ni renoncement. Elle reconnaît la portée des imaginaires de la Trace, qu'elle ratifie. Est-ce là renoncer à se gouverner ? Non, c'est s'accorder à ce qui du monde s'est diffusé en archipels précisément, ces sortes de diversités dans l'étendue, qui pourtant rallient des rives et marient des horizons. Nous nous apercevons de ce qu'il y avait de continental, d'épais et qui pesait sur nous, dans les somptueuses pensées de système qui jusqu'à*

---

<sup>1454</sup> <https://www.jssj.org/article/atlas-critique-de-la-guyane/>, (consulté le 24 avril 2023).



*ce jour ont régi l'Histoire des humanités, et qui ne sont plus adéquates à nos éclatements, à nos histoires ni à nos moins somptueuses errances. La pensée de l'archipel, des archipels, nous ouvre ces mers.*<sup>1455</sup>

L'archépélisation assemble et dynamise des tensions que nous n'avons eu de cesse de rencontrer – « discontinu/continu, dispersé/uni, ouvert/fermé, isolé/connecté, délimité/flou (...) »<sup>1456</sup> – mais qui, jusqu'alors n'étaient pensées que par la fragmentation, comme les signes d'une crise de la Totalité. La pensée archipélique au contraire, prévient cette pensée de la Totalité en lui préférant celle de la relation ; tout comme elle privilégie l'idée de processus plus que de système, de singularité plus que de norme. Ce sont les traces de cette pensée complexe que nous retrouvons à Darwin.

Certes, le blanc de la carte s'est finalement coloré d'une signification. Toutefois, à la différence de ce qu'aurait été ce lieu colonisé par des promoteurs immobiliers – un lieu clos, stabilisé – Darwin a conservé des nuances de blancs, des tensions ; ce qui lui donne une position sémiotique singulière dans la ville. Le travail cartographique en témoigne. Alors que le fond de carte aurait pu contraindre les participant-e-s à positionner des signes sur la carte, c'est finalement leur propre position sémiotique, à l'aune de leur expérience sensible du lieu, qu'ils ont interrogé. De cela découle un triptyque singulier : Darwin, aussi bien phénoménologiquement que spatialement et symboliquement, se démarque du reste de la ville.

Finalement, par sa conception spatiale qui favorise l'être ensemble dans l'indépendance, Darwin en revient à l'idée de la cité, en son sens premier, aristotélicien. Au contraire de la ville qui segmente et « fragmente l'existence des riverains et uniformise chaque fragment en vue d'une plus grande efficacité »<sup>1457</sup> suggère Zask, Darwin ouvre au multiple, au divers. Le lieu ne tend pas vers la ville, vers le singulier d'une identité figée, mais vers des singularités individuelles s'exprimant au sein d'une communauté – l'essence même de la cité.

Si indéniablement un groupe restreint s'est approprié ce blanc, Darwin – en mettant au cœur de ses urbanités l'événement, en préservant la présence du vide – en fait subsister l'une des principales caractéristiques, ce que Glissant désigne comme le « droit à l'opacité » :

---

<sup>1455</sup> Édouard Glissant, *Traité du tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997, p. 31.

<sup>1456</sup> *Ibid.*

<sup>1457</sup> J. Zask, *Zoocities, op. cit.*, p. 47.

*Il ne m'est pas nécessaire de « comprendre » qui que ce soit, individu, communauté, peuple, de le « prendre avec moi » au prix de l'étouffer, de le perdre ainsi dans une totalité assommante que je générerais, pour accepter de vivre avec lui, de bâtir avec lui, de risquer avec lui.<sup>1458</sup>*

En outre, Darwin, qualifié de « *ville dans la ville* » – alors même que les participant-e-s sont confrontés à l'impossibilité de définir et caractériser ce qui y fait sens – témoigne qu'obscurité et ville ne sont pas antinomiques; bien au contraire. Dans ce droit à l'opacité, nous retrouvons le mode mineur de Piette : « *[a]ccepter de vivre avec lui* », avec l'autre, ce n'est pas le comprendre, mais justement accepter « *l'indécidabilité de ce que pense l'autre* »<sup>1459</sup>. Accepter que « *[l]a norme est de ne pas se comprendre. Enfin, de ne jamais se comprendre totalement, car, en réalité, nous nous comprenons suffisamment pour faire société* »<sup>1460</sup>. En ce sens, « *faire société* », c'est admettre comme le suggère Lotman que le monde est empli d'« *objets présents dans la réalité sémiotique, mais qui sont “invisibles” à nos yeux puisqu'ils ne correspondent à rien dans notre système de représentation du monde* »<sup>1461</sup>. Le « *vivre ensemble* », pour ne pas être une « *incantation creuse* », se doit d'admettre ces objets invisibles dans la sémiologie urbaine et, par leur truchement, admettre que l'incommunication – pour paraphraser Dacheux – est le sel des urbanités. Les cartes cognitives et les entretiens démontrent cela.

En ce sens, la crise de l'urbanité n'apparaît pas tant comme une crise de la compréhension, de la capacité à vivre ensemble, mais comme une crise de la simplification constante visant l'universalité, une crise de la plurisémiotité... une crise de l'absolu de clarté qui conditionne la vie.

---

<sup>1458</sup> É. Glissant, *Traité du tout-monde*, op. cit., p. 29.

<sup>1459</sup> A. Piette, « Le mode mineur, l'action et la présence », art cit, p. 37.

<sup>1460</sup> É. Dacheux, « L'incommunication, sel de la communication », art cit, p. 269.

<sup>1461</sup> Isabelle Wenger, « Les notions de “sémiosphère” et de “frontière” selon Youri Lotman », *Séminaire : L'histoire du signe dans la culture russe*, 2013, p. 2.



## Conclusion générale

### La (non) crise des urbanités : de la domination symbolique à l'acceptation de l'opacité

*« Cartographions le cercle des empirismes doux, de la caresse, de la danse, des apprivoisements. (...) »*

*Cartographions. Les épis de blé qui poussent dans les têtes nous sortent par le nez. Le temps de la récolte est venu. »*

Arthur Teboul <sup>1462</sup>

Au terme de cette dérive transdisciplinaire et transexpérientielle, nous saisissons l'étendue et les répercussions que pose la question sémiotique de la ville. Les multiples variations du signifiant – cité, ville, non-ville, territoire, urbain, urbanité(s)... – sont fondamentales, car plus qu'une désignation, c'est une configuration ontologique qu'elles entraînent : comment peut-on vivre dans une non-ville, dans une ville inexorablement « *en crise* » ?

La lecture d'Annie Ernaux, en premier lieu son livre *Regarde les lumières mon amour*, nous incita à faire un pas de côté quant à cette problématique de la crise de la ville – point nodal de notre état de l'art pourtant transdisciplinaire et dont les glissements sémantiques paraissaient être une conséquence. Si pour « *raconter la vie* », *la nôtre, aujourd'hui* » c'est étonnamment sans hésiter qu'elle avait choisi les hypermarchés, peut-être était-ce le signe, en fin de compte, que la crise de la ville n'était pas inexorablement corrélée à la crise de l'urbanité, comme nous le supposions jusqu'alors. Les glissements sémantiques successifs, s'ils étaient les conséquences de la crise de la ville, ne pouvaient-ils pas être les causes de la crise de l'urbanité ?

Le travail photographique de Stéphanie Laccombe et sa narration mirent également en lumière que la problématique de la crise de la ville restreignait l'urbanité à une sémiose figée :

---

<sup>1462</sup> « Ça nous fera du bien », *Le déversoir : poèmes minute*, Paris, Éditions Seghers, 2023, p 35.

*La première chose que je fais quand j'arrive dans une région que je ne connais pas, c'est d'aller faire mon marché pour en connaître la culture locale. Ici, il me fallait faire environ 40 kilomètres pour en trouver un. Alors je me suis ravisée, et je me suis mise au travail, à enquêter, à discuter avec les gens du coin pour comprendre l'histoire du territoire. Un nom revenait souvent dans la bouche de ceux que j'interrogeais, ce mot c'était Intermarché et il s'est imposé comme la réponse évidente à la plupart de mes questions : « Il y a tout ce dont on a besoin, même un manège pour les gosses. »*

(...)

*Le supermarché est le symbole de la société marchande, soit, et il n'y a a priori aucun intérêt à décrire le plus commun, le plus terne des univers familiers qui soit. Et pourtant, il semble être le lieu de rencontre dans la région, le lieu où toutes les classes de la société se croisent encore, l'endroit où l'on peut s'évader un peu de son quotidien malgré tout, un des derniers liens sociaux peut-être. Voilà pourquoi j'ai décidé de poser mon regard sur ce parking.<sup>1463</sup>*

Au bout du compte, la crise de l'urbanité n'était-elle pas une crise de la représentation des urbanités et non de l'urbanité elle-même ?

Derrière cette nouvelle problématique et dans les lignes d'Ernaux, se décelait le concept de domination symbolique théorisé par Bourdieu – dont nous connaissons l'impact sur le travail d'Ernaux. Dans le dictionnaire bourdieusien, Denord explique que la domination est la « (...) capacité d'une classe à imposer sa culture et ses intérêts comme légitimes et à faire méconnaître cette imposition comme arbitraire »<sup>1464</sup>. Cette domination peut ainsi être symbolique lorsqu'elle s'applique à la signification, au sens que la classe dominante associe à certains signes. L'écart relevé par Ernaux entre « la pratique réelle de leur fréquentation [ndrl : les hypermarchés] », et les discours et images de la ville, « qui ne correspondent en rien à l'expérience que j'en [ndrl : Ernaux] ai »<sup>1465</sup> témoigne précisément de ce phénomène.

---

<sup>1463</sup> Stephanie Lacombe, *Hyper Life* : <https://lacombestephanie91e7.myportfolio.com/hyper-life>, (consulté le 4 avril 2022).

<sup>1464</sup> François Denord, « Domination » G. Sapiro, *Dictionnaire international Bourdieu, op. cit.*, p. 440.

<sup>1465</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour, op. cit.*, p. 15.

Pour tester cette hypothèse, nous entreprîmes – à l’instar d’Ernaux déconstruisant « *l’incantation creuse au vivre ensemble* »<sup>1466</sup> – de soulever le « (...) *voile des relations enchantées* » [SP : 217] »<sup>1467</sup> comme le nomme Bourdieu. Ce voile, tissé et mis en signe par le *branding* et le *marketing*, prit la forme d’une esthétique de la fragmentation recouvrant l’urbanité. Face à une ville contemporaine *trop* fragmentée, tellement fragmentée qu’il était impossible d’en reconstituer le puzzle, d’y retrouver une Unité, la réponse proposée par le *branding* fut fragmentaire : le fragmentaire pour solder le fragmental en somme. Fragmenter en signes, en portions, en caractéristiques prêts à consommer apparut comme le moyen de résoudre la fragmentalité de la ville devenue phénomène urbain et qui, en conséquence, aurait perdu son essence : la capacité de vivre-ensemble.

Selon ce point de vue, l’urbain aurait entraîné une forme d’acédie, que Barthes définit – dans ses cours au Collège de France sur le « *vivre ensemble* » – comme un « *désinvestissement d’une manière de vivre* »<sup>1468</sup>. De la crise de la ville, de son implosion-explosion, de la perte de ses invariants résulterait une crise de l’urbanité prenant la forme d’une acédie. Les habitant-e-s de la non-ville ne parviendraient plus à vivre ensemble, empêchés par des non-lieux, des effets de fragmentalité. Puisque les signifiants historiquement associés à la ville périlclitaient, les signifiés auraient nécessairement subi le même sort. Un constat plutôt implacable s’il l’on en revient à la définition d’« *urbanitas* », « *politesse d’esprit, de langage et de manières attachées spécialement à la ville de Rome* »<sup>1469</sup> et à la définition actuelle du Robert, « *relations entre habitants d’une ville* ». L’urbanité y est rattachée à une forme topologique stable, délimitée ; associée à une image de la cité grecque ou romaine. Naturellement donc, on chercha à retrouver le sens de la ville – le vivre ensemble – dans des formes idéelles de la cité antique ; elle incarna un idéal déchu à retrouver.

Cependant, ces formes nous apparurent rapidement comme « *idylliques* » – pour Barthes, est idyllique « *tout espace de relations humaines défini par une absence de conflit* » relevant avant tout d’une « *représentation (ou à une fantasmatisation) littéraire de son espace relationnel* »<sup>1470</sup> – et par truchement fourvoyées. De nouveau, il était question de représentation. Les formes idylliques semblaient effectivement idéales pour solder la crise de la ville : bénéficiant d’une sémiose fortement ancrée dans

---

<sup>1466</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>1467</sup> Yves Winkin, « Communication » in G. Sapiro, *Dictionnaire international Bourdieu*, op. cit., p. 330.

<sup>1468</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, op. cit., p. 55.

<sup>1469</sup> C. Foret, *Urbanité : une manière de faire société mise à l’épreuve par la fragmentation urbaine*, op. cit., p. 1.

<sup>1470</sup> Sème qu’il distingue de « l’utopie », par exemple l’utopie fouriériste, qui « *n’élimine pas les conflits, les reconnaît (...) mais les neutralise en les agençant.* » R. Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, op. cit., p. 127.

l'imaginaire collectif, elles répondaient au paradigme de la simplification et permettaient de rendre la ville de nouveau lisible, exportable, représentable. Or, alors que cette quête de l'idyllique était narrée comme la reconquête de la cité, c'était en définitive la ville qui s'infiltrait par toutes les embrassures. En effet, la cité aristotélicienne ce n'était pas le refus des conflits, un « *idéal d'union organique* »<sup>1471</sup>, pas une forme topographique stabilisée, encore moins une identité ou un espace idyllique ; tout ceci, c'était la ville (cf. 4.1.2).

Alors que l'on disait la ville morte au profit d'un urbain désincarné, éclaté, plus que jamais éloigné de la cité idéale, c'était en fait sa forme et sa symbolisation qui s'imposaient, créant un écart entre les praxis, les espaces fréquentés quotidiennement et leurs (non) représentations : ce fut ce qu'on appela la déterritorialisation.

Face à ce paradigme, des initiatives entendirent rouvrir la sémiosphère urbaine en y incluant les formes non idylliques du phénomène urbain. Ce faisant, elles décorrélèrent la crise de la ville de la crise de l'urbanité. Elles attribuèrent cette crise de l'urbanité – à l'instar d'Ernaux – à la représentation de ces nouveaux signes.

Pour mener à bien ce dessein, elles proposèrent des solutions somme toute de la même teneur que celle qui fut proposée pour contrer l'acédie comme le suggère Barthes : le cénobitisme, fait « *d'intégrer le moine dans une structure communautaire forte* »<sup>1472</sup>. Elles recréèrent ainsi des communautés de valeurs via une approche fragmentaire du territoire : communauté de jeu, communauté artistique, communauté intellectuelle. Nous retrouvons en quelque sorte l'idée aristotélicienne de la cité et dans le même temps une forme de réponse à l'appel lancé en 2016 par Bailly et Marchand à concevoir « *un nouveau paradigme urbain qui reposerait sur la place qu'il conviendrait de donner à la subjectivité et aux expériences individuelles* »<sup>1473</sup>. L'acédie était contrée, les urbanités retrouvées ?

Pas vraiment. Malgré un retour au sensible instaurant une reterritorialisation, ces initiatives poursuivaient l'entreprise de déréalisation des urbanités puisqu'elles conservaient l'état d'esprit remis en cause par Ernaux selon lequel l'urbanité n'était plus accessible spontanément, qu'il fallait la programmer, la médier, la fragmenter. Elles continuaient de penser que nous étions face à une situation d'acédie qu'elles, en tant

---

<sup>1471</sup> J. Zask, *Zoocities*, op. cit., p. 44.

<sup>1472</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, op. cit., p. 55.

<sup>1473</sup> D. Marchand et E. Bailly, « La ville sensible au cœur de la qualité urbaine », art cit, p. 1.

que médiations, pouvaient aider à résoudre. Or, ce qu'Ernaux problématisait dans ses ouvrages, c'était la crise même de l'urbanité.

La découverte des travaux de Piette sur l'anthropologie du minimal, de Morin sur la théorie de la complexité et de Jankélévitch sur le « *je-ne-sais-quoi* » nous aidèrent à valider et donner corps à l'hypothèse sous-jacente d'Ernaux. À la lecture de ces travaux de même qu'à la découverte de Darwin Écosystème, ce que nous prenions pour un désinvestissement social prit une autre coloration, il devenait le signe d'une nouvelle forme d'urbanités répondant à de nouveaux besoins. Dans un espace saturé de signes, zoné, délimité, dans un monde de la surcommunication, l'incommunication pouvait être le sel des urbanités ; le mode mineur leur raison d'être.

Le travail de cartographie cognitive éclaira particulièrement cette dimension. Le relatif vide des cartes démontrait que l'on venait à Darwin précisément pour pouvoir ne rien faire, simplement être présent aux autres, sans stratégie, sans nécessité d'entrer en contact ; simplement pour bénéficier d'une suspension de sens. En refusant toute tentative d'enfermement, tout paradigme de cadrage, les vides darwiniens rendaient cela possible. En outre, nous pûmes corrélérer cette présence de vides à l'irréductible sensation de « *vie* » éprouvée par l'ensemble des personnes interrogées. La philosophie de Lao Tseu, pour qui « *[l]a matière est utile, mais c'est dans son absence que naît le fonctionnement des choses* »<sup>1474</sup> ; s'imposait à nous. Si le sème de « *vie* » fut le plus associé à ce lieu, tout comme celui de « *respiration* » n'y voyons pas hasard ou anecdotisme : c'est bien l'illustration d'une nouvelle production d'urbanités, une production via de l'espace vécu ou perçu. C'est cette différence qui fait possiblement de Darwin en haut lieu. Lefebvre ne disait pas autre chose lorsqu'il s'interrogeait rhétoriquement :

*[l]a ville est-ce cette somme d'indices et d'indications, de variables et de paramètres, de corrélations, cette collection de faits, des descriptions, d'analyses fragmentaires parce que fragmentantes ? Ces découpages analytiques ne manquent pas de rigueur, mais comme on l'a dit, la rigueur est inhabitable [nous soulignons].<sup>1475</sup>*

---

<sup>1474</sup> Lao Tseu, *Le livre de la voie et de la vertu*, traduit par Jean Lévi, Albin Michel. S. Renaudie, *La ville par le vide*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>1475</sup> H. Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 33.



Ce qui était habitable en revanche, si l'on en revenait à Barthes, c'était le vivre-ensemble. Ce dernier en propose deux types : le cénobitique, précédemment évoqué – «où tout repas, liturgies et travaux s'effectuent en communauté»<sup>1476</sup> – et l'idiorythmie, monastère «où chacun vit littéralement à son propre rythme. Les moines y ont des cellules particulières, prennent leur repas chez eux (...) et peuvent conserver les biens qu'ils possédaient au moment des vœux [...]»<sup>1477</sup>. Alors que les stratégies visant à retrouver une forme idéale de la cité paraissaient rattacher le vivre-ensemble à une forme cénobitique, Darwin prenait le contre-pied en repensant un vivre-ensemble idiorythmique : au sein de la Caserne Niel, on peut vivre et être présents aux autres tout en adoptant son propre rythme.

Mais quel rapport avec les hypermarchés pourrait-on se dire ? C'est une tension que nous mêmes du temps à solder. En effet, quoi de plus oxymorique avec les hypermarchés que le vide quantique ? Rien sans doute, si l'on s'en tient au mode majeur. Mais dans *Regarde les Lumières mon amour* Ernaux expose d'autres formes de vides tel :

*[l]e temps de l'attente à la caisse, celui où nous sommes le plus proches les uns des autres. Observés et observant, écoutés, écoutant. Ou simplement nous saisissant de manière intuitive, flottante. Exposant, comme nulle part autant, notre façon de vivre et notre compte en banque. (...). Exposant (...) son souci d'autrui – en plaçant le séparateur de caisse derrière ses courses à l'intention du client suivant, en rangeant son panier vidé au-dessus des autres.*<sup>1478</sup>

Comme à Darwin, le temps d'attente à la caisse est une suspension de sens potentialisant une autre présence à l'autre. Ainsi, à Darwin comme dans les hypermarchés, les urbanités prennent la forme de co-présences latérales :

*(...) quand on y songe, il n'y a pas d'espace, public ou privé, où évoluent et se côtoient autant d'individus différents (...). Pas d'espace fermé où chacun, des dizaines de fois par an, se trouve mis davantage en présence de ses semblables [nous soulignons], où chacun à l'occasion d'avoir un aperçu sur la façon d'être et de vivre des autres.*<sup>1479</sup>

---

<sup>1476</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, op. cit., p. 37.

<sup>1477</sup> *Ibid.*

<sup>1478</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 61.

<sup>1479</sup> *Ibid.*, p. 14.

Ce que raconte Ernaux, c'est la communauté de fait, plus que la communauté de valeur. Elle y voit les urbanités réelles, non feintes, non fragmentées. Rappelons-nous que Mongin, dans son livre sur *La Condition urbaine*, invitait à contrer le dangereux discours de l'après-ville, qui «*qui esquivé la conflictualité*», en créant «*des espaces où la conflictualité ne soit pas esquivée*» : l'hypermarché nous semble, paradoxalement, mais aussi spontanément, être un de ces espaces. Pour ce qui est de Darwin, la conflictualité interne paraît plus limitée, puisqu'on y évoque souvent une fréquentation «*bobo*» qui est certes visible, mais pas nécessairement excluante.

Finalement, en refusant la «*hiérarchisation symbolique et morale*»<sup>1480</sup> des espaces urbains, Darwin Écosystème tout comme les œuvres susmentionnées optent pour une récusation de la crise de l'urbanité. Si la crise de la ville y est présente, son étalement, sa profusion de «*prétendus non-lieux*» n'y est pas pour autant corrélée à une crise de l'urbanité pas plus qu'elle n'est sujette à un phénomène d'acédie. L'urbanité n'y est plus liée à une unité spatiale, à un ajustement entre les individus et une forme spatiale, mais à une manière d'être présents et de s'ajuster les uns aux autres, sans pour autant avoir besoin d'un degré de présence maximal. À la lumière de ces exemples les urbanités paraissent être – plus que la recherche d'une présence harmonieuse, totale – les quelques bribes de nous que nous abandonnons aux autres, sans même le savoir, sans stratégie aucune, et qui pourtant font sens. Des urbanités certes, sans doute mineures, moins valorisables, mais assurément moins simulées, moins fourvoyées.

Voici le point central de cette conclusion et les raisons pour lesquelles, alors que nous introduisons ce travail sur la question de la ville, nous aboutissons sur les urbanités. Voici pourquoi l'urbanité n'est pas selon nous «*une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*» pour paraphraser le titre de l'article de Catherine Foret, mais une manière de faire société mise à l'épreuve par des processus de fragmentation tentant de gérer, de solder la crise de la ville. Le règne symbolique de la ville sur l'urbain est le fruit d'une domination qui, sous l'apparence d'un retour à l'idyllique de la cité démocratique efface l'espace vécu. La peur d'une ville illisible, d'une situation d'incommunication, la volonté de communiquer «*l'esprit de la ville*» fragilise finalement l'essence de ce que fut et devrait être un lieu de vie à haute densité, un espace à vivre perpétrant un «*(...) tenir ensemble des corps individuels,*

---

<sup>1480</sup> B. Bisson et al., « 5. La mort de l'urbain et le règne de la (grande) ville ? », art cit §10.

*des corps libres* » qui « *sans les condamner à être trop unis, sans les condamner à être trop seuls (...)* »<sup>1481</sup> sans les condamner à un absolu de clarté, accepte et revendique la part d'opacité narrée par Glissant :

*Que l'opacité, la nôtre s'il se trouve pour l'autre, et celle de l'autre pour nous quand cela se rencontre, ne ferme pas sur l'obscurantisme ni l'apartheid, nous soit une fête, non une terreur. Que le droit à l'opacité, par où se préserverait au mieux le Divers et par où se renforcerait l'acceptation, veille, ô lampes ! sur nos poétiques.*

Face au paradigme de simplification qui a participé à corréler crise de la ville et crise de l'urbanité, admettre que l'opacité est inhérente au vivre ensemble serait alors gage de retour à des urbanités plurielles, mouvantes, dissonantes et perturbantes, à des présences latérales, des présences sans stratégie ; gages de vie :

*Car la ville en son essence relève du vivant. Et le vivant se fait, s'exprime et prend son sens dans son cheminement même, sans aboutissement, sans vérité suprême, juste le cheminement avec sans doute des régressions et des fulgurances, des avancées et des effondrements, mais toujours avec cette énergie qui fait que le vivant se cherche, attend, espère, essaye et reste toujours disponible pour les imprévisibles (...).*<sup>1482</sup>

---

<sup>1481</sup> O. Mongin, *La Condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 68.

<sup>1482</sup> P. Chamoiseau, *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., p. 76.

## Bibliographie

### Références théoriques

AGIER Michel, « La ville, la rue et le commencement de la politique. », *Multitudes*, 2004, vol. 17, n° 3, p. 139-146.

AMARIE Olga, « Le fractionnement et la continuité du moi dans l'écriture oulipienne », *M@gm@*, 1 mai 2012, vol. 10, n° 2.

ANNE-MARIE Clément et CAROLINE Dupont, « Quignard et La Bruyère. La biographie en mode mineur », *Temps Zéro : Revue d'Étude des Écritures Contemporaines*, 1 décembre 2010, vol. 4.

ARDENNE Paul, « Dérives inconditionnelles vs dérives sous condition (ville libre et ville carcérale) », *Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Éthique*, 8 mars 2023, n° 1.

ASCHER François, « “Les villes se construisent sur des compromis”, propos recueillis par Grégoire Allix », *Le Monde.fr*, 14 mai 2009

ASCHER François, *Métapolis, ou, L'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995, 348 p.

ASHWORTH Gregory John, VOOGD Henk et VOOGD Jan Hendrik, *Selling the City: Marketing Approaches in Public Sector Urban Planning*, Groningen, Netherlands, Belhaven Press, 1990, 200 p.

ASSADOLLAHI Allahchokr, « Les mécanismes de la déconstruction chez Sarraute et chez Robbe-Grillet (Les Fruits d'Or et Les Gommages) », *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, 1 septembre 2009, vol. 5, n° 10, p. 15-28.

AUGE Marc, *L'Avenir des terriens : Fin de la préhistoire de l'humanité comme société planétaire*, Paris, Albin Michel, 2017, 132 p.

AUGE Marc, « Retour sur les « non-lieux » », *Les transformations du paysage urbain, Communications*, 2010, n° 87, n° 2, p. 171-178.

AUGE Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil (coll. « La librairie du XXe siècle »), 1992, 160 p.

AUGOYARD Jean-François, « La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? », *Le Débat*, 1991, vol. 65, n° 3, p. 51-58.

BADIR Sémir et DUCARD Dominique, *Roland Barthes en Cours (1977-1980). Un style de vie*, Dijon, EUD, 2009.

BAERT Frank et VIART Dominique, *La littérature française contemporaine : questions et perspectives*, Leuven University Press, 1993, 172 p.

BAILLY A. S., « La géographie de la perception dans le monde francophone : une perspective historique », *Geographica Helvetica*, 31 mars 1981, vol. 36, n° 1, p. 14-21.

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard., Paris, (coll. « Grand format »), 1978, 496 p.

BANDIER Norbert, « Les surréalistes et la ville : Note pour une compréhension du thème de la ville dans la revue La Révolution Surréaliste » dans *La Parole de la ville*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (coll. « Sociologie »), 2019, p. 11-45.

- BANOS Arnaud, MORENO Diego, PIVANO Cyril et TAILLANDIER Patrick, « Christaller, still alive ! », *Cybergeo : Revue européenne de géographie / European journal of geography*, 2011.
- BARABEL Michel, MAYOL Samuel et MEIER Olivier, « Les médias sociaux au service du marketing territorial : une approche exploratoire », 2010, *Management&Avenir*, n° 32, p. 233 à 253.
- BARASH Jeffrey Andrew, « Qu'est-ce que la mémoire collective ? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricoeur », *Revue de métaphysique et de morale*, 2006, vol. 50, n° 2, p. 185-195.
- BARDET Gaston, « L'Urbanisme, science sociale », *Chantier*, 1947 p. 125-131.
- BARTHES Roland, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Imec., Paris, Seuil (coll. « traces écrites »), 2015, 253 p.
- BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil (coll. « Tel quel »), 1977, 280 p.
- BARTHES Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Poche., Paris, Point, 1975, 204 p.
- BARTHES Roland, « Sémiologie et Urbanisme », *Architecture Aujourd'hui*, 1970, n° 153, p. 11-24.
- BARTHES Roland, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, 1966, vol. 8, n° 1, p. 1-27.
- BARTHES Roland, *Mythologies*, Seuil., Paris, 1957.
- BARTHES Roland, CLERC Thomas et MARTY Eric, *Le neutre ; cours au Collège de France*, Grand Format., Paris, Seuil, 1977.
- BATTINI Laura, « Göbekli Tepe ou le premier temple ? Carnet de blog, Sociétés humaines du Proche-Orient ancien, Hypothèse, 5 mai 2018.
- BEAUJEU-GARNIER Jacqueline et CHABOT Georges, *Traité de géographie urbaine*, Armand Colin., Paris, 1963, 493 p.
- BEKKOUCHE Ammara, « Urbanisme n° 378, mai-juin 2011 Dossier : Les villes moyennes contre-attaquent », *Insaniyat / Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, 31 décembre 2011, n° 54, p. 186-187.
- BENALI Kenza, « La ville à l'ère actuelle : vers une nouvelle définition? », *Canadian Journal of Urban Research*, 2006, vol. 15, n° 1, p. 79-98.
- BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle : le livre des passages*, traduit par Jean Lacoste, Paris, les Éd. du Cerf (coll. « Passages »), 1939, 974 p.
- BERDET Marc, « Benjamin sociographe de la mémoire collective ? », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 1 juin 2005, n° 3.
- BERDOULAY Vincent, « Remarques sur la géographie de la perception », *L'Espace géographique*, 1974, vol. 3, n° 3, p. 187-188.
- BERNARD-RABADI Isabelle, « La ville, espace privilégié du roman de Jean Echenoz », 2010, vol. 37, n° 1, p. 260-278.
- BERQUE Augustin, *Du geste à la cité - Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque des sciences humaines »), 1993, 264 p.

- BERQUE Augustin, « Milieu, Trajet De Paysage Et Déterminisme Géographique », *L'Espace géographique*, 1985, vol. 14, n° 2, p. 99-104.
- BERRY-CHIKHAOUI Isabelle, « Les notions de citadinité et d'urbanité dans l'analyse des villes du Monde arabe », *Les Cahiers d'EMAM. Études sur le Monde Arabe et la Méditerranée*, 1 juillet 2009, n° 18, p. 9-20.
- BERTHOME Lucile et TSALA EFFA Didier, « Le sens de la ville aux prises avec la recherche : essai de recension sémiotique », *Revue Marketing Territorial*, 2022, n° 9.
- BERTIN Erik, « Penser la stratégie dans le champ de la communication : une approche sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 2007, vol. 110.
- BISSON Brieuc, CHARMES Éric, KENNEDY Loraine, PINSON Gilles et TALLEC Josselin, « 5. La mort de l'urbain et le règne de la (grande) ville ? » dans Félix Adisson, Sabine Barles, Nathalie Blanc, Olivier Coutard, Leïla Frouillou et Fanny Rassat (eds.), *Pour la recherche urbaine*, Paris, CNRS Éditions (coll. « Hors collection »), 2022, p. 107-123.
- BONARD Yves et CAPT Vincent, « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? », *Articulo - Journal of Urban Research*, 24 octobre 2009, Special issue 2.
- BONICCO Céline, « La ville comme forme de la vie moderne », *Cahiers philosophiques*, 2009, vol. 118, n° 2, p. 48-58.
- BOSSE Anne, DEVISME Laurent et DUMONT Marc, « Actualités des mythologies pavillonnaires. », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 2007, n° 102, p. 141-151.
- BOUCHY Florence et ECHENOZ Jean, « La manière d'être Jean Echenoz », *Le Monde.fr*, 23 févr. 2017.
- BOUDES Philippe, « Social Morphology and Environmental Sociology: Halbwachs and the Study of Nature/Society Relationship », *L'Année sociologique*, 16 mai 2011, vol. 61, n° 1, p. 201-224.
- BOUDES Philippe, *L'environnement, domaine sociologique La sociologie française au risque de l'environnement*, Thèse, Université Victor Segalen, Bordeaux II, 2008.
- BOULET Jacques, « La ville vestige », *Appareil*, 9 juin 2008, Numéro spécial, p. 5-15.
- BOURCIER Danièle, *La sérendipité, le hasard heureux*, Paris, Hermann, 2011, 419 p.
- BOURDIEU Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de minuit - Avec le concours de la Maison des Sciences de l'Homme, 2018, 641 p.
- BOURILLON Florence, *Les villes en France au XIXe siècle*, Gap, Ophrys (coll. « Synthèse [sigma] histoire »), 1992, 197 p.
- BOUTAUD Jean-Jacques, « Du sens, des sens. Sémiotique, marketing et communication en terrain sensible », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 22 août 2007, n° 23.
- BRAVO Federico, « Les pratiques anthologiques. Pour une critique du fragment », *Le phénomène anthologique dans le monde ibérique*, 2000, (coll. « Maison des Pays Ibériques »), p. 19-34.
- BRETON David Le, « Pour une anthropologie des sens », *VST - Vie sociale et traitements*, 2007, n° 96, n° 4, p. 45-53.

BREVIGLIERI Marc, « Une brèche critique dans la “ ville garantie ” ? Espaces intercalaires et architectures d’usage » dans E. Cogato-Lanza, L. Pattaroni, M. Piraud et B. Tirone (eds.), *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes / Genève*, Genève, MétisPress, 2013, p. 213-236.

BRUNET Roger, « Analyse des paysages et sémiologie. Éléments pour un débat », *L’Espace géographique*, 1974, vol. 3, n° 2, p. 120-126.

BUTOR Michel, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1992, 184 p.

BUTOR Michel, *La Modification*, Paris, Éditions de minuit, 1980, 299 p.

CADRIN Daniel, « En Bible et en ville : entre Babel, Jérusalem et Rome », *Revue Lumen Vitae*, 2011, Volume LXVI, n° 4, p. 369-380.

CAMBIER Alain, « Quand la ville fait monde... », *Cahiers philosophiques*, 2009, N° 118, n° 2, p. 9-21.

CANDAU Joël, *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d’un savoir-faire sensoriel*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Sociologie d’aujourd’hui »), 2000, 180 p.

CARON Patrick et CHEYLAN Jean-Paul, « Donner sens à l’information géographique pour accompagner les projets de territoire : cartes et représentations spatiales comme supports d’itinéraires croisés », *Géocarrefour*, 1 avril 2005, vol. 80, vol. 80/2, p. 111-122.

CASTELLS Manuel, *La société en réseaux*, Paris, Fayard, 2001, 671 p.

CASTELLS Manuel, « Y a-t-il une sociologie urbaine ? », *Sociologie du travail*, 1968, vol. 10, n° 1, p. 72-90.

CAUQUELIN Anne, « Chapitre 1. De l’espace et des lieux » dans *Le site et le paysage*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige »), 2013, p. 73-87.

CERTEAU Michel de, GIARD Luce et MAYOL Pierre, *L’invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, 456 p.

CHALAS Yves, *L’invention de la ville*, Université du Michigan, Anthropos, 2000, 222 p.

CHAMARD Camille, « Le marketing territorial : un oxymore au service d’un défi scientifique et empirique », *Revue Marketing Territorial*, printemps 2018, vol. 0.

CHAMARD Camille et SCHLENKER Lee, « La place du marketing territorial dans le processus de transformation territoriale », *Gestion et management public*, 2017, 6 / 1, n° 3, p. 41-57.

CHARBONNIER Georges, *Entretiens [avec Marcel Duchamp]*, Allia, 2014, 64 p.

CHAUVIER Éric, *Contre Télérama*, Paris., Allia, 2014, 29 p.

CHAUVIER Éric, « Itinéraires dans la périurbanité « molle » : entre tout-fonctionnel et résistance », *Articulo - Journal of Urban Research* [online], 28 juin 2012, n° 8.

CHENET-FAUGERAS Françoise, « L’invention du paysage urbain », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 83, p. 27-38.

CHOAY Françoise, *Pour une anthropologie de l’espace*, Paris, Le Seuil (coll. « La Couleur des idées »), 2006, 418p.

CHOAY Françoise, « De la ville à l’urbain », 1999, *Urbanisme* n° 309, p.165-198.

CHOMBARD DE LAUWE Paul-Henri, « Appropriation de l'espace et changement social », *Appropriation de l'espace et changement social*, 1979, vol. 56, p. 141-150.

CITOT Vincent, « Les temps hypermodernes, de Gilles Lipovetsky », *Le Philosophoire*, 2004, vol. 22, n° 1, p. 184-188.

CLAVAL Paul, « Étudier la ville à travers son fonctionnement ou à travers l'art d'habiter » dans Pascal Tozzi (ed.), *Villes et quartiers durables : la place des habitants : La participation habitante dans la mise en durabilité urbaine : discours, effets, expérimentations et mises à l'épreuve*, Bordeaux, Carrières Sociales Editions (coll. « des Paroles & des Actes »), 2017, p. 35-59.

CLAVAL Paul, « Les interprétations fonctionnalistes et les interprétations symboliques de la ville », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 10 mars 1999, p.31-63.

CLAVAL Paul, « La géographie et la perception de l'espace », *L'Espace géographique*, 1974, vol. 3, n° 3, p. 179-187.

CLEMENTI Kevin, « La socialisation à la frontière au prisme des cartes cognitives, des pratiques et des discours. Portrait de deux jeunes Strasbourgeoises », *Regards Sociologiques*, 2022, vol. 6, p. 33-48.

CLEMENTI Kevin et RAMADIER Thierry, « Saisir la position sémio-spatiale d'un élément géographique dans les cartes cognitives », *M@ppemonde, [Online]*, 135 | 2023.

CONDE Michel, « Représentations sociales et littéraires de Paris à l'époque romantique - Persée », *Romantisme*, 1994, La ville et son paysage, n° 83, p. 49-58.

CORBOZ André et MAROT Sébastien, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, Éditions de l'Imprimeur (coll. « Collection Tranches de villes »), 2001, 281 p.

COSTES Laurence, *Lire Henri Lefebvre: Le droit à la ville: vers la sociologie de l'urbain*, Paris, Ellipses (coll. « Lire/Socio »), 2009, 160 p.

COULON Cécile, *Les grandes villes n'existent pas*, Paris, Point, 2015, 129 p.

COURTES Joseph, *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette Supérieur, 1991, 304 p.

CRAIPEAU Sylvie, *La société en jeu(x) : le laboratoire social des jeux en ligne*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Hors collection »), 2011, 216 p.

CUSIN François, LEFEBVRE Hugo et SIGAUD Thomas, « La question périurbaine. Enquête sur la croissance et la diversité des espaces périphériques », *Revue française de sociologie*, 2016, vol. 57, n° 4, p. 641-679.

CUSSET François, « La foire aux fiefs », *Le Monde diplomatique*, 1 mai 2007.

DACHEUX Éric, « L'incommunication, sel de la communication », *Hermès, La Revue*, 2015, vol. 71, n° 1, p. 266-271.

DAGOGNET François, « Le déchet » dans Martine Tabeaud et Grégory Hamez (eds.), *Les métamorphoses du déchet*, Paris, Éditions de la Sorbonne (coll. « Géographie »), 2000, p. 9-14.

DARCHEN Sébastien, TREMBLAY Diane-Gabrielle et TREMBLAY Diane-Gabrielle, La thèse de la « classe créative » : son incidence sur l'analyse des facteurs d'attraction et de la compétitivité urbaine, dans Diane-Gabrielle Tremblay, *La compétitivité urbaine et la qualité de vie* 1 février 2008, n° 37, consulté le 26 octobre 2022.



DAVID-GELINAS Jonathan, *Le phénomène du place branding : une dynamique postmoderne, les cas de Saint-Camille et de Saint-Adrien dans la MRC des Sources*, Mémoire, Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec, Canada), 2016.

DAVREU Robert, « Londres, Blake et Wordsworth. Genèse poétique d'une vision moderne de la ville », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 83, p. 39-48.

DE BOISDEFFRE Pierre, « Audience Et Limites Du "Nouveau Roman" », *Revue des Deux Mondes (1829-1971)*, 1967, p. 503-513.

DEBARBIEUX Bernard, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 340.

DEBARBIEUX Bernard, « Le lieu fragment et symbole du territoire », *Espace et société*, 1 janvier 1995, Les échelles de l'espace social, n°82-83, p. 15-37.

DEBARBIEUX Bernard, « Du haut lieu en général et du mont Blanc en particulier », *L'Espace géographique*, 1993, vol. 22, n° 1, p. 5-13.

DEBORD Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996, 208 p.

DEBORD Guy, « Théorie de la dérive », *Internationale situationniste*, décembre 1958, n° 2, p. 19-23.

DEBORD Guy, « Définitions », *Internationale situationniste*, juin 1958, n° 1, p. 13-14.

DEBORD Guy, « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues*, décembre 1956, n° 9.

DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Editions de Minuit, 1991, 206 p.

DENIZEAU Laurent, « L'infra de l'humain : du mode mineur de la réalité à l'anthropologie existentielle dans l'œuvre d'Albert Piette », *Le Philosophoire*, 2015, vol. 44, n° 2, p. 177-199.

DESROSIERS David, « Georges Perec et la crise du langage. De la critique du Nouveau Roman à l'apologie de Robert Antelme », *Politiques de la littérature. Une traversée du XXe siècle français*, 2014, vol. 35, (coll. « Figura »), p. 121-146.

DETRAZ Yvan, *Zone sweet zone : la marche comme projet urbain*, Marseille, Éditions Wildproject (coll. « Tête nue »), 2020, 175 p.

DIAMANTI Eleonora, *Politiques de la créativité : une approche éco-sémiotique de l'espace urbain : le Quartier des spectacles de Montréal*, Thèse ou essai doctoral accepté, Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec, Canada), 2015.

DONDERO Maria, « Du texte à la pratique : Pour une sémiotique expérimentale », *Semiotica*, 16 janvier 2017, vol. 2017.

DUCHET Claude, « La ville-siècle », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 83, p. 1-4.

DUFAY Samuel, « Patrick Modiano, le piéton de Paris », *Le Point*, 27 oct. 2019 p.

DUPUIS Jérôme, « Michel Houellebecq, ou la possibilité d'une ville », *L'express.fr*, 23 juin 2016 p.

DURKHEIM Émile, *Le suicide : étude de sociologie*, Paris, Alcan, 1897, 520 p.

- DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, F. Alcan, 1895, 210 p.
- DURKHEIM Émile et MAUSS Marcel, *De quelques formes primitives de classification*, Paris, Humensis, 2017, 121 p.
- ECO Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985, 166 p.
- EDOUARD Jean-Charles, « L'attrait des petites villes, une chance pour redynamiser leur centralité ? Réflexions à partir du cas des petites villes auvergnates », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 10 juillet 2019, n° 3.
- FEREOL Marie-Ève, « Le modèle de Christaller et les espaces interstitiels du Massif central », *M@ppemonde, Maison de la Géographie*, Montpellier, 2013, vol. 112, p. 1-16.
- FERNANDEZ Anne-Sophie et LE ROY Frédéric, « Pourquoi coopérer avec un concurrent ? Une approche par la RBV », *Revue française de gestion*, 2010, vol. 204, n° 5, p. 155-169.
- FIJALKOW Yankel et LEVY Jean-Pierre, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », *Annales de géographie*, 2008, n° 662, n° 4, p. 20-41.
- FIJALKOW Yankel et LEVY Jean-Pierre, « Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000) », *Annales de géographie*, 2008, n° 662, n° 4, p. 20-41.
- FISCHER Gustave-Nicolas, « L'espace comme nouvelle lecture du travail », *Sociologie du travail*, 1978, vol. 20, n° 4, p. 397-422.
- FIXOT Anne-Marie, « Paul-Henry Chombart de Lauwe et les enjeux d'une démocratie locale vécue » dans Sylvain Allemand, Armand Frémont et Édith Heurgon (eds.), *Aménagement du territoire : Changement de temps, changement d'espace*, Caen, Presses universitaires de Caen (coll. « Colloques de Cerisy »), 2017, p. 155-170.
- FLEURY Cynthia, *Le charme du je-ne-sais-quoi*, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/un-ete-avec-jankelevitch/un-ete-avec-jankelevitch-du-vendredi-15-juillet-2022-6723153>, 15 juillet 2022, consulté le 27 février 2023.
- FLEURY WULLSCHLEGER Marie, « Éprouver la frontière. Oscillations de la littérature "post-postmoderne" entre référentialité et fictionnalité », *A contrario*, 2018, vol. 27, n° 2, p. 137-155.
- FLIPO Jean-Pierre et TEXIER Laurence, « Marketing territorial : de la pratique à la théorie », *Marketing territorial : de la pratique à la théorie*, *Revue Française de Marketing*, 1992, n° 136, p. 41-52.
- FONTANILLE Jacques, « "Hors du texte, point de salut". L'approche sémiotique » dans *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Formes sémiotiques »), 2002, p. 3-17.
- FONTANILLE Jacques, « Passions et émotions. La princesse de Clèves, Mme de la Fayette » dans *Sémiotique et littérature*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Formes sémiotiques »), 1999, p. 63-90.
- FOREST Philippe, *Aragon*, Paris, Gallimard, 2015, 826 p.
- FORET Catherine, *Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*, Lyon, Pour la Direction Prospective du Grand Lyon (coll. « Millénaire 3, Soutenabilité »), 2010.
- FOTTORINO Eric, VEY François, *Bruno Latour : « Je suis un philosophe de terrain »*, Le Un Hebdo, <https://le1hebdo.fr/journal/actualite/bruno-latour-je-suis-un-philosophe-de-terrain--795.html>, consulté le 7 décembre 2022.

FOURNIER Laurent-Sébastien et RAVENEAU Gilles, « Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps », *Journal des anthropologues*, juin 2008, n° 112-113, p. 9-22.

FOURNY Marie-Christine, « Identité et aménagement du territoire. Modes de production et figures de l'identité de territoires dans les recompositions spatiales » dans Fabrice Thuriot Jean-Claude Nemery, Michel Rautenberg. *Les stratégies identitaires de conservation et de valorisation du patrimoine.*, L'Harmattan, 2008, pp.101-114.

FREY Jean-Pierre, « Les morphologies sociales et urbaines comme enjeux de l'interdisciplinarité », *Nordic and International Urban Morphology : Distinctive and Common Themes*, 2006.

FREY Jean-Pierre, « Paul-Henry Chombart de Lauwe: la sociologie urbaine française entre morphologie et structures », *Espaces et sociétés*, 2000, vol. 103, n° 3, pp. 27-56.

FRIAS Anibal, « Une introduction à la ville sensible », *Recherches en anthropologie au Portugal*, 2001, vol. 7, n° 1, pp. 11-36.

FROMENTIN Eugène, *Dominique*, Paris, Hachette, 1863, 372 p.

GAGNEBET Philippe, *Réinventer la ville : les (r)évolutions de Darwin à Bordeaux*, Paris, Ateliers Henry Dougier, 2016, 122 p.

GANCILLE Jean-Marc et BARRE Philippe, « L'écosystème urbain Darwin. Du hacking territorial à un nouveau modèle de coproduction de la ville ? », *Futuribles*, 25 août 2016, n° 414, p. 43-51.

GARCIN Jérôme, « « Paris, ma ville intérieure » », *L'Obs*, 2007.

GASPARINI Philippe, « De quoi l'autofiction est-elle le nom ? », [conférence donnée le 9 octobre 2009] Université de Lausanne, 2009.

GAUBERT Jérémy, *Philosophie du marcheur : essai sur la marchabilité en ville*, Vincennes, Terre Urbaine, AsM Editions (coll. « L'esprit des Villes »), 2021, 189 p.

GAUBERT Jérémy, *De la marchabilité, approches phénoménologiques de la marche urbaine*, Thèse de doctorat, Paris Est, Paris, 2019.

GAZAGNES Arnaud, « Des maths, Georges Perec et La vie, Mode d'emploi », *APMEP*, septembre 2016, Maths et écriture, n° 511, p. 551-558.

GEORGE Eric, *La ville dans la bible, Caïn : le fondateur.*, <http://miettesdetheo.over-blog.com/article-3314377.html>, 2010, consulté le 17 juin 2021.

GERVAIS Bertrand, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire, tome I.*, Le Quartanier., Montréal, Canada, (coll. « Erres Essais »), 2007, 248 p.

GERVAIS Bertrand et LEMIEUX Audrey, *Perspectives croisées sur la figure : à la rencontre du lisible et du visible*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 314 p.

GERVAIS-LAMBONY Philippe, « La citadinité, un arbre dans la forêt ou comment un mot peut en cacher d'autres » dans *Vocabulaire de la ville*, Nantes, Éditions du temps, 2001, p. 92-108.

GERVEREAU Laurent, *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2020, vol.5e éd., 192 p.

GLIGOR Adela, « L'écriture fragmentaire des Fous de Bassan d'Anne Hébert » dans Françoise Daviet-Taylor et Laurent Gourmelen (eds.), *Fragments: Entre brisure et création*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire »), 2019, p. 191-206.

GLISSANT Édouard, *Traité du tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997, 261 p.

GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1995, 120 p.

GLOTZ Gustave, *La cité grecque*, Paris, La Renaissance du livre, 1928, 518 p.

GOLD John, *Place Promotion: the use of publicity and public relations to sell towns and regions*, Chichester, John Wiley, Belhaven Press., Chichester, 1994, 278 p.

GONTARD Marc, *Écrire la crise: L'esthétique postmoderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, 154 p.

GRACQ Julien, *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1995, 1756 p.

GRACQ Julien, *La forme d'une ville*, Œuvres complètes, Volume 1., Paris, Gallimard, 1995, 1447 p.

GRAFMEYER Yves et JOSEPH Isaac, *L'École de Chicago: naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 2009.

GRAVEREAU Sophie et VARLET Caroline, « Chapitre 1. Morphologie sociale et construction spatiale », dans GRAVEREAU Sophie et VARLET Caroline, *Sociologie des espaces*. Paris, Armand Colin, « Collection U », 2019, p. 13-23.

GREIMAS Algirdas Julien, « L'énonciation. Une posture épistémologique », [A l'origine, une intervention orale lors d'un séminaire à l'Universidade de Ribeirão Preto au Brésil en 1973.], 1974, vol.1.

GROS Ivan, « « Écriture et Chaos ». Petites impostures métaphoriques, prémisses en vue d'une théorie sur les métaphores de la complexité dans le cadre d'une poétique de l'ordre et du chaos », *TRANS-. Revue de littérature générale et comparée*, 7 juillet 2008, n° 6.

GUERMOND Yves, « L'identité territoriale: l'ambiguïté d'un concept géographique », *L'Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 291-297.

GUICHARDET Jeannine, *Balzac archéologue de paris*, Paris, Gallimard, 1986, 502 p.

GUMUCHIAN Hervé, « Bailly (Antoine S.). — La perception de l'espace urbain: les concepts, les méthodes d'études, leur utilisation dans la recherche urbanistique. », *Revue de Géographie Alpine*, 1978, vol. 66, n° 4, p. 489-490.

GUNNELL Yanni, *Notion à la une: écosystème*, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/notion-a-la-une-ecosysteme>, avril 2016, consulté le 13 avril 2023.

HAAS Valérie, « Les cartes cognitives: un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives », *Bulletin de psychologie*, 2004, vol. 57, n° 474, p. 621-633.

HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, 194 p.

HALBWACHS Maurice, *Morphologie sociale*, Armand Collin., Paris, (coll. « Philosophie »), 1938, 208 p.

- HALL Peter, *Les Villes mondiales*, Paris, Hachette (coll. « Sociologie urbaine »), 1966, 256 p.
- HAMMAD Manar, « La sémiotisation de l'espace : esquisse d'une manière de faire », *Actes Sémiotiques [en ligne]*, 2013, n° 116.
- HANNERZ Ulf et JOSEPH Isaac, *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Éditions de minuit, 1983, 418 p.
- HARAWAY Donna, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 1988, vol. 14, n° 3, p. 575-599.
- HEBERT Louis, Algirdas Julien Greimas : Le schéma narratif canonique / *Signo - Théories sémiotiques appliquées*, <http://www.signosemio.com/greimas/schema-narratif-canonique.asp>, consulté le 14 novembre 2022.
- HESS Charlotte et OSTROM Elinor, *Understanding Knowledge as a Commons: From Theory to Practice*, Cambridge., MIT Press, 2007, 367 p.
- HORVATH Christina, *Le Roman urbain contemporain en France*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle (coll. « Fiction/Non fiction XXI »), 2007, 268 p.
- HOULLIER-GUIBERT Charles-Edouard, « L'attractivité du territoire en tant que stratégie », *Regards croisés sur l'économie*, 2021, vol. 28, n° 1, p. 78-86.
- HOULLIER-GUIBERT Charles-Edouard, « L'attractivité comme objectif stratégique des collectivités locales », *Revue d'Économie Régionale Urbaine*, 15 février 2019, Janvier, n° 1, p. 153-175.
- HOWES David, *Empire Of The Senses: The Sensual Culture Reader*, Oxford, New York, Berg Publishers, 2004, 432 p.
- HUBERMAN Nicolas, « Le storytelling est mort, vive le storymaking », *Stratégie*, 2022, <https://www.strategies.fr/actualites/marques/4071248W/-le-storytelling-est-mort-vive-le-storymaking-nicolas-huberman-story-for-brands-.html>, 13 décembre 2021, consulté le 31 octobre 2022.
- HUGHES Edward, « Entre la banalité et la marginalité : refus et quête du sens dans La vie matérielle de Marguerite Duras », dans *Lectures de Duras : corps, voix et écriture*, Dalhousie French Studies, 2000, vol. 50, p. 117-127.
- HUSSERL Edmund, *Recherches logiques t.1 ; prolégomènes à la logique pure*, Presses Universitaires de France., Paris, (coll. « Épiméthée »), 2003, 328 p.
- Husserl Edmund, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, 537p.
- JAISSON Marie, « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 1999, vol. 1, n° 1, p. 163-178.
- JAMMET Louise, *Le « projet de ville » au XXIe siècle : modèle et utopie dans l'urbanisme mondialisé. Récits, références et mises en œuvre dans les projets de ville ex nihilo et les projets de ville existante en transformation.*, Thèse de doctorat, École doctorale Sociétés, politique, santé publique (Bordeaux) en partenariat avec le Centre Émile Durkheim - Science politique et sociologie comparatives (Pessac, Gironde), Bordeaux, 2021.
- JANKELEVITCH Vladimir, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, Paris, Seuil, 1981, 247 p.
- JARCY Xavier DE et REMY Vincent, « Comment la France est devenue moche », *Télérama*, 13 févr. 2010 p.

- JODELET Denise, « 81. Représentations socio-spatiales » dans Dorothée Marchand, Karine Weiss et Enric Pol (eds.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés*, Malakoff, Dunod (coll. « Univers Psy »), 2022, p. 212-215.
- JODELET Denise, « Processus de mise en sens de l'espace et pratiques sociales » dans *Places for Learning Experiences. Think, Make, Change*, Greek National Documentation Centre., Paleo Faliro, 2015, p. 66-77.
- JODELET Denise, « Les représentations socio-spatiales de la ville. » dans *Conceptions de l'espace.*, Derycke P., Paris, Université de Paris X-Nanterre, 1982, p. 145-177.
- JOLY Bruno, « Présentation du marketing » dans *Le marketing*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur (coll. « Le point sur... Marketing »), 2009, p. 7-17.
- JOURNET Nicolas, « Umberto Eco. Dans la tête du lecteur », *Sciences Humaines*, 29 novembre 2016, N° 286, n° 11, p. 28-28.
- JOUSSE Thierry et PAQUOT Thierry, *La ville au cinéma : encyclopédie*, Paris, Cahiers du cinéma, 2005, 896 p.
- JOUSSET Philippe, « Fabrique du fragment : Théories et pratique : le cas Cioran. » dans Pierre Garrigues & Mustapha Trabelsi. *L'écriture fragmentale*, URLDC., Sfax, Presses de l'Université de Sfax, 2014.
- JUIGNET Patrick, *Edgar Morin et la complexité*, 2015, consulté le 2 mars 2023.
- JUPPE Alain, « Amis de Darwin, que voulez-vous de plus ? » », *Le Monde.fr*, 19 oct. 2018.
- JURKOWICZ Philippe, « Georg Simmel, Les grandes villes et la vie de l'esprit », *Lectures*, 24 avril 2013.
- KAHNEMAN Daniel, *Système 1 / Système 2 : Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2012, 319 p.
- KAVARATZIS M, *From city marketing to city branding: an interdisciplinary analysis with reference to Amsterdam, Budapest and Athens*, Rijksuniversiteit Groningen, Groningen, 2008.
- KAVARATZIS Mihalis et ASHWORTH G J, « City branding an effective assertion of identity or a transitory marketing trick? », *Journal of Economic and Human Geography*, december 2005, Volume 96, Issue 5, p. 506-514.
- KITCHIN Robert M., « Cognitive maps: What are they and why study them? », *Journal of Environmental Psychology*, 1994, vol. 14, n° 1, p. 1-19.
- KLEIN Étienne, À quoi ressemble le vide quantique ?, Le pourquoi du comment, *France Culture*, octobre 2022, , 24 octobre 2022, consulté le 7 avril 2023.
- KOOLHAAS Rem, *Bigness*, OMA, Monacelli Press., New York, 1994, vol.S, M, L, XL, 1376 p.
- KOOLHAAS Rem, BOERI Stefano, KWINTER Sanford, FABRICIUS Daniela, TAZI Nadia, OBRIST Hans Ulrich et HARVARD PROJECT ON THE CITY, *Mutations*, Arc en rêve., Bordeaux/ Barcelone, ACTAR, 2000, 816 p.
- KOSTER Raphaël, *Le jeu vidéo comme manière d'être au monde : socio-anthropologie de l'expérience vidéoludique*, Thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, Paris, 2013.
- KOTLER Philip et LEVY Sidney, « Broadening the Concept of Marketing », *Journal of marketing*, 1 février 1969, vol. 33, p. 10-15.
- KRANOWSKI Nathan, *Paris dans les romans d'Émile Zola*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 194 p.

LACOMBE Stephanie, *Hyper Life*, <https://lacombestephanie91e7.myportfolio.com/hyper-life>, consulté le 4 avril 2022.

LACOSTE Jean, Cahiers 1894-1914, de Paul Valéry : un exercice d'intelligence, *En attendant Nadeau*, août 2016, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2016/08/31/exercice-intelligence-valery/> , 30 août 2016, consulté le 13 février 2023.

LACROIX Alexandre, J'irai randonner près de chez vous, *Philosophie magazine*, juillet 2020, <https://www.philomag.com/articles/jirai-randonner-pres-de-chez-vous>, consulté le 14 février 2022.

LAMIZET Bernard, *Le sens de la ville*, L'Harmattan, Paris, 2002, 244 p.

LANASPEZE Baptiste et LAVESSIERE Paul-Hervé, Le Grand Paris au plus près du sol, *Libération* [Agir pour le vivant] juillet 2021, consulté le 11 février 2022.

LANDOWSKI Eric, « Avant-propos : ajustements stratégiques », *Actes Sémiotiques [En ligne]*, 2007, vol. 110.

LANDOWSKI Eric, « Pour une problématique socio-sémiotique de la littérature » dans *La littérarité*, Laval, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 280.

LANNOY Pierre, « Quand Robert Park écrit « La ville » (1915). Essai de scientométrie qualitative », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2004, vol. 11, n° 2, p. 157-184.

LANONE Catherine, « The Non-Linear Dynamics of Virginia Woolf's London: from Elation to Street Haunting », *Caliban. French Journal of English Studies*, 1 décembre 2009, n° 25, p. 315-322.

LASSAVE Pierre, « La sociologie au risque de la ville. Chronique française des rendez-vous marquants, manqués et discrets ». *Archives de la revue Enquête*, 1 novembre 1996, n° 4, p. 161-175.

LATOUR Bruno, « De la nécessité d'atterrir », *Revue Projet*, 2019/6, n°373, p. 18.

LATOUR Bruno, *Où atterrir ? : comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, 155 p.

LAUWE Paul Henry Chombart de, *Paris et l'agglomération parisienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1952, 422 p.

LAVABRE Marie-Claire, « La "mémoire collective" entre sociologie de la mémoire et sociologie des souvenirs ? », *[En Ligne]*, *Sciences de l'Homme et de la Société*, 2016.

LEBLOND Aude, « Le Dernier Royaume de Quignard entre chapitre et fragment », dans Claire Colin, Thomas Conrad, Aude Leblond. *Pratiques et poétiques du chapitre, du 19<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> siècle*, Interférences, Presses Universitaires de Rennes, 2017, 356 p.

LECOMPTE Francis, « Edgar Morin ou l'éloge de la pensée complexe », *CNRS Le journal*, 4 sept. 2018.

LEDRUT Raymond, *L'espace en question ou Le nouveau monde urbain*, Anthropos., Paris, 1977, 361 p.

LEDRUT Raymond, *Sociologie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, 270 p.

LEFEBVRE Henri, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos- Economica, 1974, 512 p.

LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos- Economica, 1968, 135 p.

LENOBLE. Benoît, « Catherine NESCI, Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique », *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 15 novembre 2008, n° 37, p. 185-242.

LENOIR Remi, « Halbwachs : démographie ou morphologie sociale ? », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, 1 mars 2004, XLII-129, p. 199-218.

LEVY Albert, « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés*, 2005, vol. 122, n° 3, p. 25-48.

LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Géographie urbaine. Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.*, Belin., Paris, 2013, 1228 p.

LIMOGES METROPOLE et DESTINATION LIMOGES, *Osez l'expérience Limoges*, consulté le 24 octobre 2022.

LIS Jerzy, « Nouvelles approches de la ville dans la littérature française contemporaine : Thomas Clerc et Philippe Vasset », *Studia Romanica Posnaniensia*, 1 janvier 2012, vol. 39, n° 2, p. 99-109.

LISSE Michel, « Le paradoxe du fragment », *Revue de métaphysique et de morale*, 2015, vol. 86, n° 2, p. 205-214.

LOTMAN Jouri Mikhailovitch, *L'explosion et la culture*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2004, 234 p.

LOUBIER Pierre, *Le poète au labyrinthe : ville, errance, écriture*, Fontenay-aux-Roses, ENS éd (coll. « Signes »), 1998, 446 p.

LOUIS Florian, *Les penseurs de la géographie urbaine*, 13 janvier 2021, consulté le 13 juin 2023.

LOUIS-JOSE Lestocart, « Paul Valéry, l'acte littéraire comme pensée de la complexité. », *Alliage*, n°59, 19 septembre 2012, p-77-90.

LOUÏS Gilles, « Guillaume Thouroude, La Pluralité des mondes. Le récit de voyage de 1945 à nos jours », *Viatica [En ligne]*, 1 mars 2019, n° 6.

LUSCANS Bernard, *La représentation des objets dans le nouveau nouveau roman*, College of Arts and Sciences, Department of Romance Studies, Chapel Hill, 2008.

LUSSAC Bruno Fayolle, « La ville n'est-elle qu'un palimpseste ? » dans Jean-Pierre Augustin et Michel Favory (eds.), *50 questions à la ville : Comment penser et agir sur la ville (autour de Jean Dumas)*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (coll. « Politiques urbaines »), 2010, p. 295-301.

LUSSAULT Michel, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007, 372 p.

LUSSAULT Michel, « Images (de la ville) et politique territoriale / City images and territorial policy », *Géocarrefour*, 1998, vol. 73, n° 1, p. 45-53.

LUSSAULT Michel, « Des récits et des lieux : le registre identitaire dans l'action urbaine », *Annales de Géographie*, 1997, vol. 106, n° 597, p. 522-530.

LUSSAULT Michel, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, Thèse de doctorat, Tours, 1992.

LUSSAULT Michel et LEVY Jacques (SOUS LA DIR.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.*, Belin., Paris, 2003, vol.1ère édition.



LYNCH Kevin, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1976, 221 p.

MALLET Sandra et MEGE Arnaud, « Une analyse des discours sur le rôle d'une expérimentation dans la production urbaine : le projet Darwin à Bordeaux », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie, [en ligne]*, 1 décembre 2022, Vol. 13, n°2.

MARCHAND Dorothée, « La construction de l'image d'une ville : représentation de la centralité et identité urbaine » dans Monique Robin et Eugénia Ratiu (eds.), *Transitions et rapports à l'espace*, L'Harmattan, Paris, 2005, p. 43-72.

MARCHAND Dorothée, « Le centre-ville est-il le noyau central de la représentation sociale de la ville ? », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2005/2, n° 66, p. 55-64.

MARCHAND Dorothée et BAILLY Emeline, « La ville sensible au cœur de la qualité urbaine », *Métropolitiques*, 20 avril 2016.

MARCHAND Dorothée, FELONNEAU Marie-Line et FLEURY-BAHI Ghazlane, « Les représentations sociales de l'urbanité. Pour une approche des régulations proxémiques dans l'espace habité », *Psychologie et Société*, 1 janvier 2004.

MARCHAND Dorothée, POL Enric et WEISS Karine, *Psychologie environnementale : 100 notions clés*, Malakoff, Dunod (coll. « Univers psy »), 2022, 302 p.

MARCILLOUX Patrice, « Mémoire collective, mémoires individuelles, perspectives archivistiques » dans Moïse Déro (ed.), *Mémoires en mutation*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (coll. « Les nouveaux rendez-vous d'Archimède »), 2019, p. 53-68.

MARTIN Jean-Yves, « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research*, 1 décembre 2006, n° 2.

MARTOUZET Denis, *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2014, 384 p.

MARZLOFF Martine, *Compte rendu de lecture pour P. Garrigues, Poétiques du fragment*, Klincksieck esthétique, Paris, 1995, 409 p.,

MAYNADIER Boris, « De quoi le logo d'une ville est-il le signe ? », *Décisions Marketing*, 2014, n° 74, p. 115-127.

MAYER Claire, « A Bordeaux, le conflit autour de l'écosystème Darwin n'évolue toujours pas », *Le Monde.fr*, 18 sept. 2021.

MAYNADIER Boris, *Marque de ville. Etude des modalités sémiotiques de génération d'une marque par une ville.*, Thèse de doctorat, Université de Toulouse I Sciences de gestion, Toulouse, 2009.

MAZZELLA Sylvie, « La ville-mémoire. Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1 novembre 1996, n° 4, p. 177-189.

MELETIS Michalakis et GEORGES Nicolas, « Le cadavre exquis de la centralité : l'adieu à l'hexagone régulier », *Lausanne, Eratosthène-Sphragide*, 1986, p. 38-87.

MERLEAU-PONTY Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard., Paris, (coll. « TEL »), 1988, 360 p.

MEYRONIN Benoît, *Marketing territorial: enjeux et pratiques*, Paris, Vuibert, 2015, 235 p.

MIHUT Anca-Daniela, « Les fonctions du chœur dans la tragédie grecque », *Învățăământ, Cercetare, Creație*, 2019, V, n° 1, p. 179-183.

MILGRAM Stanley et JODELET Denise, « Psychological Maps of Paris » dans *The Individual in a Social World: Essays and Experiments*, McGraw-Hill., California, 1992, 452 p.

MINELLE Cristina, « Nouvelle et fragment : quand la brisure engendre du nouveau », *Littératures*, 2005, vol. 52, n° 1, p. 71-81.

MOLINA Géraldine, « Lorsque l'imaginaire géographique littéraire déborde les frontières du livre et s'inscrit dans l'espace » dans Lionel Dupuy Jean-Yves Puyo (ed.), *L'imaginaire géographique. Entre géographie, langue et littérature*, Pau., Presses universitaires de Pau et Pays de l'Adour (coll. « Spatialités »), 2015, 432 p.

MOLINA Géraldine, « L'influence de la littérature sur les représentations de la ville - L'exemple de la "ville tentaculaire" ou l'instrumentalisation politique d'une matrice poétique », *Bulletin de l'Association de géographes français*, 2007, n° 3, p. 287-303.

MONDADA Lorenza, *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Bruxelles, Anthropos, 2000, 284 p.

MONGIN Olivier, *La Condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2005, 325 p.

MONGIN Olivier, « De la ville à la non-ville » dans *De la ville et du citoyen*, Marseille, France, Parenthèses Éditions (coll. « Savoirs à l'œuvre »), 2003, p. 35-52.

MONS Alain, *La traversée du visible : images et lieux du contemporain*, Passion., Paris, 2002, 219 p.

MONS Alain, « Imagerie urbaine, une symbolique différée », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1989, vol. 42, n° 1, p. 37-44.

MORALDO Delphine, « Albert Piette, Anthropologie existentielle », *Lectures*, 19 janvier 2010.

MORENO Carlos, *Droit de cité: de la « ville-monde » à la « ville du quart d'heure »*, Éditions de l'Observatoire., Paris, 2020, 179 p.

MORIN Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, 2015, 99 p.

MORIN Edgar, « Complexité restreinte, complexité générale » dans *Intelligence de la complexité*, Paris, Hermann (coll. « Cerisy Archives »), 2013, p. 28-64.

MORIN Edgar, « Pour une crisologie », *Communications*, [1976] 2012, vol. 91, n° 2, p. 135-152.

MORIN Edgar, « Le retour de l'événement », *Communications*, 1972, vol. 18, n° 1, p. 6-20.

MORIN Edgar, « Avant-propos - L'événement », *Communications*, 1972, vol. 18, n° 1, p. 3-5.

MOULIN Louis, *Le Grand Paris, chantier de grande randonnée*, 27 avril 2018, consulté le 15 février 2023.

MOUSSALIM Sanaa et ZAIM Ouaffa Ghannam, « Les facteurs du succès du marketing des territoires, étude comparée entre l'Europe, les USA et le Maroc », *Public & Nonprofit Management Review*, 2018, vol. 3, n° 1.

MUMFORD Lewis, *La cité à travers l'histoire*, Marseille, Agone, 2011 [1964], 944 p.

- NEDELEC Pascale, *Réflexions sur l'urbanité et la citadinité d'une aire urbaine américaine : (dé)construire Las Vegas*, Thèse de doctorat, Lyon 2, 2013.
- NICULAE Laura Ionela, « La poétique du fragment dans l'œuvre de Georges Perec. Le cas de la Vie mode d'emploi » dans Ricard Ripoll (ed.), *L'écriture fragmentaire : Théories et pratiques*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan (coll. « Études »), 2021, p. 327-340.
- NOISETTE Patrice et VALLERUGO Franck, *Le Marketing des villes : un défi pour le développement stratégique*, Paris, Éditions d'Organisation (coll. « Collection Service public »), 1996, 502 p.
- NOSCHIS Kaj, *Signification affective du quartier*, Paris, Libr. des Méridiens (coll. « Collection "Sociologies au quotidien" »), 1984, 170 p.
- NOSCHIS Kaj, « Identité Et Habitat : Une Méthodologie Psychosociologique », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1982, vol. 72, p. 33-54.
- NOUCHER Matthieu, « La Nouvelle-Aquitaine à la recherche de son identité (carto)graphique », *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, 13 septembre 2017, n° 122.
- NUVOLATI Giampaolo, « Le flâneur dans l'espace urbain », *Géographie et cultures*, 1 juillet 2009, n° 70, p. 7-20.
- OUELLET Pierre, *Poétique du regard : littérature, perception, identité*, Sillery, Québec, Les éditions du Septentrion (coll. « Les nouveaux cahiers du CÉLAT »), 2000, 426 p.
- PAILHOUS Jean, *La Représentation de l'espace urbain, l'exemple du chauffeur de taxi*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Collection du travail humain »), 1970, 130 p.
- PALMESINO John et ETH STUDIO BASEL, *La Suisse, portrait urbain, Roger Diener, Jacques Herzog, Marcel Meili, Pierre de Meuron, Christian Schmid*, Bâle, Suisse, Birkhäuser, 2006, vol. 3, 1015 p.
- PAQUOT Thierry, « Critique de l'après-ville », *Tous urbains*, 2014, vol. 6, n° 2, p. 20-31.
- PAQUOT Thierry, « Édition : délicate pratique de la transdisciplinarité », *Hermès, La Revue*, 2013, vol. 67, n° 3, p. 145-146.
- PAQUOT Thierry, « Que savons-nous de la ville et de l'urbain ? » dans *De la ville et du citadin*, Parenthèse., Marseille, Editions Parenthèses, 2003, p. 15-32.
- PAQUOT Thierry et BODY-GENDROT Sophie, *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La découverte., Paris, CNRS-UMR Géographie-cités 8504, 2000, 442 p.
- PARK Robert Ezra, BURGESS Ernest Watson et MCKENZIE Roderick Duncan, *The City*, Chicago, University of Chicago Press (coll. « The Heritage of sociology »), 1925, 260 p.
- PAULET Jean-Pierre, « Chapitre 2 - La ville en tant que système » dans *Manuel de géographie urbaine*, Paris, Armand Colin (coll. « Collection U »), 2009, p. 31-46.
- PAULET Jean-Pierre, *Géographie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2000, 76 p.
- PERROT Michelle, « 5. Le genre de la ville » dans *Les femmes ou Les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion (coll. « Champs - Histoire »), 2020, p. 403-421.
- PETITIMBERT Jean-Paul, « Territoire(s) de marque », *Actes Sémiotiques*, 2014, vol. 117.

- PETUAUD-LETANG Michel, *La ville est morte, vive les villes ! : Ou comment éviter de disparaître en 2050 - Manifeste*, Illustrated édition., Mérignac, A éditions, 2020, 182 p.
- PHILIPPETTE Thibault, *Bien jouer ensemble : Une étude des activités de coordination des joueurs de jeux de rôle en ligne massivement multijoueurs (MMORPG)*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2015, 388 p.
- PIAGET Jean, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Lausanne, Paris, Delachaux et Niestlé, 1936, 382 p.
- PIAGET Jean et INHELDER Bärbel, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, Presses universitaires de France, 1948, 598 p.
- PIAGET Jean, INHELDER Bärbel et SZEMINSKA Alina, *La géométrie spontanée de l'enfant*, Paris, Presses universitaires de France, 1948, 516 p.
- PICARD Dominique, « Transition et ritualité dans l'interaction sociale », *Connexions*, 2001, vol. 76, n° 2, p. 81-93.
- PIEGAY Nathalie, « Entre roman et poésie : la quête d'une forme forte », *Critique*, 2017, vol. 845, n° 10, p. 787-803.
- PIETTE Albert, « Le mode mineur, l'action et la présence » dans Rémy Catherine et Denizeau Laurent (eds.), *La Vie, mode mineur*, Paris, Presses des Mines (coll. « Sciences sociales »), 2017, p. 19-41.
- PIETTE Albert, « L'action en mode mineur : une compétence impensée » dans Marc Breviglieri, Claudette Lafaye et Tom Danny (eds.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Economica., Paris, 2009, p. 251-260.
- PIETTE Albert, *L'être humain, une question de détails*, Marchienne-au-Pont, Socrate Éditions Promarex (coll. « Collection "Philosophie virtuelle" »), 2007, 117 p.
- PIETTE Albert, *Le mode mineur de la réalité : paradoxes et photographies en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Peeters Publishers, 1992, 140 p.
- PIGNOT Lisa, « Darwin écosystème : un géant aux pieds d'argile », *L'Observatoire*, 2018, 52, n°2, p. 31-35.
- PINSON Daniel, « Histoire des villes » dans Jean-Marc Stébé, Hervé Marchal. *Traité sur la ville.*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 41-89.
- PLATON, *La République*, Paris, Flammarion, 2018, 1881 p.
- PLATON, *Les lois. 1 : Livres I à VI*, Paris, Flammarion, 2006, 456 p.
- POPOVIC Pierre, « De la ville à sa littérature », *Études françaises*, 1988, vol. 24, n° 3, p. 109.
- PROVENZANO François, « Le street art en façade Reconnaissance, kitsch et université (un cas liégeois) » dans *Les Discours syncrétiques : poésie visuelle, bande dessinée, graffitis*, Liège, Presses Universitaires de Liège (coll. « CLINAMEN »), 2019, p. 154.
- PROUST Marcel, *La prisonnière*, Paris, Gallimard, 1946, vol.11, 272 p.
- PUMAIN Denise, « Articles pour le Dictionnaire La ville et l'urbain », 2006, Economica.
- PUMAIN Denise, « Systèmes de villes et niveaux d'organisation », P. Bourguine, A. Lesne. *Morphogenèse*, 2006, L'origine des formes, (coll. « Belin »), p. 239-263.

- PUMAIN Denise, « La géographie saurait-elle inventer le futur ? », *Revue européenne des sciences sociales*, 1998, vol. 36, n° 110, p. 53-69.
- PUMAIN Denise, « Pour une théorie évolutive des villes », *L'Espace géographique*, 1997, vol. 26-2, p. 119-134.
- PUMAIN Denise, « Les systèmes de villes » dans A. Bailly, R. Ferras, D. Pumain. *Encyclopédie de Géographie., Economica.*, Paris, 1992, p. 645-664.
- PUMAIN Denise, PAQUOT Thierry et KLEINSCHMAGER Richard, *Dictionnaire la ville et l'urbain*, Paris, Economica, 2006, 320 p.
- PUMAIN Denise et ROBIC Marie-Claire, « Théoriser la ville » dans Pierre-Henri Derycke, Jean-Marie Huriot et Denise Pumain (eds.), *Penser la ville, théories et modèles*, Paris, Anthropos-Economica, 1996, p. 107-161.
- PUMAIN Denise, SANDERS Lena et SAINT-JULIEN Thérèse, *Villes et auto-organisation*, Paris, Economica, 1989, 191 p.
- QUIGNARD Pascal, *Une gêne technique à l'égard des fragments : essai sur Jean de La Bruyère*, Paris, Galilée, 2005, 94 p.
- RAFFESTIN Claude, Ecogenèse territoriale et territorialité, *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard & Fondation Diderot, 1986, p. 175-185.
- RAMADIER Thierry, « 55. Lisibilité » dans *Psychologie environnementale : 100 notions clés*, Paris, Dunod (coll. « Univers Psy »), 2022, p. 144-145.
- RAMADIER Thierry, La représentation cognitive de l'espace géographique, *Hypergeo*, 10 avril 2021.
- RAMADIER Thierry, « Transdisciplinarity and its challenges: the case of urban studies », *Futures*, 1 mai 2004, vol. 36, n° 4, (coll. « Transdisciplinarity »), p. 423-439.
- RAULIN Anne, *Anthropologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2001, 192 p.
- RAYMOND Henri, « Urbain, convivialité, culture », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1988, vol. 37, n° 1, p. 3-8.
- RAYNAUD Dominique et BOUDON Philippe., « Forme urbaine : une notion exemplaire du point de vue de l'épistémologie des sciences sociales », *Langages singuliers et partagés de l'urbain* (Actes du Colloque LOUEST, CNRS UMR 7544) Paris, L'Harmattan, 1999, p 93-120.
- REMY Jean, *L'espace, un objet central de la sociologie*, Toulouse., Érès, 2015, 150 p.
- RENAUDIE Serge, *La ville par le vide*, Movitcity édition., Ivry sur Seine, 2011, 70 p.
- RICÉUR Paul, « La Crise : Un Phénomène Spécifiquement Moderne ? », *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1988, vol. 120, n° 1, p. 1-19.
- RIMBAUD Arthur, *Une saison en enfer*, Bruxelles, Alliance typographique (M. J. Poot), 1973, 54 p.
- RIPOLL Ricard, « Vers une pataphysique de l'écriture fragmentaire », *Forma Breve*, 1 janvier 2006, n° 4, p. 11-22.
- ROBBE-GRILLET Alain, « Entretien », *Littérature*, 1983, n° 49, p. 16-22.

- ROBIC Marie-Claire, « Une discipline se construit. Enjeux, acteurs, positions », *Couvrir le monde. Un grand XXe siècle de géographie française*, 2006, (coll. « Association française pour la diffusion de la pensée française (ADPF), Min. des Affaires étrangères »), p. 14-52.
- ROCHETTES Jacqueline DES, « Entre viol et violence, un espace de vie : la ville biblique » dans Chantal Bordes-Benayoun (ed.), *Les juifs et la ville*, Toulouse, Presses universitaires du Midi (coll. « Tempus »), 2000, p. 225-238.
- ROMAN Joël, « La ville : chronique d'une mort annoncée ? », *Esprit*, 1994, 202 (6), p. 5-14.
- ROUDAUT Jean, « *Les villes imaginaires dans la littérature française : les douze portes* », 1990, p. 28.
- ROUSSEAU Jean-Jacques et GOULEMOT Jean M., *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, Libr. Générale Française (coll. « Le livre de poche Classiques de poche »), 2002, 895 p.
- ROUX-PAGES Isis, « *De l'hospitalité* », ENS Architecture Grenoble, 2011.
- RUWET Coline, « Les villes de Robert Ezra Park : pour une périodisation de sa conception de la métropole (1915-1939) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 10 août 2010, vol. 22, n° 1, p. 199-220.
- SALMON Christian, *Storytelling : La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2013, 159 p.
- SANSOT Pierre, « Mémoire collective et perdurances urbaines. Nîmes inondée », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1989, vol. 42, n° 1, p. 5-10.
- SANSOT Pierre, « Identité et paysage », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1983, vol. 18, n° 1, p. 65-72.
- SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 1971, 440 p.
- SAPIRO Gisele, *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS, (coll. « Collection "Culture & société" »), 2020, 1167 p.
- SASSEN Saskia et LYND Robert S., *The Global City: New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton University Press, 1991, 397 p.
- SCHMIDER Christine, « Écriture de la ville et poétique du mensonge – l'espace urbain chez Flaubert et Balzac », *Cahiers d'Études Germaniques*, 15 juin 2015, vol. 68, n° 68, p. 49-61.
- SCHMIDT Klaus, Göbekli Tepe, *Le Premier temple*, CNRS., Paris, 2015, 420 p.
- SEBEOK Thomas A., « Domaine et objet de la sémiotique [Scope and aims of semiotics] », Collection IDERIC, 1973, vol. 3, n° 1, p. 69-80.
- SEMPRINI Andréa, *La marque*, Presses Universitaires De France., Paris, (coll. « Que sais-je ? »), 1995, 127 p.
- SERRE Urbain, Une littérature de l'espace et de la ville, « Le paysan de Paris » de Louis Aragon, *La ville à la croisée des chemins – Littérature de l'urbanité*, 8 décembre 2013, consulté le 12 juillet 2021.
- SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit.*, Paris, Payot, 2013, 112 p.
- SIMMEL Georg, *La Philosophie de l'argent*, Trad. S. Cornille et P. Ivernel., Paris, PUF, 1987, 662 p.

SOJA Edward W., *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, 2nd Revised edition., London, Verso, 2011, 228 p.

SOULE Bastien, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches Qualitatives*, 2007, vol. 27, p. 127-140.

STEBE Jean-Marc et MARCHAL Hervé, *Introduction à la sociologie urbaine - 2e éd.*, Paris, Armand Colin, 2019, 289 p.

STEBE Jean-Marc et MARCHAL Hervé, *La sociologie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que sais-je ? »), 2007, 128 p.

STIEGLER Bernard, *De la misère symbolique*, Paris, Flammarion, 2013, 637 p.

STIERLE Karlheinz, *La Capitale des signes : Paris et son discours*, Paris, Les Editions de la MSH, 2001, 670 p.

SUSINI-ANASTOPOULOS Françoise, *L'Écriture fragmentaire : Définitions et enjeux*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 340 p.

TEBOUL Arthur, *Le déversoir : poèmes minute*, Paris, Éditions Seghers, 2023, 247 p.

THIBAUD Jean-Paul, « Ambiance » dans Dorothée Marchand éd., *Psychologie environnementale : 100 notions clés*. Paris, Dunod, « Univers Psy », 2022, p. 20-22

THIBAUD Jean-Paul, « La ville à l'épreuve des sens » dans Coutard, Olivier ; Lévy, Jean-Pierre. *Écologies urbaines : états des savoirs et perspectives*, Economica-Anthropos., Paris, 2010, p. 198-213.

THIBAUD Jean-Paul, *Variations d'ambiances : Processus et modalités d'émergence des ambiances urbaines*, Ministère Recherche : FNS ACI ; CRESSON, 2007, 310 p.

THOMAS Rachel, « Une critique de l'urbain depuis le champ des ambiances », *Ambiances. Environnement sensible, architecture et espace urbain*, 23 novembre 2021, Varia.

THOMAS Rachel, BALEZ Suzel, BERUBE Gabriel et BONNET Aurore, *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXIe siècle, entre passivité et plasticité des corps en marche*, CRESSON, 2010.

THOUROUDE Guillaume, « *Les non-lieux dans la littérature du voyage. Banlieue, Marge et périphérie dans l'écriture contemporaine* », 14ème colloque du Collège International du Voyage, 2015.

TIERCELIN Claudine, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Collège de France (coll. « Philosophie de la connaissance »), 2013, 128 p.

TOPALOV Christian, « Trente ans de sociologie urbaine », *Métropolitiques*, 16 octobre 2013.

TREMBLAY Nicolas, « Bertrand Gervais », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 2007, n° 127, p. 50-50.

TRUONG Nicolas, « Bruno Latour : « Le Covid-19 offre un cas vraiment admirable et douloureux de dépendance » », *Le Monde.fr*, 12 févr. 2021.

TSALA EFFA Didier, « Sémiotique de l'espace : quelques questions autour d'une in-discipline » [séminaire], Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2022.

TSALA EFFA Didier, « Naviguer Avec L'application Waze : La Trajectoire Et Son Envers » dans Jacques Fontanille, Nedret Öztokat Kılıçeri et Bülent Çağlakpınar (eds.), *Languages and Meaning of the City*, Istanbul University Press., Istanbul, 2021, p. 127-138.

TSALA EFFA Didier, « Niveaux de pertinence, plans d'immanence dans Denis Bertrand, Yvan Darrault-Harris, *Hommage à Jacques Fontanille*, Lambert-Lucas, Limoges, 2021, 678p.

TSALA EFFA Didier et BERTHOME Lucile, « Le jeu Terra Aventura et les nudges. Au gré de "l'effet de simple exposition" », *Actes Sémiotiques*, 2021, vol. 124.

TSALA-EFFA Didier et WESTPHAL Bertrand, « Avant-propos : la ville sous contrôle », *Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Éthique*, 8 mars 2023, n° 1.

TSUKAMOTO Masanori, « « L'éternellement provisoire » - une poétique du fragment chez Paul Valéry », *Littérature*, 2002, vol. 125, n° 1, p. 73-79.

VACHON Marc, *L'arpenteur de la ville, l'utopie urbaine situationniste et Patrick Staram*, Triptyque., Montréal (Québec, Canada), 2003, 289 p.

VALERY Paul, *Commerce. Cahier XX.*, Paris, Giraud-Badin, 1929, 213 p.

VERHAEREN Émile, MARIN Danièle et RANDON Nicole, *Les villes tentaculaires*, Paris, Gallimard (coll. « La bibliothèque Gallimard »), 2006, 159 p.

VERRIER Jean, « Villes rêvées en littérature » dans *Mythologies urbaines, les villes entre histoire et imaginaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Histoire »), 2004, p. 261-273.

VIKTOROVITCH Clément, *Le Pouvoir rhétorique : Apprendre à convaincre et à décrypter les discours*, Paris, Seuil, 2021, 423 p.

VILAIN Magali, *Comment une production littéraire à succès international peut-elle influencer la mise en patrimoine d'un quartier ? La quadrilogie littéraire d'Elena Ferrante L'amie prodigieuse et la ville de Naples.*, Mémoire, Université catholique de Louvain, Louvain, 2019.

VIRILIO Paul, « Un monde surexposé », *Le Monde diplomatique*, 1 août 1997.

VIVANT Elsa, « Le paradoxe de la ville créative », *La Ville en débat*, 2009, p. 77-84.

VIVANT Elsa, « La classe créative existe-t-elle ? Discussion des thèses de Richard Florida », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 2006, n° 101, p. 154-161.

UIGNIER Renaud, *Marketing territorial et branding territorial : une revue de littérature systématique*, 2016.

WEINSTEIN Olivier, « Comment comprendre les « communs » : Elinor Ostrom, la propriété et la nouvelle économie institutionnelle », *Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs*, 12 décembre 2013, n° 14.

WENGER Isabelle, « Les notions de "sémiosphère" et de "frontière" selon Youri Lotman », *Séminaire : L'histoire du signe dans la culture russe*, 2013.

WESTPHAL Bertrand, *La géocritique : réel, fiction, espace*, Éditions de minuit., Paris, 2007, 278 p.

WESTPHAL Bertrand, *La géocritique mode d'emploi*, Limoges, PULIM, , (coll. « « Espaces Humains » ), 2000, 314 p.



WORDSWORTH William, *The prelude, a parallel text.*, JC Maxwell., London, 1971, 573 p.

YOUNES Chris, « 15 : Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace » dans *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte (coll. « Recherches »), 2009, p. 275-287.

ZASK Joëlle, *Zoocities: des animaux sauvages dans la ville*, Paris, Premier Parallèle, 2020, 249 p.

ZBIERSKA-MOSCICKA Judyta, « La poétique du quotidien dans les récits brefs de Nicole Malinconi », *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 1 mai 2019, n° 55, p. 57-71.

ZEKRI Khalid, « Bertrand Westphal, La Géocritique. Réel, fiction, espace », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 1 juillet 2013, n° 2012-3, p. 169-173.

## Références littéraires

BALZAC Honoré de, *Œuvres complètes de H. de Balzac*, Paris, A. Houssiaux, 1853, vol. 20.

BAUDELAIRE Charles, *Les fleurs du mal*, Paris, Calmann Lévy, 1890, 424 p.

BUTOR Michel, *La Modification*, Paris, Éditions de minuit, 1980, 299 p.

BUTOR Michel, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1960, 184 p.

CHAMOISEAU Patrick, *Livret des villes du deuxième monde*, Paris., Monum, Éditions du patrimoine, 2002, 76 p.

DESPENTES Virginie, *Baise-moi, Paris*, J'ai lu, 1999, 248 p.

ECHENOZ Jean, *Le méridien de Greenwich : roman*, Paris, Éditions de minuit, 2012, 368 p.

ERNAUX Annie, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Gallimard (coll. « Folio »), 2014, 112 p.

ERNAUX Annie, *Écrire la vie, Paris*, Gallimard (coll. « Quatro »), 2011, 1084 p.

ERNAUX Annie, *Les années*, Paris, Gallimard (coll. « Folio »), 2009, 256 p.

ERNAUX Annie, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1995, 106 p.

FERRANTE Elena, *L'amie prodigieuse : Coffret L'intégrale en 4 volumes, L'amie prodigieuse ; Le nouveau nom ; Celle qui fuit et celle qui reste ; L'enfant perdue*, Paris, Gallimard, 2018, 1970 p.

FLAUBERT Gustave, *L'éducation sentimentale*, Paris, Gallimard, 1869, 502 p.

GIDE André, *Paludes*, Culturea., Hérault (34), 2023, 98 p.

HOUELLEBECQ Michel, *Plateforme*, Flammarion., Paris, 2001, 369 p.

LE CLEZIO J. M. G., *Cœur brûlé : et autres romances*, Paris, Gallimard (coll. « Collection Folio »), 2002, 192 p.

LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, *Le procès-verbal*, Paris, Gallimard, 1963, 256 p.

- LOUIS Edouard, *Combats et métamorphoses d'une femme*, Paris, Seuil, 2021, 117 p.
- LOUIS Edouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, 219 p.
- MERCIER Louis Sébastien, *Tableau de Paris*, Amsterdam, Société typographique, 1788, 398 p.
- MERCIER Louis-Sébastien, *L'An deux mille quatre cent quarante. Rêve s'il en fût jamais*, Londres, 1771, 436 p.
- MODIANO Patrick, *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*, Paris, Gallimard, 2014, 146 p.
- MODIANO Patrick, *Dans le café de la jeunesse perdue*, Paris, Gallimard, 2007, 168 p.
- MODIANO Patrick, *Voyage de noces*, Paris, Gallimard, 1990, 157 p.
- MODIANO Patrick, *Quartier perdu*, Paris, Gallimard, 1985, 128 p.
- PEREC Georges, *Je Me Souviens*, Paris, Fayard, 2013, 77 p.
- PEREC Georges, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989, 136 p.
- PEREC Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, C. Bourgois, 1982, 70 p.
- PEREC Georges, *La vie mode d'emploi : romans*, Paris, Hachette, 1978, 712 p.
- PEREC Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, 130 p.
- QUENEAU Raymond, *Zazie dans le métro*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2003 [1959], 196 p.
- ROBBE-GRILLET Alain, *Les Gommages*, Paris, Éditions de minuit, 2012, 230 p.
- ROBBE-GRILLET Alain, *La maison de rendez-vous [suivi de Un écrivain non réconcilié par Franklin J. Matthews]*, Poche., Paris, Éditions de Minuit, 1980, 180 p.
- ROLIN Jean, *Zones*, Paris, Gallimard, 1995, 175 p.
- SAND George, *La ville noire*, Paris, Michel Lévy frères, 1869, 272 p.
- WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque 10-18 »), 2001, 192 p.
- WOOLF Virginia, *Au hasard des rues*, Paris, Seuil (coll. « Point »), 1968, 48 p.
- ZOLA Émile, *Une page d'amour*, Paris, Gallimard (coll. « Folio Classique »), 1989, 416 p.
- ZOLA Emile, *L'assommoir*, Paris, Charpentier, 1893, 586 p.
- ZOLA Emile, *La curée*, Paris, (coll. « Le livre de poche »), 1872, 411 p.

## Sites internet

Atlas critique de la Guyanne : <https://www.jssj.org/article/atlas-critique-de-la-guyane/>, consulté le 24 avril 2023.

Bruit du Frigo, <https://bruitdufrigo.com/> consulté le 5 décembre 2022.

Collectif Rivage - Où atterrir ?, <https://collectifrivage.wixsite.com/rivage>, consulté le 7 décembre 2022.

Darwin Ecosystème : <https://darwin.camp/>, consulté le 27 février 2023

Doctorales ASRDLF 2021 : <https://doc-asrdlf-2021.sciencesconf.org/>, consulté le 26 octobre 2022.

Doctorales ASRDLF 2022 : <https://doc-asrdlf-2022.sciencesconf.org/>, consulté le 26 octobre 2022.

I Amsterdam : <https://www.iamsterdam.com:443/fr/search-results/tags/amsterdambrand?>, consulté le 11 novembre 2022.

L'art des sentiers métropolitains : <https://www.pavillon-arsenal.com/fr/expositions/11755-lart-des-sentiers-metropolitains.html> consulté le 23 novembre 2022.

Le Sentier Métropolitain du Grand Paris », un projet atypique : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/sentier-metropolitain-du-grand-paris-projet-atypique-1496259.html>, consulté le 11 février 2022.

Le Sentier Métropolitain du Très Grand Paris, <https://lesentierdugrandparis.com>, consulté le 30 novembre 2022.

Le Voyage de Nantes : <https://www.levoyageanantes.fr/a-voir/le-voyage-permanent/>, consulté le 29 septembre 2022.

Le Voyage à Nantes, guide institutionnel : <https://www.calameo.com/read/0001068660ddca6c884de>, consulté le 29 septembre 2022.

Le Voyage à Nantes, le parfum : <https://www.levoyageanantes.fr/oeuvres/voyage-a-nantes-le-parfum/>, consulté le 27 octobre 2022.

Les Nouveaux Cahiers de Doléances (NCD) – SOC, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>, consulté le 10 décembre 2022.

Les Refuges périurbains, <https://bruitdufrigo.com/projets/les-refuges-periurbains/>, consulté le 12 juillet 2023.

Les Sentiers métropolitains : <https://metropolitantrails.org/fr>, consulté le 21 novembre 2022.

Les Zexperts de Terra Aventura : <https://www.facebook.com/groups/654375415864392/>, consulté le 17 novembre 2022.

Ligne verte : <https://tourisme-loireatlantique.com/en-suivant-la-ligne-verte/>, consulté le 9 novembre 2022.

Ligne verte (parcours) : <https://www.levoyageanantes.fr/les-parcours/arpenter-la-ligne-verte/>, consulté le 29 septembre 2022.

Merci Alfred : *La Boussole anti-Google*, <https://www.mercialfred.com/lifestyle/derive-app-fin-itineraires> , 17 juillet 2020, consulté le 9 mai 2022.

Métropole : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/metropole>, consulté le 23 novembre 2022.

Milieu physique : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/milieu-geographique> , avril 2023, consulté le 13 juin 2023.

Nantes Contre-Attaque : « *Quel parfum représente le mieux la ville ?* », <https://fr-fr.facebook.com/contre.attaque.media/photos/a.336512019718311/3072325959470223/>, consulté le 31 octobre 2022.

Nantes : la ville idéale ? : [https://www.ville-ideale.fr/nantes\\_44109](https://www.ville-ideale.fr/nantes_44109), consulté le 26 octobre 2022.

« *Osez Dijon* », création cartes postales : <https://www.k6fm.com/creez-des-cartes-postales-avec-le-slogan-osez-dijon>, consulté le 9 novembre 2022.

Observatoire des Territoires, l'évolution démographique de la ville de Paris, <https://www.observatoire-des-territoires.gouv.fr/kiosque/2021-2022-rapport-cahier-1-demo-chap-01-04-levolution-demographique-de-la-ville-de-paris>, consulté le 14 juin 2023.

Office of Storytelling : <https://www.denvergov.org/Community/Neighborhoods/Office-of-Storytelling>, consulté le 31 octobre 2022.

Où Atterrir : <https://ouatterrir.fr/>, consulté le 21 novembre 2022.

Terra Aventura : <http://www.crt-nouvelle-aquitaine.com/Nos-actions/Terra-Aventura>, consulté le 31 octobre 2022.

*Un Monde Nouveau*, série documentaire, Cyril Dion : un-monde-nouveau-le-film.fr, <https://un-monde-nouveau-le-film.fr/>, consulté le 2 juillet 2023.

Ville Wissembourg : <https://www.ville-wissembourg.eu/Economie.html>, consulté le 22 février 2023.

Visite guidée olfactive de Nantes : <https://www.levoyageanantes.fr/activites/le-parfum/>, consulté le 1 octobre 2022.

Visite de l'écosystème Darwin : <https://www.visiter-bordeaux.com/fr/decouvrir-bordeaux/visite-de-leco-systeme-darwin.html>, consulté le 18 avril.

« Vladimir Jankélévitch : « *Le Je-ne-sais-quoi n'est pas un joujou avec lequel on puisse jouer !* », Les Nuits de France Culture : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/vladimir-jankelevitch-le-je-ne-sais-quoi-n-est-pas-un-joujou-avec-lequel-on-peut-jouer-6275099>, 7 avril 2016, consulté le 9 mars 2023 .

## Annexes

---

Annexe 1. Marche exploratoire autour du Sentier métropolitain du Grand Paris.....	443
Annexe 2. Flyer pour l'atelier « Où Atterrir » .....	444
Annexe 3. Guide d'entretien .....	445
Annexe 4. Tableau des participants.....	447

## Annexe 1. Marche exploratoire autour du Sentier métropolitain du Grand Paris, Jens Denissen



Annexe 2. Flyer pour l'atelier « Où Atterrir », Collectif Rivage

EXPÉRIMENTATION ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET POLITIQUE MENÉE PAR LE COLLECTIF RIVAGE

# OÙ ATERRIR ?

BOURGEON

ATELIER-CONFÉRENCE  
ANIMÉ PAR BRUNO LATOUR

18 SEPTEMBRE 2021 À 14 H  
À LA MANUFACTURE CDCN

19 SEPTEMBRE 2021 À 14 H  
AU CARRÉ-COLONNES  
SCÈNE NATIONALE

Logos at the bottom: La Base, Ecobiose, Futurs ACT, collectif rivage, LA MANUFACTURE CDCN, SCÈNE NATIONALE, USINE ebahab, École supérieure des beaux-arts de Bordeaux, Crédit Mutuel du Sud-Ouest

### Annexe 3. Guide d'entretien semi-directif

1. Habitez-vous Bordeaux ? Si oui, quel quartier ?

2. Si non, pour quelle raison êtes-vous ici ? Quel est votre lieu d'habitation ?

3. Pour commencer, j'aimerais vous proposer un petit exercice. Voici du papier, des feutres, des stylos. Pourriez-vous, s'il vous plaît, produire une carte de Bordeaux en indiquant les éléments qui sont importants pour vous.

4. Pourriez-vous m'expliquer comment vous avez fait pour produire cette carte ? A quoi avez-vous pensé ?

5. Si vous deviez associer 5 mots à Bordeaux, lesquels choisiriez-vous ? Pourquoi ?

6. Où est Darwin sur cette carte ?

Si présent : pourquoi l'avoir placé ici ?

Si pas présent : pourquoi ne pas l'avoir placé ? Pourriez-vous le faire maintenant ?

7. Comme précédemment, si vous deviez décrire Darwin en 5 mots, lesquels choisiriez-vous ? Pourquoi ?

8. Comment avez-vous eu connaissance de cet endroit ?

Relance : amis, office du tourisme, internet (si net, quel site)

9. Qu'est-ce qui vous a donné envie de venir ?

10. De manière générale, est-ce un lieu que vous fréquentez régulièrement ? A quelle fréquence ? Pour quelles raisons ?

Relance : C'est un lieu dans lequel vous venez pour .. Flâner ? Acheter ? Manger ? Visiter ?

11. Depuis combien de temps êtes-vous arrivé à Darwin ?

12. À présent je vous propose un nouvel exercice. Voici un fond de carte de Darwin. Vous avez à votre disposition des crayons de couleurs, des feutres, des gommettes.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, retracer votre parcours dans Darwin (par où vous êtes arrivé, à quel endroit vous êtes passé, à quel endroit vous vous êtes arrêté).

Pouvez-vous indiquer les ambiances, les émotions ou les activités que vous associez à chaque lieu.



*Si besoin* : vous pouvez par exemple illustrer les bruits, les odeurs etc.

13. Comme tout à l'heure, pourriez-vous me raconter cette carte.

Relance : Comment l'avez-vous faite ? Pourquoi avoir utilisé x couleur ? Pourquoi avoir placé cet élément à cet endroit ? Qu'est-ce qui distingue cet endroit de celui-ci ?

14. Vous pensez que Darwin c'est un lieu plus pour ... les touristes ? Les habitants ?

15. Par rapport aux autres lieux qui figurent sur votre carte, Darwin c'est plus quoi ? moins quoi ?

16. Selon vous, Darwin est-il un espace incontournable de la ville de Bordeaux ? Pour quelle(s) raison(s) ?

#### **Annexe 4. Tableau des participants**

N°	Profil	Profession	Lieu habitation	Situation	Fréquentation
1	Homme 32 ans	Cadre	Bordeaux	Travaille sur une table haute Magasin Général	Une fois par mois pour travailler ou boire un verre
2	Femme, 28 ans	Étudiante	Bordeaux	Travaille sur une table haute Magasin Général	Une fois par mois pour travailler ou boire un verre
3	Femme, 62 ans	Retraitée	Royan	Prend son café au Magasin général	Vient une fois par mois pour flâner, prendre un café
4	Femme, 16 ans	Lycéenne à Darwin	Arcachon	Déjeune son propre repas à l'étage du Magasin Général	Tous les jours pendant les vacances scolaire
5	Femme, 16 ans	Lycéenne à Darwin	Carbon-Blanc	Déjeune son propre repas à l'étage du Magasin Général	Tous les jours pendant les vacances scolaire
6	Femme, 16 ans	Lycéenne à Darwin	Créon	Révisé pour le bac blanc	Tous les jours pendant les vacances scolaire
7	Femme, 33 ans	Travaille à Darwin	Bordeaux, Gambetta	Pause cigarette au soleil	Tous les jours de travail
8	Homme, 28 ans	Créateur d'une start-up incubée	Bordeaux, Saint Augustin	Travaille sur une table haute au Magasin Général	Tous les jours depuis qu'il est incubé (2 semaines)
9	Homme, 40 ans	Homme de ménage à Darwin	Cenon	Regarde son téléphone dans un canapé du Magasin Général	Les jours de travail.
10	Femme, 28 ans	Audioprothésiste	dans le Médoc	Travaille sur une table haute au Magasin Général	Plusieurs fois par mois
11	Homme, 43 ans	Charpentier (au chômage)	Habitait Coutras, s'installe à Bordeaux	Bois une bière dehors, installé dans un canapé	Plusieurs fois par mois.
12	Famille avec deux filles	Non-précisé	Bordeaux Saint Bruno	Attendent leurs repas installés dehors sur une table base	Plusieurs fois par mois

<b>13</b>	Couple 70 ans	Coordinatrice de projet, archéologue. Retraités, tiennent une chambre d'hôtes.	Charente Maritime	Finissent leurs repas installés dehors sur des canapés	Première fois
<b>14</b>	Retraitée, 75 ans	Non-précisé	Bordeaux	Installée avec une amie sur une table en bois au soleil. Discute.	Plusieurs fois par an
<b>15</b>	Homme, 29 ans	Responsable marketing	Bordeaux, Pey-Berland	Bois une bière installé par terre, au soleil, avec sa compagne	Plusieurs fois par mois
<b>16</b>	Homme 57 ans	Consultant en créativité	Bruges	Discute sur la terrasse couverte	Plusieurs fois par mois
<b>17</b>	Homme, 51 ans	Directeur d'une agence de communication	Bordeaux, La Bastide	Discute sur la terrasse couverte	Plusieurs fois par mois
<b>18</b>	Femme, 57 ans	Enseignante	Var	Prend le soleil sur la terrasse	Première fois
<b>19</b>	Femme, 57 ans	Enseignante	Var	Prend le soleil sur la terrasse	Première fois
<b>20</b>	Femme, 28 ans	Doctorante	Bordeaux, Belcier	Travaille à l'étage sur un fauteuil	Rarement
<b>21</b>	Femme, 18 ans	Étudiante	Pessac	Sort du photomaton	Première fois
<b>22</b>	Femme, 16 ans	Lycéenne	Créon	Sort du photomaton	Première fois

## Index notionnel

### A

Accident, 137, 191, 199, 203, 236, 273, 288, 343, 344, 346, 349, 350, 386  
Actualisation, 54, 86, 103, 106, 111, 123, 130, 132, 169, 173, 174, 175, 191, 192, 194, 199, 202, 203, 210, 237, 238, 261, 269, 270, 276, 279, 289  
Ambiance, 51, 97, 123, 134, 152, 221, 222, 237, 263, 264, 267, 277, 278, 281, 326, 353, 358, 376, 377, 378, 381, 382, 384, 388, 389, 436, 445  
Aseptisation, 264, 267, 384, 436  
Attractivité, 148, 179, 180, 182, 183, 184, 188, 195, 199, 203, 232, 241, 247, 322, 340, 355, 386, 392, 393, 397, 398, 426

### B

*Branding* territorial, 9, 13, 17, 177, 178, 179, 182, 184, 185, 186, 189, 191, 193, 203, 206, 208, 223, 230, 232, 244, 282, 309, 395  
Bruit du frigo, 263, 270, 281, 284, 288

### C

Cartographie, 9, 10, 11, 20, 94, 111, 127, 130, 131, 132, 133, 134, 138, 198, 202, 214, 229, 230, 236, 252, 272, 273, 275, 276, 278, 280, 286, 287, 295, 296, 299, 300, 306, 309, 310, 311, 312, 323, 328, 352, 353, 354, 358, 359, 360, 361, 364, 373, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 393, 395, 396, 400, 405, 406, 407, 413, 420, 421, 425, 441, 445, 446  
Chaos, 9, 10, 42, 52, 151, 155, 156, 160, 169, 171, 172, 173, 175, 260, 266, 267, 273, 279, 281, 293, 307, 312, 312  
Cité, 9, 10, 37, 38, 39, 40, 46, 52, 57, 58, 62, 69, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 92, 93, 110, 112, 113, 120, 127, 136, 139, 150, 151, 152, 153, 154, 174, 192, 194, 195, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 220, 264, 277, 307, 323, 340, 355, 372, 373, 386, 405, 406, 409, 411, 412, 414, 415, 418, 425, 430, 431  
Citoyenneté, 116, 147, 151, 153, 195, 205, 222, 224, 254, 269, 276, 287, 292, 294, 296, 300, 307, 313, 314, 317, 318, 319, 357, 405  
*Citymarketing*, 9, 119, 177, 179, 180, 182, 184, 185, 187, 189, 207, 417, 419, 420, 423, 427, 430, 432, 437  
Coefficient libre, 202, 234, 237, 239, 240, 251, 265, 284, 285, 287  
Collectif, 11, 38, 75, 79, 95, 100, 123, 127, 147, 151, 152, 153, 179, 208, 225, 246, 247, 249, 252, 269, 272, 273, 290, 293, 294, 295, 296, 299, 304, 309, 311, 312, 313, 314, 317, 332, 338, 357, 404, 406, 407, 412, 414, 415, 440, 444  
Complexité, 16, 17, 24, 27, 31, 32, 38, 47, 51, 52, 54, 65, 70, 80, 114, 115, 130, 134, 155, 156, 166, 169, 171, 172, 173, 205, 207, 212, 260, 299, 303, 308, 324, 330, 331, 332, 334, 343, 347, 348, 370, 372, 374, 413, 425, 427, 429, 431, 464  
Comportement minimal d'insertion, 338, 340, 365, 368, 391  
Concrétude, 37, 218, 227, 229, 232, 240, 254, 272, 288, 323  
Conflit, 17, 92, 115, 147, 151, 153, 154, 299, 300, 307, 308, 312, 345, 346, 347, 368, 396, 397, 399, 403, 404, 411, 415, 430  
Continu / Discontinu, 9, 35, 99, 102, 105, 113, 118, 119, 124, 137, 145, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 168, 169, 171, 173, 191, 197, 198, 226, 227, 229, 231, 233, 234, 236, 251, 253, 256, 257, 258, 261, 264, 265, 266, 272, 275, 287, 288, 323, 345, 355, 370, 371, 372, 374, 390, 402, 406, 417  
Convivialité, 120, 326, 339, 340, 347, 368, 373, 381, 382, 383, 387, 388, 389, 390, 434  
Coopétition, 179, 206, 221

Co-présence, 10, 327, 328, 334, 336, 337, 339, 341, 342, 344, 345, 348, 350, 365, 366, 370, 414  
Crise, 9, 10, 17, 18, 20, 21, 28, 90, 120, 127, 134, 136, 139, 140, 141, 145, 146, 147, 149, 152, 154, 155, 156, 157,  
158, 159, 161, 166, 169, 171, 172, 176, 177, 179, 181, 193, 204, 208, 209, 215, 216, 217, 219, 225, 226, 239,  
250, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 275, 281, 288, 290, 291, 300, 302, 303, 314, 323, 327, 333, 344, 350, 373,  
404, 405, 406, 407, 409, 410, 411, 412, 413, 415, 416, 422, 425, 434, 464

## D

Darwin Écosystème, 10, 11, 20, 328, 350, 351, 352, 353, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 366, 368,  
369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391,  
392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 413, 414, 415, 424, 427, 430,  
433, 440, 441, 445, 446, 448  
Dérive, 4, 15, 16, 17, 21, 47, 49, 51, 58, 65, 92, 114, 146, 202, 237, 238, 239, 262, 264, 283, 284, 285, 362, 375,  
382, 383, 384, 409, 417, 422, 464  
Déterritorialisation, 219, 225, 241, 243, 244, 249, 250, 412  
Domination, 9, 21, 59, 66, 118, 208, 209, 212, 216, 220, 224, 225, 269, 285, 286, 322, 326, 327, 330, 333, 344,  
348, 409, 410, 415

## E

Énonciation, 19, 203, 216, 237, 261, 311, 421, 425  
Expérience, 9, 12, 19, 30, 31, 41, 47, 49, 51, 52, 57, 59, 62, 65, 70, 88, 101, 103, 107, 108, 119, 124, 125, 127, 128,  
130, 132, 145, 146, 148, 154, 162, 166, 172, 173, 192, 196, 197, 198, 203, 208, 216, 217, 218, 220, 221, 223,  
225, 228, 231, 232, 233, 235, 236, 239, 242, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 255, 257, 258, 260, 262, 263,  
264, 267, 268, 273, 280, 281, 282, 285, 286, 287, 288, 293, 294, 297, 299, 300, 303, 304, 307, 308, 309, 310,  
312, 313, 314, 316, 317, 318, 322, 329, 330, 332, 351, 353, 354, 382, 391, 398, 399, 400, 402, 406, 410, 412,  
420, 427, 429, 430

## F

Flânerie, 48, 57, 98, 169, 263, 283, 361, 362, 370, 379, 382, 445, 448  
Fragmentation, 9, 10, 27, 143, 146, 147, 150, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166,  
167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 191, 199, 200, 201, 203, 204, 207, 208, 209, 212, 216,  
217, 219, 222, 223, 229, 230, 236, 237, 239, 252, 253, 260, 276, 278, 288, 291, 297, 307, 312, 315, 316, 322,  
323, 324, 329, 331, 332, 333, 336, 337, 350, 355, 382, 386, 389, 390, 393, 396, 397, 398, 400, 405, 406, 411,  
412, 415, 419, 422, 423, 425, 428, 429, 430, 432, 434, 436, 437, 464

## G

Géocritique, 18, 28, 37, 54, 56, 60, 64, 109, 186, 194, 236, 242, 243, 249, 252, 265, 323, 325, 333, 343, 437  
Géographie, 8, 17, 25, 52, 62, 69, 70, 71, 72, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 91, 93, 105, 111, 114,  
116, 120, 128, 131, 132, 134, 137, 149, 151, 158, 179, 180, 182, 197, 206, 215, 245, 246, 248, 258, 259, 295,  
391, 395, 396, 401, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 425, 429, 430, 431, 432, 434, 435  
Gestionnaires, 141, 180, 184, 187, 188, 191, 206, 208, 209, 210, 215, 217, 221, 222, 241

## I

Idéal, 20, 29, 151, 153, 336, 411, 412  
Identité, 9, 18, 54, 55, 57, 58, 65, 75, 90, 95, 101, 102, 103, 104, 107, 108, 110, 111, 113, 114, 117, 121, 130, 140,  
152, 177, 180, 187, 199, 212, 219, 222, 225, 226, 240, 241, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 252, 295, 309,  
315, 327, 333, 344, 345, 348, 375, 398, 399, 406, 412, 422, 424, 425, 429, 430, 432, 435  
Imaginaire, 36, 40, 49, 51, 53, 59, 61, 62, 90, 151, 152, 168, 172, 183, 187, 190, 198, 204, 205, 206, 210, 217, 251,  
262, 271, 277, 301, 304, 327, 391, 392, 412, 424, 425, 431, 437

Implosion-explosion, 116, 117, 121, 140, 255, 265, 267, 411  
Incommunication, 9, 178, 209, 217, 220, 249, 257, 288, 291, 300, 306, 308, 318, 322, 323, 339, 397, 407, 413,  
415, 421  
Institution, 69, 83, 110, 149, 212, 225, 301, 312, 313, 317, 357, 397, 437  
Interstice, 57, 66, 136, 273, 289, 327, 345

## J

*Je-ne-sais-quoi*, 280, 321, 328, 348, 349, 350, 352, 353, 358, 365, 377, 394, 413, 423, 426, 441

## L

Latente, 31, 34, 35, 66, 125, 172, 212, 294, 332  
Lecteur Modèle, 88, 167, 168, 172, 173, 175, 178, 194, 196, 199, 202, 203, 210, 218, 221, 238, 239, 250, 263,  
267, 289, 324  
Les Sentiers Métropolitains, 9, 20, 228, 229, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266,  
267, 268, 269, 270, 271, 272, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 323,  
324, 362, 395, 440, 442, 443  
Lisibilité, 8, 29, 30, 31, 46, 64, 113, 119, 127, 131, 133, 134, 138, 166, 180, 187, 190, 192, 193, 194, 199, 206,  
208, 217, 232, 234, 238, 260, 262, 266, 267, 271, 273, 281, 297, 324, 347, 400, 412, 415, 424, 434  
Littérature, 8, 16, 18, 27, 29, 30, 32, 34, 36, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62,  
63, 64, 66, 69, 103, 107, 121, 123, 140, 145, 147, 149, 155, 156, 157, 158, 161, 163, 165, 166, 167, 171, 173,  
174, 184, 186, 195, 215, 220, 235, 241, 242, 247, 258, 299, 302, 326, 328, 329, 332, 334, 343, 350, 417, 422,  
423, 425, 428, 429, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 464

## M

Marche, 49, 97, 166, 231, 235, 237, 250, 254, 258, 264, 265, 267, 268, 270, 272, 281, 284, 288, 346, 349, 370,  
384, 422, 424, 436, 442, 443  
*Marketing* territorial, 9, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 186, 189, 205, 212, 418, 420, 423, 430, 437  
Marque, 9, 122, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 197, 198, 199, 200, 203, 204, 206,  
208, 209, 210, 216, 217, 222, 224, 231, 233, 238, 240, 241, 242, 247, 250, 252, 257, 282, 334, 383, 389, 393,  
397, 398, 399, 430, 432, 435  
Mémoire collective, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 113, 122, 123, 127, 164, 205, 235, 270, 322, 332, 333,  
334, 405, 418, 425, 428, 430, 435  
Minimum partagé, 10, 334, 338, 340, 341, 370  
Mode mineur, 10, 157, 165, 288, 300, 321, 325, 326, 327, 328, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343,  
345, 349, 350, 352, 354, 358, 370, 378, 382, 392, 407, 413, 417, 422, 433

## N

Non-lieu, 8, 9, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 63, 82, 89, 90, 121, 122, 145, 147, 152, 211, 213, 214, 215, 256, 282,  
322, 343, 411, 415, 417, 436  
Nouveau Roman, 9, 155, 156, 157, 158, 162, 163, 165, 166, 172, 173, 175, 176, 177, 191, 194, 207, 219, 229,  
238, 239, 251, 274, 275, 296, 302, 303, 323, 332, 422, 464

## O

Observation-participante, 233, 293  
Opacité, 10, 168, 260, 393, 406, 407, 409, 416  
Où Atterrir ?, 10, 11, 20, 228, 229, 290, 292, 293, 296, 297, 300, 302, 303, 306, 313, 314, 316, 323, 324, 441, 442,  
444

## P

- Paradoxe, 9, 17, 20, 58, 69, 92, 138, 148, 161, 169, 173, 175, 176, 197, 198, 214, 227, 229, 236, 237, 251, 256, 261, 283, 285, 296, 323, 326, 331, 333, 334, 335, 345, 365, 371, 372, 381, 394, 399, 429, 433, 437
- Perception, 8, 9, 18, 35, 49, 56, 61, 70, 86, 87, 88, 105, 107, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 121, 125, 126, 127, 128, 129, 134, 170, 187, 212, 216, 220, 221, 222, 223, 250, 254, 255, 262, 265, 281, 286, 303, 313, 364, 400, 403, 417, 418, 421, 425, 426, 432
- Phénoménalité, 8, 25, 50, 52, 62, 69, 84, 85, 92, 99, 107, 108, 112, 114, 115, 121, 126, 139, 140, 152, 154, 155, 165, 182, 187, 191, 220, 234, 255, 261, 263, 267, 268, 280, 295, 332, 358, 377, 381, 384, 393, 399, 410, 411, 412, 415, 419, 422, 434
- Poétique, 18, 27, 30, 31, 33, 39, 43, 44, 45, 48, 49, 50, 57, 60, 63, 107, 123, 156, 166, 171, 172, 173, 174, 175, 209, 223, 229, 237, 257, 261, 265, 266, 270, 274, 276, 279, 282, 403, 422, 425, 431, 432, 433, 435, 437, 438, 464
- Praxis, 17, 27, 28, 37, 47, 61, 100, 128, 145, 159, 174, 176, 180, 190, 200, 203, 204, 207, 209, 213, 217, 239, 246, 255, 265, 282, 283, 301, 303, 308, 309, 311, 318, 384, 405, 410, 412, 419, 423, 427, 428, 432
- Présence, 5, 10, 34, 49, 53, 56, 76, 97, 102, 106, 107, 125, 133, 134, 145, 146, 148, 152, 195, 207, 208, 215, 217, 225, 241, 247, 253, 254, 270, 273, 274, 294, 314, 315, 317, 318, 322, 327, 328, 333, 334, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 344, 345, 347, 348, 349, 350, 353, 365, 366, 368, 370, 375, 381, 383, 387, 388, 389, 390, 396, 406, 407, 413, 414, 415, 433
- Presque rien*, 10, 321, 349, 355, 365, 367, 371, 373, 376, 385, 386, 396, 404
- Psychogéographie, 15, 21, 51, 114, 123, 264
- Puzzle, 10, 163, 173, 175, 229, 290, 292, 293, 300, 314, 315, 316, 317, 321, 323, 355, 411

## R

- Représentation, 9, 18, 25, 28, 31, 52, 56, 60, 61, 63, 66, 76, 87, 103, 104, 109, 112, 113, 115, 119, 129, 131, 132, 133, 134, 147, 157, 186, 187, 205, 211, 215, 218, 220, 221, 225, 226, 227, 243, 246, 262, 274, 275, 291, 295, 296, 299, 300, 303, 317, 348, 354, 359, 361, 379, 407, 410, 411, 412, 427, 429, 430, 433, 434
- Réserve invisible, 282, 337
- Restes, 125, 277, 339, 340, 341, 348, 353, 358, 370, 390
- Rhétorique, 9, 147, 177, 179, 192, 198, 209, 223, 227, 290, 321, 323, 437

## S

- Sémiose, 9, 129, 131, 188, 199, 203, 206, 215, 219, 222, 223, 229, 241, 249, 255, 257, 263, 267, 269, 270, 271, 275, 276, 277, 281, 282, 284, 288, 318, 322, 324, 358, 397, 402, 403, 404, 407, 409, 411
- Sémiotique, 16, 19, 32, 37, 51, 76, 84, 87, 88, 91, 93, 94, 113, 115, 118, 119, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 129, 133, 134, 136, 174, 184, 186, 187, 198, 212, 217, 236, 241, 250, 262, 264, 271, 273, 275, 280, 282, 286, 287, 312, 326, 329, 330, 333, 334, 335, 344, 354, 358, 364, 381, 390, 396, 406, 410, 419, 423, 436
- Sens, 181, 205, 207, 213, 225, 275, 281, 291, 419
- Sensation, 19, 107, 251, 288, 312, 329, 375, 376, 380, 383, 387, 399, 413
- Sensible, 4, 8, 9, 18, 19, 21, 25, 30, 47, 65, 69, 84, 93, 97, 106, 107, 108, 111, 114, 117, 121, 123, 124, 125, 126, 131, 133, 134, 136, 141, 159, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 229, 235, 249, 250, 251, 255, 256, 257, 263, 264, 267, 268, 269, 281, 289, 291, 301, 306, 346, 347, 354, 406, 412, 419, 424, 430, 436
- Sentiment, 19, 53, 81, 88, 97, 104, 139, 148, 172, 204, 217, 234, 241, 246, 247, 248, 250, 252, 281, 290, 322, 329, 330, 346, 354, 358, 380, 385, 388, 423, 445
- Sérendipité, 137, 264, 287, 375, 419
- Simplification, 39, 50, 191, 199, 267, 330, 339, 345, 347, 400, 407, 412, 416
- Singularité, 18, 29, 54, 58, 65, 102, 122, 123, 126, 151, 180, 184, 189, 190, 191, 197, 198, 200, 204, 212, 214, 221, 222, 226, 227, 229, 230, 243, 246, 248, 251, 254, 256, 261, 273, 277, 338, 343, 345, 346, 347, 348, 350, 371, 372, 388, 389, 396, 404, 406
- Situationnisme, 15, 49, 51, 56, 114, 118, 123, 138, 237, 264, 361, 362, 382, 422, 437



Social, 8, 9, 25, 27, 29, 32, 33, 42, 45, 47, 53, 59, 62, 64, 70, 74, 75, 85, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 109, 110, 111, 117, 118, 119, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 131, 133, 134, 136, 137, 139, 140, 141, 145, 147, 149, 151, 179, 181, 195, 209, 210, 215, 221, 246, 250, 256, 259, 260, 270, 281, 295, 303, 312, 313, 332, 337, 338, 340, 348, 353, 362, 388, 389, 397, 401, 404, 413, 418, 419, 421, 422, 425, 429, 430, 431, 433, 436

Sociologie, 8, 17, 20, 25, 52, 63, 70, 75, 85, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 116, 118, 119, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 131, 136, 140, 158, 181, 207, 269, 329, 334, 343, 391, 417, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 428, 430, 432, 434, 436

Storytelling, 9, 188, 193, 194, 196, 197, 199, 200, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 217, 219, 223, 224, 225, 227, 231, 236, 237, 238, 241, 243, 245, 251, 270, 426, 435, 441

Stratégie, 16, 63, 72, 78, 109, 119, 166, 184, 185, 186, 189, 190, 191, 195, 197, 199, 201, 202, 203, 204, 207, 212, 213, 216, 217, 221, 223, 226, 227, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 243, 244, 246, 247, 267, 269, 279, 281, 282, 286, 288, 304, 307, 314, 327, 335, 338, 339, 340, 341, 375, 389, 390, 394, 396, 397, 413, 414, 415, 416, 419, 424, 426

Supermarché, 20, 54, 56, 64, 121, 145, 146, 147, 148, 153, 180, 210, 213, 214, 215, 275, 315, 318, 319, 321, 329, 333, 336, 337, 338, 344, 350, 352, 392, 409, 410, 414, 415

Surmodernité, 46, 54, 55, 56, 57, 82, 84, 90, 213, 417

Symbolique, 9, 21, 31, 38, 46, 64, 73, 74, 75, 76, 79, 81, 85, 88, 89, 90, 92, 100, 107, 108, 109, 111, 116, 117, 120, 122, 124, 126, 128, 138, 139, 140, 177, 179, 182, 184, 192, 209, 210, 212, 215, 218, 220, 224, 225, 246, 248, 256, 269, 270, 271, 277, 281, 282, 284, 295, 312, 313, 322, 326, 327, 330, 333, 337, 344, 348, 362, 385, 393, 395, 396, 409, 410, 415, 421, 431, 436

## T

Temporalité, 18, 27, 31, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 49, 53, 55, 57, 61, 65, 72, 84, 86, 94, 95, 96, 98, 101, 102, 106, 107, 110, 111, 112, 113, 121, 123, 136, 145, 147, 148, 150, 156, 157, 158, 160, 161, 162, 165, 168, 171, 173, 174, 175, 179, 180, 181, 208, 221, 225, 227, 229, 230, 235, 236, 237, 238, 243, 246, 250, 251, 252, 256, 259, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 277, 282, 290, 294, 299, 301, 302, 303, 304, 308, 313, 315, 323, 330, 332, 333, 341, 343, 347, 352, 353, 363, 364, 365, 367, 370, 377, 379, 381, 387, 391, 393, 394, 395, 396, 397, 400, 403, 405, 409, 412, 414, 417, 421, 423, 424, 426, 445

Tèrra Aventura, 9, 20, 228, 229, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 259, 260, 313, 324, 437

Territoire, 9, 10, 12, 55, 73, 75, 76, 79, 81, 82, 89, 91, 100, 107, 117, 121, 137, 147, 148, 153, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 193, 195, 197, 198, 199, 200, 203, 208, 209, 221, 223, 224, 225, 228, 229, 230, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 255, 258, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 273, 276, 281, 282, 283, 284, 285, 288, 291, 292, 293, 295, 296, 299, 300, 301, 308, 310, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 322, 323, 327, 340, 343, 346, 351, 354, 357, 358, 389, 391, 393, 395, 396, 397, 398, 401, 405, 409, 410, 412, 421, 422, 424, 426, 429, 430, 431, 432, 434, 438, 441, 464

Transdisciplinarité, 16, 17, 27, 128, 432

## U

Urbanisme, 20, 29, 51, 85, 87, 90, 100, 105, 110, 112, 116, 117, 120, 123, 124, 127, 128, 136, 137, 138, 147, 178, 192, 205, 209, 212, 228, 237, 254, 256, 264, 267, 269, 272, 280, 327, 371, 391, 418, 420, 425, 426

## V

Vide, 10, 11, 20, 52, 118, 143, 147, 173, 198, 210, 215, 234, 236, 266, 278, 279, 343, 349, 350, 355, 359, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 370, 371, 372, 375, 376, 382, 385, 390, 395, 396, 399, 400, 406, 413, 414, 427, 434

Vie, 3, 4, 5, 18, 20, 27, 29, 31, 34, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 47, 52, 58, 62, 66, 72, 75, 77, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 110, 111, 117, 118, 124, 125, 126, 127, 129, 133, 137, 138, 141, 145, 146, 148, 152, 154, 163, 164, 165,

167, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 177, 180, 183, 195, 196, 198, 205, 210, 211, 212, 214, 215, 220, 221, 227,  
229, 237, 242, 246, 248, 251, 252, 254, 280, 288, 290, 291, 292, 295, 296, 303, 304, 305, 307, 308, 312, 314,  
315, 316, 317, 319, 321, 322, 324, 328, 329, 330, 332, 334, 336, 337, 338, 340, 341, 342, 344, 349, 352, 357,  
366, 367, 370, 372, 373, 375, 376, 379, 380, 382, 386, 387, 389, 392, 394, 396, 400, 402, 404, 407, 409, 413,  
415, 416, 417, 419, 421, 424, 426, 427, 435, 437, 438, 439, 464  
Ville-garantie, 221, 346, 347, 348, 349, 384

## Index auctorial

### A

Ardenne P., 15, 16, 21, 202, 237, 316, 417  
Ascher F., 90, 136, 137, 138, 140, 417  
Augé M., 55, 56, 59, 82, 84, 89, 90, 121, 122, 211, 213, 214, 215, 417

### B

Balzac H. de, 29, 30, 31, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 43, 44, 45, 156, 425, 435, 438  
Barthes R., 18, 19, 50, 53, 57, 88, 123, 162, 166, 170, 171, 174, 178, 190, 192, 205, 206, 229, 275, 386, 411, 412, 414, 417, 418  
Baudelaire C., 44, 47, 48, 98, 267, 438  
Bourdieu P., 213, 313, 317, 403, 410, 411, 419, 435  
Butor M., 60, 229, 253, 254, 256, 258, 261, 262, 265, 279, 438

### C

Chauvier É., 148, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 322  
Choay F., 20, 89, 90, 116, 120, 123, 140, 146, 147, 148, 151, 326, 339, 390, 420  
Chombart de Lauwe P.H., 85, 101, 105, 109, 110, 111, 115, 119, 181, 421, 423, 424  
Claval P., 74, 75, 81, 85, 86, 87, 88, 421

### D

Debarbieux B., 248, 250, 259, 260, 295, 393, 395, 396, 401, 404, 422  
Debord G., 15, 21, 47, 49, 51, 58, 114, 118, 237, 284, 375, 382, 422  
Durkheim E., 20, 94, 95, 96, 98, 101, 102, 110, 120, 423, 426

### E

Eco U., 60, 88, 175, 194, 195, 423, 427  
Ernaux A., 3, 15, 18, 20, 53, 54, 56, 63, 64, 66, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 155, 177, 181, 206, 215, 217, 275, 318, 319, 321, 322, 329, 330, 332, 333, 334, 336, 337, 338, 339, 341, 350, 351, 352, 392, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 438, 462

### G

Gaubert J., 97, 98, 264, 268, 280, 281, 370, 424  
Gervais B., 149, 150, 262, 263, 271, 276, 277, 282, 296, 424, 436  
Glissant É., 27, 405, 406, 407, 416, 425  
Gontard M., 156, 161, 166, 169, 171, 275, 425

### H

Halbwachs M., 95, 96, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 123, 419, 425, 426, 429, 430  
Horvath C., 31, 33, 49, 52, 53, 55, 56, 57, 426

## J

Jankélévitch V., 280, 321, 349, 350, 365, 413, 426  
Jodelet D., 94, 103, 119, 123, 125, 127, 128, 129, 130, 133, 354, 427, 431

## L

Latour B., 228, 229, 290, 291, 292, 294, 295, 296, 298, 299, 300, 301, 302, 305, 307, 308, 309, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 319, 378, 428  
Ledrut R., 85, 93, 94, 105, 114, 115, 119, 120, 124, 126, 127, 129, 140, 269, 428  
Lefebvre H., 15, 18, 85, 88, 93, 94, 95, 105, 109, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 124, 136, 138, 140, 141, 207, 226, 255, 267, 271, 305, 322, 357, 413, 421, 428, 430  
Lévy B., 44, 66, 70, 85, 86, 103, 105, 115, 149, 150, 220, 266, 295, 423, 429, 436, 438, 439  
Lussault M., 70, 100, 140, 149, 150, 151, 180, 181, 182, 204, 205, 206, 207, 208, 215, 216, 295, 429  
Lynch K., 87, 93, 105, 112, 113, 114, 119, 127, 128, 133, 138, 193, 430

## M

Marchand D., 104, 113, 119, 123, 129, 221, 389, 390, 412, 427, 430, 436  
Mongin O., 151, 153, 154, 345, 346, 347, 368, 370, 390, 415, 416, 431  
Morin E., 16, 139, 191, 327, 330, 331, 332, 333, 334, 343, 347, 348, 349, 352, 354, 370, 372, 413, 427, 428, 431  
Mumford L., 72, 74, 105, 431

## P

Paquot T., 17, 19, 24, 71, 77, 79, 84, 89, 92, 95, 139, 341, 427, 432, 434  
Paulet J.P., 76, 78, 80, 82, 83, 90, 122, 123, 141  
Perec G., 23, 24, 114, 163, 164, 166, 169, 172, 173, 175, 211, 212, 219, 229, 237, 290, 302, 303, 314, 315, 316, 324, 341, 342, 343, 350, 422, 424, 432, 439  
Pumain D., 70, 71, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 89, 91, 433, 434

## R

Ramadier T., 16, 17, 27, 131, 132, 133, 134, 421, 434  
Robbe-Grillet A., 156, 166, 167, 168, 172, 174, 175, 231, 232, 233, 235, 237, 238, 239, 250, 251, 274, 290, 292, 296, 299, 311, 312, 317, 417, 434, 439

## S

Sansot P., 51, 93, 103, 106, 107, 108, 126, 210, 263, 333, 335, 375, 435  
Simmel G., 96, 97, 98, 110, 125, 126, 267, 382, 427, 435  
Stierle K., 28, 32, 33, 35, 36, 37, 48, 51, 65

## T

Thomas R., 48, 50, 57, 152, 176, 187, 207, 221, 267, 384, 418, 421, 428, 429, 435, 436  
Tsala Effa D., 4, 21, 119, 121, 169, 227, 231, 240, 285, 286, 287, 336, 345, 371, 390, 419, 436, 437

## W

Westphal B., 4, 18, 21, 28, 37, 54, 55, 56, 60, 64, 92, 109, 186, 236, 242, 243, 249, 251, 252, 265, 323, 325, 343, 437, 438

## **Z**

Zola E., 29, 32, 33, 34, 35, 36, 39, 42, 44, 45, 51, 56, 94, 427, 439

## « Crise(s) » de la ville et urbanités contemporaines : regard sémiotique et esthétiques de la fragmentation

Cette thèse est une dérive transdisciplinaire dans les arcanes des crises de la ville. Elle interroge la corrélation entre crise(s) de la ville et crise(s) de l'urbanité.

Face à la mort de la ville, à sa perte de sens, des propositions – *branding territorial*, *géocaching*, randonnées périurbaines, initiatives participatives, communs urbains, etc. – tentent de la revaloriser, de retrouver son sens perdu, son urbanité. Mais au bout du compte, toutes ces propositions mènent à une aporie : solder les crises de la ville, qui, indépendamment des époques et des espaces, apparaît inexorablement comme une somme de crises, une somme en crises.

Cette recherche, via le modèle de la fragmentation – modèle systématisé en littérature par la poétique du Nouveau Roman (*La Modification*, *La Maison de rendez-vous*, *La vie mode d'emploi*) – est un essai méthodologique pour formaliser cet état de fait : la ville ne fait jamais sens que dans la complexité phénoménologique. Toute tentative pour en systématiser la saisie, pour en faciliter la lecture, la fige inexorablement et se dégrade d'elle-même.

Dans la ville « en crise(s) », où est « *la vie, la vraie* » que s'attache à raconter Annie Ernaux ?

Mots-clés : [ville, urbanité, crise, sémiotique, branding territorial, cartographie cognitive, mode mineur, fragmentation]

### “Crise(s)” of the city and contemporary urbanities: semiotic and aesthetic view of fragmentation

This thesis is a transdisciplinary drift in the mysteries the city crises. It questions the correlation between crisis(es) of the city and crisis(es) of urbanity.

Faced with the death of the city, its loss of meaning, proposals – territorial branding, geocaching, peri-urban hikes, participatory initiatives, urban commons, etc. – attempt to revalorize it, to rediscover its lost of meaning and its urbanity. But at the end, all these proposals lead to an aporia: solve the city crises which independently of times and spaces, appears as a sum of crises, a sum in crises.

This research, via the model of fragmentation – a systematized model in literature by the poetics of the New Novel (*La Modification*, *La Maison de rendez-vous*, *La vie mode d'emploi*) – is a methodological attempt to formalize this state of fact: the city never makes sense except in phenomenological complexity. Any attempt to systematize its gripping, to make it easier to read could inexorably freeze it and degrade itself.

In the city “en crise(s)”, where is “*la vie, la vraie*” that Annie Ernaux try to narrate?

Keywords : [city, urbanity, crisis, semiotics, territorial branding, cognitive mapping, minor mode, fragmentation]

